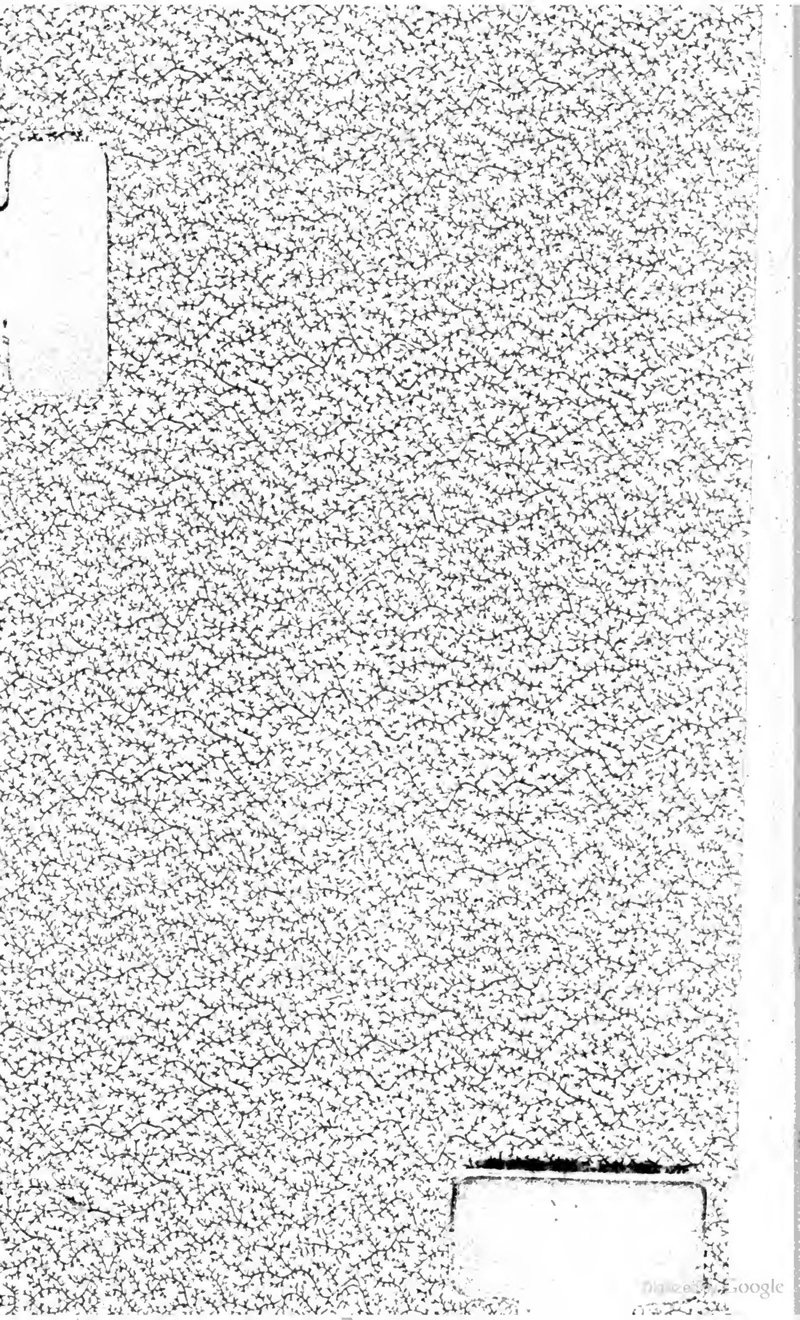
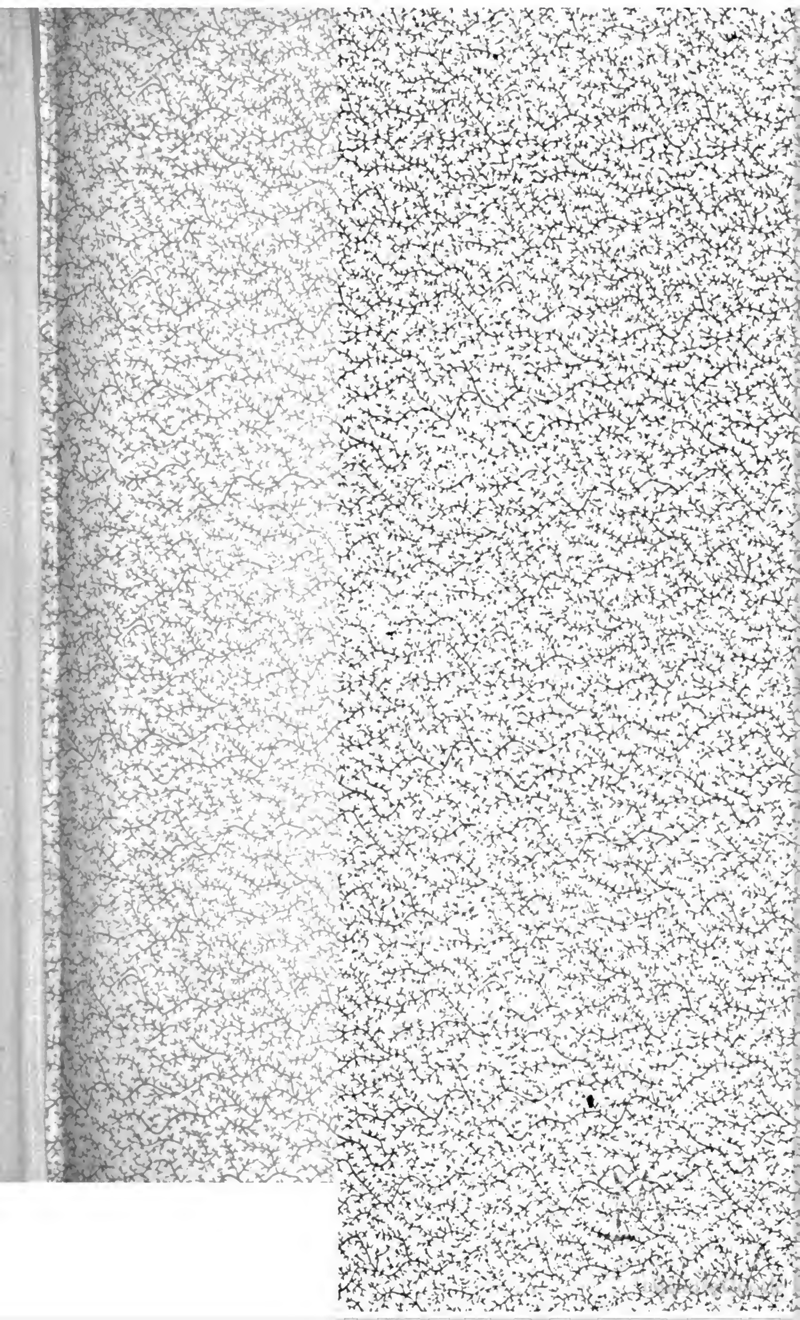






NOUVEAU

DICTIONNAIRE

DES

SIEGES ET BATAILLES.

TOME III.

FLE—G—H—I—K.

De l'Imprimerie de PATRIS, rue de la Colombe.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES SIÈGES

ET

BATAILLES MÉMORABLES,

ET DES COMBATS MARITIMES

LES PLUS FAMEUX,

De tous les Peuples du monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours.

Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers et Soldats de toutes armes, et les stratagèmes militaires les plus singuliers.

Par M. .... M. .....

TOME III.

A PARIS,

Chez { Gilbert et Cie, Libraires, rue Serpente, n° 10. / Fantin, Libraire, quai des Augustins, n° 55.

1809.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÉGES ET BATAILLES.

F

FLINES (*affaires de*). Le maréchal de Luckner, obligé, dans les premiers jours de juillet, d'évacuer Tournai, et de rentrer sur le territoire de France, répartit ses troupes dans des camps le long des frontières. Beurnonville, alors maréchal de camp, fut envoyé camper sur les hauteurs de Maulde, avec deux régiments de Paris et un régiment de dragons. Vingt-deux mille ennemis étaient en présence. Beurnonville fortifie son camp, inspire à ses troupes de la confiance dans les positions qu'elles occupent, fait passer dans leur âme l'audace dont il est animé. Cette petite armée reste ainsi sans secours jusqu'au 15 juillet; attaquée deux et trois fois par jour, elle s'y soutient avec gloire, s'y distingue par des traits d'une insigne bravoure. Le 26 août, les Autrichiens attaquèrent les avant-postes de Rougy et de Bléharies. Les Français répondirent à leur attaque par un feu bien nourri, le général Beurnonville pointant lui-même les pièces d'une batterie située près d'un moulin. Les traits de courage se multiplièrent dans cette journée, où l'ennemi se porta enfin vers Flines avec des forces supérieures qui s'étendaient jusqu'à Mortagne. On y remarqua

un capitaine de canonniers. Son drapeau venait d'être emporté par un coup de canon ; il saisit son habit, l'élève en l'air, en fait un nouvel étendard : *Braves canonniers de Paris*, s'écria-t-il, *voilà votre signe de ralliement ; vous m'en répondez ; il est aux trois couleurs*. Le lendemain la scène est différente. Dès onze heures du matin du 27 août, jour de la fête patronale du village de Flines, situé au delà de l'Escaut, où MM. les Autrichiens avaient coutume de venir manger la poule, Beurnonville fit ranger un bataillon de flanqueurs en embuscade et en silence. Après les vêpres, une vingtaine de grenadiers et quelques officiers s'avancent avec des paysans pour faire danser les filles du village ; la musique du premier bataillon de Paris anime la fête ; les tambourins, les timballes, les clarinettes, retentissent dans la forêt, qui n'est qu'à portée de carabine. La musique adoucit les ours, dit le général Beurnonville dont nous copions le récit. Les Autrichiens sortent de leurs tannières et s'avancent. Des hussards, des chasseurs et des soldats de Murray font la partie de venir en force pour s'emparer du bal. Ils paraissent ; nos grenadiers feignent d'avoir peur ; quelques-uns font même semblant de fuir. La cohorte, sortie des trous et des fossés, vient pour fondre sur le bal ; les flanqueurs français sortent des haies ; une grêle de balles change le ton de la musique ; les grenadiers et officiers danseurs continuent le bal ; les Autrichiens sont poursuivis jusque dans leur antre. Ce petit bal coûte la vie à douze Autrichiens ; plus de deux cents en remportent des blessures assez graves pour se souvenir de la fête du village de Flines. Tous les Impériaux fuient ; le bal recommence ; les flanqueurs viennent prendre part à la fête. Les Autrichiens apprènent à respecter les amusements des Français, qui savent allier la gloire et le plaisir. Beurnonville quitte le camp de Maulde au mois de septembre, après l'avoir illustré par un grand nombre de combats, pour aller délivrer la Champagne des Autrichiens. 1792.

FLORENCE (*prise de*). 1. Radagaise, général des Goths, inondant l'Italie, en 405, par une armée de quatre cents mille barbares, saccagea plusieurs villes, et assiégea Florence. Stilicon, général des troupes d'Honorius, tombant à l'improviste sur les Goths, les força de se réfugier dans les montagnes de Fésules. Bientôt la faim, la soif, les ma-

ladies vinrent les y assiéger. Radagaise, désespéré de ces fléaux, voulut fuir; il fut arrêté, chargé de chaînes; ses soldats se débandèrent et se rendirent. 405.

2. Les Florentins, fatigués de la domination des Médicis, les chassèrent. Jules de Médicis, régnant à Rome, sous le nom de Clément VII, entrant dans de violents transports de colère, jura de venger sa famille. Il fit la paix avec Charles-Quint, son plus mortel ennemi, sous la seule condition de l'aider à punir Florence. Vainement les Florentins voulurent fléchir l'Empereur; ils ne purent détacher ce prince de ses nouveaux alliés. Ils coururent donc aux armes pour défendre une liberté qu'ils aimaient plus que la vie, tandis que tous les gens de guerre s'armaient en Italie pour avoir part au pillage de Florence, dont la richesse tentait leur cupidité. Cependant les Florentins détruisirent leurs faubourgs, réparèrent leurs murailles, augmentèrent leurs fortifications, réunirent des troupes nombreuses, armèrent toute leur jeunesse. Les soldats de l'Empereur et du Pape, en appercevant cette cité, se mirent à crier : *Florence, Florence! prépare tes superbes étoffes; nous venons les acheter à la longueur de nos piques.* Malatesta Baglioni, voyant les Espagnols autour de Florence, se présenta un jour sur les murailles, avec tous les joueurs d'instruments, pour les provoquer au combat, et les envoya même sommer de se battre par un trompette. Il ne put ni émouvoir la tranquillité espagnole, ni les épouvanter par une décharge générale de son artillerie. Au bout de quelques mois, les Florentins capitulèrent, consentirent à recevoir la forme de gouvernement qui plut à l'Empereur, et reconnurent pour grand-duc Alexandre de Médicis. 1531.

3. Bonaparte, vainqueur en Italie, s'était contenté de mettre dans Livourne une garnison française. Florence avait conservé son indépendance, son gouvernement, son grand-duc. L'intérêt de ce prince était de ménager une nation puissante, devenue pour lui un voisin dangereux; mais il lui était difficile de résister aux sourdes insinuations de l'Autriche, de repousser toujours les desirs, même indirects, du roi de Naples. Fatigué de la conduite peu prononcée du grand-duc, en faveur de la France, le Direc-

toire lui déclara la guerre. La France avait des armées nombreuses ; le grand-duc possédait quelques régiments et un petit état peu riche ; nécessairement il devait succomber. Le général Gauthier entra à Florence sans aucune résistance; les troupes toscanes déposèrent leurs armes ; le grand-duc abandonna sa capitale ; un nouveau gouvernement fut substitué à son autorité, *le* 25 *mars* 1799.

4. Ces innovations durèrent peu ; le même jour les hostilités commencent en Italie, entre la France et l'Allemagne. L'Empereur venait d'acquérir de puissants auxiliaires dans les Russes. Le général Suwarow était à la tête des forces réunies des puissances alliées en Italie. Schérer, commandant les troupes françaises sur l'Adige, fut battu dès les premières actions. Son imprévoyance causa la perte de toutes les conquêtes françaises au delà des Alpes. Le général Klénau fit marcher un gros corps de troupes pour forcer les Français d'évacuer la Toscane. Dès le 4 juillet, les Florentins s'insurgèrent. Dans l'impossibilité de se défendre, le général Gauthier se retira avec les débris de sa division formant au plus mille hommes. Pendant que le peuple se livrait aux transports d'une joie effrénée, le sénat y reprit les rênes du gouvernement ; mais bientôt les Arétins insurgés s'emparèrent de Florence qu'ils cédèrent quelques jours après aux Autrichiens qui y mirent garnison. Ce gouvernement faible continua de laisser les Arétins armés, insulter, dépouiller et massacrer tout ce qui, dans ces contrées, portait le nom français. 4 *juillet* 1799.

5. Lorsque Bonaparte, premier consul, eut vaincu l'Autriche à Marengo, il vit avec horreur les plus belles contrées de l'Italie désolées par les Arétins ; il ordonna au gouvernement Toscan de désarmer ces bandes spoliatrices et homicides. N'obtenant aucune réponse, il entra dans la Toscane, et le général Dupont occupa Florence *le* 29 *octobre* 1800.

FLORENT (*combat de S.–*). Les nobles, regrettant leurs priviléges, les prêtres leurs bénéfices et leurs dîmes, se servirent, en 1793, de leur ascendant sur les peuples de la Vendée, pour les armer contre l'autorité qui régissait alors la France. Le décret sur le serment des prêtres est

le signal de la révolte ; l'exécution de la levée de trois cent mille hommes, le moment d'un soulèvement général, dirigé d'abord par des hommes obscurs, mais dont les véritables chefs se montrèrent bientôt. Le tocsin, sonnant le 10 mars, fit lever spontanément les habitants de neuf cents communes des départements de la Vendée, de Maine et Loire, des Deux-Sèvres, et de la Loire-Inférieure. Ces peuples agricoles manquaient d'armes ; chaque chaumière devient un atelier ; le fer retentit sous les coups redoublés du marteau ; les instruments du labourage, grossièrement façonnés, se changent en piques et en épées. Des bâtons ferrés, des haches, des fusils de chasse, sont les premières armes des Vendéens. Des faux emmanchées à rebours servent de sabres à des cavaliers montés sur des chevaux sans selles, conduits avec des licous. Trois mille insurgés du district de Saint-Florent se portent à grands cris au chef-lieu, demandant l'exemption de la milice nationale. Ils étaient conduits par Laurent Fleury et André Michel, dit Chapelle. Vainement les administrateurs emploient le langage de la raison ; des huées couvrent leurs voix ; il fallut recourir aux armes. Texier du Clozeau, commissaire particulier du gouvernement, se met à la tête de la gendarmerie avec quelques patriotes. Les deux partis sont en présence sur la place même de St.-Florent. Quelques coups de fusil, tirés sur trois hommes écartés du gros rassemblement, sont le premier signal ; le feu se fait aussitôt entendre de part et d'autre. Quatre hommes sont tués des deux côtés. On se sépare après une demi-heure. Trois heures après les insurgés reviènent à la charge avec plus d'impétuosité. Les patriotes, moins nombreux, fuient et se dispersent. L'administration du district est envahie ; ses papiers brûlés, les assignats partagés entre les vainqueurs qui passent une partie de la nuit à chanter leur victoire. Ils allaient se disperser, n'ayant encore aucun chef apparent, et peut-être l'insurrection se serait assoupie, si le bourg de Pin en Mauge, n'eût renfermé une de ces âmes ardentes qu'électrisent le danger et les orages politiques. Cathelineau, simple fileur de laine, cachait, sous l'habit d'un voiturier, une âme élevée, un cœur intrépide. Indigné de voir une telle entreprise sur le point d'avorter faute d'ensemble, il parcourt les rues et les cabarets de Saint-Florent, rassemble les plus braves, en forme un noyau d'environ trois cents,

et, se mettant à leur tête, marche sur Challans, défendue par les Républicains. Un détachement de la garde nationale de Chalonnes gardait ce poste; à leur tête se trouvait le médecin Bousseau. Ce commandant disposa sa troupe sur les hauteurs du château, dans un retranchement défendu par une pièce de six, appelée *le Missionnaire*; il laissa trop peu de monde pour la manœuvrer. Des cris confus annoncent les insurgés; le boulet part et ne blesse personne. Cathelineau commande de se précipiter sur cette pièce au pas de course. Il franchit ainsi le côteau à la tête des siens. Les patriotes sont blessés ou faits prisonniers avec leurs chefs; les armes, les munitions tombent au pouvoir des Vendéens. *Le Missionnaire*, si glorieusement enlevé, est leur première pièce de canon. Ce combat est le prélude de succès plus importants à Chemillé. 10 *mars* 1793.

FLORIDE (*combat de la*). L'amiral de Coligni, aussi politique que grand capitaine, voyait avec peine les nations européennes s'enrichir par la fondation de nouvelles colonies dans l'Amérique, sans que les Français eussent acquis quelque territoire dont les productions pussent enrichir leur commerce. Il envoya Jean Ribaud, en 1568, pour former des établissements dans le nord de l'Amérique. L'expédition réussit. Elle aurait sans doute prospéré si les guerres de religion qui déchirèrent la France n'avaient fait perdre de vue une colonie dont personne n'appréciait l'importance. Les Espagnols, jaloux de cet établissement naissant, abandonné par la mère-patrie pendant ses dissensions civiles, en massacrèrent les habitants avec la férocité dont ils avaient donné tant de preuves dans le Nouveau-Monde. La nation souffre une telle inhumanité sans la venger. Indigné de la lâcheté du ministère français, Dominique Gourgues, né au Mont-de-Marsan, équipe trois vaisseaux à ses dépens, choisit des compagnons dignes de lui, attaque, dans la Floride, les meurtriers des Français, les bat partout, les pousse de poste en poste, fait pendre les Espagnols avec cette inscription : *Non comme Espagnols, mais comme traîtres, brigands, assassins*. Il en use ainsi, parce que Melandez, meurtrier des compagnons de Ribaud, avait fait dresser un écriteau portant ces mots : *Que ce n'était pas comme Français, mais comme luthériens, qu'il les avait fait mourir*. D. Gourgues, de retour en France, est mal

accueilli à la cour de Charles IX, qui est toute espagnole; mais il reçoit du peuple des témoignages éclatants d'admiration pour son courage et son généreux dévouement. 1568.

FLUVIA (*combat de la*). Le général Schérer, commandant l'armée des Pyrénées orientales, ordonna, le 14 juin 1795, un fourrage général sur tout le camp français en avant de Fluvia. Douze mille hommes sortent pour le protéger; vingt-huit mille Espagnols se présentent pour s'opposer à cette entreprise. Un combat de dix heures s'engage entre des forces aussi inégales. Des prodiges de valeur se multiplient. Une compagnie de carabiniers à pied alla fusiller la cavalerie ennemie jusque dans ses rangs. Une colonne espagnole très-supérieure ose cependant se présenter devant la brigade du général Bon; elle est attaquée au pas de charge et renversée : le fourrage est parfaitement exécuté. Trois cents chariots chargés de blés entrèrent dans le camp français. Les Espagnols perdirent, dans cette journée, mille à douze cents hommes; les Français seulement quatre cents morts ou blessés. 15 *juin* 1795.

FOI (*combat de*). Lorsque l'armée d'Italie s'avançait, en 1797, dans les gorges du Tirol, le général Murat emporta les retranchements des Autrichiens, à Foi Dans un premier combat, quatre-vingts hommes sont faits prisonniers. Quelques jours après, il tombe sur les avant-postes ennemis, et fait encore quelques centaines de prisonniers. 23 *février et* 2 *mars* 1797.

FOMBIO (*passage du Pô et combat de*). Le général Beaulieu, campé loin de Turin, pressait la marche de tous les corps autrichiens, napolitains, romains, qui pouvaient lui former une armée nouvelle après les batailles de Montenotte et de Mondovi. Il se flattait de pouvoir défendre contre Bonaparte le passage du plus grand fleuve de l'Italie. Tout ce que l'art de la guerre peut employer de ruse avait été mis en usage pour connaître le lieu où Bonaparte devait passer le Pô. Il parut cependant à Beaulieu que ce devait être à Valence, car Bonaparte s'était assuré de cette place dans l'armistice conclu avec le roi de Sardaigne; elle avait une forteresse qui dominait le Pô. Toutes les divisions fran-

çaises sont dirigées sur Valence; des transfuges accueillis sans défiance par Beaulieu lui rendent compte de tous ces mouvements. Plein de cette pensée, il accumule dans ses environs des retranchements, des batteries, des redoutes, pour empêcher les approches du fleuve, et défendre l'entrée du Milanais. Cependant cinq mille grenadiers français et quinze cents chevaux s'avancèrent d'abord, par une marche forcée, à Castel-San-Gioamei. Le 9 mai 1796, ils paraissent, à neuf heures du matin, devant Plaisance, où se trouvait un grand nombre de bateaux. Là, nulle batterie ne défendait l'accès du fleuve; seulement deux escadrons de hussards avaient été attirés vers Plaisance sur le bruit de préparatifs auxquels ils ne pouvaient croire. Ils voyent le chef de brigade Lannes aborder, à la tête de quelques bataillons de grenadiers, sur des bateaux qu'ils croyaient au plus capables de transporter quelques détachements. Les Autrichiens simulent une légère résistance, puis se replient quand ils voyent cette avant-garde suivie de l'armée française marchant par échelons. Elle passe le fleuve dans la journée. Beaulieu, instruit enfin de la marche de Bonaparte, se convainquit alors, mais trop tard, que ses fortificatiens du Tésin et ses redoutes de Pavie était inutiles, et que le général français était plus habile que François Ier. Alors il ordonne à un corps de six mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux de s'opposer au débarquement des Francais, et de les attaquer avant qu'ils fussent formés. Il se trompe, il n'était plus temps. Les Autrichiens trouvèrent les Français non seulement prêts à les recevoir, mais s'avancant pour attaquer une division ennemie retranchée à Fombio, où elle avait vingt pièces de canon. Le général de brigade Dallemagne avec les grenadiers attaquent la droite des Autrichiens, le chef de brigade Lannes la gauche; l'adjudant-général Lanusse marchait sur une chaussée qui se trouvait vis-à-vis le front de leur camp. Une vive canonnade s'engage, les Allemands font une résistance soutenue; mais, forcés dans leurs retranchements, poursuivis au grand trot par la cavalerie et les grenadiers au pas de course, ils font retraite à la hâte sur Pizzighitone, derrière l'Adda. On fait beaucoup de prisonniers. Le général Laharpe est chargé de surveiller les mouvements de Beaulieu sur le chemin de Casal, où l'on croyait qu'il ferait sa jonction avec sa division battue à Fombio. A deux heures

du matin, un parti d'éclaireurs autrichiens attaque Laharpe dans son quartier-général à Codogno; on sonne l'alarme. Laharpe, qui ne redouta jamais de dangers, se porte en avant avec un peloton de hussards; il avait commencé de vaincre et revenait donner ses ordres, quand des régiments français prènent, dans l'obscurité, pour des houlans les hussards de son escorte, font une décharge qui étend mort un général habile, invulnérable aux coups des ennemis dans une foule de combats. Cette cruelle erreur est expiée par de sincères regrets; l'on voit couler des larmes des yeux de ses compagnons d'armes, au moment où ils étaient vainqueurs. A la valeur, à l'activité de l'esprit, à l'éloquence du cœur si puissante à la guerre pour animer le soldat, Laharpe joignait une noble franchise, une rare affabilité, et un désintéressement plus rare encore. Proscrit en Suisse pour son attachement à la France, Laharpe, né riche, laissa six enfants dans la pauvreté, parce que ses biens avaient été confisqués. *L'armée*, dit Bonaparte, bon appréciateur du mérite, *a perdu un de ses meilleurs généraux, tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère sur la discipline.* Il fallut toute la présence d'esprit et l'intrépidité du général Berthier pour que l'ennemi ne profitât point du trouble qui se répandit en apprenant la mort d'un des généraux les plus chéris et les plus estimés de l'armée; mais il soutint l'honneur des armes françaises. Beaulieu humilié alla élever derrière l'Adda de nouveaux retranchements, méditer de nouveaux plans de défense, comptant que les Français fatigués voudraient se délasser dans les belles plaines du Milanais, s'emparer de ses villes opulentes; mais le génie de Bonaparte lui fait appercevoir les dangers d'un repos prématuré; il s'avance aussitôt sur l'Adda pour achever de vaincre avant de toucher le gage de la victoire. Beaulieu, trompé dans son attente, est encore une fois vaincu, dans la terrible journée de Lodi. 9 *mai* 1796.

FONTAINE-FRANÇAISE (*combat de*). Henri IV, résolu de porter les derniers coups aux restes de la Ligue expirante, alla en Bourgogne chasser les Espagnols qui y portaient encore de l'appui aux Ligueurs. Le monarque s'avance pour soutenir son avant-garde attaquée par des forces supérieures. Il avait avec lui seulement trois cents chevaux; les Espagnols comptaient trois cents hommes et

huit escadrons. Il appèle auprès de sa personne tous les seigneurs et les officiers qui servaient dans son armée, donne au duc de la Trimouille la moitié de sa troupe, prend l'autre, et s'écrie : *A moi, mes amis! et faites comme vous m'allez voir faire!* Il part, enfonce un bataillon ; le duc de la Trimouille suit son exemple. Les Ligueurs opposent beaucoup de valeur à ses coups ; souvent il est en danger. Le combat est si chaud, qu'il dit après la victoire : *Dans les autres occasions où je me suis trouvé j'ai combattu pour la victoire, mais en celle-ci j'ai combattu pour la vie.* Henri, voyant, dans cette journée, fuir quelques soldats, commande à Antoine de Roquelaure de courir après eux pour les ramener : *Je m'en garderai bien*, répond-il ; *on croirait que je fuirais aussi. Je ne vous quitterai point, et je combattrai à vos côtés.* Le connétable de Castille, commandant l'armée espagnole, croit voir l'armée de Henri prête à fondre sur lui, juge qu'il lui sera impossible de soutenir son effort, n'ayant pu supporter un combat où sa cavalerie, deux fois plus forte, a été vaincue ; il décampe, abandonnant les Ligueurs, et rentre en Franche-Comté. 1595.

FONTARABIE (*prise de*). Le général Moncey chasse, le 24 juillet 1794, les Espagnols de la vallée de Bastan ; réunit le premier août douze mille hommes à Lesaca pour achever de vaincre, et profiter de la victoire en s'emparant de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Il commence son mouvement le 31 ; un brouillard épais le force de remettre au jour suivant l'attaque des postes retranchés des Espagnols sur la montagne d'Aya. Ils sont emportés sans presque aucune résistance ; c'était la dernière défense des positions espagnoles qui couvraient Fontarabie et la Bidassoa. Au moment de l'exécution de cette entreprise le canon se faisait entendre sur les bords de la Bidassoa ; le général Frégeville y attaquait les Espagnols avec sa division, tandis que le général Dessein menaçait avec quatre bataillons le Pas de-Béhobie, où se trouvait un bac, dont il s'empara. Toute la division Frégeville y passa ; réunis, ils montèrent au camp de Saint-Martial, dont la position inexpugnable de front se trouvait alors tournée par la marche des généraux Moncey et Laborde, qui s'étaient emparés de Béra, Biriatu et Aya. Les Espagnols y firent peu de résistance ;

Ils s'enfuirent en désordre jusqu'à Oyarzun. Le poste important d'Irun ne couvrait plus Fontarabie; il ne s'y trouvait qu'une faible garnison de six cents hommes. Cette place, de peu de résistance, est couverte de cinq bastions, sans ouvrages extérieurs; elle capitula à la première sommation. L'état où elle avait été laissée, la défaite et la retraite des Espagnols atténuent les reproches de trahison de la part de son gouverneur, prétexte ordinaire dont se sert l'autorité pour couvrir ses négligences. On avait tout fait pour défendre les approches de Fontarabie, et rien pour mettre la place elle-même en état. On y trouva, ainsi qu'à Irun et au fort du Figuier, d'immenses magasins de munitions et de subsistances : l'armée française en était dépourvue. Il semblait que le système du gouvernement de ce temps était de laisser aux soldats l'aiguillon du besoin, pour qu'ils s'assurassent par l'épée sur le territoire étranger de ce qui leur était refusé au dedans. Les prises faites à Fontarabie et Irun consistèrent en deux mille prisonniers, deux cent cinquante pièces de canon, cinq drapeaux, quarante mille bombes ou obus, et une grande quantité d'effets militaires. 1 *août* 1794.

FONTENAI, en Auxerrois (*bataille de*). Le règne de Louis-le-Débonnaire fut continuellement troublé par l'ambition de ses enfants, auxquels il eut la faiblesse de partager, de son vivant, son vaste empire. Après la mort de ce prince, Lothaire voulut changer les partages de ses frères, restreindre l'un à la seule Bavière, l'autre à l'Aquitaine. Charles-le-Chauve et Louis ds Bavière s'unirent, marchèrent vers le bourg de Fontenai en Auxerrois, où Lothaire était campé. Un combat long et sanglant décida leur querelle; cent mille Français, l'élite de la noblesse, y périrent. Lothaire vaincu alla cacher sa honte dans le fond de ses états. On se disposait à lever de nouvelles troupes, lorsqu'une trêve fut conclue entre les trois princes, et bientôt un nouveau traité dans lequel ils se partagèrent l'Allemagne, les Gaules et l'Italie. 25 *juin* 841.

FONTENAI, Vendée (*combat de*). L'armée vendéenne, comptant depuis quelque temps des succès continuels, se dirigea d'abord sur la Châteigneraye, puis marcha sur

Fontenai. La désertion avait réduit cette armée à huit ou dix mille hommes. Les Vendéens n'allèrent pas plus loin que Vauvant dans la première journée; les soldats s'établirent chez les bourgeois; les officiers mirent en réquisition ce qui leur était nécessaire : les caves furent dévastées. On s'enivra comme dans un lieu livré au pillage; mais vers la nuit ces guerriers, pour la plupart bons poitevins, ayant tous les sentiments de l'un d'eux, qui disait : *Mon corps est au roi, et mon âme est au pape*, donnèrent aux habitants de Vauvant le spectacle d'une longue prière faite le chapelet à la main et le scapulaire au cou. Le lendemain, leurs prêtres reprirent leurs costumes, et dirent une messe solennelle pour demander à Dieu d'entrer triomphants le soir à Fontenai. D'Elbée, impatient de vaincre, range son armée sur deux lignes, commande celle de droite, confie la gauche à Lescure; son artillerie est au centre. Le général Chalbos sort de Fontenai, déploie trois mille hommes de troupes réglées dans la plaine, présente bataille. Une canonnade très-vive dure près de trois heures; une charge de cavalerie faite à propos décide la victoire en faveur de Chalbos. D'Elbée reçoit une blessure en combattant au premier rang; l'infanterie catholique s'enfuit dans le Bocage. Le résultat fut quatre cents morts; la perte des bagages, des munitions et de vingt-quatre canons, parmi lesquels se trouva la fameuse *Marie-Jeanne*, long canon de cuivre auquel les Vendéens accordaient une vertu surnaturelle. Vaincue et dispersée, l'armée catholique ne se rallia qu'aux environs de Parthenay; les chefs tinrent conseil à Châtillon sur Sèvres. D'Elbée insista pour une nouvelle attaque; celle-ci n'avait manqué que par le défaut d'ensemble dans les mesures; les Républicains étaient en trop petit nombre pour résister à quarante mille hommes dès qu'ils seraient réunis. On partage l'avis de D'Elbée; on presse l'arrivée de Bonchamp et de Laroche-Jaquelin avec leurs divisions. La Cathelinière parcourt les rangs pour animer ses compagnons d'armes; les prêtres exaltent le courage par des exhortations et la promesse des récompenses célestes. Chalbos victorieux était continuellement harcelé à la Châteigneraye par des pelotons de Vendéens qui toutes les nuits lui donnaient des alertes. Les éclaireurs annoncent, le 24 mai au soir, que l'on allait être cerné; Chalbos fait battre la générale, charger les chariots, se retire à Fontenai. Les Vendéens occupent dès le lende-

main la Châteigneraye au nombre de trente-cinq mille, marchant de suite sur Fontenai, récitant des litanies et des hymnes sacrées. En un instant ils couvrent la plaine; ils occupent dès midi la position où ils avaient été complètement battus six jours auparavant. Chalbos, à peine arrivé à Fontenai, fait battre la générale; il est bientôt en présence de toute l'armée vendéenne, rangée sur trois colonnes; Lescure au centre, Bonchamp à la droite, Laroche-Jacquelin à la gauche. Les troupes de Bonchamp avaient seules de l'artillerie et des munitions. Impatients de combattre, les Vendéens demandèrent à leurs chefs des munitions. Beauvollier, intendant de l'armée, leur montrant les Républicains rangés en bataille, se contenta de leur dire : *En voilà.* Le signal est donné; les Royalistes, n'ayant point d'artillerie, se jètent sur celle des Républicains. Lescure met pied à terre, appèle les braves qui le suivent, emporte une première batterie, qui est aussitôt tournée sur l'ennemi. Bonchamp et Laroche-Jacquelin, toujours en avant, animent leurs soldats. Du côté des Républicains, les chasseurs de la Gironde faisaient un feu très-vif; les volontaires de Toulouse et de l'Hérault combattaient vaillamment. Les colonnes royalistes étaient ébranlées par des bataillons animés par sept représentants du peuple. Lorsque Chalbos ordonna à la gendarmerie de charger, cinq gendarmes seulement obéirent; le reste, effrayé par la désertion de quelques lâches, plie, s'enfuit bride abattue, foulant au pied l'infanterie qui se trouve sur son passage. Abandonnés par la cavalerie, succombant sous le nombre, les volontaires se replient en désordre. La déroute des Républicains est complète; quarante-deux pièces de canon, tous les bagages, la caisse militaire contenant vingt millions en assignats, sont la proie du vainqueur. Bonchamp poursuit les fuyards sur la route de Fontenai à Niort; les généraux Nouvion et d'Ayat rallient quelques gendarmes, chargent la cavalerie vendéenne, la font plier, prolongent ainsi la retraite. Rien ne put retenir les Républicains; sept à huit cents hommes seulement parvinrent à Niort; le reste gagna Marans et Saint-Hermand : il en déserta un grand nombre. Cette journée malheureuse coûta aux vaincus environ dix-huit cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Royalistes triomphants entrèrent aussitôt dans Fontenai. Stofflet en fut nommé commandant. Les vainqueurs y trouvèrent des richesses considérables en

argenterie et ornements d'église ; trois mille Républicains y furent prisonniers. 16 *et* 24 *mai* 1793.

FONTENAY (*siége de*). En 1242, Saint-Louis, poussant vivement la guerre qu'il avait déclarée au comte de la Marche, mit le siége devant Fontenay, ville forte alors, située sur les confins de la Saintonge et du Poitou. Cette place, qu'on regardait comme imprenable, fut attaquée et défendue avec une égale valeur; mais enfin, après quinze jours d'efforts, elle fut emportée d'assaut. On la rasa jusqu'aux fondements, d'où lui est venu le nom de *Fontenay-l'Abattu,* qu'elle conserve encore aujourd'hui.

FONTENOI (*bataille de*). Le maréchal de Saxe était en Flandres, à la tête de l'armée, composée de cent six bataillons complets, et de cent soixante-douze escadrons. Déjà Tournai, cette ancienne capitale de la domination française, était investie. C'était la plus forte place de la barrière. La ville et la citadelle étaient encore un des chefs-d'œuvres du maréchal de Vauban ; car il n'y avait guère de places en Flandres, dont Louis XIV n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les états-généraux des Sept-Provinces apprirent que Tournai était en danger, ils mandèrent qu'il fallait hasarder une bataille pour secourir la ville. Ces Républicains, malgré leur circonspection, furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Au 5 mai, les alliés avancèrent à Cambrou, à sept lieues de Tournai. Le roi partit le 6 de Paris, avec le dauphin. Les aides de camp du roi, les menins du dauphin les accompagnaient.

La principale force de l'armée ennemie consistait en vingt bataillons, et vingt-six escadrons anglais, sous le jeune duc de Cumberland, qui avait gagné, avec le roi son père, la bataille de Dettingue. Cinq bataillons et seize escadrons hanovriens étaient joints aux Anglais. Le prince de Valdeck, à peu près de l'âge du duc de Cumberland, impatient de se signaler, était à la tête de quarante escadrons hollandais, et de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avaient dans cette armée que huit escadrons. On faisait la guerre dans la Flandre, qui avait été si longtemps défendue par les armes et par l'argent de l'Angleterre et de la Hollande. Mais, à la tête de ce petit

nombre d'Autrichiens, était le général Kœnigsec, qui avait commandé contre les Turcs en Hongrie; contre les Français en Italie, en Allemagne. Ses conseils devaient aider l'ardeur du duc de Cumberland et du prince de Valdeck. On comptait dans leur armée au delà de cinquante mille combattants. Le roi laissa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étaient postés en échelle, jusqu'au champ de bataille; six mille, pour garder les ponts sur l'Escaut, et les communications.

L'armée était sous les ordres d'un général en qui l'on avait la plus juste confiance. Le comte de Saxe avait déjà mérité sa grande réputation par de savantes retraites en Allemagne, et par sa campagne de 1744. Il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secret, l'art de savoir différer à propos un projet, et celui de l'exécuter rapidement; le coup-d'œil, les ressources, la prévoyance, étaient ses talents, de l'aveu de tous les officiers. Mais alors ce général, consumé d'une maladie de langueur, était presque mourant. Il était parti de Paris très-malade pour l'armée. Voltaire l'ayant rencontré avant son départ, et n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse? Le maréchal lui répondit: *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le roi étant arrivé, le 6, à Douai, se rendit le lendemain à Pontachain auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournai. De là il alla reconnaître le terrain qui devait servir de champ de bataille. Toute l'armée, en voyant le roi et le Dauphin, fit entendre des acclamations de joie. Les Alliés passèrent le 10 et la nuit du 11 à faire leurs dispositions. Jamais le roi ne marqua plus de gaîté que la veille du combat. La conversation roula sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en personne. Le roi dit que depuis la bataille de Poitiers aucun roi de France n'avait combattu avec son fils, et qu'aucun n'avait gagné de victoire signalée contre les Anglais; qu'il espérait être le premier. Il fut éveillé le premier le jour de l'action. Il éveilla lui-même, à quatre heures, le comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui, dans l'instant, envoya demander au maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le maréchal dans une voiture d'osier qui lui servait de lit, et dans laquelle il se faisait traîner quand ses forces épuisées

ne lui permettaient plus d'aller à cheval. Le roi et son fils avaient déjà passé un pont sur l'Escaut, à Calonne. Ils allèrent prendre leur poste par-delà la Justice de Notre-Dame-aux-Bois, à mille toises de ce pont, et précisément à l'entrée du champ de bataille.

La suite du roi et du dauphin, qui composait une troupe nombreuse, était suivie d'une foule de personnes de toute espèce qu'attirait cette journée.

En jetant les yeux sur les cartes de ce territoire, on voit d'un coup-d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin, assez près de l'Escaut, à la droite de l'armée française, à neuf cents toises de ce pont de Calonne, par où le roi et le dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoi par-delà Antoin, presque sur la même ligne; un espace étroit de quatre cent cinquante toises de large, entre Fontenoi et un petit bois qu'on appèle *le bois de Barri*, fortifiait cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cents toises de longueur, depuis l'endroit où était le roi auprès du village de Fontenoi jusqu'à ce bois de Barri, et n'avait guères plus de neuf cents toises de large; de sorte que l'on allait combattre à champ clos, comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le général de l'armée française avait pourvu à la victoire et à la défaite. Le pont de Calonne, muni de canons, fortifié de retranchements, et défendu par quelques bataillons, devait servir de retraite au roi et au dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée aurait défilé alors par d'autres ponts, sur le Bas-Escaut, par-delà Tournai.

» On prit toutes les mesures qui se prêtaient au secours mutuel, sans qu'elles pussent se traverser. L'armée de France semblait inabordable; car le feu croisé qui partait des redoutes du bois de Barri et du village de Fontenoi, défendait toute approche. Outre ces précautions, on avait encore placé six canons de seize livres de balles au-deça de l'Escaut, pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

» On commençait à se canonner de part et d'autre à six heures du matin. Le maréchal de Noailles était alors auprès de Fontenoi, et rendait compte au maréchal de Saxe d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit, pour joindre

le village de Fontenoi à la première des trois redoutes entre Fontenoi et Antoin. Il lui servit de premier aide-de-camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'État, et s'oubliant lui-même pour un général étranger et moins ancien. Le maréchal de Saxe sentait tout le prix de cette magnanimité, et jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

» Le maréchal de Noailles embrassait le duc de Grammont son neveu, et ils se séparaient, l'un pour retourner auprès du roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le duc de Grammont à mort. Il fut la première victime de cette journée.

» Les Anglais attaquèrent trois fois Fontenoi, et les Hollandais se présentérent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron hollandais emporté presque tout entier par le canon d'Antoin; il n'en resta que quinze hommes, et les Hollandais ne se présentèrent plus dès ce moment.

» Alors le duc de Cumberland prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna à un major-général nommé *Ingolsbi* d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoi, et de l'emporter. Ingolsbi marche avec les meilleures troupes, pour exécuter cet ordre. Il trouve, dans le bois de Barri, un bataillon du régiment d'un partisan; c'était ce que l'on appelait *les Grassins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces soldats étaient en avant dans le bois, par-delà la redoute, couchés par terre. Ingolsbi crut que c'était un corps considérable. Il retourne auprès du duc de Cumberland, et demande du canon. Le temps se perdait. Le prince était au désespoir d'une désobéissance qui dérangeait toutes ses mesures, et qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre qu'on appèle *Cour martiale*.

» Il se détermina sur-le-champ à passer entre cette redoute et Fontenoi. Le terrain était escarpé. Il fallait franchir un ravin profond; il fallait essuyer tout le feu de Fontenoi et de la redoute. L'entreprise était audacieuse; mais il était réduit alors ou à ne point combattre, ou à tenter ce passage.

» Les Anglais et les Hanovriens s'avancent avec lui, sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras

par les sentiers. Il les forme sur trois lignes assez pressées, et de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyaient continuellement, dans un terrain d'environ quatre cents toises de large. Des rangs entiers tombaient morts à droite et à gauche ; ils étaient remplacés aussitôt, et les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoi et devant les redoutes, répondaient à l'artillerie française. En cet état, ils marchaient fièrement, précédés de six pièces d'artillerie, et en ayant encore six autres au milieu de leurs lignes.

» Vis-à-vis d'eux se trouvèrent quatre bataillons des gardes-françaises ayant deux bataillons de gardes-suisses à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre, et plus loin le régiment du roi, qui bordait Fontenoi le long d'un chemin creux.

» Le terrain s'élevait, à l'endroit où étaient les gardes-françaises, jusqu'à celui où les Anglais se formaient.

» Les officiers des gardes-françaises se dirent alors les uns aux autres : *Il faut aller prendre le canon des Anglais*. Ils montèrent rapidement avec leurs grenadiers, mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie et la mousqueterie en coucha par terre plus de soixante, et le reste fut obligé de revenir dans ses rangs. Cependant les Anglais avançaient, et cette ligne d'infanterie, composée de gardes-françaises et suisses, et de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre et un bataillon du régiment du roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de distance. Un régiment des gardes-anglaises, celui de Cambel et le Royal-Ecossais, étaient les premiers. M. de Cambel était leur lieutenant-général ; le comte d'Albermale, leur général-major ; et M. de Churchill, fils naturel du grand-duc de Marlbouroug, leur brigadier. Les officiers anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux. Le comte de Chabanne, le duc de Biron, qui s'étaient avancés, et tous les officiers des gardes-françaises leur rendirent le salut. Milord Charles Hai, capitaine aux gardes-anglaises, cria : *Messieurs des gardes-françaises, tirez*. Le comte d'Auteroche, alors lieutenant des grenadiers, et depuis capitaine, leur dit à haute voix : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes*. Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire, qu'ils tiraient par division ; de sorte que le front d'un

bataillon de quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge, et ensuite un troisième, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie française ne tira point ainsi ; elle était seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, et n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf officiers des gardes tombèrent blessés à cette seule décharge. MM. de Clisson, de Langey, de la Peyre y perdirent la vie; quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place; deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze officiers suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cent neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le colonel Courten, son lieutenant-colonel, quatre officiers, soixante-quinze soldats tombèrent morts; quatorze officiers et deux cents soldats furent blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux, et ne voyant qu'une cavalerie a plus de trois cents toises, ils se dispersèrent. Le duc de Grammont, leur colonel et premier lieutenant, qui aurait pu les faire soutenir, était tué. M. de Luttaux, second lieutenant-général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançaient à pas lents comme faisant l'exercice. On voyait les majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats, pour les faire tirer bas et droit. Ils débordèrent Fontenoi et la redoute. Ce corps, qui auparavant était en trois divisions, se pressant par la nature du terrain, devînt une colonne longue et épaisse, presque inébranlable par sa masse, et plus encore par son courage : elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre. M. de Luttaux, premier lieutenant-général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoi, où il venait d'être blessé dangereusement. Son aide-de-camp le suppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure : *Le service du roi*, lui répondit M. de Luttaux, *m'est plus cher que ma vie.* Il s'avançait vers le duc de Biron, à la tête du régiment d'Aubeterre que conduisait son colonel de ce nom. Luttaux reçoit, en riant, deux coups mortels. Le duc de Biron a un cheval tué sous lui. Le régiment d'Aubeterre perd beaucoup de soldats et d'officiers. Le duc de Biron arrête alors, avec le régiment du roi qu'il commandait, la marche de la colonne par son flanc gauche. Un bataillon des gardes-anglaises se détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très-meur-

trière, et revient au petit pas se replacer à la tête de la colonne qui avance toujours lentement sans jamais se déranger, repoussant tous les régiments qui viènent l'un après l'autre se présenter devant elle.

» Ce corps gagnait du terrain, toujours serré, toujours ferme. Le maréchal de Saxe, qui voyait de sang-froid combien l'affaire était périlleuse, fit dire au roi, par le marquis de Meuze, qu'il le conjurait de repasser le pont avec le dauphin; qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au désordre. *Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le roi; *mais je resterai où je suis.*

Il y avait de l'étonnement et de la confusion dans l'armée, depuis le moment de la déroute des gardes-françaises et suisses. Le maréchal de Saxe veut que la cavalerie fonde sur la colonne anglaise. Le comte d'Estrées y court; mais les efforts de cette cavalerie étaient peu de chose contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée et si intrépide, dont le feu, toujours roulant et soutenu, écartait nécessairement des petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la cavalerie seule ne peut guère entamer une infanterie serrée. Le maréchal de Saxe était au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse; il portait une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué, qui reposait sur l'arçon de la selle. Il jeta son bouclier, et courut faire avancer la seconde ligne de cavalerie contre la colonne.

Tout l'état-major était en mouvement. M. de Vaudreuil, major-général de l'armée, allait de la droite à la gauche. M. de Puységur, MM. de Saint-Sauveur, de Saint-Georges, de Mézière, aides-maréchaux-des-logis, sont tous blessés. Le comte de Longaunai, aide-major-général, est tué. Ce fut dans ces attaques que le chevalier d'Aché, lieutenant-général, eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre compte au roi, et lui parla long-temps sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentait, jusqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne anglaise avançait, plus elle devenait profonde et en état de réparer les pertes continuelles que lui causaient tant d'attaques réitérées. Elle marchait toujours serrée au travers des morts et des blessés des deux partis, et paraissait former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très-grand nombre de cavaliers fut poussé en désordre jusqu'à l'endroit où était le roi avec son fils. Ces deux princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitaient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des gardes-du-corps, qui étaient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les chevaliers de Suzi et de Saumeri y furent blessés à mort. Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent presqu'en ce moment de Douai, et malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité et ce même feu roulant. Le jeune comte de Chevrier, guidon, fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le chevalier de Monaco, fils du duc de Valentinois, y eut la jambe percée. M. du Guesclin reçut une blessure dangereuse. Les carabiniers donnèrent; ils eurent six officiers renversés morts, et vingt-un de blessés.

Le maréchal de Saxe, dans le dernier épuisement, était toujours à cheval, se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne anglaise pour voir tout de ses yeux, auprès du bois de Barri, vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchait en vain d'ébranler cette colonne. Les régiments se présentaient les uns après les autres; et la masse anglaise, faisant face de tous côtés, plaçant à propos son canon, et tirant toujours par division, nourrissait ce feu continu quand elle était attaquée; et après l'attaque, elle restait immobile et ne tirait plus. Quelques régiments d'infanterie vinrent encore affronter cette colonne, par les ordres seuls de leurs commandants. Le maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tombaient et qui ne se dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment des vaisseaux, que commandait M. de Guerchi : *Comment se peut-il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne soient pas victorieuses?*

Hainault ne souffrait pas moins. Il avait pour colonel le fils du prince de Craon, gouverneur de Toscane. Le père servait le grand-duc; les enfants servaient le roi de France. Ce jeune homme, d'une très-grande espérance, fut tué à la tête de sa troupe; son lieutenant-colonel blessé à mort auprès de lui. Normandie avança; il eut autant d'officiers et de soldats hors de combat que celui de Hai-

nault. Il était mené par son lieutenant-colonel, M. de Solency, dont le roi loua la bravoure sur le champ de bataille, et qu'il récompensa ensuite en le faisant brigadier. Des bataillons irlandais coururent au flanc de cette colonne. Le colonel Dillon tombe mort. Ainsi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert et à la fois.

Le maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne qui s'était déjà avancée plus de trois cents pas au delà de la redoute d'Eu et de Fontenoi. Il va voir si Fontenoi tenait encore. On n'y avait plus de boulets; on ne répondait à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

M. du Brocard, lieutenant-général d'artillerie, et plusieurs officiers d'artillerie étaient tués. Le maréchal pria alors le duc d'Harcourt, qu'il rencontra, d'aller conjurer le roi de s'éloigner; et il envoya ordre au comte de la Marck, qui gardait Antoin, d'en sortir avec le régiment de Piémont. La bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne. On était près de faire partir celui du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du maréchal de Saxe était de faire, si l'on pouvait, un dernier effort mieux dirigé et plus plein contre la colonne anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale. Elle-même était étonnée de se trouver au milieu des Français sans avoir de cavalerie. La colonne était immobile et semblait ne recevoir plus d'ordre, mais elle gardait une contenance fière, et paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoi et Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de ressource, plus de retraite même ni pour l'armée française, ni probablement pour le roi et son fils. Le succès d'une dernière attaque était incertain. Le maréchal de Saxe qui voyait la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, songeait à préparer une retraite sûre. Il envoya un second ordre au comte de la Marck d'évacuer Antoin, et de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite en cas d'un dernier malheur. Il fait signifier un troisième ordre au comte, depuis duc de Lorges, en le rendant responsable de l'exécution. Le comte de Lorges obéit à regret. On désespérait alors du succès de la journée.

Un conseil assez tumultueux se tenait auprès du roi. On le pressait, de la part du général et au nom de la France, de ne pas s'exposer davantage. Le duc de Richelieu, lieutenant-général, et qui servait en qualité d'aide de camp du roi, arriva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d haleine, l'épée à la main et couvert de poussière : *Quelle nouvelle apportez-vous*, lui dit le maréchal? *Quel est votre avis? — Ma nouvelle*, dit le duc de Richelieu, *est que la bataille est gagnée si on le veut; et mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la colonne: pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maison du roi et les autres troupes l'entoureront: il faut tomber sur elle comme des fourrageurs*. Le roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le duc de Chaulnes va faire pointer ces quatre pièces. On les place vis-à-vis la colonne anglaise. Le duc de Richelieu court à bride abattue, au nom du roi, faire marcher sa maison. Le prince de Soubise rassemble ses gendarmes; le duc de Chaulnes ses chevau-légers : tout se forme et marche. Quatre escadrons de la gendarmerie avancent à la droite de la maison du roi. Les grenadiers à cheval sont à la tête, sous M. de Grille, leur capitaine. Les mousquetaires, commandés par M. de Jumilhac, se précipitent.

Dans ce moment important, le comte d'Eu et le duc de Biron, à la droite, voyaient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du maréchal de Saxe. *Je prends sur moi la désobéissance*, leur dit le duc de Biron. *Je suis sûr que le roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face. Je réponds que M. le maréchal de Saxe le trouvera bon.* Le maréchal, qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du roi et de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre. Il changea de sentiment lorsqu'il fallait en changer, et fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin. Il se porta rapidement, malgré sa faiblesse, de la droite à la gauche, vers la brigade des Irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin de ne plus faire de fausses décharges, et d'agir de concert.

Le duc de Biron, le comte d'Estrées, le marquis de

Croissy, le comte de Lowendhal, lieutenants-généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de Penthièvre suivent M. de Croissy et ses enfants. Les régiments de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, d'Aubeterre, de Courten accourent guidés par leurs colonels. Le régiment de Normandie, les Carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne, et vengent leurs camarades tués dans la première charge. Les Irlandais les secondent. La colonne était attaquée à la fois de front et par les deux flancs.

En sept ou huit minutes, tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés. Le général Posomby, le frère du comte d'Albermale, cinq colonels, cinq capitaines aux gardes, un nombre prodigieux d'officiers étaient renversés morts. Les Anglais se rallièrent; mais ils cédèrent. Ils quittèrent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, et furent vaincus avec honneur.

Le roi de France allait de régiment en régiment. Les cris de *victoire!* et de *vive le roi!* les chapeaux en l'air, les étendards et les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse. Le roi était tranquille, témoignant sa satisfaction et sa reconnaissance à tous les officiers généraux et à tous les commandants des corps. Il ordonna qu'on eût soin des blessés, et qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le roi. Il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux, et pour lui dire ces propres paroles: *Sire, j'ai assez vécu; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre majesté victorieuse. Vous voyez*, ajouta-t-il ensuite, *à quoi tiènent les batailles*. Le roi le releva, et l'embrassa tendrement.

Il dit au duc de Richelieu: *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu*. Il parla de même au duc de Biron. Le maréchal de Saxe dit au roi: *Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barri et de Fontenoi; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des généraux assez hardis pour hasarder de passer en cet endroit.*

Les Alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi les-

quels il y avait environ deux mille cinq cents prisonniers. Ils n'en firent presqu'aucun sur les Français.

Par le compte exactement rendu au major-général de l'infanterie française, il ne se trouva que seize cents quatre-vingt-un soldats, ou sergents d'infanterie, tués sur la place, et trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les officiers, cinquante-trois seulement étaient morts sur le champ de bataille; trois cents vingt-trois étaient en danger de mort par leurs blessures. La cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, et servit de contre-poids à tous les événements malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le général, affaibli et presque expirant, ne pouvait plus agir. Le maréchal de Saxe avait fait les dispositions, et les officiers français remportèrent la victoire.

FONTOI (*affaire de*). M. le maréchal de Luckner, voyant les Prussiens se porter, en 1792, de Coblentz sur Trèves, entrevit dans leurs dispositions le projet de pénétrer en France entre Longwy et Thionville, décampa de Longeville près de Metz, vint camper à Fontoi entre les deux places menacées. Vingt-deux mille Autrichiens se présentèrent, le 19 août, pour emporter ce camp bien retranché; ils en furent si vigoureusement repoussés par le feu de l'artillerie, qu'ils renoncèrent à leur entreprise, et ne jugèrent pas à propos de connaître si les baïonnettes françaises portaient des coups aussi sûrs que leurs canons. 19 *août* 1792.

FORHANI (*bataille de*). Les Allemands et les Russes, ennemis naturels des Ottomans, étaient en guerre en 1789. Catherine II régnait en Russie; elle avait pour général Suwarow; le prince de Saxe-Cobourg commandait les Allemands. L'armée russe était à Berlat près de Jassi, lorsque Cobourg s'avança au printemps en Valachie au bord du Strahwels, qui se jète dans la Sereth. Un échange de politesse ordinaire entre des nations civilisées établit entre ces généraux une confiance mutuelle. Leur voisinage leur fit prendre la résolution de s'entr'aider pour vaincre l'ennemi commun. Sélim augmenta les armées turques en montant

sur le trône; quarante mille Ottomans se trouvèrent bientôt sous Forhani et vis-à-vis de Cobourg. Ce prince instruisit Suwarow de ce danger, et réclama son secours; le général russe laisse quelques troupes à Berlat, marche jour et nuit, fait vingt-quatre lieues en trente-six heures, joint les Allemands à la chute du jour. Pour tromper les Turcs, et leur laisser ignorer la réunion des deux troupes, les Autrichiens formaient toujours l'avant-garde. Dès le lendemain, les deux généraux s'avancent vers l'armée turque; dans les campements ils placent les Russes derrière quelques collines pour dissimuler leur arrivée. Un engagement eut lieu le troisième jour de marche; les Turcs y perdirent six cents hommes : leur infanterie ne prit point part à cette action, et se retira même sur Forhani. Les armées étaient séparées par la Putna; les Alliés y construisirent un pont, où passa l'infanterie, tandis que la cavalerie traversait cette rivière à gué. Les Russes et les Allemands marchèrent en colonnes sur des collines en pentes douces. Arrivés sur leur sommet, ils se rangent en bataille, les Autrichiens ayant à l'aile droite neuf carrés formés de deux lignes en échiquier, avec une ligne de cavalerie derrière. Les Russes étaient placés à l'aile gauche en six carrés, dont le troisième était de cavalerie; on y voyait aussi des Cosaques. Au centre se trouvait le général Karatschai avec les bataillons qui avaient servi d'avant-garde aux Russes. Le front de cette ligne avait un demi-mille d'étendue. Déjà l'on s'avançait; quinze mille chevaux turcs tombent alors sur l'aile droite du prince de Cobourg, paraissant avoir l'intention de l'envelopper. Alors le maréchal Spleni ralentit sa marche, se trouve en arrière de cent pas; les Turcs veulent se glisser dans cet intervalle, mais ils sont accueillis dans ce défilé par un feu violent de cartaches; ils y éprouvent une perte considérable, et font retraite. Cependant le corps russe gagnait toujours du terrain, quoique les Turcs lui opposassent vingt mille hommes de cavalerie, et qu'ils en eussent même attaqué l'aile gauche, commandée par le général Derfelden. Ce combat dura deux heures; les Turcs, culbutés avec perte, prirent la fuite au milieu des bois. Sur le front de l'armée des Alliés était un bosquet épais qu'ils furent obligés de tourner, et ils se rangèrent dans le même ordre vers la rive opposée. Le terrain était encore pendant un demi-mille couvert d'épines et de broussailles; les hommes et les

chevaux y recevaient de cruelles blessures. Les Turcs les inquiétèrent faiblement dans ce trajet assez fatigant. Dès que l'on fut en rase campagne, les Ottomans renouvelèrent vivement leurs attaques; mais ils furent encore repoussés par la cavalerie qui marchait derrière les lignes. Parvenus à un mille de leur camp sous Forhani, les Russes abandonnèrent tout à fait la campagne, et coururent s'y renfermer pour défendre les retranchements dont il était couvert. Leur artillerie joue bientôt; mais l'armée chrétienne franchit rapidement l'intervalle pour se trouver hors du point de mire des artilleurs turcs, dont les boulets leur passaient presque toujours dessus la tête. L'infanterie turque était au milieu de leurs retranchements, et la cavalerie sur leurs ailes; mais leur contenance mal assurée présageait une faible résistance. Les Allemands et les Russes, sans quitter leurs carrés, attaquèrent leurs retranchements au pas de course en poussant leurs cris de guerre ordinaires. Comme ils étaient mal relevés et non garnis d'une artillerie suffisante, ils sont bientôt emportés. La première ligne des carrés y pénétra seule; les Turcs prirent la fuite : leur cavalerie fut culbutée. En arrière de ces retranchements était le couvent fortifié de Saint-Samuel; les Turcs y avaient placé un magasin de vivres. Quelques janissaires voulurent s'y défendre; il fallut amener beaucoup de troupes et de l'artillerie pour les en déposter. Après un combat sanglant, ils périrent presque tous les armes à la main. Cette action commença à six heures, et se termina à dix; quarante mille Turcs y combattirent contre dix-huit mille Autrichiens et sept mille Russes. Les Turcs perdirent deux mille hommes, seize drapeaux, douze canons, un riche camp et des magasins immenses. Le butin et les canons furent partagés également entre les deux nations. Ce fut la première bataille gagnée par les Autrichiens; ils en attribuèrent le succès à la méthode de Suwarow de placer leurs troupes en petits carrés : ils l'adoptèrent. 21 *juillet* 1789.

FORMIGNI (*bataille de*). Quatre mille Anglais conduits par Thomas Kyriel combattent sous Charles VII quelques bataillons français près de Formigni, village entre Carentan et Bayeux; la victoire se décide en faveur des Français, qui reçoivent des renforts : Kyriel est fait prisonnier. Cet exploit, qui présageait la réduction entière de la Normandie,

cause en France une allégresse universelle ; il est célébré par des processions solennelles. Celle qui se fit à Paris était formée par quatorze mille enfants au dessous de quatorze ans. 15 *avril* 1450.

FORMOSE (*combat de*). Les Hollandais avaient formé un établissement très-considérable dans l'île de Formose. Le chinois Coxinga arme pour les en chasser ; il prend à la descente leur ministre Hambroeck. Choisi entre tous les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, il est obligé de donner sa parole de revenir se remettre dans les fers, s'il ne réussit pas. S'il n'y est pas fidèle, ses compagnons d'infortune doivent périr. Entré dans le fort, il exhorte ses défenseurs à tenir ferme, et leur prouve qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison fait les plus grands efforts pour retenir cet homme généreux, ne doutant point qu'il ne soit massacré au moment où il rentrera dans le camp des Chinois. Ces instances sont tendrement appuyées par les pleurs de deux de ses filles, qui sont dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers, il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire que, pour mettre mes jours à couvert, j'ai appesanti le joug et peut-être causé la mort de mes compagnons d'infortune.* Après ces mots énergiques, il reprend tranquillement le chemin du camp des Chinois, content d'avoir contribué à sauver un fort essentiel pour sa patrie, et d'avoir peut-être conservé les jours des prisonniers. *An* 1662.

FORNOUE (*bataille de*). Charles VII entreprend la conquête du royaume de Naples, auquel il prétend, comme héritier de la maison d'Anjou. Sa marche est plutôt une pompe triomphale qu'une expédition militaire; il se rend maître du royaume de Naples en moins de temps qu'il n'en aurait mis pour le parcourir. « Les Français sont venus prendre Naples comme des fourriers, la craie à la main, dit le pape. » Le pape, les Vénitiens, l'empereur, le duc de Milan et le roi d'Aragon, irrités d'un succès aussi rapide, forment une ligue pour dépouiller le monarque vainqueur de ses nouveaux états, et le forcer de repasser les Alpes. Charles sent le danger, se rapproche de la France, rencontre l'armée des Alliés à Fornoue, bourg à trois lieues de Parme.

Il est obligé avec huit mille soldats harassés d'attaquer trente mille hommes; son armée, composée de troupes réglées, se bat avec valeur, mais elle est accablée par le nombre. Un corps d'Albanais, qui a été chargé de donner sur le bagage des Français, en prend une partie; les autres Albanais, voyant leurs camarades chargés de butin, se débandent pour aller aussi piller. La gendarmerie italienne, abandonnée de sa cavalerie légère, est enfoncée; l'infanterie ne résiste pas long-temps. Bientôt la victoire est complète; les Français recueillent de cette journée de rentrer précipitamment dans leur patrie, dont ils se croyaient entièrement coupés. 1494.

FOSSANO (*siéges et combat de*). 1. Charles-Quint trouve à son retour d'Espagne les Français maîtres du Milanais et du Piémont; son armée marche à eux : les environs de Fossano sont livrés par la trahison du marquis de Saluces. De Lève, général de l'empereur, se trouvait logé à une portée d'arquebuse de la ville dont les remparts n'avaient que six pieds de haut. Les assiégés étaient sans vivres et sans artillerie, sans armes; l'eau leur manquait : il ne leur restait pas même la petite ressource de cacher leur faiblesse. De Lève, ne croyant pas que les Français pussent seulement penser à se défendre, laissa libre le quartier de la porte qui conduit à Coni, persuadé que la garnison profiterait avec empressement de la facilité qu'il lui donnait de s'y retirer sans être poursuivie; elle ne voulut se pourvoir seulement que d'eau à une fontaine au delà de la porte de Coni : il fallut les attaquer dans les règles, ouvrir la tranchée, dresser des batteries. Dès le troisième jour, deux canons avaient détruit toutes les défenses de la place; les assiégés, au lieu de se rendre, firent une sortie en deux endroits : on ne s'y attendait pas. Les Français combattirent avec une impétuosité inconcevable, et mirent en déroute leurs ennemis. L'alarme se répand dans tout leur camp; Antoine de Lève envoie les Espagnols pour secourir ses lansquenets. Ceux qui étaient de garde à la tranchée, voyant courir aux armes, quittent leur poste pour voler au lieu du combat, et laissent leurs travailleurs presque sans défense. La portion de la garnison qui était restée dans la ville, voyant ce mouvement, sort, attaque les tranchées, les comble, taille en pièces ceux qui les gardaient encore. Les différents corps des

assiégés se réunissent ; on court au quartier d'Antoine de Lève, alors presque abandonné, et qui pensa être surpris. La goutte lui permettait à peine de se remuer; on le jète précipitamment dans une chaise; on le porte hors de sa tente. Mais les porteurs, poursuivis de trop près par les Français, n'imaginèrent pas d'autre moyen de le sauver, et de se sauver, que de jeter de Lève au milieu d'une piece de blé, où il demeura caché, comme Marius dans les marais de Minturne, jusqu'à la retraite des Français, qui se fit dans le meilleur ordre, et sans aucune perte. De Lève, un peu remis des périls imprévus de cette journée, réfléchit sur le courageux désespoir dont les assiégés venaient de donner une preuve, tandis qu'il ne tenait qu'à eux de se retirer : il en conclut qu'ils se faisaient un point d'honneur de se défendre tant qu'il n'y aurait pas de brèche au corps de la place. Pour en faire une, il fit dresser une batterie de quatre canons; en peu d'heures il y avait une brèche où trente hommes pouvaient passer de front. Le canon ne cessa de tirer pendant deux heures; on crut que les Impériaux se préparaient à un assaut. Déjà l'on se disposait à les repousser; Montpezat avait rangé ses troupes partie derrière un mur, partie dans un retranchement élevé à la hâte derrière la brèche. On n'attendait que l'instant de combattre et de périr ; mais douze jours se passèrent sans que l'on entendît parler d'attaque : ce fut l'effet naturel du mélange des nations et de la mésintelligence des divers corps dans l'armée impériale. De Lève consentait à cette inaction, parce qu'il comptait sur la famine pour réduire Fossano. Les Français ne demandaient pas mieux que de capituler : la faim et l'ennemi les pressaient également; mais Montpezat voulait que les premières propositions vinssent des ennemis. De Lève imagina de faire quelques avances de politesse à la Roche du Maine, qui jadis avait été son prisonnier; on commença par des présents insignifiants, mais on eut ensuite une conférence qui se termina par une capitulation honorable accordée aux Français par de Lève. On convint que les Français demeureraient dans la place encore quinze jours pour attendre des secours, mais qu'ils se rendraient s'il n'en arrivait pas au terme indiqué. Ceci étant signé, il se trouva pour les Français une singulière difficulté pour rester dans la place; on y manquait de vivres : on n'avait rien stipulé à cet égard, parce qu'il avait fallu, pour obtenir des condi-

tions honorables, cacher aux ennemis la pénurie où l'on était. Quand tout fut signé et conclu, La Roche du Maine dit à de Lève : *Vous avez accordé à votre ennemi les conditions que vous n'avez pu lui refuser; il faut actuellement accorder à votre ami une grâce qu'il va vous demander; mais avant qu'il la demande, promettez de l'accorder. — Je le promets*, dit de Lève; *vous êtes incapable de rien proposer qu'un ami puisse vous refuser.* La Roche du Maine demanda alors que les assiégés pussent acheter des Impériaux les vivres nécessaires jusqu'au terme marqué par la capitulation. De Lève surpris balance; cependant il accorde tout, avec la seule restriction de n'en fournir chaque fois que pour vingt-quatre heures. Cet article, concernant les vivres, fut ajouté à la capitulation. Charles-Quint arriva au camp quelques jours après avec une armée formidable; les ôtages donnés par les Français lui furent présentés. Ils en reçurent un accueil obligeant jusqu'à l'affectation, surtout la Roche du Maine; il lui prit la main, l'embrassa, voulut absolument qu'il se couvrît, et donna ordre qu'on lui fît voir le camp. *Je vais*, dit-il, *vous faire voir une belle armée. — J'en aurais bien davantage*, répondit la Roche du Maine, *à la voir ruinée, ou du moins employée contre les Turcs.* Quand la Roche du Maine eut vu l'armée, il lui demanda ce qu'il en pensait. *Je la trouve plus belle que je ne voudrais*, dit-il à l'empereur; *mais si votre majesté passe les monts, elle en trouvera une plus belle encore.* L'empereur lui dit qu'il va visiter les Provençaux ses sujets. *Je vous assure*, reprend-il, *que vous les trouverez fort désobéissants.* L'entretien s'échauffe; l'empereur demande combien il y avait de journées jusqu'à Paris. *Si par journées*, reprend la Roche du Maine, *vous entendez des batailles, il y en a douze au moins, à moins que vous ne soyez battu dès la première.* Charles-Quint voulut suivre ses projets, passa les Alpes, entra en Provence, assiégea Marseille, et bientôt abandonna une expédition aussi malheureuse pour lui que l'avait été celle d'Afrique. 1536.

2. Bonaparte, vainqueur à Mondovi, ne laisse pas un moment de relâche aux Piémontais; il frappe à coups redoublés sur le monarque de Sardaigne. Il était important de le détacher de la coalition pour s'avancer dans l'Italie; il

investit tout à la fois Ceva, Cherasco, Alba, Fossano. Le quartier du général Colli se trouvait dans Fossano; il fuit à l'approche des Français. Cette ville se rend au général Serrurier; le roi de Sardaigne, qui depuis deux ans luttait contre la France, demande la paix. 23 *avril* 1796.

FOUGÈRES (*combat de*). Les Vendéens ayant traversé la Loire, la majeure partie de leurs chefs se décida à s'approcher des côtes de l'Océan, pour se mettre en mesure de recevoir les secours promis par l'Angleterre. On marcha donc sur Dol par Ernée et Fougères. Quatre mille Républicains seulement défendaient ces deux villes peu éloignées. On les avait placés en échelons dans des postes intermédiaires. Le dix-neuvième régiment d'infanterie légère devait, en cas d'attaque, se replier successivement sur la Pélerine et Fougères. Abusée par la faiblesse apparente d'une colonne royaliste, cette troupe s'avança pour la combattre. Laroche-Jacquelin, qui avait divisé son armée en trois corps, fit reculer au petit pas celui du centre à la vue des Républicains. Emportés par une valeur imprudente, ceux-ci s'éloignèrent des corps qui devaient les protéger. Bientôt enlacés dans le piége qu'on leur avait tendu, ils furent assaillis en queue, en flanc, et taillés en pièces par les deux ailes de l'armée royale. Un tiers s'échappa, et jeta l'épouvante dans Fougères où il se retira. A cette nouvelle, le reste de l'armée républicaine se rassemble, sous le commandement de l'adjudant-général Brière, autour d'une batterie placée en avant de la principale route de Fougères. Ils se couvrirent d'abattis et de tirailleurs; mais ceux-ci ayant refusé de se battre autrement qu'en masse, la cavalerie vendéenne passa sans obstacle par les chemins de traverse pour tourner la position de Fougères, pendant que le gros de l'armée l'attaquait de front. Les Républicains soutinrent d'abord le choc avec valeur, grâces aux canonniers de Paris; mais bientôt craignant de partager le sort de leur avant-garde, ils s'enfuirent vers Fougères. Les ennemis s'en étaient rendus maîtres, et forçaient déjà les prisons pour mettre en liberté deux cents Royalistes qui y étaient renfermés. Atteints de tous côtés, les fuyards tombent sous les coups d'un ennemi victorieux; quelques-uns se jètent dans les maisons, et s'y cachent pour échapper à la mort; mais les Vendéens les poursuivent, ne leur font aucun

quartier, et fusillent tous ceux qui sont découverts. Ceux qui peuvent se soustraire au carnage s'enfuyent à Vitré, à Rennes, à Avranches, jetant fusils et havresacs pour se sauver d'un ennemi qui les presse. Ceux qui se réfugièrent à Rennes, sont frappés d'une terreur telle, qu'ils firent neuf lieues en neuf heures, sans s'arrêter, malgré une pluie abondante et de mauvais chemins. Le général Rossignol attribua ce revers à la lâcheté des troupes, au lieu d'en imputer la cause à l'impéritie des chefs et au défaut absolu de cavalerie. 2 *novembre* 1793.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN (*prises de*). 1. La ville de Mayence n'avait offert, en 1792, aucune résistance considérable aux armes de Custine; encouragé par ce succès, il médita de s'emparer par surprise de Francfort-sur-le-Mein. Cette ville, libre et impériale, riche par son commerce, intéressante par sa population, manquait de troupes; elle se croyait hors de toute atteinte par son éloignement du théâtre de la guerre. Custine ordonne au général Neuwinger de marcher, le 21 octobre 1792, avec quinze cents hommes, sur Oppenheim, d'y passer le Rhin sur un pont volant, d'y traverser le territoire du landgrave de Hesse-Cassel, et de venir se présenter par la rive droite du Mein, afin d'y entrer par le faubourg de Saxenhausen. Le général Houchard avait passé le Rhin à Mayence, avec sept à huit cents hommes, et pris, en remontant le Mein, la route de Francfort. Il y arriva le 22 à sept heures du matin, et vint s'établir devant la porte de Boekenheim. Aucune démarche n'annonçait ses vues; les magistrats desirent connaître les motifs de son arrivée : il répond seulement qu'il attendait une autre troupe, et demande quelques rafraîchissements nécessaires pour la sienne. On demeura à Francfort dans la plus grande sécurité. A trois heures, Neuwinger arrive vis-à-vis de Saxenhausen; il sollicite d'être introduit dans la ville avec le corps du colonel Houchard. Les magistrats hésitent, veulent faire lever le pont. Neuwinger braque ses canons sur la porte. Cette seule démonstration suffit. Les Français entrent dans Francfort au son d'une musique militaire, et se rangent en bataille dans la rue, en attendant leur général, qui s'était rendu à l'hôtel-de-ville pour remettre aux magistrats une lettre de Custine. Ce général demandait une contribution de deux millions de

florins, pour punir cette ville du refuge donné aux émigrés français. Dès le lendemain, on fit au général Neuwinger un premier paiement de trois cent mille francs. Ce général publia, pour tranquilliser le peuple et la bourgeoisie, que cette contribution devait être supportée seulement par les nobles, les ecclésiastiques et les couvents de la ville et du territoire de Francfort. On y laissa garnison française. 22 *octobre* 1792.

2. Au bruit de l'occupation de Francfort, le roi de Prusse et le landgrave de Hesse réunirent leurs troupes, et se disposèrent à la reprendre. Custine n'y avait laissé qu'une garnison de dix-huit cents hommes, trop faible pour défendre les remparts et contenir la ville. Les troupes n'avaient point d'artillerie; lorsqu'on voulut en tirer de l'arsenal, le peuple rassemblé s'y opposa, le magistrat réclama son droit de neutralité, et rappela la promesse du général Custine, de ne pas exposer Francfort à un siége. Le commandant français Vanheldem n'insista pas. Le 1er décembre, ce général reçoit du général prussien Kalkreuth une sommation. Il y répond qu'il avait ordre de se défendre. Informé dès le lendemain de la marche des Prussiens de Hombourg, il envoie plusieurs messages au général Custine pour l'instruire du pressant danger dans lequel il se trouvait. Le porteur du dernier message avait vu les Allemands masquer les portes d'Esseinheim, de Friedberg et de Tous-les-Saints, et un quatrième corps se diriger sur le faubourg de Saxenhausen. Il se trouvait à la porte de ce faubourg un bataillon français d'environ mille hommes; six cent cinquante parvinrent à s'échapper et à rejoindre l'armée. Vers neuf heures du matin le 2 décembre, les Allemands s'approchèrent. Le feu commença à la Porte-Neuve. L'opinion d'une faible résistance devint funeste aux Prussiens qui, s'étant présentés à découvert, étaient tirés comme à la cible. Après une heure de combat, les portes furent enfoncées; les habitants eux-mêmes aidant à baisser les ponts, les colonnes prussiennes pénétrèrent rapidement dans la ville. La résistance fut si opiniâtre, qu'après la reddition proclamée, on vit de jeunes soldats se défendre dans les rues et dans les maisons, et refuser de demander quartier. Le roi de Prusse remarqua surtout un grenadier d'un bataillon de la Haute-Saône qui se défendit long-temps seul sur un pont. Entouré, comme

Horatius Coclès, des corps de ceux qu'il avait tués, il refusait quartier. Déjà couvert de blessures, il ne voulait pas se rendre. Admirant cette grandeur de courage, le roi de Prusse fit retirer ceux qui l'attaquaient, ordonna de l'environner, de le prendre sans lui faire de mal, et de le lui amener : *Français*, lui dit-il, *vous êtes un brave homme; c'est dommage que vous ne vous battiez pas pour une meilleure cause.* Le grenadier républicain, un peu étonné de se trouver en face d'un roi et ne voulant pas démentir ses principes, lui répondit : *Citoyen Guillaume, nous ne serions pas d'accord sur ce chapitre; parlons d'autre chose.* Le mot *citoyen Guillaume* courut dans l'armée prussienne; et souvent, en passant devant les tentes des soldats, il s'entendit plus d'une fois nommer *citoyen Guillaume.*

Cette singulière conversation peint d'une manière bien énergique les hommes et les temps, dit un des écrivains les plus estimables de cette époque de notre histoire. Elle rappèle, en même temps, une réponse du duc de Brunswick, dans les conférences qu'il eut dans la campagne de cette même année avec les généraux français. S'étonnant de la manière hardie de s'exprimer de l'un d'eux, et réfléchissant sur la facilité du caractère national à se plier à toutes les circonstances, il s'écria : *Le Français est une nation bien étonnante : A peine s'est-elle déclarée république, qu'elle prend déjà le langage des républicains!* Mais les troubles intérieurs, les malheurs publics, les calamités de toutes les familles, les factions qui déchiraient la France, eurent bientôt dégoûté cette nation d'un gouvernement dont elle avait pris le langage et non les mœurs. Elle alla se réfugier sous l'égide d'une nouvelle dynastie dans le gouvernement seul convenable à un grand empire. La gloire, le caractère et les talents du général Bonaparte l'assurèrent d'un repos et d'une tranquillité qu'elle avait en vain cherché dans le gouvernement républicain.

Les Hessois perdirent trois cents hommes dans Francfort, les Français cinquante. Au bruit de l'artillerie dirigée contre cette ville, le général Neuwinger fut chargé d'y marcher avec huit à dix mille hommes; mais la résistance ayant trop peu duré, ce secours fut obligé de rétrograder, ayant appris en route l'entrée du roi de Prusse. 2 *décembre* 1792.

3. Après la victoire de Butzbach, une division de l'armée française de Sambre et Meuse, commandée par le général Kléber, se porta dans les plaines du Mein, et vint prendre position devant Francfort. Une garnison autrichienne gardait cette ville. Les magistrats, sommés de se rendre, en furent empêchés par les Autrichiens. Une journée se passa en pourparlers. Pour abréger les négociations, l'armée française commença à faire jouer son canon sur la place. Bientôt les obus mirent le feu dans un quartier. Les Autrichiens, voulant prévenir la destruction d'une ville riche et peu susceptible d'une longue défense, demandèrent à capituler. Les Français y entrerent le 16 *juillet* 1796.

4. L'année suivante, Francfort fut d'abord déclarée neutre par les puissances belligérantes; mais l'empereur se refusa bientôt à une mesure conservatrice des propriétés dans une des villes les plus riches de l'Allemagne. Les hostilités recommençaient sur les bords du Mein, un combat se livrait entre les Autrichiens et les Français dans Francfort; les Autrichiens étaient près de succomber et d'évacuer encore une fois Francfort, quand le colonel Mylius, commandant dans la ville, accourut lui-même, annonçant l'arrivée d'un courier porteur de la signature des préliminaires de paix conclus à Léoben. Les divisions autrichiennes étaient enveloppées de toutes parts; quelques minutes plus tard, Francfort était prise : les bataillons français poursuivaient déjà les Impériaux dans les rues : tout annonçait une victoire décisive. Au doux nom de la paix, les deux partis laissent tomber leurs armes, l'artillerie suspend ses coups, le général Lefebvre arrête les bras victorieux de ses soldats, près de soumettre pour la troisième fois Francfort à la domination française; mais il ne put s'empêcher de dire au courier, dans son langage guerrier : *Mon ami, tu aurais bien dû t'amuser en route à boire bouteille.* 23 *avril* 1797.

5. L'Autriche reprit les armes tandis que son vainqueur était en Egypte, et les hostilités recommencèrent depuis les bords du golfe de Venise jusqu'en Hollande. L'armée du Rhin entra, dans les premiers jours d'octobre 1800, à Francfort. Il y eut, le 5, un combat très-vif en avant de ses murs. Hocht fut emportée d'assaut. Le pont de la Nidda

ayant été coupé, les Français passèrent cette rivière, malgré un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Un pont sur le Mein, défendu par plus de quatre mille paysans, fut emporté et brûlé. Plus de trois mille Allemands périrent ou furent prisonniers. On aurait remporté un avantage plus considérable encore, si la cavalerie française fatiguée eut pu continuer d'agir vigoureusement contre l'infanterie allemande. Dix mille paysans armés abandonnèrent leurs fusils. 5 *octobre* 1799.

FRANCFORT-SUR-L'ODER (*bataille de*). Le maréchal russe Soltikow bat les Prussiens, en 1759, pénètre jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, se réunit au baron de Laudon, commandant l'armée autrichienne. Le roi de Prusse craint pour Berlin; il joint à son armée les débris de l'armée vaincue, marche à ses ennemis, leur présente bataille le 12 août. Frédéric espérait forcer les Russes à mettre bas les armes ou bien à se jeter dans l'Oder, toutes ses colonnes débouchant à la fois des vallons et des bois contre l'aile gauche des Alliés. Le feu de la mousqueterie et de l'artillerie prussiennes est bien vif; les Russes, surpris de ce genre d'attaque, perdent du terrain. Soltikow, pour arrêter ce désordre, range aussitôt sa seconde ligne en échelons, qui la rendent impénétrable. Frédéric la foudroie avec son canon à quarante pas. A la tête de ses escadrons, il la charge jusqu'à sept fois sans l'enfoncer. Deux chevaux tombent morts sous lui; ses habits sont criblés de balles. C'en était fait des Russes; dans leurs bataillons on commençait à appercevoir une hésitation et un flottement, présages ordinaires du découragement et de la défaite, lorsque le baron de Laudon fit changer la fortune des armes. Il se détache de l'armée russe, prend en flanc les Prussiens, les charge avec furie, rompt leurs colonnes, enfonce leurs rangs, y porte de toutes parts la confusion et la mort. Frédéric veut rallier ses vieilles bandes; elles sont sourdes à sa voix. Vingt mille Prussiens périssent sur le champ de bataille, ou bien dans les bois et les marais qu'ils traversent dans leur fuite. 12 *août* 1759.

FRANKENTHAL (*prises et combat de*). 1. Frankenthal placée près du Rhin vis-à-vis de Manheim, fut souvent prise et reprise par les Français et les Allemands, au

moment où ils se disputaient, dans la dernière guerre, la possession de ce fleuve. Le général Desaix s'en rendit maître, le 18 octobre 1795, après un combat où les Autrichiens perdirent quatre cents hommes; mais il ne put se maintenir dans sa conquête. Six jours après un nouveau combat est livré à Grundstat, le général Michaud vainqueur rentre dans Frankenthal et s'y maintient.

2. Les succès de l'armée de Bonaparte en Italie obligèrent, en 1795, les Autrichiens, pour y porter leurs principales forces, de dégarnir les bords du Rhin, et de cesser d'y faire, au printemps, une guerre active. Le comte de Wurmser fut réduit à une simple défensive, par l'affaiblissement de son armée dont les bataillons étaient transportés en poste dans le Tirol; il fut obligé de suppléer au nombre par la force des positions et des retranchements élevés. Dix mille Impériaux sont placés sur le Bas-Rhin, dans un camp qui lui parut inaccessible. Sa droite, appuyée à Frankenthal, pouvait être difficilement tournée; la Rebbach couvrait sa gauche jusqu'à la Réhutte; les bords marécageux d'un vieux canal en avant d'Oggersheim présentaient, à la tête de son front, un terrain profondément fangeux. Peu rassuré encore par les vastes marais dont il était environné, Wurmser avait complетté autour de lui une ceinture d'eau, en faisant refluer dans les campagnes voisines de son camp une portion de la Réhutte et un ruisseau passant à Frankenthal, dont il avait arrêté le cours. Ces inondations n'avaient laissé libres, pour parvenir jusqu'à lui, que les deux routes de Landau et de Turckeim. Un corps considérable de bonnes troupes devait paraître impossible à forcer; cependant une victoire remportée sur Wurmser devait l'empêcher absolument de se dégarnir de nouvelles troupes, et les Français ne devaient plus rien trouver d'impossible. Ces considérations déterminèrent Moreau d'attaquer; il connaissait ses officiers et ses troupes, leurs talents et leur valeur le rassurèrent. La division du général Desaix, chargée de cette expédition, attaqua, le 24 juin 1796, le camp de la Rebbach. Sa première colonne enlève de vive force la position de Neuhoffen, la seconde culbute le corps franc de Giulai dans le bois de Schifferstadt. Ce corps fait sa retraite sur la ferme de Koloff, entièrement environnée par la Réhutte. Les Français la

traversent ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, marchent aux Autrichiens, emportent ce poste. Desaix s'était réservé en personne l'attaque la plus difficile avec la colonne du centre. Elle se forme dans la plaine de Schifferstadt, s'avance sur un bois qui s'étend vers Mutterstadt. On y rencontre encore des inondations. L'infanterie traverse un étang de boue; la résistance des troupes autrichiennes placées sur la crête des digues formant l'inondation est bientôt vaincue. Elle attend quelque temps l'artillerie légère et la cavalerie qui avaient fait un long détour. Au moment où elles paraissent, les Autrichiens perdirent en un instant toutes les positions qui défendaient les inondations, et commencent à se retirer par échelons, puis rentrent dans leur camp. Cette action, peu décisive en elle-même, est importante par l'effet qu'elle produisit sur le moral du soldat des deux nations; les Français s'accoutument à ne regarder aucun obstacle comme insurmontable, et les Autrichiens à tout craindre de troupes qui ne redoutaient ni fatigues, ni obstacles, ni dangers, lorsqu'il faut acquérir de la gloire. 24 *juin* 1796.

FRAUENFELD (*combat de*). Les mouvements des troupes autrichiennes sur Saint-Gall, tandis qu'une de leur colonne, suivant le cours de la Thur, s'avançait pour descendre dans le Thurgau, démontrèrent au général Masséna l'intention de l'archiduc Charles de tenter une affaire générale. Pour rompre ses mesures, Masséna attaqua tout à la fois l'avant-garde de Nauendorff, et celle du général Hotze, qui fut surprise en s'avançant entre Frauenfeld et Vintherthur. Ces deux attaques furent très-vives. Les postes de Nauendorff furent enlevés; les hussards de Mesaros et de Barco, qui les soutenaient sous la conduite des généraux Kienmayer et Piaczeck, furent repoussés et rejetés dans la Thur. Les Français reprirent le pont d'Andelfingen, mais ne purent s'y maintenir sous le feu de la rive opposée. Du côté de Frauenfeld, le combat fut encore plus meurtrier à la tête de la colonne du général Hotze. Les régiments de Kinski dragons, ceux de Gemmingen et de Kerpen infanterie, sont enveloppés près de Schwartzembourg, à dix-sept lieues de Saint-Gall par la route de Constance à Zurich. L'infanterie autrichienne souffrit d'autant plus, qu'elle était très-fatiguée, ayant marché toute la nuit pré-

cédente ; elle fut presque entièrement détruite. Les dragons de Kinski firent les plus grands efforts pour soutenir l'infanterie engagée dans un terrain désavantageux ; ils combattirent à pied, et protégèrent la retraite des corps les plus maltraités. Le combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Un corps de réserve arriva à temps pour soutenir les Impériaux, et contenir les troupes du général Masséna, parmi lesquelles se trouvait la légion suisse auxiliaire, dont le commandant Wéber fut tué. Le résultat de cette journée fut l'évacuation de toute la rive gauche de la Thur, la prise d'un étendard, de deux canons, celle de deux mille cinq cents prisonniers du colonel de Barco, du prince d'Helenhoë, et du major de Szeklers. Au commencement de l'affaire, les hussards de ce corps demandaient aux soldats français si on leur ferait quartier ; la mémoire des plénipotentiaires français assassinés à Radstadt, troublait leur conscience. *Songez à vous défendre*, leur crièrent les Français. En effet, ils se défendirent avec vigueur. *Vous parlerai-je*, dit Masséna dans son rapport, *de la conduite de nos troupes ? Elle a été digne d'elles. Officiers généraux et particuliers, soldats, tous ont fait leur devoir, et il ne fallait rien moins que leurs efforts soutenus pour décider le succès de cette affaire si meurtrière pour l'ennemi. Notre perte, y compris nos blessés, peut se monter à quatre cents hommes ; celle de l'ennemi s'élève à deux mille hommes non compris les prisonniers.* 22 *mai* 1799.

FRAVENSTAL (*bataille de*). Schullenbourg et Renschildt se rencontrèrent, en 1706, à Fravenstal, petite ville d'Allemagne sur les frontières de Silésie. Schullenbourg avait sous ses ordres vingt mille Russes ou Saxons. Renschildt ne comptait pas dix mille hommes. Les dispositions du général saxon furent magnifiqnes, mais ses troupes se débandèrent au commencement de la bataille. Un carnage horrible fut la suite de cette lâcheté. Plus de sept mille demeurèrent sur la place ; huit mille trois cents furent prisonniers ; on leur enleva trente-deux canons, huit mortiers, onze mille mousquets, et presque tous leurs drapeaux et étendards. Une victoiresi glorieuse coûta trois cent soixante-treize hommes aux Suédois. 1706.

FRÉDÉRIKS-HALL (*siége de*). Charles XII, voulant faire, pour la seconde fois, la conquête de la Norwège, vint mettre le siége devant Frédériks-Hall, place importante, située à l'embouchure du fleuve Tistendall près de la Manche du Danemarck. On était au mois de décembre 1718. L'hiver était excessif, et le froid tuait une foule de soldats. Cependant les ouvrages avancèrent promptement, et bientôt la ville fut serrée de très-près.

» Le 11 décembre, dit Voltaire, le roi alla, sur les neuf heures du soir, visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours. Nous verrons, dit le roi, et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle. Il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, il resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles. »

Ce prince était exposé, presque à demi-corps, à une batterie de canons pointée vis-à-vis de l'angle droit où il était, et qui tirait à cartouches. Dans ce moment, ses officiers le virent qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir. Ils s'approchent, mais Charles n'était plus. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts. En expirant, il avait eu la force de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. Mégret, homme indifférent et singulier, se contenta de dire, en voyant le monarque sans vie : *Retirons-nous, la pièce est jouée.* Pour dérober aux troupes la connaissance de ce malheur, jusqu'à ce que le prince de Hesse, beau-frère de Charles, en fût informé, on enveloppa le corps d'un manteau gris, et la tête d'une perruque et d'un chapeau. En cet état, on transporta le roi sous le nom du capitaine Carlsberg. *Décembre* 1718

FREIBACH (*combat de*). Le général Michaud, commandant l'armée du Rhin, fut réduit à de bien faibles moyens, quand le général Jourdan eut emmené la majeure partie de l'armée de la Moselle. Commandant à des Français audacieux, il n'hésita pas cependant d'attaquer les Prus-

siens, le 2 juillet, dans les postes de Freibach, Hochstett et Heimbach, entre Spire et Landau. L'ennemi, se reposant sur sa force, et se confiant dans ses espions qui furent trompés, fut surpris par les Français. Leurs divisions du centre et de gauche égorgèrent tous les avant-postes autrichiens, emportèrent plusieurs villages, malgré la nombreuse artillerie allemande. Plus de quatre cents Impériaux furent tués dans cette journée, où ils perdirent encore leur général le prince Analth-Pless, du canon, des blessés, et beaucoup de déserteurs. Le lendemain on harcelait encore les Autrichiens, et le succès était un acheminement à un plus considérable. Pendant dix jours les Français parurent oublier leurs projets, et considérant leur faiblesse, ils se déciderent au repos; mais, le 12 juillet, tout se prépara à une nouvelle attaque. Dès la pointe du jour du lendemain ils fondent sur leurs ennemis rentrés dans les positions d'où ils venaient de les chasser. Leurs avant-postes sont encore une fois vivement poursuivis, après avoir été promptement forcés. Vainement la cavalerie prussienne voulut charger la division française de gauche; trois fois la brave infanterie de l'armée du Rhin l'arrêta en lui présentant un front de baïonnettes croisées; elle finit par la repousser. A la droite, la division commandée par le général Desaix, chargée d'une fausse attaque, emporta Freibach et Freymersheim, et parvint même, avec une nombreuse artillerie, à contenir l'ennemi. La seconde division suivait pas à pas ce mouvement, en se réglant sur ceux de celles qui attaquaient les gorges. C'était là où se portaient les coups les plus difficiles. Les Prussiens s'étaient couverts d'abatis et de retranchements sur le Ratzberg, montagne très-élevée, en avant et sur la gauche de Neudstadt. Les généraux Siscé et Desgranges s'y portent avec un accord égal à la célérité et à l'activité de leurs soldats; ceux-ci, sans calculer les dangers, se jètent dans les retranchements des Prussiens, les escaladent, les font retentir bientôt des cris de victoire, après en avoir chassé leurs ennemis, qui abandonnent neuf pièces d'artillerie, des caissons, des chevaux, beaucoup de blessés et de prisonniers. La prise de ce poste avait entraîné celle de celui de Saulcop non moins essentiel, mais d'un plus difficile accès. Une brigade d'infanterie mit en déroute les troupes qui le gardaient, en leur causant une perte considérable en hommes. Pendant ces avantages,

la division du général Taponnier attaquait Trisptadt en avant de Kayserslautern. On y éprouva une résistance vigoureuse. Trente pièces de canon tonnaient sur les Français armés de leurs seules baïonnettes, et retardaient leurs efforts; cependant ils parvinrent à enlever leurs canons. A la gauche, à Mertensée, entre Tripstadt et Hombourg, l'attaque s'exécutait avec un accord parfait et des succès égaux, Tripstadt fut enlevée; les divisions Desaix et Saint-Cyr poursuivirent l'ennemi en pleine retraite. L'armée dépassa Kirweiller, entra dans Spire et Neudstadt, le 14 juillet, s'assurant ainsi de la récolte du Palatinat. On n'aurait eu de tous côtés qu'à se louer du succès, si le chef de brigade d'artillerie Ferveur, en engageant trois pièces trop avant, n'eût occasionné leur perte, la sienne, et celle du général Laboissière, qui voulut le secourir. La défaite des ennemis leur coûta plus de quatre mille cinq cents hommes, beaucoup de blessés, peu de prisonniers, mais quantité de déserteurs, entre autres une compagnie entière de grenadiers. 2 *au* 14 *juillet* 1794.

FRELIGNÉ (*combat de*). Charette, général des Vendéens, instruit, par des papiers trouvés à la Roulière, que le plan des Républicains était de multiplier les camps retranchés, pour désarmer et affamer successivement la Vendée, se décida à l'attaque de celui de Fréligné. Il en fixa le jour au 15 de septembre. Les Républicains, devenus vigilants par le terrible exemple qui venait de leur être donné à la Roulière, ne pouvaient plus être surpris. Le camp de Fréligné, d'une forme carrée, environné de fossés et de palissades, revêtu de banquettes, était défendu par deux mille hommes de troupes de ligne aguerris, commandés par les chefs de brigade Prat et Mermet, dont le courage n'avait point laissé énerver la discipline militaire. Que peuvent les meilleures dispositions contre une multitude animée d'une rage aveugle? Charette la fit attaquer sur trois points. Sa reconnaissance ayant été mal faite, la principale attaque eut lieu précisément du côté le mieux défendu. De part et d'autre on n'employa plus le canon, pour ne se servir que de baïonnettes et de la mousqueterie. Pour mieux réussir, les Royalistes s'approchent à quarante pas des palissades. Les Républicains, à couvert, semblaient braver le feu vif et soutenu des Vendéens, auquel ils

répondaient par un feu plus meurtrier encore. Bientôt les premiers rangs de Charette sont éclaircis ; on ne voit de toutes parts que des morts et des blessés. Un coup de feu renverse Chevigné de Lecarie, chef de la division de Vieillevigne ; une balle traverse le corps de Delaunay ; Saint-Sauveur est frappé d'un coup mortel. Au moment où le porte-étendard de Saint-Philibert plante le drapeau blanc sur les retranchements des Républicains, plusieurs coups de fusils l'étendent à la vue des Royalistes découragés de tant de pertes. Leur colonne de gauche plie ; le reste s'ébranle. Charette paraît. Pour animer ses soldats, il traverse seul le terrain le plus découvert, arrive ainsi aux premiers rangs. Le feu redouble de part et d'autre ; le chef de brigade Prat est frappé à mort dans le camp. Le commandant Mermet, qui craint d'y être forcé, saisit un guidon, et l'agitant au milieu des siens, s'élance hors des retranchements, et conjure ses soldats de le suivre pour charger les Royalistes ; à la vue de tant d'ennemis ils hésitent. Charette et Mermet s'apperçoivent ; ils se reconnaissent et se signalent mutuellement. Les deux armées ont les yeux fixés sur leurs chefs ; elles suivent leurs mouvements ; des deux côtés, les coups de fusils se dirigent sur eux ; la mort semble s'attacher à leurs pas ; elle frappe indistinctement tout ce qui les environne. Charette aurait infailliblement succombé, si Lemoëlle, effrayé des dangers de son général, ne l'eût enlevé malgré lui pour le ramener au second rang. Mermet veut poursuivre Charette, s'élance une seconde fois hors du camp. Un Vendéen, qui s'était glissé sur le ventre, l'ajuste à vingt pas. Le commandant Mermet tombe sans vie aux pieds de son fils âgé de quatorze ans, qui combattait à ses côtés. Cet enfant se jète sur le corps de son père, l'embrasse, ne veut plus l'abandonner, des soldats le transportent ainsi dans le camp. A côté de Mermet tombe aussi le porte-drapeau du trente-neuvième, et ensuite le sergent-major qui s'en était saisi. Sans chef, sans étendard, les Républicains, assaillis de tous côtés, se défendaient encore ; mais à la voix de Charette parcourant les rangs et animant les Royalistes, la hauteur des retranchements républicains n'est plus un obstacle. Le courageux Colin, commandant la cavalerie du pays de Retz, et Guérin le jeune, s'élancent les premiers dans le camp des Républicains. L'armée entière imite cet exemple, s'y pré-

cipite, massacre sans distinction tout ce qui s'y trouve. Ceux qui échappent, fuient vers Saint-Christophe-du-Ligneron, et tombent dans une embuscade où ils trouvent aussi la mort. Les armes, les munitions, la caisse militaire, les effets de campement, tombent au pouvoir de Charette, qui abandonne tout à ses soldats. Ceux-ci, après avoir pillé le camp, y mettent le feu. Le jeune Mermet, attaché au cadavre de son père, périt dans les flammes, exemple touchant de piété filiale qui fut admiré des deux partis. Cette victoire, souillée par le meurtre de plusieurs femmes qui se trouvaient dans le camp des Républicains, coûta la vie à une multitude de braves. Quatre cents périrent du côté des Royalistes; il y eut le double de blessés. Peu de Républicains échappèrent; les prières des prisonniers ne purent fléchir les cruels vainqueurs qui se baignèrent dans le sang. 13 *septembre* 1794.

FRESCHWEILLER (*combat de*). Le général Hoche est envoyé commander l'armée de la Moselle au moment où l'occupation des lignes de Weissembourg et le blocus de Landau par les Autrichiens demandaient beaucoup de courage dans les soldats et beaucoup d'activité et de talents dans les généraux pour mettre l'Alsace à couvert. Dans les premiers moments, Hoche éprouve des revers; la lenteur des manœuvres de quelques généraux compromet ses succès. Il fallait renverser vingt-huit mille Prussiens pour arriver à Weissembourg; il n'avait pas quinze mille hommes. Il demande des secours à Pichegru; celui-ci, qui ne faisait aucun usage de ses troupes vers Strasbourg, envoye à Hoche des hommes nus, sans bas, sans souliers : on pourvoit à leurs besoins. Hoche est repoussé à Kayserslautern; les soldats croyent arrivé le terme de leurs travaux. Les rigueurs de l'hiver semblent devoir suspendre au mois de décembre leurs fatigues : ils sont trompés. Un coup de vigueur lui paraît nécessaire pour recouvrer la portion de l'Alsace envahie; on marche de nouveau vers Kayserslautern. Les tentes sont supprimées pour la première fois, comme trop embarrassantes dans une expédition où rien ne doit gêner une armée qui veut se précipiter sur se sennemis. Un régiment murmure; Hoche fait mettre à l'ordre que ses soldats n'auront pas l'honneur d'aller au premier combat. Ces guerriers se croyent déshonorés; les larmes aux yeux ils

viènent demander comme une grâce à leur général de partager les fatigues et la gloire de leurs frères d'armes. Hoche le leur accorde; ce régiment expie à l'avant-garde un moment d'erreur par des prodiges de valeur. Le général Hoche fait attaquer pour la seconde fois les redoutes des Prussiens en avant de Freschweiller et de Werdt; elles étaient à triples étages, munies d'une artillerie nombreuse, et ne présentaient pas moins de difficultés à surmonter que celles de Jemmappes : elles vomissaient un feu épouvantable, le soldat hésitait. Hoche, parcourant la ligne, se tourne vers ses troupes, et leur crie avec un sourire, présage de la victoire : *Camarades ! à six cents livres pièce les canons des Prussiens !* Cette saillie inspire de la gaité sur toute la ligne; on rit, et l'on répond. *Adjugez.* On sonne la charge; on marche aux redoutes la baïonnette en avant : elles sont emportées. Dix-huit canons sont amenés à Hoche; il acquitte sa promesse. Le champ de bataille est couvert de morts et de blessés; on fait cinq cents prisonniers, mais le principal avantage de cette heureuse journée est d'ouvrir le chemin sur Landau. 22 *décembre* 1792.

FRETEVAL (*journée de*). Philippe-Auguste tomba, en 1194, dans un embuscade formée par Richard, roi d'Angleterre, à Fréteval entre Belleforge et Blois; il y perdit sa chapelle, son bagage, le trésor de l'armée, le sceau et les titres de la couronne, que les rois conduisaient toujours alors avec eux. Cette perte fut irréparable; le soldat vainqueur en dissipa une partie, et Richard ne voulut jamais rendre le reste. 1194.

FREUDENSTADT (*combat de*). Le général Moreau, desirant assurer la marche de son armée au travers des montagnes Noires, résolut de s'emparer, en 1796, du poste essentiel de Freudenstadt. Cette ville avait été bâtie en 1600 par le duc de Wurtemberg pour défendre l'entrée de la Forêt-Noire; le contingent de Wurtemberg s'y était réuni au corps franc de Leloup. Ainsi les Impériaux possédaient sur ce point des troupes nombreuses fournies d'excellentes armes, en bon état; ils avaient encore une formidable artillerie : c'était certainement posséder une grande supériorité sur les Français, dont les fusils rouillés par les pluies continuelles ne pouvaient faire feu; mais il leur

restait leurs baïonnettes et leur courage. Les Autrichiens s'avancent ; le combat est vif : leurs postes sont emportés à l'arme blanche. Le général Laroche, marchant à la tête de ses troupes, est blessé à la main d'un coup de feu ; il se retire seulement du combat lorsque l'abandon du champ de bataille et de Freudenstadt par l'ennemi l'eurent rendu certain de la victoire. On eut à regretter dans cette journée plus d'un brave, mais on fit cent Autrichiens prisonniers. 4 *juillet* 1796.

FREYBERG (*bataille de*). Le prince Henri de Prusse méditait, en 1762, de chasser les Impériaux des montagnes de la Saxe : la prudence, l'honneur, la politique, lui faisaient un devoir de prévenir ses ennemis. Il marcha vers Freyberg ; autour de cette ville étaient rangés en bataille le prince de Stolberg et M. de Campitelli ; leur droite, appuyée à Tuttendorff, s'étendait vers le défilé de Waltersdorff jusqu'au Spitelwald. Ils avaient élevé des redoutes sur les hauteurs de Curbitz. Le prince Henri se trouva vis-à-vis de ces redoutes ; aussitôt le prince de Stolberg fit avancer la seconde ligne pour remplir le vide qui se trouvait entre sa gauche et les hauteurs des Drey-Creutzer. Six mille Impériaux, commandés par un général Mayer, furent encore placés sur ces hauteurs pour les défendre. Les Prussiens, arrivés au Spitelwald, l'attaquèrent vigoureusement, prirent un bataillon allemand, et placèrent un corps en observation pour tenir en échec le général Mayer ; les grenadiers prussiens traversèrent la partie d'un bois la plus voisine du village de Saint-Michel. Soutenus des cuirassiers et des dragons, ils attaquèrent les Impériaux, et remportèrent la victoire après un feu de mousqueterie et d'artillerie qui dura une heure et demie. Les Impériaux perdirent trente pièces de canon et huit mille hommes, dont la moitié furent prisonniers ; la perte des Prussiens ne monta pas à mille hommes, parce qu'ils n'éprouvèrent pas une grande résistance. Ils n'étaient forts que de vingt-neuf bataillons et soixante escadrons ; leurs ennemis avaient quarante-neuf bataillons et soixante-dix-huit escadrons, et possédaient de plus l'avantage du terrain, s'ils avaient su s'y défendre ; mais, comme les succès des armées dépendent plus de l'habileté de ceux qui les commandent que du nombre des soldats, les Impériaux furent vaincus. 29 *octobre* 1762.

FRIBOURG (*bataille et siége de*). 1. Le duc d'Enghien, vainqueur à Rocroi, est envoyé rétablir l'honneur des armes françaises sur le Rhin comme il l'avait fait dans la Flandre. Il traverse le Rhin, poursuit les Allemands jusqu'à Fribourg, les trouve retranchés sur deux éminences escarpées et bordées d'artillerie. Le comte de Merci, général des Allemands, avait pour lui la supériorité du nombre. Sous les ordres de Condé étaient deux maréchaux de France, le duc Grammont et le vicomte de Turenne. Le prince de Condé attaqua les lignes de Fribourg. Pendant trois jours les succès furent incertains. Le quatrième jour, ses troupes rebutées s'avancent faiblement contre des postes si redoutables; le duc d'Enghien jète son bâton de commandement dans les retranchements ennemis, et marche pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être une action aussi singulière pour remporter la victoire. Cette victoire fut la seconde du prince de Condé. Le général Merci décampa quatre jours après; la reddition de Mayence et de Philisbourg furent la preuve et les témoins de ces succès. 3 *août* 1644.

2. Le maréchal de Créqui, devenu prudent par des revers, réparait ses malheurs par une heureuse témérité, lorsqu'il entreprit, en présence du duc de Lorraine, le siége de Fribourg. Le duc, plusieurs fois battu, n'ose plus se mesurer contre lui; il ouvre la tranchée, et foudroie la place si vivement, que le gouverneur capitule le cinquième jour du siége, au moment où l'on allait donner l'assaut. 9 *au* 14 *novembre* 1677.

3. Villars, maître de Landau, en 1713, attaque Fribourg; le baron de Harsch, son gouverneur, défend tous ses ouvrages avec courage et fermeté. Les habitants, voyant les brèches suffisantes pour l'assaut, craignent d'être victimes de l'opiniâtreté d'un officier qui ne parle pas de se rendre. Leurs instances pour le déterminer à capituler sont superflues; sa seule réponse est qu'il ira leur montrer sur la brèche comment il faut recevoir les Français. Les Fribourgeois désespérés, craignant le pillage de leur ville, s'y prènent d'une manière singulière pour toucher le cœur de l'inflexible gouverneur. Le clergé, la magistrature, les artisans, les femmes, les enfants, vont processionnellement

chez lui ; le saint-sacrement est porté sous un dais par le prêtre le plus âgé et le plus vénérable de la cathédrale : ils se jètent à ses genoux, demandant la vie. Le gouverneur demeure inexorable, et fait continuer le feu. On se dispose à donner l'assaut, lorsque deux bourgeois arrivent dans la tranchée avec une lettre dans laquelle de Harsch annonce au maréchal de Villars qu'il abandonne la ville à discrétion, et se retire dans la citadelle pour lui procurer une nouvelle occasion de gloire. Il lui demandait de garder ses malades, ne doutant pas que sa génerosité ne leur procurât tous les secours nécessaires. Villars épargne Fribourg au lieu de la livrer au pillage, et y fait régner un ordre parfait ; il n'y coule pas une goutte de sang, mais il fait porter les malades et les blessés sur l'esplanade du château, où ils sont à la merci de la faim et des boulets. Le gouverneur ne peut soutènir un tel spectacle ; il est sensible à leurs maux, et se rend. 1713.

4. Le maréchal de Coigni assiége Fribourg en 1744 ; les travaux sont poussés avec la plus grande activité. Louis XV, qui venait de toucher aux portes de la mort, arrive dans le camp ; sa présence anime le soldat. Deux fois la rivière de Threseine est détournée ; les travaux se font sous le feu des deux châteaux de Fribourg. Cinq cents grenadiers périssent à l'attaque du chemin couvert ; tous les ingénieurs employés dans ce siége sont dangereusement blessés. Le gouverneur Damitz arbore le drapeau blanc ; on lui accorde comme une faveur singulière du roi de se renfermer dans la citadelle avec toute sa garnison, ses malades et ses blessés. Le gouverneur sentit, mais trop tard, qu'en acceptant de pareilles conditions, il avait encombré sa citadelle d'une multitude supérieure à sa capacité ; il demande d'être déchargé de ce fardeau : le roi s'y refuse, et le gouverneur est obligé de se rendre. 30 *septembre au 25 novembre* 1744.

FRIBOURG, en Suisse (*prise de*). Les Suisses jouissaient d'une longue paix depuis qu'ils avaient secoué le joug de la maison d'Autriche. Personne n'avait pensé d'asservir une nation belliqueuse, trop pauvre pour exciter l'envie, trop fière pour supporter un joug étranger, défendue d'ailleurs par des montagnes d'un difficile accès. Ce peuple courageux vivait heureux à l'abri de son antique constitution ;

personne n'avait à s'en plaindre; on jouissait au dedans du bonheur, on ne voyait jamais son champ dévasté par la guerre, ni ses revenus diminués par des impôts onéreux. Cependant l'ambition du Directoire de France vint troubler cette douce paix. Quelques territoires étaient subordonnés à d'autres; ce fut un prétexte d'offrir protection aux cantons qui ne jouissaient pas d'une entière égalité de droits politiques. Les bons Suisses, heureux depuis des siècles, crurent qu'on devait respecter leurs lois et une indépendance acquises au prix du sang de leurs ancêtres. Ils étaient assez libres, puisqu'ils étaient heureux; ils croyaient trouver le principe de leur félicité dans le respect pour leur constitution et leurs usages. Berne est attaquée par les troupes du Directoire de France; les Suisses veulent secourir leurs compatriotes; ils arrivent, mais trop tard : Berne, après cinq combats, avait succombé. Une bataille est livrée devant Fribourg; les Suisses sont encore vaincus. Fribourg est emportée d'assaut; les soldats français se souviènent que les vaincus sont leurs anciens alliés : ils n'usent d'aucun des droits de la guerre, respectent les personnes et les propriétés, et s'étonnent qu'on veuille leur faire porter la liberté parmi les enfants de Guillaume-Tell. 1 *mars* 1798.

FRIDLINGEN (*bataille de*). Le marquis de Villars attaque le prince Louis de Bade à Fridlingen. La cavalerie allemande avait sa droite appuyée à une redoute, et sa gauche à un terrain serré, impraticable. Dans cette position elle pouvait attendre la charge de la cavalerie française, dont la gauche aurait nécessairement essuyé le feu de l'infanterie et du canon de la redoute. Le commandant français lui enlève ces avantages par un mouvement habile et décisif. Prêt à charger, il feint de craindre de s'engager, fait repasser sa première ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il voulait se retirer sans combattre. Les Impériaux, supérieurs de vingt escadrons, prènent cette manœuvre pour un signe de crainte, marchent en avant, et s'ouvrent pour faire rentrer leurs lignes redoublées dans la première et dans la seconde. Maignac, commandant la cavalerie française, profite avec habileté de cette manœuvre, toujours dangereuse près d'un ennemi qui veut combattre, saisit un moment de désordre, charge si vivement et si à propos cette cavalerie lorsqu'elle n'est pas encore en bataille, qu'il

renverse la première ligne sur les autres qui se forment, et la poursuit plus d'une lieue. L'infanterie française, de son côté, avait poussé celle des Impériaux avec une valeur héroïque; elle l'avait poursuivie au travers d'un bois jusque dans une plaine qui se trouvait au delà, lorsque quelqu'un s'avisa de dire : *Nous sommes coupés*. A l'instant toute cette infanterie victorieuse s'enfuit dans un désordre affreux sans que personne l'attaque, repasse le bois, et ne s'arrête qu'au delà du champ de bataille. Villars fait de vains efforts pour la ramener. Cependant la bataille était gagnée; la cavalerie française avait mis en déroute la cavalerie allemande. Le champ de bataille était jonché de trois mille Impériaux : on ne voyait plus d'ennemis. « Il parait bien surprenant, dit le maréchal de Saxe dans ses Rêveries, que les mêmes hommes qui viènent de combattre avec tant d'ardeur et de succès soient subitement saisis d'une terreur panique, et qu'ils perdent le jugement au point de ne pouvoir revenir du trouble de leurs sens : toutefois l'histoire fournit beaucoup de pareils exemples. » 1702.

FRIEDBERG (*bataille de*). L'armée française de Rhin et Moselle s'avança en 1796, depuis le Rhin jusqu'au Danube. Elle avait eu de grands succès, mais aucun avantage décisif. En pénétrant dans la Bavière, elle menaçait les états héréditaires de l'Autriche, mais son éloignement des autres armées lui permettait peu de profiter de ses avantages sans se compromettre elle-même. L'état d'isolement dans lequel agirent les troupes françaises parties de Kelh et de Dusseldorff, donnèrent aux généraux allemands des chances favorables pour les repousser et les battre. L'archiduc Charles sut en profiter. Déjà il était parvenu à empêcher la jonction de l'aile droite de l'armée de Moreau à celle de Bonaparte, quand la victoire de Néresheim porta Moreau sur le Danube, vers Dillingen et Hochstett. L'archiduc, voyant Moreau faire des dispositions pour s'avancer sur la rive droite du Danube, observa que toutes les rivières, tombant perpendiculairement dans ce fleuve, et coulant du nord au sud, formaient, vers leurs confluents, des lignes de positions militaires capables d'arrêter une armée, et qu'un petit nombre pouvait y résister facilement à des corps considérables. Après avoir passé le Lech, l'archiduc traversa rapidement le Danube à Ingolstadt, à

la tête d'un gros corps d'armée, pour tenter un effort contre l'armée de Sambre et Meuse, de concert avec l'armée de Vartensleben. Par ce mouvement habile qu'il déroba adroitement, les forces opposées à l'armée de Sambre et Meuse se trouvèrent augmentées de vingt sept bataillons et quarante-huit escadrons. Jugeant la position du Lech inattaquable, l'archiduc y avait laissé, quoiqu'inférieur, le reste de son armée, sous les ordres du général Latour. Il plaça dans Ingolstadt une garnison de trois bataillons. Le général Moreau pouvait détacher un gros corps à la suite du prince Charles, ou passer le Lech, pénétrer rapidement en Bavière, espérant ainsi forcer l'archiduc de venir au secours de cette province. Il s'arrêta à ce dernier parti, s'avança sur Augsbourg, traversa le Danube à Dillingen, se présenta, le 22 août, devant le Lech, dont l'ennemi avait fait rompre tous les ponts. Un jour fut employé en reconnaissances ou préparatifs de passage. Le 24 toutes les troupes françaises furent rassemblées près du Lech. L'aile droite se présenta à un gué près de Hansteten; l'infanterie traversa cette rivière, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, et portant sur sa tête ses gibernes et ses fusils. Les généraux Montrichard et Abattucci, et l'aide de camp Savary, se jètent dans l'eau, à la tête des troupes. Le premier peloton est emporté par la rapidité du courant, mais très-peu d'hommes sont noyés, tant on leur porta vivement des secours. Lorsque les deux demi-brigades d'infanterie, et cinq escadrons eurent traversé le Lech, avec deux pièces d'artillerie légère, on se porta aussitôt sur Kussing et les hauteurs de Mœringen, dont on s'empara facilement. L'ennemi n'opposa d'abord seulement que quelques pelotons de cavalerie; mais le général Latour, s'appercevant des progrès des Français, fit avancer par la plaine huit escadrons soutenus d'artillerie légère, et par la hauteur deux bataillons d'infanterie. Les Français résistèrent au premier effort de ces troupes, et se tinrent sur la défensive jusqu'à ce qu'il leur fût parvenu des renforts; ils reprirent alors l'offensive et éloignèrent leurs ennemis. Pendant que l'infanterie combattait sur les hauteurs de Kussing, la cavalerie, renforcée de deux régiments, s'avança, à travers la plaine, entre le Lech et la Paar, vers les hauteurs de la chapelle Saint-Affra, appuyée sur de l'infanterie qui suivait la rive gauche

du Lech. Ce mouvement avait pour but de réunir la gauche de notre aile droite avec les troupes du centre, et faciliter une attaque vigoureuse sur le flanc gauche de l'ennemi campé sur les hauteurs de Friedberg. Aussitôt que l'aile droite eut passé le torrent et gagné les hauteurs de Kussing, Saint-Cyr commença son attaque par un grand feu d'artillerie et de mousqueterie. Ce général avait réussi de cette manière à éloigner les Autrichiens des bords du Lech et des deux ponts de cette rivière; il fit ensuite passer deux gués à un corps de troupes au dessus et au dessous de Lechausen. L'adjudant-général Houël, officier d'un mérite distingué, se noya dans ce passage. Ces troupes chassèrent aussitôt les ennemis des bois qui bordent le Lech, et s'emparèrent du village de Lechausen, où les Autrichiens abandonnèrent cinq pièces de canon. On répara les ponts, on se prépara à attaquer Lechausen. Les Autrichiens furent d'abord repoussés d'Othmaring, tandis que notre centre s'ébranlait pour marcher entre les hauteurs de Friedberg et de Valertzhausen. Les Autrichiens commencèrent alors leur retraite par les routes de Munich et de Ratisbonne, mais l'avant-garde de l'aile droite avait déjà coupé leur retraite sur la première de ces routes, tandis que Saint-Cyr les pressait de front. La première division du centre s'empara de Friedberg et des hauteurs, au moment où les Autrichiens les abandonnaient. La retraite des Impériaux se fit dans le plus grand désordre, et devint une déroute complète. Les Français prirent, dans cette journée, dix-sept pièces de canon, deux drapeaux, et près de deux mille prisonniers; avantage bien considérable sans doute, mais qui ne remplissait pas le but desiré de dégager l'armée de Sambre et Meuse, en faisant revenir sur ses pas le prince Charles. Le général Latour alla seulement se porter, après cette défaite, derrière l'Iser. 24 *août* 1796.

FRIEDEBERG, en Silésie (*bataille de*). La situation du roi de Prusse était très-critique en 1745. La politique lui présentait des abîmes, la guerre des hasards, ses finances un épuisement total. C'était dans ces occasions que l'âme de Frédéric-le-Grand déployait toute sa force, et employait toutes ses ressources. Il pressa Louis XV, son allié, de le secourir, ou de faire au moins une diversion en sa faveur. Le monarque français n'accéda pas à sa demande. Le roi

de Prusse s'arma de son courage, chercha des ressources dans son génie. Les armées impériale et saxonne entrèrent, au commencement de la campagne, en Silésie. A leur approche, les généraux Winterfeld et Dumoulin se replièrent; ils annoncent qu'ils abandonnent les montagnes pour se placer sous le canon de Breslaw. Un espion confirme ces dispositions au prince de Lorraine, commandant l'armée autrichienne. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force : un bon général ne les prodigue point de peur qu'elles ne perdent de leur mérite, mais il en réserve l'usage pour les occasions importantes. Lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de le faire tomber dans le piége qu'on lui prépare. Les corps de Dumoulin et de Winterfeld, ayant une marche d'avance sur les Autrichiens opérèrent paisiblement leur retraite sur Schweidnitz. En même temps le roi de Prusse s'avançait sur cette ville où se fit sa jonction. Les corps formant son avant-garde occupèrent les hauteurs de Striégau, et les troupes prussiennes se campèrent dans la plaine, entre Jaüernich et Schweidnitz. L'avant-garde autrichienne se présenta sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine, ayant pénétré en Silésie par Landshut, avait poursuivi sa route sur Reichnau, puis sur Hohen-Hennesdorff. Il pouvait descendre dans la plaine par quatre chemins, par Fribourg, Hohen-Hennesdorff, Schwinahaus et Kauder. Le roi de Prusse reconnut lui-même tout le terrain où il pourrait placer ses troupes, et fit, pendant trois jours, préparer tous les chemins afin qu'elles pussent se porter rapidement à l'ennemi dans la plaine. Les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil le 2 juin; ils raisonnèrent dans l'hypothèse de l'absence d'une armée prussienne de soixante-dix mille hommes dont Frédéric avait su masquer habilement tous les corps principaux, par des hauteurs et des ravins. Le prince de Lorraine choisit le village de Lagenœls pour son camp du lendemain, ordonna à Wenzel-Wallis de s'emparer des magasins prussiens à Schweidnitz, et de poursuivre les Prussiens jusqu'à Breslaw, tandis que les Saxons prendraient Striégau, et iraient faire le siége de Glogaw. Le roi de Prusse, faisant la visite des postes avancés, reconnut l'armée autrichienne qui, descendant des montagnes, en serpentant, de Fegebeutel à Rostock, venait se placer depuis le ruisseau

de Striégau jusqu'à Pilgrimsheim. M. Dumoulin reçut ordre aussitôt de lever le camp à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Striégau, et de se porter sur un rocher devant la ville, où se trouve une carrière de topaze. L'armée entière se mit en mouvement, dans le plus grand silence, également à huit heures; il était même défendu aux soldats de fumer. La tête des troupes arriva à minuit à Striégau; on attendit quelque tems pour que tous les corps fussent rapprochés. A deux heures du matin Frédéric rassemble ses généraux, donne ses derniers ordres, assigne à chaque corps sa place, trace les dispositions du combat. Après avoir marché à sa droite sur deux lignes, son armée passe le ruisseau de Striégau; la cavalerie en bataille sur la gauche de l'ennemi, vers Pilgrimsheim; le corps de Dumoulin couvre sa droite; la droite de l'infanterie se forme à la gauche de la cavalerie, vis-à-vis des bosquets de Rostock; la cavalerie de la gauche s'appuie au ruisseau de Striégau, gardant au loin la ville de ce nom; dix escadrons de dragons et vingt de hussards sont portés en seconde ligne. La cavalerie doit charger impétueusement l'ennemi l'épée à la main, ne point faire de prisonniers, porter les coups au visage, après avoir renversé la cavalerie ennemie qui lui est opposée, prendre l'infanterie autrichienne ou saxonne en flanc ou à dos. L'infanterie, après s'être avancée à grands pas sur les Autrichiens, devait charger à la baïonnette, et ne pas tirer à plus de cent cinquante pas. Dumoulin apperçut bientôt, vis-à-vis de lui, un corps de Saxons s'avançant pour s'emparer de Striégau. Ils furent étonnés de trouver les Prussiens, et d'être accueillis par les volées de six pièces de canons de vingt-quatre, placées en hâte par Frédéric sur le mont Topaze. En même temps l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps, joignant le corps du général Dumoulin, et la gauche de cette aile aboutissant à Rostock. Les Prussiens, à la seconde charge, culbutèrent la cavalerie saxonne; elle s'enfuit en déroute. Les gardes du corps taillèrent en pièces deux bataillons qui s'étaient présentés, au commencement de l'action, devant M. Dumoulin. Les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie saxonne dans les bouquets de bois où elle commençait à se former; ils la poussèrent ensuite et la chassèrent d'une digue où

elle voulait encore se reformer. On les vit tráverser ensuite un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux. Ce combat, plus meurtrier que le premier, fut aussitôt terminé, les Saxons s'enfuirent, et leurs généraux n'eurent pas le temps de les rallier; la cavalerie prussienne se présenta sur leurs flancs, en même temps que l'infanterie déboucha d'un bois pour les assaillir. Pour placer encore les Saxons dans un plus grand danger, le général prussien Kalckestein se présenta avec quelques troupes qui débordèrent de beaucoup les Saxons. Ceux-ci, sentant l'extrémité à laquelle ils étaient réduits, n'attendirent point l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Ainsi les Saxons furent entièrement détruits avant que la gauche de l'armée prussienne fût tout à fait formée, et il se passa plus d'un quart-d'heure avant que cette aile s'engageât. Pendant cette affaire, le prince de Lorraine dormait dans son quartier d'Hausdorff. On l'avertit du bruit du canon et de la fusillade que l'on entendait; il répondit que les Saxons, suivant ses ordres, attaquaient Striégau. On lui dit enfin que les Saxons fuyaient en pleine déroute; alors il s'habille à la hâte, et ordonne à son armée de s'avancer. Les Autrichiens marchaient à pas comptés, dans la plaine, entre le ruisseau de Striégau et les bosquets de Rostock, quand le prince de Prusse, et le margrave Charles les chargèrent si vivement qu'ils plièrent. Cependant les grenadiers autrichiens se servirent avec intelligence des fossés qui séparent les possessions des paysans sur ce terrain, pour se défendre dans leur retraite; ils auraient peut-être pu y conserver quelque ordre, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois avec la baïonnette. Comme la droite des Prussiens n'avait plus d'ennemis à combattre devant elle, le roi lui fit faire un quart de conversion pour se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens. Elle traversa les bois et les forêts de Rostock; lorsqu'elle en sortit, la gauche des Prussiens avait déjà beaucoup gagné de terrain. Cependant la cavalerie de cette aile avait éprouvé un contre-temps. A peine une brigade de dix escadrons, commandés par le général Kiau, eut passé le pont, qu'il se rompit. Cependant le brave Kiau attaqua la cavalerie avec ce qu'il avait de troupes. Le général Ziethen le joignit avec la réserve, et le prince de Nassau fit passer son infanterie à un gué. Dès que ce prince eut formé son

aile, il donna sur ce qui restait de cavalerie devant lui, et la mit en déroute. Le général Polnits contribua à ce succès, en se glissant, avec de l'infanterie, dans le village de Fegebeutel, d'où il lança, sur le flanc de la cavalerie autrichienne, quelques décharges. Ils la mirent dans un désordre qui prépara sa déroute. M. de Gosler, commandant la seconde ligne de cavalerie, voyant qu'il n'y avait pour lui aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne. Voyant les Autrichiens en désordre, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer. Formé en trois colonnes, il fondit sur les Autrichiens avec une vivacité épouvantable; les dragons en massacrèrent un grand nombre; Vingt-deux bataillons impériaux demeurèrent prisonniers. on fit quatre mille prisonniers; on enleva soixante-six drapeaux. Une foule d'officiers se distinguèrent par de belles actions. Cet événement arriva au moment où la droite des Prussiens se portait sur le flanc du prince de Lorraine, ce qui rendit le désordre de ses troupes complet. Toute l'armée impériale se débanda et s'enfuit dans les montagnes; les Prussiens les poursuivirent jusque sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les Autrichiens eurent à regretter quatre mille morts, sept mille prisonniers, soixante-six drapeaux, huit paires de timballes, soixante pièces de canon. La perte des Prussiens, en morts et blessés, fut de dix-huit cents hommes. Ce fut la troisième bataille qui se donna pour décider de la possession de la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains, dit le roi de Prusse, jouent des provinces, les hommes sont les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avait pas été trompé par les espions, il n'aurait jamais donné dans un piége qui lui était tendu. Ceci confirme le principe de l'art de la guerre, qui commande de ne jamais s'écarter des règles que la sûreté exige pour l'exécution de ses projets, et de ne jamais assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Un aide major, envoyé de Fontenoi, de la part du roi de France, pour annoncer au monarque prussien l'heureux succès de ses armes, fut témoin de ce triomphe. Le vainqueur le chargea de dire à son maître ces paroles : *J'ai acquitté, à Friedberg, la lettre de change que vous aviez tirée sur moi à Fontenoi*. 3 juin 1747.

FRIEDLAND (*bataille de*). L'empereur Napoléon, vainqueur de la Prusse à Jena et Eylan, était maître de Berlin et de Varsovie. L'héritier du grand Frédéric, dépouillé de ses provinces, voyant son armée prisonnière, était allé demander du secours à la Russie, quand les armées françaises et russes se rencontrèrent encore une fois sur les bords de l'Alle et de la Prégel. Depuis cinq jours une nouvelle campagne avait été ouverte; chaque moment en avait été marqué par des combats et signalé par des victoires peu décisives encore, mais qui préludaient au coup de tonnerre qui, en terrassant les Russes aux champs de Friedland, allait enfin donner la paix au Continent. Le 12 juin 1807, l'Empereur porta son quartier-général à Eylan. Ce n'étaient plus des champs couverts de glaces et de neiges comme dans le temps de la bataille d'Eylan, mais le plus beau pays de la nature, coupé de beaux bois et de beaux lacs, décoré par de jolis villages. Vaincus à Heilsberg, les Russes continuaient leur retraite suivant la rive droite de l'Alle, et marchaient en hâte vers Schipenbeil, abandonnant beaucoup de monde. Instruit de leur position, l'Empereur ordonne aux maréchaux Soult et Davout de manœuvrer sur Kœnigsberg, tandis qu'avec les maréchaux Ney, Lannes, Mortier, et le premier corps de la grande armée commandé par le général Victor, il s'avancerait directement sur Friedland. Le neuvième régiment de hussards entre le 13 à Friedland; mais il en est chassé par trois mille Russes. Le lendemain, l'ennemi débouche par le pont de Friedland. Dès trois heures du matin, des coups de canon se firent entendre : *C'est un jour de bonheur,* s'écrie l'Empereur, *c'est l'anniversaire de Marengo!* Aussitôt ses troupes sont rangées en bataille, elles marchent à l'ennemi; les maréchaux Lannes et Mortier sont les premiers engagés, soutenus par les dragons du général Grouchy et par les cuirassiers commandés par le général Nansouty. Les Russes sont contenus, et ne peuvent passer le village de Posthenem. Croyant n'avoir en tête qu'un corps de quinze mille hommes, les Russes continuèrent leur mouvement pour filer vers Kœnigsberg; le combat fut balancé jusqu'à la nuit. A cinq heures du soir, les différents corps de l'armée française étaient ainsi rangés : à la droite le maréchal Ney, au centre le maréchal Lannes, à la gauche le maréchal Mortier, à la réserve le corps du général Victor, et la garde. La cavalerie

sous les ordres du général Grouchy soutenait la gauche; la division de dragons du général Latour-Maubourg était derrière la droite; la division de dragons du général Lahoussaye et les cuirassiers saxons en réserve derrière le centre. Cependant toute l'armée russe s'était déployée, appuyant sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite s'étendant à une lieue et demie. L'Empereur reconnaît la position, décide d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant brusquement un changement de front à sa droite, et fait commencer l'attaque par l'extrémité de cette aile. Le maréchal Ney se met en mouvement à cinq heures et demie; quelques salves d'une batterie de vingt canons sont le prélude du combat. Au même moment où la division du général Marchand s'avance l'arme au bras, la division du général Bisson soutient sa gauche; les Russes apperçoivent alors le maréchal Ney qui abandonne le bois où sa droite était d'abord en position; ils la font déborder par des régiments de cavalerie précédés d'une nuée de Cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge. Le général Victor range trente pièces de canon en avant de son centre; le général d'artillerie Sennermont se porte à quatre cents pas en avant de la ligne : leur décharge emporte à l'ennemi des bataillons entiers. Toutes les démonstrations des Russes pour opérer une diversion sont inutiles. Le maréchal Ney, avec le sang-froid et l'intrépidité qui lui sont particuliers, dirigeait les mouvements de ses échelons dans leurs plus petits détails, et donnait l'exemple à son corps d'armée. Plusieurs colonnes russes qui attaquaient la droite du maréchal Ney sont chargées à la baïonnette, et précipitées dans l'Alle : quelques milliers d'hommes y trouvent la mort; il en est peu qui s'échappent à la nage. Dans ce moment la droite du maréchal Ney arrive au ravin qui entoure la ville de Friedland. Les Russes, qui y avaient embusqué leur garde impériale, en sortirent avec impétuosité. La gauche du maréchal Ney fut quelques instants ébranlée par cette charge furieuse; mais le général Dupont; marchant avec sa division, culbute la garde impériale russe, et en fait un horrible carnage. L'ennemi tire de ses réserves et de son centre d'autres corps pour défendre Friedland; ses efforts sont inutiles, Friedland est emporté, ses rues sont couvertes de morts. Le corps du maréchal

Lannes se trouve dans ce moment engagé. L'effort des Russes ayant échoué sur l'aile gauche, ils veulent en tenter un semblable sur le centre; mais ils ne peuvent rien contre des braves commandés par les généraux Oudinot et Verdier. Toutes leurs charges d'infanterie et de cavalerie furent inutiles; des milliers de Russes vinrent expirer sur les baïonnettes françaises. Le maréchal Mortier, qui avait fait preuve d'un grand courage en défendant la gauche, marche dans ce moment en avant, soutenu par les fusiliers de la garde. La nuit ne sépare pas les combattants; les Français poursuivent les Russes jusqu'à onze heures du soir. Ils comptent quinze à dix-huit mille morts dans leurs rangs; on leur enlève quatre-vingts canons, une grande quantité de caissons : ils perdent vingt-cinq généraux tués, blessés ou prisonniers. La victoire n'hésita pas un instant, quoique l'ennemi fût nombreux, possédât une forte cavalerie, et se fût battu avec courage. Les Français ne comptèrent pas trois mille cinq cents hommes hors de combat. A cette nouvelle Kœnigsberg fut abandonnée; le maréchal Soult y entra. Il trouva dans ses hôpitaux vingt mille Russes ou Prussiens blessés, toutes les munitions de guerre fournies par l'Angleterre, et d'immenses magasins. L'armée ennemie, encore une fois détruite, coupa tous les ponts, et commença derrière cet abri un rapide mouvement rétrograde vers l'intérieur de la Russie. Tous les corps français qui donnèrent dans cette journée combattirent avec la plus grande intrépidité, leurs généraux y montrèrent des talents distingués et la plus haute valeur. Lassés d'aller au feu pour y éprouver de continuels revers, comptant depuis dix jours soixante mille hommes hors de combat, fuyant devant un ennemi victorieux, les Russes sentirent enfin qu'ils ne pouvaient lutter avec avantage contre la tactique et le bonheur de l'empereur Napoléon; ils se déterminèrent à faire de sérieuses ouvertures de paix. Le général russe Beningson en fit les propositions dans une lettre qui peint d'une manière énergique la position des Russes; elle était adressée au général Bagration, chargé de traiter avec les Français. « Après les flots de sang qui ont coulé ces jours derniers dans des combats aussi meurtriers que souvent répétés, je desirerais soulager les maux de cette guerre destructive, en proposant un armistice avant que d'entrer dans une lutte et dans une guerre nouvelle,

peut-être plus terrible que la première. Je vous prie de vouloir bien faire connaître aux chefs de l'armée française cette intention, dont les suites pourraient avoir un effet d'autant plus salutaire, qu'on parle déjà d'un congrès général qui pourrait prévenir une effusion inutile de sang humain. » Ces lignes respiraient la terreur; elles montraient un ennemi découragé, manquant désormais de moyens pour tenir la campagne. Elles promettaient à Napoléon de grands avantages; mais arrêter l'effusion du sang humain était remplir le desir le plus cher à son cœur : quelques jours après on convint d'un armistice. 14 *juin* 1807.

FRIGIDUS (*bataille du*). Arbogast, révolté contre Théodose, décora de la pourpre un sophiste nommé *Eugène*, et se déclara général de ses armées. Théodose marcha contre ces rebelles, leur livre bataille près du fleuve Frigidus, à douze lieues au nord-est d'Aquilée. Le carnage est horrible, l'affaire indécise, la perte de Théodose considérable; ses ennemis se crurent vainqueurs. On lui conseille de se retirer pour lever de nouvelles troupes : *Non, non*, répond Théodose; *la croix de Jésus-Christ ne fuira point devant les dieux d'Eugène*. Il met son espérance dans le secours du ciel, passe la nuit en prière. Surpris, vers le matin, par le sommeil, il voit en songe deux cavaliers dont les chevaux et les habits sont d'une blancheur éblouissante: *Prenez les armes*, lui disent-ils; *retournez au combat : nous combattrons à votre tête : nous sommes Jean l'évangéliste et l'apôtre Philippe.* A ces mots, l'empereur se réveille et rentre dans son camp : on lui amena un soldat honoré de la même vision. Il harangue ses soldats et marche au combat. On aurait pris cette petite troupe pour une poignée de malheureux qui venaient s'ensevelir au milieu d'un monceau de morts. Théodose apperçoit derrière lui le comte Arbitrion près de le charger en queue; soudain ce général vient se ranger sous les drapeaux de son souverain légitime. Théodose met pied à terre, s'avance à la tête de ses légions, en s'écriant : *Où est le Dieu de Théodose?* On s'empresse de le suivre. L'air se couvre tout-à-coup d'une épaisse obscurité. Un vent impétueux souffle dans le visage des troupes d'Arbogast; elles sont en désordre, et bientôt enfoncées. Ceux qui s'échappent se prosternent devant Théodose, lui demandant la vie. Ce prince

arrête le carnage, ordonne d'amener devant lui Eugène; un soldat lui coupa la tête. Arbogast, craignant un pareil sort, se perce lui-même de deux coups d'épée. Ainsi se termine en une journée cette rébellion. 6 *septembre* 394.

FRUIDENTAL (*prise de*). Le roi de Prusse déclara la guerre à l'impératrice-reine, en 1741. Cette détermination produisit une singulière impression dans Berlin. Chacun envisagea l'occupation de la Silésie suivant ses affections particulières. Les âmes faibles craignirent la ruine de l'Etat; d'autres appréhendèrent qu'un monarque jeune et vaillant ne voulût imiter Charles XII. Les militaires souriaient à l'avancement et à la fortune qu'ils espéraient dans la guerre. Le prince d'Anhalt déclamait contre cettre entreprise, jaloux de n'avoir pas conçu le plan et de n'être pas chargé de l'exécution. Il craignait de plus l'agrandissement du roi de Prusse, qui pouvait réduire au néant un voisin tel que le prince d'Anhalt. Mu par son intérêt personnel, il aurait voulu intimider le roi, si cela lui eût été possible; mais le parti était trop bien pris et les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir la funeste impression de ses propos sur les officiers, Frédéric assembla la garnison de Berlin, et leur parla en ces termes: « J'entreprends une guerre, Messieurs, dans laquelle je » n'ai d'autres alliés que votre valeur et votre bonne vo» lonté : ma cause est juste, et mes ressources sont dans » la fortune. Souvenez-vous sans cesse de la gloire que » vos ancêtres se sont acquise dans la plaine de Varsovie, à » Fehrbellin et dans l'expédition de Prusse. Votre sort » est entre vos mains; les distinctions et les récompenses » attendent que vos belles actions les méritent. Mais je n'ai » pas besoin de vous exciter à la gloire; vous n'avez qu'elle » devant les yeux: c'est le seul objet digne de vos travaux. » Nous allons affronter des troupes qui, sous le prince » Eugène, ont eu la première réputation; quoique ce prince » n'existe plus, il y aura d'autant plus d'honneur à vaincre » que nous aurons à nous mesurer contre de braves soldats. » Adieu; partez. Je vous suivrai bientôt au rendez-vous » de la gloire qui nous attend. » Le roi partit de Berlin le 21 décembre 1741, et fit investir Fruidental par le maréchal Schewrin. Cette petite ville, du duché de Troppaw, se rend dès le lendemain au monarque prussien, qui la restitue

l'année suivante à l'Autriche ; mais il s'en empara encore une fois, en 1744, et la conserva. 1741 *et* 1744.

FULGENT (*combat de St.-*). Les Vendéens, vainqueurs de Santerre, de Duhoux, de Beysser et des Mayençais, se portèrent à Saint-Fulgent pour y combattre la division des Sables d'Olonne, commandée par Miacksinski. Elle était redoutable, non pour le nombre, mais par sa discipline, ses succès multipliés, et une artillerie formidable. Lescure et Charette dirigèrent contre elle leurs efforts, au moment où elle se trouvait à Saint-Fulgent. Pour complèter leurs succès, Charette envoya d'abord une ordonnance à Royrand, campé près les Herbiers, pour l'engager à se porter aux Quatre-Chemins, à fondre sur les patriotes, au moment où ils seraient chassés de Saint-Fulgent et poursuivis. Plusieurs chefs voulaient renvoyer l'attaque au lendemain, pour laisser reposer leurs troupes. Charette s'y opposa, en observant que le succès dépendait de la célérité de l'attaque. On marcha donc. La cólonne royaliste se trouva au coucher du soleil à Saint-Fulgent. Des deux côtés le canon commença le combat ; les paysans poitevins ne marchaient la nuit qu'avec crainte, dans un pays qui leur était inconnu. Ils s'éparpillaient, croyant éviter le feu du canon, et se fusillaient entre eux dans l'obscurité. Ils cernèrent Miacksinski sans en avoir le dessein. L'artillerie des Patriotes servait peu, les canonniers ne sachant où pointer leurs pièces. Au contraire, les Vendéens faisaient pleuvoir, de fort près, sur leurs ennemis, une grêle de balles. Les obusiers tonnaient, mais les Royalistes, divisés par pelotons, évitaient facilement leur feu, en se couchant ventre à terre. Six heures d'un combat opiniâtre, au milieu de la nuit, n'avaient pu déterminer la victoire, lorsqu'enfin le grand nombre des assaillants, leurs cris affreux, l'obscurité de la nuit, la confusion et la crainte de ne plus avoir de retraite, alarmèrent les Républicains qui abandonnèrent leur camp en désordre, malgré les efforts de leurs généraux. Les munitions, les bagages, vingt-deux pièces d'artillerie, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui auraient pu exterminer jusqu'au dernier fuyard, si Royrand se fût trouvé aux Quatre-Chemins. Croyant l'attaque remise au lendemain, il fit occuper Chantonnay par son infanterie, mais, arrivant trop

tard avec sa cavalerie, il n'atteignit que les traîneurs. Miacksinski rassembla ses débris pour se replier sur Chantonnay; croyant y trouver encore la division de Luçon, il n'y rencontra que des Royalistes, et fut obligé de s'ouvrir un passage le sabre à la main. Le massacre fut horrible pendant la nuit; il continua, le lendemain, sur les fuyards cachés dans les genets et les taillis. On imputerait injustement cette défaite au général républicain; trois à quatre mille hommes se trouvèrent hors d'état de résister à une multitude victorieuse, affrontant avec audace tous les dangers, dont les chefs mettaient autant d'activité dans l'exécution de leurs projets, que les soldats de valeur dans les combats, de constance dans leurs marches et dans leurs travaux. 23 *septembre* 1793.

FURNES (*siéges de*). 1. En 1675, l'armée française, étant entrée en Flandres, sous la conduite du prince de Condé, s'approcha de Furnes, pour en faire la conquête. Pendant qu'elle était en marche, le comte de Boutteville, depuis maréchal de Luxembourg, apperçut quelques soldats qui s'écartaient du corps. Il envoya dans le moment un de ses aides de camp, pour les ramener aux drapeaux. Tous obéirent, excepté un seul qui continua son chemin. Le comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui la canne à la main, et menace de l'en frapper. Celui-ci répond avec sang-froid, que, s'il exécutait sa menace, il saurait bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, Boutteville lui déchargea quelques coups, et le força de rejoindre son corps.

Quinze jours après, Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme et intrépide, pour un coup de main dont il avait besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat frappé par le comte de Boutteville, qui passait pour le plus brave du régiment, se présenta, et, ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui était des plus hasardeuses, avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles promises. Le soldat, sur-le-champ, les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servait pas pour de l'argent, et demanda seulement que, si l'action qu'il venait

de faire méritait quelque récompense, on le fit officier. Adressant ensuite la parole au comte, il lui demanda s'il le reconnaissait. Sur la réponse de Boutteville, qui ne se rappelait pas de l'avoir jamais vu : *Eh bien!* lui dit-il, *c'est moi qui suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours. Je vous avais bien dit que je vous en ferais repentir.* Le comte, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le jour même. Il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides de camp. Le grand Condé, grand estimateur des belles actions, prenait un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure et de générosité. En peu de tems toute l'armée en eut connaissance. Animée par cet exemple, elle redoubla d'ardeur, et seconda les opérations de son auguste général. Bientôt Furnes fut obligée d'ouvrir ses portes, et de s'humilier devant les drapeaux victorieux de Louis XIV.

2. Le 29 juin 1744, après la prise d'Ypres et du fort de la Kenoque, Louis XV fit investir la ville de Furnes. M. le comte de Clermont fut chargé de ce siége, et fit faire deux attaques auxquelles les troupes se portèrent avec ardeur. La tranchée fut ouverte le 7 de juillet, et la place capitula le 10.

3. Furnes tomba au pouvoir du général Labourdonnaye, le 18 novembre 1792, lors de l'occupation de la Belgique par Dumourier. Elle revint, pour quelque temps, sous la domination de l'Autriche, lorsque les Impériaux rentrèrent, au printemps de 1793, dans les Pays-Bas.

4. Le 31 mai 1793, deux colonnes françaises, l'une de deux mille cinq cents hommes partirent de Cassel, commandés par le général Stettenhoffen ; l'autre, d'environ quinze cents hommes, tirés du camp de Guiveldt, trouvèrent dans Furnes une garnison de douze cents hommes d'infanterie allemande, et de cent cavaliers. Cette conquête était d'autant plus difficile que la ville était fortement retranchée, les avenues très-embarrassantes, dans un terrain coupé où les Autrichiens avaient embusqué partout des tirailleurs. Le feu dura environ deux heures et demie, avec

une extrême vivacité. Cependant ils cédèrent, et les Français entrèrent dans Furnes.

5. Furnes était encore une fois tombée au pouvoir des coalisés; Dunkerque était pressée par une armée anglaise, lorsque la victoire d'Hontdscoot facilita les moyens de les en chasser. Furnes avait dans ses murs une garnison de trois mille Impériaux. Le général Vandamme, chargé de la reprendre, l'enveloppe en même temps par trois colonnes; l'une vient directement de Dunkerque, et l'autre suit l'Estrang. Elles paraissent sous ses murs, tandis que le général Gougelet se montre vers la porte d'Ypres. Tous les posets ennemis sont enlevés à la baïonnette. Les Autrichiens les abandonnèrent en fuyant en désordre, et laissant leur artillerie au pouvoir des Français. 21 *octobre* 1793.

G

GABAA (*bataille et siége de*). Les Israélites s'indignent d'un crime commis par les habitants de Gabaa envers la femme d'un lévite; les Benjamites partagent la querelle de ceux de leur tribu. On livre plusieurs batailles; dans la dernière, les Benjamites sont tellement exterminés qu'il demeure seulement six cents hommes de toute une tribu; Gabaa est prise et brûlée. 1432 *ans avant J. C.*

GABENE. (*bataille de la*) Au temps où les capitaines d'Alexandre se disputèrent les débris de son empire, Antigone se trouva ennemi d'Eumène. L'armée de ce dernier était composée des vieilles bandes conquérantes de l'Asie; les soldats d'Antigone, de jeunes Macédoniens. Antigone tente de surprendre Eumène dans des cantonnements éloignés, que des soldats intrépides, mais peu obéissants, l'avaient forcé de prendre pour ses quartiers d'hiver. Eumène apprend le projet d'Antigone, place quelques troupes sur une montagne qui se trouvait sur son chemin, et multiplie pendant la nuit les feux autour de

son camp. Antigone croit voir une armée formidable ; il s'arrête ; Eumène rassemble ses troupes. Furieux d'avoir été trompé par un stratagème, Antigone livre bataille. Son infanterie est enfoncée par les Argyraspides, troupe formidable, composée de l'élite des soldats d'Alexandre. Mais sa nombreuse cavalerie avait vaincu celle d'Eumène, pénétré dans son camp, enlevé les femmes, les enfants, le bagage, l'or, l'argent, le butin conquis par les Argyraspides. Antigone avait perdu cinq mille hommes, Eumène seulement trois cents. Ses troupes retournaient vers leur camp en célébrant leur victoire. Bientôt ces chants d'allégresse se changèrent en un profond désespoir, quand elles se virent dépouillées de tout ce qu'elles possédaient. Les Argyraspides députent vers Antigone pour le prier de leur rendre ce qu'il leur avait enlevé. Ce prince répond que, s'ils veulent lui livrer Eumène, non seulement il leur restituera tout, mais il les comblera de bienfaits. Oubliant leur gloire et leurs serments, les Argyraspides osent mettre la main sur leur général, le chargent de fers, et le conduisent à Antigone. Ils retrouvent ainsi leur or, mais ils se couvrent d'infamie. Le barbare Antigone fait égorger, dans une obscure prison, Eumène, celui des capitaines d'Alexandre le plus digne de lui succéder. 321 *ans avant J. C.*

GABIES (*prise de*). Gabies avait résisté aux armes de Tarquin-le-Superbe; il appèle à son secours la fourberie et la ruse. Sextus, l'un de ses fils, se jète dans la ville, en priant les citoyens de lui en ouvrir les portes pour le protéger contre la vengeance d'un implacable père. Sa douceur et son zèle lui acquirent la confiance des Gabiens; ils lui déférèrent le commandement. Sextus, suivant les conseils de son père, fait tomber les têtes des principaux de Gabies, puis livre cette ville à Tarquin. Pour cette fois, Tarquin usa avec humanité de sa victoire; personne ne perdit ses biens et ses dignités ; Gabies demeure libre sous le gouvernement de Sextus. 528 *ans avant J. C.*

GADESBUSCH (*bataille de*). Le général Steinbock, entrant dans le Mecklembourg, en 1712, atteint, le 20 décembre, avec douze mille Suédois, un corps de six mille Saxons, déjà réunis à une armée danoise qui allait encore

se grossir d'une armée russe. Pour arriver aux Alliés, il fallait traverser un marécage immense sous le feu de l'artillerie danoise. Steinbock affronte ce danger, arrive en ordre de bataille, donne le signal, se bat trois heures; les Alliés vaincus laissent, sur le champ de bataille, quatre mille prisonniers, deux mille morts, vingt-quatre pièces de canon et leurs bagages. Le comte de Saxe fait ses premières armes dans cette journée.

GAETE (*sièges de*). 1. Alphonse V, roi d'Aragon, prince généreux, magnanime, éclairé, porta la guerre, en 1450, dans le royaume de Naples, dont il réclamait la possession à titre d'héritage. Il vint assiéger Gaëte, ancienne et forte ville de la terre de Labour, située au pied d'une montagne entourée de la mer. Le duc de Milan soutenait René d'Anjou, son compétiteur. Cette place, commençant à manquer de vivres, les habitants sont obligés d'en faire sortir les femmes, les enfants, les vieillards, comme des bouches inutiles. Réduits à la plus affreuse misère, ces malheureux erraient entre le camp et les murailles. S'ils s'approchaient des ennemis, on tirait sur eux des retranchements; s'ils se retiraient vers la ville, ils étaient foudroyés par l'artillerie des remparts. Dans cette extrémité ils imploraient, tantôt la clémence du prince, tantôt la compassion des assiégés. Leurs pères, leurs enfants, leurs époux, leurs frères demeurèrent sourds aux cris de leur misère, et les laissaient périr sans leur donner de pain. Alphonse ne peut soutenir un tel spectacle; il ordonne à ses soldats de ne les pas maltraiter, assemble son conseil, consulte ses généraux sur la manière dont on doit agir envers ces infortunés. Chacun opine qu'on ne doit pas les recevoir; s'ils périssaient de faim on devait en accuser les habitants qui les avaient chassés. Alphonse ne saurait partager ce sentiment; il préfère de renoncer à prendre Gaëte; son cœur compatissant ne peut soutenir la pensée de laisser mourir de faim tant de malheureux. Une victoire achetée à ce prix lui parut moins digne d'un roi magnanime que d'un tyran barbare. *Je ne suis pas venu*, dit-il, *pour faire la guerre à des femmes, à des enfants, à de faibles vieillards, mais à des ennemis capables de se défendre!* Il ordonne aussitôt de recevoir ces infortunés dans son camp, leur fait donner de la nour-

riture, et pourvoit à leurs besoins. Alphonse, qui venait de faire admirer son humanité, fit connaître bientôt son respect pour les sciences et les muses. Manquant de pierres pour charger ses mortiers, on lui dit qu'il pouvait en tirer d'un ancien château, jadis demeure de Cicéron : *J'aimerais mieux*, dit-il, *laisser reposer mon canon et toute mon artillerie, que d'aller profaner la demeure antique de ce philosophe, de cet orateur célèbre, qui, de son temps, assurait la vie et la fortune de tant de peuples, et d'un nombre infini de citoyens*. De si beaux sentiments semblaient mériter des succès; cependant le duc de Milan, et les autres alliés du roi René, vinrent au secours de Gaëte; Alphonse est vaincu dans une bataille, mais sa manière noble d'agir changea en amitié les dispositions du duc de Milan. Ils font alliance; le duc aide Alphonse à conquérir un royaume qu'il était d'abord venu défendre. 1433.

2. Gaëte, assiégée en 1707, par les Autrichiens, soutint, pendant trois mois, les attaques les plus vigoureuses. Elle dut une aussi longue résistance aux avantages de sa position, et plus encore au courage de ses habitants.

3. Gaëte vit encore paraître devant ses murs, en 1734, une armée de seize mille Espagnols, Français et Piémontais, qui venaient faire la conquête de Naples, pour don Carlos de Bourbon. Le comte de Rattembach commandait la place, et le comte de Desmaglies les troupes chargées de sa défense. Elles s'élevaient seulement à quinze cents hommes, mais ses murs étaient garnis de cent quarante pièces de canon; elle se trouvait assez mal approvisionnée. Le comte de Montemar commandait, sous les ordres du roi de Naples, les troupes assiégeantes. L'artillerie des assiégeants était belle et nombreuse. Trente mortiers à bombes, soixante-dix canons de gros calibre, et vingt-six coulevrines jouèrent sur Gaëte, pendant un siége qui dura depuis le commencement d'avril jusqu'au 6 du mois d'août. Elle ne se rendit qu'après de fortes discussions entre les généraux chargés de la défendre, et des voies de fait entre les troupes de la garnison. On s'étonna de cette longue résistance. Sa prise fit le plus grand hon-

neur au comte de Montemar, qui fut créé duc sous ses murailles, pour récompenser ses services. 1734.

4. Lors de la première occupation du royaume de Naples, par le général Championnet, Gaëte possédait une garnison de quatre mille hommes; soixante-dix pièces de canon étaient sur ses murailles; il y avait encore vingt-deux mortiers. Elle avait cent milliers de poudre, vingt-mille fusils, des munitions et des vivres pour plus d'un an. Une telle place paraissait devoir arrêter long-temps le général français, et semblait à l'abri de toute surprise. Cependant Championnet envoie seulement sous ses murailles quatre cents Français. Le général Rey s'approche, fait lancer quelques obus sur Gaëte; à l'instant le désordre y est extrême; la garnison et les habitants se croyent près d'être écrasés par l'artillerie française. Le gouverneur demande à capituler. On lui répond de se rendre à discrétion. Il obéit. Quatre mille hommes déposant les armes devant quatre cents Français, demeurent prisonniers de guerre, en abandonnant intacts au vainqueur, leur artillerie, leurs magasins, leurs munitions. 8 *janvier* 1799.

5. Gaëte n'était plus commandée, en 1806, par un Napolitain; le prince de Hesse-Philipstadt en était gouverneur, lorsque le prince Joseph-Napoléon, lieutenant de son frère, l'Empereur des Français, entra dans le royaume de Naples pour détrôner Ferdinand, toujours parjure à ses serments, toujours ennemi de la France. Le prince de Hesse, sommé de se rendre, refusa de livrer cette place. Il fallut donc se décider à un siége long et difficile. Gaëte occupe une presqu'île qui ne tient au continent que par une petite langue de terre très-étroite. Du côté de l'ouest et du sud sont des rochers escarpés et inabordables; son enceinte, plus basse et plus accessible, est fermée par une muraille que sa hauteur et l'épaisseur de ses revêtements rendent inaccessible. Plusieurs batteries de mer sont distribuées dans cette étendue, de manière à tenir éloignées les forces maritimes qui les menaceraient. La seule partie de la place, qui regarde la face de l'isthme, est susceptible d'attaque pour un assiégeant qui n'est pas maître de la mer. Elle

présente, sur un front très-étendu et presque en ligne droite, un amphithéâtre de feux convergents, vers le terrain étroit où les attaques peuvent être dirigées. Les travaux d'attaque commencèrent le 8 mars, trois semaines après l'arrivée des troupes françaises. Cependant le feu des batteries ne commença que le 7 juillet. Un si grand retard provint de la difficulté de former un équipage de siége. Il fallut construire presque tous les affûts, fondre beaucoup de mortiers, amener de fort loin la poudre. La nature du terrain des deux collines d'où l'on pouvait conduire les attaques, était une difficulté plus majeure encore. Le rocher se montrait presqu'à nu sur le Monte-Secco, et le sol de la Torre-Atratina était traversé par d'énormes cailloutages et des débris d'anciennes murailles. L'artillerie des assiégés était très-formidable; ils avaient près de cent pièces de canon sur le front d'attaque, sans compter les mortiers. Leur consommation de munitions était énorme et souvent inutile. On compta jusqu'à deux mille coups en vingt-quatre heures. Les assiégeants armèrent leurs batteries de cinquante pièces de vingt-quatre et de trente-trois, avec vingt-trois mortiers de différents calibres. Dès le sixième jour, les brèches se formèrent; celle du côté de la citadelle, à la première enceinte, dans un mur épais, mais non soutenu de terre, laissait déjà voir les maisons de la ville. On doubla de moyens sur la seconde. Deux jours après elle parut d'un facile accès. Alors la garnison demanda à capituler. Elle avait perdu le prince de Hesse, son gouverneur, atteint d'un éclat de bombe, le 10 juillet, au moment où il encourageait, sur un bastion, ses canonniers. Il mourut le troisième jour de sa blessure. Les Français avaient aussi à regretter le général de brigade Grigny, et le général du génie Vallongue, officiers distingués. La garnison était de sept mille cinq cents hommes, continuellement ravitaillés par une flotte anglaise. Cependant elle ne put tenir plus de six jours devant le feu de l'artillerie française, car on s'était borné auparavant à un exact blocus, sans tirer un coup de canon sur la place. Ces faits suffiront pour démontrer combien cette entreprise fut difficile et glorieuse pour les Français, qui, dépourvus de marine, ne purent jamais bloquer le port, et empêcher l'entrée, dans Gaëte, de secours en hommes, des munitions et des

vivres fournis par les Anglais qui entretenaient une division de vaisseaux et de frégates devant son port. *7 février au* 18 *juillet* 1806.

GALLUCCIO (*siége de*). Roger, roi de Sicile, s'empare de la Pouille, en 1139. Innocent II lui déclare la guerre, forme le siége de Galluccio, le presse avec ardeur. Roger paraît, livre bataille au Saint-Père, le fait prisonnier, et donne encore un exemple au monde du ridicule et des malheurs ordinaires aux prélats qui échangent la tiare contre le casque, et endossent au lieu du rochet la cuirasse.

GAMALA (*siége de*). Vespasien assiégeait Gamala, dans la Galilée, l'an 68; Agrippa, roi des Juifs, s'approche de la ville pour leur conseiller de se rendre; il est renversé d'un coup de pierre. Les Romains emportent d'assaut une première fois Gamala. Comme les premières maisons n'étaient pas solidement bâties, elles s'enfoncèrent sous le poids des assaillants. Les assiégés reprènent courage; les assiégeants repoussés évacuent la ville. Vespasien, quelques jours après, fait donner un nouvel assaut; la ville est prise. Les Juifs désespérés jètent leurs femmes et leurs enfants du haut des murs, et s'y précipitent eux-mêmes. Ceux qui échappent tombent sous le fer du vainqueur: deux filles d'un ancien général d'Agrippa conservent seules la vie.

GAND (*siéges de*). 1. Jean de Croy, comte de Roeux, général des Hollandais, attaqua la citadelle de Gand, appartenant aux Espagnols, en 1576. Elle était forte, mais mal pourvue. Son gouverneur, Mondragoné, était absent. Le comte de Roeux ouvre la tranchée, place son canon sur une plate-forme, dont le feu plongeait dans le château, qu'il ferma si exactement qu'il avait rendu impossible l'entrée d'aucun secours. La dame de Mondragoné se défendit avec une singulière valeur, et remplaça son mari avec une distinction digne des plus grands éloges. Elle fut si peu secondée du dehors, qu'il lui fallut céder au nombre, après s'être illustrée par une belle et malheureuse défense.

2. Le maréchal de Saxe se porta sur Gand, après la journée de Fontenoi. Les ennemis y avaient placé leurs magasins

sins, tandis qu'ils étaient campés devant Bruxelles. Le comte de Lowendhal et le marquis du Chayla devaient se trouver à une même heure devant cette ville. Les Anglais vaincus, mais non pas dispersés, s'apperçoivent du péril de Gand, et font marcher six mille hommes au secours d'une garnison de six cents hommes. Ces troupes s'avançaient sur la chaussée d'Alost précisément au moment où le marquis du Chayla se trouvait sur la même chaussée avec cinq brigades de cavalerie et d'infanterie, vingt canons et des pontons. L'artillerie était en avant avec le corps franc des Grassins. Il était nuit. Six mille Anglais paraissent au moment où l'armée était plongée dans la plus grande sécurité. Ils fondent sur les Grassins, enlèvent l'artillerie; les Grassins se réfugient dans l'abbaye de Melle. Tout était perdu. Le marquis de Crillon apperçoit les Anglais près de tourner contre les Français leurs propres canons; il fonce sur eux, en même temps que le marquis de Laval les prend en flanc avec un autre bataillon. On reprend les canons; on arrête les vainqueurs. Bientôt les Anglais sont attaqués de tous côtés par les grenadiers et la cavalerie; ils se débandent, et abandonnent la victoire. Les Français font des prodiges de valeur; des corps épars font des prisonniers supérieurs à leur nombre. Les Anglais consternés laissent prendre Gand sous leurs yeux; leurs immenses magasins deviennent la proie du vainqueur. 11 *juillet* 1745.

3. Les Brabançons insurgés, en 1789, contre l'empereur d'Allemagne leur souverain, attaquèrent la citadelle de Gand. Les troupes impériales répondent à boulets rouges au feu des patriotes. Deux mille habitants de Bruges viennent au secours des Gantois. Les places et les rues sont jonchées de morts. Le champ de bataille était partout. Les troupes impériales sont battues, repoussées, massacrées de tous côtés. De trois mille hommes du régiment de Bender il n'en reste pas six cents. Le général d'Arberg est bloqué, le général Schoeder couvert de blessures. Les troupes impériales se retirent vaincues, et abandonnent aux Gantois leur citadelle, qu'ils ont achetée par des ruisseaux de sang. Les Gantois devenus les maîtres, la font démolir. Elle avait été bâtie par Charles-Quint pour les contenir, et désormais ils voulaient vivre libres. 16 *novembre* 1789.

4. Le général Labourdonnaye s'empara, le 12 novembre 1792, de la ville de Gand; ses habitants reçurent les Français comme des libérateurs. Ils étaient tellement accablés depuis leur révolte contre l'empereur, qu'ils desiraient beaucoup de voir la France tourner ses armes vers la Belgique. Leur satisfaction ne fut pas longue; car les malheurs de Dumourier les replongèrent, au printemps suivant, sous la domination de l'Autriche.

5. L'armée de Sambre et Meuse partie de Bruges, le 13 juillet 1794, pour se rendre à Gand, marcha en deux corps sur les deux rives du canal. Le lendemain, elle fut reçue dans la ville aux acclamations universelles des habitants, toujours amis de la France, toujours par le cœur ennemis de l'Autriche.

GANZAC (*bataille de*). Quarante mille Perses, commandés par Chosroës II, viènent camper à Ganzac (maintenant Tauris), sur le territoire de l'empire romain. Héraclius s'avance pour les combattre; son avant-garde tombe sur les postes avancés des Perses, et les taille en pièces. Chosroës effrayé fuit dans ses Etats. Les Romains le poursuivent, massacrent ses soldats, s'emparent de Ganzac. 623.

GARDA (*combat du lac*). Voyez Belone.

GARDA (*combat sur le lac*). Voyez Trente.

GARDA (*action du lac*). Après la bataille de Rivoli, le général Monnier envoya le capitaine d'infanterie Régnier au village de Garda, avec un détachement de cinquante hommes, pour en surveiller le lac et favoriser un débarquement. Au moment où il visitait un petit poste placé en avant, sept Autrichiens parurent; il ordonna de les attendre, et de tâcher de les faire prisonniers, tandis qu'il allait rassembler dans le village le reste de son détachement. Quand il sort du village, il trouve son poste amenant les sept prisonniers. Craignant d'être attaqué, il se disposait à prendre dans les environs une position avantageuse; mais à cinquante pas, quelle fut sa surprise de rencontrer une colonne autrichienne qu'il n'apperçut qu'à vingt pas au détour d'un

défilé ! Le commandant autrichien ordonne au capitaine Régnier de mettre bas les armes, disant qu'il est son prisonnier. *Non*, *Monsieur*, lui répond-il, *c'est vous ; j'ai désarmé votre avant-garde ; vous en voyez une partie : Bas les armes, ou point de quartier.* Ses soldats répètent ce cri. Les prisonniers voyant qu'au premier feu ils seraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre. Tant de bruit effraya l'officier ennemi ; il veut parler ; on ne lui répond qu'en criant : *Bas les armes*. Il propose de capituler. *Non*, lui répond le capitaine français : *Bas les armes et prisonnier. — Mais*, *Monsieur*, ajoute-t il, *si je me rends*, *n'aurai-je pas de mauvais traitements à éprouver. ?* Le capitaine Régnier lui assure, sur sa parole d'honneur, qu'il n'en a aucun à craindre. Alors le commandant autrichien s'avance, présente son épée ; sa troupe met bas les armes. Le capitaine français craignait que les Autrichiens ne s'appercussent enfin de son petit nombre ; il les fit retrograder. Il y avait deux barques au bord du lac : une certaine quantité d'Autrichiens s'y jètent sans que leurs officiers puissent les en empêcher. A peine sont-elles à soixante toises du rivage, que ces barques, trop surchargées, coulent bas. La majeure partie se noie. Quelques instants après, beaucoup d'Impériaux refusent de marcher ; les officiers eux-mêmes avaient l'air de partager cet avis. Le capitaine français sent le danger qui le menace ; il en apprécie toute l'imminence en entendant un de leurs capitaines leur dire : *Attendons encore. — Que dites-vous*, *Monsieur*, lui dit-il d'un ton ferme : *Où est donc l'honneur? N'êtes-vous pas prisonnier ? M'avez-vous rendu vos armes ? Ai-je votre parole ? Vous êtes officier ; je compte sur votre loyauté. Pour preuve, je vous rends votre épée, et faites marcher votre troupe, sans quoi je me vois forcé de faire marcher contre vous une colonne de six mille hommes qui me suit.* Le mot *honneur*, les victoires de l'armée d'Italie et la colonne imaginaire le décidèrent sans doute. *Je vais vous prouver*, *Monsieur*, dit-il, *que je connais l'honneur ; marchons*, *et je réponds que tout le monde nous suivra*. Il parle alors en allemand à ses soldats ; le calme se rétablit ; ils arrivent sans aucun événement nouveau au camp français, où l'on voit cinquante hommes déterminés amener dix-huit cents prisonniers du régiment impérial de Klebeck et d'un corps franc. On admire la pré-

sence d'esprit du capitaine Régnier ; mais on estime plus encore les talents du général de cette armée, qui frappait son ennemi à coups si redoublés, et séparait tellement les divisions autrichiennes par ses habiles manœuvres, qu'elles ignoraient également la nature des forces qui leur étaient opposées, et la position des divers corps de leur armée. 14 *janvier* 1797.

GARIGLIAN (*combat du*). Une armée française passe les Alpes pour réparer les pertes de Cérignoles, traverse le Gariglian dans l'Abruzze ultérieure. Gonzalve de Cordoue, beaucoup plus faible, se retranche à la vue de ses ennemis. Les Espagnols lui représentent qu'il y a de la témérité de demeurer devant un ennemi aussi formidable : *J'aime mieux*, répond Gonzalve, *trouver mon tombeau en gagnant un pouce de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années en cédant quelques pas.* L'événement le justifie. Le marquis de Saluces, commandant les Français, ne peut parvenir à emporter le camp des Espagnols. Il cède aux instances de ses officiers de cavalerie, qui demandent des quartiers pour subsister plus à leur aise. Le marquis perd la supériorité du nombre. Gonzalve jète ses ponts à quelques lieues des Français, attaque successivement leurs quartiers, les bat en détail, assure à l'Espagne la possession de Naples. Don Hilesca, porte-drapeau de l'armée espagnole, a la main droite emportée ; de la gauche il saisit son drapeau; sans s'émouvoir, il continue de marcher comme s'il ne lui était rien arrivé. 1502.

GARREZIO (*prise et combat de*). 1. Le général Dumerbion, s'étant rendu maître d'Ormea, envoya un trompette sommer Garrezio. Croyant voir l'armée française prête à tomber sur eux, les Piémontais ouvrirent leurs portes, et livrèrent sans coup férir des magasins considérables de blé, de farines, de riz, et une manufacture où l'on trouva des draps pour habiller l'armée. Les Français placèrent aussitôt des éclaireurs sur les crêtes des montagnes environnantes. Une seule compagnie de la quatre-vingt-dixneuvième fut chargée de ce service périlleux ; ils étaient en trop petit nombre dans ces montagnes pour pouvoir mutuellement se soutenir. Quinze hommes détachés le plus en avant, sont attaqués par quatre cents Piémontais. Pendant une

heure et demie, ils soutiènent le feu de leur mousqueterie, et leurs coups bien dirigés et bien ménagés en imposèrent aux assaillants au point qu'ils n'osèrent jamais monter jusqu'à eux. Cependant, manquant de cartouches, ils se disposaient à fondre sur les Piémontais la baïonnette en avant, et à se faire jour dans leurs rangs, quand une compagnie d'éclaireurs de la dix-neuvième demi-brigade, arrivant à leur secours, ils chargèrent ensemble l'ennemi, qui prit aussitôt la fuite. Cinq Français avaient été blessés dans un combat aussi inégal, sans que cela rallentît le courage des dix autres. 18 *avril* 1794.

2. Toujours vaincu, le roi de Sardaigne voulut imiter les moyens employés par la France; il ordonna une levée en masse, enjoignit à ses sujets de se pourvoir d'armes, de munitions et de vivres pour quatre jours. Quarante mille hommes se réunissent à la voix du gouverneur de Cherasco, et protestent, au nom de la mère de Dieu, que chacun d'eux est résolu de mourir, ou de chasser une fois pour toujours des états du roi de Sardaigne une horde de Français, ennemis du bon ordre. Malgré une promesse aussi solennelle, trente mille hommes abandonnent leurs drapeaux avant d'avoir même apperçu l'ennemi ; dix mille seulement arrivent à Garrezio, non loin des avant-postes français. Avertis de l'approche de cette singulière milice, les Français se mirent en bataille ; les éclaireurs s'avancèrent au combat en dansant, ayant leurs fusils encore en bandoulière. Les Piémontais, n'osant regarder un ennemi qui leur montrait autant d'audace, se mirent à fuir à toutes jambes, abandonnant leur étendard. 5 *juillet* 1794.

3. Les Français avaient été chassés de Garrezio par les Autrichiens; mais ces avantages, chèrement achetés par les Impériaux et les Piémontais, ne furent pas eux-mêmes de longue durée. Le général Serrurier survint, et chassa une seconde fois les Piémontais de Garrezio. Il était urgent, pour compléter le succès de son entreprise, de passer promptement au delà du Tanaro. Si ces troupes marchaient aussitôt, la réussite était infaillible, pendant que l'ennemi épouvanté n'osait tenir. Le pain était dû à sa troupe; peu d'heures étaient nécessaires pour satisfaire à un besoin si urgent; mais l'opération était manquée. Le général Serrurier

fait battre à l'ordre à la tête de sa division, expose son embarras. Tous, d'une voix unanime, s'écrient : *Marchons sur-le-champ!* aucun ne voulut attendre le pain qui lui était dû. On part ; on enlève une batterie sur le chemin de Garrezio à Murseco. La division va bivouaquer sur les hauteurs de Pievetra, ayant enlevé en passant, dans les magasins de Priola et de Murseco, le pain destiné aux Autrichiens. 29 *novembre* 1794.

GAULOIS (*défaite des*). Sulpitius, dictateur romain, reçoit ordre de marcher contre les Gaulois. Pour lasser leur courage, il demeure long-temps tranquille dans son camp. Ses soldats, indignés des continuelles insultes des Gaulois, demandent à combattre ; ils poussent des cris séditieux. Sulpitius se rend, mais appèle la ruse à son secours. Il fait cacher dans un bois mille mulets montés par des valets, y joint deux cents cavaliers ; il leur ordonne de n'en sortir qu'à un signal. On en vient aux mains, on combat avec une égale ardeur ; tantôt les Gaulois reculent, tantôt les Romains sont enfoncés. Au plus fort de la mêlée, Sulpitius fait paraître sa fausse cavalerie ; elle fond en poussant de grands cris sur les Gaulois ébranlés. Ceux-ci veulent se retirer dans leur camp, il était pris par les Romains ; ils cherchent à fuir dans les bois, ils rencontrent les valets de l'armée romaine, qui en font un grand carnage. Sulpitius vainqueur vient triompher dans Rome. 358 *ans avant J. C.*

GAURUS (*journée du mont*). Rome, étendant sa puissance, prit Capoue, et déclara la guerre aux Samnites ; les consuls entrent en campagne 343 ans avant J. C. Cornelius campe dans le Samnium, près Satricule ; Valerius en Campanie au pied du mont Gaurus. Les Samnites viènent l'y chercher ; on s'observe quelques jours. Enfin on donne le signal ; les Samnites résistent long-temps, mais ne peuvent soutenir les efforts des Romains. Ils prènent enfin la fuite, abandonnant aux Romains leur camp et la victoire.

GAVARDO (*combat de*). Voyez Castiglione.

GAVI (*siége de*). En 1625, le connétable de Lesdiguières assiége Gavi ; le conseil de guerre trouve l'entreprise

dangereuse, parce que Barberousse a échoué devant cette place. *Eh bien!* répond-il froidement, *Barbe grise la prendra*. Cette plaisanterie d'un vieillard généreux ranime les courages abattus; les attaques réussissent, Gavi est pris.

GAVIGNANA (*bataille de*). Au moment où Charles-Quint assiégeait, en 1530, Florence, pour y rétablir les Médicis, Ferrucci, général des Florentins, tenta de la secourir avec trois mille hommes, une nombreuse artillerie et des munitions. Il voulut se réfugier à Gavignana, pour se soustraire à trois corps de troupes qui le poursuivaient de toutes parts. Tandis qu'il entrait d'un côté dans la ville, le prince Philibert d'Orange s'y introduisait de l'autre. Ferrucci descend de cheval, prend une pique, engage une action sanglante. Le combat est terrible, les succès variés, les deux partis vainqueurs tour-à-tour; le prince d'Orange est tué. Ses troupes fuient; d'autres corps espagnols surviènent, recommencent le combat avec une nouvelle fureur. Ferrucci, accablé par le nombre, repousse encore l'ennemi; un moment il se croit victorieux, lorsque plusieurs compagnies d'Allemands, qui n'avaient pas encore donné, tombent sur lui. La victoire l'abandonne, mais sa valeur le soutient au milieu des dangers; il immole tout ce qui s'offre à ses coups, combat comme un lion, répand la terreur où il se montre. Resté presque le dernier de ses guerriers, couvert de blessures mortelles, ne pouvant plus soutenir le poids de ses armes, il se rend. Le général espagnol, déshonorant sa victoire, fait désarmer, sur la place publique, cet illustre guerrier, lui perce le flanc de son épée en l'accablant d'injures. Ferrucci expirant lui reproche sa barbarie. *Lâche*, lui dit-il, *tu tues un homme mort*. 1530.

GAZA (*batailles et siége de*). 1. Alexandre assiégea pendant deux mois Gaza, l'une des clés de l'Egypte. Il en traita les habitants avec la dernière cruauté, pour se venger de deux blessures qu'il y reçut. Dix mille furent passés au fil de l'épée. Si Alexandre avait vaincu les Perses, il était vaincu lui-même par ses passions. Betis, gouverneur de Gaza, est pris dans les derniers assauts; Alexandre s'indigne du courage avec lequel il lui a vu affronter la mort, et le fait comparaître devant son trône. *Malheureux*, dit-il, *tu*

ne mourras pas les armes à la main, comme tu l'as souhaité. Attends-toi de souffrir tous les tourments que la vengeance peut inventer. Pour imiter Achille, qui fit traîner trois fois le corps d'Hector autour des murs de Troye, il fit percer les talons du malheureux Betis, attacher à un char qu'il fait courir au dehors des murs de Gaza, enlève ainsi à cet infortuné gouverneur le peu de vie que lui ont laissé ses blessures. 332 *ans avant J. C.*

2. Demétrius Poliorcètes perdit, dans les plaines de Gaza, une grande bataille contre Ptolémée, l'un des officiers d'Alexandre, qui s'était fait nommer roi d'Égypte. 312 *ans avant J. C.*

3. Amrou, commandeur des Sarrasins, se présenta, l'an 633, devant Gaza. Son gouverneur lui demanda fièrement, dans une entrevue, ce qui l'amenait en Syrie. *L'ordre de Dieu et de mon maître*, répond Amrou. On en vient aux mains; les troupes de Gaza sont taillées en pièces; Amrou coupe la retraite du gouverneur. Gaza lui ouvre ses portes.

4. L'armée d'Orient, commandée par Bonaparte, s'avanca, en 1799, dans la Palestine, sur les bords de la Méditerranée. Son point de réunion fut à Khan-Jounes. La disette, dans ces contrées sablonneuses où les puits sont rares, forçait ses divisions de marcher éloignées l'une de l'autre. L'abondance des eaux à Khan-Jounes avait fait choisir au général cet endroit pour réunir son armée. Bonaparte y arrive. La division Kléber, partie la première d'El-Arych, n'y était point encore parvenue. Inquiet sur son sort, il revient avec une simple escorte, à trois lieues de là jusqu'au Santon. Il y trouve l'avant-garde de la cavalerie de Kléber; ses guides l'avaient égaré. Pendant quarante-huit heures ces braves avaient erré dans des sables brûlants, sans pouvoir désaltérer leur soif par un verre d'eau. Les divisions Bon et Lannes, qui s'étaient aussi égarées en prenant d'autres routes, arrivent en même temps au Santon; les puits sont bientôt à sec. On ne peut obtenir qu'une légère quantité d'eau d'un puits que l'on creuse, faible adoucissement aux maux d'une armée mourant de soif. Le lendemain, ces soldats éprouvèrent la plus douce jouissance en appercevant à Khan-Jounes un puits d'une belle cons-

truction, fournissant de l'eau en abondance. A l'approche de cette armée, Abdalla, campé avec ses Mameloucks et de l'infanterie, à une lieue de Khan-Jounes, se replie sur Gaza. Bonaparte l'y suit. On apperçoit à une lieue un corps de Mameloucks sur les hauteurs. Bonaparte forme en carré ses divisions. La division Kléber, à la gauche, se dirige sur Gaza; à la droite des Mameloucks, le général Bon, au centre, marche vers leur front; la division de droite, commandée par le général Lannes, se dirige sur les hauteurs et tourne le poste d'Abdalla. Le général Murat, commandant la cavalerie, marche en avant avec six pièces de canon, et se disposait à charger, quand la cavalerie d'Abdalla fait, à son approche, plusieurs mouvements indiquant de l'indécision. Bientôt elle se retire au galop pour prendre une nouvelle position. Vainement Murat fait manœuvrer sa cavalerie de manière à l'attirer au combat; les Turcs battent continuellement en retraite, et disparaissent tout à fait avant la nuit. Une vingtaine de Turcs seulement sont tués par la division Kléber. L'armée française se trouvait déjà à une lieue au delà de Gaza; le quartier-général campe sur les hauteurs qui dominent cette place. Les habitants viènent se rendre à Bonaparte. Gaza possédait un fort de forme circulaire d'environ quarante toises de diamètre, flanqué de tours. Cette forteresse renfermait douze milliers de poudre, quelques canons, beaucoup de munitions de guerre, du biscuit et du riz. L'armée française profite de ces magasins. Bonaparte organise une administration, y laisse une garnison, continue sa marche sur Jaffa. Les habitants demeurent tranquilles et soumis pendant l'expédition de Syrie. A leur retour, les Français punissent les habitants des campagnes du meurtre de leurs compatriotes par l'incendie de leurs maisons et de leurs moissons. Gaza, demeurée paisible au milieu du soulèvement, est épargnée. On en fait seulement sauter les fortifications. 26 *février* 1799.

GÉDÉON (*victoire de*). Les Madianites s'apprêtaient à réduire les Israélites en captivité, quand le Seigneur suscita Gédéon pour les défendre. Au son de sa trompette, trente-deux mille hommes se réunissent; il publie, suivant la loi des Juifs, que tous ceux qui ont peur se retirent : il est abandonné de vingt-deux mille. Il a ordre ensuite de ne prendre que ceux de ces soldats qui, conduits au bord du Jourdain,

en boiront l'eau dans leurs mains sans mettre les genoux en terre. Il ne lui reste que trois cents hommes; il s'achemine vers le camp ennemi avec ces braves, portant chacun une trompette et une lampe dans un vase de terre. A minuit, ils sonnent de la trompette, se montrent en même temps de trois côtés du camp des Madianites; la terreur se répand dans leur camp; ils s'entretuent. Gédéon fait garder les passages du Jourdain; cette armée formidable est presque entièrement massacrée. 1214 *ans av. J. C.*

GÉHÉMI (*combat de*). Le général Desaix, commandant dans la Haute-Egypte, voulant y rétablir la tranquillité, avait ordonné aux officiers sous ses ordres de repousser dans les déserts tous les Arabes qui oseraient se montrer dans quelques lieux habités. Le chef de brigade Lasalle, commandant le vingt-deuxième régiment de dragons et un bataillon de la quatre-vingt-huitième, arrive près Géhémi. Les Arabes d'Yambo occupaient ce village extrêmement fort de la Haute-Egypte; Lasalle le fait cerner, marche droit à l'ennemi. Les Arabes font une seule décharge, et se jètent dans un enclos ceint d'une double muraille crénelée. A l'abri de ce rempart, ils résistent plusieurs heures au feu du canon et de la mousqueterie; mais ils sont cependant enfoncés. Trois cents Arabes demeurent sur le champ de bataille; le reste gagne les déserts à la faveur des jardins. Le général Davout poursuit ces restes épars, et les joint seulement un mois après à Bénéadi. 11 *avril* 1799.

GEISBERG (*combat et prise du*). Le général Hoche, marchant de succès en succès, emporte les lignes de la Lauter, puis attaque les Impériaux, le 6 décembre 1793, en avant de Landau. Au centre, en avant de Haguenau, le château de Geisberg était le lieu le plus avancé de la ligne ennemie, et par sa situation le point décisif. Le premier bataillon de réquisition de la ville de Chaumont, qui arrivait à l'instant, gravit la montagne sous le feu de trois bataillons autrichiens avec le premier bataillon du trente-troisième de ligne. Forcés par la fatigue de faire halte à mi-côte, ils y furent chargés par les dragons de Toscane, les repoussèrent, achevèrent de la gravir, emportèrent le château à la baïonnette. Un décret distingua cette action d'éclat, et exempta ce bataillon de toute incorporation dans d'autres corps.

Hoche ordonne au général Donadieu, commandant la cavalerie, d'attaquer celle de l'ennemi; cet ordre ne fut point exécuté. Cette désobéissance d'un homme, connu auparavant par des actes de courage, fut punie de mort. Cependant les généraux allemands effectuaient leur retraite sur Weissembourg; le duc de Brunswick, qui s'était porté au point d'attaque, se mit inutilement à la tête de quatre bataillons autrichiens, et marcha en avant : ce mouvement ne fut point soutenu du reste de la ligne. Les deux généraux en chef, Brunswick et Wurmser, eurent une vive explication sur le terrain même de l'action, et cette preuve publique de mésintelligence hâta sans doute les revers. L'armée impériale se forma encore en bataille sur les hauteurs de Weissembourg, où Brunswick voulait se maintenir; mais, au premier coup de canon, la retraite se fit au travers des lignes de la Lauter, auxquelles on avait d'avance pratiqué des ouvertures. 6 *décembre* 1793.

GEISENFELD (*combat de*). L'armée de Rhin et Moselle, ayant passé le Lech, s'avança en 1796 dans la Bavière sans éprouver beaucoup de résistance. Le général Latour, après avoir rallié ses troupes avec peine, se retira derrière l'Iser à la suite du combat de Friedberg. Les généraux autrichiens cédaient toujours le terrain aux Français sans le leur disputer; leurs manœuvres indiquaient de l'incertitude sur les vues ultérieures du général Moreau, et peut-être quelques pensées de le faire engager dans l'intérieur de l'Allemagne pour l'envelopper plus aisément, si le prince Charles repoussait au delà du Rhin le général Jourdan. Incertain sur le sort de l'armée de Jourdan, craignant de se compromettre même par de nouveaux succès, Moreau demeura stationnaire; dans ce moment les Allemands manœuvrèrent pour lui fermer le chemin du Tirol et couvrir Ratisbonne. Le général français, mal instruit de ces dispositions, tâchait de découvrir alors le point où l'ennemi pourrait être attaqué avec quelque avantage, et faisait ses efforts pour couvrir sa droite, quand les Impériaux tombèrent inopinément; le premier septembre, sur son avant-garde à Geisenfeld. Elle fut d'abord repoussée; un corps considérable de cavalerie allemande pénétra jusque sur Reicherzoffen. Aussitôt, les troupes détachées de l'aile gauche de l'armée française revinrent, repoussèrent la cavalerie autrichienne. L'infan-

terie légère, postée dans le bois de Geisenfeld, soutint le premier choc avec une intrépidité qui donna le temps à la cavalerie de réserve de monter à cheval, au corps de bataille de s'avancer. Le combat s'engagea très-vivement entre Puech et la chapelle Saint-Gast, au moment où l'armée française se déploya. Les Autrichiens, maîtres de cette chapelle, y établirent une nombreuse artillerie; elle força notre droite à se replier. Cependant la principale attaque se dirigea par la grande route sur Langenbruck; les troupes françaises occupaient une extrémité de ce village et les hauteurs qui le dominent, tandis que les Autrichiens en étaient à l'autre extrémité. Deux fois l'infanterie autrichienne, formée en colonnes d'attaque, traversa le village, et commença à gravir ses hauteurs; deux fois elle fut repoussée et mise en désordre. Cependant la cavalerie autrichienne, infiniment plus nombreuse, se déploya entre Langenbruck et Geisenfeld. Voulant profiter de cette supériorité, le général Latour la fit avancer au travers de prairies marécageuses; elle se déploya même pour fournir une charge générale sur notre gauche. Les généraux Desaix et Beaupui, s'appercevant de ce mouvement, y firent marcher aussitôt une compagnie d'artillerie légère, un bataillon d'infanterie et trois régiments de cavalerie. Cette manœuvre se fit à l'abri d'un rideau qui en déroba la vue aux Autrichiens. La cavalerie allemande, voyant seulement quelques pelotons épars avec une faible artillerie, s'avança au combat avec une singulière audace; sa marche ne fut pas même arrêtée par quatre pièces de canon tirant à mitraille. Elle chargeait cette batterie avec la plus grande valeur; mais quand elle en fut à vingt-cinq pas près de la crête de la hauteur, le premier régiment de carabiniers, se montrant tout à coup, la chargea de front avec tant de vigueur, que cette cavalerie, deux fois plus nombreuse que celle des Français, fut jetée en désordre dans les endroits les plus marécageux des prairies. Le sixième de dragons et le huitième de chasseurs, la prenant en même temps en flanc, l'empêchèrent de se retirer par les chemins qu'elle avait suivis, et la forcèrent de défiler en partie devant un bataillon de la soixante-deuxième; elle y éprouva une grande perte, et laissa plus de deux cents chevaux sur le champ de bataille. Le succès de cette charge influa singulièrement sur le résultat de cette affaire.

L'ennemi fit encore une tentative inutile sur le village de Langenbruck. Cependant Desaix, avec le corps de bataille, reprit enfin l'offensive; un bataillon de la quatre-vingt-dix-septième attaqua la chapelle Saint-Gast, et s'en empara: elle y prit un obusier et un caisson à la vue d'un régiment de cuirassiers. Ce mauvais succès détermina les Autrichiens à se retirer; ils le firent avec assez d'ordre jusqu'à Geisenfeld. Une colonne ennemie, qui s'était dirigée sur Reicherzoffen pour tenter le passage de la Paar, fut repoussée avec perte. Le centre de l'armée, occupé de l'attaque de Freysing, ne prit aucune part à cette action. Le vent étant contraire, on n'entendit pas la canonnade de la gauche; on fut informé trop tard de ce qui s'y passait pour pouvoir y envoyer du renfort. Cet accident fut heureux pour l'ennemi; car on aurait porté un gros corps sur ses derrières, ce qui aurait beaucoup augmenté sa perte. Les trois corps de Nauendorff, de Latour et de Mercantin, s'étaient réunis dans cette journée contre une seule division de l'aile gauche, jointe à la cavalerie de réserve; cependant cette immense supériorité n'empêcha point l'ennemi d'échouer dans cette entreprise, et d'être repoussé avec une perte de douze cents hommes tués ou blessés, et trois cents prisonniers. 1 *septembre* 1796.

GELBOE (*bataille de*). Achis, roi des Philistins, défit sur les monts Gelboë Saül, premier roi d'Israël; il y périt avec Jonathas. Son royaume passa à David. 1059 *ans av. J. C.*

GEMBLOURS (*bataille de*). Révoltés par la perfidie et la cruauté des Espagnols, les Flamands reprirent les armes en 1578; leur armée fut rencontrée par les arquebusiers espagnols près de Gemblours. La cavalerie flamande présenta le front au premier feu; elle semblait attendre avec courage la gendarmerie espagnole; mais la résistance ne répondit pas à ces premiers moments. Le prince de Parme et don Juan accourent; les Flamands s'épouvantent, croyant avoir devant eux une armée entière. Leur cavalerie se rejète sur l'infanterie de leur propre armée, et l'écrase; trois mille Flamands périssent. On leur enlève trente drapeaux, quatre étendards, leurs canons, leurs équipages; leur général et leurs officiers sont prisonniers. 1578.

GÉMINIEN (*prise du mont*). Entre les précipices du mont Aurose, en Mauritanie, est un rocher très-élevé auquel on a donné le nom de Géminien. Les Maures y bâtirent un fort pour se préserver des Romains. Yabdas, leur roi, en avait confié la garde, en 539, à un vieil officier d'une rare fidélité. Regardant ce poste comme inexpugnable, il y avait renfermé ses femmes et ses trésors. Les Romains, en visitant les détours de la montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de la tour. Un d'eux se hasarde d'y monter; ses efforts sont heureux : il abat la tête du gouverneur. Suivi d'un grand nombre de ses camarades, ils enlèvent cette tour; Salomon, leur général, récompense leur valeur avec le riche butin qu'ils y trouvèrent.

GEMMINGEN (*bataille de*). Quand les Espagnols eurent été battus par les Flamands, à Héligerlée, le duc d'Albe prit le commandement de leurs troupes. Il marcha aussitôt vers le comte Louis de Frise, campé en-deçà de l'Ems, devant un village nommé Gemmingen. Pour arriver à son camp, il fallait parcourir une digue de plus de quatre lieues. Le terrain environnant était tellement coupé de canaux communiquants à l'Ems, qu'il était aussi difficile d'y pénétrer que de s'en rendre maître. Le camp du comte était d'ailleurs bien défendu. Derrière était un village, à sa gauche le fleuve, à sa droite la campagne bordée de bons retranchements, partout où le terrain le permettait. On ne pouvait arriver à lui de front, qu'en suivant la digue même qui était hérissée d'artillerie dans l'intervalle compris entre deux fortes redoutes qui la défendaient. De part et d'autre on comptait douze mille hommes d'infanterie ; le duc d'Albe avait plus de cavalerie. Ce prince en fait avancer un gros, sous les ordres de Ferdinand, son fils naturel, avec ordre de s'emparer, pied à pied, de toutes les maisons, et de tous les ponts sur les canaux transversaux. Pendant ce temps, le reste de son armée s'avançait, sur un front fort étroit, sur la digue. Davila rencontre un parti de Flamands qui levait les écluses pour inonder la campagne; il met en fuite les Hollandais, ferme les écluses. Le duc d'Albe arrive peu à près à la vue du camp ennemi. Le plus grand désordre y régnait. Louis, ignorant l'arrivée entière de l'armée des Espagnols, rassemble en hâte ses troupes en deux gros bataillons,

les range en ordre profond, de manière à résister sur un terrain aussi étroit, et leur ordonne de charger les Royalistes. La mêlée s'engage; les Espagnols sont autant animés par la présence du duc d'Albe, qu'elle décourage les troupes de Louis. Déconcertées, elles plient après le premier choc. Les Espagnols les poursuivent avec une telle ardeur qu'ils entrent pêle-mêle dans le camp du comte. Les Flamands s'efforcent de sauver leur vie par la fuite. Les Espagnols, plus altérés de sang, qu'avides de butin, ne font point de prisonniers. Pour se soustraire aux vainqueurs, les fuyards s'abandonnèrent à la rapidité du fleuve. Un très-grand nombre y périt. Le comte traversa l'Ems à la nage, perdit sept mille hommes, son artillerie, ses bagages. La satisfaction d'avoir remporté une victoire, est empoisonnée, pour le duc d'Albe, en voyant un village réduit en cendres par le régiment de Sardaigne, après l'action. Un exemple lui paraît nécessaire pour rassurer le peuple consterné, et maintenir la discipline. Il fait ranger ce régiment en bataille au milieu de l'armée, fait pendre les auteurs de l'incendie, dégrade toutes les compagnies, excepté une qui n'est pas coupable. Les soldats sont incorporés dans d'autres régiments; leurs officiers cassés sont réduits à la condition de soldats. 1568.

GÊNES (*sièges de*). 1. Gênes exista long-temps en république indépendante; son industrie, ses richesses excitaient l'envie des princes voisins, en même temps que la faiblesse de ses moyens militaires la mettait dans la dépendance de ceux qui s'en approchaient avec de formidables armées. Sa position géographique lui faisait un besoin de demeurer unie à la France. La France, alliée à l'Espagne dans la guerre de 1746, devint maîtresse d'une partie du Milanais; mais elle éprouva vers la fin des hostilités, des revers. Les armées alliées, après la bataille de Plaisance, réfugiées d'abord dans Gênes, n'y trouvèrent pas assez de subsistances, et laissèrent bientôt les Génois exposés à la vengeance de la maison d'Autriche. Outre son enceinte, Gênes en a une seconde de plus de deux lieues d'étendue, formée par une chaîne de rochers. Au delà de cette double enceinte, l'Apennin lui sert de tous côtés d'un troisième rang de fortifications. Quarante mille Autrichiens et vingt mille Piémontais s'avancent vers la Bocchetta pour venger

la maison d'Autriche de l'injure qu'on lui a faite en donnant asyle à une armée ennemie. A cet aspect, les milices génoises qui défendaient la Bocchetta fuient et livrent Gênes, sans défense, à un implacable ennemi. La consternation des Génois ne leur permit pas seulement de se défendre; ils avaient une grosse artillerie. L'ennemi n'avait point de canon de siége; ils n'attendirent pas que ce canon fût arrivé : la terreur les précipita dans tous les malheurs qu'ils voulaient éviter. Quatre sénateurs furent envoyés dans les montagnes de Gênes pour recevoir la loi du vainqueur, qui exigea de lui remettre la ville dans vingt-quatre heures, de rendre les Français, les Espagnols et leur garnison prisonniers. On envoya des ôtages à Milan, en attendant les taxes qu'il plairait au vainqueur d'imposer. L'impératrice-reine, préférant l'argent, dont elle avait un pressant besoin, au stérile honneur d'humilier des faibles, imposa Gênes à vingt-quatre millions de livres : c'était la ruiner entièrement. D'ailleurs sa domination sur Gênes pouvait être d'une courte durée; elle devait plutôt l'appauvrir, pour lui ôter tout crédit, que d'exiger des soumissions qui eussent satisfait son orgueil et non son intérêt.

Les Autrichiens usaient avec rigueur du droit de la victoire. Les Génois, ayant épuisé leurs ressources et donné tout l'argent de leur banque de Saint-George pour payer seize millions, demandèrent grâce pour les huit autres; mais on leur signifia, de la part de l'impératrice-reine, que non seulement il les fallait donner, mais qu'il fallait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régiments répandus dans les faubourgs de Saint-Pierre des Arènes, de Bisagno, et dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitants; leur commerce était ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, les magnifiques maisons de campagne qui embellissaient les dehors de Gênes pillées, les habitants traités en esclaves par le soldat : ils n'avaient plus à perdre que la vie, et il n'y avait point de Génois qui ne parût enfin résolu à la sacrifier plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement si honteux et si rude.

Les Autrichiens tiraient de l'arsenal de Gênes des canons et des mortiers pour l'expédition de Provence, et ils faisaient servir les habitants à ce travail. Le peuple murmurait, mais il obéissait. Un capitaine autrichien ayant rude-

ment frappé un habitant qui ne s'empressait pas assez, ce moment fut le signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, et s'arma de tout ce qu'il put trouver; pierres, bâtons, épées, fusils, instruments de toute espèce. Ce peuple, qui n'avait pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étaient encore éloignés, la défendit quand ils en étaient les maîtres. Le marquis de Botta, qui était à Saint-Pierre des Arènes, crut que cette émeute du peuple se ralentirait d'elle-même, et que la crainte reprendrait bientôt la place de cette fureur passagère. Le lendemain, il se contenta de renforcer la garde des portes, et d'envoyer quelques détachements dans les rues. Le peuple, attroupé en plus grand nombre que la veille, courait au palais du doge demander les armes qui sont dans ce palais; le doge ne répondit rien : les domestiques indiquèrent un autre magasin. On y court, on l'enfonce, on s'arme; une centaine d'officiers se distribue dans la place. On se barricade dans les rues; et l'ordre, qu'on tâche de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleversement subit et furieux, n'en ralentit point l'ardeur.

Il sembla que dans cette journée et dans les suivantes la consternation, qui avait si long-temps atterré l'esprit des Gênois, eût passé dans les Allemands. Ils ne tentèrent pas de combattre le peuple avec des troupes régulières; ils laissèrent les soulevés se rendre maîtres de la porte Saint-Thomas et de la porte Saint-Michel. Le sénat, qui ne savait pas encore si le peuple soutiendrait ce qu'il avait si bien commencé, envoya une députation au général autrichien dans Saint-Pierre des Arènes. Le marquis de Botta négocia lorsqu'il fallait combattre; il dit aux sénateurs qu'ils armassent les troupes génoises laissées désarmées dans la ville, et qu'ils les joignissent aux Autrichiens pour tomber sur les rebelles au signal qu'il ferait. Mais on ne devait pas s'attendre que le sénat de Gênes se joignît aux oppresseurs de la patrie pour accabler ses défenseurs et pour achever sa perte.

Les Allemands, comptant sur les intelligences qu'ils avaient dans la ville, s'avancèrent à la porte de Bisagno par le faubourg qui porte ce nom; mais ils y furent reçus par des salves de canon et de mousqueterie. Le peuple de Gênes composait alors une armée; on battait la caisse dans la ville au nom du peuple, et on ordonnait sous peine de la

vie à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, et de se ranger sous les drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans le faubourg de Bisagno, et dans celui de St.-Pierre des Arènes; le tocsin sonnait en même temps dans tous les villages des vallées : les paysans s'assemblèrent au nombre de vingt mille. Un prince Doria, à la tête du peuple, attaqua le marquis de Botta dans Saint-Pierre des Arènes; le général et ses neuf régiments se retirèrent en désordre : ils laissèrent quatre mille prisonniers et près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, et allèrent au poste de la Bocchetta, poursuivis sans cesse par de simples paysans, et forcés enfin d'abandonner ce poste, et de fuir jusqu'à Gavi.

C'est ainsi que les Autrichiens perdirent Gênes pour avoir trop méprisé et accablé le peuple, et pour avoir eu la simplicité de croire que le sénat se joindrait à eux contre les habitants qui secouraient le sénat même. L'Europe vit avec surprise qu'un peuple faible, nourri loin des armes, et que ni son enceinte de rochers, ni les rois de France, d'Espagne, de Naples, n'avaient pu sauver du joug des Autrichiens, l'eût brisé sans aucun secours, et eût chassé ses vainqueurs.

Les Autrichiens, aidés des Piémontais, en sortant de Provence, menaçaient Gênes de rentrer dans ses murs. Un des généraux autrichiens avait déjà renforcé ses troupes de soldats albanais, accoutumès à combattre au milieu des rochers. Ce sont les anciens Epirotes, qui passent encore pour être aussi bons guerriers que leurs ancêtres. Il eut ces Epirotes par le moyen de son oncle, ce fameux Schullenbourg qui, après avoir résisté au roi de Suède Charles XII, avait défendu Corfou contre l'empire ottoman. Les Autrichiens repassèrent donc la Bocchetta : ils resserraient Gênes d'assez près; la campagne à droite et à gauche était livrée à la fureur des troupes irrégulières, au saccagement et à la dévastation. Gênes était consternée, et cette consternation même y produisait des intelligences avec ses oppresseurs : pour comble de malheur, il y avait alors une grande division entre le sénat et le peuple. La ville avait des vivres, mais plus d'argent; et il fallait dix-huit mille florins par jour pour entretenir les milices qui combattaient dans la campagne, ou qui gardaient la ville. La république n'avait ni aucune troupe régulière aguerrie, ni aucun officier expérimenté.

Nul secours n'y pouvait arriver que par mer, et encore au hasard d'être pris par une flotte anglaise, conduite par l'amiral Medlay, qui dominait sur les côtes.

Le roi de France fit d'abord tenir au sénat un million, par un petit vaisseau qui échappa aux Anglais. Les galères de Toulon et de Marseille partent chargées d'environ six mille hommes. On relâcha en Corse et à Monaco à cause d'une tempête, et surtout de la flotte anglaise. Cette flotte prit six bâtiments qui portaient environ mille soldats; mais enfin le reste entra dans Gênes au nombre d'environ quatre mille cinq cents Français, qui firent renaître l'espérance.

Bientôt après, le duc de Boufflers arrive et vient commander les troupes qui défendent Gênes, et dont le nombre augmente de jour en jour. Il fallut que ce général passât dans une barque et trompât la flotte de l'amiral Medlay.

Le duc de Boufflers se trouvait à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulières dans une ville bloquée, qui s'attendait à être bientôt assiégée : il y avait peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre; les chefs du peuple étaient peu soumis au sénat. Les Autrichiens conservaient toujours quelques intelligences. Le duc de Boufflers eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venait défendre qu'avec ceux qu'il venait combattre. Il mit l'ordre partout; des provisions de toute espèce abordèrent en sûreté, moyennant une rétribution qu'on donnait en secret à des capitaines de vaisseaux anglais; tant l'intérêt particulier sert toujours à faire ou à réparer les malheurs publics! Les Autrichiens avaient quelques moines dans leur parti : on leur opposa les mêmes armes avec plus de force; on engagea les confesseurs à refuser l'absolution à quiconque balançait entre la patrie et les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageait par son enthousiasme en leur parlant, et par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnaient tous les jours, et mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les dames génoises mirent en gage leurs pierreries chez des Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires.

Mais le plus puissant de ces encouragements fut la valeur des troupes françaises, que le duc de Boufflers employait souvent à attaquer les ennemis dans leurs postes au delà de la double enceinte de Gênes. On réussit dans presque tous ces petits combats, dont le détail attirait alors l'attention,

et qui se perdent ensuite parmi les événements innombrables.

La cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur et de cette gloire; il mourut de la petite vérole le jour même que les ennemis se retiraient. Il était fils du maréchal de Boufflers, ce général si estimé sous Louis XIV, homme vertueux, bon citoyen; et le duc avait les qualités de son père.

Gênes n'était pas alors pressée, mais elle était toujours très-menacée par les Piémontais, maîtres de tous les environs, par la flotte anglaise qui bouchait ses ports, par les Autrichiens qui revenaient des Alpes fondre sur elle. Il fallait que le maréchal de Belle-Isle descendît en Italie, et c'est ce qui était d'une extrême difficulté.

Gênes devait à la fin être accablée, le royaume de Naples exposé, toute espérance ôtée à don Philippe de s'établir en Italie. Le duc de Modène en ce cas paraissait sans ressource; Louis XV ne se rebuta pas.

Il envoya à Gênes le duc de Richelieu, de nouvelles troupes, de l'argent. Le duc de Richelieu arrive dans un petit bâtiment, malgré la flotte anglaise; ses troupes passent à la faveur de la même manœuvre. La cour de Madrid seconde ces efforts; elle fait passer à Gênes environ trois mille hommes; elles promet deux cent cinquante mille livres par mois aux Génois : mais le roi de France les donne; le duc de Richelieu repousse les ennemis dans plusieurs combats, fait fortifier tous les postes, met les côtes en sûreté. Alors la cour d'Angleterre s'épuisait pour faire tomber Gênes, comme celle de France pour la défendre. Le ministère anglais donne cent cinquante mille livres sterlings à l'impératrice-reine, et autant au roi de Sardaigne pour entreprendre le siége de Gênes. Les Anglais perdirent leurs avances. Le maréchal de Belle-Isle, après avoir pris le comté de Nice, tenait les Autrichiens et les Piémontais en alarmes. S'ils faisaient le siége de Gênes, il tombait sur eux. Ainsi étant encore arrêté par eux, il les arrêtait. 1747.

2. L'armée d'Italie, si heureuse et si brillante sous Bonaparte, éprouvait une suite continuelle de revers depuis la déroute de Schérer. Nul capitaine n'avait su ramener sous ses drapeaux la victoire. Il existait à peine soixante

mille des braves, qui tenaient, une année auparavant, sous leurs lois Naples, Rome, la Toscane, le Milanais. Cent mille Français, compagnons des travaux et de la gloire de Bonaparte, avaient péri; Coni venait d'être prise; la France ne possédait plus rien en Italie; ses postes étaient repliés sur le sommet des Alpes, gardés par une poignée de soldats nus, mourants de faim, sans vêtements, sans chaussures, ressemblants plutôt, par leur maigreur et les maladies qui les dévoraient, à des spectres qu'à des hommes. L'abattement était dans tous les esprits, le découragement dans tous les cœurs. Les caisses étaient à sec, les magasins vides, les hôpitaux manquant de nourriture, de médicaments, et même de paille pour reposer les malades. Dans ce pitoyable état, cette armée se consumait encore plus rapidement par une épidémie qui venait de faire descendre au tombeau Championnet, son général, célèbre par ses victoires sur le Rhin, par la conquête de Naples, et ses disgrâces. Le malheur et la misère avaient rompu, parmi ces troupes, tous les liens de la subordination et de la discipline; on voyait chaque jour la désertion éclaircir les rangs; des corps entiers rentraient en France sans ordres; des généraux abandonnaient leurs postes sans permission. Dans cette désorganisation totale, on admirait encore quelques braves tuant les derniers de leurs chevaux pour prolonger leur existence, pendant le plus rude des hivers, sur les rochers de la Ligurie; des corps d'officiers occupant, seuls devant l'ennemi, des positions confiées à la garde de leurs bataillons entiers, maintenant dépourvus de soldats. La cour de Vienne, instruite de cette déplorable situation, dirigea sur ce point ses principaux efforts. Elle voulait conquérir Gênes; se porter sur le Var; entrer en Provence; combiner ses opérations avec quinze mille Anglais, débarqués récemment au Port-Mahon, et profiter des mouvements de chouannerie qui se manifestaient dans le Midi. Le poste le plus important, comme le plus difficile, était en ce moment le commandement de l'armée d'Italie; Bonaparte le confia au général Masséna. Il fallait beaucoup de dévouement pour quitter une armée victorieuse, et venir se mettre à la tête de trente mille hommes cantonnés sur les hauteurs de Gênes, qui, dans le comble de la faiblesse et du malheur, devaient supporter l'effort d'une des plus belles armées de l'Allemagne. Mais le premier

théâtre de la gloire de Bonaparte, n'était-il pas toujours, pour la guerre, le premier théâtre du monde ? Le seul nom d'armée d'Italie ne conservait-il pas une considération que tous ses malheurs n'avaient pu lui enlever ? Bonaparte pouvait-il oublier le besoin du soldat? Masséna se sentait assez de fermeté pour faire renaître la discipline, assez de génie pour se créer des ressources, assez de talent pour soutenir honorablement une guerre offensive.

Il part, investi de grands pouvoirs, pour assurer le payement de la solde de son armée, pourvoir à son habillement, son équipement et ses vivres. Marseille lui fournit du blé, les départements méridionaux doivent lui envoyer des hommes pour remplir ses cadres vides. Un sage réglement suffit pour arrêter l'épidémie; il voit des divisions rentrer en France sans ordre; il accorde des récompenses aux soldats demeurés fidèles à leurs drapeaux; il est inflexible envers les déserteurs. Une demi-brigade est désarmée; une autre incorporée; tous les officiers qui ont suivi les déserteurs sont condamnés à mort; les officiers qui ont seulement favorisé la désertion sont dégradés. Il prend des mesures pour secourir les hôpitaux; facilite le commerce des grains; autorise l'armement en course, pour protéger les convois; fait connaître au gouvernement les fournisseurs inexacts ou infidèles; établit des dépôts de munitions sur toute la côte; réorganise entièrement son état-major, composé d'officiers estimables sans doute, mais qui avaient perdu la confiance du soldat, par des revers continuels. Les généraux Soult, Gazan, Thurreau, Oudinot viènent en occuper les premiers postes.

Masséna arrive donc à Gênes le 18 février 1800; il y trouve des travaux plus difficiles encore; la majorité des riches génois favorisait l'ennemi; les soldats, démoralisés par une profonde misère, vendaient tout, jusqu'aux consignes les plus essentielles; les Autrichiens étaient instruits, par de faux réfugiés italiens, de tout ce qui se passait dans la place. Un général génois, parjure à ses serments, dévoilait aux ennemis les délibérations du conseil de guerre. Azaretto est découvert. Un gouvernement ferme et ami des Français, remplace à Gênes des hommes irrésolus et peut-êrre malintentionnés. Depuis plusieurs mois les environs de Gênes étaient insurgés contre les Français; Masséna menace les paysans génois

de la vengeance nationale, et les punit; ils rentrent dans le devoir. Il attendait de France vingt-deux bataillons; il en reçoit seulement mille hommes : c'était presque une légion d'officiers sans troupes. Le corps des officiers du bataillon de la Lozère arrive complet, mais il amène un seul soldat. Estimant qu'une surabondance d'officiers achèverait de détruire toute émulation, en enlevant, de vieux brevets à la main, les grades au mérite, il les renvoye dans leurs départements chercher leurs soldats; sollicite les administrations de lui fournir les hommes nécessaires pour défendre leurs foyers et leurs propriétés menacés. Jamais les besoins n'avaient été plus urgents dans une armée de vingt-cinq mille hommes, défendant toutes les avenues du Dauphiné et de la Provence, depuis le mont Cénis jusqu'à Gênes. Malgré les mesures prises pour améliorer son sort, elle n'avait éprouvé qu'un mieux momentané, n'ayant reçu qu'une partie des grains achetés à Gênes par Masséna; elle vivait à la journée, recevait une partie des rations ordonnées par la loi, était chaque jour au moment de manquer absolument de pain. Le peuple de Gênes n'en avait que deux onces par jour. Cette misère générale, cette appréhension continuelle de disette, présentaient une perspective accablante. Tout semblait contrarier les efforts du général en chef. S'il débarrasse la Ligurie de toutes les charges inutiles, s'il porte l'économie dans les frais d'administration, s'il arrête, par sa fermeté, les mécontentements sourds qui naissaient des abus de pouvoir dans les employés, s'il met chaque homme à sa place, s'il sait réorganiser son armée, il est continuellement contrarié par la mauvaise foi des fournisseurs, et par les vents qui restèrent constamment contraires, pendant quatre mois, aux arrivages des vivres. Le plus cruel de ses embarras est occasionné par la compagnie Antonini, qui, après les retards les plus inouis, manqua à tous ses engagements, au moment où elle semblait en mesure d'y satisfaire. Il punit Antonini, casse son marché, puis fait arrêter ses agents; sait engager des négociants de Gênes à approvisionner pour quelque temps son armée; envoye à Marseille un général pour saisir et arrêter tous les grains appartenants à la compagnie Antonini, qui, après avoir reçu des avances du trésor public, n'avait rempli aucun de ses engagements. Mais que faisaient à des maux urgents des

remèdes lents qui ne pouvaient agir que dans la suite? leur immensité absorbait toutes les ressources. On touchait au moment où dans les défilés des Alpes, devenus praticables, l'ennemi devait commencer à se rassembler, allait rentrer en campagne, et serrait déjà les avant-postes français. Gênes n'était pas approvisionnée, Savone n'avait pu l'être ; le gouvernement ligurien déclarait ne pouvoir plus concourir à nourrir les troupes ; les maladies continuaient, l'argent, si nécessaire dans une armée où tout abonde, manquait absolument dans celle-ci. Des couriers et des officiers de tous grades portaient sans cesse au premier consul ces affligeants détails ; mais la position de cette armée était telle, qu'elle ne pouvait être immédiatement secourue dans la situation où elle se trouvait, et qu'il était essentiel qu'elle la conservât long-temps. C'était par le mont Saint-Bernard que Bonaparte pensait à sauver l'Italie, et non en envoyant encore périr de faim et de misère de nouvelles troupes sur les rochers arides de la Ligurie ; c'était en surprenant son ennemi par une attaque éloignée qu'il voulait dégager Gênes et recouvrer ses anciennes conquêtes. Mais, préparant au loin la victoire, Bonaparte se contenta de promettre à Masséna des secours. Masséna eut la douleur de se voir bloquer dans Gênes au moment où la pénurie et la misère étaient dans le plus haut période ; où l'armée n'avait pas de pain pour vingt-quatre heures ; où il attendait sous peu de jours trois demi-brigades d'infanterie, trois régiments de cavalerie ; où deux millions de numéraire étaient arrivés à Nice ; où dix-huit mille quintaux de blés étaient près d'entrer dans le port. Les Autrichiens firent évanouir ces flatteuses espérances en attaquant Gênes le 5 avril 1800. Pendant l'hiver, un simple cordon de troupes autrichiennes était demeuré devant Gênes ; toute l'armée allemande avait été disséminée dans les places de la Lombardie, du pays de Venise, de la marche d'Ancône. Ainsi divisée, elle avait paru faible ; mais elle avait reçu facilement tout ce qui était nécessaire à son entière restauration. Les renforts et les recrues qui lui étaient arrivés pendant son long repos n'avaient pas même été apperçus ; rien n'indiquait qu'elle fût en mesure. On croyait même qu'elle entrerait fort tard en campagne, et qu'on pourrait la prévenir, lorsque déjà les corps qui la composaient marchaient pour se rassembler.

L'étonnement fut universel quand on vit M. de Mélas réunir en peu de jours dix mille hommes en avant de Bobbio, dix mille hommes en avant de Tortone, trente mille à Acqui et Alexandrie, et se présenter devant Gênes, laissant encore dans le Piémont toute sa cavalerie, une artillerie superbe, et vingt mille hommes d'infanterie. Qu'avait Masséna à opposer à une armée aussi formidable ? Quinze mille trois cent vingt hommes. Comme les troupes françaises, composées d'hommes affaiblis par les maladies, ne présentaient aucun équilibre dans les moyens et dans les forces, tout le but de Masséna fut de parvenir à diviser celles de l'ennemi pour porter ses troupes réunies vers ses parties éparses. Les montagnes qui environnaient Gênes facilitèrent singulièrement ce genre de défense, et donnèrent lieu à des combats où l'art, l'habileté et le génie suppléèrent souvent au nombre. Dès le second jour de l'attaque, Vado fut pris; l'aile droite de l'armée, commandée par le général Masséna, se trouva isolée, et chargée par les circonstances de défendre seule Gênes contre les efforts des Coalisés.

La ligne de ses postes, disséminés sur plus de soixante milles d'étendue, était sans doute beaucoup trop développée pour le petit nombre d'hommes destinés à sa défense; mais elle ne pouvait être resserrée : il fallait nécessairement conserver tous les débouchés, et garder autant qu'il serait possible ses communications. Masséna avait recommandé à ses généraux de suivre le système des masses, et de réunir chaque division aux premières tentatives de l'ennemi; Gênes fut indiquée comme point de retraite de toute l'armée, comme elle était celui des attaques des Autrichiens.

Au moment où les Autrichiens attaquèrent, le 5 avril, une flotte anglaise parut devant Gênes, coupa toutes les communications par mer, interrompit les arrivages de vivres nécessaires pour nourrir une armée et une population de cent soixante mille âmes. Dès le lendemain l'ennemi se présenta à Monte-Cornua, Torriglia, Scoffera, Cadibona et Monte-Moro; il périt beaucoup de monde dans ces combats soutenus à coups de fusils, de pierres, de baïonnettes : le seul point avantageux emporté par les Impériaux fut Monte-Facio. Parvenus sur cette montagne d'où ils dominaient Gênes, ils y allumèrent un grand nombre de feux pour augmenter l'idée que leurs premiers succès avaient dû donner de leurs forces. Cette démarche avait pour but de sou-

lever le peuple de Gênes; mais ce but fut manqué, elle n'y produisit pas le moindre mouvement.

Masséna, trop militaire pour ne pas chercher à tenir campagne le plus long-temps possible, trop politique pour ne pas sentir la nécessité de battre l'ennemi sous les yeux des Génois, qui avaient été témoins de leurs avantages, résolut de reprendre l'offensive dès le lendemain. Les troupes destinées à cette attaque commencèrent par se diviser en deux colonnes, dont l'une se dirigea sur la droite par Quinto, et la gauche, commandée par le général Miollis, marcha sur la gauche par Parisonne. Il y eut un ensemble si heureux et si rare dans la guerre de montagnes, que le feu des deux colonnes, quoique parties de points très-éloignés, commença à quatre minutes de distance. L'ennemi fut culbuté à Monte-Facio, à Panesi, à Saint-Alberto, à Scoffera; le général Miollis occupa Monte-Cornua avec une réserve : cette affaire fut hardie, rapide et brillante. Dans la même journée, Masséna se porta sur Bisagno; la victoire l'y avait précédé. On compta dans ce jour quinze cents prisonniers; dans leur nombre se trouva le baron d'Aspres. Sa prise produisit une impression très-favorable à la cause des Français. Les soldats français s'honorèrent en ne dépouillant pas leurs prisonniers, malgré l'état de dénuement où ils se trouvaient, et les Génois en apportant au devant des blessés, du vin, du bouillon, des rafraîchissements, et se disputant le plaisir de les transporter sur des matelas. Masséna fut reçu dans Gênes au milieu des acclamations universelles.

La journée du 8 avril fut consacrée à des dispositions particulières. L'armée fut divisée en deux corps; le premier fut chargé de la défense de Gênes, sous les ordres du général Miollis; le second, devant tenir la campagne, forma deux divisions; celle de droite, commandée par le lieutenant-général Soult et le général de division Gazan; celle de gauche aux ordres du général de brigade Gardanne, avec lequel marchait le général en chef.

Le but du mouvement général, commandé par Masséna, était de debloquer Savonne, de rétablir les communications avec le général Suchet, de reprendre notre première ligne. Dans la nuit suivante, tous les corps destinés à faire partie de la colonne du général Soult se portèrent sur Voltri; l'ennemi prit seulement dans cette journée la Bocchetta. La position du général Gardanne se trouvant un moment tour-

née en avant de Varraggio, le général Mélas l'envoya sommer de se rendre, et de mettre bas les armes. *Les Français*, répondit le général Gardanne, *ne capitulent point quand ils peuvent se battre;* et il renvoya le parlementaire.

De tous côtés le tocsin sonne; on annonce que des milliers de Piémontais, réunis aux insurgés de la Ligurie, marchent pour couper la communication de Gênes à Voltri; la position de l'armée, morcelée à Gênes, Voltri et Varraggio, rendent ces bruits alarmants. Masséna continue cependant l'exécution de son plan; il ordonne une levée de Génois, accélère un emprunt de cinq cent mille francs, charge le général Miollis de défendre la place, part pour Cogoletto, s'y établit le soir, se décide d'attaquer les Autrichiens au poste des cabanes de Macarollo, dont ils venaient de s'emparer; ils acceptent le combat, mais ils sont forcés sur tous les points par une charge extrêmement vive. Complètement battus, ils perdent, sans compter leurs morts et leurs blessés, deux canons et six cents prisonniers, qu'ils laissent au pouvoir du général Gazan. Les Impériaux sont également chassés de Campo-Freddo avec une perte de cent vingt prisonniers. Cette victoire assura les derrières de la division Gazan; mais ce combat produisit le mal de mettre hors d'état le général Soult de concourir aux opérations arrêtées pour le lendemain.

Dès quatre heures du matin, le lieutenant-général Soult marcha par Aquabianca sur Sassello. Il apprit que huit mille Autrichiens venant de Montenotte se portaient sur la Verreria, dans le dessein de couper la retraite du général Masséna, contre lequel marchait Mélas. Connaître ce projet et le faire avorter fut une même chose. Le général Gazan prit position à Pallo, tandis que le général Poinsot attaquait, à la hauteur de Sassello, l'arrière-garde ennemie qui filait sur la Verreria. Sassello est emportée au pas de charge; on enlève aux Autrichiens deux cent mille cartouches; six cents sont faits prisonniers.

Masséna, ignorant les combats de la division Soult, n'en avançait pas moins avec la division Gardanne dans ce pays montueux. Elle marchait partagée en deux colonnes, quand, à une très-petite distance, on se rencontra en présence d'une colonne ennemie se portant dans la même direction, en suivant le mamelon opposé. Le feu commence; les Français, qui voulaient gagner les hauteurs, ne ralentissent point leur

marche. Les Impériaux déploient des forces décuples. Douze cents hommes soutiènent pendant huit heures un combat acharné contre plus de dix mille ; mais les Français sont soutenus par la pensée qu'ils vont être secourus par la colonne de l'adjudant-général Saqueleu, et que le général Soult va prendre par derrière les Autrichiens. D'ailleurs, Masséna est toujours avec les tirailleurs, il se montre partout ; le général Gardanne est blessé ; l'adjudant-général Cerize et trois aides-de-camp de Masséna le sont aussi. Six fois l'ennemi charge le front des Français, six fois il est repoussé avec une perte considérable ; mais notre état ne permettant pas de le poursuivre, il se doute de notre faiblesse, ralentit son feu pendant trois heures, forme deux colonnes pour tourner des troupes qui lui avaient tant résisté, et oblige le général Fressinet, qui en avait pris le commandement, de faire retraite. Vivement affecté de sa situation, il était plusieurs fois échappé à Masséna de s'écrier dans cette journée : *Comment, pas une balle pour moi !* Arrivé à Cogoletto, Masséna projetta pendant la nuit de reformer ses troupes en une seule masse, de se réunir au corps du général Soult, et de manœuvrer sur les différentes divisions de l'ennemi. La nuit pouvait cacher son mouvement pendant quatre heures ; quatre heures pouvaient lui suffire pour la réussite de son entreprise. A une heure du matin il fait appeler le général Fressinet et les chefs de corps, leur communique son plan, donne à chacun ses ordres ; mais Fressinet déclare qu'il est impossible de rien entreprendre avant le jour ; la plupart des soldats, harassés et affamés, avaient pris à travers les montagnes la route de Gênes ; il lui paraissait impossible de faire avant le jour aucun mouvement. Il vint et éclaira le peu d'ordre qui régnait dans les troupes. Le rapport fait par Fressinet était vrai à la lettre ; les corps ne se reformèrent que dans la matinée. Ce fait singulier devient d'autant moins étonnant, que rien n'égalait le délabrement de la santé, et le peu de forces de soldats exténués par les maladies et les privations de tout genre. Masséna perdit ainsi l'occasion de se réunir au général Soult, mais sentit plus vivement le besoin de renforcer ce corps. Fressinet est chargé de le joindre avec deux demi-brigades. C'était un secours bien utile dans des combats continuels. Le général Gazan est chargé d'attaquer la Verreria ; la défense des Autrichiens est fort opiniâtre ; mais la bravoure

extraordinaire des troupes, jointe à la bonté des dispositions, leur fit surmonter les obstacles des lieux et du nombre. Les grenadiers réunis, ayant à leur front un ennemi très-supérieur en nombre, soutinrent d'abord le combat avec opiniâtreté. Au moment où ils manquèrent de cartouches, le grenadier Bonnot crie à ses camarades : *En avant.* Ce cri est le signal de la charge ; elle s'exécute avec tant de valeur et de précision, que l'ennemi fuit d'un rocher où il était avantageusement placé, et la victoire sourit à l'audace. Pressé de tous côtés, au bout de douze heures de combat, l'Autrichien est contraint d'effectuer sa retraite sur Tagliarino, d'où il est encore chassé. Deux mille prisonniers et sept drapeaux sont les trophées de cette victoire. Après cette affaire, le général Soult rallie ses troupes sur la hauteur nommée *gros Pasto,* position importante, dominant celles que l'on venait de parcourir ; elle était parallèle à celle de l'Hermette, dont les Autrichiens devaient nécessairement tâcher de se rendre maîtres. Ce mouvement était à peine exécuté, que l'on vit dix mille Autrichiens, partagés en deux colonnes, prendre position sur l'Hermette, et chercher à déborder le général Soult. Il ordonne d'emporter l'Hermette ; des soldats faibles et fatigués l'entreprènent avec valeur ; la gauche obtenait déjà des succès, quand la droite, débordée, manquant de cartouches et de pain, battit en retraite aussitôt que la fusillade commença sur les derrières. Le chef de la vingt-cinquième demi-brigade légère, qui venait d'être blessé, oublie ses douleurs, et s'élançant où nos troupes fuient, se couvre de gloire en les ramenant au combat. Dans ce moment, une vive fusillade se fait entendre ; on annonce adroitement aux soldats que le général en chef arrivant va envelopper l'ennemi. L'enthousiasme renaît ; c'était le général Fressinet ; il débouche d'un bois, s'avance au pas de charge, la baïonnette en avant ; les Impériaux sont enfoncés de tous côtés ; la montagne de l'Hermette est enlevée ; ils perdent six cents prisonniers. Cette jonction, infiniment heureuse, compléta le succès de cette journée, qui coûta à l'ennemi cinq mille hommes. L'obscurité de la nuit, au milieu de laquelle on poursuivit les Autrichiens à la simple lueur de la mousqueterie, décida le général Soult à rallier ses troupes à Gros-Pasto, en ne laissant que des postes.

Tandis que la victoire couronnait, sur notre droite, les

efforts des braves, l'ennemi ayant vu partir la colonne du général Fressinet, pressentant toute la faiblesse de la gauche, attaqua la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade ; elle opposa une forte résistance aux premiers efforts d'un ennemi supérieur ; mais lorsqu'elle eut été chassée de sa position, sa retraite fut une véritable déroute ; elle se jeta sur les bords de la mer, où elle fut canonnée par des chaloupes qui suivaient tous les mouvements des Français.

Masséna, n'ayant reçu aucune nouvelle du général Soult, résolut de diriger une seconde colonne de deux mille hommes sur Voltri, dont on assurait que six mille Autrichiens étaient maîtres ; ils y arrivaient le 12, au moment où les trois mille prisonniers, faits la veille par le général Soult, tentaient de briser leurs fers, et de faire leur escorte même prisonnière. A leur vue, les Impériaux cessent leurs entreprises. Pendant ce temps ils éprouvaient de nouveaux revers dans leurs positions entre l'Hermette et Arpazella. Attaqués à la baïonnette par le général Soult, ils y perdirent beaucoup de monde et deux cents prisonniers. La fatigue, la faim et le défaut de munitions empêchèrent tout mouvement le lendemain; le jour suivant fut employé à des reconnaissances préparatoires.

De très-grand matin les Autrichiens détachent, le 15 avril, une colonne sur Savone ; elle se dirige sur Stella. Masséna desirant connaître la force de l'ennemi qui se trouvait devant lui, ordonne de l'attaquer, mais en recommandant au général Oudinot, ainsi qu'à l'adjudant-général Gauthier, de ne rien aventurer. Ils n'avaient qu'une demi-brigade et un bataillon de grenadiers ; les Autrichiens y possédaient cinq bataillons de grenadiers et un de leurs meilleurs régiments d'infanterie. La défense fut digne de troupes d'élite ; leurs positions sont en quelques instants emportées; mais elles revinrent, et les reprirent, soutenues par d'autres corps placés en échelons. Masséna vint au secours des siens; chacun rentra dans ses positions, après avoir éprouvé une perte considérable. Masséna se retira dans la nuit à Varaggio. Inquiet du général Suchet, et voulant hâter les attaques qu'il avait ordonnées, il envoya le général Oudinot à Final pour le seconder. Cette journée ne fut heureuse d'aucun côté; le général Soult céda, vers Savonne, à une supériorité de forces trop disproportionnée. Ses troupes manquaient de pain et de munitions ; leur en-

nemi était maître de Sassello et de la Moglia, d'où il menaçait ses derrières. Le général Gazan reçut ordre de reprendre Sassello; manquant de cartouches, il ne commença cette attaque qu'à quatre heures du soir. Les soldats français marchèrent à l'ennemi avec une constance héroïque. Deux fois dix mille Autrichiens retranchés jusqu'aux dents, possédant encore une artillerie nombreuse, cédèrent à la valeur d'une poignée de braves qui deux fois parvinrent sur les hauteurs de Ponte-Ivrea. Ils auraient terminé la journée par s'y établir, si le général Mélas n'eût amené contre eux cinq mille hommes, et n'eût ranimé le courage de ses troupes par sa présence et sa valeur. Cette circonstance enleva seule aux Français la victoire dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, où chacun se retira dans ses positions. Le général Fressinet, blessé d'un coup de feu à la cuisse, au commencement de cette action, ne quitta cependant le champ de bataille qu'au moment où il reçut une seconde blessure à la tête. Son départ et le nombre considérable de nos morts et de nos blessés mirent quelque désordre dans cette colonne, qui fut ralliée par le général Gauthier. L'ennemi perdit beaucoup de monde dans cette journée; le feu de bas en haut étant le plus meurtrier, plusieurs de ses corps furent à moitié détruits; le régiment de Colloredo eut seul plus de quatre cents blessés.

Le genre de guerre d'une armée résultant nécessairement de sa situation et de sa force, la tactique du général Masséna et celle de M. de Mélas devaient être essentiellement différentes. Toujours aux prises avec un ennemi infiniment plus nombreux que lui, Masséna devait toujours chercher à le diviser en marchant sur deux colonnes. L'une, faible, occupait, autant qu'il lui était possible, l'ennemi, ou ne recevait le combat que lorsqu'elle ne pouvait pas tenir en présence, ou qu'elle n'avait aucun moyen de l'éviter; l'autre tentait alors de soutenir l'offensive, en réunissant la presque totalité des troupes sur les différentes divisions de l'ennemi, et de battre ainsi successivement ses divers corps. L'ennemi, au contraire, pouvant se diviser sans trop s'affaiblir, cherchait toujours à nous envelopper, et ne commençait une affaire, que pendant que des colonnes nous tournaient de tous côtés. Dans le commencement des affaires, l'impétuosité de quelques-uns de nos corps avait fait tourner cette dernière manœuvre à notre avantage;

mais obligés d'employer toujours les mêmes corps, des combats si souvent répétés finirent par les épuiser. L'ennemi perdait quatre ou cinq fois plus de monde sans doute; mais il était toujours en mesure de réparer ses pertes, tandis que celles des Français étaient d'autant plus irréparables, que leurs avantages étant le prix du dévouement le plus entier, les journées de gloire ne s'achetaient qu'au prix du sang des plus braves, de sorte qu'en combattant ils s'affaiblissaient par leurs victoires elles-mêmes; tandis que les Autrichiens ne faisaient que se fortifier mêmes par leurs défaites.

L'attaque des positions des Impériaux à Albissola, à la Galera et Santa-Justina, n'ayant pas été heureuse, il ne restait à Masséna qu'à se retirer. A quoi pouvait servir de s'arrêter plus long-temps dans d'affreuses montagnes où les troupes éprouvaient des privations de toutes espèces, où elles ne possédaient pas une once de pain, pas trois cartouches par homme? Une telle situation ne pouvait laisser de doute sur le parti convenable. Le général Soult ordonne en conséquence à ses troupes, le 16 avril, de revenir à Sassello, où il prit une position telle qu'il menaçait également Dego et Cairo. Le général Mélas ne prit pas le change sur cette manœuvre; il ne tarda pas d'attaquer son arrière-garde pour ralentir son mouvement, pendant que fidèle à son système, il portait des troupes sur l'Hermette pour couper la retraite Le général Soult, devinant ses intentions, se porta rapidement sur Gros-Pasto. Il n'y était pas encore arrivé, et son arrière-garde se battait encore à Verreria, que le général Bellegarde, comptant sur l'effet d'une colonne qu'il faisait filer vers Varraggio, envoya son chef d'état-major-général au général Soult pour le sommer de se rendre, lui observant qu'étant cerné par des forces très-supérieures, toute défense devenait d'autant plus inutile, qu'*à la connaissance de tout le monde, il n'avait ni vivres, ni cartouches*. Soult répond : *Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien; et s'il était moins tard, votre général se repentirait de cette démarche.* Cependant il ne pouvait se dissimuler combien sa position devenait critique; mais cette fermeté en imposa à l'ennemi, et sa présence d'esprit acheva de le sauver. Il y avait, à la droite de l'Hermette, une position d'où l'ennemi pouvait empêcher toute jonction

entre les colonnes conduites par le général Masséna et celles du général Soult ; M. de Bellegarde, trop confiant dans sa supériorité, négligea de s'en emparer. A l'instant le général Soult profita d'un brouillard épais pour l'occuper. Quand ce brouillard fut dissipé, l'ennemi apperçut les Français rangés sur deux lignes, débordant son flanc droit, et placés de manière à couvrir Voltri. Il n'était que six heures du soir; les troupes étaient à une petite portée de fusil; le combat paraissait inévitable; cependant le général Bellegarde ne fit aucun mouvement jusqu'à dix heures. Malgré l'excessive fatigue des soldats encore tourmentés par la faim, le général Soult dirigea, dès trois heures du matin, ses colonnes sur Voltri par Arenzano ; elles y arrivèrent en même temps que les troupes du général Masséna, qui, partant de Cogoletto, y dirigeait sa retraite. Ces deux corps, réunis sous les ordres du général Soult, y reçurent des munitions et des vivres ; Masséna se rendit à Gênes où d'autres soins l'appelaient. Il lui fallait découvrir des vivres, se procurer quelques fonds, et fermer le port aux espions ennemis. On trouva un peu de grains; l'enlèvement par forme d'emprunt de l'argent de la caisse des Ediles, de celle du commerce, de la poste aux lettres, et la mise en réquisition des marchandises du port franc, produisirent environ 100,000 fr. Le commandement du port fut confié au capitaine Sibille. Voltri ne présentait aucune position avantageuse depuis que les Autrichiens étaient maîtres de la Madona-di-Sestri et de Rivarolo; tout devait indiquer de continuer sur-le-champ la retraite ; mais il existait à Voltri un peu de grain, et la misère était telle que les moindres quantités de vivres étaient infiniment précieuses pour l'armée. On employa donc la journée du 18 à évacuer sur Gênes tout ce qui s'y trouvait de vivres. Tel était le motif ostensible du séjour prolongé des troupes françaises ; mais la raison secrète du général Masséna était de retenir l'ennemi devant Voltri pendant qu'il embarquerait ses troupes et les porterait rapidement sur la rivière du Levant jusqu'à Porto-Fino, pour enlever un convoi de grains ; mais les forces énormes, accumulées par les Autrichiens sur tous les points, firent avorter cette entreprise.

M. de Mélas fit attaquer, dans la matinée du 18, les troupes demeurées à Voltri pour empêcher leur rentrée dans Gênes, et se porta lui-même à Sestri pour forcer notre

droite, et prendre à revers toutes nos positions. Ces mouvements, exécutés avec lenteur, n'eurent pas un succès complet; la cent-sixième demi-brigade, demeurée à Voltri, fit des prodiges de valeur et vit périr beaucoup de ses braves. La retraite s'exécuta, et le soir elle prit position sur les hauteurs de Sainte-Anne, et conserva même Sestri pendant la nuit.

Durant cette série d'opérations militaires, la division Miollis n'était pas demeurée inactive; chaque jour elle avait soutenu des combats, chaque jour elle avait remporté de légers avantages. L'adjudant-général Hector enleva trois cents prisonniers à la Torriglia; les Autrichiens sont battus en avant de Saint-Martin-d'Albaro. Trois fois ils se présentent entre les forts de Richelieu et du Diamant, trois fois, malgré leur supériorité, ils sont repoussés. Le général Miollis employa ses moments à approvisionner les forts, à les mettre en état de défense. A peine arrivé, Masséna examine ces travaux, visite toutes les positions, ordonne les réparations nécessaires, prescrit un meilleur placement des batteries, arrête un nouveau système de défense, donne une organisation nouvelle au corps de droite de son armée. Le général Miollis commande une de ses divisions, le général Gazan l'autre, le général Poinsot la réserve.

Quelque brillante qu'eût été pendant quinze jours l'offensive soutenue par le général Masséna, il ne pouvait se dissimuler qu'abandonné à ses propres moyens, il n'avait rien à espérer de la force des armes avec des troupes qui venaient, dans leurs positions, de faire les plus grands efforts contre un ennemi cinq ou six fois plus nombreux. Si cette disproportion eût été moins grande, il aurait eu au moins quelques chances favorables. Un major autrichien, fait prisonnier dans les premières actions, disait aux officiers français : *Si nous n'étions que deux fois plus nombreux que vous, nous serions perdus; mais notre masse vous écrasera.* Convaincu de cette vérité, mais sentant en même temps l'importance de conserver Gênes le plus long-temps possible, Masséna s'attacha à se fortifier, à découvrir quelques moyens de subsistance, à établir la plus stricte économie dans l'emploi de tous ceux existants. Il appela d'abord toute la garde nationale au maintien du bon ordre et au service de la ville. Chaque canonnier bourgeois eut sa place marquée dans une batterie, chaque bataillon

son service réglé; il forma de plus une légion des réfugiés Italiens et des Polonais qui se trouvaient dans Gênes. Ainsi, presque toutes ses forces régulières étaient disponibles pour la défense extérieure de Gênes. La surveillance la plus exacte fut établie sur la manutention et la distribution du pain. Il réclama des convois de Marseille, de Nice et de la Corse. Pour donner encore plus d'action au gouvernement de Gênes, il le centralisa davantage, en faisant nommer dans son sein une commission qu'il présidait, dont le gouvernement sanctionnait seulement les arrêtés.

Masséna commença seulement alors à recueillir une partie des fruits de sa conduite politique, militaire et administrative depuis son arrivée à Gênes. Environné de l'estime et de l'admiration générale, il trouva dans l'opinion publique une force morale qui le mit en état d'exécuter tout ce qui était humainement possible pour le salut de cette cité et de son armée. Son influence fut telle pendant soixante jours de blocus, qu'elle suppléa à tout et s'étendit à tout. Elle donna à l'armée une force double de celle résultante du nombre de ses soldats; elle fit découvrir ou livrer tout ce qui existait de comestibles, inspira à une immense population une patience qui n'a jamais eu d'exemple, fit supporter aux troupes les fatigues, la mauvaise nourriture et la misère la plus extrême. Si Masséna se multiplia, il multiplia tout autour de lui; et dans les nombreux problèmes que ce blocus laisse à résoudre, on remarquera toujours comment dans un pays où, avant le blocus, il n'y avait pas de vivres ostensibles pour trois jours, il en trouva ensuite, pendant le blocus le plus rigoureux, pour soixante; de même qu'il retrouva des guerriers et des héros dans des soldats accablés de maladies et de misères, qui semblaient ne pouvoir plus supporter une marche. L'homme ordinaire admirera ces résultats sans les comprendre; l'homme borné voudra douter de ce qu'il ne pourra concevoir; l'homme judicieux et réfléchi y reconnaîtra l'effet sublime de grandes mesures et de grands exemples.

Quelques désordres se manifestent parmi les troupes; des soldats mourants de faim se livrent au pillage dans Bisagno et Casteletto; Masséna déploye toute la sévérité militaire pour punir ces excès, ordonne la restitution des effets volés, la traduction des coupables devant une com-

mission militaire : *C'est pour moi*, dit-il à ses soldats, *une obligation de punir et de protéger, et croyez que je la remplirai toute entière. Je protégerai les citoyens, je ferai respecter leurs personnes et leurs propriétés. Je punirai les coupables...... Soldats, dont la carrière se compose de bravoure, de privations, de vertus, ce n'est point à vous que je m'adresse; et vous êtes le plus grand nombre : je ne désigne ici que quelques malfaiteurs qui veulent déshonorer nos armes, et qui servent les vues de nos ennemis.*

Les Autrichiens tentèrent d'enlever, le 23 avril, les troupes chargées de la défense de Saint-Pierre-d'Aréna. Une heure avant le jour, ils firent passer la Polcevera au régiment entier de Nadasti. Il file ensuite sur Saint-Pierre-d'Aréna et Rivarolo. Ce mouvement sépare la cinquième légère qui tenait ce dernier poste, des troisième et vingt-cinquième qui occupaient le premier; ils arrivent ainsi à Saint-Pierre-d'Aréna, forcent les gardes sur leur route, surprènent trois bataillons, les rejètent sur les hauteurs, et profitent de ce moment d'avantage pour en prendre à revers un quatrième qui était en position sur la Marine. Déjà le colonel Nadasti, accompagné d'un aide de camp de M. de Mélas, avait fait trois officiers prisonniers, lorsque le général Cassagne le chargea, à la tête de deux bataillons de la vingt-cinquième légère. Déconcerté, le colonel Nadasti demanda au capitaine Chodron, l'un de ses prisonniers, le chemin le plus court pour regagner le pont de Cornegliano. Celui-ci, par une ruse que sa présence d'esprit lui suggére, lui indique un chemin à travers d'un jardin. Ce colonel s'y jète; quatre cent cinquante hommes l'y suivent. A peine y sont-ils entrés, toujours poursuivis par le général Cassagne, que le capitaine Mongenot, le lieutenant Henrion, le sous-lieutenant Gauthero, et Boulogne, chasseur de la même demi-brigade, s'emparent de la porte, et crient : *Bas les armes!* Le capitaine Chodron, changeant de rôle, s'écrie aussi : *Messieurs, c'est vous maintenant qui êtes mes prisonniers*. Cernés dans un cul-de-sac sans issue, il fallut obéir. Le capitaine Chodron avait été déshabillé par les Autrichiens. Au moment où ils se virent prisonniers à leur tour, les officiers de Nadasti, qui ne s'étaient point opposés à la manière dont il avait été traité, vinrent lui offrir leurs montres pour qu'il les fît respecter :

Gardez vos bijoux, leur répond ce capitaine; *je n'en ai pas besoin pour faire ce que vous n'avez pas su faire pour moi.* Un de ces officiers répliqua : *C'est que nous avions perdu la tête.* — *La tête!* reprend le capitaine; *on n'est pas fait pour être officier quand on peut perdre la tête autrement que par un boulet de canon.* Ainsi, la présence d'esprit d'un seul homme fit tourner cette entreprise à la gloire des armes françaises. Le chef de brigade Godinot, s'étant trop avancé pour reconnaître l'ennemi, est fait prisonnier dès le commencement de l'action; mais il est bientôt échangé contre le colonel du régiment de Nadasti.

Le général en chef, fortement pressé de faire connaître au Premier Consul sa situation, expédiait sans cesse des officiers porteurs de dépêches. Beaucoup d'entre eux furent pris. L'obscurité de la nuit du 24 avril invita Masséna à lui envoyer le chef d'escadron Franceschi, jeune aide de camp du général Soult. Il se jète dans une barque avec trois rameurs intrépides. A la faveur de la nuit, ils passent au travers des triples lignes anglaises formant le blocus. Au jour, ils sont apperçus; on leur donne chasse. Franceschi échappe long-temps à la poursuite des Anglais; il n'est déjà plus qu'à quelques lieues d'Antibes. Cependant l'ennemi le gagne à chaque moment de vitesse; la crainte de tomber entre ses mains se fait d'instant en instant plus vivement sentir. Franceschi se décide; il se dépouille de ses habits, attache ses dépêches autour de son corps, recommande à ses matelots de manœuvrer encore quelque temps, et se jète à la mer. Un quart-d'heure après, il se souvient qu'il a oublié son sabre; il ne veut pas qu'il tombe au pouvoir des Anglais. Il retourne vers le bateau, prend son sabre, le passe à son cou, nage plusieurs heures, arrive enfin sur le rivage de France. Ses dépêches sont sauvées; il les présente au Premier Consul, qui admire un tel dévoûment. Franceschi demande à achever sa noble entreprise; retourne à Gênes porter au général Masséna la réponse de Bonaparte.

Plusieurs jours se passèrent sans aucun événement remarquable. Les ennemis s'occupaient de reconnaissances et d'escarmouches pour resserrer la garnison de Gênes, et Masséna défendait pied à pied le moindre poste. Un rayon d'espérance vint consoler les troupes de leurs souffrances.

On apprit, vers la fin d'avril, les premiers mouvements de l'armée de réserve; mais on s'apperçut en même temps, par des marches et contremarches, que le général Mélas se préparait à frapper quelque coup décisif.

Une vive fusillade s'engage, le 30 avril à deux heures du matin, aux avant-postes de la position des Deux-Frères. La ligne du Ponent est attaquée par des chaloupes canonnières qui prènent en flanc les retranchements de la Marine. Les Autrichiens chargent trois fois inutilement les carabiniers de la cinquième légère à l'entrée du village de Rivarolo. Bientôt ils se présentent sur le Levant; de tous côtés ils déployent des colonnes nombreuses soutenues de fortes réserves. Ils forcent plusieurs points, bloquent le fort Richelieu, s'emparent du fort Quezzi, tentent l'enlèvement de la Madona-del-Monte; mais le chef de brigade Vouillemont conserve cette position par des manœuvres habiles. En même temps, l'ennemi presse vivement Saint-Martin-d'Albaro. Parvenu aux dernières maisons du village, il soutient ses tirailleurs par un feu terrible et croisé. Les troupes françaises s'ébranlent, les ordres du général Darnaud ne sont plus entendus. Masséna, qui ne sut jamais se faire attendre où sa présence était nécessaire, arrête un tiraillement général, présage ordinaire de la retraite, fait rentrer les hommes détachés dans leurs compagnies, renforce les réserves en diminuant le nombre des éclaireurs. Ces mesures rétablissent l'affaire au point que l'ennemi qui s'avançait sous le feu le plus nourri, s'arrête au moment où il cesse. Les Autrichiens enlèvent la position des Deux-Frères, bloquent le fort du Diamant, somment son commandant de se rendre. A peu près à la même heure, quatre cents Autrichiens passent la Polcevera, rejètent sur les hauteurs un bataillon; leur succès n'a pas de durée : une charge du chef de brigade Godinot leur fait rapidement repasser la rivière. Vingt-cinq mille Autrichiens étaient tout à la fois employés à ces attaques multipliées ; pendant cette matinée, la flotte anglaise rasait la côte, et tirait des bordées pour exciter les Génois à la révolte; mais les meilleures mesures étaient prises pour les contenir.

Lorsque le général Masséna se fut assuré que le but des mouvements de l'ennemi était de conserver la position des Deux-Frères et d'enlever celle dè la Madona-del-Monte, d'où il nous forçait d'évacuer Albaro, il résolut de pro-

fiter des réserves qui n'avaient pas encore donné pour recouvrer ces positions; c'étaient les seules d'où l'on pouvait bombarder Gênes. Les Autrichiens devaient être rassurés par la retraite de l'armée française, et par une pluie horrible qui semblait interdire toute opération militaire. Masséna sait combien cette entreprise est audacieuse et difficile; mais elle était inattendue de l'ennemi, il devait se défendre moins vigoureusement; d'ailleurs, elle devenait indispensable pour la conservation de Gênes; c'était un motif suffisant de tout oser. Le général Soult conduit l'attaque des Deux-Frères, Masséna dirige la division Miollis. Il affaiblit sa gauche tandis qu'il attaquait sur le centre, donne ordre au général Darnaud de laisser un simple cordon devant l'ennemi, de forcer sa gauche et de se porter rapidement sur ses derrières, afin de le battre et de lui enlever une partie des troupes qui avaient formé l'attaque de Saint-Martin. Ce mouvement, exécuté avec une rare précision, lui livra quatre cents prisonniers. Le capitaine Mathivet avec le capitaine Vaille et Drapier, sergent-major, ayant trop devancé leurs camarades, tombèrent seuls au milieu de quatre-vingts Autrichiens commandés par quatre officiers. Ils étaient perdus; la présence d'esprit du capitaine Mathivet les sauva : il sut persuader aux Autrichiens qu'ils étaient enveloppés, et leur fit mettre bas les armes. Cette opération assurait la droite des corps que les Français avaient à la gauche d'Albaro. Alors le général Poinsot commença son mouvement pour reprendre le fort de Quezzi, pendant que l'adjudant-général Hector tournait le Monte-Ratti en suivant la crête qui lie la Madona-del-Monte au fort de Richelieu. Ce dernier mouvement ne seconda pas suffisamment le premier où nos troupes furent vivement repoussées. Il ordonne donc au général Miollis et à l'adjudant-général Thiébault de marcher au secours de ces troupes Cette attaque donna lieu au combat le plus acharné; l'ennemi se défendit en désespéré; trois fois attaqué, trois fois il repoussa cette petite colonne. On se trouvait trop près pour faire usage des armes à feu. Le combat continua à coups de pierres et de crosses de fusils; mais, profitant de la supériorité du nombre, l'ennemi enveloppa cette petite troupe. Masséna fit avancer le reste de sa réserve, et marcha à sa tête à travers les pierres et le feu le plus meurtrier jusqu'à ce qu'il eût joint l'adjudant-général

Thiébault. Ce renfort décida la victoire; deux cents prisonniers en furent le résultat. Les adjudants-généraux Andrieux et Thiébault effectuèrent leur jonction avec la division Miollis, en avant du fort Quezzi, après avoir fait trois cent cinquante prisonniers. L'adjudant-général Hector enleva les deux dernières redoutes autrichiennes sur le Monte-Ratti, et fit mettre bas les armes à un bataillon de quatre cent cinquante hommes qui, se trouvant sans retraite, fut pris avec son drapeau. Les Autrichiens, chassés d'une première hauteur, avaient précipité dans un ravin une pièce de 3; Leclerc et Mirolle y descendent, s'en emparent, Mirolle la charge sur ses épaules; aidé de Leclerc, il gravit le ravin, parvient sur la hauteur; ils mettent cette pièce en batterie, au milieu d'une grêle de balles, tirent plusieurs coups sur les Autrichiens qui revenaient en forces, et les obligent ainsi à la retraite. Trop habile pour ne pas profiter du moment d'enthousiasme produit par ces avantages, le général Soult attaqua la position des Deux-Frères, où le général Hohenzollern avait rassemblé de grandes forces, et conduit déjà deux pièces de canon. Elle fut enlevée à la baïonnette. Le terrain fut jonché de morts; parmi eux se trouva le colonel Colloredo. Ainsi se termina cette journée, la plus importante du blocus; elle coûta à l'ennemi plus de quatre mille hommes, dont seize cents prisonniers. Les Autrichiens y furent successivement attaquants et attaqués, vainqueurs et vaincus. La victoire fut toujours pour celui qui sut prendre l'offensive. Si dans cette journée, Masséna se couvrit de gloire en sachant vaincre avec des forces très-inférieures, s'il s'acquit une gloire durable aux yeux des militaires instruits, elle ne fut pas moins importante pour relever l'esprit des Génois, qui le matin voyaient l'ennemi sous leurs murs, et étaient délivrés dès le soir de l'attaque la plus sérieuse à laquelle ils eussent été exposés par terre.

Masséna accorda un seul jour de repos à ses troupes victorieuses. Les Autrichiens avaient garni de canons les positions de la Coronata, et réuni sur ce point tous leurs préparatifs de siége et d'escalade. Le général Gazan fut chargé de les enlever; il n'y réussit pas : la difficulté du terrain, la faiblesse de troupes qui ne mangeaient pas, la perte d'un grand nombre de bons officiers, l'abattement produit par la misère et de longues souffrances, firent

avorter cette entreprise. Le général Gazan est dangereusement blessé, et l'adjudant-général Fantucci tué; un obus éclate aux pieds de Masséna. Quelques jours se passent sans événements. On apprend le départ de la cavalerie autrichienne pour le Piémont; les espérances d'un secours prochain se confirment; on profite du repos pour reconstruire le fort Quezzi; trois jours suffirent pour élever une fortification en terre capable de résister à la faible artillerie qui pouvait l'attaquer; généraux, officiers, soldats, y travaillèrent avec une incroyable activité. La stagnation d'événements militaires dura jusqu'au 11 mai.

Déjà deux fois le Levant avait été, pour l'armée française, un théâtre de victoires. Attaquant ou attaquée, elle y avait vu des légions menaçantes se changer en prisonniers timides; cette terre amie n'était pas encore épuisée pour elle; Masséna devait y remporter une victoire plus éclatante encore. Mélas venait de partir pour tenter de repousser l'armée de réserve dans sa marche triomphante. Ott qui lui succède instruit Masséna qu'il tirera sur sa ligne, le 10 mai, pour célébrer une victoire remportée sur Suchet. Un homme ordinaire eût été intimidé; Masséna sent le besoin de venger son lieutenant; il arrête des dispositions d'attaque pour le lendemain, et divise son armée en trois corps; le général Miollis est chargé d'attaquer de front Monte-Faccio, et le général Soult de le tourner. L'adjudant-général Gauthier enleva à l'ennemi son camp de Bavarie; Miollis s'empara aussi rapidement des positions de l'ennemi sur le Monte-Faccio. Mais, en se repliant, les Autrichiens, ayant formé leurs masses, profitèrent d'un moment de fluctuation parmi les troupes françaises, reprirent brusquement l'offensive, les chargèrent avec beaucoup de vigueur, et les rejetèrent sur la Sturla, sans qu'il fût seulement possible de les rallier ou même de les arrêter.

Tandis que les Impériaux s'acharnaient sur cette partie des troupes françaises, le général Soult opérait victorieusement son mouvement. Il avait suivi la gauche du Bisagno, culbutant tous les postes autrichiens; un corps détaché força leur camp sur le Monte-Cretto. Un caporal de grenadiers, nommé *Bonneau*, monte le premier aux redoutes, se jète dans les rangs ennemis, désarme un capitaine, le fait prisonnier. Dans ce moment nos troupes rétrogradent quelques pas, Bonneau est enveloppé; il combat seul, blesse et tue

plusieurs ennemis. Ayant combattu long-temps, il est désarmé et presque à la discrétion des Autrichieus. Dans ce moment critique, son audace lui fournit un moyen de salut; il se précipite du haut de la montagne; sa chute est heureuse, mais il tombe au milieu de huit Autrichiens. Ceux-ci font feu sans l'atteindre. Son sabre lui restait; il fond sur eux en criant : *A moi, mes camarades, ils sont pris*. Quatre des Autrichiens fuient, et quatre sont prisonniers. Il les emmène à son corps, rentre dans les rangs, saute encore un des premiers dans les retranchements, quand on revient à la charge. Arrivé à Casola, le général Darnaud s'empare des avances du pont, se porte rapidement à un embranchement de pont où l'ennemi pouvait se rallier, mais ne lui en donne pas le temps; il s'y arrête pour rassembler ses troupes, se dirige par Vignone et Terrasso sur les hauteurs d'il Becco, parvient à la crête des montagnes, et coupe le chemin de Sorri. Pendant ce trajet, le général Darnaud avait livré plusieurs combats, fait plus de six cents prisonniers, vaincu des difficultés de toutes espèces. Pour exécuter le passage d'un ravin profond et escarpé, il ne trouve qu'une seule échelle où ses soldats défilent un à un sous un feu meurtrier. Cinquante hommes étaient à peine passés, qu'il charge l'ennemi et fait cent prisonniers. Extrêmement éloigné du corps de bataille, il est assailli par un ennemi supérieur ayant des troupes fraîches, qui n'étaient ni exténuées de faim, ni harassées de fatigues; pendant deux heures il soutint un combat dont ses talents diminuèrent seuls l'inégalité. Cependant un bataillon de la deuxième de ligne arriva et changea en une offensive brillante cette défensive longue et difficile. Le général Soult fait réunir en colonne serrée les grenadiers et la deuxième de ligne; on bat la charge; la vingt-quatrième de ligne s'élance sur le flanc droit de l'ennemi, la vingt-cinquième légère sur son flanc gauche: l'ennemi surpris est culbuté du haut des rochers. Plus de huit cents Autrichiens roulent dans les abîmes; un plus grand nombre est pris dans les retranchements. Un trait sublime honora, dans cette action, les soldats français.

Lors de la désertion d'une partie des corps de l'armée d'Italie, la vingt-cinquième légère avait été chargée de désarmer la vingt-quatrième de ligne. On craignait depuis de les rapprocher. Dans cette journée, chacun de ces corps

rivalisa tellement de valeur et de gloire sous les yeux l'un de l'autre, qu'une estime mutuelle est le seul sentiment qui demeure dans l'âme de ces braves ; ils s'embrassent au milieu du feu et sur le champ de bataille par un mouvement spontané également honorable pour les deux corps ; ils font abjuration de toute inimitié. L'enthousiasme est si grand, que, par un échange momentané de braves, la moitié de la vingt-cinquième passe dans la vingt-quatrième, et la moitié de la vingt-quatrième dans la vingt-cinquième, et les deux corps ainsi mêlés continuent de combattre avec une ardeur nouvelle.

Maître de Monte-Moro et de Monte-Faccio, le général Soult y fit faire une halte. Le général Darnaud se dirigea ensuite sur Nervi dont il s'empara, y trouva des vivres et deux canons. Pendant ce temps Masséna ayant réuni la division Miollis, était parvenu à la reporter en avant. Il était ainsi en mesure de donner des secours au général Soult. La joie fut d'autant plus vive, quand on vit le général Soult rentrer le soir dans Gênes avec quinze cents prisonniers, que l'on avait craint, en voyant agir seule cette division, qu'elle ne fût accablée par le nombre, et que la journée ne devînt complètement malheureuse.

Le lendemain fut consacré au repos, et à célébrer la victoire du général Soult, en se préparant à un nouveau combat. Cette action devait être décisive entre les troupes qui défendaient Gênes et celles qui en formaient le blocus. Son but était d'enlever le Monte-Cretto, point central de toutes les opérations de l'ennemi autour de la ville, et la clef de toute cette ligne. Rien ne fut négligé pour assurer cette opération majeure, dernière tentative possible à Masséna, réduit à la nécessité de contenir le peuple de Gênes aigri chaque jour davantage par des souffrances trop prolongées, excité à chaque moment à la révolte. Les chefs et les troupes furent choisis avec un soin égal à l'importance de l'entreprise. Les troupes reçurent tout ce qu'il était possible de leur donner. On rangeait déjà, dans sa pensée, cette journée au nombre de celles marquées par de glorieux souvenirs. L'ennemi, sentant l'importance de cette position, y avait rassemblé ses forces. Le corps d'attaque fut divisé en deux colonnes. Celle de droite, forte de cinq demi-brigades, marcha, sous le lieutenant-général Soult, directement vers Monte-Cretto. Le général Gazan,

commandant trois demi-brigades, déboucha par le fort de l'Eperon, et se dirigea, par les Deux-Frères, sur les quatre As qui se trouvent à leur droite. L'adjudant-général Gauthier, commandant deux brigades formant l'avant-garde du général Soult, commença le combat vers onze heures du matin. Le début de cette journée fut marqué par des succès. Partout l'ennemi ploie devant quatorze cents hommes. Après quelques heures d'une marche pénible, où l'on s'avança toujours en combattant, on arriva à Monte-Cretto. Le camp était défendu par une ligne de troupes soutenue de plusieurs réserves, et défendue par de nombreux ouvrages. La division Gazan était également aux prises avec l'ennemi et obtenait autant de succès, lorsque l'orage le plus violent et le moins attendu semble confondre la terre et les cieux; des nuages tellement épais qu'en se touchant on ne se voyait pas, couvrirent les montagnes élevées, théâtre du combat, et enveloppèrent les combattants de manière que l'on ne s'appercevait qu'à la faveur des éclairs. Aprés trois-quarts d'heure d'un véritable déluge, chacun se retrouva dans la position où l'orage l'avait pris; mais tout était mouillé, les hommes, la terre et les armes. L'énergie était éteinte, les sentiers devenus glissants et difficiles, et l'ennemi s'était encore renforcé de troupes qui, marchant pendant l'orage dans des vallées au dessous des nuages, avaient pu s'avancer durant l'état de stagnation forcée produite sur les montagnes par cet orage. Les obstacles étaient donc augmentés de tous côtés pour les Français en raison de la diminution de leurs moyens; on fit quelques efforts, ils furent malheureux. L'enthousiasme était usé; ce désolant orage avait entièrement abattu les forces physiques de ces soldats débiles, et paralysé leur courage. Le général Spital, en cherchant à ranimer ses troupes, a son cheval tué sous lui; il est blessé dans sa chute; l'adjudant-général Reille le remplace, se jète en avant, et n'est point suivi. L'adjudant-général Gauthier obtient encore une charge par la force de son exemple; il enlève des redoutes qui défendaient le camp ennemi; mais le général autrichien Hohenzollern y conduit lui-même ses réserves; le choc est terrible; on se combat corps à corps. Gauthier tombe blessé; ses troupes reculent. Le général Soult fait avancer rapidement le géneral Poinsot; l'ennemi plie; les Français arrivent au camp de Monte-Cretto. Déjà ils mettent le feu

à ses baraques, mais l'arrivée de nouvelles troupes fraîches ennemies rendent encore cet effort inutile; nos troupes se dispersent de nouveau. Le lieutenant-général Soult vient, rallie la troisième de ligne. A sa voix le soldat s'arrête un instant; il semble lui communiquer la valeur qui l'anime; mais une balle qui lui fracasse la jambe droite, enlève un excellent général et la victoire. En vain le général Poinsot donne encore l'exemple du courage, engage le soldat à venger le sang de son chef; il ne peut arrêter la retraite, pour comble de douleur, le général Soult reste au pouvoir de l'ennemi. Le terrain, naturellement glaiseux et incliné, était tellement imbibé, que nos soldats, exténués de fatigue, pouvant à peine s'y soutenir, ne purent l'enlever malgré les plus grands efforts. L'ennemi les poursuivit faiblement; il comptait sur une colonne qu'il avait envoyée les tourner. Le chef de la deuxième demi-brigade Perrin fut blessé d'une balle à la jambe et mourut de cette blessure. La retraite s'opéra sans nouvel accident; chacun des corps rentra dans ses positions. Ainsi se termina ce jour fatal à tant de braves, dans lequel l'armée fit trois pertes irréparables, et eut encore la douleur de rentrer sans un chef qui, depuis le commencement du siége, avait marché constamment de victoires en victoires, et justifié la brillante réputation de bravoure et de valeur qu'il s'était acquise.

Pendant ce combat quatre mille femmes s'étaient rassemblées dans Gênes, des sonnettes à la main, demandant du pain et la fin de leurs maux. Le commandant de la place dissipa cet attroupement par quelque argent distribué à propos; mais cette journée montra à Masséna que désormais la tâche la plus difficile pour lui, serait de lutter contre un peuple aigri par le besoin et la misère. L'arrivée d'un officier, dépêché par Bonaparte, l'instruisit le lendemain des premiers succès de l'armée du Rhin, en annonçant qu'il se mettait à la tête de celle de réserve. C'était une douce consolation, et une puissante invitation de conserver Gênes tandis qu'on accourait à son secours.

Au milieu de la nuit du 17 avril les Anglais et les chaloupes napolitaines commencent à bombarder le quartier de la Marine. Le peuple s'épouvante, fuit de ces quartiers; la rumeur se fait entendre; la générale bat, mais ne rassemble aucun Génois; les menaces dont Azaretto remplissait ses proclamations, les épouvantaient en raison de ce que

la position des Français devenait critique. Le jour mit fin au bombardement, mais non aux rassemblements. Masséna s'approche d'un groupe de séditieux, les fixe avec des yeux terribles; son regard fait tout fuir. Le fort de Savone se rend. Masséna resserre sa ligne, augmente la garnison de Gênes, établit des réserves permanentes, y place de l'artillerie, concentre ses forces.

Le 20 avril commence heureusement. Une dépêche de Bonaparte annonce à la garnison que le 30 elle serait débloquée; 900,000 francs arrivent. On fait face aux besoins urgents des administrations; le mieux momentané que ce secours produisit, rendit un peu de courage et d'énergie. Le mouvement des chaloupes, des bombardes et des galères des assiégeants annoncèrent, à deux heures après midi, un nouveau bombardement; il commença à onze heures du soir, mais produisit beaucoup moins de rumeur que le premier. Les Anglais enlevèrent, à deux heures après minuit, une très-belle chaloupe génoise qui défendait l'entrée du port. Cinquante grenadiers liguriens, qui y tenaient garnison, tirèrent seulement trois coups de fusils pour la défendre. Furieux de tant de lâcheté et de perfidie, le brave Bravastro son commandant, se précipitant dans la mer, préfère le risque d'une mort honorable à une honteuse reddition.

Rien ne peut peindre la cruelle proportion dans laquelle chacun des derniers jours du mois d'avril accrut dans Gênes les maux causés par la famine. Dévorés par la faim, les malheureux Génois remplissaient les airs jour et nuit des cris du désespoir; les rues étaient jonchées de morts et de mourants. On voyait chez les uns se peindre tous les effets de la rage, tandis que les autres, absorbés par leurs maux, montraient seulement un morne et profond abattement. Un peuple pâle et défiguré se disputait les chevaux qui, morts de maladies, étaient transportés à la voirie; s'arrachait les chiens, les chats et les autres animaux domestiques; mangeait jusqu'à des souris, des rats et de l'herbe. On redoutait le retour du jour, dont l'aurore éclairait les plus horribles tableaux; on y vit des mères mortes de faim ayant à leur sein des enfants expirés comme elles, de besoin. Si l'on jetait ses regards sur la rade, où les prisonniers étaient embarqués, on entendait leurs cris dans tout le port. Dévorés par la faim, ces malheureux mangèrent leurs souliers, leurs havre-

sacs et leurs gibernes; on n'osait envoyer personne à leur bord, de peur qu'il ne fût déchiré. Pour faire cesser tant de maux, Masséna fit proposer au général Ott de leur envoyer par mer les vivres qu'il ne pouvait leur fournir; le général autrichien fut sourd au cri du besoin de ses compatriotes. Le désespoir s'emparant d'un grand nombre, beaucoup se jetèrent à la mer pour se soustraire à de si cruelles souffrances; ils se noyaient faute de forces suffisantes pour gagner le rivage. Lorsque les hostilités avaient commencé, on avait rassemblé du blé pour quinze jours; d'exactes recherches en firent trouver pour quinze autres jours. Un petit bâtiment, échappé à la surveillance de la flotte, en avait eucore apporté pour cinq jours : c'était pour trente-cinq jours. Toutes ces ressources s'épuisèrent; l'armée partagea la pénurie du peuple. On fut obligé de cesser une faible distribution de pain qu'on lui faisait; on la remplaça par de l'argent distribué par les riches. On parvint ainsi au 21 mai; il n'existait plus de quoi faire pour deux jours le mauvais pain que l'on distribuait aux troupes. Dans cette extrémité, Masséna, qui pensait que gagner du temps était tout gagner, met tout en œuvre pour prolonger cette longue agonie; il fait donc ramasser tout ce qui existait d'amandes, de graines de lin, d'amidon, de son, d'avoine sauvage, de cacao; amalgamant le tout, il en fait faire une composition que l'on distribua au lieu de pain. Rien n'était plus dégoûtant et plus pesant que ce mastic noir, amer, dépourvu de consistance, non susceptible de cuisson. Les chiens vomissaient après avoir mangé de cette nourriture; chez les hommes elle ajoutait la fièvre à cette marque d'indigestion. Cette espèce de pain fut reçue sans de trop vives plaintes par le soldat, soutenu par la continuelle espérance d'une prochaine délivrance et par la gloire dont tant de dévouement devait être la récompense. Les nouvelles heureuses se succèdent rapidement; on assure d'abord que M. de Mélas avait été battu. Bonaparte, ayant passé le Pô, manœuvrait de manière à couper toute retraite aux Autrichiens. Le 26 avril, le chef d'escadron Franceschi arrive, apporte des dépêches de Bonaparte lui-même, annonce le passage du grand Saint-Bernard, son arrivée dans la plaine d'Ivrée, d'où il doit marcher à grandes journées sur Gênes. Ces nouvelles rendent pour quelques moments du ton aux esprits; mais l'impression des maux est telle, que l'on sort pour peu

d'heures seulement de l'affaissement où sont toutes les âmes. Deux jours après, on annonce un mouvement rétrograde des Autrichiens; Masséna ordonne une reconnaissance sur Nervi, Monte-Faccio, Monte-Ratti et la Bisagno; cette reconnaissance donne lieu à des combats meurtriers dans lesquels des troupes exténuées se couvrent de gloire. Trois officiers-généraux sont blessés; l'ennemi perd beaucoup, mais on acquiert la certitude qu'il n'a pas changé de positions. La nouvelle d'une grande victoire remportée par Bonaparte se répand, se confirme, et fait reparaître quelques vivres, mais à un prix si excessif, que plusieurs personnes meurent de faim dans les rues, au milieu de ces signes trompeurs d'abondance. Le mécontentement éclate parmi les troupes; quelques soldats brisent leurs armes sur la place Saint-Dominique : tout prend une physionomie sombre. Le 30 mai, une barque chargée de soixante sacs de grains entre dans Gênes; le patron annonce qu'il est suivi de quatorze autres, qui n'arrivent point. Ce faible secours paraît d'un favorable augure; vers les onze heures, on croit entendre des coups de canon dans le lointain, et une fusillade à Campo-Freddo. Tous les officiers courent à leurs chevaux; les uns se félicitent, les autres s'embrassent. Un mouvement nouveau anime Gênes; de l'enthousiasme on passe au délire. Les troupes prènent les armes; Masséna monte sur les hauteurs en avant de la Tenaille, mais les trois camps de l'ennemi étaient dans leur état ordinaire. Un orage lointain parut expliquer le bruit entendu. Ainsi se passa cette journée si douce dans sa première moitié, si cruelle ensuite à cause du découragement qui succéda à une trompeuse espérance. Masséna reçut vers la fin du jour une demande d'entrevue de la part des généraux Keith, Ott et Saint-Julien; le motif de cette démarche était de lui offrir la capitulation la plus honorable. Accoutumé à ne traiter avec les ennemis de son pays que les armes à la main, le premier mouvement de Masséna fut de rejeter toute semblable ouverture. Cependant le terme où Bonaparte avait promis de débloquer Gênes était passé; Gênes pouvait ne pas être dans le moment nécessaire à l'exécution de ses projets dans l'instant où Bonaparte marchait à des desseins plus grands. D'un autre côté, il ne restait par homme, au delà du 4 juin, qu'une ration de la composition à laquelle on avait donné le nom de pain. Il était au surplus temps de faire quelque

chose pour des troupes qui avaient tout fait, et que la patrie était intéressée de conserver; il fallait sauver l'état-major et six mille malades ou blessés. Ces considérations déterminèrent Masséna à répondre que, quoique cette ouverture fût prématurée, il se réservait cependant de traiter de son objet lorsqu'il s'en serait suffisamment occupé.

Les Anglais recommencent le bombardement dans la nuit; il est moins long qu'à l'ordinaire. On croit encore entendre le canon français; on s'obstine à présager des succès. Si Bonaparte avait eu le moindre revers, le canon du camp et de la flotte ennemie auraient célébré cette victoire. Les officiers se repaissaient de ces douces pensées; mais les soldats, fatigués d'aussi longues souffrances, murmurent et désertent. Masséna rassemble les chefs de corps, leur demande si les troupes étaient encore en état de faire une trouée; ils répondent qu'il sera suivi de tous les officiers, mais qu'on ne peut rien attendre de soldats hors d'état de soutenir le poids de leurs fusils. D'après cette réponse, il concerte les moyens de resserrer la discipline, fait des promotions, invite par une proclamation ses troupes à continuer d'être dignes du courage qu'elles avaient montré depuis le commencement du siége.

On ne reçut aucunes nouvelles du dehors le premier et le 2 juin; mais, ce qui était malheureusement trop évident, c'était l'accroissement des maux de toutes espèces, le progrès des maladies, le nombre effrayant des morts dont la famine semait les rues; le tableau de la misère, de la tristesse, du mécontentement et du désespoir qui se manifestaient également sur les visages décolorés des habitants et des soldats.

Ayant perdu tout espoir d'être secouru à temps, touchant au moment de manquer absolument de toute nourriture, Masséna se détermine enfin à traiter. L'adjudant-général Andrieux est chargé d'aller recevoir les propositions de l'ennemi; le premier mot du lord Keith fut que *la capitulation* qu'il offrait était que l'armée retournât en France, mais que le général demeurât prisonnier de guerre. *Vous valez seul vingt mille hommes*, écrivit M. Keith au général Masséna. Déterminé à mourir les armes à la main plutôt que de consentir à rien d'indigne de lui, Masséna déclara qu'aucune négociation ne serait jamais ouverte si le mot de *capitulation* devait y être employé. Les négociations re-

prirent le 3 juin à midi; la ville demeura calme : leur publicité y contribua, car les souffrances étaient horribles. Tous les traits étaient décomposés; les figures portaient l'empreinte d'un sombre désespoir ou d'une profonde douleur; la mort multipliait ses victimes; la famine dévorante exerçait d'effrayants ravages. Cependant on ne peut s'empêcher d'admirer la profonde résignation de la malheureuse ville de Gênes dans cette calamité; cent soixante mille hommes, en proie à toutes les horreurs de la famine, ne tentèrent même pas une révolte contre une troupe faible par son nombre, plus faible encore par son état physique, quoiqu'on employât tous les moyens possibles pour les exciter à massacrer une armée dont l'anéantissement devait, disait-on, terminer ses souffrances; mais ils étaient assiégés par des Autrichiens, et ne pouvaient penser de tomber entre les mains d'ennemis contre lesquels ils étaient animés depuis long-temps d'une haine profonde. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que ce peuple, sans argent, faute de travail, sans aliments à cause du prix excessif (1) du peu de denrées que l'on voyait, réduit à la misère la plus hideuse, n'a jamais enlevé un pain ni dans les boutiques, ni dans les rues de Gênes, et que plus de quinze mille hommes ont expiré de besoin à côté du pain qui aurait pu momentanément au moins les arracher au tombeau. Les principaux articles du traité d'évacuation furent arrêtés dans la journée, et la clôture des conférences indiquée au lendemain midi sur le pont de Cornegliano.

Les généraux autrichiens Ott et Saint-Julien, et l'amiral anglais Keith, s'y réunirent à neuf heures du matin. Au moment de décider du sort de tant de braves, Masséna conserva une fraicheur d'idée si parfaite et une gaîté si bien soutenue, qu'il fut toujours également fécond et heureux en saillies. Cette aisance eut pour l'armée l'avantage de persuader à l'ennemi que notre position n'était pas aussi désespérée qu'elle l'était réellement; on l'y vit flatter à propos l'orgueil des uns aux dépens des autres, et se fortifier des faiblesses de tous. Instruit que les Anglais faisaient aux

(1) A la fin du blocus on vendait le pain 30 francs la livre; une poule 32 francs; un œuf 2 francs; un oignon 1 franc; le beurre 10 francs; une livre de viande 6 francs.

Autrichiens les reproches les plus insultants sur la longueur du siége, et le lord Keith lui répétant sans cesse : *Monsieur le général, votre défense est trop héroïque pour que l'on puisse rien vous refuser;* il lui répondit avec finesse : *Monsieur l'amiral, laissez arriver un peu de blé à Gênes, et je vous réponds que ces messieurs* (montrant les généraux autrichiens) *n'y mettront jamais les pieds*. Le général en chef voulait emmener cinq corsaires français qui se trouvaient à Gênes; lord Keith s'y oppose, en alléguant les dispositions d'un bill : *Que vous n'êtes pas tenu de connaître*, dit-il au général Masséna, *mais que je suis obligé de respecter. D'ailleurs, monsieur le général*, ajouta-t-il, *nous avons, vous le savez, un parlement et deux partis en Angleterre*. Ces raisons étaient trop bonnes pour être combattues par des raisons; Masséna prit le ton de la plaisanterie. *Monsieur l'amiral*, lui dit-il, *quelle satisfaction la prise de quelques chétifs corsaires peut-elle ajouter pour vous à la prise de Gênes, qui est votre ouvrage? Allons, Milord, après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins que vous me laissiez les petits.— Eh bien, monsieur*, répliqua l'amiral Keith, *n'en parlons plus.*

Si le peuple de la Ligurie avait soutenu d'une manière héroïque les privations et les horreurs auxquelles la longueur du blocus l'avait réduit, Masséna plaida avec chaleur dans cette conférence en faveur de son indépendance. Comme il insistait vivement sur un point relatif au gouvernement de la Ligurie, M. le général Saint-Julien lui objecta des instructions de l'Empereur *sur les changements à y opérer.* — *Eh bien! Monsieur*, répondit Masséna, *vos opérations seront aussi peu solides que votre projet a été prématuré; je vous donne ma parole d'honneur qu'avant vingt jours je suis devant Gênes.—Vous verrez, monsieur le général, des hommes auxquels vous avez appris à la défendre*, répond un des officiers ennemis.

Une seule clause donna lieu ce jour-là à une assez vive discussion, et faillit anéantir en un moment le travail de plusieurs jours de négociations; ce fut celle de faire partir par terre huit mille hommes de troupes françaises. Le général Ott voulut soutenir le refus d'y adhérer; Masséna reprend en cet instant la fierté convenable à son caractère, à son nom, à sa gloire, rompt tout à coup une conférence qui était sa dernière ressource. *Vous ne le voulez pas*, dit-il

aux généraux ennemis; *eh bien! Messieurs, à demain.* Cette fermeté en impose; il est rappelé, l'article passe. Sans doute il était honorable de sortir de Gênes en conservant non seulement son armée, son artillerie, ses munitions, en les faisant même reconduire en France aux dépens de l'Angleterre, en s'assurant de la liberté des Italiens et des Génois partisans de la France, en stipulant que personne ne pourrait être molesté dans Gênes soit pour ses opinions politiques soit à raison des fonctions qu'il y aurait occupées. Mais ce traité contrariait singulièrement les vues et les desseins de Masséna; aussi la possibilité de recevoir quelques nouvelles capables de changer sa situation le détermina de ne le signer qu'à la nuit, encore après avoir vingt fois répété aux Génois : *Malheureux! sauvez donc encore votre patrie! Donnez-moi ou assurez-moi des vivres pour quatre à cinq jours seulement, et je déchire le traité!* Mais tout était épuisé, le courage et les ressources publiques; Masséna signa donc à sept heures du soir; on se donna des ôtages : il fut exécuté fidèlement. Telle fut la fin de ce blocus, où pendant soixante jours Masséna, presque sans troupes, a fait la guerre à toute une armée, s'est battu souvent sans munitions, a suffi sans fonds à d'inévitables dépenses, a nourri une armée sans magasins : telle est son histoire abrégée. On y trouve tout, excepté la gloire des braves qui s'y sont immortalisés par une foule de belles actions. Onze jours après, Bonaparte, vainqueur à Marengo, stipula l'évacuation de Gênes par les troupes autrichiennes; le lieutenant-général Suchet y entra le 24 *juin* 1800.

GENOLA (*bataille de*). Depuis l'éloignement du général Championnet du commandement, les armes françaises avaient été malheureuses en Italie. Un nouveau Directoire l'y appela une seconde fois, pour réparer les malheurs qui pesaient sur les Républicains depuis son injuste destitution. C'était une tâche difficile de commander après d'aussi grands revers, et d'entreprendre de vaincre des armées nombreuses et victorieuses d'Autrichiens commandés par des généraux habiles. Mais Championnet avait vu ses soldats faire sous ses ordres, sur les rives du Rhin, et vers les bords de la Méditerranée, tant de prodiges, qu'il crut pouvoir encore enchaîner la victoire. Les généraux Mélas et Kray, réunis à Fossano et Savigliano, se séparèrent, Mélas

pour former l'investissement de Coni, tandis que Kray se portait, avec une forte colonne, pour repousser d'Yvrée les Français Posté sur la Stura et le Tanaro, à égale distance de Ceva et de Coni, le général Mélas, commandant, à la fin de septembre, une armée de près de soixante mille Autrichiens, pénétra par la vallée de Cézio. Il investit Coni par sa gauche, quoique inquiété sur son flanc droit par les Français, vers Savigliano.

Les Français, occupant de nouveau Novi et Bazzualo, descendirent des hauteurs de Serravalle, et parurent vouloir déboucher vers Plaisance, tandis que Klénau, attaqué par Miollis, abandonnait la rivière du Levant, et rétrogradait sur la Spezzia et Sarzanne. Toutes ces diversions ne produisirent aucun effet, et ne purent faire perdre de vue au général Mélas le siége de Coni; il la resserra donc davantage. Championnet, rassemblant alors toutes ses forces, s'y porta, et résolut de livrer bataille pour la dégager. Son plan fut d'envelopper l'aile droite de Mélas, du côté de Fossano et de Savigliano, en combinant ses attaques avec les manœuvres du général Duhesme, par la vallée de Suze, sur Pignerol et Saluces. Après quelques attaques, Mélas renforça son aile droite menacée. Méditant d'envelopper l'aile gauche des Français, il évacua Mondovi, et prit position entre Marume et Fossano, au dessus de Savigliano.

Championnet, pressé d'effectuer sa jonction avec Duhesme venant de Saluces, se porta en avant sur Fossano et Savigliano, dans la vue d'attaquer le général Mélas qui avait fait ses dispositions d'attaque dans la même direction. Les deux armées se trouvèrent, le 3 novembre 1799, entre la Grana et la Stura. La division Grenier, presqu'enveloppée, se jeta par son flanc droit du côté de Genola. L'attaque sous Fossano ne fut pas moins vive. Trois fois les Français attaquèrent sans succès décisif. La perte du poste de Savigliano obligea Championnet de retirer une partie de ses forces sur Valdigio, centre de sa position. Attaqué par Mélas supérieur en nombre, craignant d'être tourné, il se retira avec sa gauche sur Centale. Le général Duhesme arriva, mais trop tard, sur la Maira, attaqua sur Savigliano, marcha sur Marennes, rétrograda ensuite sur Saluces, dès qu'il se fut assuré de la position des deux armées. Mélas acheva de rassembler ses colonnes sans obs-

tacles devant Centale. On avait cessé de combattre dans la nuit, et chacun s'était retiré, ayant éprouvé de grandes pertes. Les Français, forcés de céder le champ de bataille à leur gauche, toujours pressés et débordés par la cavalerie autrichienne, souffrirent beaucoup du feu continuel de l'artillerie, et des charges réitérées de cavalerie. Championnet profita de la nuit pour faire sa retraite par la vallée de Grana et de Coni. Le lendemain, un corps considérable de Français postés à Morozzo, fut contraint de mettre bas les armes, parce que la retraite est coupée sur Coni. L'armée française perdit à Genola, et dans les attaques du lendemain, plus de huit mille hommes, environ un tiers de sa force totale. Mélas fit poursuivre les troupes françaises dispersées, et completta l'investissement de Coni. On ne doit pas être étonné si Championnet fut vaincu, obligé, par le Directoire, de livrer bataille avec des forces de moitié inférieures à celles des Autrichiens : il avait d'ailleurs embrassé un trop grand front pour la quantité de ses troupes disponibles. Rien n'était mieux conçu que son plan, s'il eût été exécuté par des forces plus considérables ; mais il se trouva trop faible sur chacun des points de sa ligne, tandis que Mélas, qui voulait frapper un coup vraiment décisif, concentra ses forces de manière à se porter sur les points qui pouvaient lui présenter plus de chances avantageuses. 3 *et* 4 *novembre* 1799.

GEORGES (*bataille de St.-*). Bonaparte victorieux à Bassano, poursuivit avec vivacité le général Wurmser qui fila à marches forcées vers Mantoue. Ses efforts, pour l'empêcher d'y arriver, sont sans succès ; ses troupes se trouvent trop faibles pour repousser l'ennemi vers un point où il n'était pas attendu ; les ponts ne sont pas rompus sur sa route ; comment d'ailleurs pourrait-on suivre une division entière de cavalerie avec de l'infanterie ? Wurmser se jeta donc dans Mantoue. Désormais tous les efforts de Bonaparte durent tendre à affaiblir sa garnison, à la forcer de rentrer dans ses murailles. Sa nombreuse cavalerie devenait alors une charge embarrassante dans une place assiégée, dont elle ne devait pas manquer de consommer promptement tous les fourrages. Tous les soins du général Bonaparte tendirent dès lors vers ce but ; il était

encore plus complètement rempli si, attirant son ennemi dans une action considérable hors de ses remparts, il parvenait à lui faire éprouver une perte considérable. De légers combats se livrèrent; les Français battaient toujours en retraite, et même après avoir pris trois canons ils les abandonnèrent. Les cuirassiers, les hullans et les hussards allemands, fiers de ces petits avantages, inondaient la campagne. Le général Masséna leur fit tendre des embuscades, dont les succès furent d'autant plus heureux qu'ils mirent aux prises avec eux l'infanterie légère française. Cent cinquante furent tués ou prisonniers, et trois cents blessés. Masséna montra, dans ces petits chocs, beaucoup d'audace et de constance à ramener ses troupes à la charge. Le général Kilmaine, à la tête du vingtième de dragons, rendit un grand service en contenant l'ennemi. Ces combats, qui dans la réalité n'étaient que des échauffourées, donnèrent beaucoup de confiance aux Autrichiens. Masséna prit, dans la nuit du 13 au 14 septembre, une position en arrière. On apprit, le lendemain à la pointe du jour, qu'ils avaient presque fait sortir toute leur garnison pour défendre la Favorite et Saint-Georges, et conserver ainsi des fourrages pour leur nombreuse cavalerie. Le général Bon, longeant le Mincio, attaqua les Autrichiens placés en avant de Saint-Georges, sur la gauche des Français. Dans le même moment le général Lavalette se porta pour couper la communication de la Favorite à la citadelle, et le général Pigeon, passant par Villa-Nova, alla pour tourner une plaine où la cavalerie ennemie pouvait manœuvrer, et intercepter les communications de la Favorite à Saint-Georges. Quand ces diverses attaques furent commencées, le général Victor marcha droit à l'ennemi, en colonnes serrées par bataillons, et à hauteur de divisions. La trente-deuxième demi-brigade, soutenue par le général Kilmaine, à la tête de deux régiments de cavalerie, alla vers la droite pour acculer les Autrichiens et les pousser vers la position du général Pigeon. Ce combat s'engagea avec vivacité; l'adjudant-général Leclerc, et l'aide de camp de Bonaparte, Marmont, firent des prodiges de valeur. Le général Masséna culbuta les Autrichiens de poste en poste, enleva le village de Saint-Georges, et, s'emparant de la tête du pont, coupa la retraite à tout ce qui ne s'était pas sauvé de ce côté. Les Autrichiens ré-

sistaient encore sur leur gauche ; la cavalerie française qui s'y porta, et la prise de Saint-Georges, décidèrent cette affaire. Dans une déroute complète, les Autrichiens rentrèrent dans Mantoue, ayant perdu, en morts, blessés ou prisonniers, plus de trois mille hommes, en artillerie, vingt pièces de canon toutes attelées, et la tête du pont de Saint-Georges. Les généraux Victor, Murat, Bertin, Saint-Hilaire, et Mayer, furent blessés dans cette journée; ce dernier le fut en allant au secours d'un soldat chargé par un cuirassier autrichien. 14 *septembre* 1796.

GEORGES, dans l'Inde. (*attaque du fort de St.-*). Le comte de Lally, général des troupes françaises dans l'Inde, entreprit, en 1760, le siége du fort Saint-Georges. Pendant deux mois il battit sans relâche cette place dont il n'avait pas assez examiné les fortifications et la force de la garnison. Rebuté par des difficultés qu'il n'avait pas calculées, affaibli par la perte de ses meilleurs soldats, il se détermina d'en lever le siége. Les Anglais se mirent à sa poursuite. Trois jours après leur retraite, les Français se réfugièrent dans Congiveram. La force de cette place leur était une sauve-garde; mais le major anglais Brereton fit un mouvement sur Vendavasch. Lally, dupe de cette feinte, croyant cette place menacée, y fait marcher ses troupes; Congiveram est laissé sans défense; Brereton fait faire une contre-marche à une partie de ses troupes, se présente devant Congiveram, et l'emporte sans coup férir, dans un moment où elle manquait de défenseurs. 1760.

GERBEROY (*siége de*) Guillaume-le-Conquérant, partant pour l'Angleterre, déclara duc de Normandie, son fils aîné Robert. Ce jeune prince osa sommer son père de le mettre en possession d'une province qu'il lui avait cédée. *Ma coutume*, répond Guillaume; *n'est pas de me dépouiller avant de me coucher.* Une guerre cruelle s'élève entre ces princes. Guillaume irrité assiége son fils dans Gerberoy en Beauvoisis, que le roi de France, Philippe Ier, lui avait donné pour asile. Robert était courageux, il fit une vigoureuse résistance. Courant contre son père, dans une sortie, il lui porta un coup de lance furieux, et le renversa. Un cri du vaincu, dans sa chute, fait connaître au vainqueur toute l'horreur de sa victoire. Il se jète

aux pieds de son souverain et de son père, le conjure de lui pardonner son crime. Guillaume outré l'accable de reproches, et lui donne, en s'éloignant, sa malédiction. Cependant on parvint à réveiller dans son cœur le sentiment de la nature, que la colère étouffait. Robert rentre en grâce, jure de rester tranquille, mais avec l'intention de fausser bientôt son serment. 1079.

GERGOVIE (*siége de*). Jules César, suivi de Vercingétorix, assiégea Gergovie, place située sur une haute montagne de l'Auvergne, dont les approches difficiles étaient défendues par une foule de Gaulois. Malgré les attaques les plus vives, il ne put s'en rendre maître; il fut obligé de se retirer, et alla chercher ailleurs des conquêtes plus faciles. 70 *ans av. J. C.*

GERMAINS (*combats des*). 1. Cette nation, fameuse par sa valeur, fit la guerre aux Romains pendant plusieurs siècles, et vint à bout de renverser leur puissance; mais cet honneur, qui lui coûta bien du sang, la mit plus d'une fois elle-même au bord du précipice. Ce succès, dû à leur courage singulier, à leur valeur extraordinaire, rend extrêmement intéressantes les mœurs militaires de ces peuples, qui, après avoir vaincu les Romains, devinrent les maîtres du reste de l'Europe.

La cavalerie des Germains, au temps où Jules-César leur faisait la guerre, était nombreuse, bien dressée, bien exercée, et de plus soutenue d'un secours qui fait honneur à leur tactique. Chaque cavalier avait un fantassin, qu'il avait choisi lui-même, et qui lui était attaché. Ce corps d'infanterie légère accompagnait la cavalerie dans les combats, et lui servait comme d'une arrière-garde, où elle trouvait une retraite. Si l'action devenait périlleuse, ces fantassins s'avançaient et prenaient part au combat: si quelque cavalier, considérablement blessé, tombait de cheval, ils l'environnaient pour le défendre et pour le soulager: s'il fallait faire diligence, soit pour aller en avant, soit pour reculer, ils étaient si légers et si alertes, qu'en se soutenant avec les crins des chevaux, ils couraient aussi vite qu'eux.

L'infanterie des Germains savait se couvrir de ses boucliers en forme de tortue, ce qui formait comme un toit

d'airain au dessus de sa tête, impénétrable aux flèches et aux dards. César rapporte que plusieurs des soldats romains sautaient sur cette tortue, et, levant les boucliers avec leurs mains, perçaient l'ennemi de haut en bas.

Dans l'armée des Germains, le poste le plus périlleux est le plus honorable, dit Tacite. Ce serait une honte au commandant de ne pas le premier charger l'ennemi, et un déshonneur à ses soldats de ne pas seconder sa valeur. La cavalerie n'a pas d'autres armes que la lance et le bouclier. Les fantassins se servent de dards et de javelots. Les soldats chantent en allant à la charge. Ils jugent ordinairement du succès du combat par les cris qu'ils poussent, et selon qu'ils sont ou plus forts ou plus faibles.

Les Germains ne quittaient jamais leurs armes, même au sein de la plus profonde paix. Ils traitaient ainsi les affaires publiques et particulières. La première fois que l'on armait un jeune homme, c'était en cérémonie, et par le suffrage de tout le canton. Dans une assemblée générale, présenté par un chef, ou par le père, on lui donnait le bouclier et la lance. Cette cérémonie répondait chez-eux à ce que pratiquaient les Romains pour la robe virile : elle était le premier degré par lequel un jeune homme entrait dans la carrière de l'honneur, et il devenait alors membre de l'état.

Tout le mérite guerrier des Germains consistait dans leur bravoure. Ils ne connaissaient ni discipline, ni science militaire, et leurs généraux n'avaient pas même le pouvoir d'infliger aucun châtiment. Leur exemple, plutôt que l'autorité du commandement, les faisait suivre de leurs soldats. S'ils signalaient leur vaillance, s'ils se montraient à la tête des rangs dans le plus chaud de la mêlée, l'admiration attirait l'obéissance. Mais il ne leur était permis ni de punir de mort, ni de mettre dans les chaînes, ou de faire frapper de coups aucun soldat. Les seuls prêtres avaient ce droit. Encore ne fallait-il pas qu'ils présentassent les rigueurs dont ils faisaient usage, sous l'idée de supplice, ni qu'ils parussent agir par les ordres du général. Cette nation, infiniment jalouse de sa liberté, ne voulait obéir qu'à ses dieux. Les prêtres, pour punir un coupable, s'autorisaient d'une prétendue inspiration divine, et prétextaient les ordres du Dieu qui préside à la guerre et aux combats.

Ils n'étaient point enrégimentés par des officiers généraux, qui distribuassent les soldats selon les besoins du service. Tous ceux d'une même famille, d'une même parenté, s'assemblaient en compagnies, en escadrons, en bataillons. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient à la guerre. Les cris des uns, les pleurs des autres, entendus des combattants, redoublaient leur courage. C'étaient là pour eux les témoins les plus respectables, et ceux dont ils attendaient les louanges les plus flatteuses. Ils allaient présenter à leurs épouses, à leurs mères, les blessures qu'ils avaient reçues, et celles-ci ne craignaient point de compter ces blessures, et de les sucer. Elles leur portaient des rafraîchissements pendant le combat; elles les animaient par leurs exhortations, et les faisaient souvent retourner à l'ennemi, en se présentant devant les fuyards, en leur observant qu'ils les exposaient aux horreurs de la captivité.

Leur armure était très-simple. Peu d'entre eux avaient des épées ou de longues piques. Ils ne se servaient communément que de javelines. Le fer en était court et étroit, et elles avaient deux usages; ils les lançaient au loin, et ils les employaient aussi à combattre de près. La cavalerie n'avait point d'autre arme offensive. Les fantassins y joignaient des traits qu'ils poussaient avec roideur à une distance prodigieuse. Le bouclier était presque leur seule arme défensive. L'usage du casque et de la cuirasse était très-rare parmi eux. Ils combattaient la plupart à demi-nus, ou couverts seulement d'une légère casaque. Leurs enseignes étaient des images d'animaux consacrés dans leurs forêts, d'où ils les tiraient pour aller au combat.

Ils montaient à cru leurs chevaux, et jugeaient l'usage des selles si honteux, le regardant comme une preuve de mollesse, qu'ils méprisaient souverainement les cavaliers qui s'en servaient, et ne craignaient point de les attaquer, quelque supérieurs en nombre qu'ils les trouvassent. Dans les combats ils mettaient souvent pied à terre, s'éloignant de leurs chevaux qu'ils avaient habitués à demeurer en place, et venant les rejoindre lorsque le besoin le demandait. En allant au combat, ils enflammaient leur courage par des chansons qui contenaient les louanges de leurs anciens héros, et des exhortations à les imiter.

Quelque braves que fussent les Germains, ils ne se

piquaient point de garder leurs rangs, ni de se tenir fermes dans leurs postes. Reculer, pourvu qu'ils revinssent à la charge, ce n'était point chez eux une honte, mais une action d'intelligence et d'habileté. Il ne fallait pourtant pas laisser son bouclier au pouvoir de l'ennemi; c'était pour eux, aussi bien que pour toutes les nations anciennes, la plus grande des infamies. Ceux à qui il était arrivé un pareil déshonneur, ne pouvaient plus être admis ni aux cérémonies de la religion, ni à aucune assemblée; et plusieurs guerriers, réduits à ce comble d'infortune, mirent fin à leur ignominie par une mort volontaire.

Drusus, frère de Tibère, fut envoyé dans la Germanie, par Auguste, pour châtier ses habitants de quelques courses au delà du Rhin. Durant quatre ans, la fortune, que la sage conduite du jeune prince avait fixée sous les drapeaux romains, se plut à couronner toutes ses entreprises. Dans la quatrième campagne, les Germains, battus partout, donnèrent une preuve horrible de leur férocité naturelle. Leurs femmes, selon l'usage, les avaient suivis au combat. Si l'on en croit Orose, ces cruelles marâtres, ne trouvant ni javelots ni d'autres armes de cette espèce, saisirent leurs enfants à la mamelle; et, transportées d'une aveugle fureur que la nature condamne également dans tous les hommes, elles écrasèrent contre la pierre ces innocentes victimes, pour les lancer contre l'ennemi. *La neuvième année avant J. C.*

2. Les Germains, vaincus par l'empereur Maximin, se jetèrent dans un marais pour échapper aux Romains. Mais l'Empereur y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail; il tua de sa main quelques braves qui tournaient tête pour lui résister. Les Romains eurent honte d'abandonner leur prince. Ils le suivirent en foule; les Germains, qui étaient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat qui fut long-temps disputé. Les Romains y perdirent beaucoup de monde; mais enfin l'avantage leur resta, et l'armée des Barbares périt presqu'entière. Le marais fut rempli de corps morts; et les eaux furent teintes de sang. *An de J. C.* 235.

GERMERSHEIM (*prise de*). Après l'occupation des

lignes de la Lauter, le général Hoche se rendit maître, le 28 décembre 1793, de la ville de Germersheim, dans le Palatinat. On y trouva des magasins importants de vivres et de munitions.

GERTRUIDENBERG (*siéges de*). 1. Maurice d'Orange forme, en 1593, le siége de Gertruidenberg, place avantageusement située à l'entrée du Brabant. Il s'environne au dehors de lignes profondes, de redoutes considérables, d'épaulements prolongés, entoure la place au dedans d'une contrevallation bien flanquée, en interdit l'accès par eau, en remplissant la Meuse de bâtiments légers, puis la foudroie avec soixante pièces de canon. Malgré un tel développement de forces, une garnison de douze cents hommes fait de fréquentes sorties; son gouverneur est tué par un boulet. Le seigneur de Gessau, le remplaçant, se montre digne de ce choix. Le vieux comte de Mansfeld essaye, avec quatorze mille hommes, de lui porter secours. Il ne peut forcer les lignes du prince d'Orange. Pendant plus de vingt jours, de Mansfeld harcèle le prince d'Orange, mais ne peut l'attirer dans une affaire décisive; il s'étonne de cette constance, demande à un trompette du prince Maurice pourquoi il se tient avec tant de soin renfermé dans ses lignes : *Mon jeune maître*, répond le trompette, *voudrait devenir un jour un capitaine aussi expérimenté que son excellence de Mansfeld*. Ce général abandonne Gertruidenberg à sa propre défense. Un soldat se glisse au travers des ruines de la muraille, s'apperçoit que la garde se fait mal dans Gertruidenberg : les uns se livraient au sommeil pendant que les autres dînaient. Il fait signe à ses camarades; on monte à l'assaut. Après un combat très-vif, la garnison, près de succomber, fait des propositions. On lui accorde des conditions honorables. 24 *juin* 1593.

2. Les Français, commandés par le général Darçon, se présentèrent, le 26 février 1793, devant la forteresse de Gertruidenberg. Une garnison hollandaise défendait cette place importante, hérissée de forts avancés, entourée d'une multitude d'inondations qui ne laissaient, pour arriver au corps de la place, que des digues enfilées par des batteries. Vieillis dans les douceurs d'une longue paix, les Hollandais n'avaient rien de l'énergie nécessaire pour résister à la fougue française et au terrible feu dirigé par Darçon. Le

gouverneur se rendit le quatrième jour du siége, à la seconde sommation, au moment où il s'apperçut que l'on allait tirer à boulets rouges sur le fort. *Du 26 février au 4 mars* 1793.

3. L'occupation de Gertruidenberg était extrêmement importante dans le moment où Dumourier voulait envahir la Hollande; mais le temps des succès était passé pour ce général. L'armée du Nord, enfoncée de toutes parts sur la Meuse, ne pouvait résister aux Autrichiens et aux Hessois réunis. Chaque jour était marqué par des déroutes. Il n'était plus temps de songer à des conquêtes; c'était assez de défendre le territoire conquis. Dumourier, appelé pour remédier aux maux dont il était la première cause, laissa donc le commandement de l'armée expéditionnaire de Hollande au général Deflers. Bientôt attaqué par une armée prussienne infiniment supérieure, Deflers s'enferma dans Breda, en confiant la défense de Gertruidenberg au colonel depuis général Tilli. Dès le 12 mars, Gertruidenberg est cernée. Le général Vanstelben, s'approchant des glacis, tenta d'effrayer la garnison française par une sommation terrible; il menaçait de la passer au fil de l'épée. Tilli répondit à ces bravades, qu'il était disposé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Hollandais tentèrent d'enlever le fort de Dam; leur cavalerie essaya de le tourner; mais l'artillerie de la place, servie par des Français, les obligea de renoncer à leur entreprise. Ils se préparèrent alors à faire en règle les approches de la place. Tilli crut nécessaire d'élever des épaulements sur les remparts pour couvrir les soldats et protéger les batteries. Toute la garnison s'y employa avec ardeur; et, après avoir travaillé pendant le jour, elle veillait encore la nuit pour repousser les entreprises des assiégeants. Tout annonçait une longue et vigoureuse défense; mais ces braves avaient à lutter contre un ennemi intérieur qui anéantissait l'effet de tous leurs efforts : ils manquaient tout à la fois de munitions et de vivres. Il leur fallut céder à la nécessité, au bout d'un mois de blocus. Tilli dicta lui-même les conditions de l'évacuation de Gertruidenberg; il obtint tous les honneurs de la guerre, et de rentrer en France avec sa garnison. *8 avril* 1793.

4. Les armes françaises ne pouvaient être long-temps malheureuses dans le Nord; les Anglais, les Hollandais

et les Allemands, vaincus par Pichegru dans la Belgique, virent, dans le plus rude des hivers, les Français s'avancer sur les eaux consolidées par le froid. Le général Bonneau mit le siége devant Gertruidenberg. Sa garnison tint quinze jours, et obtint les honneurs de la guerre. 30 *janvier* 1795.

GIBRALTAR (*siéges de*). 1. L'amiral anglais Roock échoue, en 1704, dans ses projets contre les côtes d'Espagne; il jète, en passant devant Gibraltar, quelques bombe qui n'y font aucun mal. Une longue chaîne de rochers escarpés en défend l'approche du côté de terre. Son entrée par mer, inaccessible aux grands navires, est foudroyée par l'artillerie de la citadelle et du môle; de manière que les Espagnols, confiants dans sa situation, n'y avaient place qu'une garnison de cent hommes. En vain la flotte anglaise tira quinze mille coups de canon sur ces rochers; les Espagnols riaient de leurs inutiles décharges. Cependant quelques matelots déterminés essayent si l'on ne réussirait pas mieux par un coup de main; ils grimpent sur des rochers regardés comme inaccessibles; ils trouvent, quand ils sont arrivés au sommet, les femmes de Gibraltar sorties, suivant leur coutume, pour aller visiter une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge. Ils s'en saisissent. La crainte du sort réservé à leurs femmes intimide les habitants; ils livrent leur ville aux Anglais, qui depuis en sont demeurés maîtres, malgré les efforts de l'Espagne pour leur faire perdre cette clef de la Méditerranée. 4 *août* 1704.

2. Gibraltar occupa singulièrement l'attention de l'Europe dans la guerre de 1779. Les Espagnols entreprirent de se rendre maîtres par la force d'une place formidable que les Anglais devaient à une surprise. Il y avait beaucoup de gloire dans cette conquête, car il fallait vaincre d'innombrables difficultés résultantes de la position de cette ville sur un rocher et de ses nombreuses fortifications; mais aidé des Français, on crut ne pouvoir y échouer. Déjà on tenait, depuis trois ans, exactement bloquée cette garnison; on attendait sa réduction de la famine. Peut-être aurait-on réussi avec beaucoup de temps et une exacte vigilance; mais des moyens aussi lents étaient peu compatibles avec la vivacité française. Les progrès de la science de la guerre de siége firent

penser que l'on trouverait quelques parties faibles dans une place bâtie sur un roc élevé, dans laquelle il devait toujours arriver quelques secours par mer, malgré le plus exact blocus. On résolut donc de transformer en un siége régulier le blocus de Gibraltar. Le duc de Crillon, renommé par sa valeur et ses talents militaires, fut nommé général de l'armée de siége; on y amena une nombreuse artillerie et une armée de trente mille hommes; des volontaires de distinction accoururent de tous les points de l'Europe pour partager les périls et la gloire de cette entreprise. On examine les plans conçus par les ingénieurs, pour se rendre maître d'une place singulièrement difficile à conquérir; celui du général Darçon, ingénieur français, obtient la préférence; le roi d'Espagne lui en donne la direction, distinction flatteuse sans doute, mais qui l'exposait, comme étranger, aux traits de la jalousie et de la malveillance de ceux que ses talents lui avaient subordonnés. Le gouverneur de Gibraltar, Elliot, instruit du danger nouveau qui le menace, veut tenter une sortie considérable pour détruire les lignes des Espagnols avant le commencement du siége. Cependant, les braves qu'il commande ne peuvent surmonter le feu de cent soixante-seize pièces de canon placées sur les ouvrages espagnols; ils sont forcés de rentrer dans la place; elle tire continuellement cinq cents coups de canon par heure sur les travaux des assiégeants. Elliot apprend qu'il va être attaqué vers la mer en même temps que sur terre; pour y répondre, il fait creuser à fleur d'eau, dans les rochers, de profondes cavités qui, semblables à celles de Malte, doivent lancer une grêle de pierres à une demi-lieue en mer. Examinons un moment la position et les ouvrages défensifs de Gibraltar; ils pourront seuls nous faire apprécier l'immensité des difficultés à vaincre et les talents nécessaires pour les surmonter.

La baie de Gibraltar, qui s'avance vers le nord, a cinq lieues de profondeur. Vers l'est, au fond, est Algésiras. Le camp de Saint-Roch est placé sur un terrain sablonneux, à deux mille toises de ses fortifications; les forts Saint-Philippe et Sainte-Barbe terminent la ligne espagnole. La montagne de Gibraltar a une lieue de long, un quart de lieue de largeur; sa plus haute élévation est de mille pieds; le côté de l'est offre un roc vif et coupé à pic, qui le rend inattaquable. Son extrémité sud se termine à la mer par un bord

escarpé de sept à huit pieds. On a construit sur ce roc une muraille solide portant une batterie; en arrière s'élève un plateau entouré d'un mur de vingt-cinq à trente pieds; les assiégés y avaient établi un camp communiquant à un autre formé de baraques, près le grand hôpital. La ville de Gibraltar, s'étendant de l'est à l'ouest, a beaucoup de longueur et peu de largeur; elle est fermée d'une simple muraille baignée par les eaux de la mer, et couronnée dans toute sa hauteur par du canon. Les Anglais, croyant avoir encore à craindre dans une telle position, avaient augmenté la défensive de trois nouveaux ouvrages. Le premier, du côté du nord, vers le vieux môle, où l'on avait élevé une batterie considérable dirigée sur les travaux du camp de Saint-Roch. Le côté nord, faisant face aux lignes espagnoles, était le point le plus formidable de l'Europe. Dans cet endroit où le rocher s'élève à pic, les Anglais avaient placé une batterie dont le feu plongeant sur les lignes espagnoles, y faisait continuellement pleuvoir une grêle de boulets, de bombes et d'obus. Cependant, depuis trois ans on s'obstinait à attaquer de ce côté, où cent mille hommes auraient échoué devant un rocher résistant aux boulets. A peine arrivé sur le terrain, le général Darçon change tout-à-fait le système d'attaque. L'attaque de terre ne devient plus qu'un point secondaire, d'où l'on devait battre à ricochet les fortifications, tandis que les principaux coups devaient partir du côté de la mer. C'était avec des batteries flottantes que le général Darçon prétendait réduire Gibraltar. On accumula d'abord cinq cents pièces de canon et d'immenses magasins de munitions. On construisit dix batteries flottantes qui devaient être tout à la fois insubmersibles et inaccessibles aux atteintes du feu. Dix vaisseaux de commerce furent rasés, recouverts d'un blindage incliné, composé de trois épaisseurs contiguës de pièces de bois de chêne d'un pied d'équarissage. Les bombes ne pouvaient pas les percer. Leur partie de babord, destinée à faire face à l'ennemi, devait être encore renforcée par un redoublement de bois de chêne de cinq pieds d'épaisseur. Les plus grandes de ces batteries portaient vingt-deux pièces de 24 placées sur deux lignes de dix et douze pièces; toutes ensemble en devaient supporter cent cinquante-cinq. L'effet de ces batteries réussit parfaitement relativement à leur marche et leurs manœuvres.

On acheva, dans les premiers jours du mois de septembre 1782, une nouvelle parallèle devant la place; le 10, on commença une canonnade terrible du côté de la terre; elle dura trois jours. Quand on crut les Anglais fatigués, qu'on leur eut persuadé qu'on allait faire les derniers efforts sur Gibraltar du côté de la terre, on conduisit, le 13 septembre, les batteries flottantes dans sa rade, malgré un vent violent qui empêcha d'y faire entrer des chaloupes canonnières et des vaisseaux destinés à soutenir les batteries flottantes, et à diviser le feu de l'ennemi. La fausse attaque du côté de terre cessa trop tôt; les Anglais dirigèrent alors sur les batteries flottantes une effroyable grêle de boulets, de bombes et d'obus; des boulets rouges de 42 les foudroyèrent dans une telle quantité qu'il ne fut plus possible d'éteindre le feu qui y prenait de toutes parts. Elles devinrent la proie des flammes, et ceux qui les avaient bravement défendues coururent, en se retirant du feu des Anglais, des dangers aussi grands que ceux auxquels ils avaient été exposés dans la défense de ces batteries. Peut-être le génie de M. Darçon, auquel on est forcé de rendre un hommage mérité, malgré les malheurs de la journée désastreuse à laquelle son invention donna lieu, eût-il triomphé de tous les obstacles que lui présentaient la nature, l'art et le courage de ses ennemis, si tous les moyens d'attaque qu'il avait combinés eussent été mis à exécution de la manière dont il les avait tracés dans son plan. Les Espagnols, malheureux sur terre et sur mer dans l'attaque de Gibraltar, convertirent ce siége en blocus; mais une flotte anglaise parvint peu après à le ravitailler. On laissa un simple camp d'observation à Saint-Roch pour empêcher au moins les Anglais de pénétrer en Espagne, si on n'avait pu les en expulser. 1779 *à* 1783.

GIBRALTAR (*combat naval de*). L'armée combinée de France et d'Espagne, qui chassait depuis deux jours celle d'Angleterre, se trouva, le 20 octobre, à cinq heures et demie du soir, à portée d'engager le combat à la sortie du détroit de Gibraltar. Notre ligne, qui avait été formée par rang de vitesse, était composée de trente-deux vaisseaux, et celle des ennemis de trente-quatre. Douze autres vaisseaux de l'armée combinée ne purent la joindre au moment du combat.

L'Invincible commença le feu à la distance de deux cables. Ce vaisseau, que montait le comte de la Motte-Piquet, lieutenant-général, était suivi du *Guerrier*, commandé par M. du Plessis-Parscaud ; du *Dictateur*, par M. de la Clue ; du *Suffisant*, par M. de Castellet ; du *Robuste*, par le marquis de Nieuil ; et du *San-Isidro*, vaisseau espagnol, commandé par don Alvaro Lopez. Le feu soutenu de cette division obligea le vaisseau de tête de la ligne anglaise à arriver. Le comte de la Motte-Piquet eut alors affaire à trois vaisseaux à trois ponts ; mais il fut si bien secondé par *le Guerrier* et les vaisseaux qui le suivaient, que les ennemis cédèrent insensiblement, et cherchèrent à s'éloigner. Le vaisseau *le Majestueux*, commandé par le vicomte de Rochechouart, se trouva, lorsque le feu s'étendit jusqu'au centre de la ligne, en position de combattre seul trois vaisseaux à trois ponts. Il le fit avec la plus grande vigueur, et les Anglais s'éloignèrent dès qu'ils virent qu'il allait être soutenu par plusieurs vaisseaux de l'armée qui venaient à toutes voiles à sa défense.

Le combat dura jusqu'à dix heures et demie. Don Louis de Cordova, voyant que les ennemis se repliaient toujours, et qu'ils s'éloignaient considérablement, fit cesser le feu. Le lendemain, les vaisseaux ennemis les plus près étaient à quatre lieues ; on perdit tout espoir de pouvoir les joindre. 20 *octobre* 1782.

GIBRALTAR (*attaque du petit*). Les mouvements de troupes autrichiennes, vers le milieu de septembre 1795, indiquèrent au général Masséna qu'il allait être attaqué. Un corps de deux mille hommes d'élite avait été placé dans une redoute au champ di Preti, où ils avaient établi une batterie de cinq canons et un obusier. Une vive canonnade commença l'action. Elle fut dirigée sur un rocher nommé *le petit Gibraltar*, entre Borghetto et la rive droite du Tanaro, en avant de Zucarello. Quand ils furent lassés d'envoyer des boulets qui ne produisirent aucun effet, une avant-garde de deux mille hommes s'avança, soutenue de huit mille autres, vers le petit Gibraltar. Plusieurs fois les Piémontais furent repoussés, mais toujours ils revenaient à la charge avec une nouvelle fureur, quand les adjudants-généraux Joubert et Saint-Hilaire sautèrent les retranchements, et poursuivirent les Autrichiens la baïonnette

dans les reins. Ils ne purent résister à un genre d'attaque aussi terrible ; et furent poursuivis fort loin. Cette déroute du centre des Autrichiens détermina le général de Wins, qui commandait vers la droite, à se replier pendant la nuit. Quatre cents Autrichiens y périrent, cinq cents furent prisonniers. Kellermann rendit, dans son rapport, un juste tribut d'éloges aux dispositions sages et à la valeur du général Masséna et de Berthier, chef d'état-major, qui déploya dans cette armée les grands talents qui le distinguèrent depuis dans l'administration, la conduite des armées et l'art des reconnaissances militaires. 16 *septembre* 1795.

GIESSEN (*siége de*). Le quartier-général des Français était, en 1760, à Giessen-sur-la-Lahn. Le maréchal de Broglie en avait confié la défense au baron du Blaisel, officier d'un rare mérite et d'une intrépidité singulière. Le prince Ferdinand entreprend ce siége pour forcer les Français de repasser le Rhin. Dans une première sommation, on menace le gouverneur des plus dures extrémités : *Il y a trente ans que je sers le roi mon maître, et quelque temps que je suis guéri de la peur*, répond-il à l'aide-de-camp porteur du message ; *quand M. le prince Ferdinand voudra, nous commencerons.* Le siége de Giessen ne se fit pas. Le prince avait prétendu l'enlever par un coup de main ; le maréchal de Broglie s'approcha et força le prince Ferdinand à la retraite.

GILLETTE (*combat de*). L'armée d'Italie, affaiblie par des détachements nombreux envoyés dans l'intérieur, pour contenir les troubles qui s'y étaient élevés, éprouva des revers et se retira à Utelle. L'armée austro-sarde se préparait à envahir la Provence, quand le général Dugommier fut chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée d'Italie. Les troupes françaises étaient peu nombreuses ; une flotte anglaise louvoyait sur les côtes du comté de Nice ; des soulèvements se manifestaient dans les départements méridionaux. Il fallait beaucoup de courage et de dévouement pour se charger du commandement dans de telles circonstances ; mais Dugommier possédait une âme forte et un esprit ardent. Il se rend à Utelle, visite ses postes, encourage le soldat, lui inspire de la confiance, et, par sa fermeté, ranime son courage abattu par des revers.

Cependant le danger croît ; un corps de huit mille austro-Sardes commandés par le général de Wins, descend, par la vallée de la Blure, sur Gillette et le Brec ; son but était de s'emparer de ces deux postes, pour y former des magasins et en faire son point d'appui. Les Sardes pouvaient de là traverser le Var à volonté, et couper les communications de l'armée française. Sa première opération devait donc être de brûler le pont établi par les Français sur le Var; alors infailliblement Utelle devait être prise. Toutes les mesures sont combinées de manière à assurer l'exécution de ce plan ; les Piémontais possèdent des moyens capables d'obtenir des succès infaillibles. Le général Dumerbion ne conçoit pas même la possibilité de se soutenir à Utelle ; il autorise Dugommier de se retirer à Nice s'il le juge à propos. En cas de retraite sa responsabilité est à couvert, mais l'armée est perdue. Dugommier consulte son courage ; il sait que le succès sourit souvent à l'audace ; sa position est critique ; il doit oser. L'ennemi est maître de la Roque ; il a investi Gillette. Dans cet endroit sont quatre mille Autrichiens, Piémontais, Croates, avec six pièces de canon. Tandis qu'il confie la défense d'Utelle à l'adjudant-général Despinoy, il prend avec lui trois cents chasseurs ou grenadiers, ordonne au chef de bataillon Martin de marcher de Brec sur Gillette. Ce dernier surprend l'ennemi au moment où il pille le village de la Roque, les en chasse, délivre une compagnie de son bataillon qui avait déjà soutenu deux assauts dans un vieux château où elle s'est retranchée ; quatre-vingt-huit Autrichiens sont prisonniers. Dugommier accourt, fait sept lieues en une nuit ; son détachement s'est grossi en route de toutes les troupes qu'il a rencontrées. Au point du jour, avec huit à neuf cents braves, il renverse, culbute un corps d'Autrichiens et de Piémontais qui le croyaient bien éloigné. Tout fuit devant lui, tout se débande ; les munitions, les tentes, l'artillerie austro-sarde, tombent en son pouvoir ; huit cents ennemis sont tués, sept cent cinquante prisonniers ; la Provence est garantie d'une invasion presque certaine ; l'armée est sauvée. 17 et 18 *octobre* 1793.

GIORGEWO (*siége et combat de*). 1. Les Autrichiens, commandés par le prince de Saxe-Cobourg, se présentèrent, le 2 juin 1790, devant Giorgewo, place sur le

Danube; ils s'emparent de la ville, commencent l'attaque de la citadelle. Chaque nuit les assiégés font des sorties sans pouvoir empêcher le progrès des ouvrages des assiégeants, mais six jours après, un gros de Turcs, formé à Ruznek, au delà du Danube, força les lignes autrichiennes, s'empara de leur artillerie, et mit les Impériaux en déroute. Le prince de Cobourg, ne croyant ni prudent ni possible de rentrer dans ses lignes, leva le siége, et alla se placer à deux lieues en arrière. Les Autrichiens perdirent en ce jour quatre mille hommes et vingt-une pièces de canon. 2 *au* 8 *juin*.

2. Les Russes entreprirent, en 1807, de s'emparer de Giorgewo. Après avoir pendant quelque temps, tenu la ville serrée, ils y donnèrent l'assaut. Déjà ils avaient escaladé une partie des murailles, lorsque les Turcs se précipitent sur les assaillants, et les taillent en pièces. Les Russes sont aussi bravement repoussés sur tous les autres points. Les Turcs lancèrent sur eux, des remparts dans le fossé, des poutres et des quartiers de rochers, en telle quantité, que toutes les échelles des Russes sont brisées. Les Russes, cruellement maltraités se retirèrent. Leur général, Michelson, leva le siége. 29 *mars* 1807.

GIOVANNI (*bataille de San–*). Le général Macdonald, appelé au secours de l'armée française d'Italie, dès la première défaite de Schérer sous Vérone, évacua le royaume de Naples, après avoir laissé seulement garnison dans le fort Saint-Elme, à Capoue, à Gaëte. Il traversa l'état de Rome, réunit à son armée une partie des troupes françaises, laissa des garnisons à Rome, Civita-Vecchia, Ancone, Pérouse; il marcha ensuite sur la Toscane, où les corps des généraux Gauthier et Miollis l'attendaient dans un camp retranché entre Ferrare et Bologne. Au moment où le général Suwarow apprit l'arrivée de Macdonald en Toscane, il fit des dispositions pour empêcher la réunion de Moreau à l'armée de Naples. Il suspendit les travaux de Mantoue, convertit ce siége en blocus, chargea le général Kray de former, avec une partie des troupes qui y étaient employées et les divisions des généraux Ott, Hohenzollern et Klénau, un corps d'observation qui s'emparerait du poste important de Pontremoli dans les Appennins, pour em-

pêcher la réunion des deux armées françaises, soit dans le Plaisantin, soit dans la Lombardie. Malgré cette réunion de forces, les troupes impériales, obligées d'occuper un trop grand front, étaient trop faibles pour pénétrer en Toscane et agir offensivement. Arrivé à Florence, le général Macdonald renforça d'abord son aile droite par la division Montrichard, qui rentra dans Bologne, repoussa le général Klénau, et dégagea le fort Urbain. Sa gauche, commandée par le général Dombrowsky, se joignit à la division du général Victor, reprit Pontremoli, et la vallée du Taro qui venait d'être occupée par le général Ott. Dans les premiers jours de juin, son quartier fut établi à Lucques; il marcha du 7 au 8 sur Modène.

En descendant les Appennins, qui, du côté de Pistoie, séparent la Toscane du Modénois, son avant-garde du centre, commandée par le général Olivier, rencontra, le 10 juin, les avant-postes du général Hohenzollern, et les repoussa jusqu'à Casico-Brunetti, à une lieue de Modène. Il y eut, dès le lendemain, un combat très-vif entre la division Olivier, la brigade Forest, et le corps d'Hohenzollern, qui, ayant d'abord plié, repoussa ensuite cette attaque, se maintint à Salciolo, et assura sa communication avec Reggio. Macdonald en personne, renouvela, le 12, cette attaque avec une grande partie de ses forces. Le combat fut long, sanglant, opiniâtre; mais le général Hohenzollern dut être forcé de céder à la supériorité du nombre. Obligé d'abandonner Modène, Hohenzollern fit sa retraite sur la Mirandole; Modène fut prise et pillée par les colonnes françaises. Macdonald fut blessé, dans cette journée, par le chef d'un parti autrichien. Attaqué tout à la fois par deux colonnes autrichiennes, Macdonald les repoussa d'abord de la Sarregia et de Cento; mais, informé de la retraite du général Hohenzollern, il se replia sur Cento et Ferrare. Le général Kray fit en même temps enlever le pont de Cazal-Maggiore, afin de couvrir le blocus de Mantoue, et d'empêcher le passage du Pô. Il prit alors position, sur la rive gauche, à San-Benedetto, avec environ dix mille hommes et quatre mille paysans armés.

Magdonald part de Modène, entre à Parme le 15, et le lendemain se porte sur Plaisance. Trouvant la citadelle occupée par les Alliés, il la fait attaquer sur-le-champ. Dès le lendemain, il se met en devoir de pénétrer plus avant,

et de combattre avec toutes ses forces réunies. Suwarow, apprenant les progrès de l'armée de Naples, se mit en marche avec toutes ses troupes disponibles, abandonnant le commandement du siége de Turin au général Kaïm. Une division russe, commandée par Séckendorff, se porta entre Ceva et Asti ; le général Bellegarde s'avança en même temps entre Tortone et Alexandrie. Ces deux corps devaient s'opposer au général Moreau, qui, de Gênes menaçait la Lombardie d'une invasion par la Bocchetta. Suwarow fut joint, dans la matinée du 16 juin, par le prince Constantin. Dès le lendemain il porta son quartier général à Castel San-Giovanni, première place du duché de Plaisance, à deux petites lieues de sa capitale, sur la rive gauche de la petite rivière de Tidone. Il avait calculé avec tant de précision la marche de toutes ses colonnes, qu'il trouva toute son armée rassemblée et disponible entre Tortone et Florence. Elle était composée de trente mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie sous les ordres immédiats de Suwarow. Arriver et combattre était sa maxime favorite. Il parut, le 17, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le rejoignit dans la nuit. Il la divisa en trois colonnes ; celle du centre, entièrement composée de Russes, fut conduite par le comte de Rosemberg ; celle de la droite, formée de Russes, d'Autrichiens et de Hongrois, fut commise au général Forster ; la troisième et la plus forte, où il se trouvait seulement des Autrichiens, fut aux ordres du général Mélas. Macdonald s'avance de Plaisance, rencontre l'ennemi sur le lit de la Trebia, attaque, à quatre heures du soir, la division du général Ott, forte de huit mille hommes ; elle servait d'avant-garde à l'armée de Suwarow. Surpris par des forces trop supérieures, Ott fit replier ses colonnes pour se rapprocher de Suwarow. Il repasse la Trebia après avoir perdu quelques prisonniers, et se retire à Rotofredo. Toujours poursuivi, il revient au Tidone vers Castel-San-Giovanni. Attaqué sur l'autre rive du Tidone, il fut enfin secouru par l'avant-garde du général Mélas commandant la gauche des Alliés, et qui venait se réunir à marches forcées à la division du prince Bagration et du général Frœlich ; la colonne de droite de l'armée française, se dirigeant alors sur la chaussée de Castel-San-Giovanni, cherchait à détacher

la gauche des Alliés, et à s'emparer de la chaussée du Pô sur la route de Pavie, afin d'envelopper et d'isoler le centre de la position du général Mélas, et de couper les communications avec les troupes qui voulaient se hâter de le joindre.

Cette attaque fut reçue avec la plus grande intrépidité. Les divisions Ott et Frœlich surent s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de Suwarow avec son avant-garde, qui se plaça à la droite du général Ott avec l'avant-garde du prince Bagration. Les Cosaques se précipitèrent avec valeur sur le flanc gauche de l'armée française, tandis que l'infanterie russe se jetait sur leur front en faisant retentir l'air des cris redoublés de *Hurra! Hurra! Victoire! Victoire!* entremêlés du cri de guerre ordinaire des officiers russes à leurs soldats, *Perod, perod, nièboss! En avant, en avant, ne crains point!* Cet effort singulier tomba sur la légion polonaise commandée par le général Dombrowski. Ces débris d'une nation jadis célèbre, alors si malheureuse, se trouvèrent en présence des spoliateurs de leur patrie. Les Polonais furent renversés, soit qu'ils fussent émus en voyant leurs cruels dominateurs, soit plutôt, qu'accablés par le nombre de leurs ennemis, ils eussent encore été déconcertés par la vigueur de leur attaque. Magdonald envoya des troupes pour les soutenir; le combat devint alors général. Pendant une heure entière les colonnes françaises firent un feu tellement vif, qu'il éclaircit singulièrement les rangs des Alliés, où il jeta pendant quelques instants le désordre; mais tous les corps russes revinrent bientôt à la charge, et renversèrent alors tous les obstacles. Le prince Constantin, s'exposant aux plus grands périls, animait le soldat en parcourant les rangs: il contribua puissamment au gain de cette journée en empêchant Magdonald de rompre l'aile gauche des Russes du côté du Pô. Un terrain presque impraticable, coupé par des fossés, encore couvert d'abattis, n'arrêta point les soldats de Frœlich, qui chargèrent à la baïonnette. Les hussards de l'archiduc Joseph secondèrent avec une rare intrépidité l'attaque infructueuse de l'infanterie. En vain quelques demi-brigades françaises se précipitèrent sur les Russes, et les culbutèrent sur quelques points; les colonnes de Magdonald, attaquées à leur tour, ne purent résister au choc des masses dirigées par Suwarow. Les Français ne firent leur retraite qu'après avoir été enfoncés,

ayant perdu beaucoup de terrain, laissant la terre couverte de leurs morts. Poursuivis jusqu'au delà du Tidone par la cavalerie russe, criblés dans leur retraite par de continuelles décharges d'artillerie, ils ne purent s'arrêter et se rallier entre le Tidone et la Trébia qu'à la faveur des ténèbres. L'armée russe demeura maitresse du champ de bataille, et perdit seulement douze cents hommes tués ou blessés. La perte des Français fut de deux mille morts ou blessés, et de trois cents prisonniers.

Le général Magdonald employa la nuit à se préparer à une nouvelle action; le caractère national lui dictait de marcher à l'ennemi : mais il avait affaire à un capitaine d'une rare activité; il fut prévenu. Dès neuf heures du matin, Suwarow rassemble ses généraux, fait circuler ses ordres, trace le plan de la bataille, indique le mode à suivre dans l'attaque. On bat la générale; l'infanterie court aux armes, la cavalerie est à cheval. A dix heures du matin, l'armée russe s'ébranle toute entière au bruit d'une décharge générale de toute son artillerie, au son de toute sa musique guerrière; elle marche en trois colonnes, passe à gué le torrent du Tidone, trouve l'armée française rangée sur la rive gauche de la Trébia, et prend son ordre d'attaque. Des deux côtés les officiers parcourent les rangs, alignent les soldats, encouragent les combattants.

En jetant les yeux sur les rives du Tidone et de la Trébia, on se ressouvient que ce même sol fut autrefois arrosé du sang des Romains, couvert de leurs ossements, illustré par une des plus brillantes victoires d'Annibal. La description des lieux démontre leur identité. Le Tidone et la Trébia, sortant des Appennins, se jètent parallèlement du Midi au Nord dans le Pô, à une lieue de distance. Le Tidone n'est qu'un ruisseau; la Trébia qu'un torrent que l'on passe à gué, dont le lit rocailleux a plus d'un mille de large : il coule à l'ouest de Plaisance, et se jète dans le Pô à une petite lieue de la ville. Entre sa rive gauche et le Tidone est une plaine assez étendue, bornée au Nord par le Pô, au Midi par les Appennins; son terrain est inégal, entrecoupé de fossés, de ruisseaux, parsemé d'arbres et de buissons, d'où s'élèvent quelques bourgades éparses. L'an 534 de Rome, ces fiers républicains disputèrent dans ces champs aux Carthaginois, commandés par Annibal, l'empire de l'Italie. Annibal fut vainqueur, mais ne put conserver sa conquête.

Les Allemands et les Russes vinrent dans ces mêmes plaines décider, en 1799, du sort des provinces italiques; les armes furent pour cette fois contraires aux Français. Ils perdirent pour quelques instants l'Italie; mais, comme les Romains, ils trouvèrent dans leur courage, leur discipline et les talents éminents de leur chef, des ressources pour repousser les Barbares de ces belles contrées, et les forcer en moins d'un an de se retirer sur les bords du Danube et du Wolga.

L'armée française, défendue par une artillerie formidable, mais faible en cavalerie, présentait une ligne de trente mille combattants; elle était formée de sept divisions, y compris sa réserve et un corps commandé par le général Salm, placé à l'extrémité de son aile droite, et s'appuyant sur le Pô. La légion polonaise, aux ordres du général Dombrowsky, était à l'aile gauche; la division Olivier appuyait la droite, celle de Rusca la gauche. Les divisions Victor et Montrichard étaient au centre; le général Watrin commandait la réserve; Macdonald avait son quartier-général entre Plaisance et la Trébia, au couvent de Saint-Antoine.

On comptait plus de quarante mille combattants dans l'armée des Alliés; cent pièces de canon étaient sur leur front. Les Russes formaient la droite; les Autrichiens la gauche, appuyée au Pô. L'armée de Suwarow était rangée en quatre fortes colonnes. Celle de gauche, du côté du Pô, commandée par Mélas, était dirigée sur Ponte di Mera par Calendano et par la chaussée à droite de Plaisance; celle de droite, aux ordres du général Rosemberg, se dirigeait par le centre sur Vaccari, et par la droite sur Ripa-Alta et San-Giorgio, pour déborder et envelopper l'aile gauche des Français. Toute la ligne marchait dans ces directions sur l'armée française, qui attendait les Alliés avec une contenance fière et imposante sur la rive gauche de la Trébia. Les Russes engagèrent l'action par leur droite sur la gauche des Français. L'avant-garde du prince Bagration, augmentée de quatre escadrons et de quatre régiments de Cosaques, ne fut en mesure d'attaquer les Français qu'à une heure après midi. Les Républicains s'approchèrent, et firent une décharge de mousqueterie si bien dirigée, qu'ils portèrent le désordre dans quelques bataillons russes. Les Russes, s'étant promptement ralliés, répondirent par un feu aussi vif; ils avancèrent la baïonnette en avant. Les Français

ne purent soutenir le choc; la cavalerie poursuivit les fuyards, fit cinq cents prisonniers : quatre cents Français demeurèrent sur le champ de bataille.

Magdonald, voyant plier sa gauche, la renforça progressivement de dix mille hommes d'élite des divisions Rusca et Victor. Un nouveau combat s'engagea; pendant plusieurs heures on se battit avec acharnement. La résistance des Français était terrible, lorsque l'attaque fut renforcée par une nouvelle division russe; le choc devint alors furieux sur toute la ligne. Les Français, moins nombreux, furent culbutés de nouveau, et cherchèrent leur salut derrière la Trébia, ayant mille hommes hors de combat, et trois cents prisonniers.

La colonne formant le centre de l'armée russe rencontra l'avant-garde française du général Olivier entre le Tidone et la Trébia. L'attaque et la défense furent également terribles; les Russes ne réussirent qu'en augmentant encore leurs forces sur ce point pour écraser leurs ennemis par leur masse. Les Français, criblés par la mitraille, furent également repoussés au delà de la Trébia. Cependant Magdonald, accompagné de son état-major, parcourait les rangs, encourageait les soldats; il fait repasser la Trébia à un corps de dix mille hommes, dans le dessein de percer le centre des Alliés. S'appercevant de ce mouvement, le général Suwarow oppose à ce corps une colonne russe, qui attend les Français de pied ferme. Dès qu'ils sont à bout portant, elle les charge une seconde fois, les poursuit jusqu'à la rive droite de la Trébia, avec perte de six cents morts et de quelques prisonniers. Le feu continue sur le front des deux armées et sur les deux rives de la Trébia jusqu'à onze heures du soir. L'aile gauche de l'armée de Suwarow, commandée par le général Mélas, après un combat également furieux, fut repoussée au delà de la rivière; elle eut mille morts et cinq cents blessés. Des deux côtés cette lutte sanglante fut long-temps incertaine; la victoire ne se prononça en faveur des Alliés qu'après une grande effusion de sang. La perte fut égale de part et d'autre, et cette terrible bataille fut aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus : la nuit seule fit cesser le combat. Magdonald se retira en arrière de la rive droite de la Trébia; l'armée russe, dont l'infanterie surtout était très-fatiguée, ne put soutenir ses avantages.

Suwarow fit bivouaquer ses soldats épuisés sur la rive

gauche en face des Français; il ordonna de tenir pendant la nuit des feux allumés pour être en mesure contre toute surprise; les mouvements des Français lui indiquaient que leur général méditait encore de nouveaux efforts. Excédé de fatigues, il s'enveloppa dans son manteau, et alla se jeter à l'abri d'un buisson en arrière de son armée, et prit quelque repos pendant qu'elle bivouaquait en attendant le jour et un nouveau combat.

Retiré à son quartier-général, Magdonald, loin de se livrer au sommeil, traça un troisième plan de bataille, fit ses dispositions pour le lendemain, réveilla le courage de ses soldats en leur annonçant l'arrivée prochaine du général Moreau, qui devait prendre les Russes à revers, tandis qu'une légion ligurienne devait, en débouchant des Appennins par Bobbio, les attaquer par leur flanc droit. Toute la ligne française s'ébranle, le 19 juin, à onze heures du matin, à peu près dans le même ordre que la veille; quelques tirailleurs la précédaient: les Russes les reçoivent à coups de canon. La première ligne entre dans le grand lit de la Trébia; elle passe la rivière, malgré la mitraille et les obus, repousse tous les avant-postes des Russes. On vit une forte colonne s'avancer pour tourner le flanc droit des Austro-Russes, en même temps qu'une autre passait la Trébia à son embouchure pour déborder l'aile gauche des Alliés, en s'appuyant sur le Pô. Le prince Bagration répondit par un feu très-vif qui déconcerta d'abord les assaillants; mais, recevant continuellement des renforts, ils fondirent sur le corps du lieutenant-général russe Sweikowsky, le culbutèrent, et mirent en pièces un régiment entier qui fut poursuivi jusqu'au village de Casalegio. Le général autrichien Dalheim marcha au secours des Russes; on se chargea avec fureur : le sang ruisselait de toutes parts. Les Alliés parvinrent à enfoncer la seconde ligne des Français; mais ceux-ci, animés d'un courage héroïque, se rallièrent de nouveau, revinrent une seconde fois à la charge. Alors le général d'infanterie Rosemberg fait avancer quelques pièces de canon, les dirige contre la ligne française, réussit à la rompre, la traverse dans son centre avec sa colonne. Une troisième fois les Français reviènent à la charge; il fallut toute l'intrépidité des Russes pour résister à un tel acharnement. Enfin le prince Bagration les chargea à la tête de sa colonne, et détermina sur ce point le succès. La légion

polonaise, enveloppée par les Russes, se forma en bataillon carré, se défendit avec le courage du désespoir, et fut presque entièrement détruite. Forcée de se retirer, toute la colonne de gauche des Français n'abandonna la bataille qu'après y avoir laissé mille morts, cinq cents prisonniers, un canon, trois drapeaux; le nombre des morts ne fut pas moins grand du côté des Alliés. Dans le temps où l'aile gauche des Français disputait la victoire qui lui échappait, leur artillerie maltraitait la colonne du centre du général Forster, et protégeait le passage des Français sur ce point. L'infanterie russe repoussa d'abord l'infanterie française; mais la seconde ligne était venue au secours de la première. On se chargea de part et d'autre à la baïonnette et au sabre; on lutta corps à corps, et ce combat acharné ne présenta plus que l'affreuse image de la mort se montrant sous toutes les formes. De part et d'autre on recevait des renforts qui entretenaient l'égalité du combat; mais la division Montrichard, ayant retardé sa marche, se trouva chargée par un régiment de cavalerie autrichienne. Le premier peloton ayant été culbuté, tous les autres prirent la fuite dans le plus grand désordre; le succès de cette charge contribua singulièrement au gain de la bataille, parce qu'elle mit dans une déroute complète le centre de l'armée française. Les colonnes de droite et de gauche des Français, qui attaquaient simultanément, n'étant plus appuyées par le centre, et se trouvant débordées par la cavalerie des Alliés, furent obligées de précipiter leur retraite sous le feu de la mousqueterie et du canon. Poursuivis jusqu'au delà de la Trébia, les Francais abandonnèrent le champ de bataille, qui resta jonché de deux mille morts, vainqueurs ou vaincus. Le général Mélas foudroya d'abord avec une nombreuse artillerie la colonne de droite de l'armée française, qui avait passé la Trébia à son embouchure pour déborder la gauche des Alliés, et lui arracher son appui sur le Pô; ses efforts ne purent empêcher les Français de passer la Trébia, et de s'avancer au delà de cette rivière. Le corps détaché du général Salm longeait la chaussée du Po, afin d'envelopper la gauche du général Ott. Le prince de Lichtenstein, qui commandait la cavalerie, soutint les premières attaques; il chargea ensuite la tête de la cavalerie française, qu'il culbuta sur l'infanterie qui la soutenait. Les Français ralliés se présentèrent à une seconde attaque; le prince de Lichtens-

tein les chargea de nouveau, et les poursuivit jusqu'à la portée de la mitraille de leurs batteries, dont il ne put éviter le feu qu'en rétrogradant et traversant à bride abattue un bataillon de grenadiers. Après une heure d'un choc terrible, les Républicains furent mis en pleine déroute, et se sauvèrent au delà de la Trébia. Le corps du général Salm eut le même sort. Le carnage fut horrible; toute la campagne entre le Tidone et Plaisance fut jonchée de morts : la Trébia en fut couverte. Dans cette affaire particulière les Français perdirent quatorze cents hommes, neuf cents morts et cinq cents prisonniers. Le général Magdonald, désespérant de pouvoir être secouru par Moreau et par la légion ligurienne, trop maltraité pour oser rien entreprendre, ne pensa plus qu'à profiter des ténèbres de la nuit pour rallier et sauver les débris de son armée. Il entra dans Plaisance, qu'il évacua dans le jour, en y laissant près de quatre mille blessés, parmi lesquels se trouvaient les généraux divisionnaires Rusca et Olivier, et les généraux de brigade Salm et Cambrai, huit chefs de brigade et plusieurs officiers inférieurs. Suwarow donna l'ordre, aussitôt la bataille, de poursuivre les Français, mais il fut impossible de l'exécuter; les hommes et les chevaux, épuisés de fatigues, eurent besoin de quelques heures de repos. Impatient d'atteindre les vaincus, Suwarow se mit le lendemain à la tête de deux colonnes; celle de droite les atteignit à la Nura près Saint-Georges. L'arrière-garde de Magdonald s'y défendit opiniâtrément; mais, après différentes attaques, le général russe Coubarow enveloppa la dix-septième demi-brigade; elle fut obligée de se rendre prisonnière. Jamais on n'avait vu jusqu'à ces derniers temps une bataille aussi sanglante que celle de la Trébia. Elle dura trois jours; on y brûla plus de cinq millions de cartouches; on y tira au moins soixante-dix mille coups de canon. Il ne restait presque plus de munitions à l'armée française; pendant plusieurs heures la baïonnette suppléa au défaut de poudre. On évalua à plus de douze mille le nombre des morts, dont huit mille sur le champ de bataille. Presque tous les généraux français furent blessés; le général Cambrai fut tué : tous combattirent avec la plus grande valeur. Suwarow ne dut la victoire qu'à l'avantage du nombre; son armée était plus nombreuse d'un quart que celle des Français, et cependant ses efforts ne purent réussir à empêcher Magdonald d'achever la plus belle des retraites,

dans un pays révolté et en armes depuis Naples jusqu'aux Appennins. 17 *au* 20 *juin* 1799.

GIRONNE (*siéges de*). 1. Philippe-le-Hardi, entré en Catalogne, en 1286, assiégea Gironne, appartenant au roi d'Aragon. La défense fut vigoureuse ; les assiégés brûlèrent une grande machine de guerre, avec celui qui l'avait construite. Le monarque irrité jura qu'il ne rentrerait point en France sans avoir pris Gironne. Pour ne pas être parjure il doubla d'efforts, et Gironne se rendit le 7 septembre, après deux mois de siége.

2. Le duc de Noailles assiége et prend Gironne en 1711, malgré les contre-temps les plus fâcheux, et contre le sentiment de tout le monde. Un boulet l'approche de fort près, au moment où il visite une batterie. Il demande à Rigolo, qui commande l'artillerie, s'il entend cette musique : *Jamais*, dit-il, *je ne prends garde à ceux qui viènent, je ne fais d'attention qu'à ceux qui vont.*

GISORS (*combat de*). Louis-le-Gros, roi de France, et Henri Ier, roi d'Angleterre, s'étaient voué une haine terrible. Ils la firent éclater en 1110. La forteresse de Gisors, livrée à Henri par son gouverneur, nommé Pagan, fut l'occasion de la guerre. Louis demande la démolition du château ou le combat corps à corps. Les deux armées, campées sur l'Epte, applaudissent à ce défi, dont le monarque anglais ne fait que rire. Il livre bataille, et est battu.

GLATZ (*siéges de*). 1. Le prince d'Anhalt-Dessau, commandant une armée prussienne, investit en 1742 la ville de Glatz, sur la Neiss. Au bout de deux jours, ne pouvant tenir dans une ville trop populeuse, le gouverneur se retira avec cinq cents hommes dans le château ; il y tint quatre mois, et se rendit seulement faute de vivres.

2. La ville de Glatz fut assiégée, en 1807, par le prince Jérôme-Napoléon, le 24 juin. Ce prince emporta un camp retranché occupé par les Prussiens. Dès le même jour un armistice fut conclu, et le 28 Glatz capitula.

GLEISCHWEILLER (*combat de*). Les Français attaquèrent, le 29 juillet 1793, les Prussiens à Gleischweiller et Franckweiller ; les ennemis opposèrent la plus vive résistance, mais ils furent repoussés de la Chapelle-Sainte-Anne, et poursuivis jusqu'au delà de Weyer. Cette affaire fut très-chaude. Les Prussiens et les Autrichiens comptèrent plus de huit cents morts. La perte des Français fut considérable.

GLISUELLE (*affaire de la*). Au commencement de la guerre avec l'Autriche, un grand mouvement de troupes eut lieu sur la frontière du Nord, entre le maréchal de Luckner et le général la Fayette, qui, en changeant mutuellement le théâtre de la guerre, voulurent se faire suivre des troupes qui leur étaient dévouées. Dans une de ces marches, l'avant-garde de la Fayette se trouva sur la Glisuelle, extrêmement éloignée de son corps d'armée. Instruit de cette faute, le général Clairfait part, la nuit du 10 au 11 juin, du camp de Mons, à la tête d'un corps considérable, et se dirige sur Maubeuge. A la faveur d'un orage il surprend les postes avancés du général Gouvion, commandant l'avant-garde de la Fayette. Ou les ordres furent mal donnés, ou ils furent mal exécutés, ou l'orage empêcha d'entendre la canonnade qui aurait indiqué le besoin de secours, mais les renforts n'arrivèrent qu'à six heures du matin. Déjà le général Gouvion, obligé de céder à un ennemi trop supérieur, avait repassé la Glisuelle. Ayant soutenu à coups de canon un combat très-opiniâtre, il avait été tué par un boulet. Mais à la vue de plusieurs corps s'avançant de front, et d'une colonne se portant sur leur flanc gauche, les Autrichiens se replièrentsur Mons, et les Français reprirent leurs positions sur la Glisuelle. 13 *juin* 1792.

GLOGAW (*siéges de*). 1. L'empereur Henri V assiégeait, depuis quelque temps, la ville de Glogaw en Silésie. Après de vives attaques, les habitants affaiblis promirent de se rendre s'ils ne recevaient point de secours de Boleslas, dans l'espace de cinq jours. Sur cette promesse, dont ils donnèrent pour garants les enfants des plus illustres citoyens, l'Empereur fit cesser les attaques. Boleslas, ne se trouvant pas en état de secourir les habitants de

Glogaw, dans le temps prescrit, leur fit dire que, s'il n'arrivait pas au bout de cinq jours, ils continuassent cependant à se défendre courageusement, et ne préférassent point leurs enfants à leur patrie; qu'il volerait à leur secours le plus tôt qu'il lui serait possible. Le courage des habitants de Glogaw fut ranimé par cette exhortation de leur prince. Le terme expiré, ils refusèrent d'accomplir la convention. L'Empereur irrité fit donner l'assaut, mais il fut repoussé, après avoir perdu un grand nombre de soldats. Cet échec redoubla sa colère, et lui fit mettre en œuvre le stratagème le plus barbare. Il fit attacher aux palissades une partie des ôtages des citoyens de Glogaw, et plaça l'autre partie à la tête de ceux qui montaient à l'assaut. Ces malheureux habitants, ne pouvant tirer sur l'ennemi sans blesser leurs enfants, hésitent quelque temps entre l'amour de la patrie et la tendresse paternelle; mais la patrie est victorieuse. Ils firent tête à l'ennemi, aux dépens de ce qu'ils avaient de plus cher; et, la douleur leur donnant de nouvelles forces, ils vengèrent le sang de leurs enfants sur les troupes du barbare Henri, dont ils firent un horrible carnage. Les femmes partagèrent la gloire de cette honorable défense. Boleslas survint: Henri V vaincu est obligé de fuir, dépouillé des marques de sa dignité. 1109.

2. Frédéric-le-Grand, au moment où il déclara la guerre à l'Autriche, en 1741, s'apperçut que la forteresse de Glogaw était mal approvisionnée. Cette ville, d'une médiocre étendue, environnée d'un mauvais rempart, dont la moindre partie était revêtue, avait un fossé susceptible d'être traversé en plusieurs endroits; sa contrescarpe était presque détruite. Comme c'était au milieu de l'hiver, dont la rigueur ne permettait pas d'entreprendre les travaux d'un siége, on se contenta d'en former un exact blocus. Le gouverneur, Wenzel-Wallis, se laissa paisiblement enfermer dans des lignes, et n'osa pas même se défendre, parce que sa cour lui avait défendu de commencer aucune hostilité. Glogaw fut emportée d'emblée le 9 mars. Attaquée tout à la fois par cinq endroits, il fallut moins d'une heure aux troupes prussiennes pour s'en emparer. Ses remparts étaient en si mauvais état que la cavalerie prussienne put les franchir sur quelques points. Sa gar-

nison, de mille hommes, fut prisonnière de guerre. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, tant la discipline fut exactement observée par le soldat! 9 *mars* 1741.

3. Le grand Frédéric, qui avait si long-temps combattu en Westphalie, et en Hanovre, contre les Français, était loin de prévoir que ces mêmes Français renverseraient la puissance qu'il avait fondée par ses armes, et disputeraient à ses successeurs les places de la Silésie. Cependant, moins de vingt ans après sa mort, Napoléon-le-Grand entre en Silésie, et le prince Jérôme-Napoléon bloque d'abord le Grand Glogaw, puis l'environne de batteries et de retranchements.

Lorsque les troupes bavaroises parurent devant Glogaw, la garnison prussienne enleva le plancher du pont de l'Oder, et, le soir même, le commandant eut la barbarie de chasser de la place une vieille femme, chargée d'un petit enfant de neuf mois. On releva le pont-levis derrière cette infortunée, qui, ne pouvant ni avancer, ni reculer, se vit contrainte à passer toute une nuit de novembre, assise sur une borne. Elle était même exposée aux coups de fusils qui se croisaient autour d'elle. Un soldat bavarois, nommé Kleiber, entend les cris d'un enfant, et s'approche de l'extrémité du pont au moment où le jour commençait à paraître. Les Prussiens tirent sur lui; il appèle le caporal Zeigler, et ces deux braves gens, agitant leurs mouchoirs, parviènent enfin à faire comprendre qu'ils demandent, pour toute grâce, la permission de sauver cette pauvre femme. On leur accorde la liberté de se livrer au mouvement de leurs cœurs: c'était un singulier spectacle de voir les soldats des deux partis, accourus pour être témoins de cette belle action, appuyés paisiblement sur leurs armes. Kleiber, s'élançant d'un pilier sur l'autre, arrive jusqu'à la vieille femme, prend l'enfant, le met dans son sac, et revient par le même chemin périlleux, après avoir chancelé plusieurs fois. Zeigler s'occupe de son côté à sauver la femme qui, transie de froid et de frayeur, n'avait pas la force de le suivre. Au risque de se précipiter avec elle dans l'Oder, le caporal la charge sur son dos, et, après d'incroyables efforts, la dépose auprès de son enfant. Le roi de Bavière,

informé de ce noble dévouement au service de l'humanité, ordonna que l'action de Zeigler et de Kleiber serait rapportée dans l'ordre du jour, et accorda une gratification de vingt ducats à chacun des deux soldats qui avaient montré un cœur aussi sensible.

Cette place se rendit, après un bombardement de quelques jours, le 1er décembre 1806. Une garnison de trois mille hommes dépose les armes sur le glacis, abandonnant cent pièces de canon, et des magasins bien pourvus de munitions et de vivres.

GOAR (*prise de St-.*). Le maréchal de Soubise voulut terminer la campagne de 1758, par une entreprise éclatante. La ville de Saint-Goar, à sept lieues de Coblentz, fut le but de sa dernière expédition. Elle se trouvait protégée tout à la fois par les fortifications de Goartshausen, par le château de Rhinfelds et celui de Calz. Pour réussir, il fallait donc tenter quatre assauts. Tous les ouvrages de Saint-Goar sont emportés par escalade. Le fort de Rhinfelds éprouve le même sort. Les attaques de Goartshausen et du château de Calz ne sont pas moins heureuses. Tout cède à la valeur française. Leurs ennemis apprènent encore une fois qu'ils ne sont jamais plus terribles que dans des entreprises hardies, et dans des attaques imprévues. 1758.

GODART (*bataille de St.-*). L'empereur d'Allemagne, Léopold, engagé dans une guerre très-vive contre les Turcs, réclame le secours des princes chrétiens. Louis XIV lui envoya six mille hommes pour servir dans l'armée de Montécuculli. Quelques jours avant la bataille de Saint-Godard, un assez gros détachement d'Allemands et de Français est battu par les Turcs; le jeune comte de Sillery, encore enseigne, y est dangereusement blessé : il appèle quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, afin qu'il ne tombât point entre les mains des Turcs. Personne ne s'étant présenté, il se roule dedans et expire. Encouragé par un premier succès, le grand visir Cuprogli fait passer la Raab à ses troupes; les Allemands sont culbutés, mis en fuite. Les Ottomans, s'avançant dans la plaine de Saint-Godart, se disposent à tomber sur Montécuculli, avantageusement placé sur une éminence qu'il ne voulait pas quitter. Tandis qu'il demeure immobile, le maréchal de la Feuillade se précipite avec impétuosité sur les Janissaires,

à la tête de six mille Français, les renverse, les culbute, et les dissipe. Quelques régiments d'Allemands l'imitent. Les Turcs repassent la Raab en désordre, abandonnant sept mille hommes sur le champ de bataille; ils étaient presque tous tombés sous le fer des Français. Montécuculli, s'étant élevé aux premiers grades, par tous les rangs de la milice, était extrêmement sévère pour la discipline. Il avait, dans une marche, fait défense expresse, sous peine de mort, que l'on passât par les blés. Un soldat, revenait d'un village, ignorant cette défense, traverse un sentier au milieu des blés. Montécuculli l'apperçoit, ordonne au prévôt de l'armée de le pendre. Ce soldat s'avance, observe à son général qu'il ne connaissait pas ses ordres: *Que le prévôt fasse son devoir*, dit Montécuculli. Le soldat n'était point encore désarmé; plein de fureur d'être puni pour une faute dont il n'était point coupable, ce militaire tire son fusil sur Montécuculli, en disant: *Je n'étais pas coupable; je le suis maintenant!* Le coup manque; Montécuculli sent son tort et pardonne. 1664.

GOLYMIN (*combat de*). Toujours poursuivant les Prussiens, le maréchal Ney entama encore leur arrière-garde le 25 décembre 1806. Dans le même instant, le maréchal Davout, chassant devant lui les restes de l'armée du maréchal Kamensky, occupa Tykoczyn; et le grand duc de Berg, instruit qu'une division de l'armée de Buxhowden, commandée par le genéral Panin, se portait sur cette dernière ville, marcha au devant d'elle, l'atteignit, la culbuta, et la mit en déroute à Loppackzyn.

Enfin, le 26, le maréchal Lannes réussit à arriver devant Pultusck, qu'occupait Beningsen, et le maréchal Augereau devant Golymin, où se trouvait Buxhowden; mais le retard que le dégel avait mis dans leurs marches avait donné aux chefs ennemis le temps de réunir leurs forces, de préparer de nouveaux moyens de défense, et surtout de rallier à eux les troupes battues les jours précédents; ce qui n'aurait point eu lieu si le terrain eût permis d'exécuter les manœuvres prescrites par l'Empereur avec cette ponctualité surprenante qu'on admire dans tous ses autres combats. Beningsen avait rangé son armée en bataille pendant la nuit du 25 au 26, et le corps du général en chef Kamensky, battu à Nasiclsk, arriva et se réunit à lui à deux heures du

matin. Le maréchal Lannes parut bientôt, et commença vers dix heures son attaque. Il trouvait un ennemi nombreux sur ses gardes, avantageusement posté; ses propres troupes étaient harassées de fatigue : aussi le combat fut-il chaud et long-temps balancé. Mais la valeur française l'emporta à la fin, et Beningsen, horriblement maltraité, profita de la nuit pour se retirer vers Ostrolenka, avec perte de six mille prisonniers et de deux drapeaux. Le même jour Buxhowden, également renforcé par une division de Kamensky qui s'était repliée dans cette direction, et par celle du général Panin, battue la veille à Lopackzyn, réunissait toutes ses forces à Golymin, où il se vit attaqué, vers une heure après midi, par quelques divisions du maréchal Davout et du grand duc de Berg, qui arrivaient à la suite des fuyards, et par le maréchal Augereau, qui débouchait de Golaczyma. A trois heures, l'action devint très-vive; mais la nuit ayant commencé vers quatre heures, l'affaire se prolongea jusqu'à onze, où les Russes, entièrement culbutés, se retirèrent en désordre, comme Beningsen, sur Ostrolenka, en abandonnant leur artillerie, leurs bagages et presque tous les sacs des soldats.

On voit à quel point les mouvements de la plupart de nos colonnes furent contrariés par la nature; mais ce qui acheva de sauver l'armée russe sont les obstacles insurmontables qui arrrêtèrent la marche du maréchal Soult, dont l'artillerie employa deux jours entiers à faire trois lieues au milieu des boues. Ce général, qui devait se porter vers l'Omülef, afin de couper la retraite aux vaincus, et de compléter leur défaite, n'avait encore pu, le 26, malgré tout son zèle, ses talents et des efforts presque surnaturels, dépasser Molati à deux lieues de Makow, et les Russes purent ainsi opérer leur retraite, en abandonnant, il est vrai, près de quatre-vingts pièces de canon, douze cents voitures, presque tous leurs caissons, et laissant, tant sur les champs de bataille que sur les routes, environ douze mille hommes tués, blessés ou prisonniers. L'Empereur les fit poursuivre par quelques troupes légères au delà d'Ostrolenka, et établit à Pultusck son quartier-général. *Décembre* 1806.

GOMERE (*attaque de la*). Une petite escadre anglaise, commandée par le chevalier Windham, osa attaquer la

Gomère, l'une des principales villes des îles Canaries. On vit en cette occasion jusqu'où les Anglais savaient porter l'audace et la forfanterie. Le chevalier, qui les conduisait, envoya cette sommation singulière au gouverneur de la place : « Charles Windham, par la grâce de Dieu, capi-
» taine-commandant de trois vaisseaux de guerre, etc....
» demande au gouverneur de la Gomère la possession de sa
» ville et de ses forts, faute de quoi il va les renverser, les
» réduire en cendres, le faire pendre, et passer la garnison
» et les habitants au fil de l'épée. » L'Espagnol, homme de bon sens et de courage, se contenta de faire cette réponse : « Diego Bueno, catholique romain, commandant de cette
» île, baise les mains au seigneur commandant chevalier
» Windham, et répond à ses propositions que pour sa
» patrie, pour sa loi et pour son roi, il perdra la vie;
» qu'ainsi, le plus fort sera victorieux. Dieu vous garde. » Les effets suivirent la menace; le feu du canon et de la mousqueterie fit un grand carnage des troupes qui avaient débarqué; elles regagnèrent au plus vîte leurs vaisseaux, exposés au grand feu de la place, et courant risque d'être coulés à fond. Windham fut assez heureux pour n'être ni du nombre des morts, ni de celui des blessés; il remit promptement en mer, n'emportant que la honte.

GOMPHI (*siége de*). Gomphi, en Thessalie, ose fermer ses portes à César. Outré de tant d'audace, il en ordonne l'assaut, s'en rend maître avant le soir, la livre au pillage. Les vainqueurs s'y gorgent de vin et de liqueurs. On trouva, en entrant dans une maison, vingt-cinq corps de vieillards dans un état d'ivresse; ils n'avaient pu soutenir la pensée de la vue des malheurs qui accompagnent le sac d'une ville prise d'assaut, et s'étaient empoisonnés pour se soustraire à ces maux. 48 *ans avant J. C.*

GONAIVES (*combat des*). Au moment où le premier consul Bonaparte tenta de rétablir l'ordre dans la colonie de Saint-Domingue, le général Desfourneaux marcha aux Gonaïves pour s'emparer du quartier-général de Toussaint-Louverture. Le général Leclerc, informé pendant la nuit des obstacles qui arrêtaient cette division, joint quinze cents hommes de sa réserve aux soldats commandés par Desfourneaux, et lui ordonne de commencer l'attaque. A minuit il

est en marche; au point du jour la nombreuse cavalerie et la garde d'honneur de Toussaint-Louverture commencent le feu. De part et d'autre on combat avec acharnement; on vit dans cette journée combien la valeur française, conduite par un chef habile, l'emporte sur un courage aveugle. Les Noirs, enfoncés de toutes parts, cherchèrent un asile dans le bourg des Gonaïves. Desfourneaux les suit, livre les plus sanglants combats jusqu'à la vue de cette place. Les Noirs étaient retranchés dans leur camp; Desfourneaux partage sa division en trois colonnes, se précipite sur les redoutes la baïonnette en avant. En vain nos rangs sont éclaircis par la mitraille et les boulets; la ville et le camp retranchés sont pris d'assaut. Ainsi la valeur française se déployait sous le ciel brûlant des Antilles, comme elle le fit depuis sur les neiges et les glaces du Niémen; mais, si la bravoure des bataillons français était partout la même, le dévouement héroïque de leurs généraux ne trouvait dans l'histoire aucun exemple. Toutes les divisions françaises, marchant dans des sables brûlants, gravissant continuellement des mornes escarpés où nulles routes n'étaient frayées, avaient perdu leur artillerie. Le général Leclerc, étonné de voir que Desfourneaux seul avait conservé toute la sienne, lui demanda par quel prodige il l'avait ramenée. *Je me suis attelé avec cent soldats à un obusier*, lui répond Desfourneaux; *j'ai fait venir tous les commandants des colonnes. Allez dire à vos soldats, me suis-je écrié, que votre général est attelé à un obusier; que désormais rien ne doit arrêter la marche de l'artillerie.* Cet exemple fait une telle impression, que les soldats dételèrent les mulets, et l'artillerie traînée par eux fut toute conservée. 22 *février* 1802.

GONDELOUR (*prise de*). Le comte de Lalli, nommé gouverneur-général de l'Inde après s'être signalé à Fontenoi, soutint dans cette colonie sa réputation de bravoure; il y porta de terribles coups aux Anglais, assiégea et prit, en 1759, Gondelour, qui leur appartenait sur la côte de Coromandel, et gênait beaucoup les Français.

GORCUM (*prise de*). Le prince d'Orange, stathouder de Hollande, choisit, en 1794, la ville de Gorcum pour s'y renfermer. Ses fortifications, et surtout les inondations

dont on pouvait à son gré étendre les limites, lui parurent des barrières suffisantes pour arrêter les Français. Les glaces vinrent les briser : leurs soldats s'en servirent comme d'un vaste pont couvrant toute la Hollande. Le stathouder abdique sa dignité, s'enfuit en Angleterre; Gorcum est assiégée, et tombe au pouvoir des Français. 21 *janvier* 1795.

GORDION (*prise de*). On remarquerait à peine la prise de Gordion, capitale de la Phrygie, par Alexandre, si le conquérant du monde n'eût rencontré dans cette ville un char fameux où se trouvait lié le nœud gordien. Un oracle avait promis l'empire de l'Asie à celui qui pourrait le délier. Avide de toute espèce de gloire, Alexandre le tenta vainement plusieurs fois ; saisissant son épée : *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue*, et le coupe. « De cette manière, dit Quint-Curce, il éluda ou accomplit l'oracle. » 333 *ans avant J. C.*

GORÉE (*reprise de*). L'île de Gorée, sur la côte du Sénégal, était tombée au pouvoir de l'Angleterre ; elle n'entretenait qu'une faible garnison sur ces plages brûlantes, mais intéressantes pour le commerce de la France. Quatre goëlettes et un corsaire de Rochefort transportèrent devant Gorée un détachement de cent trente hommes, qui devait être soutenu par les garnisons des vaisseaux. Tandis que les goëlettes canonnaient Gorée du côté de la mer, les troupes françaises débarquaient loin de la vue des Anglais ; bientôt elles vinrent les placer entre deux feux. Le colonel anglais, menacé de l'assaut, capitula le 18 *janvier* 1804.

GORGO (*combat de*). Pérose, roi des Perses, enfermé dans des défilés par Achanouar, roi des Huns, s'y reconnut, par un traité solennel, son tributaire. A peine sorti du danger, il oublie ses serments, pense à la vengeance, fait massacrer les ambassadeurs des Huns, qui réclament l'exécution du traité, et entre en campagne. Les principaux des Huns se plaignent de leur roi ; ils l'accusent de s'être laissé tromper par un ennemi perfide, et même de s'entendre pour la perte de leur nation. *Eh ! qu'avez-vous donc perdu*, leur demande froidement le roi des Huns? *Le temps*, s'écrient-ils ; *c'est le temps qui décide des succès*. Acha-

nouar, connaissant la perfidie des Perses, s'occupe à les surprendre : ils ne pouvaient entrer dans son pays que par une plaine bordée de montagnes, nommée Gorgo. Un grand nombre de pionniers la coupent dans toute sa largeur d'un profond et large fossé; on le remplit de branchages, on le couvre d'une légère couche de terre. Au moment où Pérose entre dans le pays des Huns, il s'avance vers Gorgo; Achanouar se présente, conjure les Dieux, en brûlant de l'encens, de lui être favorables et de punir les parjures, fait porter au bout d'une pique devant ses troupes l'original du traité violé. Entré dans la plaine de Gorgo, il fait halte à quelque distance de la tranchée, instruit ses soldats du stratagème, ordonne à quelques escadrons de se montrer dans la plaine au delà du fossé pour attirer l'ennemi, et de se retirer vivement par le seul chemin ouvert. Tout s'exécute comme on l'avait projeté. Les Perses poursuivent les Huns sans soupçonner aucun piége; tout à coup la terre se dérobe sous leurs pieds : hommes et chevaux disparaissent. Ils s'écrasent, se percent mutuellement, se sentent encore accablés des coups d'un ennemi qui lance incessamment sur eux de lourdes pierres. Pérose y périt avec trente de ses enfants. Cette horrible catastrophe répand la consternation dans toute la Perse; une loi d'état défend de ne jamais poursuivre l'ennemi sur son territoire : on oublie que le ciel ne fut jamais long-temps favorable aux violateurs de leur foi. 486.

GORITZ (*prise de*) Devenu maître de Gradisca, nul obstacle ne s'opposait davantage, en 1798, aux progrès de l'armée de Bonaparte dans la Carniole; il se présente devant Goritz. A son approche, les Autrichiens évacuent cette ville avec tant de précipitation, qu'ils abandonnent quinze cents malades dans leurs hôpitaux, leurs magasins de munitions et de vivres. L'archiduc Charles avait espéré en vain de suivre devant Bonaparte la méthode lente et méthodique qu'il avait opposée dans la campagne précédente aux progrès des deux armées du Rhin et de Sambre et Meuse; Bonaparte avait trouvé l'art de rendre son armée tellement mobile sur tous les points, qu'une division autrichienne ne pouvait être arrêtée quelques instants dans sa retraite par le seul obstacle du terrain et des lieux sans se trouver serrée entre deux divisions françaises. 22 *mars* 1798.

GORLITZ (*prise de*). Le roi de Prusse s'empara, en 1745, de Gorlitz, capitale de la Haute-Lusace; la terreur de ses armes en avait chassé une garnison autrichienne, qui partit abandonnant magasins et équipages, pour n'être pas embarrassée dans sa retraite.

GOTHARD (*attaque du mont Saint-*). 1. Le mont Saint-Gothard, l'un des points le plus élevé de l'Europe, est une position essentielle pour les puissances qui se disputent la possession de la Suisse. Masséna chargea, en 1799, le général Lecourbe de s'en emparer. Après trois jours de combats dans le Muttenthal, la brigade du général Loison se présenta pour le gravir; les Autrichiens l'avaient évacué. Ce succès important fut la récompense de la valeur, et surtout le prix de manœuvres habiles qui tournèrent l'ennemi avant que l'on eût attaqué cette montagne. 16 *août* 1799.

2. Au moment où Masséna remportait sous Zurich des avantages décisifs, Tortone tombait en Italie sous les coups de Suwarow. Ce général conçoit aussitôt le dessein de pénétrer dans la Suisse par le Saint-Gothard; son intention était de s'avancer lui-même par les deux rives du lac de Lucerne et la vallée de la Reuss avec ce qui lui restait du corps russe qu'il avait amené en Italie, et qui se montait à vingt-cinq mille hommes, pendant que le corps de Hotze se porterait entre la Reuss et la Limath, et que l'armée russe de Korskakow attaquerait sur l'Albis. La réunion de ces trois corps d'armée devait se faire sur les bords de l'Aar vers le confluent de l'Albis. Ce projet fut déjoué par la vive attaque de Masséna et sa victoire de Zurich. Suwarow prit, le 15 septembre, son quartier-général à Lugano. Ayant remonté la vallée du Tésin, il s'efforce de pénétrer dans celle d'Urseren, et d'y poursuivre les troupes françaises en descendant la Reuss jusqu'au lac de Lucerne. Fidèle à ses projets, Suwarow attaque le 17 le poste d'Airolo, s'en rend maître, et se porte le lendemain sur le mont Saint-Gothard; il avait fait tourner cette position par une colonne aux ordres du général Rosemberg, dirigée par les sources du Rhin et par Ober-Alp. Au moyen de ces dispositions et d'une grande supériorité de forces, il con-

traignit le général Gudin d'évacuer le Saint-Gothard pour quelques semaines, le 17 *septembre* 1799.

3. Après la victoire de Constance, Suwarow évacue la Suisse; le général Loison reprend le mont Saint-Gothard au mois d'octobre. De son sommet sourcilleux le général Moncey se précipite à la tête de vingt mille hommes sur Bellinzona et Lugano à l'instant où Bonaparte, se proposant d'anéantir une seconde fois la puissance de l'empereur d'Autriche en Italie, s'approchait des champs de Marengo. 20 *mai* 1800.

GOTHLAND (*combat de*). Une ancienne animosité venait de s'accroître entre les Suédois et les Russes, par la découverte d'un projet accueilli par le roi de Suède qui avait consenti d'incendier la flotte russe de la Baltique. Les escadres des deux nations se rencontrèrent d'abord à la hauteur de Bornholm, mais le vent ne leur permit pas de combattre. Elles se rejoignirent, le 26 août 1789, près de Gothland. Quoique l'amiral russe Tcihichagow et l'amiral suédois Lilienhorn voulussent alors éviter un engagement, leurs arrière-gardes s'attaquèrent et se combattirent vaillamment pendant quatre heures. Un vaisseau russe, commandé par l'anglais Preston, eut cent soixante hommes tués à son bord; trois canons crevèrent sur son premier pont, et firent sauter beaucoup de monde; mais l'intrépide Preston continua de donner avec calme ses ordres, et de se battre avec courage. Cette action fut sanglante sans avoir rien de décisif. Le lendemain Lilienhorn négligea de couper une division de l'escadre russe, avantage qui aurait prévenu les malheurs dont l'escadre suédoise fut accablée. Cette faute fut sévèrement punie; Lilienhorn est dégradé, mais son châtiment ne répara pas le mal que sa négligence avait causé.

GOTTINGUE (*siége de*). Le maréchal de Broglie emporta presque sans efforts Gottingue, dans l'électorat d'Hanovre. Il était pénible au prince Ferdinand de Brunswich de s'être vu enlever la Hesse; mais il ne pouvait se consoler d'avoir laissé entamer l'électorat d'Hanovre. Il entreprend le blocus de Gottingue, la serre de si près, qu'il espère en intercepter tous les vivres; mais le maréchal de Broglie parvint deux fois à la ravitailler. L'hiver vient;

les Prussiens, en se repliant, lèvent le blocus; ainsi le maréchal fit échouer, pour cette année, tous les projets de la Maison de Brandebourg. 1760.

GOULETTE (*prise de la*). Hassem, bey de Tunis, détrôné par le corsaire Barberousse, implore le secours de Charles-Quint. Tandis que son conseil délibère avec lenteur, poids et mesure, Charles se lève, et prononce avec vivacité : *Je déclare la guerre à l'usurpateur, et je passerai en Afrique à la tête de mes troupes*. En apprenant cette détermination, Barberousse répond modestement : *Ou Charles acquerra la gloire qui lui manque, ou je perdrai la mienne*. Charles part, ouvre la campagne en assiégeant la Goulette. Sans cesse il parcourt, pendant la nuit, son camp, pour tenir ses troupes vigilantes, veut surprendre une sentinelle, en feignant de venir du côté de la ville; elle tire sur lui un coup de fusil heureusement mal ajusté. Son cri fait reconnaître l'empereur. Le siége est long et meurtrier; il l'eût été encore davantage, si Charles n'eût promis une chaîne de cinq cents ducats d'or au premier qui escaladerait les murs de la Goulette. L'espoir d'une si belle récompense anime toute l'armée, fait faire des prodiges de valeur à tous les soldats. Un chevalier de Malte et un simple soldat de Palerme se disputèrent tellement ce prix, que six juges demeurent incertains à qui donner la palme. Charles-Quint, instruit de cet honorable embarras, donne deux chaînes d'or au lieu d'une. On remarqua, au moment où les Espagnols montaient à l'assaut, deux hommes encourageant les combattants par des motifs bien différents; un franciscain promettait force indulgences et le paradis, tandis que le trompette Jocondo montrait la chaîne d'or promise par l'empereur à celui qui arborerait le premier son drapeau. 1535.

GOVERNO (*journée de*). Une armée considérable d'Allemands entra en Italie, en 1526, pour combattre une ligue qui y était formée pour arrêter les progrès ambitieux de Charles-Quint. Elle était commandée par Franisperg, excellent capitaine, mais tellement présomptueux, qu'il tirait à chaque moment de son sein une chaîne d'or destinée au Saint-Père, tandis que d'autres de soie cramoisi pour les cardinaux, étaient sur l'arçon de sa selle. Jean

de Médicis conseille aux puissances italiennes de n'en point venir aux mains, mais de harceler les Allemands par de continuelles escarmouches. Il exécute lui-même ce qu'il avait prudemment conseillé, accule les Allemands dans le Mantouan, en un lieu très-fort où ils manquaient de subsistance. Réduits à la dernière extrémité, ils reçurent du duc de Ferrare plusieurs barques chargées de vivres; dans l'une d'elles était cachée une pièce de canon. Sa première décharge atteignit Jean de Médicis au moment où, se retirant dans son camp, il se regardait comme déjà victorieux. Il mourut de cette blessure, délivra les Allemands de la terreur de ses manœuvres; mais ses troupes furent tellement affectées de sa perte, qu'elles en prirent le deuil et furent appelées depuis *les bandes noires*.

GOVERNOLO (*combats de*). 1. Les Autrichiens, jaloux de conserver Mantoue, faisaient tous leurs efforts pour empêcher les Français de les enfermer dans ses murs. Ils possédaient encore, dans ses dehors, Governolo et Borgoforte. Les Autrichiens, attaqués tout à la fois au pont de Governolo par le général Sahuguet, à Borgoforte par le général Dallemagne, perdirent six cents hommes et leurs positions. 1796.

2. Après la bataille de Saint-Georges, Bonaparte chercha à attirer le général Wurmser dans une nouvelle affaire, afin d'affaiblir, par des actions extérieures, la garnison de Mantoue. On se garda bien d'occuper le Seraglio. On continua de tenir le pont de Governolo, pour demeurer maître du passage du Mincio. Le 18 septembre 1797. Wurmser sort de Mantoue, suit la rive droite du Mincio; après une canonnade très-vive et plusieurs charges d'infanterie, il est mis en déroute, perd onze cents prisonniers, cinq canons et cinq caissons.

GRADISCA (*passage de l'Isonzo et prise de*). Bonaparte, maître de l'Italie, n'y trouvait plus, en 1797, d'aliment pour sa gloire; il se rend maître du Tirol, est vainqueur au Tagliamento, se présente sur les bords de l'Isonzo. Sur l'autre rive est Gradisca, petite ville moderne, mais forte, gardée par trois mille Autrichiens. Cette position lui était nécessaire pour s'emparer de la province

de Goritz, de la Carniole, et de la route de la Carinthie. Bernadotte paraît seul d'abord avec sa division sur le front de Gradisca; il l'investit. Pendant qu'il renfermait ainsi l'ennemi dans ses murs, la division Serrurier suivait le cours de l'Isonzo jusqu'à San-Pietro. Quelques bataillons ennemis paraissent vouloir disputer le passage de cette rivière. L'adjudant-général Andréossi descend de cheval, passe, et repasse à pied l'Isonzo sous les yeux des Impériaux. Bonaparte fait quelques manœuvres; l'ennemi craint d'être enveloppé; il abandonne les bords de l'Isonzo; la division Serrurier le traverse et prend un chemin qui conduit sur des hauteurs dominant Gradisca. Pendant ce temps, la division Bernadotte s'était approchée de ses murs; ces troupes avaient été accueillies par de la mitraille et une vive fusillade. Bernadotte fait avancer du canon, menace d'enfoncer ses portes, mais une flèche les défend; sa garnison paraît disposée à une vive résistance. La division Serrurier se montre sur les hauteurs; privés de l'espoir et de la possibilité de s'échapper, alors les Autrichiens ne font nulle résistance. Un quart-d'heure après la première sommation, trois mille grenadiers, l'élite de l'armée du prince Charles, se rendent, abandonnant huit drapeaux et dix pièces de canon. Cette conquête est le fruit d'une manœuvre habile. Le général Murat, commandant l'avant-garde, s'y distingue, Bernadotte y soutient la haute réputation qu'il s'est acquise sur le Rhin; l'aide-de-camp Duroc y deploie la valeur qui caractérise l'état-major de l'armée d'Italie. 19 *mars* 1798.

GRANDE-VILLE (*prise de la*). Au moment où les Carthaginois assiégeaient Syracuse, Agathoclès, tyran de cette ville, conçut un projet hardi pour la délivrer. Il en sort avec une petite flotte de gens déterminés, cingle vers l'Afrique. A peine débarqué, il fait brûler ses vaisseaux pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre; il les mène vers la Grande-Ville dont il leur avait promis le riche butin. Ses habitants, surpris, déconcertés, font peu de résistance. Agathoclès marche sur Carthage; l'alarme s'y répand; on y croit la flotte et l'armée de Sicile anéanties; on se hâte d'en rappeler les restes pour défendre la patrie. Ainsi la prudence d'Agathoclès délivra Syracuse du plus imminent danger. 318 *ans avant J. C.*

GRAMPIUS (*journée de*). Les Bretons, vaincus par Agricola au mont Grampius, virent expirer leur liberté dans cette défaite; Agricola soumit l'Angleterre aux Romains; il en fit même le tour avec sa flotte. 84.

GRANCHAMP (*combat de*). L'arrestation de Cormatin, au moment où il organisait de nouveaux troubles civils, servit de prétexte aux Chouans pour renouveler la guerre en 1795 : elle fut bientôt plus cruelle que jamais. Rennes présenta le tableau d'une place de guerre; jour et nuit des patrouilles parcouraient les rues; à chaque instant on voyait entrer et sortir de nombreux détachements. Les chefs royalistes reparurent de leur côté à la tête de leurs rassemblements, mais la plupart quittaient avec peine le séjour des villes qui les avaient amollis, pour rentrer dans les campagnes. L'esprit du soldat breton avait également dégénéré; les rassemblements ne présentaient que le tableau de l'indiscipline et de la débauche. Il n'y eut plus dès-lors qu'un mélange d'assassinats et d'orgies scandaleuses. Cette guerre, entreprise sans accord, fut faite sans ensemble; nulle autorité suprême n'y présida; tout y fut désorganisé. Jamais au contraire on ne vit plus d'unité dans les mesures vigoureuses des généraux Hoche et Aubert-Dubayet; leur accord parfait déconcerta les insurgés. Dans une proclamation énergique, Hoche montra à ses compagnons d'armes les Chouans infidèles à leurs serments, entretenant des intelligences coupables avec l'Angleterre. Déjà les deux partis étaient en présence; le Morbihan avait donné le signal; le comte de Silz avait réuni deux mille hommes à Granchamp; l'ordre était donné pour un rassemblement général qui devait se rendre maître de Vannes; mais Hoche ayant prévu les mouvements du comte de Silz, le dévança et prit l'offensive. Les généraux de brigade Roman et Josnet se mirent en marche de nuit en plusieurs colonnes, avec les garnisons d'Auray, de Vannes, et les cantonnements voisins. Ils investirent, par un mouvement combiné, Granchamp et le château de Penthouët, postes retranchés, pourvus de munitions et de vivres. L'avant-garde des Chouans, qui était dans la plus grande sécurité, fut taillée en pièces. Au point du jour l'attaque commença de tous côtés. La confusion et le désordre sont parmi les Chouans, qui fuyaient au lieu de combattre. La plupart, en gagnant

la plaine, sont massacrés par les hussards républicains qui occupaient toutes les avenues. Cependant le comte de Silz parvint à rallier quelques braves, qui firent pendant deux heures la plus grande résistance. Percé de toutes parts, se voyant près d'être forcé, le comte de Silz se fait jour à travers l'ennemi. A peine est-il dehors des retranchements, qu'il tombe sous les coups de fusils et rend le dernier soupir. Quelques chefs subalternes et trois cents Chouans perdent également la vie. Granchamp et le château de Penthouët sont au pouvoir des Républicains. Les Royalistes fuyards se rallient à Plaudren sous la conduite de Georges Cadoudal. L'intention de celui-ci était de se retrancher au poste de Saint-Billy pour y attendre des renforts; mais le général Josnet marche sur lui à la tête de cinq cents hommes. Cadoudal avait embusqué sa troupe dans le bois; trois fois il repousse les Républicains, cependant il ne peut supporter une charge à l'arme blanche qui décida la victoire. Il opère sa retraite avec assez d'ordre et de sang-froid, après avoir perdu environ deux cents des siens. L'audace de Georges, l'affection des paysans qui desiraient un chef pris parmi eux, le firent aspirer dès-lors à remplacer le comte de Silz. *Juin* 1795.

GRANIQUE (*bataille du*). Alexandre, résolu de venger la Grèce des insultes continuelles des Perses, s'avança dans l'Asie-Mineure et rencontra Darius de l'autre côté du Granique, fleuve de Phrygie. Darius possédait cent mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux. Alexandre avait une armée peu nombreuse, mais accoutumée au combat, endurcie dans les travaux guerriers. Il invite ses soldats, la veille de la bataille, à souper amplement, parce qu'ils devaient le lendemain faire un festin aux dépens de l'ennemi. Tant de confiance n'existait pas dans l'âme des plus sages des Perses; ils voyaient une armée couverte d'or, mais manquant d'instruction et de discipline. Darius consulte Caridème, Athénien à sa solde, pour savoir s'il pourrait résister à Alexandre. « Peut-être, Seigneur, lui dit-il, » vous offenserai-je en vous disant la vérité; mais si je ne » vous la dis pas aujourd'hui, il ne sera plus temps une » autre fois. Ce superbe appareil que vous déployez, ce » prodigieux nombre d'hommes qui épuise tout l'Orient, » pourrait être formidable à vos voisins. L'or et la pourpre

» y brillent de toutes parts. L'armée des Macédoniens, » toute hérissée de fer, ne s'amuse point de cette vaine » parade, elle n'a besoin que de bien former ses bataillons, » et de se bien couvrir de ses boucliers et de ses piques. » Leur phalange combat de pied ferme, et se tient si serrée » dans ses rangs, que les hommes et leurs armes forment » une impénétrable barrière. Soldats et officiers, ils sont » si bien dressés et tellement attentifs au commandement de » leurs chefs, que, soit qu'il faille se ranger sous les » drapeaux, tourner à droite, à gauche, faire front de » tous côtés à l'ennemi, on les voit, au moindre signal, » exécuter toutes les évolutions militaires. Afin que vous » ne croyiez pas que ce soit l'or ou l'argent qui les mène, » sachez que leur discipline n'a existé jusqu'ici que sous » la garde de la pauvreté. Ont-ils faim, toute nourriture » leur est bonne. Sont-ils fatigués, ils se couchent sur la » terre, et le jour les trouve toujours debout. » Ce brave reçut la mort pour prix de sa franchise. Dès l'aube du jour Alexandre prend ses armes, se met à la tête des plus braves, franchit le premier le Granique. Encouragée par l'intrépidité de son prince, son armée traverse cette rivière. Tandis qu'il combat en soldat, le satrape d'Ionie fond sur lui, l'attaque, le blesse légèrement. Alexandre se retourne et le tue. Le frère du satrape, voulant venger sa mort, frappe de sa hache d'arme la tête du roi de Macédoine, fend son bouclier, et pénètre jusqu'à ses cheveux. Il allait redoubler, mais Clitus lui coupe la main, et sauve ainsi la vie de son maître. Ce péril enflamme de colère les Macédoniens; ils se jètent avec fureur sur les Perses, vingt-quatre mille périssent, tandis que les Grecs ne perdent que deux cents hommes. 334 *ans avant J. C.*

GRANSON (*bataille de*). Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, entreprend de soumettre la Suisse pour s'ouvrir un passage en Italie. Il s'avance vers Granson, petite ville sur le lac de Neuchâtel. Huit cent Suisses formaient seulement sa garnison; il l'assiège. Après une vigoureuse résistance, il fallut se rendre à discrétion. Le cruel duc fait pendre quatre cents Suisses, et fait noyer le reste. Une armée suisse vole au secours de Granson. Charles, possédant une nombreuse cavalerie, devait tâcher de se battre en plaine. Plein de mépris pour les Suisses, sa présomption

l'entraîne dans d'affreux défilés. Il reconnaît sa faute ; les Suisses arrivent, attaquent, enfoncent le premier corps des Bourguignons où Charles combattait. Le second prend la fuite. Les vainqueurs le poursuivent, le taillent en pièces, l'accablent et le dissipent. Charles lui-même prend la fuite avec son fou qui, entendant chaque jour répéter que le duc voulait franchir les Alpes et vaincre l'Italie comme Annibal, criait en courant après lui : *Monseigneur, nous voilà bien annibalés*. L'artillerie, les équipages, la vaisselle et le trésor du duc demeurèrent au pouvoir des Suisses. Ces Républicains ignoraient tellement le prix d'un si riche butin, qu'ils déchirèrent les tentes les plus précieuses pour en faire des habits ; qu'ils vendirent la vaisselle du prince à vil prix comme de l'étain ; qu'un soldat, ayant trouvé le gros diamant du prince vaincu (maintenant le second diamant de la couronne), le donna à un prêtre pour un florin, qui lui-même le céda pour trois francs. Les vainqueurs attaquèrent sur-le-champ Granson ; ils l'emportèrent d'assaut. Les malheureux Suisses, pendus par ordre du duc de Bourgogne, furent détachés des arbres ; les Suisses, rendant cruauté pour cruauté, les remplacèrent par autant de Bourguignons, qui expièrent, par une fin déplorable, l'inhumanité de leur prince. 1475.

GRANT (*bataille de*). Les Turcs ont à la guerre une impétuosité supérieure à celle des autres nations dans leurs attaques ; ce sont des lions dans le premier choc, mais leur feu s'éteint fort vite ; rarement on peut les mener trois fois à la charge. Lorsqu'ils sont rebutés, ils abandonnent, sans qu'on puisse les arrêter, leurs canons, leur camp, leurs bagages. Leurs janissaires fuient les premiers, renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. De cette manière ils deviènent plus redoutables à leurs propres troupes que l'ennemi même. Aussi, dans une déroute, les spahis ne se présentent jamais pour les soutenir. Ils évitent la rencontre des fuyards avec plus de soin que celle même des vainqueurs. Tous ces désordres sont singulièrement sensibles à la bataille de Grant, dans la Haute Hongrie. Le duc de Lorraine attaque les Turcs ; les janissaires sont enfoncés, après s'être battus avec toute l'ardeur et l'impétuosité qui caractérisent la valeur. Dans leur déroute ils tuent les spahis, s'emparent de leurs chevaux pour

fuir plus vite. L'armée vaincue se retire, dans le dernier désordre, sous les murs de Bude. Le pacha qui y commande fait tirer quelques coups de canon sur les fuyards, et demande au séraskier, si c'est pour combattre les Chrétiens ou pour fuir, que le Grand-Seigneur l'a envoyé. Ce reproche fait une si forte impression sur les Musulmans, qu'ils retournent chercher les Impériaux : mais ils sont une seconde fois vaincus. 1685.

GRANVILLE (*attaque de*). Depuis long-temps, une partie des chefs de l'armée vendéenne desirait s'approcher des côtes, pour établir un point de contact avec l'Angleterre, quand la victoire de Fougères leur ouvrit le département de la Manche, et la route de Granville, où les Anglais les avaient invités de se porter. A leur approche le tocsin sonne, la générale est battue; douze mille hommes se réunissent à Saint-Lo, sans armes et sans pain; on tire de la Hogue et de Cherbourg quatre mille hommes de troupes de ligne, et quinze canons; les débris des troupes battues à Fougères grossissent cette garnison; elle est augmentée encore de celle d'Avranches. Les Vendéens hésitent, examinent les forces qui s'y sont rapidement portées, et leur inaptitude aux attaques régulières; mais la crainte d'être enveloppés par les forces républicaines, la promesse d'un ingénieur de leur en faire connaître le côté faible, et l'impatience française déterminent cette attaque. La moitié de l'armée vendéenne marche sur Granville. Dix à douze mille Vendéens, à l'instigation de leurs prêtres, et de quelques chefs subalternes, s'obstinèrent à rester dans Avranches. On les avait aigris en publiant que leurs chefs ne voulaient s'emparer d'un port que pour passer en Angleterre, et abandonner l'armée. La garnison de Granville, voulut en défendre les approches, mais près d'être tournée, par des forces supérieures, elle rentra dans ses murs, protégée par le feu des batteries. Ces troupes, en rentrant dans Granville, furent réparties sur l'isthme, l'esplanade et les remparts. Tous les postes se trouvèrent en un instant gardés. Deux prisonniers républicains se présentèrent aux postes avancés, remirent une sommation terrible, adressée aux commandant et officiers municipaux de Granville. Ils menaçaient d'un bombardement, du pillage et de la mort des Républicains qu'ils tenaient prisonniers, si l'on

ne se rendait sous une heure. Ces menaces furent inutiles; on ne daigna pas même y répondre. On songea de part et d'autre à combattre. Les remparts de Granville commencèrent le feu ; les batteries des Royalistes, placées au fort Gauthier y répondent. Leur cavalerie occupe les hauteur du faubourg Saint-Nicolas ; l'infanterie se porte rapidement dans les maisons de la rue des Juifs, située sous les murs de la ville. Un nombre infini de Vendéens, placés sous les murs de la ville, font pleuvoir une grêle de balles sur les canonniers républicains, forcés de se mettre à découvert pour servir leurs pièces. Maîtres du faubourg, les Vendéens se glissèrent au pied des murailles, et montèrent à l'assaut. Forestier et quelques Vendéens étaient déjà sur les remparts quand un déserteur cria à la trahison ; on lui brûle la cervelle, mais l'impulsion était donnée. Les Vendéens, qui étaient en trop petit nombre, hésitent, reculent, et culbutent Forestier dans le fossé où il demeure long-temps évanoui. Les assiégés reprènent les remparts ; bientôt le feu redouble. Un officier municipal en écharpe est tué sur les murailles. Sa mort produit une longue confusion. Cependant l'ennemi faisait peu de progrès ; les assiégés conservaient une intrépidité héroïque. Tous les habitants étaient sur les murs ; les femmes et les enfants portaient les bombes et les boulets aux batteries. Etonnés de tant de résistance, les Royalistes se rangent dans les faubourgs, et vont se mettre à l'abri du feu des assiégés. De tous côtés les soldats, et surtout les canonniers, sont frappés sur les murailles sans pouvoir connaître d'où partaient les coups qui leur donnaient la mort. On continue de se battre avec une égale fureur jusqu'à la nuit. On craignit que les faubourgs, qui servaient d'asile aux assaillants, ne favorisassent un assaut nocturne, et n'occasionnassent la perte de Granville. On se décide à les brûler pour sauver le reste de la ville. Les bombes et les boulets rouges ne répondent pas assez à l'ardeur des assiégés. L'adjudant-général Vachot s'élance hors des murs, à la tête de soldats intrépides. Bientôt la flamme pétille de toutes parts, et les Vendéens, étouffés par la fumée, environnés de flammes, sont obligés d'abandonner un poste d'où les coups pressés du canon et des bombes n'avaient pu les chasser. Quelques imprudences dans l'exécution des mesures incendiaires, et la violence du vent qui portait sur la ville, firent craindre à Gran-

ville quelques instants pour ses propres maisons. Des masses de fumée, des tourbillons de flammes s'élevaient au dessus des remparts, menaçaient de tout dévorer. On pense d'abord à se faire jour l'épée à la main, à travers les flammes, si ce malheur arrivait. Avant d'user de ce moyen désespéré, on tente d'arrêter les progrès du feu dans les édifices les plus prochains. On vit alors les mêmes soldats, qui n'avaient point pris de nourriture depuis vingt-quatre heures, déposer leurs armes pour arrêter l'incendie. Granville est par leur soin préservée de la communication des flammes, malgré les Vendéens qui, revenus d'un premier moment de stupeur, veulent tenter un nouvel assaut. Vainement Laroche-Jacquelin et Stofflet parcourent les rangs; ils trouvent partout les esprits abattus, et cherchent en vain à les animer par l'espoir de la victoire; leurs ordres sont à peine écoutés. L'évêque d'Agra, revêtus d'habits pontificaux; paraît, il multiplie les encouragements au nom de la royauté et de la religion. Ces discours semblent un peu ranimer les soldats; les chefs en profitent, et se mettent à leur tête. On attaque de nouveau par l'isthme et vers la grève; les uns filent sur les remparts, les autres s'approchent des palissades; le roc est gravi par plusieurs. Le canon et les tirailleurs secondent l'attaque; mais partout les assiégés la soutiènent avec une égale valeur. Le canon de la place démonte quelques pièces des assiégeants; le feu des remparts porte la mort dans leurs rangs. Les plus courageux bravent la mort en marchant seuls à l'ennemi. Ils veulent faire une attaque générale et ne peuvent y parvenir. Bientôt on refuse de combattre; tous abandonnent leur poste après un siége de vingt-huit heures, laissant les faubourgs et la grève jonchés de quinze cents morts ou mourants. Partout on voit la terre couverte de canons sans affûts, d'armes brisées, de drapeaux en pièces, de cadavres dont les membres épars sont à demi-brûlés. Lemaignan, membre du conseil supérieur royaliste, a le bras emporté, et expire, faute de secours, sous les murs de Granville. Plusieurs chefs sont grièvement blessés. Les Vendéens, aigris par leurs prêtres, s'éloignent en fureur; leur rage se tourne contre ceux de leurs chefs qui les ont arrachés à leur terre natale. *Dans ces contrées*, disaient-ils, *après un échec nous trouvions un asile et des secours; ici nous ne voyons qu'une plage stérile, des rochers et*

la mort. Les ordres des chefs ne sont plus écoutés. *La flotte anglaise est en mer ; des secours puissants vont arriver ; encore quelques jours de patience*, disaient-ils, *dans une presqu'île fertile nous aurons des renforts qui nous procureront des succès infaillibles*. On ne leur répond que par des cris de rage, et par des plaintes amères. Tous veulent, à quelque prix que ce soit, regagner la Vendée. Dans ces terribles circonstances, toutes les oreilles retentissent des mots de *fuite*, *désertion*, *trahison*. Talmont, de Solerac, de Beauvolier, d'Autichamp, le curé de Saint-Laud, s'approchant du rivage, veulent s'embarquer pour l'Angleterre. A cette nouvelle la révolte est à son comble; Laroche-Jacquelin est méconnu; Stofflet garde seul quelque ascendant sur cette horde furieuse. Talmont, regardé comme l'auteur de cette fatale transmigration, n'est plus qu'un lâche déserteur. Stofflet court avec un piquet de cavalerie vers le rivage, trouve en effet le prince de Talmont près de s'embarquer; il le désarme, le fait arrêter, et le ramène au camp avec ceux qui l'avaient suivi. La fureur éclate encore dans quelques Vendéens; le cœur de la multitude s'ouvre à la pitié en voyant ses chefs humiliés. Talmont fait entendre sa voix : son intention n'était pas d'abandonner la cause commune, mais de passer à Jersey pour hâter les secours de l'Angleterre, et sauver un grand nombre de Vendéennes; ils vaincront et mourront avec leurs compagnons d'armes. Laroche-Jacquelin paraît avec les Vendéens qui s'étaient séparés de l'armée, avant l'attaque de Granville ; adresse à tous une proclamation énergique, dans laquelle il leur annonce qu'il abandonnera le commandement si l'insubordination continue. La fermeté de ce jeune guerrier, sa mâle éloquence font verser à tous des larmes de repentir. Le curé de Saint-Laud achève, par ses exhortations pathétiques, de calmer les esprits et de les ramener à l'obéissance. On s'éloigne aussitôt des côtes, et l'on reprend la route de la Vendée. Ainsi les Royalistes perdirent l'occasion d'acquérir de la consistance politique et militaire, par la jonction de forces anglaises; les Vendéens eurent une preuve de leur inaptitude à une guerre régulière, et surtout à des siéges ; la France fut délivrée d'un des plus pressants dangers auquel elle pouvait être exposée par les Royalistes. 14 *novembre* 1793.

GRASSE (*prise de*). Les Autrichiens et les Piémontais, passant le Var en 1746, se présente devant Grasse, petite ville florissante par son commerce. Les bourgeois capitulent au premier coup de canon. Le vainqueur leur demande une contribution de soixante mille livres. La ville était ruinée sans l'étonnante charité de M. de Surian, son évêque, qui paya seul généreusement la somme exigée par l'ennemi.

GRATZ (*occupation de*). Au moment des préliminaires de paix de Léoben, une division de l'armée d'Italie, commandée par le général Serrurier, occupa la ville de Gratz, capitale de la Basse-Styrie, ville riche, commerçante, peuplée de quarante mille habitants. Ainsi Bonaparte, en diminuant les forces de l'ennemi, mettait l'empereur dans l'impuissance de se refuser à la paix qu'il desirait. 19 *avril* 1798.

GRAVE (*siéges de*). 1. Charles de Mansfeld s'approcha, le 1er avril 1586, de la ville de Grave, sur la Meuse, défendue de l'autre côté par une enceinte bien fortifiée. Il y eut une affaire sanglante entre les Espagnols et une colonne anglaise qui voulut pénétrer dans Grave par une digue élevée le long de la Meuse. La déroute des Espagnols fut complète ; ils demeurèrent cependant maîtres de la digue. Piqué de cet échec, le prince assemble de plus grandes forces, accourt au siége, élève des batteries, et foudroye de loin la place, avec vingt-quatre pièces de canon. Le siége pouvait être encore long. Un secours considérable d'Anglais, envoyés par Elisabeth, s'approchait, quand le baron de Henert, Anglais, gouverneur de la ville, proposa de capituler. Le prince de Parme lui accorda des conditions favorables ; mais Leicester, commandant de l'armée de secours, punit sa lâcheté en lui faisant trancher la tête.

2. Le prince Maurice assiégea Grave, qui ne se défendit pas mieux, en 1602. On essaya inutilement de la secourir ; elle se rendit le 20 septembre, après deux mois de siége.

3. Louis XIV, maître d'une grande partie de la Hollande, établit pour gouverneur de Grave le marquis de

Chamilli. Le prince d'Orange en fait le siége. Quoiqu'il soit commencé depuis plus de deux mois, ses lignes ne sont pas encore achevées. Chamilli témoigne au comte d'Estrade, gouverneur de Maëstricht, son inquiétude sur les ôtages hollandais qui y sont conservés, et l'embarras où le met une disette absolue d'argent. Six cents hommes partent de Maëstricht, sous la conduite du capitaine Mélin; traversent le camp hollandais sur un point mal gardé; remettent à Chamilli l'argent qui lui est nécessaire, et traversent une seconde fois le camp des ennemis, sans que personne s'oppose à leur entreprise. Cependant à force de travaux, de temps et de patience, le prince d'Orange entre dans Grave. 1674.

4. Le général Salm, commandant une des divisions de l'armée du Nord, fut chargé d'investir la ville de Grave. Il en commença le blocus le 28 octobre 1794. Vainement cette ville fut sommée, bombardée, canonnée pendant deux mois. Son gouverneur, enveloppé de tous côtés par les troupes françaises, vit prendre sous ses yeux Nimègue, Maëstricht, Vanloo, sans que leur occupation diminuât rien de sa fermeté; il ne se rendit, le 28 décembre, qu'au moment où il manquait de vivres et de munitions. Sa garnison de quinze cents hommes fut prisonnière de guerre. 28 *octobre au* 28 *décembre* 1794.

GRAVELINES (*siége de*). Le duc d'Orléans, ayant les maréchaux de la Meilleraye et de Gassion sous ses ordres, attaque Gravelines. Les Français, après avoir fait leur circonvallation, sont avertis que Mélos est à Bergues avec une assez petite armée, mais qui doit être renforcée de celles du comte d'Isembourg, de Bucquoi, de Bec, du duc de Lorraine et de Picolomini. La réputation de tant de grands capitaines donne de l'inquiétude à la plupart des officiers assiégeants. L'un d'eux dit que l'armée espagnole est une armée de capitaines. *Eh bien!* répond Gassion, *nos soldats battront ces capitaines*. Lorsque la place a capitulé, le régiment des Gardes, conduit par la Meilleraye, entre le premier dans ses murs, le premier régiment de l'armée étant le seul qui, suivant l'usage du temps, ait droit d'entrer dans une ville conquise, quand il est assez fort pour la garder. Gassion voulant y faire entrer le régiment de Na-

varre, la Meilleraye s'y oppose; la querelle s'échauffant, ils mettent tous les deux l'épée à la main, l'un criant : *A moi Navarre!* et l'autre : *A moi les Gardes!* Les deux maréchaux et les deux régiments sont sur le point d'en venir aux mains, lorsque le marquis de Lambert arrive; il fait ce qu'il peut pour les appaiser; mais, voyant qu'il n'y réussit pas, il dit, d'un ton de maître, au régiment des Gardes et à celui de Navarre : *Messieurs, vous êtes les troupes du roi. Il ne faut pas que la mésintelligence de deux généraux vous fasse couper la gorge; c'est pourquoi je vous commande, de la part du roi et de M. le duc d'Orléans, de retirer vos armes, et de ne plus obéir ni à M. de la Meilleraye, ni à M. de Gassion.* Les troupes lui obéissent; et les deux maréchaux, voyant qu'ils ne sont plus les maîtres, se retirent. Cette action, également sage et hardie, augmente considérablement la réputation de Lambert. 1644.

GRAVELLE (*combat de la*). Tandis que le département de la Vendée opposait une résistance armée aux lois qui gouvernaient la France, en 1792, les prêtres et les nobles avaient également profité du caractère et des mœurs des habitants de la Bretagne et de l'Anjou pour leur faire prendre les armes. Le paysan breton, comme le vendéen, avec une rudesse sauvage, tenait opiniâtrément à ses habitudes. Attaché par instinct à sa religion, extrêmement ignorant et entêté, il ne pouvait être en révolution qu'un instrument dangereux. Sans boussole au milieu des orages politiques, on le vit d'abord incendier les châteaux, puis brûler le toit modeste du fonctionnaire patriote. Toute l'énergie que les Bretons avaient d'abord montrée pour la révolution se porta ensuite en sens contraire; les ecclésiastiques usèrent de toute leur influence soit pour ramener le peuple aux anciennes habitudes, soit pour le soulever. La partie de la Bretagne qui borne la Normandie et le Maine entre Vitré, Fougères et Laval, renfermait le plus de ferments d'insurrection. Avant la révolution, l'impôt de la gabelle avait donné lieu, sur les limites qui séparent cette province, à une sorte de guerre civile. Le commerce frauduleux du sel s'y faisait à main armée; plus de vingt mille familles n'avaient de père en fils pour exister que le produit de la contrebande. Le fisc leur opposait une nombreuse et courageuse milice de commis; chaque jour les deux partis en venaient à des

actions sanglantes. La suppression de la gabelle avait laissé sans état et sans pain une foule d'hommes courageux, habitués à tous les dangers, propres à devenir d'intrépides soldats. Les agents de la Rouarie, qui le premier avait organisé en Bretagne une insurrection royale, en enrôlèrent un grand nombre. Pour échapper aux malheurs qui suivirent les infructueuses tentatives de ce chef, la plupart cherchèrent un asile dans des souterrains et au fond des forêts; ils y furent joints par une foule de jeunes paysans qui tentaient de se soustraire au recrutement des armées républicaines. Cachés le jour, ils ne sortaient que la nuit pour prendre des subsistances; la forêt du Pertre, entre Vitré et la Gravelle, en fut bientôt peuplée. Ils ne connurent d'abord point de chefs; ils se procurèrent des armes en attaquant les détachements républicains qui traversaient leurs forêts. Dans son origine, cette petite guerre attira peu l'attention des autorités civiles et militaires; les insurgés n'attaquaient que des détachements isolés, des convois, quelquefois des voitures publiques et même des voyageurs. Relégués au fond des forêts, ils n'avaient aucune ressemblance avec les insurgés de la Vendée, qui combattaient en masse des armées aguerries et nombreuses. Ainsi les Républicains ne virent dans leur naissance qu'un odieux brigandage auquel les troubles politiques ne servaient pas même de prétexte. Les premiers qui furent saisis subirent une condamnation infamante; cependant ces hommes voués au malheur devenaient chaque jour plus redoutables par leur nombre et leur audace, et acquéraient à chaque moment plus de consistance. On ne connaissait au juste ni leurs forces, ni leur retraite, ni le nom de leurs chefs; on ne sut d'abord comment les désigner, et leur dénomination semble tenir au hasard. Quatre frères, nommés Cottereau, contrebandiers à Saint-Ouen des Toits, près de Laval, avaient pris l'habitude de ne se montrer que la nuit, et de contrefaire le cri du chat-huant pour se reconnaître dans les bois et éviter toute surprise. On ne les distinguait même avant la révolution que sous le nom de *Chouans*, par corruption du mot *chat-huant*, que les paysans du Maine et de la Bretagne prononcent ainsi. Au moment où ils se mêlèrent avec les mécontents, ils se firent remarquer par leurs forces physiques et leur audace; Jean Chouan, l'un d'eux, ne tarda pas de se signaler par un rare courage et une témérité réfléchie. Les insurgés de la forêt

du Pertre en firent une espèce de chef dont ils prirent ou reçurent le nom; de là vient la dénomination de Chouans, conforme encore à leurs habitudes, et que les Républicains étendirent à tous les Royalistes de la Bretagne. Au reste, il est certain que les frères Chouan dirigèrent les attaques qui eurent lieu dans les environs de Vitré : un seul à survécu à la Chouannerie. La forêt du Pertre n'en fut pas l'unique berceau; celle de Fougères servait aussi de refuge aux mécontents de son arrondissement. Ils formaient cependant une troupe distincte qui se donna pour chef le jeune Piquet-Duboisgny, proscrit à cause de la conjuration de la Rouarie. Un peu plus loin, entre Lamballe et Moncontour, le chevalier Charles de Boishardi exerçait une espèce d'empire sur tout ce qui était opposé à la révolution, mais il ne sortit pas de son quartier-général de Bréhan.

Une des parties de la Bretagne qui offrit le plus de ressources à la cause des Bourbon fut le Morbihan. Les hommes y sont braves; les femmes fécondes; le climat tempéré. Les Morbihannais, issus des anciens Vénètes, qui, en résistant à Jules-César, conservèrent seuls leur liberté intacte au milieu de toutes les Gaules asservies, gardaient encore une aversion profonde contre toute espèce d'innovation; la révolution réveilla un caractère d'indépendance assoupi depuis tant de siècles. La résistance y fut sans peine organisée; les prêtres purent y braver les lois du serment religieux et y exercer leur culte sans interruption. Les églises étaient gardées, pendant la célébration de l'office divin, par les jeunes gens des campagnes. Les insurrections partielles eurent beaucoup plus de consistance dans le Morbihan que dans tous les autres départements; il leur manquait seulement une bonne organisation et des chefs habiles. Trois gentilshommes bas-bretons y aspirèrent : le comte de la Bourdonnaye, le chevalier de Silz et le comte de Boulainvilliers. Le chevalier de Silz, exerçant une grande influence sur le canton de Masillac, pouvait faire mettre trois mille hommes sous les armes : aucun d'eux n'eut assez de crédit et d'audace pour remplacer la Rouarie. La position et la forme péninsulaire de la Bretagne, l'immensité de ses côtes toujours praticables, ses ports, son territoire coupé par des rivières, peuplé de villes vastes et nombreuses, présentaient une réunion de moyens et de ressources favorables aux Royalistes. Il fallait un chef habile qui pût réunir sous sa

volonté toutes les parties de cette confédération informe ; le comte Joseph de Puysaie vint s'offrir de lui même. Etranger à la noblesse de Bretagne, Puysaie devait trouver dans les localités et la disposition des esprits, et dans la nature même des choses, des obstacles dont sa constance et les ressources de son génie perturbateur ne purent jamais triompher. Successivement député de la noblesse aux Etats-Généraux, chef de la garde nationale du district d'Evreux, il sut se préparer des intelligences dans les cantons voisins, projetant de lever une armée normande pour délivrer Louis XVI. Le département de l'Eure soudoie une armée ; Wimpfen la commande, Puysaie est chef de son état-major : elle devait être formée de dix-huit mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. Le 31 mai survient, Puysaie est entraîné dans le fédéralisme; son armée fut dispersée avant même d'avoir reçu le choc de l'ennemi : rien ne fut capable d'arrêter le désordre. Puysaie proscrit alla se réfugier en Bretagne avec Focard, son fidèle compagnon. Ces deux hommes fugitifs, étrangers au pays qu'ils habitent, sans munitions, sans armes, sans coopérateurs intelligents, forment à eux seuls le dessein de lever une armée royale pour attaquer un ennemi qui tenait dans ses mains les ressources du plus puissant empire. Un tel projet eût été insensé partout ailleurs qu'en Bretagne, où les habitants donnaient chaque jour des preuves du royalisme le plus pur. Puysaie choisit le bourg de Princé pour le centre de ses opérations; il fit servir la crédulité des paysans à son ambition, se donna pour un malheureux proscrit du sang royal qui fuyait la tyrannie de la Convention. Il se fit nommer le comte Joseph, distribua à propos de l'argent, insinua qu'il avait des pouvoirs pour insurger et réorganiser la France, parla avec réserve des dispositions du gouvernement britannique, et se dit en relation avec l'empereur d'Allemagne. Ces impostures hardies déterminèrent les paysans bretons, qui ne demandaient qu'un chef. Le moment était favorable; presque toutes les forces de la Convention étaient sur les frontières ou dans la Vendée; son système fut d'organiser au sein de la Bretagne différents corps sédentaires pour harceler continuellement l'ennemi en évitant de lui opposer habituellement des masses. Ces corps devaient lui faire perdre bientôt l'avantage d'une tactique régulière, du canon et de la cavalerie; une division active d'hommes déterminés devait, en

se portant successivement à l'appui des divisions sédentaires, les aguerrir et étendre l'insurrection en parcourant la Bretagne. Puysaie fit circuler son plan d'organisation, laissa obscurément entrevoir la coopération de l'Angleterre; mais il eut les plus grandes difficultés pour réunir d'abord vingt hommes : il se rallia ensuite les restes du parti de la Rouarie. Il connaissait l'existence de petits corps dans les forêts du Pertre et de Fougères; il leur fit adroitement insinuer qu'ils avaient besoin d'un chef assez imposant pour commander le respect et mettre de l'unité dans leurs opérations : il reçut l'invitation de se mettre à leur tête. Le passage des Vendéens en Bretagne fut le signal du ralliement des Royalistes; toutes les nuits les routes étaient couvertes de Chouans isolés qui s'empressaient d'aller rejoindre l'armée catholique. Puysaie fit tous ses efforts pour déterminer les Vendéens à se diriger vers la Bretagne au lieu d'aller en Normandie, en leur faisant espérer que cinquante mille bretons se réuniraient à eux sur-le-champ, et leur livreraient cent lieues de côtes. Les généraux vendéens répondirent en invitant Puysaie de venir les joindre. Après une route aussi périlleuse que pénible, Puysaie arrive à une demi-lieue de Laval; il y apprend que l'armée royale est à Fougères. Il la suit, ne l'y trouve plus, se réfugie dans la forêt du Pertre, y rallie les bandes éparses des insurgés bretons. Il comptait sur trois à quatre mille hommes; les deux tiers avaient péri dans les combats avec les Vendéens. Cependant quelques centaines de Chouans arrivèrent successivement; parmi eux se trouvait un ancien officier d'infanterie nommé Legge, homme très-courageux, quoique très-doux, impliqué avec son frère ecclésiastique, d'un âge avancé, dans la conjuration de la Rouarie. Tous deux proscrits, vivant tantôt dans une cabane isolée, tantôt dans un souterrain qu'ils avaient eux-mêmes creusé, accueillirent Puysaie, malgré leur détresse. Le conseil des Chouans fut établi dans leur cabane; Puysaie y reçut les émissaires de l'Angleterre : ils lui proposèrent de réunir seulement trois mille Chouans pour faciliter une descente. Puysaie, dans l'impossibilité de rassembler de pareilles forces, motiva le refus de rien entreprendre pour le moment, sur la crainte de se compromettre dans un instant où les Français républicains étaient sur leurs gardes. Cependant chaque jour ramenait quelques débris de l'armée royale dans la

forèt du Pertre; de nouvelles persécutions forcèrent les habitants des campagnes voisines d'y chercher un asile parmi les Chouans, dont ils grossirent le nombre. Ces derniers se pratiquèrent des cabanes dans la forêt à l'aide de quelques piquets enfoncés en terre, entrelacés de branchages. La partie supérieure, formée de longues perches croisées et liées ensemble par leurs extrémités, était recouverte de gazon, ce qui la rendait impénétrable à la pluie. Tel fut le premier camp des Chouans. Puysaie fit rapprocher ces cabanes, trop éloignées les unes des autres; il arrêta que chacune contiendrait sept hommes, dont un serait le chef; qu'une réunion de sept cabanes constituerait un cantonnement avec un chef particulier; et que la réunion de sept cantonnements formerait une division, commandée par un officier supérieur. La même organisation devait avoir lieu dans les opérations militaires. Puysaie s'occupa avec l'abbé Legge de donner une forme politique et militaire à cette espèce de confédération; il lia les individus par un serment de fidélité à la cause royale, établit des bureaux de correspondance, un conseil supérieur, et se mit en relation avec Charette La Convention sentit bientôt que ce n'était pas des ennemis sans consistance qu'elle avait à combattre sous le nom de Chouans, mais un parti grossissant chaque jour, qui prenait de la force. « C'est, disaient les commissaires conventionnels, un parti de bandits se retirant la nuit dans les forêts, se répandant le jour dans les communes, sur les routes et dans les champs. Sont-ils en nombre, ils attaquent nos postes; sont-ils isolés, c'est à l'abri des haies qu'ils tirent leur coup de feu sur les voyageurs, et principalement sur nos soldats. Tel a été saisi un hoyau à la main, qui avait caché son fusil derrière un buisson. » Ces rapports vagues ne donnaient aucunes notions positives sur la force des Chouans et leur organisation. Les premiers éclaireurs en annoncèrent l'existence de douze à quinze cents dans la forêt du Pertre; ils n'étaient que trois à quatre cents. Le général Beaufort, commandant l'armée des côtes de Cherbourg, eut ordre de marcher sur Fougères avec cinq à six mille hommes; il occupe le poste d'Ernée près Vitré, fait faire des abattis, construire des redoutes près des bois où les Chouans pouvaient déboucher, établit une chaîne de cantonnements pour les contenir, ordonne de fouiller les paroisses qui leur servaient d'asile. Les Chouans formaient alors leur princi-

pal rassemblement vers Agron, village à cinq lieues de Fougères; des chemins fangeux et impraticables en hiver leur semblaient un rempart impénétrable contre les attaques des Républicains. Cependant l'adjudant-général Fontaines parvint à leurs avant-postes, en se disant de leur parti : ceux-ci l'accueillent, lui annoncent un soulèvement général. L'adjudant Fontaines se démasque, saisit quelques Chouans sans défense, dévaste les églises, fait arrêter les prêtres, emmène en ôtage les officiers municipaux et les prêtres. La terreur se répand dans les campagnes; les femmes et les enfants abandonnent leurs foyers pour se réfugier dans des retraites inaccessibles.

Les Chouans de la forêt du Pertre étaient encore plus sérieusement menacés. L'un d'eux craignit assez la mort pour racheter sa vie en déclarant ce qu'il savait sur les rassemblements des insurgés, et promit de guider la marche d'un détachement jusqu'au souterrain de l'abbé Legge, que Puysaie avait choisi pour sa retraite, comme plus propre au travail du cabinet. Puysaie s'y tenait avec Focard, le colonel Lahechois, Leroy et les deux frères Lamassue. Le 28 novembre, le bourg de Pertre se remplit de sept à huit cents soldats de la garnison de Vitré; Puysaie se contente d'ordonner de faire la garde toute la nuit sur les avenues du camp. Le jour paraissait à peine, quand le détachement de Vitré se trouve en vue du souterrain de Puysaie; l'avant-garde se détache. Au bruit de son approche, Lamassue et Lahechois sortent les premiers; ils sont aussitôt assaillis. Lahechois se dégage d'un coup de sabre; Puysaie se saisit de son arme. Une grêle de balles est dirigée sur l'intérieur du souterrain; Lamassue tombe mort. Focard soutient seul l'attaque au dehors; il renverse trois soldats qui s'acharnaient sur lui. *Fonçons !* s'écrie-t-il. A sa voix, Puysaie et ses compagnons s'élancent; le peloton des Républicains est saisi d'une terreur panique; et, se croyant environné de Chouans, se disperse, et s'éloigne en tirant de loin quelques coups de fusil. Lahechois tombe criblé de balles; Focard, couvert de blessures, est traîné par ses compagnons dans l'épaisseur de la forêt : Puysaie seul n'est point atteint. Les Républicains n'osent pas les suivre; ils pillèrent les papiers et les habits de Puysaie, et faisant trophée de ses dépouilles, ils rentrèrent triomphants dans Vitré. On trouve la correspondance de Jersey, qui indiquait les signaux pour

la descente des Anglais; on conçoit le projet de les prendre dans leurs propres filets, en les attirant à un débarquement. On s'approche de la côte; on répète les signaux. Le canon retentit jusqu'aux rives de Jersey, mais inutilement; le lord Moira, déjà informé par ses émissaires de la défaite de l'armée vendéenne, ne donna point dans le piége. Le général Beaufort cerna une seconde fois la forêt du Pertre, et la fit fouiller. Les Chouans, serrés de près, passèrent dans les intervalles des colonnes; cinq à six cents seulement sont pris et conduits dans les prisons de Vitré : on fusille tous les jours ceux qui sont arrêtés les armes à la main. Dans une de ces reconnaissances, le cantonnement de la Gravelle surprend une compagnie de cinquante-deux Chouans bien armés; Jean Chouan en était le chef. A l'approche des Républicains plus nombreux, ils se dispersent; Jean Chouan veut fuir; il reçoit deux balles, et tombe; sa tête, séparée de son corps, est portée en triomphe à la Gravelle. Le général Beaufort fut en Bretagne le créateur du système des cantonnements employés depuis par Hoche avec tant d'avantages. Il signala son humanité par le trait que nous allons rapporter. Les Vendéens approchaient de Granville; on se vengeait de leur pillage sur tous ceux soupçonnés de royalisme. Beaufort reçoit l'ordre de mettre le feu au château de Torigny; près de six cents prisonniers prévenus d'intelligence avec les Chouans allaient périr par les flammes : il refuse non seulement d'exécuter un ordre barbare, mais il obtient encore la liberté d'un grand nombre de détenus. 1793 *au* 24 *janvier* 1794.

GREBENSTEIN (*combat de*). Le prince Ferdinand de Brunswick attaqua et battit, le 24 juin 1762, les maréchaux de Soubise et d'Estrées à Grebenstein; deux mille Français demeurèrent prisonniers dans cette malheureuse journée.

GRENADE (*siége de*). Ferdinand V, roi d'Aragon, vint, en 1491, attaquer Boabdill, dernier roi des Maures dans Grenade : son armée était de cinquante mille hommes. Grenade, munie d'une double enceinte, fortifiée par mille trente tours, avait deux citadelles, dont l'une servait de Palais au roi. Une armée de trente mille Maures était dans ses murs; elle renfermait une population immense et guerrière; de magnifiques magasins de vivres et de munitions

semblaient la rendre inexpugnable. Ferdinand n'attaqua point Grenade suivant les formes ordinaires; il n'employa point de lignes, point de tranchées, point d'artillerie; il environne son camp de murs et d'ouvrages. Son unique soin est d'affamer l'ennemi, de saisir tous les passages; il arrache les arbres, brûle les maisons, change en un moment un terrain délicieux en un désert sec et aride. La garnison veut faire des sorties; elle est accablée par le nombre et toujours malheureuse. Les Sarrasins se flattaient que les rigueurs de l'hiver obligeraient les Chrétiens de s'éloigner; leur espoir est trompé. Ce camp devient une ville fortifiée, garnie de maisons solides à l'abri du feu. Les Maures virent avec douleur que rien n'était capable de rebuter les Castillans. La famine faisait sentir ses rigueurs; la froidure augmentait les maux publics et particuliers. Dans cette extrémité, on se détermine à traiter avec Ferdinand. On consent de se rendre au bout de soixante jours, si l'on n'est pas secouru. A peine le roi des Maures eut-il signé le traité, qu'il s'en repent; la pensée de descendre du trône le plonge dans une vive douleur. Cependant il n'ose remuer, tant les maux étaient grands. L'armée ne peut supporter de devenir sujète des Chrétiens; les habitants imploraient le secours de Dieu et de Mahomet. Soudain un alfaqui excite le peuple à la révolte; à sa voix vingt mille hommes se soulévent. Boabdill a besoin de toute son éloquence pour ramener le calme; il démontre, les larmes aux yeux, que, si l'on préfère encore la vie à une mort certaine, on est dans la dure nécessité d'observer la capitulation. La sédition s'appaise, mais le désespoir est tel, que le roi des Maures, craignant de la voir se renouveler, se hâte de livrer tous les forts, et de se rendre au camp du vainqueur. Ainsi se termina, après sept cent soixante-deux ans, le règne des Maures en Espagne. 1492.

GRENADE (*prise et combats de la*). 1. Une escadre française, commandée par le comte d'Estaing, parut, le 2 juillet 1779, devant la Grenade. Elle était formée de vingt-quatre vaisseaux de ligne. Treize cents hommes débarquent à l'anse Molénier sous les ordres du colonel Dillon. Le lendemain est occupé à reconnaître le terrain, à concerter le plan d'attaque. Le comte d'Estaing se dispose à marcher sur le morne de l'Hôpital, où les Anglais avaient réuni leurs

richesses et leurs forces. Sa pente, extrêmement rapide, garnie de trois étages de retranchements, fortifiée au bas d'une palissade, était encore embarrassée de quartiers de roche. Nul canon ne pouvait y atteindre ; il fallait emporter à l'arme blanche cette position redoutable. Tandis que le comte d'Estaing dirigeait trois colonnes sur la partie de l'est de ce morne, il disposa une fausse attaque sur la rivière Saint-Jean. La nature du terrain réunit bientôt les colonnes de gauche et du centre, malgré le feu des Anglais. Partant à deux heures du matin, elles gravirent ensemble ce rocher, les hommes s'aidant pendant l'obscurité de la nuit, et se poussant les uns les autres. Toujours à la tête des grenadiers, le comte d'Estaing sauta dans les retranchements avec les premiers. En moins d'une heure on fut entièrement maître du morne. Son canon, tourné sur le fort, apprit au gouverneur qu'il n'était plus temps de capituler, et qu'il fallait se rendre à discrétion. Sept cents Anglais déposent les armes sur le glacis, abandonnent trois drapeaux, cent deux pièces de canons et seize mortiers. 2 *juillet* 1779.

2. A peine le comte d'Estaing eut-il achevé de conquérir la Grenade, que l'amiral anglais Biron, commandant dix-neuf vaisseaux de ligne, parut dans ses eaux. Leur manœuvre indiquait une ignorance complète de l'occupation de cette île, et peut-être ils seraient venus sous ses forts, si l'on eût laissé plus long-temps flotter dessus le pavillon britannique ; mais une telle ruse aurait contrasté d'une manière trop tranchante avec le caractère loyal et ouvert de M. d'Estaing. Il ordonne à ses capitaines de se tenir prêts à combattre, et de se former en ligne le plus tôt possible, sans même avoir égard au poste des vaisseaux. Le combat commença le 6 juillet à sept heures et demie. On se canonna vivement jusqu'à midi sans aucun avantage marqué. La marine française y déploya une grande bravoure ; deux capitaines de vaisseau furent tués, quatre blessés ; le comte de Breugnon, chef d'escadre, dangereusement malade, se fit porter sur le pont de son vaisseau, pour être présent au combat et donner ses ordres. Les Anglais, maltraités, abandonnèrent le champ de bataille, mais n'ayant perdu qu'un bâtiment de transport. 6 *juillet* 1779.

3. L'île de la Grenade, agitée pendant 1793, tomba au

pouvoir des Français dirigés par Victor Hugues en 1794; l'année suivante les Anglais y rentrèrent.

GREUSSEN (*combat de*). Après la perte de la bataille d'Jéna, le roi de Prusse fit demander à l'empereur Napoléon un armistice de six semaines. Napoléon répondit qu'après une victoire il était impossible de donner à un ennemi le temps de se rallier. Cependant les Prussiens répandirent avec tant d'assurance qu'un armistice était conclu, que plusieurs généraux français furent trompés, et laissèrent passer devant eux des corps prussiens sans les combattre. Le maréchal Soult arriva, le 19 octobre 1806, au village de Greussen, poursuivant une colonne de dix à douze mille Prussiens commandés par le général Kalkreut. Ce général, pressé trop vivement, fait dire au maréchal Soult qu'un armistice avait été conclu. Le maréchal répond qu'il était impossible que l'Empereur eût fait une telle faute; qu'il ne croirait à cet armistice, que quand il lui serait officiellement notifié. Le général Kalkreut, témoignant le desir de voir le maréchal Soult, se rendit aux avant-postes. *Que voulez-vous de nous*, lui dit le général prussien; *le duc de Brunswick est mort; tous nos généraux sont blessés, tués ou pris; la plus grande partie de notre armée est en fuite; vos succès sont assez grands. Le roi a demandé une suspension d'armes; il est impossible que l'empereur ne l'accorde pas.* — « Monsieur le général, répond le ma-
» réchal Soult, il y a long-temps qu'on en agit ainsi avec
» nous. On en appèle à notre générosité quand on est
» vaincu, et on oublie un instant après la magnanimité que
» nous avons coutume de déployer. Après la bataille d'Aus-
» terlitz, l'Empereur accorda un armistice à l'armée russe;
» cet armistice la sauva. Voyez la manière dont agissent
» aujourd'hui les Russes. On dit qu'ils veulent revenir;
» nous brûlons du desir de les revoir. S'il y avait eu chez
» eux autant de générosité que chez nous, on nous aurait
» laissés tranquilles. Nous n'avons en rien provoqué la
» guerre injuste que vous nous faites; vous nous l'avez
» déclarée de gaîté de cœur : la bataille d'Jéna a décidé du
» sort de la campagne. Notre métier est de vous faire le
» plus de mal que nous pourrons. Posez les armes, et j'at-
» tendrai, dans cette situation, les ordres de l'Empereur. »
Le vieux général Kalkreut sentit qu'il n'avait pas de ré-

ponse à faire ; les généraux se séparent, les hostilités recommencent. Le village de Greussen est enlevé ; l'ennemi, culbuté et poursuivi l'épée dans les reins jusques aux portes de Magdebourg, chaque fois qu'il essayait de prendre position. Douze cents prisonniers, trente pièces de canons, et près de trois cents caissons, tombent dans les mains des Français durant cette poursuite. Quelques jours après, le premier objet de la campagne se trouva rempli ; la Saxe, la Westphalie, et tous les pays sur la rive gauche de l'Elbe, appartenaient aux Français. L'armée prussienne se trouva sans artillerie, sans bagages, sans officiers, et, ce qui est pis encore, ayant perdu toute confiance en elle-même. 16 *octobre* 1806.

GRISEN (*affaire de*). Tandis que les Autrichiens et les Français se disputaient, en 1799, la possession de la Suisse, une affaire s'engagea le 25 avril entre un parti de troupes ennemies qui occupaient le village de Bissel, et une compagnie de grenadiers placés à la tête de Grisen. Les Français avaient ordre de demeurer immobiles dans leurs postes, sans poursuivre leurs ennemis. Une telle loi était certainement pénible pour des braves, mais l'obéissance est la vertu première du soldat : sans discipline point d'armée. Les Allemands, accoutumés à voir les Français courir toujours au devant du péril, s'étonnent de cette immobilité qu'ils prènent pour de la timidité. Ils provoquent les grenadiers par des injures. Un soldat du corps des manteaux rouges, parlant bon français, s'approche le plus près. Le grenadier Aubert, connu depuis long-temps par sa bravoure, propose de mettre fin à ces injures par un combat singulier. On l'accepte. Les adversaires se placent sur une grande route, à peu près à cent pas de distance. Tous les autres tirailleurs cessent. De part et d'autre on tira trois coups sans succès ; au quatrième l'Autrichien est étendu par terre, par le grenadier Aubert qui s'avançait chaque fois, pendant qu'il chargeait son fusil. Ce succès, et l'exemple de tant de bravoure anima le courage des grenadiers, et apprit aux Autrichiens à respecter des braves qui évitent seulement de combattre corps à corps, lorsque la subordination leur fait une loi de demeurer immobiles. 25 *avril* 1799.

GRIMSEL (*combat du*). Tandis que le général Lecourbe s'avançait dans la vallée de la Reuss, le général Loison remontait la vallée de l'Aar, à travers mille obstacles. L'ennemi occupait avec deux mille hommes les passages du Valais, le Grimsel et le mont Furca. Il défendit avec opiniâtreté ces positions; mais, attaqué au pas de charge et à la baïonnette, il fut obligé de les céder. Chassés de trois côtés, les Autrichiens se retirèrent dans leur camp, entre Oberwald et Gueschenen, qui fut bientôt emporté. L'ennemi perdit dans ce jour deux ou trois cents hommes tués ou blessés, et environ cinq cents prisonniers. 14 *août* 1799.

GRODNO (*prise de*). Charles XII, ayant détrôné Auguste, et placé la couronne de Pologne sur la tête de Stanislas, entra dans la Russie avec quarante-trois mille hommes, et s'approcha de Grodno. Le czar Pierre Ier y était avec deux mille hommes. Au moment où les Suédois entrent par la porte du sud, le monarque de Russie en sort par celle du nord. Peu après le czar est averti que six cents Suédois sont seulement dans Grodno; il détache à l'entrée de la nuit quinze cents chevaux pour surprendre le roi de Suède. Ils arrivent jusqu'à la première garde sans être reconnus, mais trente Suédois y soutiènent pendant un demi-quart d'heure l'effort des Russes vers la porte. Le roi survient, repousse les Russes; son armée le joint et continue long-temps la poursuite des fuyards. 1708.

GROLL (*siéges de*). 1. Le prince Maurice prit, en 1527, Groll, petite ville du comté de Zutphen, sur la rivière de Slinck, qui, en l'arrosant, lui sert de défense.

2. Spinola attaqua Groll le 3 août 1606. Trois jours suffirent pour avancer la tranchée jusqu'au fossé de la demi-lune. On vint à bout de le passer à l'aide de ponts formés par des madriers couverts de toile. Malgré cet avantage, cette demi-lune tint quelques jours. On emporta pied à pied les autres ouvrages. Les assiégeants, parvenus au corps de la place, la foudroyèrent avec une nombreuse artillerie, les assiégés se rendirent le 14 août. Le prince Maurice voulut la reprendre au mois d'octobre suivant; mais Spinola s'avançant, lui ayant présenté bataille, il en leva le siége,

et l'on vit se terminer bientôt une guerre qui durait, entre la Hollande et l'Espagne, depuis quarante-six ans.

GRONINGUE (*siéges de*). 1. Groningue, après avoir fait cause commune avec les Provinces-Unies, rentra sous l'obéissance de Philippe II. Transporté de colère, le prince d'Orange lève une armée, investit Groningue. Traversé par des difficultés sans nombre, il convertit le siége en blocus. Le prince Maurice se promettait le plus heureux succès, quand Martin Schenck parut avec une armée pour combattre le comte d'Hohenlohe, commandant les troupes de siége. Ce général, craignant d'être pris entre deux feux, marche à la rencontre de Martin Schenck, avec d'autant plus d'espoir qu'il commandait une armée très-supérieure. Il se trompe, il est défait après un combat sanglant, et le siége est levé. Ce triomphe couvre de gloire le général des Espagnols. 1580.

2. Le mauvais succès de Hohenlohe ne rebuta point les Etats-Généraux; quatorze ans après le prince Maurice fut chargé d'investir Groningue. Après l'avoir entouré de lignes de contrevallation et de circonvallation, pour en interdire l'approche à tout secours, il plaça habilement en batterie une artillerie nombreuse. La garnison était bien secondée par les bourgeois qui avaient garni leurs murs d'une quantité de canons qui, foudroyant sans cesse le camp des ennemis, retardaient les travaux. Des sorties sanglantes causaient encore plus de dommages aux assiégeants. Les troupes du prince Maurice s'étant avancées sur le fossé, il dirigea ses batteries sur le ravelin de la porte de l'orient de la ville. Les assiégés, pour augmenter le feu sur ce point, y traînèrent six canons. Aussitôt qu'il y eut une brèche suffisante, les assiégeants livrèrent l'assaut et furent repoussés deux fois. Maurice attache alors le mineur sous la muraille, ne doutant pas que le ravelin ne soit bientôt renversé. Quand la mine est achevée, on feint de donner un nouvel assaut; les assiégés accourent pour s'y opposer. Aussitôt que les Hollandais paraissent plier, la mine éclate et engloutit ceux qui étaient montés dessus pour se défendre. Les Hollandais reviènent à la charge, et se logent dans cet ouvrage. La consternation se répand dans Groningue. On parle de se rendre. Groningue s'unit à la confédération

des Provinces-Unies. La garnison obtient les honneurs de la guerre. Maurice entre en triomphe dans sa conquête, *le 22 juillet* 1594.

3. L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster attaquent Groningue en 1672. Le siége est long et meurtrier. Un militaire distingué dans les troupes de l'évêque, paraît touché de la perte de beaucoup de braves gens. *Pouvez-vous être de mes officiers*, lui dit le féroce prélat, *et vous laisser attendrir à la vue des morts et aux soupirs des blessés? Un bon soldat doit avoir aussi peu de compassion que le diable.* Il le dit, le pense, en donne la preuve. Obligé de lever le siége, il ordonne de tuer tous les malades et les blessés qui ne donnent point d'espérance de guérison. L'histoire ne présente aucun exemple d'une plus atroce barbarie.

4. Il ne manquait aux Français que la province de Groningue, vers le mois de février 1795, de toutes celles de la Hollande. Les Anglais, qui en étaient demeurés maîtres, pouvaient y recevoir des renforts, et tenter de recouvrer de ce point la Hollande, lorsqu'on conserverait moins de troupes dans les Provinces-Unies. Le général Magdonald est chargé d'en faire la conquête. Appuyé par deux divisions de l'armée de Sambre et Meuse, il s'approcha le 20 février de Groningue, et s'en empara.

GROTKAU (*prise de*). Grotkau, capitale d'une principauté en Silésie, fut souvent prise et reprise dans les guerres de la maison de Brandebourg et de l'Autriche. Frédéric-le-Grand s'en empara, sans beaucoup d'efforts, en 1740. Il la conserva jusqu'au mois d'avril 1741. Après la bataille de Molwitz, les Prussiens s'en rendirent maîtres, puis la cédèrent encore; mais le 8 septembre une colonne prussienne s'en appprocha, fit prisonnière sa garnison, et en demeura maîtresse.

GRUMANTE (*journées de*). 1. Le consul Néron s'avance avec quarante-trois mille hommes en Lucanie, pour attaquer Annibal. Le camp des Carthaginois était séparé de celui des Romains par une plaine dominée par une colline toute découverte. Un tel lieu n'était pas propre à une em-

buscade. Cependant Néron y fait cacher, dans un pli de terrain, une quantité considérable de troupes. Dès le matin il range son armée en bataille. Annibal accepte le combat. Les Carthaginois se jètent sur les Romains avec plus d'impétuosité que d'ordre et de discipline. Ils reculent; les Romains placés en embuscade achèvent la déroute. Huit mille Carthaginois demeurèrent sur la place; on leur fait encore sept cents prisonniers. Cette victoire importante, gagnée sur Annibal, coûte seulement cinq cents hommes au consul.

2. Pendant la guerre sociale Grumante est assiégée. Ce long siége n'est remarquable que par un trait de vertu de deux esclaves. Depuis peu de jours ils s'étaient réfugiés dans le camp des Romains. Au moment où la ville est livrée au pillage ils entrent, avec une sorte de violence, dans la maison de leur maîtresse, l'entraînent hors de chez elle d'un air menaçant, et répondent à ceux qui leur demandaient qui elle était : *C'est une barbare dont nous voulons nous venger*. Ils la font sortir hors de la ville, la conduisent dans une retraite sûre, et la cachent avec grand soin. Quand tout est calme, il la reconduisent dans sa maison, près de lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté ; récompense bien grande, mais seule digne d'hommes généreux qui lui avaient conservé la vie ! 90 *ans avant J. C.*

GRUNNEVALD (*combat de*). Après l'affaire de Blascheidt, une division de l'armée de Rhin et Moselle, commandée par le général Debrun, s'approcha de Luxembourg. Dans la forêt de Grunnevald étaient quatre mille Autrichiens, rangés derrière des abattis défendus par de l'artillerie. Un combat violent dura depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit. Les Autrichiens furent battus, perdirent trois pièces de canons, et abandonnèrent la forêt de Grunnevald. 22 *octobre* 1793.

GRUNSBERG (*combat de*). Les armées de Prusse et de Hanovre pressaient le siége de Marpourg et de Cassel; elles étaient près de tomber en leur pouvoir. Le corps du prince héréditaire de Brunswick était entre Grunsberg et Landsbach, dans une position avantageuse, mais dont il était facile de le déposter. Le maréchal de Broglie dirige,

sur la droite et sur la gauche du prince, deux divisions, commandées par MM. de Stainville et de Closen, avec ordre de l'attaquer, tandis qu'il se présenterait lui-même vers son centre. Dès que le duc de Brunswick eut deviné le but du mouvement du maréchal, il réunit ses troupes au village d'Alzenheim, à côté de Grunsberg, dans un lieu couvert d'un étang et d'une multitude de ravins. Les volontaires filèrent à pied le long du bois, tandis que le baron de Closen tournait le village à droite, et qu'une brigade de dragons marchait à la gauche, vers la digue d'un étang. La cavalerie des alliés, voyant tout l'effort des Français près de tomber sur elle, chercha un asile dans les forêts voisines. Ce mouvement inconsidéré découvrit son infanterie. Attaquée avec vivacité, elle fut en peu d'instants entièrement rompue et mise en déroute. Cependant ce corps se rallia, protégé par sa cavalerie, qui, revenue de sa première terreur, tint ferme et repoussa celle des Francais. Celle-ci, soutenue à propos, revint à la charge avec la plus grande vigueur; les alliés ne purent y résister, et plièrent. Les volontaires et les dragons les poursuivirent avec vivacité jusqu'au village de Burgmünden, où ils passèrent l'Ohen, ayant abandonné leur artillerie, deux mille prisonniers et dix-neuf drapeaux. 2 *mars* 1761.

GUADELOUPE (*prise de la*). Une escadre de neuf vaisseaux anglais parut le 2 mai 1759 devant la Guadeloupe. Le bourg de la Basse-Terre semblait imprenable vers la mer, tant il était bien fortifié. Cependant ce fut de ce côté que le chef d'escadre anglais Moore, dirigea ses attaques. Après une canonnade de neuf heures, les batteries de terre n'opposèrent plus qu'un feu lent à une vigoureuse attaque. La garnison, pour n'être pas faite prisonnière, abandonna la ville, et se retira dans des mornes d'un accès difficile. Ils y furent six semaines, et se rendirent au bout de ce temps à des conditions honorables. Une heure plus tard ils étaient secourus; il leur arriva un renfort de deux mille six cents hommes, commandés par M. de Beauharnais. Les Français ne voulurent point fausser leur parole, et respectèrent leur capitulation. Les Anglais avaient également réussi, en 1691 et 1703, dans des expéditions contre la Guadeloupe.

GUASTALLA (*siéges et batailles de*). 1. Le duc de Vendôme, vainqueur à Luzara, en 1702, assiégea Guastalla, petite ville, mais tellement fortifiée et si bien placée, qu'elle était encore une conquête digne d'un si grand général. Cependant la terreur des habitants et de la garnison fut telle qu'ils ouvrirent leurs portes *le 9 septembre* 1702.

2. Les troupes de France et d'Espagne concertèrent, en 1734, la prise de Guastalla, au moment où elle avait une garnison de douze cents Impériaux. Attaquée avant qu'on soupçonnât seulement que l'on eût sur elle des vues, cette ville n'osa pas se défendre; la garnison surprise se rendit. On s'occupa aussitôt de la fortifier. Cette précaution était sage, car à peine les nouveaux ouvrages étaient achevés que l'on vit arriver de nouvelles troupes impériales, sous les ordres du comte de Konigzeg. L'armée des alliés, commandée par le roi de Sardaigne, ayant pour lieutenants-généraux les maréchaux de Coigni et de Broglie, marcha à l'ennemi. Se voir, s'approcher, s'attaquer, fut une même chose. Le combat fut long, douteux, sanglant et opiniâtre. La victoire se décida pour les troupes de France et de Sardaigne.

3. Le général autrichien de Brown se présenta, en 1746, devant Guastalla qui obéissait au roi d'Espagne. Le marquis de Castellar vint au secours de la place avec trois mille hommes; il envoya contre lui le comte de Nadasti avec des forces supérieures. Un combat s'engagea; le comte de Castellar fut battu. Le gouverneur, n'ayant plus d'espérance de secours, arbore le drapeau blanc, *le 27 mars* 1746.

GUELDRES (*siége et prise de*). Les Hollandais avaient vainement attaqué la ville de Gueldres, en 1637, 1639 et 1640, sans pouvoir la conquérir. Ses fossés, remplis de l'eau courante de la rivière de Niers, présentèrent des obstacles supérieurs aux talents des officiers hollandais, et ses habitants résistèrent à un bombardement de quinze jours. Mais elle ne put soutenir, en 1703, un blocus de quatorze mois, terminé par une canonnade si vive et si terrible

que ses murailles furent renversées. Elle se rendit *le* 17 *décembre.*

GUECHENEN (*combat de*). Au moment où Masséna se disposait à reprendre Zurich, il détacha de son armée son aile droite, commandée par le général Lecourbe, dans l'intention de rendre ses marches-manœuvres et ses attaques entièrement indépendantes dans toute la masse des Grandes-Alpes; il chercha en même temps à fixer du côté opposé l'attention du prince Charles, en lui dérobant, par des attaques très-vives sur le centre de sa position, ses vues et les renforts qu'il avait donnés au général Lecourbe. Il voulait l'empêcher de soutenir sur sa gauche les généraux Jellachich et Simpschen; ceux-ci n'occupaient sur la Haute-Reuss (1), et dans l'intervalle entre le Saint-Gothard et le lac de Zurich, que les points principaux d'une chaîne de positions trop étendue. Leurs différents corps, dont l'ensemble n'était pas de plus de vingt mille hommes, ne pouvaient ni former des réserves suffisantes pour arrêter les colonnes qui tenteraient de couper leurs communications, ni se soutenir par eux-mêmes, malgré les avantages du terrain dans des postes isolés ou dans des camps qui pouvaient être tournés et pris à revers par des forces supérieures. Le général Masséna commença, le 12 août 1799, une fausse attaque sur la Limath; une de ses colonnes pénétra dans le camp de la cavalerie autrichienne, et répandit l'alarme jusque dans Zurich. Après un combat sanglant, les Français repassèrent la Limath.

Pendant cette attaque, toutes les colonnes de la droite, dont la force totale était de trente mille hommes en deçà et au delà du lac de Lucerne, en y comprenant la division du général Thurreau dans le Valais, s'ébranlèrent en même temps, et se portèrent sur les principaux postes occupés par les Impériaux. Le général Chabran passa la Silh, surprit ou fit replier les postes autrichiens sur la rive occiden-

(1) Cette haute vallée de la Suisse, sur la pente septentrionale du Saint-Gothard, communique d'un autre côté à la vallée des Grisons par Saint-Giacomo, et de l'autre à celles de l'Aar et du Rhône, en franchissant le mont de la Fourche. Du haut de cette vallée on peut se diriger à son gré dans les vallées principales de la Reuss, du Rhin, du Tesin, du Rhône ou de l'Aar.

tale du lac de Zurich, gravit les hauteurs de Richterswyl, Ettzel et Schindeleddggi; tourna et attaqua avec avantage un corps autrichien assez considérable, qui occupait une forte position entre Lachen et Einsielden. Ce corps intermédiaire entre le centre de l'armée autrichienne et l'aile gauche, occupant la rive gauche de la Reuss, qui couvrait les cantons de Schwitz et d'Uri, fut presque entièrement détruit, pris ou dispersé. Le général Jellachich, qui le commandait, abandonna ses postes sur le lac de Zurich, ne put même tenir celui de Rapperschwyl; il découvrit le canton de Glaris, et se retira sur le centre de l'armée; les éclaireurs français menacèrent de tourner la position de Zurich. Cette première opération interrompit la communication de l'aile gauche de l'archiduc avec le centre, et favorisa les attaques du général Lecourbe sur Schwitz et sur tout le cours de la Reuss jusqu'au mont Saint-Gothard. Le développement de ce front d'attaque était d'environ dix-huit à vingt lieues communes d'Allemagne.

Pour suivre avec intérêt cette brillante expédition sur la Reuss, examinons un moment la position topographique de cette partie des Alpes. Ces hautes montagnes sont inaccessibles, attendu leur rapide escarpement, dans toute autre direction que celles du lit des torrents qui en découlent; il faut donc remonter à leurs sources jusqu'au niveau commun pour pouvoir pénétrer d'une vallée dans l'autre, et être libre de choisir entre elles. On domine alors ces issues; on peut ouvrir et fermer à son gré ces barrières, que le bondissement des eaux ont élevées entre ces masses entassées et brisées dans la grande révolution diluvienne. Il existe cépendant dans ces grands escarpements quelques issues latérales par lesquelles on peut communiquer d'une vallée dans l'autre, en suivant le cours des ruisseaux; mais ces communications transversales sont rares, et encore plus hérissées de difficultés et d'obstacles que les passages entre les hautes vallées principales. Le mont Saint-Gothard, le mont Furca et le Grimsel, forment pour ainsi dire le nœud des quatre principales chaînes des Alpes de la Suisse; on peut s'en former une idée exacte en remarquant que la division des vallées ou le passage de ses eaux sont à peu près suivant les quatre points de la boussole.

Au Nord et sous la crête du mont Saint-Gothard la Reuss se précipite par la vallée d'Urseren, après avoir creusé les

abimes du pont du Diable, resserrée dans son lit par les deux grandes chaînes parallèles qui séparent le canton d'Uri de celui de Glaris et d'Underwald; elle forme à Lucerne le lac des quatre cantons; elle reprend ensuite sa direction vers le Nord jusqu'à sa jonction avec l'Aar et la Limath; elle partage la Suisse et forme la principale communication entre l'Allemagne et l'Italie : elle offre ainsi de grands avantages à celle des deux armées à peu près d'égale force qui peut se rendre maîtresse de son cours. A l'Est sont les glaciers du Rhin et les sources de ce fleuve, qui prend son cours vers l'Orient par la vallée de Dissentis; au Sud le Tésin s'échappe par la vallée de Bellinzona vers le lac Majeur. A l'Ouest, sous le Furca et le Grimsel, sont les glaciers et les sources du Rhône et de l'Aar, qui, tombant dans le Valais et l'Oberland, arrosent toute la partie occidentale de la Suisse, et promènent leurs eaux dans le vaste et magnifique bassin formé par les Alpes et les monts Jura.

Le général Lecourbe, chargé de repousser les corps des généraux Jellachich et Simpschen, et d'occuper cette clef dont on sent l'influence sur tout le reste de la Suisse, partagea ses troupes en quatre colonnes, dont les attaques simultanées et les réunions successives étaient combinées d'après les difficultés que chacune d'elles avaient à surmonter et les secours que la nature du pays leur permettait de se donner mutuellement. Après s'être battu à Schwitz, dans le Muttenthal, à Brunnenn, avoir combattu dans la vallée d'Altorff, s'être emparé de cette ville, le général Loison se porta vers le Mayenthal; le général Lecourbe partit le 15 août avec ses réserves de grenadiers et deux bataillons pour remonter la vallée de la Reuss sur sa rive droite, et opérer sa jonction avec les généraux Loison et Gudin. L'ennemi tenait encore les positions du Steig dans le Maderanerthal, mais il fut bientôt culbuté avec perte de deux cents prisonniers. Tandis qu'un chef de bataillon continuait de le poursuivre, il se mit en marche vers Wazen, et rencontra dans son chemin un bataillon de la cent-neuvième qui venait au devant de lui; il le fit rétrograder avec lui. Ayant opéré sa jonction avec le général Loison, mais n'ayant encore aucune nouvelle de la colonne Gudin, il continua de remonter la vallée de la Reuss. Nos troupes rencontrèrent les Autrichiens à Guechenen; elles les attaquèrent et les poursuivirent jusqu'au pont du Diable, espérant y passer pêle-

mêle ainsi qu'au trou d'Uri. Le pont était défendu par une ligne de retranchements couverts par des chevaux de frise, appuyés d'une part à la Reuss, de l'autre à des rochers à pic. Néanmoins, les grenadiers français marchent en colonnes; ils s'avancent au pas de charge, mais ils sont arrêtés par une coupure fort large, que l'ennemi avait pratiquée dans ce pont, suspendu au dessus d'un abîme : ils se virent dans l'affreuse nécessité de rétrograder sous un feu violent de mousqueterie. Le 29, au point du jour, on venait de recouvrir la brèche du pont, et l'on se disposait de marcher en avant, lorsque la colonne conduite par le général Gudin, et venant de la vallée d'Urseren, arriva par la rive droite de la Reuss qu'il trouva évacuée. 15 *août* 1799.

GUILFORD (*bataille de*). Parmi les combats livrés par les Anglais dans l'Amérique du Nord, on remarque celui de Guilford. M. le général Grèene y commandait les Américains, lord Cornwallis les Anglais. Grèene avait du courage, des talents; mais c'était un général sans presque aucunes troupes réglées, menant au combat des soldats sans vêtements, sans une quantité suffisante de munitions, n'ayant que des fusils sans baïonnettes. Son premier soin fut de les augmenter de milices sans assez d'instruction, et capables de se laisser effrayer au premier feu; il manquait d'artillerie. Le colonel Wasingthon, commandant son avant-garde, rencontre un parti de cent vingt Anglais enfermés dans une grange construite en bois, environnée d'abattis, tout à fait inaccessible à des soldats peu nombreux et mal armés. Cependant elle devait céder au premier coup de canon. Wasingthon calcule que des hommes effrayés voyent mal les objets; il fait façonner en canon un tronc de sapin, le couvre d'une couleur de fer, place ce tronc d'arbre sur un affût, et somme fièrement les Anglais de se rendre, les menaçant de les exterminer avec son artillerie s'ils tardent un moment de capituler. Quelques coups devaient suffire pour renverser une maison de bois et exterminer tous ceux qui s'y étaient réfugiés; les Anglais effrayés se rendent, et cent vingt hommes déposent leurs armes devant un simulacre de canon. Le général Grèene enleva les vivres qui pouvaient servir aux Anglais, les harcela continuellement avec des troupes légères, puis les attira habilement dans un terrain favorable à un combat entre des troupes disciplinées,

et des milices mal instruites. Les Américains furent victorieux sur la Cantwaba, tuèrent cent Anglais, firent cinq cents prisonniers. Malheureusement Grèene ne se trouva pas en mesure de profiter de cet avantage; il sut le tenir en échec jusqu'à ce qu'il eût reçu tous les renforts qu'il pouvait espérer. Il réunit quatre mille hommes, dont quinze cents de troupes réglées; le reste de milices vint se placer à Guilford, à huit milles de lord Cornwallis, commandant quatorze cent cinquante hommes de troupes anglaises réglées et bien disciplinées. Le 15 mars 1780, l'armée anglaise s'avance; Grèene se forme promptement en bataille. Tout le pays était un vaste désert, couvert de grands arbres dont le pied était garni de broussailles; quelques espaces découverts se faisaient remarquer çà et là. Les troupes américaines sont rangées sur la lisière du bois, et couvertes d'une palissade; l'artillerie au centre sur le front de la ligne, les bagages sont envoyés dix milles en arrière au point de retraite. A l'apparition de la colonne britannique, les Américains font jouer deux canons de six livres de balles. Lord Cornwallis fait ses dispositions; il place au premier rang un régiment allemand, soutenu des gardes anglaises et de deux régiments de ligne. Ces troupes réglées s'avancèrent avec résolution. Malgré tous les avantages de sa position, la milice de la Caroline, après avoir fait feu à soixante-dix toises, s'enfuit avec une extrême précipitation; la seconde ligne américaine tint un peu davantage, mais les Anglais, s'avançant dessus à la baïonnette, les Américains, dépourvus de cette arme, furent obligés de reculer. Comme les troupes britanniques s'étaient singulièrement écartées en se portant dans l'intérieur du bois, Grèene se flatta dans ce moment de remporter la victoire; mais les milices ne firent pas mieux leur devoir, malgré les meilleures dispositions de leur général. Les troupes réglées tinrent ferme quelque temps, combattirent opiniâtrément. Cependant, comme la défection des milices rompait à chaque moment les lignes, il fallut songer à la retraite; on la fit après avoir fait perdre aux Anglais cinq cent trente-deux hommes morts ou blessés, et réduit lord Cornwallis dans une faiblesse si extrême, qu'il ne put rien entreprendre. 1780.

GUILLAUME TELL (*combat du*). Après le malheureux combat d'Aboukir, le contre-amiral Decrès parvint à con-

server le vaisseau de 80 canons *le Guillaume Tell*, en coupant ses câbles et cinglant en haute mer. Craignant, en se présentant seul sur les côtes de France, de devenir la proie des croisières anglaises, il se réunit au vice-amiral Villeneuve dans le port de Malte. On le vit partager avec son équipage les fatigues et les dangers du siége jusqu'au mois de mars 1800. Cette garnison, dénuée de vivres, manquant de munitions, supportait avec courage des privations de toute espèce pour conserver à la France la possession de Malte; mais, parvenue au point de ne pouvoir ni exister, ni se défendre si elle n'était ravitaillée avant le 20 mai, son honneur lui prescrivait d'instruire le gouvernement de ses nombreux sacrifices et de la dure nécessité à laquelle elle était près de succomber. On jeta les yeux sur *le Guillaume Tell;* sa mission était délicate, importante, difficile; les chefs et l'équipage se dévouaient, mais deux mois plus tard ce vaisseau suivait le sort de la place; la fortune secondant l'audace, il pouvait encore échapper à une escadre ennemie; ce n'était donc tout au plus que hâter sa perte si l'entreprise était malheureuse. *Le Guillaume Tell* met à la voile le quinze de mars vers onze heures du soir, au moment où le coucher de la lune rendait la nuit plus obscure. Déjà il avait doublé quelques vaisseaux ennemis, quand il est reconnu par la frégate anglaise *la Pénélope*, fine voilière. Elle vire de bord, signale sa chasse en se couvrant de ses feux, appèle ainsi à son secours les vaisseaux de son escadre. Favorisée par une marche supérieure, enhardie par l'approche de plusieurs vaisseaux, elle arriva, à une heure du matin, à une très-petite distance du *Guillaume Tell*, et lui lâcha de temps en temps des bordées pour ralentir sa marche. A cinq heures du matin, elle parvint à le démâter de son grand mât de hune. Au même instant, *le Lion* de 64 canons prend part au combat, mais trois quarts-d'heure après il est désemparé de toutes ses voiles; son gréement est hâché; sa mâture chancelante tombe; il cesse son feu. Decrès ordonne l'abordage; deux fois cette manœuvre est tentée sans succès. *Le Lion* fait alors vent arrière, et s'éloigne d'un combat qu'il ne pouvait soutenir. *Le Foudroyant* de 80 canons vint remplacer *le Lion.* Le combat, en quelques instants, devint terrible. A la droite du *Guillaume Tell* est *le Foudroyant; la Pénélope* se tient par sa hanche. Dans

cette position, *le Guillaume Tell* lance de chaque bord de terribles bordées. Pris des deux côtés par des feux supérieurs, il met encore en pièces la voilure et les gréements du *Foudroyant ;* son mât d'artimon est coupé ; il est quelques instants sans gouverner. Decrès ordonne au brave Saunier, son capitaine de pavillon, de tenter l'abordage ; Saunier fait serrer au plus près, parvient à dépasser *le Foudroyant*, et courant brusquement à stribord, il vient en travers sur son beaupré. L'ennemi juge sa manœuvre, évite l'abordage en coiffant ses voiles ; les vaisseaux sont près de se toucher, mais ne peuvent s'accrocher. Dans ce moment, *le Foudroyant* est battu de l'avant à l'arrière ; son petit mât de hune tombe ; il s'éloigne, et ne s'approche plus de manière à permettre l'abordage. Le capitaine Saunier, qui avait jusque-là commandé la manœuvre, est grièvement blessé. *Le Guillaume Tell* perd son grand mât. Ayant à combattre tout à la fois contre deux vaisseaux de ligne et une frégate, il tire souvent en même temps des deux côtés et de l'arrière. Déjà plusieurs fois le feu avait pris dans ses hauts ; son pont, arrosé de sang, était couvert des débris de ses agrès, de sa mâture, qui, s'embrasant à chaque moment, embarrassaient la manœuvre. Cependant la détermination de l'équipage allait toujours croissant, et sa défense, à huit heures et demie, était encore très-vigoureuse, quand son petit mât de hune tomba sur bâbord. Tout ce côté se trouve alors engagé par la mâture. *Le Guillaume Tell*, ne gouvernant plus, répondait faiblement au feu des vaisseaux dont il était entouré. Decrès avait assez fait pour sa gloire ; une plus longue résistance faisait périr des braves sans aucun espoir de succès ; il cède à la nécessité ; forcé par un combat trop inégal, il amène son pavillon. *La Pénélope* se trouve seule en état de l'amariner ; il est conduit à Syracuse. 16 *mars* 1800.

GUINEGATTE (*bataille de*). En 1479, l'empereur Maximilien menace Thérouane avec vingt-sept mille hommes. Les maréchaux Desquerdes et de Gié marchent à sa rencontre. Les deux armées se trouvent en présence près de Guinegatte. On les range en bataille ; on donne le signal ; elles s'ébranlent. La gendarmerie, conduite par Desquerdes, culbute la cavalerie allemande, la met en déroute. La victoire était gagnée, si Desquerdes, détachant

seulement une division à la poursuite des fuyards, eût attaqué l'infanterie allemande qui lui prêtait le flanc; mais, emporté par son ardeur, ou plutôt ne pouvant contenir une foule de guerriers plus avides de prisonniers dont la rançon pouvait les enrichir, que du gain d'une bataille, il s'abandonna à la poursuite de la cavalerie ennemie, sans songer aux périls où se trouvait le reste de son armée. Les francs archers, voyant la cavalerie allemande dissipée, croyant la bataille gagnée, se jètent sur les bagages ne pensant qu'au butin. Le comte de Romont, commandant l'infanterie impériale, profite de ce désordre, attaque l'infanterie française, la met en déroute, tombe sur les francs archers, les taille en pièces, ramène la victoire sous les drapeaux de son maître. Desquerdes, apprenant cette catastrophe, fait sonner la retraite. Maximilien reste maître du champ de bataille, mais paye cet honneur de la perte complète de sa cavalerie et d'un grand nombre d'officiers de mérite.

Les Francais sont mis en déroute par les Impériaux et les Anglais à Guinegatte. Bayard, dans cette journée honteuse pour son pays, et appelée *la Journée des éperons*, augmente sa réputation, en soutenant fort long-temps, avec quelques hommes aussi déterminés que lui, les efforts de plusieurs corps très-considérables. Forcé à la fin de se rendre, il le fait d'une manière également sage et hardie. Il apperçoit de loin un gendarme richement armé, qui, voyant qu'il n'y avait point de péril, et dédaignant de faire des prisonniers, s'était jeté au pied d'un arbre pour se reposer, et avait quitté son casque. Il pique droit à lui, saute de son cheval, et lui appuyant l'épée sur la gorge: *Rends-toi, homme d'armes*, lui dit-il, *ou tu es mort.* L'Anglais, imaginant qu'il est survenu du secours aux Français, se rend sans résistance et demande le nom du vainqueur. *Je suis*, répondit-il d'un ton plus adouci, *le capitaine Bayard qui vous rend votre épée avec la sienne, et qui se fait aussi votre prisonnier.* Quelques jours après, le chevalier veut s'en aller. *Et votre rançon*, dit le gendarme? *Et la votre*, répond Bayard? *Je vous ai pris avant de me rendre à vous, et j'avais votre parole lorsque vous n'aviez pas encore la mienne.* L'aventure est si extraordinaire, que les rois-d'armes ne l'ont point prévue. On convient de s'en rapporter à l'empereur et au roi d'Angleterre.

Ils décident que les deux prisonniers sont mutuellement quittes de leurs promesses ; mais Henri ajoute que Bayard, qui a vu leur camp et leurs travaux, sera obligé de faire un voyage de six semaines dans les Pays-Bas, avant de joindre l'armée française. 1479.

GUISE (*siége de*). Le comte de Guébriant, sommé par les Espagnols de leur rendre la ville de Guise sous peine d'être, en moins d'une heure, passés au fil de l'épée lui et sa garnison, répond : « que, s'ils veulent lui donner parole » d'honneur qu'ils se retireront après le premier assaut, » il fera, pour les bien recevoir, abattre, avant la fin du » jour, quarante toises de la muraille. » Cette rodomontade, qui vaut bien celle des Espagnols, empêche le siége d'une place qui est mauvaise et qui manque de tout. 1636.

GUISLAIN (*prise de Saint-*). Comme on ne peut ordinairement s'emparer de Mons, sans se rendre maître de Saint-Guislain, cette petite ville est toujours une des premières attaquées dans la Belgique. Le maréchal d'Humières employa dix jours à la prendre, en 1677. Un détachement de la garnison d'Ath s'en empara par surprise, en 1708. Quelques jours après, les Français y rentrèrent. L'année suivante elle retourna aux Alliés. Le marquis de la Fare s'en rendit maître en 1746 ; elle tomba sous les coups de Dumourier en 1792, fut soumise par les Impériaux l'année suivante, et réunie à la France, en 1794, par la conquête de Jourdan.

GULIA (*bataille de*). Quatre-vingt-dix mille Normands, débarqués entre la Meuse et le Rhin, portent dans les Pays-Bas le pillage et la mort. Arnould, roi de Germanie, marche à leur rencontre. On se joint auprès du torrent nommé *Gulia*. On se bat pendant une partie du jour avec une égale fureur ; mais les Français, enveloppés de toutes parts, après s'être ouvert un passage au milieu des épais bataillons des Normands, cherchèrent leur salut dans une prompte fuite. Quelques-uns, voulant résister, furent tués, et leur camp livré au pillage. 891.

GUMINE (*combat de*). Au moment où le Directoire de France voulut donner ses lois à la Suisse, le général Rampon

fut chargé de s'emparer du défilé de Gumine. Les Suisses l'avaient hérissé de batteries, comptant que cette barrière arrêterait quelque temps les Français. Au moment où Rampon se présentait à Gumine, une autre colonne menaçait Laupen. Le général Pigeon forçait, sur la Saussen, le village de Neveneck, et l'on entrait dans Berne. L'attaque commença le 5 mars au point du jour. Après la prise de Neveneck, Rampon voulut forcer le pont de Gumine; les Suisses s'y étaient défendus jusqu'à ce moment avec un incroyable acharnement; mais, craignant d'être tournés, ils avaient porté une partie de leurs troupes sur Neveneck. Rampon profite de cette circonstance; sa colonne fait de nouveaux efforts, coupe le pont, s'empare des premières batteries; les autres sont abandonnées par les Suisses découragés par la nouvelle de la prise de Berne. Les fuyards sont vivement poursuivis; la route est couverte de débris de fusils, de canons, de mortiers, de caissons, d'obusiers. Les Suisses regrètent huit cents morts, trois mille prisonniers, vingt canons et sept drapeaux. Cette victoire coûte aux Français un assez grand nombre de morts et de blessés. 5 *mars* 1798.

GUNDELFINGEN (*affaire de*). La première division du centre de l'armée de Rhin et Moselle, commandée en 1796 par le général Moreau, s'avança le 8 août vers Gundelfingen, petite ville sur le Danube, à l'embouchure de la Brentz. L'ennemi fut d'abord repoussé; mais, ayant ramené au combat une grande quantité de cavalerie et d'artillerie, il repoussa à son tour la cavalerie française qui s'était avancée jusqu'à Gundelfingen. Les Français eurent cependant l'avantage dans cette affaire, où les Autrichiens leur abandonnèrent le champ de bataille, et se retirèrent sur Lauingen et Dillingen. Le général Lecourbe fit dans cette journée deux cents cinquante prisonniers.

GUNTZBOURG (*combat de*). L'empereur Napoléon franchit le Rhin en 1805, pour délier, le fer à la main, les nœuds de la quatrième coalition. Il rencontra dans la Bavière les premiers soldats de l'Autriche. Le maréchal Ney fit marcher son corps d'armée en partie sur Langenau, en partie sur Guntzbourg. En même temps une colonne Autrichienne s'avança d'Ulm sur Guntzbourg, le 8 oc-

tobre 1805. Le lendemain les Impériaux établirent un camp près de cette ville, appuyant leur aile droite au village de Lampach, et leur gauche à Riserburg. Les ponts sur le Danube, jusqu'à Leipheim, étaient occupés. Le général d'Aspres était aussi posté sur la rive droite du Danube avec un corps de troupes légères. Le général d'Aspres, à peine en position, est vigoureusement attaqué par la division française du général Malher. Il est forcé de se retirer, avec une grande perte, au delà du Danube. Daspres, effrayé de l'audace et de la rapidité des progrès d'un ennemi que rien ne pouvait arrêter, est pendant quelques instants séparé de son armée, et fait prisonnier. Le maréchal Ney pénétra alors en force jusqu'aux ponts du Danube, chercha à les passer, et à chasser les Autrichiens de sa rive droite. Le prince Ferdinand, accouru sur ce point, opposa une vigoureuse défense aux entreprises des Français. Le colonel Lacuée, jeune militaire de la plus haute espérance, fut tué dans une charge; mais vers le soir une forte colonne française parvint à forcer le pont de la chaussée, près de Guntzbourg, et pénétra dans la ville. Une division de hussards de Blankestein fondit avec beaucoup de valeur sur cette colonne serrée, mais elle ne put parvenir seulement à ralentir son mouvement. Elle s'avança, écrasant tout sur son passage, anéantissant tout ce qui se trouvait d'ennemis sur ce point à la rive droite du Danube. Le général d'Aspres est prisonnier; les canons qui défendaient le pont de Guntzbourg sont emportés de vive force. Les Autrichiens perdent deux mille cinq cents hommes, et les passages du Danube sont ouverts aux Français. 9 *octobre* 1805.

GURAU (*journée de*). Le roi Auguste, détrôné, et toujours poursuivi par Charles XII, confia le commandement de son armée au comte de Schullenbourg, capitaine habile, qui s'était déjà distingué par de nombreux exploits. Ce général avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie. Il en osa faire l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par Charles XII, Stanislas et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre. Il était armé de piques et de fusils. Les soldats, extrêmement serrés, pré-

sentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart herissé de piques et de baïonnetes. Le second rang, peu courbé sur les épaules du premier, tirait par dessus; et le troisième, debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons qui les attendirent sans s'ébranler. Les coups de fusils, de piques et de baïonnettes effarouchèrent les chevaux qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs. Si Charles avait fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schullenbourg était détruite sans ressource. Ce général ne craignait rien tant. Il s'attendait à tout moment que les ennemis allaient prendre ce parti; mais ni le roi de Suède, qui avait si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu et recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schullenbourg céda enfin; mais ses troupes ne furent pas rompues; il en fit un bataillon carré-long, et, quoique chargé de blessures, il se retira en bon ordre, en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté par des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé *Rursen*. Schullenbourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe qui était déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schullenbourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullenbourg dépendait d'échapper au roi de Suède. Le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schullenbourg et le reste de son armée. Il ne perd point de

temps ; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit. La perte de Schullenbourg paraissait inévitable. Il essaya encore de se tirer de cette extrémité, par un de ces coups de l'art, qui valent des victoires, et qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restait plus que quatre mille honmmes. Un moulin, qu'il remplit de grenadiers était à sa droite ; un marais à sa gauche. Il avait un fossé avant lui, et son arrière-garde était sur le bord de l'Oder. Il n'avait point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais, dès la veille, il avait commandé des radeaux. Charles arrive, attaque aussitôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris il faudra que les Saxons périssent, ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendront à discrétion avec leur général. Cependant les radeaux étaient prêts ; les Saxons traversaient l'Oder à la faveur de la nuit ; et quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Cette ingénieuse retraite mérita à Schullenbourg les éloges des deux monarques, et l'admiration de toute l'Europe. Charles, qui passait pour le plus grand guerrier de son siècle, étonné, et comme interdit, ne put s'empêcher de s'écrier : *Aujourd'hui Schullenbourg nous a vaincus !* 1705.

GUTTSTADT (*combat et prise de*). L'empereur Napoléon, s'avançant dans la Silésie, au printemps de 1807, repoussa continuellement les Russes, de position en position. Le 9 juin l'Empereur se porta en personne sur Guttstadt, ayant avec lui les corps d'armée des maréchaux Ney, Davout et Lannes, sa garde et une partie de la cavalerie de réserve. En s'avançant ils rencontrèrent un corps de dix mille hommes de cavalerie et de quinze mille hommes d'infanterie qui voulurent lui disputer le passage de Glottau. Le grand-duc de Berg, par des manœuvres habiles, les déposta des positions qu'ils occupaient. Les brigades des généraux Pajol, Bruyères et Durosnel, et la division de cavalerie du général Nansouty triomphèrent de tous les obstacles qu'on leur opposa. l'Empereur entra le soir, de vive force, à Guttstadt. Les Russes

perdirent mille prisonniers; leur infanterie fut dans une déroute complète, et leur cavalerie très-maltraitée. 9 *juin* 1807.

GYTHIUM (*prises de*). 1. Durant la guerre entre les Romains et Nabis, tyran de Sparte, le frère du proconsul Quintius mit le siége devant Gythium, ville forte de la Laconie. Elle se défendit long-temps; mais les légions, secondées par Eumène et les Rhodiens, remportèrent la victoire. Le tyran vaincu fut obligé de se rendre. 197 *ans avant J. C.*

2. Nabis, devenu l'allié des Romains, voulut reprendre Gythium qui avait été donnée aux Achéens; il l'assiégea. Philopémen, général fameux, accourt avec une flotte au secours de la ville. Ignorant dans la marine, il veut attaquer Nabis par mer; il est vaincu : il descend à terre, lui livre bataille; il est vainqueur. Mais ses talents ne peuvent empêcher Nabis de prendre Gythium. 192 *avant J. C.*

H

HAAG (*combat de*). Depuis quinze jours Napoléon-le-Grand avait passé le Rhin; quinze jours lui avaient suffi pour recouvrer la Bavière. L'armée autrichienne était au delà de l'Inn; une armée tout entière avait capitulé à Ulm : depuis l'ouverture de la campagne on comptait soixante-dix mille prisonniers. Un homme ordinaire, un capitaine même renommé, eût pris quelque repos après d'aussi grands travaux; mais Napoléon ne quitta les armes que lorsque son ennemi, s'avouant vaincu, cessait réellement d'être à craindre. L'Autriche était repoussée de dessus le territoire allié; il restait encore à punir son injuste agression. Le maréchal Bernadotte reçut donc ordre d'entrer sur son territoire, et de pousser ses avant-postes jusqu'à Waserburg et Haag dans l'Innwiertel, entre Wels et Braunau; il combattit à Haag, fit quatre à cinq cents prisonniers, enleva un parc d'artillerie le 15 *octobre* 1806.

HAGUENAU (*siéges et combats de*). 1. Le célèbre Montécuculli, général de l'empereur, mit en 1675 le siége devant Haguenau, ville forte de l'Alsace, heureusement située sur la Motter. Les attaques en furent pressées avec vivacité, et cette ville était près de se rendre, quand le prince de Condé vint, le 22 août, à son secours. La fortune changea, dans ce moment, de parti. Les troupes impériales trop faibles, et leur général trop peu confiant, pour se mesurer avec un capitaine toujours heureux, prirent le parti de la retraite.

2. Le comte de Thungen assiége Haguenau, défendu par Peri, officier français de réputation. Le gouverneur, après avoir fait une belle défense, voit avec chagrin qu'il est hors d'état de soutenir un assaut, et qu'il va être obligé de subir les lois du vainqueur. Un brave officier de sa garnison, qui a tout examiné et qui connaît parfaitement le pays, lui propose de forcer la chaussée de Saverne, qui est mal gardée par un ennemi qui ne se doute de rien, et de se sauver par là avec honneur.

Peri trouve l'idée brillante et praticable. Il l'adopte; et, soit pour rendre son secret plus impénétrable, soit pour mieux connaître ses subalternes, soit enfin pour donner une plus grande opinion de son courage, il assemble sur-le-champ un conseil de guerre. Il y dit qu'il est déterminé à périr sur la brèche; qu'il ne doute pas que tout le monde ne pense comme lui, et qu'on peut aller faire des dispositions relatives à cette résolution. Quoique cette harangue soit généralement blâmée, Peri tient bon et congédie l'assemblée. Il ne retient qu'un officier, qui a applaudi à son désespoir, lui fait part du dessein qu'il a de sortir de la place, et le charge de l'arrière-garde.

La nuit est choisie pour l'exécution d'un projet si hardi. Sous prétexte de l'extrémité où on se trouve, la garnison est mise sous les armes dans les différents quartiers de la ville; et, après avoir pris la précaution de laisser quelques tirailleurs du côté de la brèche, on sort dans un grand silence; on ne trouve point d'obstacle, et on arrive heureusement à Saverne. Celui qui fait l'arrière-garde va par un autre chemin, se jète dans les bois, et se retire avec le même bonheur.

Cette ruse fait beaucoup d'honneur à Peri. Malheureuse-

ment, pour avoir la gloire toute entière, il ne fait aucune mention de l'auteur et du conducteur de l'entreprise. Cette méthode, trop généralement pratiquée par les généraux, est une des plus lâches injustices qu'il soit possible de faire. Sylla pensait avec plus d'élévation. Ayant remporté une victoire signalée sur Archélaüs, il érigea, dit Plutarque, sur le champ même de bataille, un trophée où était écrit en lettres grecques : A LA VALEUR D'HOMOLOICUS ET D'ANAXIMADUS ; deux hommes auxquels il devait ce grand succès. Ce qu'il y a de plus magnanime dans cette action, c'est que ces deux guerriers étaient Grecs et non Romains. 1705.

3. Le prince de Bade vint camper, l'année suivante, près d'Haguenau. Après avoir tiré des lignes sur la Motter, le maréchal de Villars entreprit de lui faire abandonner son camp ; il y réussit par des manœuvres si savantes, que le général allemand, craignant d'être enveloppé, abandonna ses tentes, son bagage, et repassa le Rhin. Un tel succès eût peut-être satisfait un capitaine moins heureux et moins habile que Villars ; mais, sachant toujours vaincre et profiter de la victoire, il assiége Haguenau, livre assauts sur assauts, s'en rend maître en huit jours ; la garnison est prisonnière de guerre. 1706.

4. Lorsque les Autrichiens et les Prussiens eurent forcé, en octobre 1793, les lignes de la Lauter, les généraux français, accablés par le nombre, se dirigèrent sur la Motter, et, par des manœuvres habiles, s'emparèrent de Haguenau. Le général Wurmser, résolut d'hiverner en Alsace, occupa cette ville avec le centre de son armée ; la gauche était appuyée au Rhin, la droite à l'armée prussienne qui occupait le revers des Vosges. Le front de l'armée impériale était couvert par des redoutes élevées à des distances peut-être trop éloignées les unes des autres. En arrière de cette position, était encore celle de Weissembourg. Les premiers mouvements des Francais, pour l'attaque, partirent de l'armée de la Moselle, commandée par le général Hoche. Bientôt il fut secondé par plusieurs divisions de l'armée du Rhin, aux ordres des généraux Ferrière et Desaix.

Dès ce moment, les actions les plus vives se succédèrent pour délivrer l'Alsace, et forcer les étrangers de repasser le Rhin. Les Français attaquèrent, le 9 décembre, les Impériaux vers le village de Dawendorff, près Haguenau. Malgré de nombreux renforts envoyés de Berthzeim et une diversion sur la gauche des assaillants par la garnison de Condé, toute la ligne des Allemands fut obligée de se replier sur les redoutes et les retranchements en avant de Haguenau. Six jours après, les Français firent de nouveaux efforts sur Haguenau; ils furent heureux dans les premiers moments, mais finirent par être repoussés. Enfin, le 22 décembre, Hoche, dont rien ne pouvait ralentir l'ardeur et le courage, fit attaquer les redoutes entre Freschweiller et Werdt; elles furent emportées. Une attaque sur Lembach n'eut pas le même succès; mais les Autrichiens ayant abandonné le poste de Notre-Dame, les Prussiens ne purent tenir davantage à Lembach, et se retirèrent sur le Pigeonnier. Pressés encore davantage, les Prussiens repassèrent la Sarbach, et se portèrent sur les hauteurs entre Sarbourg et Sultz. Dans cet instant, les Autrichiens évacuèrent Druzenheim, Bischweiller, Haguenau et Guntershoffen, abandonnant leur artillerie et leurs munitions. Les lignes en avant de Haguenau étaient extrêmement fortifiées; il fallut toute la valeur française pour les emporter. Le général Dubois fut blessé dans cette attaque, après s'être comporté comme un héros. Les actions d'éclat se multiplièrent dans cette armée. Le premier bataillon de l'Indre enlève, avec une rare intrépidité, les redoutes ennemies à la baïonnette; les canons dont elles sont hérissées, le feu effroyable qu'elles vomissent ne sauraient arrêter ni ralentir son ardeur. Pichegru, qui avait ce bataillon dans son armée, lui offre douze cents livres comme une marque de la gratitude nationale; ces enfants de l'honneur savent que la gloire est la seule monnaie digne de récompenser le dévouement du soldat, renvoient cette somme à leur général, en y ajoutant six cent quarante-deux livres qu'ils destinent au soulagement des veuves et des enfants des défenseurs de la patrie qui ont péri dans les combats. Des âmes aussi élevées, aussi délicates, étaient faites pour conquérir le monde. Dans la même journée, un lieutenant de chasseurs à cheval se trouvant démonté, quittait le champ de bataille pour aller prendre un nouveau cheval; il rencontre un chasseur qui

conduisait le cheval d'un Autrichien qu'il venait de terrasser. Le lieutenant lui demande de lui vendre son cheval. Le chasseur lui répond : *Ce cheval ne m'a coûté que des coups de sabre ; il ne peut mieux être payé qu'avec ceux qu'il va te mettre à même de donner ; monte-le, et chargeons.* Le lendemain, cet officier, ne voyant pas revenir le chasseur, le fait appeler, lui offre le prix de son cheval. Il ne put, malgré les plus vives instances, le lui faire accepter. Le général en chef, instruit de cet acte de désintéressement, mande chez lui ce chasseur, et lui propose, au nom de la république, quelque indemnité. Le chasseur demeure toujours ferme dans son refus. 22 *décembre* 1793.

HAÏ (*siége de*). Tandis que la nuit dérobait aux habitants d'Haï la vue de ce qui se passait sous leurs murailles, Josué place un corps de troupes derrière Haï, ville des Chananéens, en lui ordonnant d'y mettre le feu quand il leur en donnerait le signal. Au point du jour, Josué se présente devant Haï, feint d'en tenter l'escalade. Les habitants paraissent sur leurs murailles ; les Israélites simulent la frayeur la plus extrême, lâchent pied. Les habitants sortent d'Haï, les poursuivent, laissant leurs portes ouvertes. A un signal donné, les troupes embusquées sortent de leur retraite, mettent le feu dans Haï. Les Chananéens, appercevant l'incendie de leur patrie, fuyent à leur tour ; les Hébreux les pressent, les exterminent. 1451 *ans av. J. C.*

HAYE (*attaque et prise de la*). 1. Pendant l'hiver de 1672, les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, et mit la Hollande dans un nouveau danger aussi terrible que les précédents.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines : on leur avait préparé des patins. Il se met à leur tête, et marche sur la glace vers Leyde et vers la Haye. Un dégel survint ; la Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemins ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite et fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul

jour, elle serait morte de faim et de fatigue. Luxembourg était sans ressource; mais la fortune, qui avait sauvé la Haye, sauva son armée par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événements dans la guerre comme dans la vie civile qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre.

2. Un dégel avait sauvé la Haye en 1672; une forte gelée en rendit maîtres les Français en 1794. La Hollande, privée des barrières naturelles que lui formaient ses eaux, succomba sous les coups d'une jeunesse bouillante, avide de gloire et de dangers, qui s'élança avec la rapidité de la foudre sur les glaces de la Hollande comme sur un pont que la providence lui offrait pour terrasser ses ennemis. 24 *janvier* 1794.

HALBERSTADT (*surprise d'*). Le marquis de Stainville, habile dans le métier de partisan, reçut ordre, en 1760, de faire une course avec quatre régiments de dragons et de troupes légères jusqu'aux portes d'Halberstadt. Le but de cette expédition était d'arrêter les couriers qui portaient à Vienne les dépêches des cabinets de Londres et de Berlin. Les alliés n'eurent aucune connaissance de sa marche rapide; il entre dans Halberstadt, y lève des contributions, enlève des ôtages pour la sûreté de ce qui n'en était pas payé, culbute trois à quatre cents Prussiens dans les villages voisins, intercepte des couriers portant le plan des opérations des alliés, et rejoint l'armée du maréchal de Broglie, quand il ne lui reste plus rien à faire. 1760.

HALIARTHE (*prise de*). Lucretius, préteur romain, se consola par la prise d'Haliarthe d'un échec qu'il avait reçu au fond du fleuve Penée. Ce siége fut long et pénible; mais les soldats furent dédommagés de leurs fatigues par un riche butin. 171 *ans avant J. C.*

HALICARNASSE (*prise de*). Alexandre, maître de Milet, attaque Halicarnasse. Jamais des assiégés ne montrèrent plus de courage; mais le roi de Macédoine y mit tant d'opiniâtreté, qu'il triompha de tous les obstacles. Pour se venger d'une telle résistance, Halicarnasse fut rasée. 331 *ans av. J. C.*

HALLE (*combat de*). Après la journée d'Jéna, le maréchal prince de Ponte-Corvo reçut ordre de manœuvrer d'Esleben, ville de Saxe, dans le comté de Mansfeld, à l'ouest de Halle, pour couper les colonnes prussiennes fugitives; il apprend l'arrivée à Halle de la réserve du prince Eugène de Wurtemberg, fait sur-le-champ ses dispositions d'attaque, et marche à sa rencontre. Le maréchal fit attaquer cette réserve par la division du général Dupont au moment où elle entrait dans Halle. Trois régiments français, marchant au pas de charge, franchirent trois ponts, et entrèrent dans la ville; en moins d'une heure la réserve prussienne fut culbutée. Deux régiments de hussards, marchant avec toute la division Rivaud, reçurent ordre de charger; ils traversèrent Halle, et chassèrent l'ennemi des villages de Diénitz, Peissen et Rabos. La cavalerie prussienne voulut charger à son tour les huitième et quatre-vingt-seizième de ligne; ils la reçurent avec fierté, et la repoussèrent avec vigueur. La réserve prussienne, mise en déroute, fut poursuivie pendant quatre lieues. On lui fit cinq mille prisonniers; le régiment de Trescow fut pris tout entier par le général Drouet. L'empereur Napoléon n'était qu'au neuvième jour de sa campagne; l'ennemi avait été contraint de mettre en avant sa réserve : elle se trouvait battue, et il ne demeurait au roi de Prusse aucun corps qui n'eût été entamé. 17 *octobre* 1806.

HAM (*siége de*). Sous le faible Charles VI, l'autorité souveraine s'était évanouie en France dans ses débiles mains. Le duc de Bourgogne régnait en effet, et punissait les hommes les plus fidèles de leur attachement à leur prince. Le duc entre en 1411 dans le Vermandois, se présente devant la ville de Ham, où se trouvait une garnison commandée par le connétable d'Albret. Il soutint les premières attaques des Bourguignons avec courage, mais les assiégeants mirent bientôt ses fortifications en ruines, avec leurs *ribaudequins*, espèce de coulevrines de fort calibre. D'Albret demande à capituler; on le lui refuse; poussé par un généreux désespoir, il fait une trouée avec sa garnison, tue, renverse, écrase tout sur son passage; il étonne tellement ses ennemis, par cette audace imprévue, qu'ils n'osent même le poursuivre. La ville se rend, les Bourguignons s'y livrent à tous les crimes d'une sol-

datesque effrénée, et ne cessent le massacre, le viol et le pillage, que lorsque cette place ne leur offre plus qu'un triste monceau de cendres et de ruines. 1411.

HAMBOURG (*occupation de*). Toujours attentif à porter les coups les plus sensibles au commerce et à l'industrie de l'Angleterre, l'empereur Napoléon ordonne au maréchal Mortier de prendre possession de la ville d'Hambourg, dont les Anglais avaient fait un de leurs principaux entrepôts. Cette mesure fut exécutée le 20 novembre 1806. Les postes militaires furent occupés par les troupes françaises; les soldats, logés chez les bourgeois, y observèrent la plus exacte discipline, les marchandises anglaises furent mises sous un séquestre sévère, et l'on porta ainsi un coup des plus funestes au commerce des îles britanniques.

HAMPTIENNE (*affaire de*). Le général la Fayette établit un camp de dix-huit mille hommes à Philippeville. Son avant-garde, forte seulement de trois mille hommes, commandés par le maréchal de camp Gouvion, s'avança, le 23 juin 1793, jusqu'à Hamptienne, avec huit pièces de canon. Elle y fut rencontrée par neuf mille Autrichiens ayant quatorze pièces de canon. Malgré cette étonnante supériorité, Gouvion soutint un combat de cinq heures, et fit retraite en bon ordre sur Philippeville.

HANOVRE (*occupation de l'électorat d'*). Lors de la rupture du traité d'Amiens par les Anglais, le premier consul Bonaparte jugea que le moyen le plus efficace de frapper l'Angleterre, était d'attaquer les possessions du roi Georges en Allemagne. Ce coup devait être d'autant plus sensible à la cour de Saint-James, que cet électorat était une des pépinières les plus abondantes des troupes britanniques. L'occupation de la Hollande par les Français, et la neutralité de la Prusse, présentaient une merveilleuse facilité pour cette expédition. Le général Mortier fut chargé de la diriger. Par des mesures bien prises, il fut certain, dès l'ouverture des hostilités, de vaincre tous les obstacles. Après des marches fatigantes au travers de sables arides ou de bruyères marécageuses, le général Mortier prit position en avant de Wecte; les Anglais gardaient la ligne de la Hunte. Le général Hammerstein, commandant

l'avant-garde anglaise, occupait Diépholz, avec deux régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et une division d'artillerie. Le général Mortier fit ses dispositions pour l'en débusquer dès le lendemain. La seconde division française, commandée par le général Schiner, et celle de cavalerie, aux ordres du général Nansouty, reçurent ordre de se porter sur Goldenstedt, de forcer le passage de la Hunte, et de se diriger sur Suhlingen, pour occuper tout ce qui pourrait se trouver entre cet endroit et Diépholz, que la division du général Montrichard avait ordre d'attaquer de vive force. Les Anglais tournés par ce mouvement, se replièrent pendant la nuit sur Botzen. Le corps d'armée française se réunit le 2 juin en avant de Suhlingen; son avant-garde se porta à Botzen, et, malgré la supériorité du nombre et l'extrême fatigue des troupes qui avaient fait plus de douze lieues ce jour là, le général Drouet donna l'ordre d'attaquer; les Hanovriens y répondirent par une vive canonnade; quelques-uns des escadrons français chargèrent avec valeur des dragons de Hanovre, rompirent leurs lignes, les mirent en déroute, et firent beaucoup de prisonniers. La tête du pont de Niewbourg était réparée, les troupes électorales s'étaient réunies sur le Weser; Mortier sentit alors combien il était important de précipiter son mouvement; il fait donc marcher sa réserve d'artillerie, et se dispose à culbuter dans le Weser les troupes qui étaient devant lui; à forcer la tête du pont de Niewbourg, ou passer au bac de Soltznau; il devait, en opérant ainsi, intercepter toutes les communications avec la capitale du Hanovre. La terreur glace dans Hanovre tous les courages; le duc de Cambridge, fils du roi d'Angleterre, gouverneur du pays, n'essaye pas même de se défendre; il oublie le serment solennel qu'il vient de prêter, de mourir à la tête de la levée en masse hanovrienne, prend la poste, fuit à toute bride et s'embarque, sur les bords du Weser, dans une frégate qui le transporte aussitôt aux rives de la Tamise. Abandonnées par leur prince, les autorités civiles et militaires de Hanovre se présentent aux avant-postes français, en priant le général Mortier de suspendre sa marche, et d'épargner un pays prêt à accepter les conditions qu'il plairait au vainqueur de lui imposer. Le général déclara qu'il ne pouvait s'arrêter un moment, avant d'avoir

acquis la certitude d'occuper toutes les forteresses hanovriennes. Accablés par leurs premiers revers, les délégués du gouvernement d'Hanovre consentirent à ce que l'armée hanovrienne, se retirant derrière le Weser, demeurât prisonnière de guerre, jusqu'à ce qu'elle fût échangée contre un pareil nombre de Français prisonniers en Angleterre; que son artillerie, ses armes, ses munitions devinssent la propriété du gouvernement français; que désormais l'armée française fût soldée, nourrie, habillée; que sa cavalerie fût remontée aux dépens de l'électorat; que tous les revenus et les contributions du Hanovre appartinssent à la France. Cette convention ne devait être obligatoire qu'après la ratification du souverain de France, et le consentement de l'Angleterre. Le général Mortier occupa de suite tout le pays jusqu'aux embouchures de l'Elbe et du Weser. On trouva à Niewbourg quatorze mille fusils; c'était un léger à compte sur cent mille autres et mille bouches à feu existants dans les magasins de l'électorat. Une convention semblable avait été consentie un demi-siècle auparavant par les Hanovriens, et violée par les Anglais. Le général Mortier, instruit par cet exemple, n'avait signé que sauf l'approbation du premier consul, ce qui ne rendait le contrat obligatoire pour lui, que dans le cas où le roi d'Angleterre ne la désapprouverait point. Le silence de ce monarque rendait au vainqueur l'intégrité de son droit de conquête. Le cabinet de Saint-James se refusa à l'échange de ses troupes prisonnières, prétendant que Georges III était un personnage différent de l'électeur d'Hanovre; que l'électeur était en paix avec la France, tandis que le roi capturait les vaisseaux et les établissements français. Une telle distinction est bien surprenante sans doute, mais digne de la subtilité de la diplomatie anglaise. Le général Mortier donna communication de cette détermination au maréchal de Walmoden, commandant l'armée hanovrienne, et lui signifia de mettre bas les armes sous vingt-quatre heures, s'il ne voulait périr dans un combat sanglant, mais inutile, contre des troupes aguerries et pourvues d'une nombreuse artillerie. Un cri d'indignation s'éleva parmi les soldats d'Hanovre, abandonnés par leur prince qui aurait pu leur éviter le déshonneur de mettre bas les armes, en consentant à leur échange contre des marins français. Ils déclarèrent d'abord qu'ils allaient res-

saisir leurs armes et se défendre ; garnirent les bords de l'Elbe de pièces de gros calibre, pour s'opposer au passage des Français, qui, ayant réuni une quantité considérable de bateaux, se disposaient à le traverser. Cependant le général Mortier allait franchir l'Elbe, le maréchal de Walmoden demanda une conférence; elle eut lieu sur les eaux de ce fleuve. On y conclut une capitulation en vertu de laquelle les troupes hanovriennes mirent bas les armes. Quatre mille cavaliers démontés livrèrent leurs chevaux, et les soldats hanovriens retournèrent dans leurs foyers après la dissolution de leur armée. Cette convention fut religieusement exécutée le 3 juillet 1803, malgré le désespoir violent qui agitait l'âme des soldats et de leurs chefs. On retrouva dans l'arsenal d'Hanovre quelques drapeaux enlevés aux Français, dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV; ce fut pour eux les plus agréables trophées de leurs avantages présents, qui lavaient toute la honte de leurs anciennes défaites. 31 *mai au* 3 *juillet* 1803.

2. Pendant deux ans cet électorat demeura tranquillement sous la domination de la France ; mais la Grande-Bretagne conclut le 11 avril un traité d'alliance avec la Russie, la Suède et l'Autriche, dont le but était d'arracher le pays d'Hanovre à la France, et de soustraire à son influence la Suisse et la Hollande, de reprendre le royaume de Naples, et de faire donner ce qu'on appelait une frontière à l'Autriche. Pour exécuter la première partie de ce projet, une armée, composée de Russes, de Suédois, de Hanovriens et d'Anglais, débarque à Cuxhaven, entre sans peine dans un pays dégarni de troupes pendant la campagne d'Autriche. Cependant le peu de Français qui s'y trouvaient s'y défendirent d'une manière digne de leur réputation et de leurs victoires. Renfermés dans la forteresse d'Hameln, ils bravèrent long-temps les forces des puissances coalisées, et célébrèrent même la prise de Vienne par des salves d'artillerie, lorsqu'ils étaient enveloppés par des légions d'ennemis. La famine fut la seule cause de la reddition de cette place. 18 *novembre* 1805.

3. Le Hanovre, dans l'année suivante, fut cédé à la Prusse, par l'empereur Napoléon. L'Autriche était vaincue, la Russie humiliée ; les Français pouvaient y con-

duire de nombreuses phalanges si l'on y opposait quelque résistance. Les troupes anglaises, suédoises et russes se hâtèrent de regagner leurs pays au moment où les Prussiens y entrèrent. Un tel agrandissement de territoire et de puissance aurait dû, ce semble, lier intimement la Prusse à la France. Mais l'année suivante, oubliant ses intérêts, elle livra elle-même Hanovre à l'Angleterre, et fit cause commune avec elle. Quelques jours suffirent à Napoléon I[er] pour détruire les armées prussiennes, si redoutables sous Frédéric-le-Grand, si faibles depuis qu'elles ne possédaient plus des chefs dignes de leur antique renommée. Il restait dans l'électorat d'Hanovre des détachements prussiens, attendant des troupes anglaises, qui furent bientôt joints par une foule de fuyards, après la journée d'Jéna. Dans l'impossibilité de mieux faire, ils se jetèrent dans Hameln et Niewbourg, mais n'y trouvèrent pas la ressource qu'ils espéraient; elle leur fut bientôt enlevée par une armée rassemblée par le roi de Hollande sur le Bas-Rhin. Destiné à commander un corps d'observation, S. M. Louis-Napoléon saisit avec empressement l'occasion qui lui était ouverte d'acquérir de la gloire. Il leva son camp de Wesel, le 25 octobre 1806, et marcha en plusieurs colonnes sur Munster et Osnabruck, jusqu'à Minden. Cette marche concourait avec celle des corps de la grande armée, que la poursuite des Prussiens rapprochait de la Westphalie, pour cerner une multitude de fuyards prussiens, dont une partie dispersée courait à la débandade, et l'autre, sous les ordres du général Lecocq, formait une colonne de dix mille hommes. Les Français, en occupant Minden et Rinteln, devaient les séparer des places de Niewbourg et de Hameln, où cette partie de l'armée prussienne cherchait à se réfugier, avec l'intention de s'y défendre. Pour s'opposer à cette manœuvre dangerense pour la sécurité des Français, ceux-ci tâchèrent de contenir les garnisons de ces deux places, de les faire rentrer dans leurs murs, et de maintenir la communication entre les deux bords du Weser. Pour remplir ces vues, l'armée du Nord se porta de Warbourg et de Paderborn sur Hameln. La division du général Michaud suivit le cours du Weser, en se dirigeant par Hoxter et Pyrmont, et celle du général Gobert arriva devant Hameln le 7 novembre 1806. Les troupes firent des marches forcées pour contenir plus promptement le camp

retranché de l'ennemi, et surtout le prévenir à Rinteln, d'où il aurait pu couper le pont, enclouer les canons, et brûler les pont-levis d'une place dépourvue de garnison, parce que le commandant hessois l'avait renvoyée depuis quelques jours.

Avant d'arriver à Artzen, le roi de Hollande détacha une avant-garde de cavalerie et d'infanterie, avec deux pièces d'artillerie légère, sous les ordres du général-major Debroc. Quand ces troupes eurent dépassé Artzen, elles trouvèrent les Prussiens en bataille à Gross-Barckel, village sur la rive gauche du Weser, entre cette dernière ville et Hameln. Les hussards hollandais fondirent avec impétuosité sur le régiment de dragons de Bruswitz, et sur un détachement de hussards de Blucher. Ils résistèrent à un premier choc, mais ils ne purent soutenir leurs efforts réitérés; ces corps prussiens furent culbutés après quelques instants de mêlée, quoique soutenus par de la cavalerie. La cavalerie de la garde hollandaise, qui se trouvait en colonne derrière les hussards, ne pouvait prendre part au combat, mais le colonel Travers, son commandant, fait un mouvement sur sa gauche, et vint se former sur le flanc de la cavalerie prussienne, malgré le feu de son infanterie. Ce renfort détermina l'avantage. Cette cavalerie repoussa les escadrons prussiens jusque sous leurs batteries, et s'y maintint en bataille, jusqu'à ce que le roi de Hollande lui eût envoyé l'ordre de rentrer dans la position fixée par lui pour l'avant-garde. Les voltigeurs de la vingt-deuxième secondèrent bien la cavalerie. Ils avaient fait plus de vingt lieues par des chemins affreux; mais au moment où le feu commença, ils se trouvèrent tout à fait délassés, et se portèrent, avec une étonnante célérité, sur le bois où l'infanterie prussienne cherchait à se retirer, l'attaquèrent et la poursuivirent jusque sur les glacis d'Hameln; les Prussiens rentrèrent dans leurs retranchements. Le roi de Hollande eut à regretter le colonel Loyer, adjudant supérieur de son palais.

L'Empereur présumait que Hameln, pourvue de neuf mille hommes de garnison, avec des vivres pour six mois, et des munitions de toutes espèces, défendue par d'excellentes fortifications, pourrait faire une vigoureuse résistance; il envoya donc son aide de camp, le général Savary, pour presser vivement ce siége. Il arriva le 19 novembre

à Ebersdorff, et dès le lendemain il eut une conférence avec le général Lecocq, et les autres généraux prussiens enfermés dans Hameln, déjà fortement intimidés par le combat de Gross-Barckel. L'anarchie la plus complète régnait dans cette garnison mêlée de plusieurs bataillons de fuyards qui lui étaient étrangers; les soldats étaient insubordonnés contre leurs officiers et ceux-ci contre leurs généraux. La présence d'un général dont ils connaissaient les talents militaires, acheva de déterminer les généraux prussiens. La monarchie prussienne n'aurait pu être arrêtée dans sa chute par leurs efforts; ils ne pouvaient attendre aucun secours de leur roi fuyant dans la Poméranie, et quoiqu'il n'y eût devant Hameln qu'une simple avant-garde, ils se hâtèrent de capituler. La garnison, demeurant prisonnière de guerre, devait être conduite en France; les officiers étaient libres de retourner en Prusse, sur parole de ne pas servir contre les Français. A peine cette convention était signée, qu'un mécontentement universel se manifesta parmi les officiers et la garnison qui demandaient pour les soldats la permission de rentrer dans leurs foyers, et pour les officiers l'assurance d'être payés de leur solde sur les caisses des provinces prussiennes occupées par les Français. Le premier acte de la sédition fut de courir aux magasins d'eau-de-vie, de les enfoncer, et d'en boire outre mesure. Animés par ces liqueurs spiritueuses, on se fusilla dans les rues, soldats contre soldats, soldats contre officiers, soldats contre bourgeois. Le désordre était extrême. Le général de Schœler, commandant dans la place, envoya courier sur courier au général Savary, pour le prier de venir prendre possession d'Hameln, avant le moment fixé pour sa remise. Le général Savary accourt, entre dans la ville à travers une grêle de balles, fait filer tous les soldats de la garnison par une même porte, et les enveloppe dans une prairie; il fait mettre bas les armes aux soldats, et signer aux officiers leur cartel. Aussitôt qu'il eut appaisé ces troubles, le général Savary laissa au général Dumonceau le soin de l'exécution dernière de la capitulation, et partit pour se rendre devant Niewbourg. Cette place était sévèrement fermée depuis le 1er novembre. Elle avait trois mille hommes de garnison, dont deux mille étaient logés chez les bourgeois. Pour suppléer aux casemates qui y manquaient, on avait creusé des réduits à l'épreuve de la bombe;

malgré tous ces préparatifs, Niewbourg capitula le 25 novembre, et compléta la reprise du Hanovre. *Du 25 octobre au 25 novembre* 1806.

HARBOURG (*prise de*). Les Français s'emparèrent, dans la guerre de 1757, de Harbourg, place située sur la rive occidentale de l'Elbe, vis-à-vis de Hambourg. Le prince Ferdinand de Brunswick ne tarda pas de les y venir assiéger. Mais le marquis de Péreuse, commandant français, fit échouer ses efforts. Les Hanovriens convertirent ce siége en blocus. La famine seule obligea la garnison de se rendre sous la condition de ne pas servir de toute la guerre contre l'Angleterre et ses alliés.

HARFLEUR (*siéges de*). 1. Henri V, roi d'Angleterre, fait en 1415 une descente en Normandie, et assiége Harfleur. Quatre cents hommes d'armes, formant sa garnison, font de fréquentes sorties; ils manquent de munitions. Dénués d'aucune espérance de secours, ils se rendent. Les habitants en sont chassés par les Anglais.

2. Le comte de Dunois investit Harfleur, en 1449, avec dix mille hommes; vingt-cinq navires fermaient son port. Charles VII y vint en personne, pour juger de l'effet de grosses bombardes, d'un calibre extraordinaire, fondues par le grand-maître de l'artillerie Jean Bureau. Plusieurs fois on vit le monarque français, *la salade en tête et le pavois à la main*, s'exposer dans les tranchées et dans les mines comme un simple soldat. La garnison, composée de deux mille Anglais, se rendit le 1er *janvier* 1450.

HARLEM (*siége de*). Les habitants des Pays-Bas, aigris des continuelles atteintes portées par les Espagnols à leur liberté et à leurs priviléges, supportaient avec peine la domination de l'Espagne, et paraissaient vouloir se révolter contre leurs maîtres. La douceur, la justice et de la condescendance pour quelques-unes de leurs demandes, auraient peut-être ramené ces esprits indociles; mais ces moyens étaient trop opposés à la fierté castillane pour être employés par la cour de Madrid. Philippe II envoie pour commander en Flandres le duc d'Albe, grand capitaine, mais l'homme

le plus dur, le plus sévère, le plus impitoyable de son siècle : c'est par la terreur qu'il prétend contenir les Pays-Bas. Sous le moindre prétexte, son armée marche sur les villes qu'il regarde comme rebelles. Rotterdam, Mons, Tergoës, Malines, Zutphen, Naërden, sont pillées et saccagées; les échafauds sont teints chaque jour du sang de quelques centaines de Flamands : la tête des comtes d'Egmont et d'Horn tombent par la main du bourreau. Chacun croit sa sûreté personnelle menacée; les provinces de Hollande et de Zélande secouent une domination tyrannique. Pour les punir, le duc d'Albe malade envoie son fis, Frédéric de Tolède, mettre le siége devant Harlem. Douze mille hommes de troupes d'élite paraissent devoir bientôt réduire cette cité, l'une des plus considérables, des mieux fortifiées et des plus peuplées de la Hollande; les Hollandais avaient d'ailleurs soutenu jusque alors avec une médiocre vigueur leurs places assiégées. Le prince d'Orange ne put introduire un convoi dans Harlem, mais les bourgeois font chaque jour des sorties où les assiégeants perdent beaucoup de monde. Dans toutes les occasions, ils prouvent que l'on a mal apprécié l'énergie que leur inspire la crainte des tourments dans lesquels avaient péri leurs compatriotes; ils bravent toujours avec audace tous les périls et les dangers. Les Espagnols donnent assaut le 21 décembre 1572; les habitants leur font éprouver une perte considérable. Le feu d'une batterie avait singulièrement endommagé un ravelin placé en avant de Sainte-Croix. Les ingénieurs espagnols crurent facile de donner l'assaut de ce côté; ils approchent un pont portatif qui est jeté sur le fossé. Les Espagnols s'y précipitent avant qu'il soit placé; les ingénieurs ayant mal calculé la largeur de la brèche pour asseoir ce pont, elle se trouve trop étroite : il devient non seulement inutile, mais nuisible aux assiégeants. Ceux qui se sont hâtés d'y monter sont précipités dans les fossés. D'un côté ils sont dans l'impossibilité de s'avancer, et de l'autre la honte les empêche de reculer; ils attendent et reçoivent la mort dans un défilé de feu, et y demeurent jusqu'à ce que les ordres réitérés de leur général et de leurs officiers les arrachent avec peine de cet endroit fatal. Les Espagnols eurent recours aux mines et à la sape pour se rendre maîtres du ravelin qu'ils n'avaient pu enlever de vive force; ils parvinrent à le ruiner entièrement. Les assiégés n'avaient rien négligé pour parer ce coup; cepen-

dant ils n'en furent point étonnés. L'ennemi, croyant trouver la porte découverte, fut surpris de la voir environnée d'autres ouvrages, et soutenue par des murailles et des fossés.

La rigueur de la saison était aussi favorable aux assiégés que funeste aux assiégeants. A la faveur des glaces, les paysans hollandais, traversant la mer de Harlem gelée, approvisionnaient la ville de vivres et de munitions de toute espèce. Les assiégés recevaient ces secours sous les yeux des Espagnols, souffrant extrêmement du froid, et manquant même des choses les plus nécessaires; les maladies emportaient chaque jour un grand nombre de leurs plus braves soldats. Les travaux étaient cependant pressés avec vigueur au milieu de telles difficultés par les soldats irrités des insultes, des affronts et des cruelles représailles des Hollandais.

Pour intimider les habitants de Harlem, les Espagnols jètent dans la ville la tête d'un des principaux confédérés, Antoine Pineyro, qui vient d'être tué en travaillant à couper les vivres de leur armée. Les assiégés se vengent de cette insulte par une barbarie; ils coupent la tête de onze prisonniers espagnols, les lancent dans un baril au milieu du camp des assiégeants avec cette inscription: *Tribut du dixième envoyé pour le duc d'Albe par les habitants de Harlem, avec les intérêts pour le retard du payement.* Un ton si fier est soutenu par des efforts héroïques et par l'espoir fréquent d'être secourus par le prince d'Orange, qui chaque jour faisait de nouveaux efforts.

L'hiver continuait ses rigueurs; les assiégés faisaient de fréquentes sorties, et remportaient presque toujours l'avantage. Frédéric de Tolède, voyant ses troupes s'affaiblir considérablement, résolut de redoubler d'efforts pour forcer ses ennemis à se rendre; il fait donner plusieurs assauts à la fois. Les Espagnols se comportent avec intrépidité; mais les Hollandais, plus courageux encore, les repoussent après en avoir fait un grand carnage. Quelque satisfait qu'il fût de la conduite de ses troupes, Frédéric, abattu par une résistance que l'on n'avait pas prévue, fait solliciter de son père la permission de lever le siége, et de renvoyer la prise de cette place à une saison plus favorable. « Je suis étonné de votre faiblesse, lui répond le duc d'Albe. Les difficultés de l'entreprise augmentent la gloire du succès;

achevez le siége si vous voulez être digne du sang espagnol et du mien. Pensez à l'importance de la victoire, et non au nombre de jours nécessaire pour l'obtenir; la soumission des Pays-Bas dépend de la prise de Harlem. Si je vous croyais encore capable d'une lâcheté, je me ferais porter au camp, tout malade que je suis; et si ma maladie, qui augmente tous les jours, ne me laissait pas assez de forces pour l'entreprise, je ferais venir d'Espagne la duchesse d'Albe pour tenir la place du père et du fils. » Cette lettre, communiquée au conseil de guerre, raffermit toutes les résolutions; les travaux du siége sont poussés plus vivement que jamais. Parmi les actions héroïques qui se font, on en distingue une de Ferdinand d'Avalos. Cet officier blessé, de retour au camp, n'y trouve pas Jean de Stunica son frère; il retourne sur la brèche, cherche son frère, le trouve sous un tas de morts près d'expirer, le charge sur ses épaules, et le porte à l'armée au milieu des coups de mousquets que lui tirent les confédérés.

Bientôt Frédéric reçoit des renforts très-considérables d'hommes et les vivres dont il avait besoin; il ne songe plus qu'à s'illustrer par son obéissance et ses talents militaires. Le dégel rendit le lac navigable; il est aussitôt couvert de vaisseaux, dont les uns s'efforçaient de porter des vivres aux assiégés, et les autres d'intercepter cette communication. Chaque jour était marqué par des combats sur l'eau. La ville d'Amsterdam, qui tenait pour les Espagnols, leur fournissait des flottes entières, et les consolait par leurs succès des échecs continuels qu'ils recevaient sur terre. Le 28 mai, les assiégés, commandés par les plus braves de leurs chefs, vinrent fondre sur la partie des lignes ennemies défendues par les Allemands; ils en firent un horrible carnage, pillèrent leurs bagages, brûlèrent leurs tentes, se saisirent de leurs drapeaux et de leur artillerie, et rentrèrent dans la ville, ayant à peine perdu huit à dix hommes.

Malgré tous ces avantages, la disette commença à se faire sentir dans Harlem, parce que les Espagnols étaient devenus maîtres de la mer; cependant, peu s'en fallut encore que les assiégés ne triomphassent de tous les obstacles qu'on leur opposait. Par une précaution connue dans l'antiquité, et fort commune dans le Levant, les habitants de Harlem avaient fait passer aux villes de la Confédération plusieurs pigeons élevés dans la leur, et en avaient reçu qui avaient

été élevés dans ces villes. Toutes les fois qu'il était nécessaire de donner ou de recevoir quelque avis, on lâchait un de ces oiseaux, auquel on attachait une lettre sous les ailes. Par l'entremise de ces nouveaux couriers, les assiégés concertent avec le prince d'Orange les moyens d'approvisionner Harlem; mais la vigilance des assiégeants trompe leurs espérances et déjoue toutes leurs mesures. Le désespoir leur suggéra encore d'autres moyens de défense; ils inondèrent la campagne, firent de nouvelles saignées dans la rivière de Sparen, qui traverse la ville. Tout devint soldat dans Harlem; hommes, femmes, enfants, vieillards, se disputaient la gloire de défendre la patrie. Une dame d'une illustre naissance, nommée Kennaw-Hasselaar, âgée d'environ cinquante ans, prit les armes. Par ses discours pleins d'éloquence et de feu, elle anima tellement les personnes de son sexe, qu'elle réunit trois cents femmes, qui, se rangeant autour d'elle, disputèrent de valeur aux soldats les plus déterminés. Ces nouvelles amazones furent tout à la fois un modèle de bravoure pour les assiégés et un sujet continuel d'admiration pour leurs ennemis. Depuis sept mois le siége durait; Harlem avait vu perir l'élite de ses guerriers, ruiner ses fortifications, expirer de besoin un grand nombre de citoyens. La famine et la mort exerçaient chaque jour de plus effrayants ravages dans ses murs, on était sans espoir de secours. On députa quelques bourgeois au camp des Espagnols pour tâcher d'obtenir quelque composition. Frédéric répond ces deux mots : *A discrétion.* Cette terrible sentence met le désespoir dans tous les cœurs; la fureur s'empare des habitants. Riperda, commandant dans la ville, profite de l'horreur qu'elle inspire pour proposer un coup de désespoir; il engage tout ce qui est susceptible de combattre, de s'armer; de former un bataillon carré au milieu duquel on placerait les femmes, les enfants, les vieillards; d'ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la ville; et, l'épée à la main, se faire un passage au travers du camp ennemi. Instruit de cette résolution, Frédéric se hâte de promettre aux habitants un traitement plus favorable qu'ils n'osaient l'espérer s'ils voulaient s'en remettre à sa clémence; il fit assurer qu'il garantirait leur ville du pillage. Le vainqueur tint parole en apparence; mais ce fut pour livrer de sang-froid à la rage des bourreaux plus de deux mille citoyens qui périrent dans les tourments.

Cette barbarie fixe sans retour dans le cœur des Hollandais l'horreur pour le gouvernement espagnol. Bordet, officier français très-estimé, qui est dans la place, prévoit cette férocité; craignant d'être le jouet des Espagnols, et voulant se délivrer des inquiétudes sur son sort, il engage à force de prières un soldat, qui lui est très-attaché, à lui tirer un coup de mousquet pour terminer tout à la fois sa vie et ses malheurs. Il en obtient ce triste service, et expire. 1572 *et* 1573.

HASLACH (*combat d'*). L'aile droite de l'armée du Rhin et Moselle cessa d'agir conjointement avec son corps principal, depuis le moment où elle s'empara d'Offembourg. Sa destination était de gagner la rive droite du Danube, en traversant les montagnes Noires par la vallée de la Kintzig et de Saint-Pierre, de forcer le passage des villes forestières, et d'appuyer son flanc droit au lac de Constance. Le gros de l'armée devait arriver sur le Danube par la route vulgairement appelée Berg-Strass. Ces deux corps, se réunissant vers Ulm, devaient entrer de concert dans la Bavière. Pendant seize jours, les Autrichiens battirent continuellement en retraite devant le général Férino, commandant l'aile droite. Dans des reconnaissances et des affaires d'avant-postes, ils furent repoussés par les Français. Ces engagements prirent un caractère plus sérieux dans la vallée de la Kintzig, où se trouvait le général Starray. Le général Jordis les rencontra près de la petite ville d'Haslach, en Souabe; ce poste fut emporté, malgré une vive résistance; les Autrichiens y perdirent quatre cents hommes et cent cinquante prisonniers. On eut de pareils succès à Walbourg, Wolfach, Alpersbach, entre la Haute-Kintzig et le Necker. En assurant ainsi sa marche par de continuels succès, l'armée de Rhin et Moselle pénétrait, sans danger pour elle-même, dans le cœur de l'Allemagne, et s'ouvrait une carrière brillante, mais qui ne pouvait procurer de succès solides, parce qu'ils n'étaient pas appuyés par des victoires des autres armées sur le Rhin. 14 *juillet* 1796.

HASLOU (*journée de*). Charles-le-Gros entreprit, en 884, de forcer les Normands, retranchés sur la Meuse dans un camp aux environs d'Haslou; il en forme le siége, y donne plusieurs sanglants, mais inutiles assauts. Un ouragan

renverse les tentes du camp impérial; la peste augmente les calamités des deux nations. Effrayés de tant de maux, on fait un traité honteux pour la France; on convient que les Normands demeureraient maîtres de toutes les provinces qu'ils avaient conquises. Ainsi fut établi en France un peuple alors barbare, dangereux, insatiable de pillage, qui fut encore long-temps un de ses plus terribles fléaux.

HASTEMBECKE (*bataille d'*). Les Français combattaient contre la Prusse en 1757, ayant la reine de Hongrie pour alliée. Le maréchal d'Estrées, ayant passé le Weser, suivit pas à pas le duc de Cumberland, qui s'efforçait de couvrir l'électorat d'Hanovre avec une armée de cinquante mille hommes. Au commencement du printemps, en partant de Versailles, après avoir montré à Louis XV le plan de sa campagne, il termine ainsi son entretien avec le monarque : *Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Weser, et je serai près d'entrer dans l'électorat d'Hanovre.* Après avoir fait reculer les Hanovriens depuis Munster jusqu'aux bords du Weser, le maréchal les atteignit, le 26 juillet, dans une position avantageuse, près d'Hameln. Le village d'Hastembecke et une redoute couvraient leur flanc. Un marais impraticable était entre le village et le fleuve. Leur gauche, protégée par une batterie, s'étendait jusqu'au bord d'un bois; le maréchal la fit attaquer; elle fut culbutée, renversée. Le marquis de Contades chargea en même temps la droite, et triompha de tous les obstacles. Le village fut emporté, malgré la difficulté du terrain. La cavalerie, formée en colonnes, suivait et soutenait cette redoutable infanterie, pour forcer de concert le centre de l'ennemi. Tout annonçait une victoire décisive. Cependant le duc de Brunswick reprend, l'épée à la main, la batterie du centre qui avait été enlevée par les Français. Tout-à-coup un colonel hanovrien, nommé *Brisembach*, se détache de lui-même, rentre dans le bois, prend les Français à dos, les en chasse et s'empare de leurs canons. La terreur passe un instant du côté des Français; le maréchal ordonne la retraite; le duc d'Orléans s'y oppose. Le duc de Cumberland profite de ce moment pour sauver ses troupes et se retirer sur Hameln. Il évite ainsi le feu de l'artillerie française prête à le foudroyer. Il avait perdu seulement cinq mille hommes; mais en con-

tinuant sa retraite à Nienbourg et Verden, il abandonna tout le pays à la discrétion du maréchal d'Estrées; Hameln fut occupé par le duc de Fitz-James. Au lieu d'être récompensé, le maréchal fut rappelé; le duc de Richelieu, qui lui succéda, profitant de ses succès, s'empara d'Hanovre, de Wolfenbutel et de Brunswick. 26 *juillet* 1757.

HASTINGS (*bataille d'*). Guillaume, duc de Normandie, surnommé *le Conquérant*, conçut, en 1066, le dessein de s'emparer de l'Angleterre. Pour faciliter son entreprise, il eut recours au Pape, se fit donner l'investiture du royaume britannique par le Saint-Père, et se déclara son tributaire. Le souverain Pontife lui fit présent d'un étendard béni, et lança une bulle d'excommunication contre tous ceux qui s'opposeraient à lui. Le duc part de Saint-Valéry avec neuf cents voiles, portant une armée de cent mille hommes, débarque sur les côtes de Sussex, fait brûler ses vaisseaux, marche à la rencontre du roi qu'il venait détrôner : c'était Harald II, prince courageux et digne du sceptre; il le joint près de Hastings. Là se donna la bataille qui décida du sort de l'Angleterre. En voici la description tirée de Mathieu Paris. « Les Anglais, dit ce célèbre moine, avaient passé » toute la nuit à se réjouir et à boire. Dès la pointe du jour, » encore fumants de débauche, ils marchent avec ardeur » à l'ennemi. Les fantassins, tous armés de haches et serrés » les uns contre les autres, unissent leurs boucliers et en » forment un mur impénétrable. Les Normands, qui s'étaient » occupés toute la nuit à confesser leurs péchés, après s'être » nourris le matin du pain des forts, attendaient l'ennemi » d'un air assuré. Guillaume demande ses armes : on les lui » apporta; mais l'empressement de ses officiers occasionna » quelque changement dans les pièces de son armure, qu'ils » placèrent à contre-sens. Le duc, riant de leur méprise, » dit à haute voix : *J'accepte l'augure; voilà qui m'annonce que mon duché va se changer en royaume* ..... » Il fait ensuite chanter la chanson de Roland, pour animer » ses soldats, et les mène au combat. On se battit de part » et d'autre avec un courage égal, pendant la plus grande » partie du jour, sans que la victoire penchât d'aucun côté; » Guillaume alors fait prendre la fuite à ses troupes. Les » Anglais, se croyant vainqueurs, se débandèrent pour » poursuivre les fuyards. Alors les Normands font volte-

» face, et font à leur tour reculer les Anglais. Ceux-ci se » retranchent sur une colline. Les Normands veulent y » monter; mais ils sont repoussés. Tant qu'Harald fut » vivant, les Anglais se soutinrent dans ce poste. Ce prince » remplit, dans cette journée, tous les devoirs d'un brave » soldat et d'un grand capitaine. Il renversait tout ce qui » se présentait devant lui. Guillaume, de son côté, payait » de sa personne. Il eut trois chevaux tués sous lui. Enfin » Harald, atteint d'un coup de flèche à la tête, tomba mort. » Un soldat, le voyant étendu sur le champ de bataille, » lui coupa la cuisse. Guillaume, indigné de cette action, » chassa ce soldat de l'armée. Les Anglais, après la mort » de leur roi, prirent la fuite. » Dans ce mémorable combat, qui dura plus de douze heures, il périt soixante-sept mille Anglais et six mille Normands. Pour en conserver le souvenir, Guillaume bâtit une abbaye au lieu même où Harald avait été tué. Tout plia devant l'armée victorieuse. Douvres, défendue par une nombreuse garnison, se rendit sans aucune résistance. Cantorbéry suivit son exemple. Londres semblait promettre une plus belle défense; mais elle était remplie d'évêques et de prêtres. Dès que le conquérant se montra, portant devant lui l'étendard béni, tous vinrent lui offrir la couronne, qu'il accepta sans peine; et l'archevêque d'Yorck, quelque temps après, lui donna l'onction sacrée des rois.

» Guillaume, dit le savant abbé Velly, plus sage que le grand » Alexandre, qui prenait les façons de vivre des peuples » qu'il avait vaincus, ordonna que les Anglais se conformeraient aux usages des Normands; qu'ils porteraient le » même habit; que, comme eux, ils se raseraient la barbe; » qu'ils se gouverneraient par les mêmes lois; que l'idiôme » normand, qui était un français mêlé d'un peu de danois, » serait la seule langue du pays; qu'on ne plaiderait, qu'on » ne prononcerait les sentences, qu'on n'expédierait les » actes que dans ce langage barbare; ce qui dura jusqu'au » règne d'Edouard III..... L'élévation de Guillaume sur » le trône des Anglais est l'époque de la grandeur et de la » puissance de l'Angleterre, qui cependant le déteste. Les » mœurs s'y adoucirent par le commerce des Français. Les » arts et les sciences commencèrent à y fleurir : de là cette » célébrité dont elle jouit, et le grand rôle qu'elle fait » aujourd'hui dans l'Europe. » 14 *octobre* 1066.

HAVANE (*action et prise de la*). 1. Durant la guerre de 1746, un vaisseau battu par la tempête était sur le point de périr dans les mers des Antilles; la Havane était le port le plus prochain, mais il était ennemi. *Je viens*, dit le capitaine, *vous livrer mon équipage, mon navire, mes soldats, et moi-même; je ne demande que la vie pour mon équipage.* « Je ne commettrai point, dit le commandant espagnol, une action déshonorante. Si nous vous avions pris dans le combat en pleine mer ou sur nos côtes, votre vaisseau serait à nous, et vous seriez nos prisonniers; mais, battus par la tempête et poussés dans ce port par la crainte du naufrage, j'oublie et je dois oublier que ma nation est en guerre avec la vôtre. *Vous êtes hommes, et nous le sommes aussi; vous êtes malheureux, nous vous devons de la pitié.* Déchargez donc avec assurance, et radoubez votre vaisseau. Trafiquez s'il le faut dans ce port pour les frais que vous devez payer; vous partirez ensuite, et vous aurez un passe-port jusqu'au delà de la Bermude. Si vous êtes pris après ce terme, le droit de la guerre vous aura mis entre nos mains; mais, en ce moment, *je ne vois dans des Anglais que des étrangers pour qui l'humanité réclame des secours.* » Qui peut lire sans être vivement ému d'un sentiment d'admiration ce trait de grandeur, d'humanité et de générosité qui honore la nation espagnole!

2. La Havane, bâtie sur la côte septentrionale de Cuba, la plus grande île de l'Amérique, à l'entrée du golfe du Mexique, est le rendez-vous de ce Nouveau-Monde. Le port, aussi immense que sûr, peut contenir mille vaisseaux; il est défendu par trois forts dont part un feu croisé qui rend l'abord impossible aux ennemis. Le comte d'Albermale et l'amiral Pocok viènent attaquer l'île, mais ils se gardent bien de tenter les approches du port; ils descendent sur une plage éloignée qu'on croyait inabordable. Ils assiégent par terre le fort le plus considérable; ils le prènent, et forcent la ville, les forts et toute l'île à se rendre, avec douze vaisseaux de guerre qui étaient dans le port, et vingt-sept navires chargés de trésors. On trouva dans la ville vingt-quatre de nos millions en argent comptant; tout fut partagé entre les vainqueurs, qui mirent à part la seizième partie du butin pour les pauvres; les vaisseaux de guerre

furent pour le roi, les vaisseaux marchands pour l'amiral et pour tous les officiers de la flotte; tout ce butin montait à plus de quatre-vingts millions. On a remarqué que dans cette guerre, et dans la précédente, l'Espagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années. 6 *juin* 1762.

HEIDELBERG (*siége de*). Au commencement de la guerre qu'on appèle *du prince d'Orange*, où la France eut encore à combattre toute l'Europe, Louis XIV croit avoir besoin de Heidelberg. Montclar a ordre de s'en emparer; mais comme il n'a que peu de canon, et qu'il n'a point du tout d'infanterie, il aurait difficilement réussi par une attaque régulière. On prend le parti d'intimider le fils de l'électeur palatin qui défend la place. Il la remet, à condition que sa garnison, qui est de huit cents hommes, sera conduite à Manheim.

Comme le dessein des Français était d'attaquer dans quelque temps cette ville, et qu'il ne leur convenait pas d'y laisser entrer un renfort si considérable, le lieutenant-général Rubantel est chargé d'aller faire semblant, avec quelques chevaux, d'investir Manheim. Quand la garnison de Heidelberg se présente pour y entrer, on lui dit qu'on ne laisse pas entrer des troupes dans une place investie. Ainsi, elle est obligée de rebrousser chemin pour retourner dans le pays de Neubourg. Rubantel, immédiatement après, retourne dans le camp de Philisbourg, d'où il était parti. 1688.

HEILBRON (*surprise d'*). « Je fus envoyé, dit le marquis de Feuquières, avec un corps de troupes à Heilbron, » pour commander sur le Necker, et établir des contributions dans la Franconie et dans la Souabe. Je marchai, » avec huit cents hommes de pied et neuf cents chevaux, » jusqu'à une petite ville du pays d'Anspach, nommée » Kreilsheim. J'y trouvai deux bataillons, et je n'aurais pu » forcer ce poste entouré de murs avec un assez bon fossé; » mais le colonel qui commandait cette infanterie, ayant » été assez imbécille pour venir me parler hors de sa place, » sans prendre ma parole de l'y laisser rentrer, je le retins » et l'obligeai d'ordonner à sa garnison de se rendre pri- » sonnière de guerre; ce qu'elle fit. » Cet exemple fait

connaître que, quand il est nécessaire de se rendre maître d'un poste, toutes sortes de moyens y doivent être employés, pourvu qu'ils ne déshonorent pas celui qui les emploie, comme l'aurait fait, dans cette occasion, le manque de parole à ce colonel, s'il me l'avait demandée. Feuquières part d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourt un pays très-étendu, bat plusieurs partis fort considérables, passe plusieurs rivières, évite beaucoup de piéges, établit d'énormes contributions; et, après trente-cinq jours de course, retourne triomphant au lieu d'où il est parti. *Vous avez beaucoup risqué*, lui dit un de ses amis. — *Pas tant qu'on se l'imagine*, répond Feuquières. *On était ignorant, comme on l'est toujours lorsque la guerre commence. Je savais à qui j'avais à faire; les ennemis étaient épouvantés; ils me croyaient plus fort que je n'étais; et je me conservais toujours des moyens de retraite.* Louvois veut savoir les détails d'une expédition qui est trouvée admirable. Après que Feuquières a contenté sa curiosité, il ajoute : *On vous aura sans doute dit que j'ai beaucoup gagné dans la course que j'ai faite.*—*Qu'est-ce que cela fait?* répond le ministre. *J'en suis bien aise. A quoi cela monte-t-il?* — *A cent mille francs*, repart Feuquières. — *Je voudrais qu'il y en eût davantage*, réplique Louvois. —*Quand ces bonnes gens*, continue Feuquières, *avaient compté sur la table les sommes auxquelles ils avaient été imposés, ils mettaient une somme à part. C'est pour monsieur*, me disaient-ils; *je l'ai mise dans ma poche.*— *Vous avez bien fait*, dit le ministre. Cette course rapporta trois ou quatre millions au roi. 1688.

HEILSBERG (*combat d'*). L'armée française, victorieuse à Guttstadt, marcha dès le lendemain, 10 juin 1807, sur Heilsberg; elle commença par enlever plusieurs petits camps. L'arrière garde russe s'y montra bientôt en position; elle était forte de quinze à dix-huit mille hommes. Les cuirassiers, les dragons et la cavalerie légère, firent plusieurs charges brillantes, et gagnèrent du terrain. Le corps du maréchal Soult se trouva formé sur les deux heures; deux divisions marchèrent sur la rive droite, tandis qu'une autre s'avançait sur la gauche de la pointe d'un bois dont l'occupation était nécessaire pour appuyer la cavalerie. Toute l'armée russe se trouvait à Heilsberg; elle alimenta continuellement

par des troupes fraîches ses colonnes d'infanterie et de cavalerie, et fit de vigoureux efforts pour se soutenir dans les positions en avant de cette ville. Plusieurs régiments russes furent mis dans une déroute complète; à dix heures du soir on se trouva sous les retranchements ennemis. Les fusiliers de la garde impériale française, commandés par le général Savary, se distinguèrent par une rare intrépidité; la division Verdier et le corps de réserve du maréchal Lannes, s'engagèrent à la nuit commencée, et débordèrent l'ennemi : on réussit ainsi à le couper. L'ardeur des troupes était telle, qu'au moment où le grand-duc de Berg passa sur la ligne de la troisième division des cuirassiers, le colonel d'Avenay, commandant le sixième de cette arme, lui présenta son sabre tout dégouttant de sang, en disant avec fierté : *Prince, faites la revue de mon régiment, et vous verrez qu'il n'est aucun soldat dont le sabre ne soit comme le mien.* Le chef d'escadron Chipault reçut dans cette seule journée cinquante-deux blessures; il eut le bonheur d'en guérir, et de pouvoir encore rendre des services à la patrie. Plusieurs compagnies d'infanterie légère y portèrent l'audace jusqu'à aller insulter les ouvrages avancés des Russes; quelques braves trouvèrent la mort dans les fossés des redoutes et au pied des palissades.

Le combat cessa pendant la nuit; mais dès le point du jour, l'Empereur se porta sur le champ de bataille; il y disposa tous les corps pour donner une bataille générale et décisive. Toute l'armée russe était réunie à Heilsberg; elle y possédait ses magasins, y occupait une superbe position, extrêmement forte par elle-même, et fortifiée encore par des retranchements laborieusement élevés pendant quatre mois. L'Empereur attendit que les Russes sortissent de leurs retranchements pour les combattre; à quatre heures il ordonna au maréchal Davout de faire un changement de front par son extrémité vers la droite. Ce mouvement le porta sur la Basse-Alle, et intercepta pleinement la route d'Eylau; chaque corps d'armée avait son poste assigné; tous étaient réunis, hors le premier, qui continua de manœuvrer sur la Basse-Passarge. Ainsi les Russes, qui avaient recommencé les hostilités, se trouvaient comme bloqués dans leur camp retranché, et l'on venait leur présenter bataille sur le terrain qu'ils avaient eux-mêmes choisi. Ils se laissaient voir dans leurs retranchements formés en colonnes,

environnés d'une nombreuse artillerie, pendant ces manœuvres faites pour les recevoir, dans le cas où il leur resterait quelque desir de se battre. Mais soit que ces retranchements ne leur parussent pas encore assez formidables, soit qu'ils fussent épouvantés par l'aspect des préparatifs qu'ils voyaient devant eux, soit que l'impétuosité déployée par les Français dans la journée du 10 leur en eût imposé, ils ne crurent point pouvoir y attendre le contingent promis par l'Angleterre, et commencèrent à repasser à dix heures du soir sur la rive droite de l'Alle, abandonnant aux Français tout le pays de la gauche, leur laissant leurs blessés, leurs magasins et leurs retranchements. Les Français firent trois à quatre mille prisonniers. Les maisons d'Heilsberg étaient remplies de blessés; on trouva dans ses murs d'immenses magasins de vivres et de munitions. Le grand-duc de Berg eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée; M. de Ségur, un de ses aides de camp, eut le bras emporté. L'impuissance de l'armée de la coalition déjà démontrée par la prise de Dantzick, qui venait de capituler sous ses yeux, le fut encore davantage par l'évacuation d'Heilsberg et par la retraite des Russes, qui ne se crurent pas en état de tenir devant les Français et leurs alliés, malgré l'avantage de leur position et la force de leurs retranchements. Elle le fut d'une manière plus éclatante encore trois jours après à Friedland, où fut terminée par une action décisive la longue querelle de la Russie et de la Prusse avec la France. L'armée française entra dans Heilsberg le 12 *juin* 1807.

HÉLIGERLÉE (*bataille d'*). Le comte Louis de Nassau, frère du prince d'Orange, voulut tenter, en 1368, la conquête de Groningue. Une armée de dix mille fantassins et trois mille chevaux lui parut suffisante pour tenter cette entreprise; mais le duc d'Albe fit échouer ses efforts. Il lui opposa deux régiments allemands appartenants aux comtes d'Aremberg et de Mègue, y joignit un régiment espagnol et quelques compagnies de cavalerie avec six pièces de canon. Cette petite armée, commandée par le comte d'Aremberg, s'approcha des révoltés avant sa jonction au comte de Mègue. A leur approche le comte Louis quitte la ville de Dam, et va camper vers l'abbaye voisine d'Héligerlée. Le comte d'Aremberg n'était pas assez fort pour attaquer un ennemi avantageusement posté; c'était la plus grande faute d'en

venir aux mains ayant si peu de monde. Cependant les Espagnols forcèrent leur général de tenter le combat, le 24 mai 1568. Les Espagnols formaient la première ligne, les Allemands la seconde ; la cavalerie fut placée dans le lieu le plus propre à son développement. L'artillerie, située dans un endroit très-découvert, prenait en flanc les Allemands. Le comte Louis saisit avec empressement l'occasion que lui offrait la fortune ; il s'empresse de ranger ses troupes, place à la droite sa cavalerie sur un terrain où la manœuvre était facile. Son infanterie, formant sa gauche, est défendue par une petite hauteur qu'il garnit d'un bon corps de mousquetaires ; le centre avait un bois derrière lui, un marais sur son front. Les premières décharges de l'artillerie espagnole firent d'abord beaucoup de ravage. Les mousquetaires, qui défendaient la colline, furent assaillis avec la plus grande vigueur ; les Espagnols voulurent en même temps s'avancer sur le centre ; ils se trouvèrent bientôt arrêtés par des marais fangeux, d'où ils faisaient de vains efforts pour se tirer. Dans cette position, l'infanterie des rebelles, tirant sur eux à coups sûrs, en fit un grand carnage ; le comte Louis, les faisant charger par sa cavalerie, acheva leur déroute. Six cents Espagnols furent tués dans cette journée, où il ne périt presque aucun Allemand ; on leur fit quartier sous la condition de ne plus servir à l'avenir l'Espagne. L'artillerie, les bagages et la caisse militaire devinrent la proie du vainqueur. D'Aremberg, combattant comme un soldat, fut tué par le comte Adolphe de Nassau, qui mourut aussi de ses blessures.

HÉLIOPOLIS (*bataille d'*). Le général Bonaparte, en quittant l'Egypte, laissa au général Kléber le commandement en chef de l'armée d'Orient, affaiblie par des combats, des maladies et des marches continuelles, au milieu des déserts. Sans espoir du côté de la France, elle voyait le visir s'avancer en Syrie avec une armée de quatre-vingts mille hommes, et un parc de soixante pièces de canon. Les Anglais bloquaient les ports de la Méditerranée, menaçant d'une descente vers les bouches du Nil. Dans une position si critique, Kléber négocia, et convint que son armée serait ramenée toute entière en France. Fidèle au traité, il venait de livrer aux Ottomans les forts de la Haute-Egypte et la ville de Damiette, lorsque Sidney-Smith, et lord Keith,

commandant une flotte anglaise dans la Méditerranée, lui écrivent qu'un ordre du roi d'Angleterre leur défend de consentir à aucune capitulation, si l'armée française ne met bas les armes, n'abandonne ses vaisseaux, et ne se rend prisonnière de guerre. Kléber indigné prit dans l'instant la résolution de livrer bataille : certain que l'armée partagerait ses sentiments aussitôt qu'elle connaîtrait la lettre odieuse des Anglais, il la fit imprimer pendant la nuit, et elle servit de proclamation. *Soldats*, ajouta-t-il, *on ne répond à une telle insolence que par des victoires : préparez-vous à combattre.* Jamais outrage ne fut plus vivement ressenti. L'injure était commune, chacun brûlait de la venger; tous les Français se reconnurent à cette généreuse indignation, et l'on eût dit que l'armée poussait, dans ce moment, un cri de guerre unanime. Le visir avait rejeté toutes les propositons de Kléber; il ne voyait dans sa modération que le témoignage de sa faiblesse; convaincu qu'il ne pouvait s'opposer à la marche de son armée, il exigea l'évacuation du Caire au terme convenu, celle de tous les forts, et celle du Delta. Il feignit de regarder l'opposition des Anglais comme un événement peu considérable, qui, n'étant point émané de Constantinople, ne devait point arrêter la capitulation.

La communication de la lettre du lord Keith n'avait rien changé aux dispositions du visir. Sir Sidney-Smith, qui, dans des circonstances difficiles, concilia ce qu'il devait à l'honneur avec ce qu'exigeaient les ordres de son gouvernement, représenta inutilement qu'il convenait de tout suspendre de part et d'autre. Le visir qui n'appréciait pas les suites d'une rupture, repoussa ce conseil dicté par la prévoyance et la loyauté, persista dans ses prétentions, et consentit seulement à promettre des ôtages et des subsides. Le visir faisait venir de nouvelle artillerie d'êl-Arych; il augmenta ses forces, déjà très-considérables, en réunissant les habitants des villages, qui se rendirent dans son camp avec armes et drapeaux. Il répandit dans les provinces des firmans dans lesquels les Français étaient représentés comme infidèles, ennemis de l'islamisme, infracteurs des traités; il écrivit dans le même sens aux tribus d'Arabes, établit des chefs de sédition dans toutes les villes, et notamment au Caire, à Mehalet-êl-Kebir, à Tanta, où elles ne tardèrent pas à éclater; il ordonna aux odjaclis,

qui composaient l'ancienne milice du Grand-Seigneur, de se rendre à son camp avec leurs chevaux et leurs armes; enfin il enjoignit à tous, sous peine d'être traités comme rebelles, de se réunir, au nom de la religion et du souverain, pour exterminer les Français que leur petit nombre et la terreur de ses armes avaient glacés d'effroi.

Cependant les troupes françaises arrivèrent de la Basse-Egypte et du Saïd: il n'y avait pas un instant à perdre. La position des deux armées suffisait pour commencer des hostilités: les forces des Français ne pouvaient augmenter; celles de l'ennemi croissaient chaque jour. Kléber fit cesser les conférences entre les Francais et les Ottomans, et s'adressant à Mustapha pacha: « Il faut, lui dit-il, que votre » excellence sache que les desseins du visir me sont » connus: il me parle de concorde et forme des séditions » dans toutes les villes; c'est vous-même qu'il a chargé » de préparer la révolte du Caire; le temps de la confiance » est passé: le visir m'attaque, puisqu'il est sorti de Bel-» beys; il faut que demain il retourne dans cette place, » qu'il soit le jour suivant à Salêhié, et qu'il se retire » ainsi jusqu'aux frontières de la Syrie, autrement je l'y » contraindrai: l'armée Française n'a pas besoin de vos fir-» mans; elle trouvera l'honneur et la sûreté dans ses forces; » informez son altesse de mes intentions. »

Le même jour Kléber convoqua les officiers-généraux en conseil de guerre, et ne leur présentant d'autres pièces que la lettre du lord Keith et le plan de bataille: « Citoyens » généraux, leur dit-il, vous avez lu cette lettre; elle » vous dicte votre devoir et le mien. Voici notre situation: » les Anglais nous refusent le passage après que leurs pléni-» potentiaires en sont convenus, et les Ottomans, auxquels » nous avons livré le pays, veulent que nous achevions de » l'évacuer, conformément au traité: il faut vaincre ces » derniers, les seuls que nous puissions atteindre. Je compte » sur votre zèle, votre sang-froid, et la confiance que vous » inspirez aux troupes: voici mon plan de bataille. »

Cette exposition ne fut suivie d'aucune délibération, chacun était animé d'un égal desir de soutenir la gloire de nos armes. Ne voulant point attaquer le visir sans une déclaration expresse d'hostilité, Kléber lui adressa la lettre suivante:

« L'armée, dont le commandement m'est confié, ne

» trouve point dans les propositions qui m'ont été faites
» de la part de votre altesse, une garantie suffisante contre
» les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du gou-
» vernement anglais à l'exécution de notre traité ; en con-
» séquence, il a été résolu, au conseil de guerre, que ces
» propositions seraient rejetées, et que la ville du Caire,
» ainsi que ses forts, demeureraient occupés par les troupes
» françaises, jusqu'à ce que j'aye reçu du commandant en
» chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, une lettre
» directement contraire à celle qu'il m'a adressée le 8 jan-
» vier, et que j'aye entre les mains les passe-ports signés
» par ceux qui ont le droit d'en accorder. D'après cela,
» toutes conférences ultérieures entre nos commissaires
» deviènent inutiles, et les deux armées doivent dès cet
» instant se considérer comme en état de guerre. La loyauté
» que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de nos con-
» ventions, donnera à votre altesse la mesure du regret
» que fait éprouver une rupture aussi extraordinaire dans
» ces circonstances, que contraire aux avantages communs
» de la République et de la sublime Porte. J'ai assez prouvé
» combien j'étais pénétré du desir de voir renaître les liai-
» sons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis long-
» temps les deux puissances ; j'ai tout fait pour rendre
» manifeste la pureté de mes intentions; toutes les nations
» y applaudiront, et Dieu soutiendra par la victoire la
» justice de ma cause. Le sang que nous sommes prêts à
» répandre rejaillira sur les auteurs de cette nouvelle dis-
» sension. Je préviens aussi votre altesse que je garderai
» comme ôtage, à mon quartier général, son excellence
» Mustapha pacha, jusqu'à ce que le général Galbaud,
» retenu à Damiette, soit rendu à Alexandrie avec sa famille
» et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traite-
» ment qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane.
» La sagesse accoutumée de votre altesse lui fera distinguer
» aisément de quelle part viènent les nuages qui s'élèvent ;
» mais rien ne pourra altérer la haute considération et
» l'amitié bien sincère que j'ai pour elle. »

En même temps on ordonnait au camp les préparatifs du combat. Au milieu de la nuit suivante Kléber se rendit, accompagné des guides de l'armée et de son état-major, dans la plaine de la Coubé, où se trouvait déjà une partie des troupes ; les autres arrivèrent successivement, et se

rangèrent en bataille. La clarté du ciel, toujours serein dans ces climats, suffisait pour que les mouvements s'exécutassent avec ordre, mais elle était trop faible pour que l'ennemi pût les appercevoir. Kléber parcourut les rangs, et remarqua la confiance et la gaîté des soldats, présage ordinaire de la victoire. La ligne de bataille était composée de quatre carrés; ceux de droite obéissaient au général Friant, ceux de gauche au général Régnier. L'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre; et la cavalerie en colonnes, dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclerc : ses pièces marchaient sur ses flancs, et étaient soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires. Derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons; l'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers, et les sapeurs armés de fusils; d'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par des tirailleurs; enfin des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré, et pouvaient être employées pour l'attaque des postes. La première brigade de la division Friant était commandée par le général Béliard; la deuxième brigade était aux ordres du général Donzelot. Le général Robin commandait la première brigade de la division Régnier; le général Lagrange avait sous ses ordres la deuxième brigade de cette division. Le général Songis commandait l'artillerie, et le général Samson le génie.

Nasif pacha, à la tête de l'avant-garde ennemie, avait sous ses ordres deux autres pachas; le village de Matariéh, qu'il occupait avec cinq ou six mille hommes (janissaires d'élite) et un corps de cavalerie, avait été retranché et armé de seize pièces d'artillerie. Les avant-postes se prolongeaient sur la droite jusqu'au Nil, et sur la gauche jusqu'à la mosquée Sibelli Hallem. Le camp du visir était situé entre êl-Hanka et le village de Abouzabel; c'est dans cet endroit que son armée était rassemblée; elle y occupait un espace considérable. On ne peut décrire son ordre de bataille; les Turcs n'en observent aucun; presque tous les rapports portaient cette armée à quatre-vingt mille hommes, et quelques-uns à soixante mille seulement.

Vers les trois heures du matin, Kléber ordonna que l'armée se mît en marche. L'aile droite arriva au point du

jour près la mosquée Sibelli Hallem, où l'ennemi avait une grande garde de cinq à six cents chevaux; quelques coups de canon les déterminèrent à se replier; les deux carrés de gauche arrivèrent devant le village de Matariéh, s'y arrêtèrent hors de portée de canon, et donnèrent le temps à la division de la droite de venir se placer entre Héliopolis et le village d'êl-Marek, afin de s'opposer à la retraite des troupes ennemies, et à l'arrivée des renforts que l'ennemi pouvait envoyer. Tandis que ce mouvement s'exécutait, Kléber distinguait un corps de cavalerie et d'infanterie turque, unie à une forte troupe de Mameloucks, qui, après avoir fait un grand détour dans les terres cultivées, se dirigeaient vers le Caire : les guides eurent ordre de les charger; ceux-ci acceptèrent la charge, et, renforcés successivement par de nouvelles troupes, ils enveloppèrent les nôtres : l'issue de cette mêlée eût été funeste aux Français, si le vingt-deuxième régiment de chasseurs et le quatorzième de dragons ne se fussent portés aussitôt pour soutenir l'action. Après un combat long et opiniâtre, l'ennemi prit la fuite; et, s'éloignant à perte de vue dans les terres, continua à se diriger vers le Caire. Le général Régnier commença l'attaque de Matariéh; des compagnies de grenadiers, mises en réserve, reçurent l'ordre d'emporter les retranchements, et l'exécutèrent avec une bravoure digne des plus grands éloges. Tandis qu'ils s'avançaient au pas de charge, malgré le feu de l'artillerie ennemie, on vit les janissaires sortir de leurs retranchements, et courir, l'arme blanche à la main, sur la colonne de gauche. Mais ils n'y rentrèrent plus : arrêtés de front par le feu vif et soutenu de cette colonne, une grande partie tombe sur la place; le reste, pris en flanc, par la colonne de droite, et bientôt attaqué de toutes parts, périt sous la baïonnette : les fossés, comblés de morts et de blessés, n'empêchent plus de franchir les retranchements; drapeaux, pièces d'artillerie, queues de pachas, effets de campement, tout reste en notre pouvoir. Une partie de leur infanterie se jète dans les maisons, à dessein de s'y défendre; on ne leur laisse pas le temps de s'y établir; ils y sont tous égorgés ou livrés aux flammes, d'autres, essayant de sortir du village de Matariéh, tombent sous le feu de la division Friant; le reste est tué ou dispersé par une charge de cavalerie L'ennemi veut abandonner ses tentes et ses

bagages, mais aucun pillage ne retarda le mouvement des troupes ; l'armée comprenait la nécessité de poursuivre rapidement le visir jusqu'aux limites du désert, et cette pensée semblait animer à la fois tous les chefs et tous les soldats. Le seul récit de l'affaire d'Héliopolis fait l'eloge de nos braves grenadiers.

Alors Nasif pacha fit savoir qu'il desirait parlementer, et demanda un officier français de marque. Kleber lui envoya le chef de brigade Beaudot, son aide de camp ; aussitôt qu'il fut apperçu des troupes turques, on l'assaillit de toutes parts, et on le blessa à la tête et à la main. Il fut retenu comme ôtage pour Mustapha pacha, et Assem aga, tefterdar, qui étaient aupres de Kléber.

Pendant que cela se passait, et que le général Régnier rassemblait sa division autour de l'obélisque d'Heliopolis, des nuages de poussière annonçaient l'arrivée du corps de l'armée turque ; un rideau, dont la pente est insensible, unit les deux villages de Séricaurt et d'êl-Marek ; l'armée ottomane prit position sur ces hauteurs, et le visir, dont on distinguait la garde à l'éclat de son armure, s'établit de sa personne derrière un bois de palmiers qui entoure ce dernier village. Le général Friant, déjà en marche, fut bientôt attaqué par les tirailleurs qui garnissaient le bois ; le général Régnier reçut ordre de se porter sur la droite de l'ennemi, au village de Séricaurt ; notre armée s'avanca en reprenant insensiblement son premier ordre de bataille. Le général Friant repoussa d'abord les tirailleurs ennemis, les chassa du bois d'êl-Marek ; il attaqua avec le canon et des obus le groupe de cavalerie qui formait le quartier-général du visir ; des pièces d'artillerie, placées sur le front de l'armée turque, tirèrent quelque temps sur nos carrés, mais sans succès, tous leurs boulets passant de plusieurs toises au dessus de nos têtes ; nos pièces répondirent par un feu soutenu qui fit bientôt cesser celui de l'ennemi ; alors, et presque dans un instant, tous les drapeaux se réunirent de divers points de la ligne ennemie. Le carré de droite du général Friant reçoit l'attaque, et laisse approcher les assaillants à demi-portée de mitraille ; arrêtés par les premières décharges, ils se séparèrent, et, notre feu continuant, ils se déterminèrent tout-à-coup à prendre la fuite ; notre infanterie ne voulait tirer qu'à bout portant, et ne brûla point une amorce. La chaleur qui succéde à la retraite des eaux oc-

casionne souvent des gerçures profondes dans le terrain; c'est ce qui avait ralenti l'impétuosité de la cavalerie ennemie, et ne permit pas à la nôtre de charger utilement les fuyards. Le visir était dans le village d'êl-Marek, exposé au feu de nos pièces; il y attendait le succès de ses ordres alors que son armée s'ébranla, et les divers corps se séparant entourèrent les Français de toutes parts; ils se trouvèrent ainsi placés au milieu d'un carré de cavalerie d'environ une demi-lieue de côté; cet état subsista tant que les armées furent en présence. Voyant que cette attaque n'avait point réussi, le visir se retira précipitamment à êl-Hanka. Inquiet sur ses desseins, Kléber, déterminé à le suivre partout, au Caire, dans le désert, dans les terres cultivées, n'avait d'autres soins que de l'atteindre et de le forcer; il ne tarda point d'apprendre qu'il était de retour à êl-Hanka. Le citoyen Laumaka, interprète, revint auprès de lui. Le visir l'avait chargé de lui proposer de faire cesser les hostilités et d'évacuer le Caire conformément au traité; Kléber lui fit répondre qu'il marchait sur êl-Hanka. L'armée française continua de s'avancer sur ce village; la cavalerie, qui était devant elle, se replia confusément et prit la fuite; de ceux qui étaient sur les flancs et sur les derrières, une partie revint sur ses pas en faisant de longs circuits; d'autres se dispersèrent de divers côtés : quant à Mourâd-bey, il s'était porté sur notre droite dès les premiers moments de l'attaque, et s'était éloigné à perte de vue dans le désert, pour ne point participer à l'action.

L'armée ottomane était trop vivement poursuivie, pour qu'elle pût s'arrêter à êl-Hanka; les Français y arrivèrent avant le coucher du soleil; ses effets de campement, ses équipages, abandonnés, annonçaient assez la précipitation de sa retraite; on trouva dans ce camp quelques objets précieux, et une grande quantité de cottes de maille et de casques de fer.

L'armée avait éprouvé de grandes fatigues dans cette journée; elle prit quelque repos avant de continuer de poursuivre le visir jusqu'au-delà de l'Egypte. 19 *mars* 1800.

HELLESPONT (*bataille de l'*). Gaïnas, révolté contre l'empereur Arcadius, voulut tenter de traverser l'Hellespont pour se rendre en Afrique, dont il espérait se rendre maître.

On lui opposa Fravite, personnage habile, doué d'une âme forte dans un corps faible et valétudinaire. Les deux armées demeurèrent quelque temps en présence, séparées par le détroit. Tandis que Gaïnas épuisait ses subsistances, et n'osait franchir ce passage, Fravite exerçait ses troupes de nouvelles levées, et fermait le détroit avec une flotte redoutable. Dépourvu de vaisseaux, Gaïnas fait construire un grand nombre de bateaux, les charge de troupes, et leur ordonne de gagner à force de rames le rivage opposé. Fravite les laisse avancer, lève l'ancre, prend le dessus du vent, va heurter de sa proue le premier bâteau ennemi, et le coule à fond : il est imité par tous ses navires. Vainement les Goths tentent de les aborder; leurs faibles bateaux sont brisés, renversés, abîmés par ces citadelles flottantes; Gaïnas prend la fuite, et trouve la mort, qu'il voulait éviter. *An* 400.

HELSIMBOURG (*bataille d'*). Pendant le séjour de Charles XII à Bender, le maréchal de Steinbock fut mis à la tête des troupes suédoises. Ce général joignit les Danois, le 10 mars 1709, à Helsimbourg, en Scanie, sur le Sund; il avait huit mille hommes de vieilles troupes, et douze mille de nouvelles milices. C'étaient pour la plupart des laboureurs n'ayant pas eu le temps de se pourvoir d'uniformes; ils étaient encore vêtus de leurs sarraux, et portaient à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Aussitôt arrivés, ils demandèrent bataille; elle se donna. Deux régiments de paysans, grossièrement armés, taillèrent en pièces celui des gardes du roi de Danemarck, dont il ne demeura que dix hommes; la victoire fut complète. Le général Rantzau, commandant les Danois, laissa sur le champ de bataille quatre mille morts, son artillerie et ses bagages; on lui fit trois mille prisonniers. Steinbock perdit seulement seize cents hommes. 1709.

HELLVOET-SLUYS (*prise d'*). La place de Hellvoet-Sluys, possédant de bonnes fortifications, un bon port, et servant d'arsenal à l'amirauté de Rotterdam, fut prise par les Français le 22 janvier 1795. Six cents Français, qui y étaient prisonniers, virent tomber leurs fers; ils furent remplacés par huit cents Anglais formant la garnison de cette place, qui fit une légère résistance.

HÉNARES (*journée de l'*). Sertorius, retiré en Espagne, rendait heureuse cette province sous un gouvernement équitable; les Characitains ne voulaient pas cependant reconnaître son autorité. Ce peuple n'habitait ni dans des villes, ni dans des bourgades; il occupait une colline assez étendue et fort haute, qui avait un grand nombre d'antres et d'enfoncements tournés vers le nord. La campagne qui est au pied de la colline n'est qu'une espèce de boue argileuse et friable qui se résout aisément en poussière, de sorte qu'elle ne peut point fournir au pied un appui solide; dès qu'on la presse un peu, elle s'écarte et s'éparpille comme de la chaux vive ou de la cendre. Ces peuples, se regardant comme inattaquables, faisaient impunément des courses dans les pays voisins, puis reportaient le butin dans leurs cavernes, d'où ils insultaient leurs ennemis. Sertorius, se trouvant en repos pendant quelques instants, parce que Métellus, général romain, était éloigné, résolut de réduire ces brigands, et s'y prit ainsi.

Il observa que la terre formait d'elle-même une poudre menue, que le vent portait du côté des Barbares; car le vent du Nord, qui règne beaucoup dans ce canton, y souffle même pendant l'été, où l'on était alors, et les Characitains le recevaient avidement pour se rafraîchir eux et leurs bestiaux. Sertorius ordonna à ses soldats d'enlever le plus qu'ils pourraient de cette terre poudreuse, et d'en faire un grand amas tout vis-à-vis de la colline. Les Barbares, croyant qu'on prétendait élever une terrasse pour les attaquer, se moquèrent d'abord de l'ouvrage; mais ils changèrent bien de ton le lendemain lorsqu'ils virent que le petit vent qui s'était élevé avec le soleil leur apportait une grande quantité de poussière. Ce fut encore bien pis, quand le vent, devenu plus violent, forma des nuages de poudre très-épais, que les soldats de Sertorius avaient soin d'augmenter, soit en remuant la terre, soit en passant et repassant à cheval au travers de cet amas qu'ils avaient élevé. Bientôt les cavernes des Barbares furent si pleines de cette poudre, qu'ils en étaient aveuglés et étouffés, ne respirant qu'un air extrêmement chargé de parties terreuses, car leurs antres n'avaient point d'autres ouvertures que celles qui regardaient le Nord. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours; mais le troisième, ils furent obligés de se rendre, et augmentèrent ainsi moins les forces que la gloire de Serto-

rius, triomphant par adresse de ce qui était invincible par les armes. 77 *ans av. J. C.*

HÉNEF (*combat d'*). Après le passage du Rhin à Neuwied par le général Hoche, le général Lefebvre eut plusieurs engagements brillants avec l'arrière-garde autrichienne. Dans un combat livré à Hénef par la seule division de ce général, ce poste formidable fut emporté après une assez vive résistance; l'ennemi se retira sur les hauteurs d'Anelshorn, où il attendit une nouvelle attaque. Aussitôt que l'on vit dans les Autrichiens l'intention de tenir, on donna ordre d'emporter une redoute d'où partaient des décharges multipliées de mitrailles; elle est tournée par de la cavalerie, qui la prend à revers, sabre les canonniers, enlève sept canons, et force les ennemis d'abandonner en fuyant cette redoute. 13 *septembre* 1795.

HENNEBON (*siége d'*). Charles de Blois, fier de tenir en prison son compétiteur le comte de Montfort, marcha vers Hennebon, où la comtesse de Montfort s'était retirée. Cette ville passait justement pour la plus forte place de la Bretagne, et les assiégés étaient encore animés par la présence et par l'exemple de leur incomparable héroïne. Elle fit des prodiges de valeur. Les plus rudes assauts se succédaient presque sans interruption. Armée de pied en cap, on la voyait combattre sur la brèche, courir à tous les postes, encourager ses gens, les faire avancer, les soutenir. Durant la plus terrible de ces attaques, elle monte au sommet de la forteresse, et de là, découvrant que la plus grande partie de l'armée ennemie était occupée à l'assaut, elle descend avec précipitation, monte à cheval, suivie de cinq cents hommes, sort par une porte éloignée de l'attaque, et fond avec la rapidité d'un éclair sur le camp des assiégeants. Elle renverse tout ce qui s'oppose à son passage; tout fuit devant elle. Les tentes sont arrachées ou livrées aux flammes. Bientôt l'embrasement du camp est apperçu par les assiégeants. Ils abandonnent l'assaut pour arrêter l'incendie. La comtesse rassemble sa troupe, et veut rentrer dans Hennebon; mais les ennemis se trouvant entre elle et la ville, elle tourne bride, et prend la route d'Aurai, où elle arriva heureusement, laissant ses ennemis aussi surpris que saisis d'admiration, lorsqu'ils apprirent

que c'était la comtesse en personne qui leur avait donné une alarme si vive. Cinq jours après elle revient à la tête de sa petite troupe, force un des quartiers des assiégeants, et rentre dans la ville à la vue de l'armée. Hennebon ne fut pas prise ; la comtesse de Montfort reçut d'Angleterre un secours de troupes, et elle obligea Charles de Blois à lever honteusement le siége. 1341.

HENNERSDORFF (*combat d'*). Durant le mois de novembre 1745, le roi de Prusse Frédéric-le-Grand se trouvait à Lignitz en Silésie. Devant lui était une armée autrichienne commandée par le prince de Lorraine. Ce général s'endormit dans une parfaite sécurité, persuadé que, les Prussiens faisant reposer leurs troupes découragées, il n'avait à redouter qu'un corps de trois mille hommes qu'il observait. Pour empêcher que les Autrichiens ne fussent instruits de ses mouvements, le roi de Prusse fit border par ses troupes la Queiss, la Neiss et la Bober. Tout ce qui venait de la Lusace avait un libre passage, mais il était sévèrement interdit à tous ceux qui voulaient passer ces rivières pour aller en Saxe, de manière que le but du roi de Prusse fut parfaitement rempli. Bientôt les Autrichiens approchèrent leurs cantonnements de la Queiss ; Frédéric prit son quartier, le 22 novembre, à Holstein, à un mille de Nauenbourg. Il fit construire quatre ponts sur la rivière, de manière à la passer rapidement sur quatre colonnes. Son dessein était de se laisser dépasser par les Impériaux, puis de les prendre par derrière pour leur couper les vivres et les forcer ainsi à se battre, ou à fuir honteusement sur les frontières de la Bohême. On fut instruit que les Autrichiens s'avançaient par cantonnements qui s'étendaient si fort, qu'ils étaient déjà à Gœrlitz et à Laubau ; on eut même avis qu'ils marcheraient le lendemain. Ces manœuvres indiquaient que le moment de les surprendre était venu. L'armée prussienne marcha donc conformément au plan sur quatre colonnes dont le rendez-vous était à Nauenbourg, où se trouvait un pont sur la Queiss et deux gués de cavalerie ; on fit en hâte un second pont pour de l'infanterie. Frédéric ordonne alors aux généraux qui conduisaient ses colonnes, de passer la Queiss, et de se porter rapidement sur Hennersdorff. Un brouillard épais qui enveloppa l'armée prussienne, tomba aussitôt que l'on eut traversé la rivière. La

première colonne d'infanterie, à la tête de laquelle était le roi, marcha le long d'un marais que l'on croyait impraticable, vers le village de Catholich-Hennersdorff. Il s'y trouva deux bataillons et six escadrons de Saxons. Ce village, qui a une demi-lieue de longueur, fut enveloppé par les Prussiens; et les Saxons, pris à revers, de front et en flanc, y perdirent onze cents hommes, six canons et deux étendards. L'armée prussienne campa à Hennersdorff. Elle profita de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devait produire chez les Saxons, pour les talonner, et, sans leur laisser le temps de revenir de leur frayeur, les engager dans un nouveau combat. 24 *novembre* 1745.

HÉRACLÉE (*siége d'*). Le consul Acilius, vainqueur d'Antiochus-le-Grand, aux Thermopyles, engagea les Etoliens, alliés de ce prince, de redevenir amis du peuple romain. Le consul, voyant ses avis méprisés, vint mettre le siége devant Héraclée, la principale de leurs villes. Durant vingt-quatre jours, Acilius fit jouer, sur la place et sans interruption, ses balistes, ses catapultes, et toutes les machines de guerre. Les assiégés se défendaient vigoureusement, rétablissaient les murs abattus, brûlaient les machines, et repoussaient toutes les attaques des Romains, dans de fréquentes sorties. Le consul, fatigué de tant d'obstacles, changea de méthode. Pendant plusieurs jours il fit cesser l'attaque vers minuit, jusqu'à neuf heures du lendemain. Les Etoliens profitent de cette inaction pour se livrer au repos. Au bout de quelques jours le consul fait retirer ses troupes comme à l'ordinaire; il revient trois heures après, au moment où les Etoliens étaient plongés dans le plus profond sommeil, et les attaque de trois côtés; mais un quatrième corps de troupes est placé en embuscade vers un endroit de la muraille où l'on ne fait nulle attaque. Les Etoliens surpris courent des seuls côtés où le bruit les appèle. Au point du jour le signal est donné aux troupes embusquées; elles escaladent sans peine des murailles dépourvues de défenseurs, et se répandent dans la ville. Les Etoliens ne peuvent tenir dans la citadelle; elle se rend à la première attaque. Héraclée est livrée au pillage. 191 *ans avant J. C.*

HERDONÉE (*bataille de*). Herdonée avait abandonné les Romains pour le parti d'Annibal. Le proconsul Cn. Fulvius, chargé de la reprendre, se tenait peu sur ses gardes, dans un camp voisin de ses murs. Instruit de sa négligence, Annibal arrive à l'improviste, présente bataille au général romain qui l'accepte. Le combat est sanglant. Durant l'action, Annibal envoya une partie de sa cavalerie fondre sur le camp des Romains, tandis que l'autre attaque par derrière les soldats qui combattaient avec les Carthaginois. Environnnés de toutes parts, les Romains ne pensèrent plus qu'à fuir. Le nombre des morts fut de treize mille. Fulvius y paya de sa vie son imprévoyance et sa témérité. 210 *ans avant J. C.*

HERSAN (*bataille de*). Les Impériaux et les Turcs, qui se faisaient une guerre sanglante, s'étant rencontrés dans la plaine de Hersan en 1687, se préparèrent à disputer la victoire. D'abord on escarmouche de part et d'autre, mais d'une manière vive et terrible. Le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci se laisse prendre son étendard. Le prince de Commerci demande à l'instant au duc de Lorraine, général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre aux infidèles. Ses instances réitérées font qu'il obtient enfin ce qu'il desire. Il part, il vole avec une ardeur extrême. Il apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye, il court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, et jète son pistolet à terre pour tirer son épée. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisit froidement de la main gauche, et de la droite assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux et hardi, le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye, porte le fruit de sa victoire à son général, fait appeler son cornette, et lui dit sans s'émouvoir : *Voilà, Monsieur, un étendard que je vous confie. Il me coûte un peu cher, et vous me ferez plaisir de le mieux conserver que celui que vous vous êtes laissé enlever!* Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenser ce jeune héros d'une manière digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cé-

rémonies extraordinaires, dans le temple principal de sa capitale. L'impératrice, de son côté, en fit de sa propre main un autre qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie colonelle avait perdu.

Bientôt la mêlée devient générale. L'acharnement est terrible. Les Ottomans firent des prodiges de valeur; mais enfin, après une longue et opiniâtre résistance, ils prirent la fuite, abandonnant le champ de bataille couvert de morts et de mourants, de dépouilles, de canons, de mousquets, et de tous les trophées d'un glorieux triomphe. 1687.

HERXHEIM (*combat d'*). Un corps de troupes autrichiennes de sept à huit mille hommes était campé, au mois de mai 1795, entre Herxheim et Reinzabern; le général Custine fit des dispositions pour l'enlever. Il plaça les généraux Hatry et Viennot, sur les hauteurs de Fabelroth et de Menfelden, avec six bataillons. Ils devaient agir au moment où la droite et le centre attaqueraient devant eux. Le général Chambarlhac, avec la garnison du fort Louis, devait observer l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et se mettre en mesure de soutenir la retraite de la droite, en cas d'échec; et le général Ferrière sortir du camp de Lauterbourg, pour attaquer le pont de Reinzabern. Ces attaques multipliées demandaient, pour réussir, un ensemble parfait dans leurs manœuvres. L'avant-garde, commandée par le général Landremont, se forma en avant d'Impflingen, et marcha, se dirigeant sur Kailtelsheim. A son approche les avant-postes allemands se replièrent sur leur infanterie qui était rangée sur deux lignes, entre Kailtelsheim et Belheim, ayant leur gauche couverte par trois mille hommes de cavalerie, qui furent les premiers attaqués et repoussés par les grenadiers français. Ces premiers succès redoublèrent l'ardeur des assaillants; mais, n'ayant pu être joints assez tôt par les grenadiers, ceux-ci furent obligés de s'arrêter. Le général Ferrière, au lieu de marcher sur Reinzabern, se tint sur la défensive. Les Autrichiens, appercevant cette immobilité, réunirent toutes leurs forces sur la droite des Français, en couvrant une formidable artillerie. Démasquée à propos, elle fit sur la cavalerie française un feu terrible, qui l'ébranla et la fit reculer. Cependant elle se rallia, revint à la charge et s'empara d'une

batterie ; mais l'ennemi recevant sans cesse de nouveaux renforts, elle fut obligée de revenir sous la protection du feu bien nourri de l'infanterie française qui venait de se mettre en ligne. Elle fut malheureusement rompue par deux pièces d'artillerie légère et par leurs caissons qui se jetèrent, au grand galop, au travers de la ligne française. Dans ce moment quelques bataillons prirent la fuite. Trois régiments seuls tinrent ferme, et, par une décharge faite à propos, arrêtèrent la cavalerie ennemie, et l'obligèrent de se retirer en désordre, en même temps que les fuyards ralliés, ayant établi quelques pièces d'artillerie en avant d'Herxheim, arrêtèrent l'ennemi. Sur la gauche le général Falck avait rempli son objet, en contenant les Prussiens dans les Vosges ; mais l'inexécution des ordres donnés au général Ferrière, dérangea tout le projet de Custine. Ce général, voyant le mauvais succès de l'attaque du centre et de la droite, ordonna la retraite, et fit rentrer son armée derrière les lignes de la Lauter. 17 *juin* 1793.

HESDIN (*siége d'*). Le marquis de la Meilleraye forme le siége d'Hesdin, sous les ordres de Louis XIII. En peu de temps la brèche est praticable. On donne l'assaut. Le roi y monte des premiers, ayant à ses côtés MM. de la Meilleraye et de Puységur. Ce dernier avait une canne à la main ; Louis la prend, et la présentant à M. de la Meilleraye : *Je vous fais*, lui dit-il, *maréchal de France ; voilà le bâton que je vous en donne. Les services que vous m'avez rendus m'obligent à cela ; vous continuerez de me bien servir.* Le nouveau maréchal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur. *Trève de compliments*, répond le roi, *je n'ai pas fait un maréchal de meilleur cœur que vous.* Bientôt le gouverneur demande à capituler ; le roi y consent. Le commandant d'Hesdin, âgé de quatre-vingt-huit ans, blessé par une bombe, se fait porter dans une chaise, au moment où la garnison défile ; deux capitaines marchent devant lui, à la tête de l'infanterie qui les suit. Louis reçoit le vieux gentilhomme avec toute l'honnêteté possible. *Sire*, lui dit-il, *un grand roi m'avait honoré du commandement d'Hesdin, et un grand roi m'en fait sortir. Puisque Dieu a permis que le roi mon maître perdît la place qu'il m'avait confiée, l'honneur de la remettre entre vos mains me console de ma disgrâce.* Louis,

qui sait que, de tous les gouverneurs espagnols, c'est celui qui a montré le plus de fermeté et d'intelligence, lui répond: *Monsieur, vous avez si bien défendu Hesdin, que le roi votre maître doit être content de vous.* 1639.

HESSE (*occupation de la*). Depuis long-temps la maison de l'électeur de Hesse-Cassel avait contracté l'habitude d'acheter des hommes pour les enrégimenter, et vendre ensuite leur sang à celui qui lui en donnait le plus haut prix. Elle continua dans la dernière guerre cet odieux trafic. Son armée entière se trouvait à la solde de la Prusse, dont elle secondait les efforts, au moment où la France commença les hostilités contre cette puissance, tandis qu'elle prodiguait les protestations les plus amicales à l'empereur Napoléon. Tant de perfidie était trop contraire au caractère franc du monarque français pour demeurer impunie; il vit d'ailleurs plus que de l'imprudence à laisser l'armée hessoise assemblée, et toujours prête à tomber sur les Français, en les prenant à dos en cas d'échec. Ces motifs déterminèrent l'Empereur à ordonner au maréchal Mortier de marcher sur Cassel. A son approche le prince de Hesse se retira. Le maréchal Mortier en prit possession le 1er novembre, et déclara l'armée hessoise prisonnière de guerre. Le général Lagrange en fut nommé gouverneur; il ordonna que tous les revenus publics seraient perçus au profit de la France, et la justice rendue au nom de l'empereur Napoléon. La discipline la plus sévère fut maintenue parmi les troupes françaises; un tel ordre démontra que cette mesure n'avait eu pour principe ni la soif du pillage, ni l'envie de s'agrandir, mais la nécessité de s'assurer de la tranquillité dans un pays que les troupes françaises laissaient derrière elles. Quelques troubles s'élevèrent cependant parmi les soldats de Hesse, à l'occasion de l'offre qu'on leur fit d'entrer au service de France; bientôt ils furent comprimés par des actes de sévérité nécessaires; la tranquillité se rétablit. On reconnut dans cette démarche de l'Empereur un bienfait envers des militaires jaloux de conserver des titres à la gloire. D'ailleurs cet état de conquête dura peu; la Hesse devint une partie intégrante du royaume de Westphalie, érigé par l'Empereur en faveur de son frère Jérôme-Napoléon. 31 *octobre* 1806.

HEUSDEN (*prise d'*). La petite ville d'Heusden, sur la Meuse, place bien fortifiée au milieu des marais, gênait, en 1794, les opérations de l'armée du Nord; elle fut bloquée, et se rendit à Pichegru le 4 janvier 1795. On y trouva cent soixante-treize pièces de canon, cent cinquante milliers de poudre; sa garnison, de douze cents hommes, fut prisonnière.

HIPPIS (*bataille de l'*). Les Romains rencontrèrent Choriane, l'un des meilleurs généraux de Chosroës, sur les bords de l'Hippis, dans la Lazique Le combat fut sanglant et opiniâtre. Les Perses, ayant perdu leur général, s'enfuirent dans leur camp, qui fut pris, et l'on en fit un horrible carnage. 550.

HIPPONE (*siége d'*). Genseric, roi des Vandales, vint assiéger, l'an 530, la ville d'Hippône, sur les bords de la mer de Numidie, où le général romain Boniface était renfermé. Saint-Augustin en était évêque. Durant les trois premiers mois du siége, il ne cessa de relever le courage des citoyens; il nourrissait les pauvres, veillait, priait, montrait à tous une patrie plus heureuse que les Vandales ne pouvaient leur ravir. Succombant à tant de pieux travaux, il tomba malade, et rendit son âme pure entre les mains du Tout-Puissant. Les habitants d'Hippône soutinrent le siége encore un an, et lassèrent la patience de Genseric, qui se retira. Mais, une année après, ayant vaincu Boniface, il retourna devant Hippône, dont les habitants avaient pris la fuite, et la réduisit en cendres.

HOCHE (*combat du vaisseau le*). Le chef de division Bompart fut chargé de conduire en Irlande une petite armée au secours des Irlandais unis; sa division était composée des deux frégates *la Loire* et *la Résolue*, et du vaisseau *le Hoche*, de quatre-vingts canons. A son bord se trouvait le général Hardy, commandant en chef de l'expédition. Déjà Bompart, ayant échappé à mille dangers, touchait au terme de son voyage, quand il fut rencontré par une division de six vaisseaux anglais et deux frégates dans les mers du nord de l'Irlande. L'action s'engagea aussitôt avec une égale ardeur; les Anglais défendaient leur territoire menacé et l'honneur de leur pavillon. Les marins français voulaient

atteindre la brillante réputation des troupes de terre; se voir, s'approcher, se combattre, fut une même chose. *Le Hoche,* entouré par quatre vaisseaux de ligne et une frégate, essuya pendant cinq heures le feu le plus violent; trois fois ses gaillards furent entièrement balayés, ses mâts coupés, ses voiles et ses manœuvres en lambeaux; ses flancs entr'ouverts avaient laissé entrer cinq pieds d'eau dans la cale: le poste des malades était encombré, le pont ruisselait de sang. *Le Hoche*, ne gouvernant plus, ne pouvait point répondre avec avantage au feu des Anglais, quand Bompart se détermina, au bout de six heures, d'amener un pavillon qu'il avait si honorablement défendu contre un ennemi qui déploya tout son courage et toute son habileté pour le vaincre. Tandis qu'il combattait, les frégates forçaient de voiles pour s'éloigner du lieu de l'action; mais les Anglais les eurent bientôt jointes. *La Résolue,* coulant bas d'eau, marchait mal, on l'atteignit bientôt; elle fournit cependant le plus honorable combat. *La Loire* soutint trois combats dans l'un desquels elle parvint à échapper à presque toutes les frégates de la flotte; mais au troisième elle se trouva engagée avec *l'Anson,* vaisseau rasé, dont, au bout de trois heures, elle ne put soutenir le feu; elle ne se renditcependant qu'après avoir eu ses mâts coupés, ses vergues brisées, et avoir été rasée comme un ponton. Tel fut ce combat, glorieux sans doute pour les vaincus, qui furent écrasés par le nombre, mais dont l'énergique défense démontre ce qu'ils auraient fait en combattant à armes moins inégales. 16 *octobre* 1798.

HOCHEIM (*combat de*). Le général Custine, après son incursion brillante, mais inconsidérée, dans le Palatinat, vit tomber sur lui toutes les forces des Prussiens et des Hessois. Ils s'avancèrent bientôt jusqu'aux portes de Mayence, attaquèrent, le 14 décembre 1792, le poste d'Hocheim, tuèrent, blessèrent ou firent prisonniers la plupart des soldats qui l'occupaient, et leur nombre était assez considérable dans un emplacement susceptible de recevoir seulement une faible garde avancée. Après l'occupation d'Hocheim, les Français se trouvèrent resserrés sur la rive droite du Rhin, sur une petite langue de terre très-étroite de Costheim à Bibrick; dès lors Custine commença à beaucoup appréhender pour Mayence. Le 2 janvier 1792, il fit marcher les généraux Houchard et Sédillot sur les postes d'Hocheim

et de Costheim; ils furent sans peine emportés; mais, dans la nuit du 5 au 6, les Prussiens revinrent tandis qu'il tombait beaucoup de neige. Ce temps favorisa singulièrement une surprise; une colonne prit le village d'Hocheim à revers, une autre l'attaqua de front. Le général Sédillot est enveloppé; il se retire cependant, et se fait jour sur Cassel, laissant cinq cents hommes sur le champ de bataille, et abandonnant les douze pièces de canon que l'on avait amenées de Mayence. Cette action malheureuse augmenta les revers de cette campagne, quoique les Prussiens rentrassent bientôt dans leurs cantonnements. 14 *décembre* 1792 *au* 6 *janvier* 1793.

HOCHKIRKEN (*bataille d'*). Au mois d'octobre 1758, le roi de Prusse, campé dans la Luzace, près Lœben, eut l'intention de se joindre à M. de Retzow pour tomber conjointement sur le prince de Dourlach, campé vers Debitsch. L'armée prussienne avait son quartier-général à Radewitz entre Hochkirken et Koltitz. Après une légère affaire entre les troupes autrichiennes et un convoi conduit au camp prussien par le maréchal Keith, le maréchal autrichien Laudon rassembla ses troupes dispersées, et s'établit avec elles dans un bois à un quart de lieue d'Allemagne de la droite des Prussiens, vis-à-vis d'Hochkirken. Ce village, où s'appuyait la droite de l'armée prussienne, est situé sur une éminence. Son cimetière, environné d'une maçonnerie, domine toute la contrée; il est assez étendu pour contenir un bataillon. Le village, s'étendant en long, formait le flanc naturel de l'armée, et se trouvait garni de six bataillons. Une batterie de quinze pièces de canon était construite à l'angle du front et du flanc. Devant la ligne du front coulait un ruisseau au bas des rochers; au pied d'Hochkirken est un moulin avec quelques cabanes gardées par un corps franc. Une partie du camp prussien était au delà du ruisseau, à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper pour assurer la communication avec M. de Retzow.

La droite du maréchal Daun s'appuyait sur le Stremberg; son centre sur des hauteurs inexpugnables, sa gauche sur Jauernick et Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour quatre colonnes, qui devaient attaquer l'armée prussienne de quatre côtés à la fois; il exécuta son dessein dans la nuit du 13 au 14 octobre. Le poste occupé par un bataillon

franc, placé au moulin d'Hochkirken, fut le premier attaqué; il fut enlevé sans grande peine. En même temps Laudon se glisse avec ses pandours à dos de l'armée, met le feu au village d'Hochkirken, ce qui oblige les bataillons qui le gardaient de l'abandonner. Dans cette confusion, les Impériaux s'emparèrent de la batterie à la droite du village, et se jetèrent avec un bataillon dans le cimetière. L'armée prussienne n'eut que le temps de prendre ses armes, et non de ployer ses tentes. Le roi de Prusse, réveillé par le bruit du canon, prend trois brigades du centre, et marche vers la droite. Les ténèbres sont si épaisses, qu'on ne voit pas à deux pas; on ne s'apperçut que l'ennemi était maître de la grande batterie de Hochkirken que parce que ses boulets venaient dans le camp prussien. A la lueur de l'incendie du village, le roi de Prusse fit ses dispositions; il prit par les derrières de son camp pour le tourner. Cette manœuvre se fit assez bien; déjà les Prussiens commençaient à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvait distinguer dans l'obscurité, ramenèrent la colonne prussienne. Les gendarmes prussiens et le régiment de Vasold firent plier les Impériaux; mais, ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée au bois que Laudon avait occupé la veille. Tout le canon des Autrichiens, qui y était, fit une décharge à mitraille, et força la cavalerie prussienne de rejoindre son infanterie. Le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anahlt voulurent reprendre la batterie perdue, et se mirent à la tête de quelques bataillons pour traverser le village d'Hochkirken. Le chemin qui le traverse était si étroit, qu'à peine sept hommes de front pouvaient y tenir. En en voulant déboucher, les Autrichiens les débordaient si considérablement, qu'ils ne purent jamais s'y former pour mener leurs troupes à la charge; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y est tué; M. de Geist mortellement blessé. On ne put jamais réussir à repasser le village, malgré les plus violents efforts; la bataille fut perdue. Frédéric ordonna la retraite; il avait, de son aveu, perdu trois mille hommes. 14 *octobre* 1758.

HOCHSTEDT (*batailles d'*). 1. Le maréchal de Villars, ayant joint l'électeur de Bavière, se hâta d'entraîner ce prince au delà du Danube; mais, quand le fleuve fut passé,

l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, maréchal général des Impériaux, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se réunir à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. « Il faut » les prévenir, dit le capitaine français à l'électeur; il faut » tomber sur Styrum, et marcher tout-à-l'heure. » Le prince temporisait; il répondit qu'il en devait conférer avec ses généraux et ses ministres. « Je suis votre ministre et » votre général, lui répliquait Villars. Vous faut il d'autre » conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille? » Le prince, occupé du danger de ses états, reculait encore; il se fâchait contre le général. « Eh bien! lui dit Villars, si » votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec » ses Bavarois, je vais combattre avec les Français; » et sur-le-champ il ordonne l'attaque. Le prince indigné, et ne voyant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui : c'était dans les plaines d'Hochstedt, sur la rive gauche du Danube, ville du duché de Neubourg. Le marquis d'Usson, qui s'était approché du camp ennemi, par ordre du maréchal, avec un gros détachement, commença l'action le 13 août 1703. Mais, n'ayant pas donné le signal au moment dont on était convenu, il succombait sous les efforts des Impériaux, et cédait au grand nombre, lorsque les armées française et bavaroise vinrent à son secours, et le dégagèrent. Cet incident, que le comte de Styrum n'avait pas prévu, mit le désordre dans ses lignes; il vint pourtant à bout de les rétablir, et se mit en devoir de combattre avec toutes ses troupes. Après la première charge, on vit un effet de ce que peut dans les batailles le caprice de la fortune. Les soldats allemands et français, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite en même temps; et, durant quelques minutes, le maréchal de Villars se vit presque seul sur le champ de bataille. Dans cette circonstance critique, capable de porter de la crainte dans l'âme des plus grands généraux, Villars se posséda tout entier; et, faisant entendre sa voix, il rallie ses soldats, les ramène à l'ennemi, que cette déroute avait dispersé çà et là. Il le charge; il le dissipe; il gagne une victoire complète. La bataille dura sept heures; et le comte de Styrum y perdit plus de trois mille hommes, avec toute son artillerie composée de trente-trois pièces de fonte, et tous ses bagages.

On fit plus de quatre mille prisonniers, et les vainqueurs ne perdirent pas deux cents hommes. Après le maréchal de Villars, l'électeur de Bavière eut toute la gloire de cette action; tous les régiments français firent des prodiges. 13 *août* 1703.

2. L'année suivante, la France vit flétrir ses lauriers dans la même plaine où elle les avait cueillis, et la précipitation aveugle du maréchal de Tallard fit disparaître en un instant la gloire dont la sage activité de l'immortel Villars avait couvert la nation. Le duc de Marlborough, ayant été joint par le prince Eugène, après avoir battu les Bavarois et les Français à Donawert, les suivit jusque dans les plaines d'Hochstedt et de Bleinheim, où ils s'étaient retranchés. L'armée de France, en comptant les troupes de l'électeur de Bavière, était de quatre-vingt-deux bataillons et de cent soixante escadrons, ce qui faisait à peu près soixante mille combattants, parce que les corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre bataillons et cent cinquante-deux escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante mille hommes.

La plaine qui fut le théâtre de la bataille s'étend depuis Munster jusqu'à Dillingen, l'espace de deux lieues, elle est coupée par plusieurs ruisseaux qui la rendent assez marécageuse, comme la plupart des campagnes de l'Allemagne. La rivière de Warnitz la borne vers l'Orient; elle est fermée à l'Occident et au Nord par des bois fort épais, et le Danube coule à son midi. Le camp des Alliés était adossé à une partie du bois, et avait devant le village de Bragstet avec un gros ruisseau; leurs batteries étaient derrière Niéderklau et Schoubach, deux villages au milieu de la plaine, vis-à-vis des batteries bavaroises et françaises. Un ruisseau les séparait; le camp des Français et des Bavarois s'étendait derrière, et bien près de leurs batteries, depuis le village de Bleinheim, vers le Danube, jusqu'à celui de Lutzingen, au bord d'un bois. Le 12 du mois d'août, dès le grand matin, les Alliés firent quelques mouvements. Eugène et Marlborough jetèrent un pont sur le Kessel, ruisseau de la plaine; on tira sur les ouvriers, ce qui retarda l'ouvrage, qui ne fut achevé que sur les deux heures après minuit. Les deux généraux montèrent alors à cheval, et commencèrent à régler leur marche; leur armée se forma sur neuf colonnes:

les Impériaux à la droite, sous les ordres du prince Eugène; les Anglais et les Hollandais à la gauche, commandée par Marlborough; et le 13, à six heures du matin, ils se trouvèrent devant le camp des Français. Tout y était tranquille. Tallard, Marsin, l'électeur de Bavière, n'avaient pas cru qu'on oserait les attaquer; ils firent tirer deux coups de canon pour rappeler les fourrageurs, et l'armée française se rangea en bataille à la tête de son camp.

Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales que firent les trois généraux avant et après la bataille; une des plus considérables était de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, et d'avoir séparé les deux corps de l'armée. Le maréchal de Villars, ayant appris cette disposition, la trouva inexcusable, et dit que, si le maréchal de Tallard voulait combattre, il serait infailliblement défait. Ce général se mit à l'aile droite; l'électeur et le maréchal de Marsin se placèrent à la gauche.

Tallard avait dans le courage toute l'ardeur et la vivacité française, un esprit actif, pénétrant, fécond en expédients et en ressources; mais il avait un malheur bien dangereux pour un général. Sa vue était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui; d'ailleurs son courage, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Marsin n'avait jusque-là jamais commandé en chef; et, avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un officier plus que d'un général. L'électeur de Bavière était regardé moins comme un grand capitaine que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi et une heure; les Alliés avaient un ruisseau à traverser. On ne leur opposa, pour en disputer le passage, que trois escadrons commandés par M. de Zurlauben; ils chargèrent avec beaucoup de vigueur les Danois et les Hanovriens. Ceux-ci se replièrent avec perte, et reculèrent jusqu'à trois fois; mais cette poignée de Français, qui faisait des prodiges, ne fut point soutenue : elle eut bientôt une armée entière sur les bras, et fut contrainte de se retirer. C'était à ce passage qu'il fallait attendre l'ennemi; Tallard et Marsin négligèrent cet avantage. Leur artillerie, qui jouait avec beaucoup de fracas, ne suffit pas pour empêcher l'ennemi de passer le

ruisseau avec des planches, des pontons et des fascines. Le général Wickles attaque deux moulins qui servaient de redoute au village d'Oberklau, et les emporte. La résistance n'y fut pas aussi grande qu'on aurait pu la faire; les Français mirent le feu aux moulins, et se retirèrent dans Oberklau, qu'ils défendirent avec valeur. Quatre régiments hollandais y furent taillés en pièces; il ne revint pas cinquante hommes de celui de Goor. Tout ce qui se présenta d'ennemis fut tué, dispersé ou pris. Le prince de Holstein-Ploën, qui conduisait l'attaque, y fut blessé et fait prisonnier.

Le prince Eugène se trouvait dans un endroit où les bords du ruisseau étaient escarpés, et l'eau embarrassée de joncs. La moindre résistance l'eût empêché de le franchir; on ne lui en opposa aucune. Tallard l'attendait sur la hauteur du village de Lutzingen, avec son artillerie à la tête de l'armée. L'infanterie prussienne et danoise fit son attaque avec beaucoup de vivacité; mais la cavalerie impériale prit honteusement la fuite. Le feu des Français l'avait tellement effrayée, que le prince Eugène ne put jamais la ramener au combat. Les Danois et les Prussiens, qui n'étaient pas secondés, furent enfoncés de même, et n'écoutèrent plus la voix de leur général, qui eut un cheval tué sous lui, en faisant tous ses efforts pour les rallier. Un instant après, la cavalerie revint à la charge sous les ordres du duc de Wirtemberg, et elle enfonça à son tour la cavalerie française. Mais cet avantage ne fut pas de longue durée; elle fut chargée et culbutée une seconde fois.

Cependant Marlborough s'apperçut que l'infanterie française étant distribuée dans les villages, il serait aisé de couper la communication que ces corps devaient avoir entre eux, et qu'il n'était question que de rompre et de repousser leur cavalerie; il fit attaquer le village d'Oberklau pour la seconde fois. Il en sortit un feu si terrible de grenades, de canons à cartouches et de mousqueterie, que la terre se trouva en un instant toute couverte de morts. Les Anglais, qui formaient cette attaque, furent un peu déconcertés. Cependant ils ne se débandèrent pas; ils firent un mouvement en arrière pour se mettre hors de la portée du canon, et de manière que l'infanterie du village ne pouvait plus donner aucun secours à la cavalerie française : ce fut peut-être ce qui décida le sort de la bataille. Par cette manœuvre, les escadrons se trouvèrent exposés seuls à toute la cavalerie et

à toute l'infanterie des Alliés. Tallard, qui aurait dû faire agir son infanterie, entrelaça dans ses escadrons huit bataillons de nouvelles levées, et fit tirer par manches. Ce petit corps culbuta la première ligne des Anglais. Que n'eût pas fait l'infanterie entière? Jusqu'à ce moment l'armée française pouvait s'attribuer la victoire; un instant changea la face des choses. Les cavaliers français, accablés par le nombre, furent contraints de céder; ils se retirent vers le village d'Hochstedt, abandonnant huit bataillons, qui sont incontinent écrasés par l'ennemi : ils sont poursuivis jusques dans les marais. La gendarmerie se jète dans un coude du Danube, au dessus du village de Sourdern; elle fait face, elle résiste à une armée entière et victorieuse. La brigade de Grignan vole à son secours; elle redouble ses efforts, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, et vient à bout de faire retraite.

Tallard avait posté dans le village de Bleinheim vingt-sept bataillons et douze escadrons; c'était une petite armée séparée, et désormais l'unique ressource des Français. Il envoie M. de Maisoncelle leur ordonner de se retirer; cet officier trouve le village investi par les troupes de Marlborough. Le maréchal, dans cette cruelle situation, court pour rallier sa cavalerie; la faiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un français; il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugène, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage; la déroute était déjà totale, et la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal captif. « La consternation et l'aveu-
» glement de toute cette droite étaient au point qu'officiers
» et soldats, dit un écrivain célèbre, se jetaient dans le
» Danube sans savoir où ils allaient; aucun officier-général
» ne donnait ordre pour la retraite, aucun ne pensait ou
» à sauver ces vingt-sept bataillons et ces douze escadrons
» des meilleures troupes de France, enfermés si malheu-
» reusement dans Bleinheim, ou à les faire combattre. Le
» maréchal de Marsin fit alors la retraite; le comte du
» Bourg, depuis maréchal de France, sauva une petite
» partie de l'infanterie en se retirant par les marais d'Hoch-
» stedt; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à
» cette armée qui restait encore à Bleinheim, attendant des
» ordres et n'en recevant point. Elle était d'onze mille

» hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a » vingt exemples de moindres armées qui ont battu des » armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des » retraites glorieuses. Mais l'endroit où l'on se trouve posté » décide de tout; ils ne pouvaient sortir des rues étroites » d'un village pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de » bataille devant une armée triomphante, qui les eût, à » chaque instant, accablés par un plus grand front, par » son artillerie, et par les canons même de l'armée vaincue, » qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier gé- » néral, qui devait les commander, le marquis de Clairam- » baut, fils du maréchal de Clairambaut, courut demander » des ordres au maréchal de Tallard; il apprend qu'il est » pris. Il ne voit que des fuyards : il fuit avec eux, et va » se noyer dans le Danube.

» Sivières, brigadier, qui était posté dans ce village, » tente alors un coup hardi. Il crie aux officiers d'Artois » et de Provence de marcher avec lui. Plusieurs officiers, » même des autres régiments, y accourent. Ils fondent » sur l'ennemi comme on fait une sortie d'une place assié- » gée. Mais, après la sortie, il fallut rentrer dans la place. » Un de leurs officiers, nommé *Desnonvilles*, revint à » cheval, un moment après, dans le village, avec milord » Orknay d'Hamilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que* » *vous nous amenez?* lui dirent les officiers, en l'entourant. » *—Non, Messieurs : je suis prisonnier moi-même; et* » *je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous* » *que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le* » *comte d'Orknay qui vous offre la capitulation.* Toutes » ces vieilles bandes frémirent. Navarre déchira et enterra » ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la nécessité; » et cette armée se rendit sans combattre. »

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général d'armée et douze cents officiers de marque au pouvoir de l'ennemi, signalèrent cette journée. Près de cinq mille Alliés demeurèrent sur la place, et huit mille furent dangereusement blessés. 13 *août* 1704.

3. Le général autrichien Kray s'obstinant, au mois de juin 1800, à ne point quitter sa position devant Ulm,

Moreau, qui ne pouvait avancer en Bavière sans la lui faire abandonner, se détermina, pour l'y forcer, à une manœuvre d'une grande audace. Sans équipages de ponts, sans bateaux, il entreprit de passer le Danube au dessous d'Ulm. Le but de cette tentative était de séparer l'ennemi de ses magasins existants à Ratisbonne, à Ingolstadt, à Donawert, et de le forcer ainsi de se retirer ou de se battre. Voici quelles furent ses dispositions pour faire réussir ce dessein. Par différents mouvements, qui eurent lieu du 13 au 17 juin 1800, l'armée du Rhin avait pris la position suivante : l'aile droite, commandée par Lecourbe, renforcée de cinq bataillons d'infanterie et de cinq régiments de cavalerie, ayant laissé à Augsbourg et à Landsberg des forces suffisantes pour garder ces postes, avait sa droite à la route de Dillingen et Lawingen et sa gauche à Burgau, sur la Mindel; le corps de Grenier était à Guntzbourg, dont il s'était emparé le 16, sa gauche à Rissendorff, et la division Richepanse à cheval sur l'Iller, pour en garder les postes et assurer les communications des deux rives. L'armée ainsi placée menaçait, par sa droite, le pont de Dillingen, et par sa gauche, celui de Guntzbourg. Le général Grenier, ayant fait ses dispositions pour un passage, le centre était alors à portée de secourir l'une ou l'autre aile. On avait espéré pouvoir s'emparer de quelqu'un des ponts du Danube de Dillingen à Donawert, mais l'ennemi les ayant tous rompus, le général Lecourbe, informé que ceux de Blentheim et de Grunheim étaient les plus aisés à réparer, se décida à passer sur ce point. Le 18 juin, il fit une fausse attaque sur Dillingen et Lawingen, pour retenir dans cette partie le corps de Starray, chargé de défendre le Bas-Danube.

L'armée autrichienne, sur la rive gauche du Danube, était divisée en quatre corps ainsi rangés : de la droite à la gauche, celui de Hohenlohe, en flanqueurs, vers Riedlingen; le corps principal à Ulm, sous les ordres de Kray en personne; celui de Starray à Dillingen, et Nauendorff à Donawert.

Les généraux Gudin et Montrichard se portèrent, avec leurs divisions, hors du bois de Blentheim, le 19 juin au point du jour. Le général d'Hautpoult se tint prêt à marcher avec la réserve de la cavalerie; Moreau l'avait réunie pour soutenir les troupes qui, après le passage du fleuve, devaient se former dans les trop fameuses plaines d'Hochstedt. A

cinq heures du matin, tous les matériaux nécessaires pour rétablir promptement les ponts étant préparés et réunis, la division Gudin commença l'attaque vers Blentheim, par une canonnade qui força l'ennemi d'abandonner le rivage. Aussitôt, quatre-vingts nageurs se jètent dans le fleuve, suivis de deux petites nacelles portant leurs armes et leurs habits; ils abordent sur la rive opposée; sans se donner le temps de s'habiller, prenant seulement leurs fusils, ils se mirent tous nus à poursuivre les ennemis, et s'emparèrent de deux pièces de canon. On jète aussitôt une échelle sur les débris du pont; les canonniers y passent pour aller servir ces deux pièces, et les tourner contre les Autrichiens; tous s'y maintinrent avec un courage extraordinaire, pendant que des sapeurs et des pontonniers travaillaient sous le feu de l'ennemi, avec une valeur égale à leur activité, à réparer les ponts sur lesquels on faisait passer des secours pour s'opposer aux efforts que les Impériaux dirigeaient sur tous les points où ils étaient attaqués. Deux bataillons passèrent d'abord et s'emparèrent des villages de Blentheim et de Grunheim. Le surplus des divisions Gudin et Montrichard passa successivement.

L'ennemi, réunissant ses forces, marcha contre les Français, de Donawert d'un côté et de Dillingen de l'autre. Pour empêcher la réunion de ces deux corps, Lecourbe fit occuper le village de Schaweningen; il fut pris et repris plusieurs fois, et l'ennemi fit les plus grands efforts pour nous en chasser. Chagrins de voir leurs communications coupées, les Autrichiens négligèrent de se porter en force sur les ponts pour empêcher leur rétablissement, et ne songèrent qu'à r'ouvrir d'abord la communication entre leurs divers corps. Ils font marcher sur Schaweningen quatre mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et six pièces d'artillerie, avec lesquels ils foudroyèrent notre infanterie et quelques pelotons du huitième de hussards. Le village était au moment d'être abandonné, quand Lecourbe ordonna de charger toute la ligne ennemie. Cette charge est exécutée avec tant de vigueur, que les Autrichiens, aussitôt enfoncés, mis en fuite, laissent deux mille cinq cents prisonniers, et dix pièces de canon au pouvoir des Français. Vainement deux bataillons de Wurtemberg se forment en bataillons carrés; les carabiniers français pénètrent dans toute l'épaisseur de leur ligne, vont enlever

dans leur centre leurs drapeaux, font prisonniers leurs colonels.

Pendant que ceci se passait à la droite, les généraux Montrichard et Gudin débouchaient de Blentheim, et s'avançaient avec peine vers Dillingen, ayant à soutenir à chaque moment de terribles charges de la cavalerie autrichienne; ils parvinrent cependant à se former. Les Impériaux se retiraient en bon ordre sur Dillingen, leur infanterie longeant le Danube, couverte sur son front par des bouquets de bois, et flanquée vers sa gauche par une cavalerie nombreuse, quand Lecourbe, à la tête de plusieurs régiments de cavalerie, se porte sur leur flanc gauche, le déborde, le fait charger vigoureusement sur la route de Hochstedt à Dillingen. Ce mouvement est exécuté avec tant de précision et d'intrépidité, que cette cavalerie renversée et mise en déroute, laissa trois mille hommes d'infanterie à découvert; ceux-ci cherchèrent un instant à se jeter dans les fossés de Dillingen, mais les cuirassiers français, traversant la colonne avec vigueur et rapidité, coupèrent dix-huit cents hommes qu'ils firent prisonniers, et poursuivirent le reste sur Gundelfingen. Après ce brillant succès, Lecourbe prit position sur Legg, attendant les divisions de réserve occupées à rétablir les ponts de Dillingen et de Lawingen, pour repasser le Danube. Prévenu du passage des Français, le général Kray fit avancer, en grande hâte, toute sa cavalerie, commandée par le général Klinglin; elle marcha sur deux lignes et fit rétrograder, pendant quelque temps, celle des Français. Leurs renforts, arrivant successivement, prirent position sur la Brentz avec un corps de huit mille hommes. Il était instant de leur faire abandonner cette position, d'où ils auraient pu ramener les Francais jusqu'à Hochstedt, et les rejeter en arrière de la Brentz. Heureusement, une partie de la réserve avait passé le Danube sur les ponts de Dillingen et de Lawingen, qui se trouvaient rétablis. La division Decaen se joignit au général Lecourbe. La plaine immense et découverte qui est entre Lawingen et Gundelfingen, et la célérité nécessaire au succès de ce mouvement, ne permirent d'employer que de la cavalerie. Elle fut disposée en échelons, et s'avança dans le plus bel ordre, soutenue par des batteries établies sur les flancs. L'ennemi déploya ses fortes lignes, et reçut l'attaque; plusieurs charges s'engagèrent avec la plus grande vigueur. Partout il fut culbuté.

Le combat dura jusqu'à onze heures du soir, où, rejeté au delà de la Brentz, il abandonna ses positions, et les Français s'emparèrent de Gundelfingen.

Le général Grenier s'était également disposé à passer le Danube à Guntzbourg; mais l'ennemi, qui avait précédemment coupé les arches du pont, avait garni de paille, de goudron et de toutes sortes de matières promptement inflammables, ce qui restait de son côté, pour le consumer lors de l'attaque. Ils y mirent le feu quand ils virent des nageurs français se jeter dans le Danube; quelques-uns de ces derniers eurent la témérité de vouloir aller éteindre cet embrasement sous le feu de l'ennemi; mais cela fut impossible. D'après cet accident, le général Grenier marcha la nuit, pour venir passer à Lawingen et prendre la gauche de l'armée; il laissa seulement la division Ney en position sur la Guntz.

Dans cette journée si glorieuse, surtout pour la cavalerie qui combattit constamment avec avantage contre des forces très-supérieures, les Français firent cinq mille prisonniers, enlevèrent cinq drapeaux, vingt pièces de canon à l'ennemi, s'emparèrent des magasins immenses de Donawert, et de douze cents chevaux. Ainsi, les plaines d'Hochstedt furent témoins, pour la seconde fois, de la gloire des armes françaises : la honte de la déroute du maréchal de Tallard fut effacée par le plus glorieux exploit. 19 *juin* 1800.

HOFF (*combat de*). Le grand-duc de Berg rencontra, le 7 février 1807, l'arrière-garde russe entre Glaudau et Hoff. Les ennemis déployèrent plusieurs lignes de cavalerie qui paraissaient soutenir cette arrière-garde, composée de douze bataillons, ayant leur front sur les hauteurs de Landsberg. Les Russes étaient appuyés à un bois et à un mamelon, où ils reçurent plusieurs charges sur leur droite et leur gauche sans être entamés. Les dragons et les cuirassiers de la division d'Hautpoult firent une charge brillante, culbutèrent et mirent en pièces deux régiments d'infanterie russe; colonels, officiers et soldats tombèrent au pouvoir du vainqueur. L'armée russe, voyant l'avantage des Français, se mit toute entière en mouvement pour soutenir son arrière-garde. Le maréchal Soult était arrivé; le maréchal Augereau avait pris position sur la gauche du village de Hoff, qui fut emporté. L'ennemi, sentant l'importance de

cette position, fit marcher dix bataillons pour la reprendre. Alors le grand-duc de Berg exécuta une seconde charge de cavalerie; les cuirassiers prirent leurs ennemis en flanc, et les écharpèrent. Ces manœuvres firent le plus grand honneur aux intrépides cuirassiers. Une partie des deux armées passa la nuit en présence; les Russes profitèrent de l'obscurité pour filer vers Eylau, où une action plus meurtrière et plus décisive encore les attendait. 7 *février* 1807.

HOGUE (*combat de la*). Tandis que Louis XIV combattait sur terre contre presque toutes les puissances de l'Europe, il prêtait les plus puissants secours au roi Jacques, détrôné par son gendre. Il tenta même, en 1692, de changer la fortune par une entreprise décisive, en faisant une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Il comptait sur le parti que le roi Jacques avait dû conserver dans cette île. Les troupes étaient rassemblées entre Cherbourg et la Hogue; plus de trois cents navires de transports étaient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre vaisseaux de ligne, les attendait sur les côtes de Normandie. D'Estrées arrivait de Toulon avec trente autres vaisseaux. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Estrées, changea; il ne put joindre Tourville.

Cet amiral n'avait que quarante-quatre vaisseaux lorsqu'il fut attaqué par les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de quatre-vingt-dix vaisseaux, à sept lieues au large du cap de la Hogue et de la pointe de Harfleur. Tourville, qui avait ordre de combattre fort ou faible, s'avança ayant l'avantage du vent; l'action s'engagea à huit heures du matin. En peu d'instants, une canonnade terrible se fit entendre. Chacun des vaisseaux français fut assailli par deux ou trois ennemis; l'amiral Tourville eut affaire à l'amiral anglais et à ses deux matelots, portant chacun cent canons; il les repoussa si vivement qu'ils arrivèrent deux fois. Le combat se soutint avec un égal avantage, malgré la supériorité étonnante des Anglais. Mais bientôt tout changea de face; les Anglais arrivèrent sur la ligne française, la morcelèrent, et la flotte de M. de Tourville se trouva rejetée sur la côte du Cotentin, et séparée dans plusieurs anses. Un combat terrible y fut encore livré, où les Anglais souffrirent autant que les Français. Dans la nuit, le vent étant devenu favorable aux Français, Tourville, ayant des vais-

seaux qui tiraient trop d'eau pour entrer dans les ports de la Manche, fit signal de doubler le raz pour regagner Brest; vingt-deux vaisseaux y parvinrent, trois demeurèrent à Cherbourg; douze autres, poursuivis par l'amiral anglais Russel, s'échouèrent dans la rade de la Hogue : les capitaines en retirèrent les canons, les munitions et les agrès, et firent mettre le feu à leur coque, pour ne pas les laisser brûler par les Anglais. Le roi Jacques, à ce spectacle, perdit toute espérance de remonter sur le trône. Louis XIV, se montrant supérieur à sa mauvaise fortune, écrivit à l'amiral comte de Tourville : *J'ai eu plus de joie d'apprendre qu'avec quarante-quatre de mes vaisseaux vous en avez battu quatre-vingt-dix de mes ennemis pendant un jour entier, que je n'éprouve aucune peine de la perte que j'ai faite.* Les Anglais comptèrent deux mille morts et trois mille blessés; ils eurent l'avantage de cette journée, mais la gloire en demeura à M. de Tourville qui, succombant sous le nombre, combattit vaillamment, et eut la satisfaction de ne voir aucun de ses vaisseaux amener leur pavillon. 29 *mai* 1692.

HOHENLINDEN (*bataille de*). L'empereur d'Allemagne, toujours vaincu, avait une seconde fois perdu l'Italie par la victoire de Marengo. Pendant un armistice assez long les troupes françaises s'étaient reposées sur leurs armes victorieuses, sur le territoire de l'Empire; mais, par une singulière destinée, les vainqueurs souhaitaient la paix, tandis que les vaincus, esclaves de l'Angleterre, semblaient craindre de mettre un terme à leurs calamités. On négociait à Lunéville, en employant dans les relations diplomatiques, toutes les ruses ordinaires pour retarder la conclusion des traités. L'Allemagne déclara qu'elle entendait ne traiter que conjointement avec l'Angleterre, tandis que l'intention du premier Consul était de négocier séparément avec chacune de ces puissances. Cependant on armait de tous les ports Anglais, on annonçait l'intention de transporter une armée britannique en Italie, et de recommencer la guerre avec une nouvelle vigueur. Indigné d'un tel asservissement aux volontés anglaises, Bonaparte ordonne aux généraux français de ressaisir leurs armes et de commander encore une fois la victoire. Augereau, à la tête de l'armée gallo-batave, passe le Rhin vers Mayence; Magdonald franchit les neiges,

éternelles du pays des Grisons, pour pénétrer dans le Tirol; Masséna se prépare à presser l'Autriche vers les confins de l'Italie, et Moreau s'arrache du sein de sa famille pour voler aux champs d'Hohenlinden, où la victoire l'attend. A peine a-t-il annoncé la cessation de l'armistice, qu'il prend déjà l'offensive, s'avance sur les bords de l'Inn, occupant les positions que les Autrichiens venaient d'abandonner pour se jeter sur la rive droite de cette rivière. Dès le lendemain, une colonne française avait enlevé les redoutes de Wasserbourg ainsi que la ville et toute l'artillerie de l'ennemi. L'armée du Rhin se disposa ensuite à passer l'Inn, tandis que le général Lecourbe s'avançait jusqu'à Rosenheim, sur les frontières du Tirol. Cependant l'archiduc Jean avait quitté sa position pour attaquer le général Ney sur la gauche de l'Inn, et l'avait forcé de se replier sur Hohenlinden, où se trouvait le centre de l'armée française. Ce mouvement rétrograde avait procuré aux Français de concentrer davantage leurs forces, et engagé les Autrichiens à reprendre l'offensive et à quitter imprudemment les positions qu'ils avaient fortifiées sur l'Inn pour se hasarder dans un pays couvert.

Les projets du prince Jean se développèrent entièrement le premier décembre; son armée abandonnant la route de Wasserbourg, marcha par celle de Mulhdorff et la vallée d'Issen; un corps de troupes se dirigea par Landshut sur Freysingen, tandis que le corps du général Klénau, ayant passé le Danube à Ratisbonne pour se joindre au corps de Landshut, annonçait que l'ennemi voulait faire effort sur notre gauche, en même temps qu'un corps assez considérable se portait sur la chaussée d'Augsbourg pour couper aux Français cette retraite, et les rejeter au delà des montagnes, sur la route de Munich à Landshut, où le corps du Tirol, qui se trouvait sur leurs flancs, devait à son tour inquiéter leur mouvement rétrograde. Tel était le plan gigantesque des Autrichiens; les mouvements trop étendus qu'il exigeait en rendaient nécessairement l'exécution d'une grande lenteur : Moreau eut tout le temps de réunir la plus grande partie de ses forces, pour écraser la droite de l'ennemi avant que la gauche eût pu l'aborder. Il ordonna donc les dispositions suivantes : Le lieutenant-général Grenier eut ordre de porter sa droite à Hohenlinden, sa gauche à Hartoffen; le général Grouchy, commandant le

centre, dut prendre l'extrémité de la droite de cette position; le général Legrand, formant la gauche, laissa, pour couvrir son flanc, cinq compagnies d'infanterie et deux escadrons à la hauteur d'Hortkoffen, vis-à-vis du débouché de Lendorff. La réserve de cavalerie, réunie à la division Grenier, se porta derrière Hohenlinden. La brigade du général Espagne, avec quatre compagnies d'infanterie, fut dirigée sur Airdingen, pour couvrir dans cette partie le flanc gauche de l'armée ainsi que la communication de Munich. Le général Richepanse, réuni à la brigade Walther, se replia sur Ebersperg; le général Decaen, sur Zornoltingen, tandis que le général Lecourbe rentra à Hellindorff, dans ses premières positions, en portant la plus grande partie de ses forces sur sa gauche, vers les sources de la Glon à Plamering. Deux divisions, commandées par le général Colaud, eurent ordre de changer de direction, et de se porter à marches forcées sur Freysingen, de manière à y être arrivées le 2 décembre.

La journée du premier décembre fut employée à l'exécution de tous ces mouvements. L'ennemi poursuivit légère-la division du général Grandjean, formant l'arrière-garde des divisions qui avaient combattu la veille, et laissa les Français se replier tranquillement. L'archiduc se porta en avant d'Haag. A huit heures du soir, les avant-postes du général Grouchy furent attaqués, ce qui fit présumer que l'avant-garde avait déjà débouché dans la plaine d'Hohenlinden. D'un autre côté, Moreau fut instruit que, dans la vallée de l'Issen et sous Lendorff, il était arrivé un corps très-considérable. Les Autrichiens étaient donc en marche et déterminés à prendre l'offensive; mais, pour arriver à Hohenlinden et déboucher dans la plaine, ils étaient obligés de s'engager dans une forêt traversée par la route, qui forme un défilé d'une lieue et demie, depuis Martenpot jusqu'à Hohenlinden. Moreau envoya, en conséquence, au général Richepanse l'ordre de se mettre en marche à la pointe du jour, et de marcher d'Ebersperg par Saint-Christophe sur Martenpot, pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Le général Decaen reçut celui de suivre le général Richepanse, laissant seulement un corps sur Ebersperg, pour observer la chaussée de concert avec les troupes du général Lecourbe qui, de Flamering, avaient ordre de s'avancer aussi sur Ebersperg, en prenant en flanc toutes

les positions des troupes autrichiennes qui avaient dépassé cet endroit. Le lieutenant-général Grenier eut ordre, si l'ennemi engageait le combat, de se borner à le soutenir jusqu'au moment de l'attaque, dont le général en chef lui donnerait le signal.

La neige tombait à gros flocons, le 3 décembre, avant sept heures du matin. L'ennemi commença par attaquer la droite du général Grouchy, appuyée à un bois qui longe la plaine d'Hohenlinden parallèlement et à la gauche de la grande route jusqu'aux environs d'Indengen. La cent huitième était en bataille, la quarante-sixième et la cinquante-septième étaient rangées en colonnes par échelons le long de la lisière du bois. Le général Grouchy fit appuyer la cent huitième par le quatrième de hussards et trois pièces d'artillerie. Cette demi-brigade se maintint avec vigueur, et empêcha l'ennemi de faire des progrès. Huit bataillons de Hongrois filèrent alors sur la droite du général Grouchy, pour la tourner à travers les bois où elle s'appuyait. La cent huitième, prise en flanc, fut obligée un moment de céder un peu de terrain; son chef de brigade fut pris et blessé. La quarante-sixième qui, depuis long-temps, était exposée à un feu d'artillerie très-vif, qu'elle soutenait avec son intrépidité accoutumée, est conduite par le général Grandjean au secours de la cent huitième, à l'instant où l'ennemi, profitant de sa grande supériorité, débouchait des bois. Un demi-bataillon de cette demi-brigade, ayant à sa tête les généraux Grandjean et Grouchy, charge vigoureusement les ennemis, et les culbute après une sanglante mêlée. Un demi-bataillon de la cinquante-septième pénètre également dans le bois, pour déborder l'ennemi qui s'était déjà très-étendu sur son flanc. Ce fut le théâtre de combats partiels aussi opiniâtres que glorieux. On s'y battait corps à corps. Cependant la victoire demeura aux Français, avec un grand nombre de prisonniers. On compta parmi eux le général Spannochi, commandant cette attaque. Les Autrichiens avaient fait simultanément un effort sur le front de la division Grouchy; deux escadrons de cavalerie et un régiment de chasseurs les chargèrent et leur enlevèrent cinq pièces de canon.

Cependant l'ennemi commençait à déboucher sur le général Ney, par les hauteurs de Krain et de Kirmacker, sans que le feu se fût très-vivement engagé. Moreau s'ap-

perçut dans ce moment que les Autrichiens, sans vigueur dans leurs attaques, devenaient très-incertains dans leurs mouvements. La marche du général Richepanse pouvait leur être connue; il était instant d'aborder leur front; le général Grenier attaque. Les généraux Ney et Grouchy forment à l'instant leurs colonnes. Ney marche vivement, par la chaussée, sur la tête du défilé; en un instant il a pris aux Autrichiens huit à dix pièces de canon, et fait plus de mille prisonniers. Grouchy, obligé de faire un mouvement plus étendu pour culbuter la gauche de l'ennemi, marche avec autant de rapidité et réussit également.

On approchait de l'heure à laquelle le général Richepanse devait déboucher de Martenpot. En effet, deux demi-brigades de ligne et un régiment de chasseurs à cheval avaient dépassé ce village, lorsque l'ennemi, manœuvrant de la route de Haag à Wasserbourg, par la vallée d'Aiblischingen, vint prendre cette division en flanc à peu près vers le centre. Une fusillade très-vive se fait entendre. Le général Richepanse, qui était à la tête de sa colonne, arrête un instant sa marche; mais, engagé dans des chemins affreux par un guide qui s'était égaré lui-même en raison de la grande quantité de neige qui tombait, et qui ne permettait pas de distinguer les objets à dix pas, la tête de la colonne ne pouvait que continuer de faire son mouvement en avant, sans qu'il fût possible d'en faire un rétrograde. Alors le général Richepanse ordonna au général Drouet, dont la brigade se battait avec l'ennemi, de l'occuper fortement jusqu'au moment où le général Decaen serait arrivé pour le dégager, et lui permettre de rejoindre la division qui continuait de marcher sur Martenpot. Il y parvient, ayant franchi de grandes difficultés; il y trouve des cuirassiers de Nassau pied à terre, et les fait prisonniers. Sa division traverse le village, se range parallèlement à la grande route qui passait à une portée de fusil de Martenpot, place sur son front, vers le centre, six pièces de canon qui l'avaient suivi; la gauche de la quarante-huitième demi-brigade se trouvait presque à la hauteur du point où cette chaussée pénètre dans la forêt d'Hohenlinden. Vis-à-vis du général Richepanse se trouvaient environ huit escadrons autrichiens avec sept à huit bouches à feu. Pendant que la quarante-huitième achève de se former, le premier de chasseurs essaye une charge sur la cavalerie ennemie; il aborde avec

vigueur, mais un escadron masqué par un pli du terrain le prend en flanc, et il est obligé de se reformer sur la droite de la huitième. Cerné de toutes parts, ignorant si le général Richepanse parviendrait à se dégager avec le reste de sa division, sentant le besoin de ne pas laisser appercevoir à l'ennemi toute sa faiblesse, il se détermine à se porter en masse sur la grande route, et à marcher rapidement comme la foudre sur les derrières de l'ennemi. Dans cette marche audacieuse, le général Walther doit s'avancer hardiment sur la droite, contenant la cavalerie qui est devant lui; le général Richepanse, à la gauche, doit pénétrer dans la forêt. L'ennemi, pour en défendre l'entrée, arrive avec trois pièces d'artillerie. Plusieurs décharges à mitraille et la fusillade la plus vive n'arrêtent pas le mouvement des Français. Les Autrichiens réunissent trois bataillons de grenadiers hongrois, qui, formés en colonnes serrées, s'avancent au pas de charge. Dans ce moment décisif, Richepanse se retourne, fixe l'œil du soldat; il étincèle. Sûr de ses braves, il leur dit : *Grenadiers de la quarante-huitième, que me dites-vous de ces hommes-là? — Général, ils sont morts*. A ces mots, ils se précipitent; l'ennemi est culbuté. L'impulsion donnée, la colonne renverse comme un torrent toutes les masses qui lui sont opposées.

Au même instant, le général Ney, qui poursuit les Autrichiens avec la plus grande vigueur, arrive, à la sortie du défilé, vers Hohenlinden. Ils essayent encore de se défendre, mais ils sont culbutés, enfoncés de toutes parts. Le général Ney pénétre dans le bois; on voit une colonne énorme, qui, pressée de tous côtés, flotte, tourbillonne, et finit par se précipiter dans la forêt que la route traverse. Des cris affreux se font entendre. La mort poursuit les fuyards derrière les sapins, à l'abri desquels ils cherchent vainement un asyle; ils ne peuvent l'éviter qu'en implorant la générosité du vainqueur. La chaussée, couverte, il n'y a qu'un moment, de milliers de soldats, n'offre plus que des cadavres épars, des chevaux épouvantés, sans maîtres qui les guident; des chariots, des caissons renversés, et quatre-vingt-sept pièces de canon au pouvoir des Français. Au milieu de cette scène de désordre et d'horreur, les généraux Richepanse et Ney, encore éloignés, ont poussé simultanément des partis l'un sur l'autre, qui se reconnaissent, et viènent annoncer de part et d'autre

que la réunion est opérée. Le général Richepanse revient aussitôt au soutien du général Walther, engagé avec la cavalerie qu'on a combattue en sortant de Martenpot. Les généraux Ney et Grouchy marchent après lui, et les troupes françaises, pleines de joie, contemplent avec orgueil, en défilant sur ce terrain, tant de trophées dont il se trouve couvert. En revenant sur ses pas, le général Richepanse rencontre le général Walther grièvement blessé par une balle qui lui traverse le corps, mais la vie de ce brave est sans danger; porté par ses soldats, ses yeux peignent moins la douleur que la joie d'une brillante victoire. Le général Richepanse sent toute la perte qu'il a faite; il s'arrête quelques instants près de lui et revient à ses troupes. Il borde d'infanterie la forêt dont nous étions les maîtres, débouche, avec de la cavalerie, sur l'ennemi, qui ne fait plus devant lui qu'une retraite précipitée. Le reste de sa division l'avait rejoint; elle avait été dégagée par le général Decaen. L'avant-garde de ce général avait trouvé le général Drouet engagé sur le plateau de Saint-Christophe, où il n'avait pas eu assez de terrain pour se former. Le chef de brigade Lafond aborde hardiment l'ennemi avec un seul escadron et un bataillon; le chef d'escadron Mantaulon a son cheval tué sous lui, se met à la tête de l'infanterie, et charge plusieurs fois avec elle. L'ennemi faisant avancer ses réserves, force les troupes françaises à la retraite. Le général Decaen ordonne alors au général Kniasewitz de pénétrer, par la gauche et l'intérieur du bois, sur la chaussée entre Martenpot et Hohenlinden. Ce mouvement s'exécute, dégage le général Drouet en même temps qu'il achève la déroute de l'ennemi vers la chaussée. La bataille était gagnée; le centre des Autrichiens était exterminé, mais leur droite et leur gauche combattaient encore. Le lieutenant-général Grenier soutenait les efforts du général autrichien Paillet-Latour, vers le débouché de Buckrain sur Hohenlinden, tandis que le général Legrand combattait également sur Hartoffen, et le général Bastoul sur Pusck et Forteren. L'ennemi était plus nombreux du double sur toute cette ligne; il possédait encore un champ de bataille avantageux. Le général Grenier, voyant le succès de l'attaque du centre, se décida à prendre lui-même l'offensive malgré son infériorité. L'attaque est ordonnée. Les Autrichiens se battent avec une vigueur étonnante;

mais les divisions Bastoul et Legrand font des prodiges de valeur; plusieurs fois les corps se mêlent, les positions sont prises et reprises; plusieurs brigades françaises sont en même temps chargées en flanc et en front par la cavalerie, sans être un instant ébranlées. Enfin, la droite du général Legrand culbute plusieurs fois les Autrichiens dans les défilés de Rendorff, tandis que le général Bonnet, avec une brigade de la division Bastoul, les rejète sur Issen, et se retire en abandonnant près de quinze cents prisonniers et six pièces de canon.

Les Impériaux faisaient encore de grands efforts sur le centre du général Bastoul et la réserve du général Ney. Le général Grenier ordonne au général d'Hautpoult d'arriver avec trois régiments de cavalerie soutenus par un bataillon de grenadiers du général Ney. Ces nouvelles troupes mettent le général Bastoul en mesure de former ses colonnes d'attaque, et de marcher sur l'ennemi, qui avait pris une nouvelle ligne en avant des bois sur les hauteurs de Tating. Le général Bonnet, qui venait de le forcer sur Issen, fait un mouvement et se porte sur le flanc droit de l'attaque, tandis que la brigade de réserve s'ébranle pour le déborder. L'ennemi ne peut résister à ce dernier effort, se retire en désordre, abandonnant du canon et beaucoup de prisonniers. Le général Decaen, en quittant Ebersperg, pour suivre la division Richepanse sur Martenpot, avait laissé un corps de douze cents hommes commandé par le général Debilly, pour couvrir la route de Wasserbourg, et donner le temps aux troupes du général Lecourbe d'y arriver. Il dégage, dans sa marche, la portion de la division Richepanse qui avait été coupée. Un corps de neuf cents Autrichiens, sans retraite, par le mouvement rapide du général Grouchy sur la tête du défilé dans la plaine d'Hohenlinden, cherche à se faire jour sur Wasserbourg, et attaque la brigade du général Durut. Ce général fait avancer deux compagnies de la quatorzième légère, dont une de carabiniers; on se fusille un moment, mais l'adjudant-major Counil s'indigne de ce que des hommes forcément prisonniers tentent encore d'opposer de la résistance; il s'élance au milieu d'eux, leur ordonne de se rendre; ils posent les armes. Le général Decaen fit, avec sa seule division, dans cette journée, trois mille prisonniers, dont cinquante officiers. Il était six heures du soir;

la nuit vint sauver l'armée autrichienne d'une entière destruction. Dès quatre heures, la bataille était gagnée avec une telle supériorité, que, dans une journée d'été, où l'on aurait eu cinq heures encore pour combattre, les Autrichiens n'eussent pas ramené dix pièces de canon, et plus de la moitié de l'armée ennemie eût été détruite. Les résultats immédiats de cette journée furent onze mille prisonniers, dont deux cent quatre-vingts officiers. L'ennemi laissa sur le champ de bataille sept mille morts ou blessés et cent pièces de canon. L'histoire de la guerre n'offre point d'exemple d'une aussi grande quantité d'artillerie prise sur une armée autrichienne dans une seule affaire. Une victoire aussi décisive doit être attribuée sans doute à la hardiesse et à l'habileté des premières dispositions; mais on ne saurait assez admirer la précision et la valeur brillantes avec laquelle elles ont été exécutées. Généraux, officiers, soldats, se surpassèrent. Plusieurs soldats, en se battant comme des lions, disaient : *Je ne veux pas mourir aujourd'hui, pour voir la fin d'un si beau jour.* Il était d'autant plus heureux, qu'il n'était que le prélude des victoires qui devaient forcer l'Autriche éperdue à demander la paix. 3 *décembre* 1800.

HOHENWIL (*prise et combat d'*). Au moment où le premier consul Bonaparte pénétra en Italie avec l'armée de réserve, il en faisait entrer une beaucoup plus considérable dans le centre de l'Allemagne, sous les ordres de Moreau. Les instructions du gouvernement prescrivirent d'entrer en campagne au moment où les ennemis étaient dans une position très-centrale à Donarschingen, d'où ils étaient à même de se porter vivement sur tous les points menacés. Le général Sainte-Suzanne eut ordre de déboucher par Kehl, le 25 avril 1800, et de se porter sur Offembourg. Dès le premier jour il essuya un combat assez vif à Offembourg. Il prit une pièce de canon et fit cent prisonniers. En même temps le général Saint-Cyr, passant le Rhin au Vieux-Brisach, se porta sur Fribourg, culbutant tout ce qui se trouvait devant lui. Le lendemain le général Sainte-Suzanne demeura en position. Saint-Cyr eut ordre de menacer la vallée de la Kintzig, pour engager l'ennemi à y porter ses forces. Quand on lui eut ainsi donné le change, le général Saint-Cyr se porta sur Saint-Blaise,

par Tottenau. On prit aux Allemands, fortement retranchés sur l'Alb, deux piéces de canon, et on leur fit cent prisonniers. L'attaque et la poursuite furent si vives que l'ennemi, chassé de ses ouvrages, n'eut pas le temps de couper le pont, et de se reformer derrière la rivière. L'adjudant-général Coëhorn passa le torrent un des premiers, porté sur les épaules d'un grenadier. En même temps le général Richepanse culbute sur Saint-Blaise quatre bataillons autrichiens qui l'occupaient; Saint-Cyr prend position à Sunlingen; le corps de réserve passe la Wutach, place sa droite à Newkirck, sa gauche à la Wutach, vers Hallan; le lieutenant-général Lecourbe traverse le Rhin entre Schaffouse et Stein, et n'éprouve de résistance que dans le village de Bessingen. Le fort d'Hohenwil, appartenant au duc de Wurtemberg, armé de quatre-vingts pièces de bronze, situé dans une position presqu'imprenable, se rend par capitulation. Au bout de six jours l'armée est toute entière réunie au delà du Rhin, compte quinze cents prisonniers Autrichiens, leur a enlevé six pièces de canon, et marche, pour les débusquer de la position de Stockak. 25 *avril au* 1er *mai* 1800.

HOLLABRUNN (*combat de*). L'armée française, poursuivant les Autrichiens en 1805, depuis Ulm, rencontra plusieurs divisions autrichiennes et russes à Hollabrunn; elle se rangea aussitôt en bataille; la cavalerie française commença à charger celle des Russes; mais, croyant impossible de résister, les Russes proposèrent un armistice, dont la base était une convention des Russes de retourner dans leur pays par journées d'étapes, sans porter à l'avenir aucun secours aux Allemands. Comme le général russe ne put justifier de pouvoirs suffisants pour conclure une convention aussi étendue, l'empereur des Français, qui toujours sait allier la prudence à l'amour de la paix, refusa de la ratifier avant que l'empereur de Russie y eût accédé. Dans le même temps, le général Klein fit une incursion dans la Bohême, avec une division de dragons. Le nom seul des Russes y inspirait une singulière horreur. Ces hordes indisciplinées, ne s'étaient pas contentées d'y avoir pillé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, mais elles avaient enlevé, détruit, tout ce qui se trouvait sous leurs mains. Un malheureux paysan qui ne possédait que ses

vêtements dans sa chaumière, en avait été dépouillé par eux; et l'homme opulent, habitant un palais, n'avait pu assouvir leur rapacité, en leur abandonnant toutes ses richesses; ils l'avaient également dépouillé, et laissé nu au milieu des lambeaux de ses lambris dorés. Aussi les habitants de la Bohême disaient, en voyant les Français : *Nous, les Allemands et les Français, nous sommes les enfants des Romains; les Russes sont les enfants des Tartares. Nous aimons mieux mille fois voir les Français armés contre nous, que d'avoir des alliés tels que les Russes!* Dans les armées russes il se trouve sans doute un grand nombre d'officiers instruits, dont les mœurs sont douces, et l'esprit éclairé; mais les Cosaques, les troupes irrégulières, et même les soldats, ont encore toute l'âpreté et la barbarie des lieux sauvages qui les virent naître. 15 *décembre* 1805.

HOLLOFIN (*bataille de*). Le roi de Suède (Charles XII), toujours accompagné par la victoire, s'avançait à grands pas vers le Boristhène. Il rencontra, le 14 de juillet 1708, trente mille Moscovites retranchés dans Hollofin. Sans attendre le reste de son infanterie, il se jète, à la tête de ses gardes, dans le canal de Vabitz, bordé des deux côtés par un marais, et court à l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais, pour prendre les Russes en flanc. Surpris de ce qu'aucune barrière ne pût les défendre, ils furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie suédoise qui, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors ce prince monta à cheval; mais, quelque temps après, dit M. de Voltaire, il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme suédois, nommé *Gullenstiern*, qu'il aimait beaucoup, blessé et hors d'état de marcher. Il le força de prendre son cheval, et continua de commander à pied, à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers, et montré le plus d'habileté. Les vaincus, après deux heures et demie de combat, laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts, et douze pièces de canon; et Charles ne perdit pas trois cents hommes. Le czar, étonné des pro-

grès rapides de son ennemi, fit hasarder quelques propositions de paix. *Nous en parlerons a Moscou*, répondit Charles. Quand on rapporta ces mots au monarque russe: *Mon frère Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius!*

HONDSCOOTE (*bataille de*). Le prince de Saxe-Cobourg tenait en son pouvoir, au mois de septembre 1793, les places de Condé, Valenciennes, le Cateau-Cambresis, sur la frontière du nord de la France; il avait déjà sommé Cambrai de se rendre, quand le général Houchard vint prendre le commandement de l'armée française, du nord. Elle était retirée vers la Scarpe; sa droite au village de Rœux, sa gauche sur celui de Biache. Elle n'avait plus, après la déroute de Famars, aucune position à prendre en avant d'Arras; aucun poste, aucune place susceptibles de défense avant Paris. Dans cette situation, l'armée française du nord communiquait encore avec Arras et Douai; mais la terreur, produite par la réunion de la formidable armée des Allemands et des Anglais, était telle que l'on pensa à faire refluer dans l'intérieur les habitants de Cambrai, avec leurs biens. Les étrangers, maîtres de Cateau-Cambresis, s'avancèrent jusqu'à Péronne et Bapaume, et placèrent même un camp vers Saint-Quentin, quand ils eurent livré un combat sanglant dans la forêt de Mormale. La France manquait encore de forces suffisantes pour s'opposer à cette suite de succès. Cette faiblesse empêchait aussi de prendre des mesures vraiment défensives contre un ennemi dont il aurait fallu connaître les plans pour les déjouer, tandis que l'on rassemblait dans l'intérieur des forces imposantes. Toutes les démarches des ennemis annonçaient l'intention de ne s'avancer qu'après s'être rendus maîtres de toutes les places de la frontière du nord. On se bornait, en attendant des renforts, à augmenter les garnisons des villes menacées, et à placer des camps dans les lieux les plus susceptibles d'arrêter ses projets.

Jusqu'à ce moment les coalisés avaient été contenus sur leur droite par les places maritimes de la France. Leurs succès, sur la gauche et au centre, les firent arrêter de se mettre à la même hauteur, en se portant plus en avant. L'Angleterre ambitionnait Dunkerque, qu'elle avait autrefois

possédée ; elle lui semblait le prix le plus avantageux de ses efforts, et de l'or qu'elle prodiguait pour le soutien de la coalition contre la France. Ces vues d'intérêt particulier firent dès lors cesser le concert entre les opérations des deux nations; empêchèrent les progrès des coalisés vers l'intérieur, et décidèrent du sort de la campagne. Le duc d'Yorck, à la tête des Anglais, des Hollandais, des Hanovriens, des Hessois et des grenadiers hongrois, chargés des attaques sur la droite, les avaient commencées par des combats à Ost-Capelle, en avant de Rousbruges, à Popéringues, à Blaton, à Lincelles, entre Menin et Lille, tandis que les Autrichiens s'occupaient, dans le Hainaut, du blocus du Quesnoy. Trois colonnes de l'armée du duc d'Yorck, après avoir passé la Lys, se dirigèrent sur Cassel, Hondscoote et Furnes. Bergues fut investie le 20 août ; on commença de la bombarder; tout annonçait le dessein d'attaquer Dunkerque. Dès lors on apperçut dans la conduite des alliés une faute militaire, dont il était d'autant plus essentiel de profiter, que déjà on s'était occupé d'une diversion sur les places maritimes. Le camp de Cassel avait été augmenté. En se portant sur Bergues, Furnes et Dunkerque, les ennemis se trouvèrent engagés sur tous les points où la défense était la mieux disposée, et les moyens d'attaque les plus considérables. L'armée coalisée conservait encore de chaque côté la supériorité du nombre. Depuis Menin jusqu'à Dunkerque, le duc d'Yorck comptait sous ses drapeaux soixante mille combattants ; tandis que les Français pouvaient à peine leur en opposer plus de trente-six mille, en y comprenant même toutes les troupes du camp de la Madelaine.

Le duc d'Yorck, avec le gros de son armée, occupait tout le terrain entre les canaux de Bergues et de Dunkerque à Furnes. Son corps principal était aux dunes, entre le canal de Furnes et la mer. Sa position du côté du sud était couverte par les marais de la Moëre, et le canal de Bergues. Il avait établi à Hondscoote un camp d'observation de dix-huit mille hommes, dont les avant-postes occupaient tous les villages jusqu'à Herzeele et Hontkerque, en deçà du ruisseau de l'Iser. Le corps de l'armée agissante des Français était venu à Cassel, Stenvorde et Bailleul. Hoche, commandant à Dunkerque, établit un camp retranché devant Rosendaël ; élève en six jours, avec peu

de soldats, dix-huit cents toises de retranchements, sur des montagnes de sables; couvre le côté de l'Estrang par des abattis qui le rendent inabordable.

Dunkerque était encore soutenue par le camp de la Madelaine, près de Lille. Ce camp, presqu'entièrement composé de troupes de ligne, faisait face aux corps d'armée qui occupaient Menin. Sa position rendait très-hasardée celle des Anglais et des Hollandais, occupés du siége de Dunkerque. Les approches en étaient d'autant plus difficiles à faire et à garder, que les positions environnantes étaient peu faciles à conserver par l'armée assiégeante. La bataille des Dunes, gagnée au siècle précédent, par Turenne sur Condé, éloigna sans doute les généraux alliés du plan qui fut suivi alors.

Le duc d'Yorck, après avoir rassemblé son armée en avant de Furnes, marcha sur trois colonnes pour attaquer le camp de Giwelde, sur le front de Dunkerque. Une colonne marcha sur le front du canal de la grande Moëre; une autre longea la gauche du canal de Dunkerque; la colonne de droite, composée de la cavalerie, se porta à Hondscoote. Les deux premières colonnes, foudroyées, en arrivant, par l'artillerie du camp retranché, se retirèrent en arrière, et passèrent la nuit campées sur deux lignes. Cependant Giwelde fut évacué, par les Français, dans la nuit du 23 au 24 août, et le lendemain le fort de Liferinchouck fut tourné par le général autrichien Werneck, et attaqué de front par l'avant-garde ennemie, et un corps de cavalerie. Les Français, obligés d'en sortir, furent poursuivis jusque sous les murs de Dunkerque. L'armée ennemie campa entre Tetenghen et Rosendael. Le général Freitag, avec les troupes hanovriennes, formait la gauche. Vers neuf heures du matin la garnison de Dunkerque fit une sortie vigoureuse; elle se trouva soutenue, dans cette attaque, par quelques frégates et des batteries flottantes longeant la côte, qui canonnaient le flanc droit de l'armée combinée. Le comte d'Alton fut tué vers la fin de cette attaque. Après deux heures de combat les Français rentrèrent dans le chemin couvert; et l'armée combinée, s'approchant de la place, tira sa ligne de circonvallation sous un feu très-vif, et commença les travaux du siége. Dunkerque fut sommée le même jour par le duc d'Yorck. Le 26 août, l'ennemi en tenta vainement l'escalade;

il y eut plusieurs combats encore assez insignifiants, où des postes furent tour à tour enlevés et repris. Le 2 septembre, le maréchal Freitag s'empara de Ledrenghen entre Cassel et Bergues. Les Français attaquèrent Roncq, et furent repoussés. Cependant le général Houchard avait pris toutes les mesures nécessaires pour faire lever le blocus de Bergues et le siége de Dunkerque. Des renforts étaient entrés dans cette ville; le camp de Mont-Cassel avait reçu dix mille hommes. Ainsi Houchard se trouvait à la tête de vingt mille Français pour attaquer l'armée combinée, forte de plus de cinquante mille hommes, dispersés tellement que l'on ne devait pas compter sur une bataille rangée pour les vaincre, mais sur une suite de mouvements et de combats qui durèrent en effet trois jours, et dont le dernier fut décisif.

Le duc d'Yorck occupait tout le terrain entre les canaux de Bergues et de Dunkerque à Furnes. Son corps principal était aux dunes, entre le canal de Furnes et la mer. Sa position était couverte, du côté du sud, par les marais de la Moëre, et le canal de Bergues. Il avait établi à Hondscoote un camp d'observation de dix-huit mille hommes, dont les avant-postes occupaient tout le terrain entre Herzeele et Hontkerque, en avant du ruisseau de l'Iser. Le corps d'armée des Français destinés à agir, était venu à Cassel, Stenworde et Bailleul.

Au point du jour du 6 septembre les Français partirent de ces divers endroits, et forcèrent successivement tous les avant-postes de l'armée anglaise en deçà de Hondscoote. L'avant-garde aux ordres du général Hédouville s'empara de Popéringue, repoussa les Autrichiens à Wlæmertingh; une partie de cette colonne se dirigea ensuite sur Rousbruge. En même temps le général Vandamme repoussa l'ennemi de Reningelst; le général Collaud s'emparait de Vaetom, et le général Houchard, attaquant le centre des ennemis, les battait dans Hontkerque. Le général Collaud, renforcé par des troupes détachées de Popéringue, repoussait successivement l'ennemi des bois de Saint-Six, de Proven, de Rousbruge. L'attaque d'Herzèele fut entreprise en même temps que celle d'Hontkerque par les troupes du général Jourdan, qui en chassèrent bientôt les coalisés, et en furent ensuite chassées elles-mêmes; mais elle revinrent à la charge, reprirent ce poste, et se joignirent aux soldats commandés par Houchard en personne, avec lesquels il passa

l'Iser pour attaquer Bambecke et Custrade. Après un combat long-temps douteux, Bambecke fut emporté de même que Custrade, et l'ennemi rétrograda sur tous les points de sa ligne. Le général Falkenhausen s'arrêta à Rexpoëde pour couvrir et protéger la retraite; mais il ne tarda pas lui-même d'être forcé de se retirer sur Hondscoote, et d'abandonner ce village aux Français, qui espéraient pouvoir le tenir pendant la nuit. Cependant, vers les huit heures du soir, le maréchal de Freitag vint attaquer; la cavalerie française culbuta alors la tête des colonnes ennemies. Le maréchal de Freitag et le prince Adolphe d'Angleterre, blessés l'un et l'autre, furent faits prisonniers; mais le colonel Milius, avec les gardes hanovriennes à pied, chargea la cavalerie, la repoussa et délivra le prince Adolphe. Quelques heures après, le général Sporcken rattaqua Rexpoëde, entra dans le village, dégagea le maréchal de Freitag, et se retira ensuite sur Hondscoote, tandis que le général Houchard faisait lui-même sa retraite à Bambecke, laissant le général Jourdan dans Rexpoëde. Ce mouvement rétrograde fait sans être concerté, fut reproché à Houchard, comme une trahison; il ne prouva que son incapacité pour commander en chef.

Les troupes, fatiguées de deux jours de combat, manquaient de subsistances; Houchard voulut borner là ses succès. Cette incertitude donna une nouvelle preuve de son peu de talent et de son défaut de jugement, car son but était de faire lever le blocus de Bergues et le siége de Dunkerque. Les généraux et les représentants-commissaires, qui, dans toutes les occasions, se montrèrent à la tête des troupes dans les attaques, pressèrent tellement Houchard de marcher en avant, et de compléter son succès, qu'il se détermina à donner l'ordre du combat. Déjà le général Vandamme, à la tête de quelque infanterie légère, avait attaqué à Hondscoote les postes avancés de l'ennemi; ce pays est une plaine unie sans aucun mouvement de terrain qui se prête aux manœuvres. Le nombre ou la valeur devaient seuls décider dans un pays coupé de haies et de canaux où tous les obstacles sont en faveur de celui qui se défend; de part et d'autre on comptait moins de vingt mille hommes : la victoire devait donc être dans cette journée le prix de la bravoure. L'action s'engagea par un feu d'artillerie et de mousqueterie également bien soutenu. Le général Leclaire,

sorti de Bergues, et longeant le canal, conduisit avec une partie de la garnison la gendarmerie à pied de Paris. Ce corps, dont l'indiscipline et la mutinerie avaient souvent excité les plaintes des généraux, détermina par sa bravoure le succès de cette journée; il attaque les retranchements des coalisés. Deux fois il est repoussé; mais il se rallie, retourne au combat avec une résolution et une bravoure auxquelles rien ne peut résister, et il emporte les retranchements ennemis. Les Anglais reculent, font retraite; Houchard ne donne aucun ordre de les poursuivre, ce qui devient contre lui un nouveau grief. Dans cette bataille, le sixième régiment de cavalerie était rangé derrière des lignes d'infanterie. On demande des cavaliers de bonne volonté pour porter des cartouches à nos bataillons, qui s'avançaient sur les redoutes; Mandement s'offre le premier, se porte au galop sur les volontaires, et leur crie: *Camarades! avez-vous besoin de cartouches? — Non*, lui répondent ces braves, *nous tirerons sur l'ennemi à l'arme blanche*. Ces mots énergiques peignent à eux-seuls la manière de combattre de cette période de la révolution, et la cause première de nos succès. En se retirant, ce cavalier apperçoit dans un pré huit ou dix soldats qui gardaient un drapeau, les prend pour des Français, marche vers eux avec sécurité, et s'écrie en avant d'une haie épaisse: *Amis! voilà des cartouches. — Apportez*. Mandement franchit la haie; il était entouré, quand il reconnut son erreur. *Rends-toi!* lui disent-ils en saisissant les rênes de son cheval, et s'emparant du passage. Ce cavalier, feignant de céder, jète à leurs pieds le sac de cartouches; aussitôt les soldats ennemis lâchent les rênes pour les ramasser. Mandement tire son sabre, frappe de toutes parts, enlève le drapeau, et se fait jour à travers la haie. A peu de distance, il est entouré par le régiment ennemi; il le traverse au milieu du feu et des baïonnettes. Arrêté dans sa course lorsqu'il est parvenu à l'extrémité, il le repasse une seconde fois sans se laisser ravir son drapeau, distingue le colonel, tombe sur lui à coups de sabre, en s'écriant: *Voilà la cavalerie qui s'avance pour vous charger*. A peine a-t-il prononcé ces mots, que l'ennemi, croyant voir au milieu de ses rangs toute la cavalerie française, met bas les armes, et prend la fuite. Mandement jète son drapeau, et entraîne le colonel, dont la prise achève la déroute du régiment.

La garnison de Dunkerque fit des sorties chacun de ces trois jours; elle ne put réussir à entamer les lignes anglaises, mais ces sorties empêchèrent le duc d'Yorck de pouvoir envoyer des secours efficaces au maréchal Freitag : il fut même bientôt obligé de rappeler à lui toutes ses troupes au premier bruit de l'attaque d'Hondscoote. L'occupation de ce poste par les Français rendait la position des Anglais insoutenable; ils étaient dépassés : à leur gauche, les Français étaient plus près qu'eux de Furnes. La Grande-Moër, qui, au temps de Turenne était une lagune profonde, impraticable, n'est aujourd'hui qu'un marais qui donne plusieurs débouchés sur l'Estrang, où campait l'armée anglaise; un retard de quelques heures et l'occupation de Furnes par les Français pouvait enfermer cette armée, et ne lui laisser d'autre passage que les Fourches-Caudines. Le siége fut levé avec une telle précipitation, que toute l'artillerie demeura abandonnée. La garnison de Dunkerque, sortant le neuf au matin, ne trouva plus d'ennemis, s'empara de cinquante-deux pièces de gros calibre, du bagage et des munitions qui avaient été abandonnées. On reprocha au général Houchard de n'avoir su ni vaincre, ni profiter de la victoire; le courage des soldats et la bravoure des généraux divisionnaires commandèrent les succès. On prétendit que si, au lieu d'attaquer de front tous les postes du maréchal de Freitag, il s'était porté en masse sur sa droite, et avait gagné Rousbruge pour venir se former sur Rexpoëde, comme il le fit avec un seul corps détaché, le maréchal ainsi coupé aurait été perdu. S'il eût aussi rapidement marché sur Furnes, après la bataille de Hondscoote, il eût coupé dans sa retraite l'armée qui assiégeait Furnes. Les suites de cette victoire changèrent entièrement la face des affaires, décidèrent du sort de la campagne, et commencèrent les étonnants succès qui couronnèrent l'année suivante. Dans ce moment la fortune rappelée changea de parti, et les armées françaises reportèrent sur le territoire ennemi la terreur dont, pendant quelques instants, elles avaient été frappées. 7, 8 *et* 9 *septembre* 1793.

HOOGLAND (*bataille navale d'*). Une escadre russe, commandée par l'amiral Greig, mit à la voile dans les premiers jours de juillet 1788; elle ne tarda pas de rencontrer

une flotte suédoise vers Hoogland dans la Baltique. La victoire demeura aux Russes, quoiqu'il n'y eût dans leur flotte que huit vaisseaux qui combattirent vaillamment; ils y perdirent un vaisseau de 74, mais ils en prirent un de même force aux Suédois, et leur en brûlèrent aussi un autre. Il y eut plusieurs capitaines dans l'une et l'autre escadre qui ne firent pas leur devoir, mais les officiers suédois ne furent pas punis aussi sévèrement que les officiers russes. Deux capitaines furent condamnés à mort, un autre dégradé; l'impératrice leur fit grâce, et Potemkin les employa sur la Mer-Noire. 17 *juillet* 1788.

HOOGLÈDE (*bataille de*). Le général Pichegru, ayant pris Courtrai, se décida de faire une fausse attaque sur Ypres, dans l'espérance d'attirer sur ce point le général Clairfait à une affaire décisive. Le général Moreau est chargé de l'armée de siége; l'armée d'observation, confiée au gégénéral Souham, campe entre Paschendaël et Languemarck, faisant face à Rousselaër et Thielt. Attiré par cette attaque, Clairfait quitte sa position de Thielt, s'avance à Rousselaër et Hooglède. On apprend que Clairfait attend des renforts pour attaquer. Pichegru, résolu de le prévenir, ordonne à l'armée d'observation de se mettre en mouvement le 10 juin 1794. L'attaque est retardée; les troupes parties de Courtrai, s'étant trompées de chemin, ne purent exécuter ponctuellement leurs ordres. Ce contre-temps n'empêcha pas les Français de repousser les Autrichiens, déconcertés par la nouvelle manière de se battre des Républicains; ils furent obligés de se retirer en désordre sur Thielt, et d'occuper leurs positions à Rousselaër. Dans cette époque, une affaire était souvent décidée avant que les bataillons de ligne en vinssent aux mains. L'infanterie légère, comme les vélites des légions romaines, se dispersait homme par homme, ce que l'on nommait techniquement des *tirailleurs*. Là chaque soldat, choisissant sa place, et livré à son intelligence personnelle, devenait pour le moment son propre guide; entraîné par le courage ou excité par l'émulation, chacun se portait à l'envi en avant, et harcelait avec ardeur l'ennemi, déconcerté de ce genre meurtrier d'attaque. En effet, chaque tirailleur dirigeait mieux son feu sur une masse serrée, et offrait moins de prise à celui de cette masse moins mobile,

moins agissante, et n'obéissant qu'au commandement. Dans ce genre de guerre, l'intelligence personnelle du soldat se déployait et se formait tous les jours. Au moment d'une attaque, on voyait les tirailleurs se porter d'eux-mêmes aux places qu'un pli de terrain, une élévation, un couvert, rendait avantageuses à occuper; toujours prompts à s'entr'aider l'un l'autre, s'appeler, s'avertir, se diriger mutuellement, se porter d'eux-mêmes pour agir de concert, et faire un effort sur un point; s'honorer entre eux du nom de braves, et souvent reporter au corps dont ils faisaient partie les actions particulières que l'on voulait récompenser. Tous les bataillons d'infanterie étant successivement employés à ce genre d'attaque, les avant-postes étaient souvent relevés par des troupes fraîches, tandis que les ennemis, et surtout les Autrichiens, n'ayant que des troupes irrégulières employées à ce genre de service hors de la ligne, les laissaient aux prises avec l'ennemi, sans même les soutenir, leur méthode n'admettant pas ce double emploi des hommes. Dans les succès au contraire les bataillons d'infanterie légère, toujours soutenus à mesure qu'ils gagnaient du terrain, s'avançaient avec confiance; et, certains d'être reçus et couverts dans leur retraite, ils ne craignaient jamais de s'engager trop avant. Cette guerre de détail, conforme au génie national, fut une des causes premières des succès; l'officier montrait aussi une constance et une patience dans les travaux guerriers bien différentes de la légèreté continuellement reprochée à la nation; ils acquirent bientôt la science militaire dont une éducation soignée dans un grand nombre facilita singulièrement le développement parmi des hommes habitués à l'exactitude mathématique dans leurs opérations et leur système.

Le général Clairfait, ayant reçu des renforts, voulut prendre sa revanche trois jours après, en attaquant les Français à Roüsselaër. Ayant l'initiative de l'attaque, il s'attendait aux plus grands succès; il crut même un instant avoir remporté la victoire, ayant mis en déroute au premier choc l'aile droite du général Souham; mais le général Magdonald lui fit bientôt perdre cet espoir. Découvert sur sa droite, attaqué de front et de flanc, Magdonald aurait été certainement entraîné sans sa contenance fière, sa bravoure et le bon exemple qu'il donna aux soldats. Ils soutinrent les efforts de

l'ennemi avec une telle opiniâtreté, qu'ils donnèrent le temps au général de Winther de venir à leur secours. Ces deux corps réunis se battirent avec tant d'acharnement, qu'ils forcèrent enfin les Autrichiens de se retirer et de reprendre leur position de Thielt. Ce combat très-sanglant fut un des plus décisifs; il rendit les Français maîtres de la West-Flandres, et fut l'époque de leurs succès non interrompus sur toute cette frontière. Une demi-brigade française était postée à côté du chemin qui conduit de Rousselaër à Hooglède. Le régiment de Latour arrive par cette route, couvert de ses manteaux; le chef de cette demi-brigade crut que c'était un parti de notre cavalerie, il s'écrie : *Attendez, je crois qu'ils sont des nôtres*. Le commandant des dragons répond : *Oui, nous sommes des vôtres; mais vous êtes là dans une vilaine position : vous allez avoir sur le corps toute l'armée ennemie. Si vous m'en croyez, vous changerez de place*. En disant ces mots, il laisse entrevoir son uniforme. Le chef de brigade ordonne à l'instant de faire feu; à la première décharge, un escadron tout entier demeure sur la place : le chemin est encombré par les cadavres des hommes et des chevaux. Durant cette guerre, on vit souvent la cavalerie ennemie charger au galop l'infanterie française; le premier rang faisait sa décharge, et présentait la baïonnette; le second et le troisième faisaient un feu soutenu. La cavalerie ennemie, reçue avec une telle fermeté, ne manquait jamais de fuir tout aussi rapidement qu'elle avait chargé. 10 *et* 15 *juin* 1794.

HOTERAGE (*bataille d'*). Genlis, seigneur français, agent principal des Huguenots dans les Pays-Bas, vint à bout, en 1572, de rassembler promptement en France un corps de six à sept mille hommes de cavalerie et d'infanterie, avec lequel il marcha au secours du comte Louis de Nassau, assiégé dans Mons par l'armée du roi d'Espagne. Frédéric de Tolède, apprenant que ce capitaine commençait à déboucher du château d'Hoterage, s'avance aussitôt, et faisant attaquer son avant-garde, l'oblige de s'éloigner du bois et du château. Les Français formèrent deux gros bataillons de leur infanterie, et les appuyèrent de leur cavalerie suivant que la position du bois le pouvait permettre. L'infanterie espagnole fut également rangée en deux corps. L'affaire dura peu. Le désordre se mit bientôt parmi les

Français, qui ne s'attendaient pas à se battre. Ils furent enfoncés, perdirent deux mille hommes, leurs drapeaux furent enlevés, et Genlis fait prisonnier; les paysans tombèrent sur les vaincus, dont il ne s'échappa qu'un petit nombre, désormais hors d'état de pouvoir être utile au parti protestant. L'armée royale souffrit peu dans ce combat, livré le 19 *juillet* 1572.

HUDSON (*expédition dans la baie d'*). Le gouvernement français voulant, en 1782, porter un coup funeste au commerce de pelleterie des Anglais dans le nord de l'Amérique, résolut de ruiner leurs établissements dans la baie d'Hudson. Le plus difficile était de les atteindre dans ces contrées sauvages devant lesquelles les glaces semblaient former une impénétrable barrière. Il fallait, pour commander cette expédition, un marin aussi habile qu'intrépide. M. de la Pérouse est choisi. Il part du Cap-Français, le 31 mai, sur *le Sceptre*, vaisseau de 74, accompagné des frégates *l'Astrée* et *l'Engageante*, de 36 canons; à leurs bords sont trois cents hommes de troupes de terre; on y compte quarante artilleurs; M. de Rostaing commande ce détachement; on embarque quatre pièces de campagne, deux mortiers et des bombes. Le 17 juillet, M. de la Pérouse prend connaissance de l'île de la Résolution, et se trouve environné d'obstacles de tous genres; à peine eut-il navigué vingt lieues dans la baie d'Hudson, que ses vaisseaux, enveloppés par une brume épaisse, se trouvèrent pendant plusieurs jours pris dans les glaces, qui les endommagèrent beaucoup. Les Français apperçurent le Cap-Washington le 30 juillet; à cette vue, M. de la Pérouse se flatta d'avoir vaincu les plus grandes difficultés et d'arriver promptement au fort du prince de Galles. Il n'y avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux de quitter ces mers glaciales dans les premiers jours de septembre; mais son impatience fut mise à une nouvelle épreuve. Depuis trois jours il commençait à naviguer en sûreté dans la baie d'Hudson, quand il fut enveloppé, le 3 août, dans une brume épaisse, et environné de glaçons qui le forcèrent de mettre en panne. Lorsque le brouillard se dissipa, ses trois bâtiments se trouvèrent enclavés dans des glaces qui s'étendaient à perte de vue. M. de la Pérouse crut son expédition manquée, et se disposait à renvoyer

son vaisseau et une de ses frégates aux îles du Vent, quand le banc de glace dans lequel il était engagé s'éclaircissant un peu, il se détermina à le franchir à force de voiles, quelques risques que pussent courir ses bâtiments; il fut assez heureux pour y parvenir. Il découvrit, le 8 août, le fort du prince de Galles. On reconnut que les vaisseaux pourraient s'en approcher de fort près, et que *le Sceptre*, en s'embossant, pourrait facilement réduire le fort du prince de Galles. Les chaloupes se mirent en mouvement à deux heures du matin, et les troupes débarquèrent sans obstacle à trois quarts de lieues du fort. M. de Rostaing s'en approcha à portée du canon, et voyant que les ennemis ne faisaient aucun mouvement, il les envoya sommer de se rendre; ils ne firent aucune difficulté : le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion. La Pérouse fit brûler cet établissement. Il se porta ensuite vers le fort d'Yorck, y éprouva des coups de vents terribles; ses troupes débarquèrent dans la vase, y enfoncèrent jusqu'aux genoux; ne trouvant aucun chemin pour parvenir du point de leur débarquement au fort, on en traça un à la boussole. Le fort d'Yorck se rendit également à la première sommation; il fut aussi brûlé. Ayant rempli cette mission difficile, la Pérouse s'éloigna d'une mer où il avait couru les plus grands dangers, pour aller entreprendre un voyage autour du Monde, où il devait couronner sa gloire et terminer son honorable carrière 1782.

HULST (*siéges de*). 1. Le prince Maurice de Nassau forma, en 1591, le siége de Hulst, que sa situation rendait intéressante pour lui, parce qu'elle commandait tout le territoire voisin.

2. L'archiduc Albert vint l'investir, en 1596, avec une forte armée. Dans ses murs était une garnison de deux mille sept cents hommes, commandés par le comte de Solm. Il fit attaquer les forts voisins, et parvint à les emporter avec beaucoup d'efforts. On s'attacha surtout à pousser les travaux de la tranchée vers l'endroit où la ville était défendue par trois cavaliers et un ravelin très-élevé, d'où l'on foudroyait les assiégeants. Le baron de Rosne, connu par son extrême valeur, eut la tête emportée par un boulet parti du cavalier au moment où il concertait quelque nouvelle attaque. Le comte de Varas lui succéda dans la direction

du siége; il établit une forte batterie qui foudroyait tous ses ouvrages. On combla le fossé. Les Espagnols montèrent à l'assaut, qui réussit. On chemina lentement à la sape et à la mine pour détruire les remparts, et l'on combla les fossés profonds qui en défendaient l'accès; mais il en coûta bien du sang. L'artillerie des Hollandais tonnait à coups pressés; elle lançait de toutes parts la mort. Des grenades, éclatant trois à quatre fois, immolaient une foule de victimes. Les royalistes parvinrent cependant à se loger au pied des remparts; mais après un combat sanglant, durant lequel, dit Grotius, les combattants, placés sur un terrain extrêmement en pente, que le sang des morts et des blessés rendait encore plus glissant, se formaient un point d'appui des membres encore palpitants de leurs camarades, pour se soutenir et porter plus sûrement des coups mortels à leurs ennemis. On se disposait à un dernier assaut, quand l'archiduc, ayant appris que l'ennemi s'était couvert derrière ses remparts, d'une bonne coupure, que la brèche était minée, et que le projet des assiégés était de faire sauter les assaillants lorsqu'ils s'y seraient établis, fit retarder l'assaut de quelques jours, jusqu'à ce qu'on eût contreminé le terrain. Le comte de Solm, regardant toute résistance ultérieure comme superflue, proposa à l'archiduc de se rendre. On accorda aux habitants de Hulst une capitulation honorable. Cette conquête coûta aux Espagnols plus de trois mille hommes. *Du 3 juillet au* 18 *août* 1596.

3. Un détachement français bloqua la ville d'Hulst, en 1747. Son gouverneur n'osa pas résister contre une armée française victorieuse; une garnison de dix-huit cents hommes abandonna cette ville après la plus honorable capitulation, le 11 *mai*.

4. Hulst tomba au pouvoir des Français, le 26 octobre 1794, au moment où ils s'avancèrent triomphants dans la Flandre maritime.

HUNDSMARCK (*combat de*). Toujours modéré au milieu de la victoire, le général Bonaparte, vainqueur de la maison d'Autriche en Italie, parvient à Clagenfurth, où il offre généreusement la paix à l'empereur. L'orgueil de la maison de Lorraine n'était pas encore assez humilié pour consentir à reconnaître la France, et à lui céder d'antiques

domaines pour prix de la paix. Elle avait encore quelques vieilles bandes, venues récemment du Rhin, à opposer à Bonaparte, et pouvait trouver quelques ressources dans le génie du prince Charles, ou dans sa réunion avec le général Sporck dans les gorges de la Carinthie. Elle dédaigne donc ces offres pacifiques, et provoque les Français à de nouveaux combats. L'audace et la valeur étaient près de toucher l'olive de la paix pour prix de la victoire; les braves de l'armée d'Italie devaient se surpasser eux-mêmes dans les combats qui allaient se livrer. Le signal est donné; Joubert force les gorges d'Inspruck. Masséna, à la division de l'avant-garde, rencontre les Autrichiens entre Freisach et Neumarck dans des gorges serrées, hérissées de canons; les Impériaux sont culbutés dans toutes les positions qu'ils veulent conserver. Les Français les poursuivent avec une telle vivacité, que le prince Charles est obligé de faire revenir de son corps de bataille huit bataillons de grenadiers, les mêmes qui avaient pris Kelh, et qui étaient dans ce moment le dernier espoir de l'armée autrichienne. La deuxième d'infanterie légère, toujours distinguée par son courage, ne ralentit pas son mouvement d'un seul instant; elle se jète sur leurs flancs de droite et de gauche, tandis que le général Masséna faisait mettre en colonne les grenadiers de la dix-huitième et de la trente-deuxième pour refouler les Autrchiens. Le combat s'engage avec fureur; c'était l'élite de l'armée autrichienne contre les vieux soldats français d'Italie. La position des Impériaux était superbe, hérissée de canons; mais elle retarda seulement de quelques instants la défaite de cette arrière-garde. Les grenadiers autrichiens, mis dans une déroute complète, laissèrent le champ de bataille couvert de morts, et cinq à six cents prisonniers. L'ennemi profita de la nuit pour filer; mais toujours poursuivi par les Français, il entra au point du jour dans Neumarck. On y trouva quatre mille quintaux de farines, une grande quantité d'eau-de-vie et d'avoine, reste des immenses magasins brûlés par l'ennemi.

Le lendemain le quartier-général de Bonaparte se porta sur Scheifling, d'où il empêcha toute jonction entre le prince Charles et la colonne du général Sporck. Cependant l'avant-garde continuait à se porter en avant à marches forcées; prête d'arriver à Hundsmarck, l'arrière-garde

ennemie voulut lui disputer sa couchée. On y voyait ce jour là quatre régiments venant du Rhin ; la deuxième légère était encore d'avant-garde. Après une heure de combat les Autrichiens furent mis en déroute, laissant six cents prisonniers et trois cents morts sur le champ de bataille. Les troupes françaises mangèrent encore ce soir là les vivres préparées pour les Autrichiens, et burent leur eau-de-vie. Découragés par une suite de revers, les Allemands parurent décidés à la retraite la plus rapide, et même à ne plus engager d'affaires partielles. On s'empara de Murau, Kintenfeld et Judembourg. Par une manœuvre habile Bonaparte empêcha la jonction du général Sporck et du prince Charles, en avant de Vienne. Il n'avait plus devant lui qu'une armée de fuyards. On s'avance jusqu'à Léoben, à trente lieues de la capitale. Tous les couriers de l'archiduc y portent de nouveaux sujets d'alarmes. La cour fuit. La famille impériale va se disperser. Les volontaires sont découragés. La Hongrie épuisée n'a plus qu'une retraite à offrir à ses maîtres. Le vainqueur qui, peu de jours avant, avait offert la paix, voudra-t-il y consentir ? Les généraux autrichiens, Bellegarde et de Meerfeldt, se présentent aux avant-postes français. Bonaparte accorde d'abord, le 8 avril, une suspension d'armes de cinq jours. Des préliminaires de paix sont signés le 15, près de Léoben. L'Autriche, sur le penchant de sa ruine, souscrivit à l'abandon de la Lombardie, de la Belgique, et de toute la rive gauche du Rhin. Pendant près de deux années la guerre suspendit ses ravages sur le continent de l'Europe. La France goûta les douceurs de la paix à l'ombre des nombreux lauriers cueillis par le général Bonaparte dans les champs de l'Italie. 4 *au* 15 *avril* 1796.

HUNINGUE (*prise de*). Kelh ayant succombé sous les armes du prince Charles, les Français ne possédèrent plus d'autres fortifications sur la rive droite du Rhin, que la tête du pont de Huningue. En rentrant en France, Moreau en avait confié la défense au général Abattucci, jeune militaire distingué par des talents et une valeur peu commune. Ce poste était d'une extrême importance pour entrer en Allemagne, mais il se trouvait dans une position défavorable ; trois demi-brigades formaient sa garnison. Le prince de Furstemberg avait pour armée de siége,

treize bataillons et dix escadrons impériaux. Dans les premiers moments un coup de main aurait peut-être suffi pour emporter les faibles ouvrages d'Huningue, tandis que ses murailles n'étaient pas encore relevées. Huningue présentait d'ailleurs des avantages multipliés aux assiégeants. Elle consistait en un simple ouvrage à corne de peu d'étendue, placé dans une île du Rhin, séparée du territoire allemand par un simple canal de dix toises de largeur. Son front était entièrement dominé par un plateau plus élevé de quinze toises, dont l'artillerie devait faire un feu plongeant nécessairement sur les fortifications d'Huningue. Sur son flanc le Rhin formait rapidement un coude dont la convexité présentait aux assiégeants un emplacement commode pour diriger des feux capables de détruire le pont de communication entre la ville et le fort. De nombreuses batteries, situées sur la rive gauche du Rhin, au-dessus et au-dessous d'Huningue, formaient cependant un respectable rempart autour de ses fortifications. Arrivé devant cette place, le prince de Furstemberg employa d'abord près d'un mois à se retrancher sur le plateau d'Haltingen, puis il tira une excellente ligne de contrevallation, de la Viessen à la route de Fribourg; il l'arma de douze batteries, fit ensuite ouvrir plusieurs boyaux descendants de la crête de la colline dans la plaine. Ces chemins couverts conduisaient à quatre autres batteries, élevées le long du Rhin, destinées à submerger le pont d'Huningue, en le frappant latéralement. Pendant ces longs préparatifs, les Français perfectionnaient leurs ouvrages, plaçaient une lunette en avant du fort, l'armaient de deux petites flèches pour en augmenter la force, et foudroyaient continuellement les travaux des assiégeants par une vive canonnade. Quand les travaux du prince de Furstemberg furent terminés, il somma Abattucci de se rendre. Sa réponse fière fut digne d'un Français. Les batteries autrichiennes, démasquées tout à la fois, commencèrent aussitôt à jouer sur le pont et les ouvrages. Le pont fut très-endommagé dès le premier jour, mais on parvint à le réparer. La canonnade fut si terrible le 24 novembre, que l'on vit tout à la fois quatorze batteaux successifs submergés, le pont se rompre, et ses débris flotter au loin sur le Rhin, sans qu'il fût possible de le rétablir, tant le feu des Autrichiens avait de vivacité. Cette tête de pont ne se trouva plus dès lors

qu'un petit fort isolé, vis-à-vis d'Huningue. Cependant ce funeste événement n'altéra en rien le courage de la garnison. Pendant deux jours les Autrichiens demeurèrent dans l'inaction : mais c'était un calme trompeur, semblable à celui qui précède l'orage et le prépare. Une canonnade terrible recommence pendant toute la journée du 30. Six mille Autrichiens sortent de leurs retranchements vers onze heures du soir. A la faveur d'une nuit obscure ils se précipitent sur la lunette qui se trouvait sur le front de cette tête de pont ; ses flancs et sa face sont assaillies tout à la fois ; ils en arrachent les palissades, enfoncent toutes ses barrières, et escaladent ses remparts. On se bat longtemps corps à corps ; la mêlée est terrible. Les canonniers français, voyant que leur feu ne pouvait plus atteindre un ennemi qui se trouvait sous leurs murs, prènent des obus, en allument les fusées, et les roulent dans les fossés pour exterminer les Autrichiens. Malgré des prodiges de valeur, les assiégés, écrasés par le nombre, enveloppés de toutes parts, ne peuvent soutenir une attaque aussi vive. Entourés de feu, ils sont forcés de se retirer dans l'intérieur de l'ouvrage à corne, en abandonnant la lunette. Les Autrichiens veulent les suivre dans leur retraite, mais Abattucci, qui en défendait la barrière, rompt leurs efforts ; ils ne peuvent y pénétrer. La rentrée des Français est le signal d'un feu terrible dirigé contre l'intérieur de la lunette; ses parapets sont jonchés de morts et de blessés. La vivacité de cette exécution d'artillerie et de mousqueterie ne rallentit pas cependant l'ardeur des Autrichiens : malgré cet horrible carnage ils tentent de s'y loger. Abattucci voit leur projet, sent combien ils incommoderaient la tête du pont d'Huningue, veut profiter d'un mouvement d'hésitation qu'il a remarqué dans les troupes impériales, et surtout ne pas les laisser se fortifier et s'établir aussi près de lui. Sentir le besoin d'un généreux effort, et exécuter ce projet audacieux, est une même chose. A la tête de sa garnison, Abattucci sort du fort, se jète impétueusement sur les Autrichiens, et les chasse de cette fortification si valeureusement disputée. Les Français continuent de poursuivre leurs ennemis; mais leur jeune général Abattucci, toujours le premier au poste de l'honneur et du danger, est frappé d'un coup mortel. Sa colonne s'arrête et cesse de poursuivre les Autrichiens qui déjà comptaient dix-huit cents morts ou

blessés. Les Français rentrent victorieux dans Huningue, mais regrettant leur général, qui, ayant trouvé une mort digne de sa valeur, s'endormit couronné de lauriers au sein de la victoire. La patrie avait perdu un officier-général, qui, jeune encore, s'était singulièrement distingué par des talents et un courage héroïques. Quelques années après, Moreau fit élever un monument à la mémoire de ce guerrier qui s'était illustré, à l'armée de Rhin et Moselle, par de nobles exploits. Le général Dufour lui succéda dans le commandement d'Huningue. Il n'y eut depuis aucune action d'éclat; on admirait seulement chaque jour des troupes qui, depuis la rupture du pont, allaient s'enfermer dans un fort isolé, en traversant le Rhin, pendant la nuit, sur des bateaux de transports toujours foudroyés par le canon de l'ennemi, dès qu'il pouvait les appercevoir. C'était le seul moyen de relever cette garnison, et de la pourvoir de munitions et de vivres. La canonnade continua vivement de part et d'autre. Chacun perfectionna ses ouvrages; on augmenta les fortifications; on fit des sorties journalières, souvent heureuses. On enleva aux Autrichiens quatre pièces de canon. Lorsque Kehl eut succombé, le prince Charles fit amener devant Huningue de l'artillerie de siége de gros calibre. Quand on la vit prête de battre une tête de pont sans moyen de retraite, une plus longue résistance parut une témérité inutile qui exposerait à perdre trois mille hommes et trente-deux pièces de canon. On proposa aux Autrichiens d'évacuer Huningue. Ils y consentirent aux mêmes conditions qui avaient été exécutées à Kehl. Les Français eurent la faculté d'enlever, jusqu'au cinq février, l'artillerie et les munitions qui se trouvaient dans cette tête de pont, et ne laissèrent aux impériaux que quelques monceaux de terre sillonnée par les boulets, au lieu de fortifications. Telle fut la dernière action d'une campagne aussi brillante que glorieuse, où des Français s'avancèrent de victoire en victoire jusque dans le sein de l'Allemagne, puis rétrogradèrent, entourés d'ennemis, lorsque leur mouvement ne fut plus soutenu, et montrèrent en se retirant, la même intrépidité qu'ils avaient fait admirer dans leurs succès. 27 *octobre* 1796 *au* 5 *février* 1797.

HYDASPE (*bataille de l'*). Alexandre, s'avançant dans les Indes, rencontra Porus, le plus puissant monarque de

ces contrées, ayant son armée rangée en bataille de l'autre côté de l'Hydaspe. Pour l'atteindre il fallait qu'Alexandre passât ce fleuve, très-large et très-rapide. Voici le stratagème qu'il employa pour dérober la connaissance de ses mouvements aux ennemis, et pour leur faire prendre le change. Il laissa dans son camp Cratère et une grande partie de l'armée, avec ordre de faire beaucoup de bruit, dans le temps qu'on lui marquerait, afin de donner l'alarme aux Indiens, et leur faire croire qu'il se préparait à passer, ce qu'il ne ferait que lorsqu'il verrait Porus décampé avec ses éléphants, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteraient le passage d'un autre côté. Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée, tant infanterie que cavalerie, et, s'éloignant du bord pour n'être pas apperçu, il marcha la nuit vers une île située au milieu du fleuve, où il avait résolu de passer. Pour tromper plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avait laissé Cratère, qui était vis-à-vis de celui de Porus. Ses gardes du corps étaient rangés à l'entour, avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand roi. Il fit aussi prendre la robe royale à Attalus qui était à peu près de son âge, et lui ressemblait assez de taille et de visage, pour faire croire que le roi était en personne dans cet endroit, et ne songeait nullement à s'en éloigner. Il était près néanmoins d'entrer dans l'île, et il y passa dans des barques avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratère. Il survint tout à coup un furieux orage, qui semblait d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet rare du bonheur de ce prince, en faveur duquel les obstacles mêmes se changeaient en moyens et en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente, avec des vents impétueux, des éclairs et des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvait ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre aurait renoncé à l'entreprise; mais le péril même l'animait; d'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvraient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, et lui-même le premier fit partir la barque qui le portait. Alors il s'écria : *O Athéniens! croiriez-vous que je puisse m'exposer à de si grands dangers pour mériter vos louanges?*

Porus, instruit de ce passage, envoya son fils avec un

fort détachement pour combattre Alexandre. Ce jeune prince est vaincu et tué. Porus marche lui-même alors au devant du roi de Macédoine, avec toute son armée. Alexandre place une partie de sa cavalerie à la tête de son aile droite, et l'autre au dessous, l'étendant en demi-cercle dans la plaine. Il range de même son aile gauche en ligne courbe, la compose de sa phalange et de ses éléphants. Porus qui avait un grand nombre d'éléphants, se plaça sur le premier à gauche, et mit les autres sur la même ligne jusqu'à l'aile droite, à distance de cinquante pieds les uns des autres, et remplit les intervalles d'infanterie; en sorte que le tout paraissait comme une longue muraille, dont les éléphants formaient les tours, et l'infanterie les courtines qui menaient de l'une à l'autre. Alexandre ordonna que l'infanterie chargeât les ennemis, et lui-même, avec la cavalerie, fondit vivement sur eux, en cherchant en même temps à déborder leur droite. Porus, par un mouvement pareil, voulut empêcher Alexandre de faire ce qu'il projetait. Mais la marche lente des éléphants dérangea son ordre de bataille, et fit quantité de vides dans les rangs; les Macédoniens se firent jour à travers ces ouvertures, et obligèrent Porus à changer de position pour leur faire tête. Pendant ces mouvements, Alexandre, avec sa cavalerie, fit le tour de l'armée indienne, et la prit en queue. Les Macédoniens, serrant ainsi les ennemis des deux côtés, remportèrent une victoire complète. Vingt mille fantassins, et trois mille cavaliers demeurèrent sur la place. Porus plus intrépide que Darius se défendit en brave, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se rendit au vainqueur. Amené devant Alexandre, le monarque indien, dont la taille était de près de sept pieds, conservait son air majestueux et sa noble fierté jusque dans les fers. Alexandre lui demande comment il voulait être traité : *En roi*, répond Porus! — *Mais*, ajoute Alexandre, *ne me demandez-vous rien davantage?* — *Non; ce mot dit tout.* —*Je ferai ce que tu veux*, réplique Alexandre, *non à cause de toi, mais pour moi-même*. Le monarque macédonien sentit qu'un tel prince méritait son amitié; il lui rendit ses états, en y ajoutant de nouvelles provinces. Porus, aussi fidèle que magnanime, lui demeura soumis jusqu'à la mort. Cette bataille fut le terme de la vie de Bucéphale, ce cheval belliqueux, compagnon des travaux d'Alexandre. Ce monarque le pleura, et, pour perpétuer sa mémoire, fonda

une ville à laquelle il donna le nom de *Bucéphalie*. 327 *ans avant J. C.*

I

IAXARTE (*affaire du fleuve*). Alexandre avait fait bâtir une ville sur les bords du fleuve Iaxarte. Le roi des Scythes, qui habitait au-delà de ce fleuve, voyant que cette ville était un joug qu'on lui imposait, envoya de nombreuses troupes pour la démolir et en chasser les Macédoniens; il députa en même temps vers Alexandre des ambassadeurs au nombre de vingt, selon la coutume du pays, qui traversèrent le camp à cheval, demandant à parler au roi. Alexandre les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir. Ils furent long-temps à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment de ne pas trouver que sa taille répondît à sa grande renommée. Enfin, le plus ancien de la troupe prenant la parole, parla ainsi à Alexandre : « Si » les dieux t'avaient donné un corps proportionné à ton » ambition, tout l'univers serait trop petite pour toi. D'une » main tu toucherais l'Orient, et de l'autre l'Occident; » et non content de cela, tu voudrais suivre le soleil, et » savoir où il se cache; tel que tu es, tu ne laisses pas » d'aspirer où tu ne saurais atteindre. De l'Europe tu passes » dans l'Asie, et quand tu auras subjugué tout le genre » humain, tu feras la guerre aux rivières, aux forêts et » aux bêtes sauvages. Ne sais-tu pas que les grands arbres » sont long-temps à croître, et qu'il ne faut qu'une heure » pour les arracher; que le lion sert quelquefois de pâture » aux plus petits oiseaux; que le fer, malgré sa dureté, » est consumé par la rouille; qu'enfin il n'est rien de si » fort que les choses les plus faibles ne puissent détruire? » Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons » mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux » qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es et d'où tu » viens? Nous ne voulons ni obéir ni commander à per- » sonne, et, afin que tu n'ignore quels gens sont les

» Scythes, nous avons reçu du ciel, comme un riche
» présent, un joug de bœufs, un soc de charrue, une
» flèche, un javelot et une coupe; c'est de quoi nous nous
» servons et avec nos amis, et contre nos ennemis. A nos
» amis, nous leur donnons du blé provenu du travail de
» nos bœufs; avec eux nous offrons du vin aux dieux dans
» la coupe; et pour nos ennemis, nous les combattons de
» loin à coups de flèches, et de près avec le javelot; c'est
» avec quoi nous avons autrefois dompté les peuples les
» plus belliqueux, vaincu les rois les plus puissants, ra-
» vagé toute l'Asie, et pénétré jusques dans l'Egypte.
» Mais toi, qui te vantes de venir pous exterminer les
» voleurs, tu es toi-même le plus grand voleur de la
» terre; tu as pillé et saccagé toutes les nations que tu as
» vaincues; tu as pris la Lydie, envahi la Syrie, la Perse,
» la Bactriane; tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes, et tu
» viens ici pour nous enlever nos troupeaux. Tout ce que
» tu as ne sert qu'à te faire desirer plus ardemment ce
» que tu n'as pas. Ne vois-tu pas combien il y a de temps
» que les Bactriens t'arrêtent? Pendant que tu domptes
» ceux-ci, les Sogdiens se révoltent, et la victoire n'est
» pour toi qu'une semence de guerres. Passe seulement
» l'Iaxarte, et tu verras l'étendue de nos plaines. Tu as beau
» suivre les Scythes, je te défie de les atteindre. Notre
» pauvreté sera toujours plus agile que ton armée chargée
» des dépouilles de tant de nations; et quand tu nous
» croiras bien loin, tu nous verras tout d'un coup tomber
» sur ton camp, car c'est avec la même vitesse que nous
» poursuivons et que nous fuyons nos ennemis. J'apprends
» que les Grecs font passer en proverbe et en raillerie les
» solitudes des Scythes. Oui, nous aimons mieux nos de-
» serts que vos grandes villes et vos fertiles campagnes.
» Crois-moi, la fortune est glissante; tiens-la bien, de peur
» qu'elle ne t'échappe. Mets un frein à ton bonheur, si
» tu veux en demeurer maître. Si tu es un dieu, tu dois
» faire du bien aux mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils
» ont. Si tu n'es qu'un homme, songe toujours à ce que tu
» es. Ceux que tu laisseras en paix seront véritablement
» tes amis, parce que les plus fermes amitiés sont entre
» les personnes égales; et ceux-là sont estimés égaux,
» qui n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre.
» Mais ne t'imagine pas que ceux que tu auras vaincus

» puissent t'aimer ; il n'y a jamais d'amitié entre le maître
» et l'esclave, et une paix forcée est bientôt suivie de la
» guerre. Au reste, ne pense pas que les Scythes, pour
» contracter une alliance, fassent aucun serment ; ils n'ont
» point d'autre serment que de garder la foi sans la jurer.
» De telles précautions conviènent aux Grecs, qui signent
» les traités et appèlent les dieux à témoins. Pour nous,
» nous ne nous croyons religieux qu'autant que nous avons
» de bonne foi. Qui n'a pas de honte de manquer de parole
» aux hommes, ne craint point de tromper les dieux. Et
» de quoi te serviraient des amis à qui tu ne te fierais pas ?
» Considère que nous veillerons pour toi à la garde de l'Eu-
» rope et de l'Asie. Nous nous étendons jusqu'à la Thrace ;
» et la Thrace, à ce que l'on dit, confine à la Macédoine.
» Il ne s'en faut que la largeur de l'Iaxarte, que nous ne
» touchions à la Bactriane. Ainsi nous sommes tes voisins
» des deux côtés. Vois lequel tu aimes le mieux, de nous
» avoir pour amis ou pour ennemis. »

Alexandre congédie les Scythes, et se dispose à passer l'Iaxarte. Le trajet coûta beaucoup de peine aux troupes. Tout était capable de les rebuter; le trouble et la confusion, inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve qui entraînait tout, la vue d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé. Mais la présence du roi, qui était le premier à s'exposer aux plus grands périls, les leur faisait oublier pour eux-mêmes, et ne leur laissait de crainte que pour lui. A peine les Macédoniens eurent-ils pris terre, qu'ils marchèrent fièrement à l'ennemi, et l'accablèrent d'une grêle de traits. Les Scythes ne tinrent pas long-temps. La cavalerie macédonienne acheva de les rompre. On les poursuivit bien au-delà des bornes de Bacchus, qui étaient marquées par de grosses pierres et par de grands arbres dont les troncs étaient couverts de lierre. Les Macédoniens ne revinrent que sur le minuit, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, et fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cents chevaux qu'ils chassaient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers et près de cent fantassins, et il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'était point l'animosité, mais le desir de la gloire, qui lui avait mis les armes à la main contre un si vaillant peuple. Le bruit de cette victoire, et

encore plus la clémence du roi à l'égard des vaincus, relevèrent extrêmement sa réputation. De toute la Scythie arrivèrent une foule d'ambassadeurs qui vinrent faire hommage au roi de Macédoine, et se soumettre, comme toute l'Asie, à son redoutable empire. 328 *ans avant J. C.*

ICHENHAUSEN (*affaire d'*). Immédiatement avant le passage du Lech, le général Grenier s'empara de Guntzbourg, après une action extrêmement brillante à Ickenhausen. Claude Collin, fusilier de la seizième demi-brigade, envoyé en tirailleur, y est chargé par deux chasseurs autrichiens; son fusil fait deux fois long feu; armé de sa seule baïonnette, il met ses ennemis hors de combat; les Autrichiens sont repoussés. *juin* 1800.

ICHNÉE (*bataille d'*). L'avidité de Crassus lui fit entreprendre la guerre contre les Parthes, et sa présomption entrevoir une victoire facile sur un peuple qu'il regardait peu habile au maniement des armes. L'arrivée soudaine d'un grand nombre de Parthes le fit changer d'avis; mais reprenant bientôt son premier caractère, il voulut, malgré son questeur Cassius, entamer le combat. Le Suréna ou général des Parthes, pour masquer ses forces, ne présenta que des bataillons de peu de front, mais chacun d'eux était des têtes de colonnes immenses; leurs armes étaient couvertes de cuirs, pour empêcher qu'on ne les vît briller. Les Romains, honteux d'avoir redouté des ennemis si méprisables, revinrent de leur première terreur. Mais lorsque le Suréna donna le signal, la plaine retentit du son des clochettes mêlées au bruit des tambours; les Parthes se dépouillèrent des sarrauts qui couvraient leurs armes; les hommes et les chevaux parurent resplendissants de fer et d'acier. Un tel spectacle ne donna pas moins d'épouvante aux Romains, que le son des instruments guerriers des Parthes. Crassus détache ses troupes légères; accueillies par une grêle de traits, elles n'allèrent pas loin, se replièrent sur les légions, et jetèrent l'épouvante dans leurs rangs. Les Parthes s'avancent, mais si serrés, que tous leurs coups portent sur leurs ennemis. Tous les mouvements leur devenaient également funestes contre des soldats habitués à lancer leurs flèches en arrière comme en avant. S'ils demeuraient fermes, les Romains étaient accablés sans

pouvoir même se venger ; s'ils s'avançaient, les Parthes fuyaient, et dans leur fuite les atteignaient encore. Dans cette extrémité, le fils de Crassus, jeune homme plein de valeur, s'élance avec impétuosité dans les rangs ennemis, les enfonce dès le premier choc à la tête de deux ou trois mille braves ; mais ce peloton est bientôt le but sur lequel fondent tous les traits. Enveloppé de toutes parts, le fils de Crassus n'apperçoit aucun moyen de se faire jour ; la mort frappe tous ses soldats. De peur de tomber vivant dans les mains des Parthes, il se fit tuer par son écuyer. Les Parthes lui coupent la tête, et la montrent comme un trophée à la tête du camp des Romains. Vingt mille avaient péri dans le combat, dix mille étaient prisonniers ; Crassus se montre, dans ce moment, digne de l'ancienne Rome ; il parcourt les rangs, invite ses soldats au courage. *Romains*, leur dit-il, *la mort de mon fils est le malheur d'un particulier ; cette perte me regarde seul, et je m'en console en pensant que ceux qui lui survivent, peuvent, par leur courage, sauver encore la République.* Aigris par leur défaite, irrités par les mauvaises dispositions de leurs généraux, ses soldats forcèrent Crassus de se rendre à une conférence que lui proposait le général ennemi, dont tous les préparatifs semblaient indiquer une trahison. Malgré ces tristes présages, le consul s'y rendit ; mais, en partant, il dit à ceux qui l'entouraient : *Dans quelque lieu que la fortune vous conduise, dites partout que Crassus a péri trompé par ses ennemis, et non pas livré par ses soldats.* En arrivant au lieu de la conférence, ses pressentiments se confirment ; il voit des ennemis armés pour le saisir, et non des hommes prêts à traiter avec lui ; il se met en défense, et il périt les armes à la main. Les Parthes lui coupent la tête, la portent à Orode leur roi, qui fait couler de l'or fondu dans sa bouche en prononçant ces mots : *Rassasie-toi d'un métal dont ton cœur fut insatiable.* Les restes des Romains s'échappèrent pendant la nuit, mais la plus grande partie tomba sous le fer du Suréna. 53 *ans avant J. C.*

IGLAW (*prises d'*). 1. Un simple détachement envoyé par le roi de Prusse pour former le blocus d'Jglaw, ville de Moravie aux confins de la Bohême, suffit pour déterminer la garnison autrichienne à évacuer cette place. Les

Prussiens, victorieux sans combat, en prirent possession le 14 février 1742.

2. Le maréchal Bernadotte occupa Iglaw dans le mois de novembre 1805, et poussa des partis dans la Bohême. Le général bavarois Wreeden y prit une compagnie entière d'artillerie autrichienne, et s'empara de magasins considérables et de nombreux bagages, tandis que l'adjudant-commandant Maison faisait trois cent cinquante Autrichiens prisonniers sur la route d'Iglaw à Brunn.

ILLER (*passage et combat de l'*). Moreau, desirant engager les Autrichiens à quitter leurs positions devant Ulm, fit faire à l'armée du Rhin, au mois de mai 1800, plusieurs mouvements en avant de l'Iller. Il en fit avancer l'aile droite jusqu'à Augsbourg. Lecourbe y entra le 28 mai 1800. Cette armée se trouva donc la droite appuyée au Lech, vers Augsbourg et Landsberg, la gauche à l'Iller, ayant une division sur l'autre rive de cette rivière. Elle garda cette position jusqu'au 3 juin, où l'ennemi fit une forte reconnaissance sur la rive gauche de l'Iller, qui indiqua l'intention d'attaquer cette division. Moreau ordonne donc à son aile droite de se resserrer sur sa gauche ; elle se place sur la Wertach, laissant des détachements à Augsbourg et Landsberg. Le lendemain, Moreau resserra encore davantage son armée, pour concentrer ses forces, évacua Augsbourg et Landsberg, et prit position entre la Guntz et la Kamlach, occupant Mendelheim. Pendant ces mouvements, les Impériaux, ayant réuni de grandes forces, attaquèrent, avec quarante mille hommes, la division française postée à la gauche de l'Iller, dont le général Richepanse avait le commandement. Ce général refusa sa gauche, appuya fortement sa droite, pour défendre les ponts, et, suivant ses ordres, combattit faiblement devant des forces supérieures, avant d'être soutenu. Dès le commencement de l'attaque sa division fut coupée en trois parties ; il fallut singulièrement d'audace pour n'être pas entamé par des forces extrêmement disproportionnées. En même temps sa brigade de droite, commandée par le général Sahuc, fut vivement attaquée. Le général Ney se porta rapidement à son secours par le pont de Kilmintz ; l'ennemi fut repoussé jusqu'à Dittenheim, mais une forte colonne, débouchant

toute entière sur Kirchberg occupé seulement par deux bataillons, ils ne purent s'y maintenir. Il devenait d'autant plus instant d'y porter remède, que, par cette manœuvre, les Autrichiens se trouvaient au-delà du pont de Kilmintz. Le général Ney fit une contre-marche pour reprendre ce poste. Le général Bonnet, chargé de cette opération, y déploya une grande vigueur. Un bataillon de la quarante-huitième, formant la tête de la colonne, monta le plateau, et s'avança au pas de charge sans répondre au feu le plus vif de l'artillerie et de la mousqueterie. Les Autrichiens furent culbutés et resserrés dans une route à peine frayée au milieu des bois; ils y abandonnèrent leur artillerie, leurs caissons et douze cents prisonniers.

Le général Richepanse, qui avait été repoussé sur Guttenzell et Beuen, mais qui s'y était défendu avec une grande opiniâtreté, reprit alors l'offensive, força l'ennemi à la retraite et fit sept à huit cents prisonniers. Cette journée fut glorieuse; car deux divisions y résistèrent seules à toute l'armée autrichienne, firent deux mille prisonniers, et enlevèrent huit pièces de canon avec leurs caissons. Les Autrichiens se retirèrent précipitamment, dans la nuit, au-delà du Danube, et rompirent tous les ponts qu'ils avaient sur le fleuve. 28 *mai au* 5 *juin* 1800.

ILLITURGIS (*bataille et prise d'*). 1. Asdrubal, Magon et Amilcar, commandant chacun une armée considérable, assiégeaient ensemble la ville d'Illiturgis (maintenant Anduxar, en Andalousie). Les deux Scipions, qui rendaient à Carthage, en Espagne, tous les maux qu'Annibal faisait aux Romains, en Italie, passèrent d'abord au milieu des trois camps Carthaginois, portèrent des secours dans Illiturgis, puis vinrent avec fierté attaquer le camp d'Asdrubal; les deux autres généraux carthaginois coururent au secours de leur collègue. Soixante mille Carthaginois bien armés attaquèrent seize mille Romains; mais c'étaient de vieux soldats accoutumés de vaincre. Au signal des Scipions, ils se jetèrent sur les ennemis, en égorgèrent seize mille, dispersèrent leurs restes comme de timides troupeaux, firent trois mille prisonniers, se rendirent maîtres des camps des Carthaginois, et reprirent Illiturgis. 216 *ans avant J. C.*

2. Quelques années après, Illiturgis se donna aux Cartha-

ginois; Scipion l'Africain vint l'assiéger pour punir sa révolte. Craignant la vengeance de Rome, tout devint soldat dans cette ville; les habitants étaient déterminés de vendre chèrement leurs vies. L'armée romaine, qui avait dompté l'Espagne, fut plus d'une fois repoussée par la simple bourgeoisie d'une ville. Scipion reproche à ses soldats leur peu de vigueur, prend une échelle, l'applique à la muraille, monte à l'assaut. Animés par l'exemple de leur général, les Romains en un instant escaladent les remparts; le désordre est parmi les assiégés; les Romains les poursuivent, en font un carnage horrible. La citadelle est emportée sans résistance; on met le feu aux édifices publics et particuliers : le soldat détruit les maisons qui ont échappé aux flammes. Rome est vengée, mais une telle sévérité ternit la gloire du succès du grand Scipion. 205 *ans av. J. C.*

IMOLA (*prise d'*). Bonaparte venait de conquérir Mantoue, quand les intelligences de la cour de Rome avec les ennemis de la France le forcèrent d'entrer dans la Romagne. Tandis que le général Colli faisait des préparatifs à l'aspect des troupes françaises, Imola se rendit sans combat au général Victor. C'était une acquisition d'autant plus précieuse, que les citoyens des états du Pape paraissaient disposés à imiter cet exemple. 4 *février* 1797.

IMMÆ (*bataille d'*). Aurélien, maître de Tyane, alla attaquer l'armée de Zénobie, campée près d'Immæ, bourgade de Syrie, voisine d'Antioche. La cavalerie romaine feignit de fuir, attira l'ennemi dans un terrain désavantageux, l'attaqua, le fatigua, le vainquit; cet heureux stratagème décida du sort de la bataille. 172.

INDE (*expédition des anciens dans l'*). L'Inde, célèbre dès la plus haute antiquité par sa nombreuse population et ses richesses, fut dès-lors le théâtre de guerres sanglantes produites par la soif des richesses et l'amour de la gloire. Une femme osa la première y porter, après Bacchus et Hercule, la terreur de ses armes. Ce fut Sémiramis qui, suivant les traces de Ninus, voulut étendre les limites de l'empire d'Assyrie, qu'il lui avait laissé. Pour y réussir, elle rassemble près de trois millions de soldats, dresse des chameaux à porter des tours chargées de guerriers pour

combattre les éléphants nombreux du roi des Indes. Elle tourne d'abord ses armes contre l'Ethiopie, où rien ne lui résiste; toutes les villes lui ouvrent leurs portes, tous les peuples reconnaissent sa puissance. Arrivée par une suite de triomphes au bord du fleuve Indus, le roi de l'Inde lui envoie demander ce qui l'engage à troubler la paix de ses peuples. *Dans peu Sémiramis satisfera la curiosité de votre maître*, répond l'audacieuse princesse; elle se prépare aussitôt à passer le fleuve sur une foule de barques. En vain les ennemis s'y opposent; dans un combat sanglant ils perdent plus de mille bateaux et cent mille prisonniers. Sémiramis, laissant soixante mille hommes pour garder un pont de bateaux qu'elle avait fait construire sur l'Indus, s'avance dans les plaines de l'Inde. Le roi fuit, pour l'attirer dans un lieu propre à faire combattre ses éléphants; quand la reine d'Assyrie est éloignée du fleuve, les Indiens s'arrêtent et présentent la bataille. Leur contenance étonne Sémiramis; mais bientôt elle accepte le défi, se met à la tête de ses bataillons et donne le signal; ce combat fut plus terrible que le premier. De part et d'autre on employa toutes les ressources du courage, tous les efforts de la valeur; mais les éléphants de l'Inde enfoncèrent sans peine la troupe de chameaux de la reine d'Assyrie, et portèrent l'effroi dans son armée. En vain elle emploie les menaces et les prières pour rallier ses soldats, la peur de ces terribles animaux est plus puissante que ses exemples et ses discours. Le roi de l'Inde, l'appercevant dans la mêlée, se mesure contre elle, l'atteint, et lui fait deux blessures : la vitesse de son cheval la dérobe à la poursuite de ses ennemis. On court en foule vers le pont; tous les Assyriens veulent à la fois repasser l'Indus. Le désordre et la confusion font périr dans ses eaux un grand nombre de soldats; Sémiramis rompt ce pont, et revient dans ses états, ayant perdu les deux tiers de son armée. 2174 *ans av. J. C.*

2. Sésostris, le plus puissant des anciens rois d'Egypte, conçut long-temps après le dessein de conquérir le monde entier. Ce prince avait reçu une éducation toute guerrière; des combats avaient été les jeux de son enfance : tous les jeunes gens nés dans les états de son père le même jour que lui partagèrent dès l'âge le plus tendre sa vie dure et laborieuse, ses pénibles amusements et ses faveurs; quand il eut

atteint l'âge où les passions se développent, son courage se montra avec éclat. Une guerre contre les Arabes fut son apprentissage; ces peuples, jusqu'alors indomptés, subirent le joug des Egyptiens, et consentirent à devenir leurs tributaires. Sésostris, monté sur le trône, lève une armée de six cent mille hommes, y joint vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars de guerre, subjugue l'Ethiopie, tandis qu'une flotte de quatre cents voiles le rendait maître de toutes les îles de la Mer-Rouge et des villes situées sur ses bords. A son approche, les peuples de l'Asie courent lui rendre hommage; les Indiens osèrent seuls lui résister : leurs efforts ne furent point heureux. Sésostris triompha de leurs rois, s'enrichit de leurs dépouilles, poussa ses conquêtes au delà du Gange, plus loin que depuis ne le fit Alexandre. Pour perpétuer la mémoire de ses exploits, Sésostris fit élever de superbes pyramides dans tous les pays où son bonheur l'avait conduit; elles portaient cette inscription fastueuse : *Sésostris, roi des rois, seigneur des seigneurs, a conquis ces contrées par ses armes invincibles.* Heureux s'il n'eût pas terni l'éclat de sa gloire par un insupportable orgueil, en faisant atteler à son char les rois et les princes des nations vaincues ! 1718 *ans avant J. C.*

3. Hérodote prétend que Darius-Ochus, roi de Perse, entra dans l'Inde avec une armée nombreuse, et soumit toutes ces contrées. Ce serait un exploit bien glorieux pour un prince si malheureux chez les Scythes; mais Hérodote n'en donne aucuns détails; il apprend seulement que l'Inde formait le vingtième gouvernement de la Perse, et payait chaque année un tribut de onze millions. 509 *ans av. J. C.*

4. Les triomphes d'Alexandre n'eussent pas été complets, si, comme Bacchus et Sésostris, il n'eût subjugué les Indes. Lorsqu'il fut prêt à partir pour cette conquête, il fit attention que la grande multitude de bagages et de butin que son armée trainait après elle en retarderait beaucoup la marche. Un matin donc que les chariots étaient déjà chargés, il brûla d'abord les siens, puis ceux de ses amis; ensuite il ordonna qu'on mît le feu à tous les autres : il avait sur ce sujet pris le conseil de ses amis, qui avaient trouvé la chose beaucoup plus dangereuse qu'elle ne le fut dans l'exécution. Très-peu de soldats témoignèrent du mécontente-

ment; et le très-grand nombre, comme poussés par une inspiration divine, s'entredonnèrent les uns aux autres, en jetant des cris de joie, les choses dont il était impossible de se passer, et brûlèrent tout le reste. Taxile, qui régnait dans les Indes sur un pays aussi fertile et non moins étendu que l'Egypte, et qui d'ailleurs était un homme sage, vint saluer Alexandre, et lui dit : « Alexandre, si tu ne viens » point ici pour nous priver de l'eau et des autres choses » qui nous sont nécessaires pour notre nourriture, qu'est-il » besoin que nous nous fassions la guerre? Quant aux autres » richesses, si j'en ai plus que toi, je suis prêt à t'en faire » part; si celles que tu possèdes sont supérieures aux » miennes, je ne refuserai pas ce que tu m'en voudras » donner. » Alexandre, à qui un discours si sage fit plaisir, lui dit en l'embrassant : « Crois-tu donc, avec ces belles » paroles et ces caresses aimables, que notre entrevue se » passera sans combattre? Non, je te combattrai de politesse » et de générosité pour que tu ne me surpasses pas en » bienfaisance et grandeur d'âme. » Il reçut de riches présents de Taxile, auquel il en fit de plus considérables; et, dans un souper, il but à la santé de ce prince, en lui disant : « Je bois à toi, mille talents d'or monnoyé. » Ce présent, qui fâcha ses amis, lui gagna les cœurs de plusieurs princes et seigneurs du pays. Tous ne furent pas aussi sages; il fallut vaincre Porus, mais trois mois lui suffirent pour conquérir le pays entre l'Indus et l'Hydaspe. Pour éterniser ce souvenir par des monuments fastueux, il n'éleva point comme Sésostris des pyramides, mais il fit tracer un camp, qu'il environna d'un fossé de cinquante pieds de profondeur, il ordonna à ses soldats de laisser dans leurs tentes des lits de sept pieds de longueur et des auges pour leurs chevaux deux fois plus grandes que de coutume, afin que la postérité pensât qu'il commandait une armée de Géants. En quittant l'Inde, il alla visiter l'Océan avant de retourner dans la Perse. 326 *ans avant J. C.*

INDISTAVISUS (*bataille d'*). Germanicus défit Ariminius, chef des Germains, dans une plaine appelée par Tacite *Indistavisus*, que Juste-Lipse croit être voisine de Brême. Ariminius vaincu s'ouvrit un passage au travers des bataillons romains; il se barbouilla le visage avec le sang de ses propres blessures pour n'être pas reconnu. La perte des

Germains fut considérable. Irrités de ce que les Romains avaient élevé un trophée des armes qu'ils leur avaient enlevées, les Germains revinrent à la charge; ils furent encore une fois vaincus, et perdirent dans ces mêmes plaines la fleur de leur jeunesse. *An* 16 *de J. C.*

INGELMUNSTER (*combat d'*). Tandis que l'armée de Pichegru se battait à Courtray, la division du général Souham combattait aussi avec avantage à Ingelmunster, village à trois lieues au nord de cette ville; un grand nombre d'Autrichiens furent tués, on leur prit quatre canons. Quelques jours après, une loi défendit de faire des prisonniers hanovriens ou anglais; une découverte poussée jusqu'aux portes de Gand fit prisonniers un assez grand nombre d'Hanovriens. Un détachement les conduisit au quartier-général de Souham; un officier d'état-major, appercevant un sergent amenant ces prisonniers, lui dit: *Camarades, vous allez fort nous embarrasser, et je voudrais bien que vous eussiez laissé ces hommes où ils étaient. — Mon général,* réplique le sergent, *c'est autant de coups de fusils de moins à recevoir, et nous ne sommes ici que pour affaiblir l'ennemi. Vous avez raison,* dit l'officier; *mais il existe une loi bien cruelle contre eux, et bien embarrassante pour nous.—Nous la connaissons*, répond fièrement ce brave militaire; *mais sans doute que la Convention n'a pas prétendu que nous fissions le métier de bourreaux. Au reste, nous vous les amenons; envoyez-les aux représentants du peuple: s'ils sont barbares, qu'ils les tuent, et qu'ils les mangent, peu nous importe.* Tout le monde n'eut pas le même courage que ce sergent; mais, en général, l'armée eut la fermeté de résister à cette loi barbare. 10 *mai* 1794.

INGOLSTADT (*siéges d'*). 1. Avant d'entreprendre le siége d'Ingolstadt, Gustave-Adolphe II alla faire la reconnaissance de ses fortifications. Les canonniers de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue et couvert de sang; mais il se relève promptement, saute sur un autre cheval, rassure ses gens éperdus, rend grâces à Dieu, et continue de donner ses ordres.

Gassion, depuis maréchal de France, est, suivant sa coutume, un des premiers auprès du roi. Il ne commandait

encore qu'une compagnie de cavalerie ; le roi de Suède lui donne un régiment, pour récompenser sa conduite dans cette journée, et accompagne ce grade d'un compliment flatteur : *Ce sera*, dit-il à Gassion, *un régiment de chevet, on pourra dormir auprès dans une parfaite sécurité.* Gustave se rend bientôt maître d'Ingolstadt. Quel peuple pouvait résister à ses soldats ! Jamais on ne vit chez les Grecs et les Romains d'armée mieux disciplinée que celle des Suédois durant la guerre de trente ans. Tous les enfants qu'ils avaient eus depuis l'entrée de Gustave-Adolphe en Allemagne étaient accoutumés aux coups de fusil, et portaient, dès l'âge de six ans, à manger à leurs pères qui étaient dans les tranchées ou en faction. Quoique l'armée ne fût pas un lieu favorable pour suivre leur éducation, on leur faisait cependant apprendre à lire et écrire dans les écoles établies dans le quartier d'hiver, ou dans le camp, lorsqu'on était en campagne. Les enfants étaient quelquefois si proche des ennemis, que le canon en emportait trois ou quatre d'un seul coup, sans que les autres changeassent de place ou quittassent leurs plumes. Les recrues ne se faisaient plus que parmi les enfants nés dans le camp ; ils n'avaient garde de déserter jamais, car ils ne connaissaient aucun autre état, aucune patrie. 1632.

2. Les Autrichiens formèrent, en 1743, le siège d'Ingolstadt vers la fin de juillet. La valeur du comte de Granville, son gouverneur, la bravoure de la garnison, et le courage des bourgeois, ne purent sauver cette ville du joug de la Hongrie. Elle se rendit, le 2 septembre, à des conditions honorables.

3. Les Autrichiens, repoussés à Geisenfeld, paraissaient décidés à abandonner continuellement le terrain à l'armée de Rhin et Moselle, quand son avant-garde attaqua, le 3 septembre 1796, un corps de trois bataillons autrichiens et de neuf cents chevaux, qui défendaient Frœsing. L'ennemi fut si vivement repoussé, qu'il n'eut pas le temps de couper le pont de l'Iser, dont les Français s'emparèrent. Cet événement les rendit maîtres du passage de cette rivière. On se préparait à attaquer la tête du pont d'Ingolstadt, quand la retraite de l'armée de Sambre et Meuse obligea Moreau de commencer à faire aussi retraite sur la France.

4. INGOLSTADT. *Voyez* ULM.

INN (*passage et combat sur l'*). Pour obtenir des résultats satisfaisants de la bataille de Hohenlinden en 1800, il fallait porter rapidement l'armée du Rhin sur Salzbourg. En y arrivant, on prenait le Tirol à revers, on coupait de l'armée d'Allemagne le corps engagé dans la vallée de l'Inn depuis Katzen jusque dans l'Engadine, on menaçait les routes directes de Vienne sur l'Italie. Si les Français, victorieux sur les bords de l'Adige et du Mincio, poursuivaient vivement les Autrichiens battus sur ces deux rivières, ceux-ci étaient forcés de se rejeter au fond de la Hongrie pour y trouver une retraite assurée; mais pour arriver à Salzbourg il y avait deux barrières à franchir, l'Inn et la Salza. L'Inn, que Turenne lui-même dans ses Mémoires a désignée comme une des lignes les plus redoutables, est une rivière dont le lit, creusé par des eaux torrentueuses, est bordé sur sa rive droite par une chaîne de rochers qui s'étendent presque sans aucune interruption depuis les Alpes jusqu'à son embouchure. Braunau et Kufstein, deux anciennes places bâties sur cette rivière, avaient été mises en état de défense, de manière à soutenir un siége en règle. Les ponts de Muldorff, Craibourg et Wasserbourg, auxquels aboutissent les chaussées entre les deux bords de l'Inn, étaient défendus par des ouvrages d'un grand développement et armés d'une nombreuse artillerie. Le pont de Rosenheim était rompu et couvert d'une grande quantité de matières combustibles, le feu pouvait à tout instant en consumer les débris. C'était cette formidable barrière qu'il s'agissait de franchir. Moreau ordonne au général Lecourbe de se porter une seconde fois sur Rosenheim, et de chercher entre cette ville et Kufstein un endroit facile pour y jeter un pont. L'équipage de ponts qui était à Munich fut mis à sa disposition. Le centre et la gauche devaient continuer leurs marches pendant son mouvement sur Muldorff, de manière à resserrer sa tête de pont et à menacer celle de Craibourg et de Braunau, tandis que le général Decaen avec une partie de sa division était destiné à couvrir les débouchés de Wasserbourg. Le but de cette manœuvre était de tourner toute l'attention de l'ennemi vers le Bas-Inn; son aile droite, qui avait le moins souffert à la bataille de Hohenlinden, était également rejetée sur le pont de Braunau, et forcée par là à trois ou quatre marches de plus pour se reformer derrière l'Inn, et arriver à notre point de passage.

Pour opérer ce mouvement, le lieutenant-général Lecourbe se mit en marche le 5 décembre 1800 ; il occupe dès le lendemain une seconde fois Rosenheim et les bords de l'Inn. Les troupes françaises, qui étaient sur son flanc droit, furent le même jour vivement attaquées vers les débouchés de Tegensée et de l'Ammersée; deux brigades, qui y étaient en position, s'y maintinrent contre des forces infiniment supérieures, et firent même des prisonniers. Bientôt Lecourbe reconnut que le point le plus commode et le moins dangereux pour passer l'Inn était à Neupeurein, entre Kufstein et Rosenheim. Il jugea que trois jours étaient nécessaires pour les préparatifs du passage ; ils y furent employés et servirent en même temps à faire plusieurs mouvements capables de faire croire aux ennemis que les Français se disposaient à tenter le passage sur le Bas-Inn. Moreau avait ordonné de faire partir de Munich tous les bateaux que l'on pourrait ponter, et de les diriger sur Aerding. Les chevaux de luxe furent mis en réquisition pour donner plus d'éclat à cette opération, qui, faite avec précipitation, dut faire croire aux Autrichiens que les démonstrations des Français sur la droite n'avaient d'autre but que de masquer leurs mouvements sur le Bas-Inn. Lecourbe avait fait son rassemblement de manière à être rendu dans une marche de nuit sur Neupeurein. La division Gudin avait repoussé la veille l'ennemi dans la vallée jusqu'à Kufstein, en l'éloignant ainsi du point du passage, et le forçant par une attaque vigoureuse de se tenir sur la défensive pour un jour ou deux seulement. Trois compagnies de la trente-sixième de ligne suffirent pour enfermer trois bataillons autrichiens, et leur faire deux cents prisonniers.

L'Inn, dont le cours est fréquemment semé de petites îles, se trouve à Neupeurein resserré dans un canal extrêmement étroit, et offrant un ancrage sûr; les chemins qui y aboutissent sur la rive droite sont très mauvais ; mais c'est le seul point où la rive gauche ne soit pas dominée. En y établissant un feu d'artillerie supérieur, on peut éteindre celui de l'ennemi, et l'éloigner assez pour qu'il ne puisse inquiéter les travailleurs, et s'opposer à la formation des premières troupes qui abordent sur la rive droite de l'Inn. Le signal est donné le 9 décembre, à six heures du matin : le général Montrichard, dont les troupes doivent passer les premières, s'approche de l'Inn ; le général d'artillerie

Lemaire met vingt-huit pièces de canon en batterie. Les pontonniers travaillent avec une telle activité, qu'en deux heures et demie le pont est jeté, et huit bataillons, passés dans diverses embarcations, sont déjà sur la rive droite. L'ennemi, forcé de s'éloigner par un feu d'artillerie aussi vif, ne cherche plus à s'opposer au passage, et, sans livrer de combat, va prendre la position de Stefankircken, où il paraît décidé à les attendre.

Pendant la même nuit, Lecourbe avait fait établir une batterie de huit pièces de canon sur le pont de Rosenheim. Son feu, dirigé sur la culée restante, devait empêcher d'incendier les arches qui n'étaient point endommagées On espérait ainsi n'avoir que de légères réparations à faire, et d'ouvrir en peu d'heures aux divisions du centre un passage sur Rosenheim même, en leur évitant un long détour. Mais vainement cette batterie fit ses efforts pour croiser son feu sur la culée; en vain le deuxième bataillon de la trente-huitième s'établit sur les bords de la rivière, malgré les décharges continuelles de l'artillerie ennemie, ni le courage de ce bataillon, ni le dévouement de quelques soldats qui se jetèrent dans l'eau, ne purent arrêter l'incendie. On admire deux intrépides sapeurs qui, armés l'un d'un sabre et l'autre seulement d'une rame, traversent l'Inn, se jètent sur un poste autrichien qu'ils mettent en fuite, et en ramènent quinze prisonniers.

Le pont de Rosenheim entièrement détruit, les divisions Grouchy et Decaen se portent à Neupeurein pour y passer l'Inn, et marcher au soutien du général Lecourbe; la division Richepanse reste seule devant Rosenheim. Tout le corps mobile de l'aile droite était sur la rive opposée dès onze heures du matin. Lecourbe, songeant que l'ennemi pourrait tenir dans la position de Stefankirken, ordonna au général Gudin de couvrir les hauteurs de Neupeurein, et de porter la brigade de Puthod sur Endorff, en longeant le Seimbseck, pour couper à l'ennemi la chaussée de Traunestein et sa retraite sur Salzbourg. Le général Montrichard eut ordre de marcher directement sur Stefankirken par Rorsdorff. Ce général trouva en effet les Autrichiens qui se formaient sur la position de Stefankirken Assurés que le pont de Rosenheim ne pouvait être réparé, ils avaient leur droite appuyée sur les hauteurs qui bordent

l'Inn vis-à-vis cette ville ; leur front était couvert par un ruisseau qui coule au pied d'un escarpement, et sort de Simbseck, où leur gauche s'appuyait. Une forte avant-garde, destinée sans doute à les empêcher de pénétrer sur la route de Vilduvant à Rosenheim, à laquelle on ne pouvait arriver que par des défilés et des marais, occupait Rosdorff. Le général Montrichard ordonna au général Schiner de descendre le long de la rivière avec deux bataillons, tandis que la brigade du général Roussel marcherait par la droite sur Lauterbach et Goechingen. Les mauvais chemins ayant retardé la marche de l'infanterie et de l'artillerie, il s'engagea sur les hauteurs de Goechingen une fusillade des plus nourries. L'ennemi, supérieur en nombre et surtout protégé par son artillerie, commençait à faire des progrès, lorsque deux pièces de canon arrivèrent avec un bataillon Le général Roussel fait alors charger l'ennemi à la baïonnette. De tous côtés on bat la charge ; les Autrichiens sont repoussés de tous les bois qu'ils avaient garnis d'une nombreuse infanterie. Au même instant le général Schiner arrive sur leur flanc droit, et les force à se retirer derrière un ruisseau. Deux régiments français le passent, s'emparent de leurs positions : ils ont une centaine d'hommes tués et trois cents prisonniers. Ainsi le passage de l'Inn s'exécute sans que l'on perde un seul homme. Lecourbe attribue cet heureux succès au concours de tous ses officiers, aux talents des généraux Montrichard, Schiner et Roussel, et à la bravoure du soldat. Les Autrichiens présentèrent dans cette journée environ douze mille hommes. Jamais on ne pénétra mieux les desseins de l'ennemi, jamais on n'exécuta des manœuvres plus justes que dans le cours de cette opération. Le général en chef présumait que c'était la droite que l'ennemi voulait dorénavant opposer à nos efforts, comme le corps le moins ébranlé par la bataille de Hohenlinden ; il avait en conséquence ordonné au centre de se porter sur Craibourg et Mulhdorff pour la rejeter sur Braunau, et la forcer ainsi à trois ou quatre marches, si elle voulait arriver à notre point de passage. En effet, elle arrivait le même jour à marches forcées à Wasserbourg. Trois de ses régiments seulement avaient pu se rejoindre au corps de Condé et aux Wurtembourgeois qui gardaient l'Inn. Il était sans doute avantageux d'avoir passé cette rivière ; mais pour

couper l'armée autrichienne dans le Tirol, il fallait encore franchir la Salza ; ce fut l'objet des opérations suivantes de l'armée du Rhin. *Du* 5 *au* 14 *décembre* 1800.

3. Une nouvelle alliance entre l'Autriche et les ennemis de la France fit naître une nouvelle guerre en 1805. L'empereur Napoléon entra dans la Bavière, vainquit à Ulm le général Mack, et s'avança sur-le-champ vers l'Autriche antérieure. Le maréchal Davout se porta, le 27 octobre, à Mulhdorff. L'ennemi lui opposa une vigoureuse résistance sur la rive de l'Inn ; il y avait établi des batteries avantageusement placées, et tellement détruit le pont, qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir ; cependant le maréchal passa sur l'autre rive dès le lendemain à midi, ayant franchi tous les obstacles que lui avaient opposés la valeur et la nature.

INSPRUCK (*combat et prise d'*). 1. Le géneral Joubert, qui s'était illustré en forçant une partie des gorges du Tirol, parvint, le 28 mars 1797, devant la gorge d'Inspruck ; les bataillons fraîchement arrivés du Rhin, voulaient la défendre. Après une canonnade de quelques instants, le général Joubert décide le succès en marchant droit à la tête de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade en colonnes serrées par bataillons. Les Autrichiens sont culbutés, laissent deux cents morts, six cents prisonniers et deux canons. Ce fut le dernier combat de cette guerre dans le Tirol. Bientôt la paix vint mettre pour quelque temps un terme à l'effusion du sang humain, et consoler le monde agité depuis six années par de continuels combats.

2. Le maréchal Ney eut, en 1805, la mission de s'emparer du Tirol. Après avoir fait tourner les forts de Sbarnitz et de Neustarck, il s'en empara de vive force, prit, dans cette journée, dix-huit cents hommes, un drapeau et seize pièces de canon. Les fortifications naturelles du Tirol étaient prises à revers ; l'archiduc Jean ne put opposer aucune résistance aux armes françaises, et s'échappa par Luchtsall. Ney fit son entrée à Inspruck le 7 novembre. On trouva dans l'arsenal une artillerie considérable, seize mille fusils, et une immense quantité de poudre. A tous ces trophées de gloire vint se joindre une scène qui toucha l'âme de

tous les soldats. Le soixante-seizième de ligne avait perdu deux drapeaux dans le pays des Grisons, cette perte était depuis long-temps, pour ce corps, le motif d'une profonde affliction. Ces braves savaient que l'Europe n'avait pas oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, objet d'un aussi noble regret, se trouvèrent dans l'arsenal d'Inspruck; un officier les reconnaît, tous les soldats accourent. Lorsque le maréchal Ney les leur fit rendre avec pompe, des larmes coulèrent des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les vicissitudes de la guerre. L'Empereur ordonna que cette scène touchante fût consacrée par un tableau. Le soldat français a, pour ses drapeaux, un sentiment qui tient de la tendresse.

INTERCATIE (*prise d'*). Lucullus, toujours entraîné par une aveugle cupidité, alla assiéger Intercatie, ville importante des Vaccéens, habitants de l'Espagne. Elle était défendue par vingt mille hommes de pied et vingt mille chevaux. Le consul employa d'abord les représentations et des offres séduisantes de conditions modérées. Les habitants répondirent en l'insultant : *Ignorons-nous la bonne foi dont vous avez usé à Cauca ?* Les assiégés se tinrent sous leurs murailles, se contentant de harceler l'ennemi. Un Espagnol d'une taille énorme vient défier les Romains. Le jeune Scipion, alors tribun légionnaire, s'avance fièrement, attaque ce champion, le terrasse et le tue. Peu de jours après, il monte le premier à l'assaut. Cette entreprise ne réussit pas. Le siége traîne en longueur; des maladies consument les assiégeants et les assiégés. On parle d'une trève; les habitants ne veulent se fier qu'à la parole de Scipion. Lucullus obtient des ôtages pour gage de la fidélité des habitants, des vêtements et des vivres pour ses soldats, mais pas un talent d'or, pas une mine d'argent, dont il était si avide. 151 *ans avant J. C.*

INTRAPA (*combat d'*). Pendant l'importante victoire de Loano, le général Serrurier, commandant l'aile gauche de l'armée d'Italie, se contenta de contenir l'ennemi; mais dès le lendemain Schérer lui fit passer cinq mille hommes sous les ordres des adjudants-généraux Mesnard et Joubert. Alors Serrurier attaqua à son tour les Piémontais, les re-

jeta, le 25 novembre 1795, sur le Tanaro; s'empara, le 26, d'Intrapa et de Garrezio; força les ennemis, le 27, d'abandonner leur artillerie sur les hauteurs de Spinardo, et de se retirer dans le camp retranché de Ceva, pour s'y réunir aux débris des corps échappés aux baïonnettes des troupes commandées par le général Masséna. 25 *au* 27 *novembre* 1795.

INVERNESS (*prise d'*). Le prince Édouard, débarqué, en 1746, en Irlande, pour recouvrer le royaume de ses pères, vint camper sous les murs d'Inverness dans la province de Murray. Le lord London y était enfermé avec quinze cents Anglais. Dans le dessein de surprendre quelques quartiers du prince, il sort, se croyant sûr de la victoire, se montre tout-à-coup, se prépare à attaquer. Les Ecossais fondent sur ses troupes avec une telle impétuosité, qu'ils les mettent en fuite au premier choc. Il se retire dans Inverness, suivi seulement de la moitié de ses soldats. Trop faible pour la défendre, il abandonne Inverness au prince Edouard, les Anglais sortant par une porte, tandis que les Ecossais y entrent par l'autre. Edouard le fait poursuivre. Ayant déjà passé trois *firths* ou bras de mer, il est atteint près de celui de Dornoch. Les Anglais le traversent avec des barques; le duc de Perth, commandant les Ecossais, rassemble trente-quatre bateaux, et franchit le *firth* à la faveur d'un brouillard épais. London s'apperçoit le premier du passage des Ecossais, et détache cinq à six cents hommes pour s'opposer à leur débarquement. Le duc de Perth range en ligne ses bateaux, afin que son monde pût débarquer en bataille. Lorsque ses soldats sont assez près de terre pour n'avoir plus que trois à quatre pieds d'eau, il se jète le premier dans la mer. Il se préparait une action vive et sanglante, mais au moment ou les Ecossais sont près de fondre sur les Anglais, ceux-ci, effrayés, se débandent et fuyent de toutes parts. Les fruits de cette double victoire sont la prise d'Inverness, dont Edouard fait démolir le château, et la conquête de Dornoch, dont la garnison de trois mille hommes se rendit prisonnière. 1746.

IPSUS (*bataille d'*). L'ambition d'Antigone, qui avait fait périr Eumène, vaincu Ptolémée-Lagus, et pris le titre

de roi de l'Asie mineure, excita contre lui Cassandre, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, tous aussi capitaines d'Alexandre, qui cherchèrent à abattre la puissance d'un trop ambitieux rival. Les troupes d'Antigone étaient de soixante mille fantassins et dix mille chevaux; il comptait soixante-quinze éléphants. Ses adversaires avaient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cents cavaliers, quatre cents éléphants, et cent vingt charriots armés de faulx. Pendant quelque temps ces deux corps demeurèrent en présence, s'observèrent, et parurent choisir le moment de s'attaquer avec avantage. Démétrius, fils d'Antigone, impatient de vaincre, fait sonner la charge, donne le signal du combat, fond, à la tête de sa cavalerie, sur les premiers rangs ennemis, les rompt du premier choc, et les met en fuite. Cette prompte victoire lui devient funeste. S'abandonnant à une aveugle impétuosité, le jeune prince poursuit trop chaudement les fuyards. A son retour toute issue lui est fermée pour rejoindre son infanterie; il trouve devant lui une barrière impénétrable, formée par les éléphants. Séleucus, voyant les flancs de l'armée d'Antigone dépourvus de cavalerie, harcèle ses soldats, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour les effrayer et leur donner le temps de passer dans son parti, comme ils le firent pour la plupart. Le reste de l'armée d'Antigone est mis en fuite. Un gros détachement alla tomber avec fureur contre Antigone, qui soutint quelque temps leurs efforts. Ce prince, après avoir combattu vaillamment, tombe percé de coups. A cette triste nouvelle, Démétrius fait retraite sur Ephèse, conservant seulement cinq mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux seuls débris d'une aussi grande armée. Pyrrhus fit, dans ce combat, l'apprentissage du métier des armes, et déploya un courage capable de faire présager ce qu'on devait attendre de sa valeur. Antigone avait quatre-vingt-un ans quand il mourut. Comme on était surpris que dans sa vieillesse il eût acquis plus de douceur, il répondit qu'*il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait conquis par la force*. Nul général ne crut aussi important de garder le plus profond secret dans ses entreprises. Démétrius son fils lui demandant quand il décamperait : *As-tu peur*, lui dit-il, *dè ne pas entendre le son de la trompette?* 301 *ans avant J. C.*

IRA (*bataille d'*). Les Lacédémoniens, plusieurs fois vaincus dans la seconde guerre de Messénie, furent obligés, par un oracle, de demander un général aux Athéniens. Tyrtée leur fut envoyé. Il excellait à célébrer la valeur guerrière, mais il était petit, boiteux et borgne. On rit en voyant un pareil général. Il fut battu dans trois sorties. Les rois de Sparte étaient d'avis de lever le siége et de se retirer; Tyrtée seul, fidèle à l'oracle, s'y opposa, et prononça, à la tête de l'armée, des vers pour ranimer le courage des Spartiates. A peine les Lacédémoniens les eurent-ils entendus, que, ne respirant que l'amour de la patrie et le mépris de la mort, ils attaquèrent les Messéniens auprès du mont Ira, avec une telle fureur, qu'ils triomphèrent de tous les obstacles, et terminèrent, dans un sanglant combat, leur querelle avec les habitants de la Messénie. Les Spartiates accordèrent à Tyrtée le droit de bourgeoisie, titre d'autant plus honorable, qu'il ne fut jamais prodigué à Sparte, et d'autant plus flatteur, que le succès était le prix des talents singuliers d'un poète pour exciter le courage dans l'âme des guerriers. 384 *ans avant J. C.*

IRATIE (*affaire d'*). Quinze cents Français se mirent en marche de Lecumberi, le 12 mai, poste à la droite de la Nive, au dessous de Saint-Jean-Pié-de-Port. Après quatorze heures de marche à travers des montagnes escarpées, où ils portaient à bras deux pierriers dans des sentiers d'une aspérité rebutante, ils parvinrent de bonne heure à Iratie où les Espagnols avaient formé un établissement protégé par une maison crénelée, pour y préparer des bois et des mâtures pour leur marine. Les Français passèrent la rivière à gué d'un côté, et de l'autre sur un pont situé sous le feu de la maison où s'étaient réfugiés les ouvriers espagnols, avec quelques soldats. Tous les bâtiments situés au delà du ruisseau d'Iratie, furent livrés aux flammes; on en fit de même aux chantiers qui se trouvaient en deçà. Le toit du poste retranché commençait même à s'embraser, mais le vent, cessant tout à coup, permit aux Espagnols de l'éteindre. Dès lors, les Français, manquant d'instruments propres à briser les portes, se retirèrent avec perte de vingt hommes, en abandonnant vingt blessés, dont le transport était impossible dans des chemins aussi rudes. Le dommage des Espagnols fut estimé d'un million.

Cette expédition, mieux conduite, aurait eu pour eux des résultats plus funestes. 11 *mai* 1794.

IRMEACA (*affaire d'*). Cherchant à repousser les Français de devant Saint-Jean-Pié-de-Port, les Espagnols attaquèrent tout à la fois, le 26 avril 1794, les postes d'Arnégui, de Blanc-Pignon, et d'Irméaca. Dès trois heures du matin une légion d'émigrés, accompagnés de miliciens, de volontaires de Navarre, et de déserteurs basques, descendirentdes Aldudes par la rive gauche de la rivière qu'ils passèrent à gué. Les soldats qui défendaient Irméaca firent une résistance prodigieuse. Forcés de céder au nombre, ils se retirèrent en bon ordre, et furent prendre poste sur le rocher d'Arrola. Les Espagnols les y attaquèrent avec furie; mais quatre cents hommes, commandés par l'adjudant-général Harispe, les ayant tournés avec vivacité, les attaquèrent avec une telle vigueur, qu'ils les forcèrent sur-le-champ à une retraite qu'ils exécutèrent avec la plus grande peine.

IRLANDE (*combats et affaires d'*). Tandis que le Cabinet de Saint-James favorisait en France les insurgés de la Vendée, combattants pour la cause des Bourbons, et la conservation des priviléges de l'ancien clergé catholique, il était occupé en Irlande à réprimer les Catholiques, demandant à main armée la liberté entière de religion, et la réintégration dans leurs droits civils. Le Directoire français protégea les Irlandais unis, comme la cour de Londres avait aidé les Vendéens.

Dès 1792 une association se forma entre les Catholiques romains de l'Irlande, dont le but ostensible était d'obtenir le droit de voter aux élections, et d'être élus représentants. Chaque membre de cette société jurait solennellement de faire tous ses efforts pour recouvrer ses droits, au péril de sa fortune et de sa vie. Napper-Tandy fut secrétaire de cette association, quoique protestant non conformiste. Une violente persécution s'éleva, dès 1793, contre Napper-Tandy et ceux qui partageaient ses opinions. Il suffit alors de faire marcher quelques troupes anglaises. Dix mille insurgés, réunis à Dingle, rentrèrent dans leurs foyers. Les Irlandais se séparèrent, et le mécontentement continuant, le roi d'Angleterre, quoique hérétique, employa

le singulier moyen de faire excommunier, par le pape, tous les Irlandais, catholiques romains, qui n'obéiraient pas à Georges III, et à ses successeurs, protestants excommuniés eux-mêmes par les prédécesseurs de Pie VI. L'oppression continuant, un grand nombre de familles irlandaises abandonnèrent leur patrie, pour aller cultiver, en Amérique, les bords de l'Ohio. Lord Fitz-Williams, envoyé comme vice-roi, calmait, par la douceur de son administration, les mécontentements des Irlandais. Mais ces mesures pacifiques s'accordaient mal avec les vues de Pitt; il ordonna au vice-roi de suspendre l'exécution de la loi en faveur des Catholiques, et de déployer toutes les rigueurs d'une autorité arbitraire contre ceux qui paraîtraient mécontents de la conduite de l'Angleterre. De telles mesures étant également opposées au caractère et aux principes du comte Fitz-Williams, il donna sa démission de la vice-royauté d'Irlande. Les troubles prirent dès ce moment un tel caractère de gravité que le gouvernement anglais fit tous les préparatifs possibles pour défendre les côtes d'Irlande d'une descente des Français. On condamna à mort le prêtre Jackson, soupçonné d'avoir porté en France le plan d'un débarquement. Il prévint son supplice en se suicidant sous les yeux de ses juges. Des mesures sévères pouvaient contenir quelques instants le volcan près de faire éruption, mais elle devait être d'autant plus violente qu'elle aurait été long-temps comprimée. Quelques étincelles jaillissaient de loin en loin. Des *Defenders* (c'était le nom des Irlandais mécontents), exerçaient des violences dans les contrées éloignées de la capitale. Leurs excès provoquèrent, en 1795, des mesures sévères, mais ne purent arrêter l'insubordination la plus caractérisée dans le nord de l'Irlande. Chacun des partis s'y disputait de cruauté. Tandis qu'un homme était assassiné publiquement à Belfast, sur le simple soupçon d'être un espion du gouvernement anglais, sept cents familles catholiques furent chassées de leurs maisons à Armagh, comme un essaim de mendiants, sous le prétexte qu'elles partageaient les sentiments des Irlandais unis. Dans une telle situation, le gouvernement britannique craignait également une insurrection en Irlande, et un débarquement de Français, qui, prêtant secours aux insurgés, leur donnassent les moyens d'imiter les Etats-Unis de l'Amérique dans leur indépendance.

Il existait en France un général fameux par ses victoires sur les Autrichiens, plus estimable encore par les rares talents administratifs qu'il avait déployés dans la pacification de la Vendée. Dès qu'il eut marqué dans la carrière des armes, son cri avait été que c'était dans Londres qu'il convenait d'attaquer la coalition. Hoche terminait toutes ses lettres par des vœux contre l'Angleterre, comme Caton ses opinions, dans le sénat romain, par la sentence *delenda Carthago*. Il apprend le mécontentement des Irlandais; l'occasion lui paraît la plus favorable pour venger dans l'Irlande tous les fléaux de la Vendée. Hoche sollicite l'honneur d'aller porter au sein de l'Angleterre les bataillons compagnons de ses travaux guerriers, et trace un plan de débarquement que son imagination lui peint comme plus heureux que celui de Guillaume-le-Conquérant, puisqu'à la tête de braves il doit affranchir l'Irlande d'un joug odieux à la plûpart de ses habitants. Il a bientôt sous ses ordres une armée de quinze mille hommes, et une escadre de vingt-deux vaisseaux pour leur transport. Pendant que ses troupes arrivaient à Brest, on lui annonce que, parmi ces différents corps, trois compagnies de grenadiers, mécontentes de n'avoir point reçu depuis longtemps leur prêt, refusaient de s'embarquer. Hoche sentant le danger de ce commencement d'insurrection, ordonne que ces grenadiers soient renvoyés sur-le-champ à quinze lieues de Brest, dans un pauvre village, privés de l'honneur de faire partie de l'expédition. Une heure après les officiers étaient parvenus à leur faire entendre raison, et à les faire embarquer. Indigné de cette espèce de transaction, Hoche les fait ramener à terre. Cette opération dure quelque temps; la nuit survient; les portes de Brest sont fermées; ces grenadiers sont amenés sur la place d'armes, et laissés toute la nuit exposés aux injures de l'air : *Je ne veux point avec moi des hommes qui n'ont que l'or pour mobile*, leur dit Hoche. Cette seule parole, et l'affront d'être exclus de l'expédition, plonge dans le désespoir ces guerriers. Ils veulent exterminer les deux auteurs de la révolte; ils supplient, expriment leur douleur et leurs regrets. Hoche est ému de leur repentir, il se laisse toucher, et leur permet d'aller expier leur faute en courant à de nouveaux dangers. Hoche croyait avoir atteint le but de ses travaux. Un vent favorable dérobe aux Anglais, qui croi-

saient devant Brest le 15 décembre 1796, le départ de la flotte. A peine est-elle en haute mer que les vents changent, une tempête s'élève et pousse loin de l'escadre la frégate qui portait Hoche. L'armée, dépourvue de ses chefs, arrive successivement, presqu'entière, devant la baie de Bantry. Il fallait débarquer au milieu de la tempête. Les généraux et les soldats s'indignent de voir les éléments les empêcher de porter secours aux Irlandais qui les reconnaissent du rivage, et leur tendent les mains. Hoche était absent. Jeté plus loin en haute mer, par les vents déchaînés, il luttait contre les flots. Ce général arrive dans la baie de Bantry, mais trop tard; ses vaisseaux, ne l'ayant pas attendu, avaient regagné successivement Brest, tandis que lui-même, après un mois d'absence, rentra à Rochefort, laissant les Irlandais inconsolables d'avoir entrevu leurs libérateurs sans qu'ils pussent leur porter du secours. Cette expédition, dans laquelle on n'eut pas à regretter la perte d'un bâtiment, devint une source d'inquiétude pour les Anglais, honteux d'avoir dû aux seules tempêtes le salut de l'Irlande. Cependant, vers le 18 mai 1797, l'état critique de ce pays, qui s'était fait sentir par des mouvements partiels et divergents, se manifesta comme une insurrection générale, et parfaitement organisée. Le gouvernement anglais trouva le plan de cette association dans des papiers saisis à Belfast. On reconnut que plus de soixante-douze mille Irlandais y étaient enrôlés, possédaient des armes à feu, de la poudre et même des canons pour entrer en campagne, quand le signal leur en serait donné par leurs chefs qui correspondaient entre eux, par l'intermédiaire des députés des comités de baronies, de comtés et de provinces. Tout annonçait une prochaine explosion, lorsque l'Irlande fut mise toute entière sous la loi martiale. Dans cet ordre de choses, les militaires sont obligés d'agir contre les citoyens, au moindre mouvement, sans attendre la réquisition des magistrats civils. Cette détermination précipita les mouvements insurrectionnels. Les Irlandais-unis s'emparent de quelques villes, et combattent contre les troupes royales. Mais, peu heureux dans leurs combats contre des forces réglées, il pensent bientôt à la retraite. Le Directoire ne perdait pas de vue ces mouvements, mais tous les ports de France, bloqués par des escadres britanniques, et les côtes d'Irlande couvertes de croisières

anglaises, ne permettaient pas d'y envoyer, comme il eût été nécessaire, une armée considérable, et une flotte; on se contenta donc d'y diriger de petites expéditions, composées de quelques frégates et de bâtiments légers qui pouvaient échapper plus facilement à l'ennemi.

Une expédition de ce genre partit de Rochefort le 6 août 1798; elle consistait seulement en mille trente-deux hommes embarqués sur deux frégates et un vaisseau rasé commandé par le capitaine Savary. Après quinze jours de navigation, on découvrit le cap Mullet, à l'ouest de l'Irlande, et on fit route sur Quilebeck. Les vents contraires forcèrent de choisir un autre point de débarquement dans la baie de Killala, et l'on mouilla devant Kilecoming à deux lieues de Killala. Le pavillon anglais, flottant sur les frégates, donna lieu à plusieurs méprises et à des visites avantageuses aux Français. Un officier du régiment du prince de Galles, qui allait prendre possession du commandement des troupes de Killala, vint offrir au commandant la pêche qu'il avait faite dans sa traversée de Sligo. Quelle fut sa surprise, quand il se vit entouré de Français à bord de la frégate *la Concorde!* Plusieurs canots, chargés de pilotes et de curieux, le suivirent; ces nouveaux hôtes donnèrent des renseignements précieux, et firent entrer la division dans la baie de Killala. Elle y mouilla le plus près possible de la côte pour faciliter le débarquement. A deux heures après midi, le général Humbert en donna le signal; en un instant les troupes furent à terre: on porta à bras, au travers des rochers, l'artillerie et les munitions avec un dévouement sans bornes. L'artillerie était composée seulement de quatre pièces de campagne; mais il y avait quatre caissons de cartouches, trente milliers de poudre, trois mille habits avec l'équipement complet pour les Irlandais.

A peine débarqué, l'adjudant-général Sarrazin se porta sur Killala; les grenadiers attaquèrent ce poste avec impétuosité; ils le chargèrent à la baïonnette sans daigner répondre à la fusillade de l'ennemi, et le forcèrent de se replier. Vingt-sept hommes seulement se sauvèrent sur deux cents qui défendaient Killala; le reste fut tué ou pris. Un officier et vingt-cinq prisonniers furent envoyés au directoire français comme une preuve des succès de leurs premières armes. Maître de Killala, Humbert tenta d'y faire venir l'artillerie. Dans cette partie de l'Irlande, de petites char-

rettes légères à deux roues servent aux transports; elles sont incapables de porter aucun objet pesant : les canons et les caissons furent donc encore portés à bras à Killala, à plus de neuf milles du point de débarquement. Le général Humbert choisit ce lieu pour son quartier-général. Les Irlandais vinrent se ranger sous les drapeaux français; le général Humbert les fit armer et équiper. L'adjudant-général Sarrazin rencontra, dans une reconnaissance, une colonne de quatre cents cavaliers anglais; les grenadiers français les attaquèrent, les dispersèrent, les forcèrent de se retirer sous les murs de Balayna. La position de ce corps fut reconnue; il fut résolu de l'attaquer. Les ordres donnés, l'armée réunie se porta en avant de Killala, formée en deux divisions. Les officiers irlandais y levèrent des bataillons pour être répartis dans la petite armée française; ils y demeurèrent sous le commandement d'officiers irlandais, mais ils furent soumis à la discipline francaise. Le général Sarrazin eut le commandement de quatre compagnies d'infanterie, d'un détachement de grenadiers et de chasseurs à cheval; quatre autres compagnies de canonniers et d'Irlandais marchèrent sous les ordres de l'adjudant-général Fontaine. Sarrazin se porta sur la route de Killala pour attaquer l'ennemi de front, tandis que l'adjudant-général Fontaine se porta sur la route de Fox-Fort. Ces deux attaques réussirent complètement; les Anglais furent encore une fois culbutés à la baïonnette sans tirer un coup de feu. On fit quelques prisonniers; il y eut beaucoup de morts et de blessés.

La nuit suivante fut employée à reconnaître le terrain; on apprit d'un officier prisonnier que treize cents hommes d'infanterie anglaise et sept cents chevaux venaient à la rencontre de la petite armée de Humbert. Cet avis fit continuer pendant la nuit le mouvement commencé par les Français; leur premier succès, qui avait doublé leur activité, engagea le général Humbert de profiter de sa première victoire; il fit marcher sur Balayna la division Sarrazin, tandis que l'adjudant-général Fontaine, faisant un mouvement sur la droite, devait occuper la route de Fox-Fort, seul passage ouvert aux Anglais pour faire retraite. Cet ordre fut exécuté. L'ennemi, dont le dessein était de nous tenir en échec, fut attaqué, repoussé, et ne trouva de salut que dans la fuite; son arrière-garde fut atteinte dans la grande rue de Balayna, et l'adjudant-général Fontaine, qui

avait exécuté son mouvement sur la route de Fox-Fort, lui fit quelques prisonniers. Le général Humbert ordonna le lendemain de se porter sur Castelbar; on se mit aussitôt en marche. Informé que l'ennemi, profitant de son mouvement, se disposait à se porter en force sur Killala pour brûler nos magasins, rendre inutiles nos premiers pas, et arrêter nos progrès, Humbert changea ses dispositions; deux cents hommes commandés par le capitaine Charost demeurèrent à Killala avec les Irlandais pour s'opposer aux Anglais; le reste de l'armée se porta sur Balayna. Après une marche de nuit, les Français y arrivèrent; ils y reçurent un officier d'état-major anglais venant comme parlementaire, en apparence, pour réclamer un major blessé dans la première affaire. On s'apperçut bientôt que sa mission avait plutôt pour but de connaître les forces et les positions de l'armée française; ce soupçon se confirma lorsqu'on apprit que cinq mille hommes, commandés par le général Lacke, se portaient sur Castelbar pour empêcher l'invasion de l'Irlande.

Le général Humbert se mit aussitôt en marche pour attaquer Castelbar; son avant-garde, commandée par l'adjudant-général Sarrazin, rencontra les avant-postes anglais à une lieue de la ville. Les Anglais étaient retranchés par la position naturelle du terrain, de manière à tenir avec peu de monde contre une armée entière; les troupes françaises les attaquèrent : ils se retirèrent sur leur corps d'armée, les Français se précipitèrent sur leurs pas. On était à portée de canon, quand on apperçut le général Lacke dans une position inexpugnable pour tous autres que pour des Français, accoutumés à triompher; la droite de l'ennemi était appuyée à un lac, sa gauche protégée par des marais impraticables; sur leur front se trouvait un plateau garni de six pièces d'artillerie, soutenue par trois mille hommes, dont le feu croisait sur les deux routes conduisant à Castelbar. Cette ville, toute remplie de troupes, avait encore derrière elle un corps de réserve. Dans cette position, les Anglais semblaient braver une poignée de soldats; cependant Humbert se détermine d'attaquer. L'adjudant-général Sarrazin, commandant la droite, engagea l'action en ordonnant à trois compagnies de marcher sur la gauche des Anglais. Le succès couronna cette entreprise; ils abandonnèrent leurs premières positions. L'adjudant-général Fontaine profita du désordre pour soutenir l'adjudant Sarrazin,

et charger l'ennemi, qui se retira dans Castelbar, et s'y rallia en dirigeant sur les Français un feu très-vif. Cependant son artillerie, accompagnée d'un feu continuel qui partait des fenêtres, ne rallentit point l'impétuosité des grenadiers, qui filèrent dans la ville. Un grenadier se jeta sur deux pièces chargées à mitraille qui défendaient l'entrée de la grande rue de Castelbar, sabra deux canonniers, eut l'intrépidité de mettre le feu sur la lumière d'une pièce dont la mèche fumait encore embrasée, et s'empara de ces deux pièces. La tête de l'armée dut sa conservation à la bravoure de ce militaire, qui fut promu sur le champ de bataille au grade d'officier. La cavalerie arrivant acheva de culbuter les Anglais, qui abandonnèrent six pièces de canon à l'adjudant-général Fontaine, à la tête de quarante-trois chasseurs. Les généraux Humbert et Sarrazin continuèrent leur poursuite jusqu'à deux milles au delà de Castelbar, inquiétant les derrières de l'ennemi et lui faisant beaucoup de prisonniers. Quinze cents Anglais mirent un instant bas les armes en criant : *Vivent les Français!* Puis, appercevant le petit nombre de leurs aggresseurs, et revenant de leur première frayeur, ils tombèrent sur les Français, et les forcèrent de se retirer sur le gros de leur petite armée; mais ils s'arrêtèrent dès l'instant où on leur fit front. Les Français, harassés de fatigues, ne purent courir à de nouveaux dangers; cette victoire coûta la vie à quarante hommes, et cent quatre-vingt blessés. Les Anglais perdirent quatre cents morts ou blessés, et douze cents prisonniers. On s'empara des canons, des drapeaux et des équipages de l'armée britannique; généraux, officiers et soldats, firent des prodiges de valeur. Le capitaine de grenadiers Laugerat fut atteint d'un biscayen, qui lui brisa l'épaule gauche. Comme il ne pouvait plus marcher, il s'assied; et, encourageant ses braves, il leur criait : *Amis! ne faites pas attention à moi; marchez à la victoire, elle est devant vous : je reste, et je meurs content*... Frappé mortellement, un grenadier appèle un de ses camarades : *Prends mes cartouches,* dit-il; *envoie-les aux Anglais.* Puis serrant son fusil dans ses bras, il dit : *Voilà comment doit mourir un grenadier français!* et il expire. A peine était-on maître de Castelbar, que l'on reçut avis que trois frégates anglaises étaient venues mouiller dans la baie de Killala. Les tentatives des Anglais pour y débarquer furent inutiles; ils parvinrent seulement à jeter à terre quelques

détachements, qui furent bientôt forcés de regagner leurs bords, et de se mettre en mer : ils brûlèrent seulement deux petits bâtiments marchands servant de magasins à l'armée française. Si une escadre commandée par l'amiral Bompart, que l'on attendait, fût arrivée, elle se serait facilement emparée de cette flotille; mais les Français devaient trouver dans leur seul courage les ressources qu'ils auraient dû attendre de mesures mieux combinées par le Directoire. Le général Humbert séjourna sept jours à Castelbar; l'armée s'y ravitailla. On tenta d'y organiser les Irlandais; mais ceux-ci, ne trouvant pas, dans le débarquement d'une poignée de Français, des moyens suffisants pour les protéger contre la tyrannie anglaise, mirent dans leur organisation une lenteur qui contrastait parfaitement avec la vivacité française. Le général Humbert se maintenait dans ses positions; mais les ennemis s'augmentaient chaque jour autour de lui. Le général Cornwallis, nommé vice-roi d'Irlande, marcha vers Castelbar avec vingt mille hommes d'élite. A cette nouvelle, le général Humbert, sentant l'impossibilité de tenir en rase campagne contre une armée, fit assembler le conseil de guerre. Le danger était urgent; l'impossibilité de se maintenir en aussi petit nombre dans une ville, de garder un terrain étendu, était démontrée; on résolut donc de se retirer, dans le nord de l'Irlande, dans les montagnes d'Erry et de Tyranley. En faisant une marche forcée de dix-huit milles, on résolut de laisser rapidement les Anglais derrière soi; on convint de commencer à retrancher Castelbar pour masquer ces desseins au général Cornwallis, et assurer la diversion. En se portant sur Dublin, on espérait se réunir au corps des Irlandais-Unis : huit cents Français et six cents Irlandais se mirent donc en marche. Quelques troupes légères du général Cornwallis furent battues et forcées de se replier; on escarmoucha long-temps en avant des villages de Scunffort, de Tombercury et de Balaguay, dont l'adjudant général Fontaine s'empara. Arrivé le 6 août à Cloon, après une marche de vingt-quatre heures, pendant laquelle on avait été continuellement harcelé, on fit des dispositions pour se défendre, si lord Cornwalis survenait assez promptement pour forcer au combat. L'adjudant-général Fontaine garda les routes de Boyle et de Tombercury; l'adjudant-général Sarrazin se porta du côté de Sligo; le général Humbert demeura à Colony avec

une petite réserve. On ne se reposait pas encore depuis quatre heures, quand seize cents hommes de la garnison de Sligo attaquèrent les avant-postes français. Le général Humbert y porta sur-le-champ une partie de sa troupe; elle soutint long-temps le feu de l'artillerie et de la mousqueterie anglaise. La gauche de l'ennemi était appuyée à la rivière qui, sortant de Colony, dérive vers l'Ouest à la sortie de la ville, et se jète dans le lac d'Arow à un mille de la mer. Les Anglais ayant leur droite à découvert, et ayant laissé des hauteurs d'où il aurait été difficile de les débusquer, le général Sarrazin s'y précipita au pas de charge; l'alarme se répandit aussitôt dans leurs rangs. La mort du commandant anglais acheva la déroute, et assura une nouvelle victoire qui coûta encore quarante hommes; les ennemis perdirent deux canons, cinq cents fusils, cent cinquante morts et deux cents prisonniers. Ce petit combat fut glorieux sans doute, mais retarda jusqu'à dix heures du soir la marche de l'armée sur le Shannon.

On se met en marche. Pour la rendre moins embarrassante, on encloue les canons pris à l'ennemi, et on les jète dans une rivière, on ne garde seulement que les pièces de campagne françaises. Cette mesure jète un découragement passager dans l'esprit du soldat; mais l'exemple de ses chefs, l'espoir d'arriver promptement à Dublin, et d'y trouver les Irlandais unis en force, releva son ardeur.

Le 10 août, à midi, les Français se portèrent dans la direction de Manor-Hamilton. Arrivés à l'embranchement des routes qui conduisent de cette ville à Dublin, ils postèrent le tiers de leurs colonnes sur la route du Nord, et continuèrent leur marche sur Dublin. Sept heures après on se trouva aux sources du Shannon. A l'approche de la nuit, on vit arriver un parlementaire anglais, demandant d'avoir un entretien direct avec le commandant français. Le général Humbert ne jugeant pas à propos de s'y rendre en personne, dépêcha le général Sarrazin. Arrivé aux avant-postes ennemis, le major Crofford s'avance, assure que le général Cornwallis possédait une armée formidable qui cernait déjà les troupes françaises : *Vous nous avez battus*, ajouta-t-il, *plusieurs fois ; vous avez assez fait pour votre gloire ; lord Cornwallis, qui vous rend justice, vous traitera avec tous les honneurs dûs à des*

braves comme vous, si vous voulez vous en remettre à sa foi. Le général Sarrazin répond : *Monsieur, dites au lord Cornwallis que nous n'avons pas encore rempli la tâche que notre Gouvernement nous a imposée ; nous sommes jaloux d'ailleurs de continuer de mériter son estime, et de fixer les regards de l'Europe sur cette entreprise ; ainsi nous ne pouvons, sans nous déshonorer, accepter ses offres.* Dès le même soir, Humbert quitta Drumker pour aller passer le Shannon à Ballentra. Une heure avant d'y arriver, on apprit que le pont en était gardé par des forces considérables. Dès ce moment, la position des Français devenait très-fâcheuse. Sur leur gauche était le lac Allen, sur leur droite les lacs Arow et Kay, sur leur front une rivière qui n'était pas guéable, sur leur derrière une armée anglaise de vingt mille hommes. Il ne leur restait plus que de retourner sur Castelbar ; mais c'était une ressource extrême. Le général Fontaine, commandant l'avant-garde, se porte au pont de Ballentra, attaque à la baïonnette les troupes qui le gardaient, les charge et les met en déroute. C'était un acte singulier de valeur ; mais tant de bravoure ne diminua point les périls dont les Français étaient environnés. Le général Humbert ordonna donc au général Fontaine de couper ce pont pour arrêter quelques instants la poursuite d'un ennemi par lequel on était cerné, et pressé de toutes parts. On reçut cependant une légère consolation. Les insurgés de Granard avaient attaqué la Yéomanrie de cette ville, et avaient remporté l'avantage. On résolut d'aller dès le lendemain à leur secours, et de se rendre en deux jours à Dublin. On était à peine en marche sur Granard par Cloon, que l'arrière-garde fut attaquée. L'ennemi avait rétabli le pont de Ballentra. Au premier coup de fusil, la petite colonne française fit halte ; le général Fontaine se porta à l'arrière-garde ; quatre compagnies chargèrent la cavalerie anglaise, qui s'enfuit au galop. Les Français reprirent aussitôt leur route, se défendant partiellement contre les voltigeurs ennemis ; mais à quelque distance de Cloon, les Anglais fondirent en masse sur leurs derniers rangs. Quelques hussards voulurent sabrer les premiers rangs de notre infanterie, elle les reçut la baïonnette en avant. A six heures du soir on arriva à Cloon, mais on eut beaucoup de peine à y faire parvenir les canons, qui furent toujours portés dans des chemins marécageux et

difficiles. On prit des positions militaires. L'armée se reposa un instant ; l'ennemi cessa de nous inquiéter, mais c'était pour donner le temps à ses renforts d'arriver. Le général Humbert reçut à Cloon une députation des paysans des contrées voisines, qui lui apportaient la promesse de le joindre au nombre de dix mille, s'il pouvait rester seulement jusqu'au lendemain pour favoriser leur réunion. Le chef des insurgés battus à Granard vint également y offrir ses services, et conjurer de retarder notre départ jusqu'à ce qu'il eût rassemblé ses nombreux partisans, pour combattre, disait-il, sous les drapeaux d'une nation qui avait fait de si grandes choses, et dont chacun des soldats était un héros. Ces considérations, jointes à quelques murmures dans les rangs des troupes françaises fatiguées par leurs continuelles marches, décidèrent le général Humbert à bivouaquer. Quelle fut sa surprise, quand il eut la nouvelle certaine que les insurgés, informés de l'état de ses forces, et les jugeant trop faibles pour résister au lord Cornwallis, ne voulaient plus grossir ses bataillons ! La crainte de voir égorger leurs femmes et leurs enfants, s'ils abandonnaient leurs foyers, les retint dans leurs demeures. On est obligé de reconnaître que la prudence leur commandait cette conduite ; car les Anglais assassinèrent lâchement quelques-unes des familles de ces braves, et les Français ne purent se soutenir. Le temps de ce repos fut très-préjudiciable aux Français. Ils ne furent pas inquiétés dans leur marche, parce que lord Cornwallis, faisant alors toutes ses dispositions d'attaque, et tournant au loin la faible division française, avait ordonné à tous ses éclaireurs de se replier sur le corps de l'armée anglaise. Cependant un caisson chargé de cartouches que des Irlandais, faute de chevaux, traînaient à bras au travers de chemins impraticables, fut abandonné par eux à la première charge de la cavalerie anglaise, qui en sabra un grand nombre. Informé de ce nouvel accident, le général Humbert prend conseil de son seul courage, fait faire halte à sa colonne, marche à l'ennemi à la tête de quatre compagnies, ordonne une charge : les Anglais sont dispersés, le caisson repris, ses provisions sont distribuées à l'armée ; on continue la route. Pendant cette diversion nécessaire, les troupes du lord Cornwallis débouchèrent avec tant de promptitude, que les quatre compagnies, qui avaient rétrogradé, eurent

beaucoup de peine à rejoindre la colonne. L'avant-garde de cette armée prit bientôt les Français en tête sur le chemin de Granard. Le découragement s'empara alors de ces troupes, accablées de fatigues, obligées de se défaire du canon qu'elles avaient trop payé de leur sang, et se voyant forcées d'abandonner leurs camarades blessés à la merci des Irlandais. Dans cette position critique, elles eurent peine à retrouver leur courage, ce qui donna lieu à plusieurs pourparlers entre ces compagnies et les hussards de Hompesch, et donna le temps aux Anglais d'amener des renforts.

Une heure après, l'ennemi, qui nous harcelait toujours, attaqua ces mêmes compagnies, les enveloppa et les fit prisonnières, malgré la plus opiniâtre résistance. Dans ce pressant danger, les généraux Sarrazin et Humbert se décidèrent à vaincre ou périr. Ce dernier fit tête à la colonne ennemie, qui masquait le pont de Granard, la força de fuir, et s'en empara. Le général Fontaine, courant de rang en rang, ranima, dans ceux des soldats qui respiraient encore, le feu du courage, dégagea notre artillerie du centre de notre colonne, la fit transporter vers la petite arrière-garde avec quelques caissons, et commença de faire feu sur la cavalerie anglaise, dont chaque cavalier avait en croupe un fantassin pour la renforcer. Cette attaque fut si impétueuse, qu'elle culbuta les escadrons anglais; on y tua plus de cinquante chevaux, et l'on blessa un plus grand nombre d'hommes. Pour répondre à ces décharges à mitraille, les Anglais amenèrent un obusier; ils revinrent à la charge; mais les canonniers français démontèrent cet obusier et firent sauter deux caissons. Pendant ce combat, presque tous les Irlandais, qui avaient grossi les rangs des Français, furent frappés d'épouvante : trois cents des plus braves se battirent à outrance, et furent hachés en pièces, après avoir chèrement vendu leurs vies, en réunissant leurs efforts aux nôtres pour repousser à la baïonnette la cavalerie anglaise, qui se retira avec perte dans trois charges successives. Ainsi combattait une poignée de troupes exténuées de faim et de misère, sans munitions et sans appui au milieu d'un pays ennemi, environnée de trois mille hommes de cavalerie soutenus par une armée nombreuse dont les lignes formidables attendaient l'issue des premières attaques pour fondre sur elles. Depuis long-temps le major Crofford demandait à parler au général Sarrazin. Le géné-

ral Humbert se décida à l'envoyer en parlementaire. Pendant leur entretien, les Anglais fondirent sur le centre ; le major Crofford se porte sur ses troupes pour en arrêter le feu. Le général Fontaine, qui défendait l'aile gauche, croyant qu'on avait entamé des négociations, se rend à la colonne pour y attendre des ordres ; mais quelle fut sa surprise et celle du général Sarrazin, quand ils se virent enveloppés et faits prisonniers ! Le général Humbert se défendit quelques instants de plus, mais succombant également sous les efforts du nombre, il ne se rendit qu'après avoir épuisé toutes les ressources que peuvent donner un grand courage et une rare intrépidité. Il fallut cependant enfin céder ; c'était à qui aurait l'honneur de faire un français prisonnier ; il n'y en eut pas pour tous les officiers anglais. Le général Lacke alla au devant du général Humbert, en lui demandant où était son armée. *La voilà*, lui répond-il, en lui montrant les quatre cents hommes que le sort des combats venait de faire tomber en son pouvoir. Le général Lacke fit un geste d'admiration et de surprise. *Et où prétendiez-vous aller*, demanda le général anglais ? — *A Dublin, briser les fers de ceux qui gémissent sous le poids de votre tyrannie*, répliqua Humbert. *Ce projet extraordinaire*, dit le général Lacke, *ne pouvait naître que dans une tête française.* Chacun brigua l'honneur de présenter un français prisonnier au général Cornwallis. Ils reçurent de sa part les marques du plus vif intérêt. Quarante hommes qu'on leur donna pour escorte avaient plutôt l'air d'une garde d'honneur, que d'un détachement conduisant des prisonniers à Longfort. Arrivés dans cette ville, il y eut illumination générale et un repas magnifique pour célébrer la reddition de quatre cents français qui avaient voulu affranchir l'Irlande. L'empressement fut le même à Dublin pour les voir et les complimenter. Les officiers et les soldats demeurèrent prisonniers, et les généraux revinrent bientôt à Londres, d'où le général Humbert informa le Directoire de l'issue de sa campagne de dix-huit jours, où il avait fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un homme de cœur et d'un général habile. Il démontra ainsi ce qu'on aurait pu attendre d'une masse plus considérable de forces, dont les subsistances eussent été assurées. Alors on eût vu se réunir sous ses drapeaux une foule d'Irlandais mécontents, mais qui, prévoyant le sort d'une

poignée de braves, n'osèrent s'insurger, en regardant le fer des Anglais toujours suspendu sur les têtes de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, leurs propriétés menacées, et leur liberté en péril. Ces faibles entreprises furent toujours coûteuses pour la France, et funestes aux Irlandais, qui, courant aux armes, n'étaient pas suffisamment soutenus. Loin d'abandonner le système des petites divisions, le Directoire envoya, dans la même année, le général Rey avec encore un plus faible détachement vers le nord de l'Irlande. Ayant débarqué dans l'île de Rutland, il y trouva les esprits peu disposés à un soulèvement. Apperçu par des frégates anglaises, il fallut se rejeter au large. Dès lors les Français laissèrent les Irlandais se débattre avec leurs oppresseurs. Il y eut plusieurs combats où les succès furent souvent variés. Les Irlandais unis, veillés dans les villes et les campagnes par les protestants leurs compatriotes, attachés au gouvernement, ne purent vaincre tous les obstacles que leur opposait cette continuelle surveillance. Le parlement d'Irlande fut supprimé, et les efforts malheureux des Irlandais pour secouer leurs fers ne firent que les river davantage. 1794 *à* 1798.

IRUN (*affaire d'*). Quatre mille Espagnols, sortant d'Irun, se présentèrent devant le camp d'Urugne le 23 juillet 1793. Les Français ne tardèrent pas de se montrer de tous côtés. Un détachement de grenadiers s'étant alors porté un peu en avant, les Espagnols crurent l'occasion favorable pour les cerner; ils descendirent avec précipitation pour fondre sur ces troupes. Les Espagnols sont d'abord arrêtés par un régiment d'infanterie légère; mais bientôt leur retraite se change en une fuite générale; une partie du régiment de Léon est coupée; le maréchal-de-camp Rouffignac est fait prisonnier. Les Espagnols succombent dans une journée qu'ils comptaient déjà au nombre de leurs victoires.

ISACIA (*combat et prise d'*). Une flotille russe entreprit en 1791 de soumettre Isacia, ville appartenante aux Turcs sur le Danube. Après un combat de sept heures, les Turcs foudroyés par le canon des Russes abandonnèrent leur flotille, leurs retranchements, leurs batteries placées sur

le rivage et la forteresse même. Les Russes trouvèrent en débarquant Isacia sans ennemis, mais abondamment pourvue de munitions et de provisions de toute espèce. Trente-trois pièces de canons qui garnissaient ses remparts furent les trophées les moins avantageux de cette victoire. 24 *novembre* 1791.

ISFALIENS (*défaite des*). Igmazen, roi des Isfaliens, donna asile à Firme, prince Africain, révolté contre Valentinien. Théodose commandant l'armée romaine, poursuit Firme dans sa retraite. Igmazen marche hardiment à sa rencontre. *Qui es-tu*, demanda-t-il au général romain, *et qui t'amène ici ? — Je suis*, répond Théodose, *un des officiers de Valentinien, maître de l'Univers. Je viens chercher un brigand que tu recèles, et si tu ne le remets entre mes mains, malheur à toi, malheur à ta nation.* Cette fierté, si commune dans les beaux temps de la République, mais inconnue dans la caducité de l'empire, irrite Igmazen. Dès le lendemain il présente bataille. Il déploie, dans sa première ligne, vingt mille hommes. La seconde, plus nombreuse encore, devait s'étendre peu à peu et entourer les Romains, qui n'étaient pas plus de trois mille. Couverts de leurs boucliers, les Romains soutiènent sans reculer les efforts des Barbares; les ténèbres de la nuit séparent seules les combattants. Epuisés par leur défaite, les Isfaliens demandent la paix. Firme en était le prix; on l'arrête, mais ce rebelle échappe au supplice en terminant volontairement ses jours. 374.

ISMAÏLOW (*siége d'*). La possession de la place d'Ismaïlow, située sur le Danube dans la Bessarabie, tenta, en 1789, la cour de Saint-Pétersbourg alors en guerre avec les Turcs. C'était une des villes les plus importantes de l'empire ottoman dans ses provinces européennes. Elle avait une population nombreuse et une garnison de quarante-trois mille hommes commandés par Auduslu-pacha, l'un des meilleurs généraux de l'empire ottoman. Les vivres et les munitions y étaient abondants, l'artillerie nombreuse. Ses murailles, ayant un mille de circuit depuis une rive du Danube jusqu'à l'autre, avaient trois à quatre toises d'élévation; à leurs pieds était un fossé de sept à huit toises de profondeur; elles étaient couronnées par des pièces de

fort calibre. Entre les polygones de Bender et de Brock, il y avait une fausse braie auprès d'un cavalier, capable de contenir quelques milliers de soldats. Le côté de l'eau était fortement défendu par des batteries faisant un feu horizontal. Au commencement de novembre 1790, le général Sudowitsch fit, avec plusieurs corps de troupes, les approches d'Ismaïlow, tandis que l'amiral Ribas vint la bloquer avec une flottille de cent chaloupes à rames. Ils eurent quelques avantages sur mer, mais les rigueurs de l'hiver obligèrent Sudowitsch d'en lever le siége. Instruite de la levée de ce siége, la cour de Saint-Pétersbourg, accoutumée de ne trouver aucune difficulté insurmontable, ordonna au feld-maréchal Potemkin de revenir sur-le-champ devant Ismaïlow, et de s'en emparer. Le maréchal sentit toutes les difficultés de cette entreprise, mais il obéit. Arrivé sur la Pruth, il détacha le lieutenant-général Potemkin avec ordre de s'ensevelir sous les ruines d'Ismaïlow, mais ses efforts ne furent pas heureux. Suwarow y vint ensuite avec un régiment d'infanterie, mille Arnautes et deux cents Cosaques. L'armée de terre était de vingt-huit mille hommes, dont près de la moitié de Cosaques. On exerça d'abord ces troupes irrégulières aux manœuvres d'un assaut. Plusieurs jours furent employés à des reconnaissances, afin que les officiers généraux connussent bien les postes qu'ils devaient attaquer. Quand on eut pris tous les renseignements nécessaires, on éleva des batteries pour faire croire aux Turcs que l'on se préparait à faire un siége régulier, et non à emporter Ismaïlow d'assaut. Suwarow envoya, le 9 décembre, au sérasquier, une lettre du prince Potemkin, pour l'engager de se rendre. Le serasquier répondit qu'il conseillait aux Russes de se retirer, s'ils ne voulaient pas éprouver une disette absolue dans une saison avancée, et périr de faim et de misère devant une place abondamment pourvue. Suwarow envoya le lendemain un nouveau billet au sérasquier, dans lequel il lui annonce que s'il n'arbore pas le drapeau blanc dans le jour même, la place sera prise d'assaut, et toute la garnison passée au fil de l'épée. Plusieurs Turcs étaient disposés à se rendre, mais le sérasquier, résolu de tout risquer, n'y fit aucune réponse. Suwarow assemble, le même jour, un conseil de guerre, et adresse ce discours à ses troupes : *Braves guerriers*, leur dit-il, *souvenez-vous aujourd'hui de toutes*

vos victoires, et continuez de prouver que rien ne résiste aux armes des Russes. Il ne s'agit pas ici d'une opération qu'il soit permis de différer, mais d'une place importante dont la possession décidera de la gloire de la campagne, et que les fiers Ottomans regardent comme imprenable. Deux fois déjà l'armée russe a mis le siége devant Ismaïlow, deux fois elle s'est retirée. Il ne nous reste, pour la troisième fois, qu'à vaincre ou mourir avec gloire. Ce discours enflamme le zèle de ses braves soldats; l'assaut est décidé. Suwarow reçoit un courier du prince Potemkin qui lui recommandait de ne pas risquer l'assaut, s'il n'était pas sûr de réussir. Suwarow répond ce peu de lignes : *Mon plan est arrêté. L'armée russe a été déjà deux fois aux portes d'Ismaïlow; il serait honteux qu'à la troisième elle se retirât.* Quelques Cosaques désertent dans la soirée, et instruisent les Ottomans de la prochaine attaque. La garnison demeure en grande partie, pendant la nuit, sur les remparts. Pour faire croire aux Turcs que l'on manquait de munitions, on tira rarement pendant cette nuit qui précéda l'assaut. Toutes les mesures étaient prises; dès quatre heures du matin les colonnes se forment; il y en avait six du côté de terre, et trois sur le Danube. Les Cosaques, destinés à monter à l'assaut, étaient tous à pied; leurs lances avaient presque toutes été réduites à cinq pieds de longueur, pour pouvoir s'en servir plus aisément dans la mêlée. La première colonne par eau, commandée par le général Islénief, consistait en deux bataillons de grenadiers, un bataillon de chasseurs et deux mille cinq cents Cosaques. Ils avaient à bord de leurs chaloupes cent trente-cinq pièces de canon. La seconde colonne avait le même nombre de bâtiments et de canons. On comptait, dans la troisième et dans la réserve, deux cent trente-sept pièces de canon réparties sur un plus grand nombre de barques, de bateaux plats et de batteries flottantes. Parmi les troupes embarquées, se trouvait le prince de Ligne, le colonel duc de Richelieu et le comte de Langeron. On se rappèle une circonstance où le comte de Langeron émigré montra à l'orgueilleux Potemkin, favori de la Czarine, une fierté digne d'un Français. Langeron était émigré; Potemkin s'entretenant avec lui des troubles qui agitaient la France : *Colonel*, lui dit-il, *vos compatriotes sont des fous. Je n'aurais besoin que de mes palfreniers pour les mettre à la raison.*

Langeron ne peut souffrir patiemment que l'on parle ainsi de sa nation ; il répond fièrement : *Prince, je ne crois pas qu'avec toute votre armée vous y puissiez réussir.* Celui qui, proscrit, pensait aussi noblement de sa patrie, ne méritait certes pas de la perdre.

Le temps, qui avait été clair et serein pendant toute la nuit, s'obscurcit vers le point du jour ; un brouillard épais enveloppe l'horizon jusqu'à neuf heures. Toutes les colonnes marchent en silence. A l'aspect des murailles, l'armée s'arrête consternée. Suwarow prend la parole, et s'adressant à ceux qui l'entouraient : *Vous voyez*, dit-il. *ces murailles ; elles sont bien hautes, mais l'impératrice nous ordonne de nous en emparer.* Soudain il se met à genoux, se relève, marche à l'assaut ; toute son armée le suit. Les Turcs ne tirèrent point ; mais quand une fois les Russes furent à trois ou quatre cents pas, ils furent salués d'un feu très-vif à mitraille qui leur fit beaucoup de mal. Ils s'approchèrent du fossé dans lequel il y avait en plusieurs endroits de l'eau jusqu'à la hauteur des épaules, jetèrent leurs fascines, dressèrent leurs échelles contre les remparts, dont quelques parties étaient si élevées, qu'il fallut en attacher deux bout à bout, quoique chacune d'elles fût de cinq toises de long. Comme, en quelques endroits, les assiégeants ne trouvaient pas encore cet expédient assez prompt, ils s'aidaient avec autant de vivacité que d'adresse, et grimpaient au haut des remparts à l'aide de leurs baïonnettes. Les arquebusiers tiraient du bord du fossé sur les Turcs qui défendaient les remparts, pour les empêcher de frapper les assaillants. La seconde colonne, commandée par le maréchal Lasci, y arriva la première ; elle ne fut pas secourue assez vivement par la première et la troisième. La première avait eu à franchir un pas bien difficile ; elle avait rencontré une chaîne de fortes palissades qui s'étendaient jusqu'aux bords du Danube. Les grenadiers qui se trouvèrent à l'extrémité des palissades, s'élancèrent l'un après l'autre pour les tourner, et les plus éloignés de cet endroit sautèrent par-dessus. Il fallut encore franchir un fossé pour parvenir aux remparts. Les grenadiers russes s'emparèrent du premier bastion, attaquèrent sans ordre le cavalier qui se trouvait entre cet ouvrage et le second, et y perdirent beaucoup de monde. Kutusow, qui avait pris les deux polygones à gauche, du côté de la rive

gauche du Danube, serait arrivé sur le rempart en même temps que la seconde colonne, s'il n'avait été obligé d'envoyer du secours aux quatrième et cinquième colonnes, qui avaient éprouvé une vigoureuse résistance. Le fossé était plein d'eau à l'endroit où ces colonnes furent obligées de le traverser; les hommes en ayant jusqu'à la ceinture, y trempèrent leurs longs habits de Cosaques; ils eurent bien de la peine à se dépêtrer. Ils montèrent aux échelles; mais, parvenus sur les remparts, ils ne purent s'y maintenir; les deux colonnes en furent culbutées en même temps. Elles se trouvaient séparées l'une de l'autre par la porte de Bender; huit à dix mille Turcs firent une sortie par cette porte en poussant d'affreux cris de guerre. Parmi eux se trouvait une grande quantité de femmes armées de poignards. Les assiégés chargèrent tout à la fois de part et d'autre. L'infanterie de la réserve y accourut, se fit jour avec la baïonnette; les Cosaques se trouvèrent soulagés, et repoussèrent les Turcs. Ceux qui ne purent gagner le pont pour rentrer dans Ismaïlow, furent taillés en pièces ou culbutés dans le fossé. Les Russes firent alors un nouvel effort, surmontèrent toute résistance, et s'établirent sur le rempart du bastion qui leur était assigné. Cependant Kutosow remarqua que les deux bataillons de réserve, quoique maîtres du rempart, ne pouvaient encore tenir tête à l'ennemi; en conséquence, il leur envoya un bataillon de chasseurs qui les mit à portée de conserver leurs positions. Chaque bastion ayant un magasin à poudre sous le rempart, les vainqueurs y établissaient aussitôt une forte garde, afin que l'ennemi ne pût pas y mettre le feu et faire sauter la troupe. Il s'engagea souvent, en conséquence, de légères actions entre les assiégeants et les assiégés, qui tentèrent toujours de s'y introduire, mais ils ne purent y parvenir, de manière qu'il n'arriva aucun accident. Le jour commençait à paraître; chacun put reconnaître alors sa position, qui n'avait été indiquée jusque-là que par la différence des cris de guerre des deux nations. Pendant que l'infanterie turque se battait dans les fossés près de la porte de Bender, une cavalerie nombreuse se porta sur le camp des assiégeants, où les Cosaques les reçurent avec une telle vigueur, qu'il n'en revint presque aucun, et la porte de Bender tomba au pouvoir des Russes.

Tandis que les colonnes de terre marchaient contre Is-

maïlow, d'autres colonnes se formèrent également sur le Danube. La première, composée de cent bateaux, montés par des troupes réglées destinées à faire une descente, s'avança en deux lignes faisant un feu continuel; la seconde ligne, consistant en brigantins, batteries flottantes, doubles chaloupes et lançons, la suivait. Le feu devenait toujours plus vif à mesure que ces deux lignes s'approchaient; les Turcs avaient du côté de l'eau un ouvrage peu élevé, mais très-fort, garni de quatre-vingt-trois canons de gros calibre, de quinze mortiers et d'un obusier de six cents livres de balles. Le feu des mortiers de la seconde ligne couvrait la canonnade de la première; lorsqu'elles furent arrivées à quelques centaines de pas du rivage, la seconde ligne se divisa, et alla se placer sur les deux ailes de la première : de cette façon, elle forma un demi-cercle. On tira vivement de part et d'autre à mitraille, et le combat dura une heure. Mais comme il était encore nuit, quelques bataillons russes souffrirent seulement, mais aucun ne fut coulé bas; vers sept heures du matin, la descente totale fut effectuée. Les Turcs avaient abandonné le peu de bâtiments qui leur restaient. La résistance fut opiniâtre; on se battit à l'arme blanche vers ce côté, défendu par plus de dix mille Turcs. La plus grande partie fut passée au fil de l'épée; les autres se sauvèrent dans des *chanas*, ou maisons solidement bâties en pierres. A huit heures, les Russes étaient maîtres des remparts du côté de l'eau comme de ceux de terre. Un combat terrible commence alors dans l'intérieur de la ville, dans les rues, dans les places publiques; on s'y presse de toutes parts. Il y avait autant d'escarmouches que de partis; de tous côtés on se bat avec un égal acharnement. Les Turcs se défendent en désespérés, et font un feu terrible par les fenêtres, surtout dans les petites rues. Les Russes balayent les plus grandes par le feu de vingt pièces de campagne; les Turcs, qui n'avaient de canons que dans leurs chanas, ne peuvent répondre à ce feu. Il se trouva deux mille Turcs dans le premier chana qui fut attaqué : ils firent beaucoup de mal aux Russes avec leur artillerie. Suwarow ordonne de l'emporter; il est escaladé, malgré une vive résistance. On fait alors quelques centaines de prisonniers pour la première fois de la journée; le malheureux Auduslu pacha s'était retiré dans un chana plus considérable encore. Le combat y dura près de deux heures; il fallut en faire sauter

la porte à coups de canon. Deux mille des meilleurs janissaires s'y défendirent avec toute la rage du désespoir; mais les grenadiers russes y pénétrèrent la baïonnette en avant: tout fut haché, à l'exception de quelques centaines qui demeurèrent prisonniers : le pacha est de ce nombre. Il vient sur la place; un chasseur apperçoit un riche poignard à sa ceinture, et se met en devoir de le lui prendre. Comme plusieurs Turs avaient encore des armes, un janissaire qui était auprès du sérasquier, voulant repousser le chasseur avec son sabre, blesse au visage un capitaine de chasseurs. Les Russes tombent à l'instant à la baïonnette sur ce qui restait: ils en massacrent la plus grande partie : le brave sérasquier est de ce nombre; on sauve à peine cent hommes de sa suite. Les combats particuliers continuent dans chaque endroit susceptible d'une légère défense; c'était au prix du sang que l'on enlevait chaque poste. La résistance terrible qu'opposaient les Turcs ressemblait à de la rage; les femmes elles-mêmes se jetaient sur les soldats russes avec des poignards et d'autres armes. Tous les commandants russes couraient au devant du danger avec un courage héroïque, et leurs soldats se battaient comme des lions; la mêlée dura dix heures entières, sans que les Russes songeassent à la supériorité des Turcs. La ville fut livrée au pillage; trente-trois mille Ottomans y périrent en un jour; dix mille furent prisonniers. Un seul homme se sauva dans une garnison aussi considérable; légèrement blessé, il tombe dans le Danube, saisit une planche, et gagne à sa faveur le rivage opposé. Cet homme porta au visir la nouvelle de la prise d'Ismaïlow; il y avait parmi les morts six sultans. Les Russes perdirent quinze mille hommes. Suwarow écrivit au prince Potemkin ce peu de mots : *Le drapeau russe flotte sur les remparts d'Ismaïlow*. Il fut aussi laconique envers l'impératrice Catherine II : *Madame, l'orgueilleuse Ismaïlow est à vos pieds*. Le butin de cette ville fut évalué à dix millions de piastres. Inaccessible à toute vue d'intérêt, Suwarow s'abstint, suivant sa coutume, d'en retenir la moindre partie; content de la moisson de gloire qu'il avait recueillie, il dédaigna les richesses. Mais il ne respecta pas assez les droits de l'humanité; le massacre de trente-trois mille hommes dans une même journée, le meurtre de femmes et d'enfants, de soldats désarmés, lui firent donner le surnom de *Muley* Ismaïl, par allusion au barbare empereur

de Maroc, qui avait porté ce nom. L'impératrice de Russie fit frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de cette importante conquête: une année après, Ismaïlow, qui avait tant coûté de sang, fut rendue aux Turcs comme un gage de la paix entre les deux puissances, et trente-trois mille hommes avaient péri pour en faire la conquête! 22 *décembre* 1790.

ISOLA (*prise d'*). Les Anglais concentrèrent leurs forces maritimes, en 1806, sur les côtes de la Calabre; ils ne furent pas assez nombreux d'abord dans ces parages pour former des entreprises importantes, mais ils prêtèrent appui à tous les mécontents que recelaient ces contrées, les excitèrent à la révolte contre le gouvernement du roi Joseph-Napoléon, ainsi qu'au pillage des propriétés des citoyens paisibles. Le 1er juillet, ils débarquent à Sainte-Euphémie six mille hommes, qui sont renforcés par quatre mille soldats de troupes réglées napolitaines et quatre mille insurgés. Leurs forces se montaient donc à treize mille hommes; le général Verdier marche vers eux avec moins de douze mille. Au lieu de se retrancher sous la protection de leurs vaisseaux, les Anglais s'avancèrent dans le pays; ils étaient attirés par l'espoir de le trouver insurgé. Le général Verdier les atteint à quelques lieues de Cozenza, donne l'ordre d'attaque, les met en déroute, fait plus de dix-huit cents prisonniers, poursuit les fuyards l'épée dans les reins. En même temps, le général Régnier enlevait de vive force Isola, faisait passer au fil de l'épée cinq cents Calabrois révoltés. Cette rigueur était une juste représaille des excès commis par les insurgés; la plume se refuse de retracer ces scènes d'horreur. Une dame napolitaine à laquelle on ne pouvait reprocher que son attachement au nouveau gouvernement, tomba entre les mains des frénétiques armés par le gouvernement anglais; elle était enceinte. Cet état, respecté par les bêtes les plus féroces, loin de leur inspirer la pitié, excita leur fureur; après avoir déchiré les flancs de la mère, ils arrachent l'enfant de ses entrailles, et le massacrent sous les yeux de l'infortunée qui venait de lui donner forcément la vie. Elle respirait encore, et conservait assez de connaissance pour sentir l'horreur de sa situation; peu d'instants après elle expira dans les plus affreux tourments. Les bourreaux qui coopéraient à cet horrible supplice pre-

naient le nom d'apôtres de la foi !... Ils mutilèrent tout ce qu'ils trouvaient de militaires isolés, attachèrent sur une croix l'évêque de Cozenza, âgé de près de quatre-vingts ans, parce qu'il avait obéi à l'autorité établie; hachèrent des familles entières!.. Les maisons et les villages furent par eux incendiés. Honteux de tant d'atrocités, le général anglais Stuart ne trouva moyen d'en arrêter le cours qu'en promettant vingt ducats à chaque paysan qui amènerait un prisonnier vivant. Pendant le cours de ces horreurs, le général Verdier acculait les Anglais dans le golphe de Sainte-Euphémie, près duquel ils se retranchèrent, tandis que les Français attendaient des forces assez considérables pour les attaquer avec succès et les précipiter dans la mer. 1 *au* 7 *juillet* 1806.

ISPAHAN (*siége d'*). Après la bataille de Giulunbat, les Aghuans se présentèrent devant Ispahan, capitale de la Perse, renfermant plus de onze cent mille âmes. Après deux mois de blocus, la ville fut réduite aux plus tristes extrémités. La viande manqua d'abord; on tua les chameaux, les mulets, les chevaux; quand on eut épuisé ces ressources, on se trouva réduit à manger des feuilles d'arbres, des écorces, des racines broyées auxquelles on mêlait un peu de son pour en former du pain. Des cuirs bouillis, des chiens, des chats et de la chair humaine, servirent de nourriture; les rues et les places publiques étaient jonchées de cadavres. On vit des misérables couper les cuisses des cadavres les moins décharnés pour les dévorer; des enfants furent enlevés pour servir de pâture à leurs cruels ravisseurs. Des pères et des mères se nourrirent de si funestes aliments; un million d'hommes périrent Tant de malheurs obligèrent les Persans de se soumettre à Mahmoud, auquel le roi de Perse céda son empire. 1723.

ISPÉGUI (*affaire d'*). Les Espagnols avaient accumulé redoutes sur redoutes, retranchements sur retranchements, pour défendre les approches du Col d'Ispégui. Attaqués en même temps de front et sur les flancs par une colonne française, ils furent obligés, le 3 juin 1794, d'évacuer tous leurs ouvrages, et de se replier en désordre sur Erratzou, au delà de la seconde ligne de leurs redoutes. Ce succès

était d'autant plus important, qu'il ouvrait une route facile pour pénétrer dans la vallée de Bastan.

ISSUS (*bataille d'*). Six cent mille Perses, commandés par Darius, vinrent à la rencontre d'Alexandre non loin de la petite ville d'Issus, en Cilicie. L'armée des Perses campa dans un lieu tout à fait désavantageux; cependant l'ordre de bataille fut digne de part et d'autre de généraux habiles. D'un côté l'on voyait des Macédoniens pleins de courage, accoutumés aux fatigues, à une discipline sévère, aux manœuvres les plus difficiles, encouragés par un prince toujours leur donnant l'exemple de la valeur, toujours partageant avec eux les dangers. Les Perses, énervés par les délices, vaincus par la crainte, comptaient seulement quelques seigneurs intrépides et trente mille hommes capables de résister aux soldats d'Alexandre; c'étaient des Grecs combattant pour Darius. La seule phalange hérissée de piques impossibles à pénétrer put les enfoncer et les mettre en déroute; Darius prit la fuite quand il vit ses affaires désespérées, abandonnant son camp, ses richesses, sa mère, ses femmes et ses filles au vainqueur. « Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un lieu sacré destiné à être l'asile de la pudeur et de la modestie. Ces princesses vivaient seules et retirées au milieu de leurs eunuques et de leurs femmes; personne n'osait approcher de leurs appartements: Alexandre allait lui-même les voir fort rarement. La première fois qu'il les visita, il était accompagné de son favori Ephestion; comme Ephestion était d'une plus haute stature et d'une plus belle figure qu'Alexandre, Sysigambis le salua comme Alexandre. Avertie de son erreur, elle voulut s'excuser. *Ne vous en troublez pas, ma mère,* lui dit-il, *car celui que vous voyez est aussi Alexandre.* » Combien était touchant dans un héros ce respect pour la sainte amitié! Rarement il rendait visite aux princesses, filles de Darius, qui étaient d'une extrême beauté; lorsqu'il était chez elles, il baissait les yeux sans les regarder. Étonnés d'une si rare modestie, ses amis lui en demandèrent la raison. *C'est*, leur dit-il, *qu'après avoir vaincu les hommes, je ne veux pas risquer d'être vaincu par les femmes.* Ses amis le pressaient dans ce temps de songer à avoir des enfants: *Ne vous en inquiétez point*, leur dit-il, *je vous*

laisse pour mes enfants mes combats et mes victoires. 333 ans avant J. C.

2. Les champs d'Issus, autrefois si funestes à Darius, le furent également à Niger, qui disputait la pourpre à l'empereur Sévère. Après plusieurs combats, les rivaux se montrèrent dans ces plaines; Niger fut défait, perdit vingt mille hommes, l'empire, et bientôt la vie. 195.

ISTRIE (*bataille dans l'*). Les Istriens, peuples habitant cette portion de l'Italie maintenant occupée par l'État de Venise, provoquèrent la vengeance des Romains 179 ans avant J. C. Le consul Manlius campa à cinq lieues de la mer, environnant son camp de plusieurs corps de troupes pour assurer les convois et soutenir les fourrageurs. Les Istriens ne tardèrent pas de s'approcher de l'armée romaine, en suivant des chemins de traverse, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage. Ayant remarqué que les postes qui environnaient l'armée romaine étaient peu nombreux, et observaient peu d'ordre, ils profitèrent d'un brouillard épais qui dérobait leur petit nombre, pour fondre sur l'un d'eux. Les soldats, effrayés, surpris, s'enfuyent vers le camp, où ils causèrent encore plus de frayeur qu'ils n'en avaient eux-mêmes; tout fait craindre aux plus éloignés que l'ennemi ne soit entré dans les retranchements. Une voix, poussée au hasard, invite les Romains de fuir du côté de la mer. Frappé d'une terreur panique, tout prit la fuite, jusqu'au consul. M. Licinius Strabon, tribun légionnaire, demeura seul avec cinq cents braves; ils soutinrent l'effort de l'ennemi, qui n'entra dans le camp qu'après la mort de ces vaillants hommes. Les Istriens, se croyant délivrés de tous leurs ennemis, se livrèrent dans le camp romain à la débauche pour célébrer leur victoire. Manlius s'en apperçoit: sans perdre de temps, il arrête la fuite des Romains, les reconduit vers leurs ennemis déjà plongés dans le vin et le sommeil. Huit mille Istriens demeurèrent sur la place: leur roi se sauva seulement par une prompte fuite.

ITALIQUE (*journée d'*). Hirtuléins, questeur de Sertorius, officier plein de valeur, mais moins prudent que son général, rencontra Metellus à Italique en Espagne, sur

le Guadalquivir. Dès le lever du soleil, Hirtuléius fait sortir ses troupes de leurs retranchements, et les range en bataille. Métellus leur laisse supporter l'ardeur d'un soleil brûlant dans ces contrées. Après midi, il fait avancer hors de ses retranchements ses soldats frais et dispos. Sachant que les meilleures troupes de son ennemi sont au centre, il fait avancer ses deux ailes de manière à dépasser celles de l'ennemi, et demeurer son centre en arrière. En un instant, les deux ailes d'Hirtuléius sont défaites ; Metellus attaqua ensuite le centre de front et sur les deux flancs. Chacun des deux généraux est blessé ; mais Hirtuléius vaincu prend la fuite, laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. 76 *ans avant J. C.*

ITHOME (*bataille d'*). Durant la seconde guerre de Messénie, un combat sanglant fut livré près d'Ithôme. Euphaës, treizième descendant d'Hercule, roi de Messénie, y fut couvert de blessures : il en mourut peu de jours après. Réduits à la dernière extrémité par vingt années d'une guerre malheureuse, sans espérances et sans ressources, les Messéniens abandonnèrent Ithôme, que les Lacédémoniens détruisirent entièrement. Peu contents de cette vengeance, ils obligèrent les vaincus de jurer qu'ils leur demeureraient toujours fidèles; serment extorqué par la crainte, et que la dureté des Spartiates rendit bientôt inutile. 730 *ans av. J. C.*

ITUQUE (*combat d'*). Le consul Fabius, envoyé avec une armée de vingt mille hommes pour vaincre Viriathus, s'avance vers Ituque avec une partie de ses troupes. Viriathus vint à sa rencontre avec six mille Espagnols, gens aguerris et accoutumés à vaincre. Les Romains soutinrent avec peine leur premier choc ; ils tinrent ferme cependant, et le consul continua sa marche, toujours poursuivi par Viriathus. Il l'attaqua, le vainquit, le mit en fuite. L'espagnol, attentif à tout ce qui se passait, appercevant du désordre parmi ceux qui le poursuivent, retourne contre eux, les charge, en tue trois mille et fait fuir le reste des Romains jusqu'aux portes de leur camp, dont le consul ne put obtenir qu'ils sortissent pour combattre Viriathus, qui se retira en Lusitanie. 142 *ans av. J. C.*

IVOI (*siége d'*). En 1552, Henri II, roi de France, étant entré dans les Pays-Bas à la tête d'une armée formidable, se présenta devant Ivoi, ville alors très-forte. Les travaux furent poussés avec cette vivacité qui toujours a caractérisé les Français. Bientôt la brèche fut praticable; et peut-être que la place se fût soumise, dès ce moment, à la domination du monarque assaillant, si le courage du brave comte de Mansfeld, qui la défendait, n'eût opposé mille obstacles à l'impétuosité de l'ennemi. Après bien des attaques inutiles, après bien des combats sanglants, mais infructueux, les assiégeants fatigués résolurent enfin de brusquer la fortune dans un assaut général. On allait le donner, et Mansfeld se disposait à le soutenir, lorsque treize mille Allemands, qui composaient sa garnison, refusèrent de seconder sa valeur intrépide. En vain il veut se faire obéir : prières, promesses, menaces, rien n'est entendu. Désespéré, le gouverneur fait venir un gentilhomme français, son prisonnier, et lui dit en présence des troupes : « Allez, je vous donne la liberté, et vous prends à témoin » du tort qu'on fait aujourd'hui à l'empereur et à moi. » Ivoi, assiégée, il y a quelques années, par le duc d'Orléans, fut vaillamment défendue par un forgeron à la tête » de quelques paysans, et ne se rendit, à l'extrémité, qu'à » des conditions très-honorables; et moi, homme de naissance, capitaine expérimenté, je me vois forcé, par la » honteuse lâcheté de mes soldats, de subir humblement » les lois que l'ennemi voudra m'imposer! Toutes les fois » que vous rappèlerez dans votre mémoire la grâce que » je vous accorde, n'oubliez pas de me justifier contre les » calomnies de ceux qui voudraient noircir ma réputation. » Quand il eut prononcé ces mots, il fit arborer le drapeau blanc, et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Les fortifications de la place furent entièrement démolies 1552.

IVRÉE (*prises d'*). 1. Le duc de Vendôme se présenta devant Ivrée en 1704. Cette ville est située entre deux collines, sur la Doria. Elle paraissait imprenable; mais le duc fit jouer son artillerie depuis le 17 jusqu'au 28 septembre avec une telle vigueur, qu'elle fut obligée de se rendre. Onze bataillons demeurèrent prisonniers de guerre.

2. Le général Lannes reçut ordre, le 24 mai 1800, de s'emparer de la ville d'Ivrée, occupée en force par les Autrichiens. Les Français l'entourent, s'élancent dans la ville, escaladent les endroits les plus accessibles. Les Impériaux y abandonnent quinze pièces de canon et cinq cents prisonniers. Les généraux Watrin et Malher s'y distinguent.

IVRY (*bataille d'*). Au commencement de l'an 1590, Henri IV chercha à attirer dans une bataille décisive le duc de Mayenne. Deux fois il lui fit lever le siége de Meulan. Le baron de Biron attaqua Poissy, la prit par escalade, et s'empara d'un petit fort situé sur le milieu du pont. Le duc de Mayenne, craignant que le roi ne vînt l'attaquer pendant qu'il avait peu de forces, fit rompre trois arches du pont de Meulan, puis se retira précipitamment vers la Picardie, pour attendre les troupes espagnoles commandées par le comte d'Egmont. Le roi, persistant dans le desir de donner bataille, réunit toutes ses troupes, rassemble son armée, se rend devant Dreux, et en forme le siége. Le duc de Mayenne, réuni aux Espagnols, vint au secours de la place avec une armée de seize mille hommes. Henri, ne comptant sous ses drapeaux que dix à douze mille hommes, trop faible pour combattre à la fois une armée et défendre ses lignes, leva le siége de Dreux. Rassemblant ses capitaines, il leur adresse ces mots : *Mes compagnons, il faut effacer la honte de lever un siége, par le gain d'une bataille. Avec des hommes de votre courage et de votre expérience, je ne doute pas que nous ne remportions une victoire signalée. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; allons à l'ennemi!* Il marche vers Nonancourt, dresse seul son plan de bataille, et le communique à ses officiers; il était si bien calculé qu'il n'y eut rien à changer. Il ordonna à ses troupes de marcher dans l'ordre qu'il venait de prescrire. Le duc de Mayenne s'étant avancé jusqu'à Ivry sur Seine, les deux armées se trouvèrent si près l'une de l'autre, dans un pays ouvert, qu'il était impossible d'éviter la bataille. L'armée de Henri était composée de vieux soldats, toujours depuis vingt ans les armes à la main; elle manquait il est vrai des objets les plus nécessaires, mais il existait une parfaite union entre

le général, ses officiers et ses soldats. Elle était si bien disciplinée qu'au moindre mouvement elle pouvait d'elle-même se former en bataille. L'armée ennemie était composée de troupes de nouvelles levées, peu aguerries, sans expérience, mais pleines d'orgueil et de mépris pour les troupes royales. Le duc de Mayenne, connaissant toute leur valeur, craignait d'exposer aux hasards d'une bataille sa vie et son honneur; mais les reproches des Parisiens et des Espagnols, la honte d'avoir perdu plus de quatre-vingts places en six mois, le déterminèrent à combattre. Il était d'ailleurs vivement pressé par le comte d'Egmont qui déclara que si le duc s'y refusait, il marcherait seul combattre les Hérétiques. Le comte d'Egmont, aussi charmé que son avis eût prévalu que si déjà il eût remporté une victoire, se mit à crier, en sortant du conseil, *bataille, bataille;* et passa, une heure après, la rivière d'Eure, sur le pont d'Ivry, à la tête des Espagnols suivis des Français marchant en désordre.

L'armée du roi était de huit mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux; le duc d'Humières la joignit, au milieu de l'action, avec trois cents gentilshommes. Son artillerie consistait en quatre pièces de canon et deux coulevrines. L'armée de la Ligue était de douze à treize mille hommes de pied et de quatre mille chevaux. Celle du roi était rangée en ligne droite, dont les ailes s'avançaient un peu par leurs extrémités. Le maréchal d'Aumont commandait la gauche, à la tête de trois cents chevaux, et de deux régiments d'infanterie française. Près de lui se trouvait le duc de Montpensier avec un pareil escadron, cinq cents Lansquenets, et un régiment suisse. Devant les escadrons de Montpensier et d'Aumont étaient deux troupes de cavalerie légère, formant quatre cents chevaux. A leur gauche était placée l'artillerie, et un peu au delà le maréchal de Biron, sur la même ligne que la cavalerie légère. Dominique de Vic faisait les fonctions de sergent de bataille (1). Le roi conduisait lui-même l'aile droite, à la

---

(1) Le capitaine de Vic méritait bien cet honneur, ayant eu, en 1586, le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau, et ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir les douleurs les plus vives, quoique sa blessure fût bien guérie. Il vivait retiré dans ses terres en

tête de cinq rangs de gendarmerie de cent vingt gentilshommes chacun. A sa gauche était un régiment de Grisons et un de Suisses. A sa droite, deux régiments suisses. Le reste de cette aile était formé du régiment des gardes, de trois autres régiments français, et d'un régiment de deux cent cinquante reîtres (1), et de deux régiments d'infanterie française. Le duc de Biron était un peu en arrière du centre de l'armée, à la tête de cent cinquante chevaux, et de deux régiments d'infanterie française, formant la réserve.

L'armée du duc de Mayenne paraissait sur le penchant d'une petite éminence, rangée dans le même ordre que celle du roi, ses deux ailes formant, par leur droite et leur gauche, une espèce d'équerre. Le duc était à la tête de son aile gauche opposée à celle du roi, suivi de ses meilleures troupes, entre autres de treize cents lances espagnoles, commandées par le comte d'Egmont. A côté de lui, en tirant vers le centre, étaient les escadrons des ducs de Nemours et d'Aumale; au centre et à la gauche, commandés par le baron de Rosni, était le reste de la cavalerie, partagée en autant d'escadrons qu'en avait l'aile de l'armée royale qui lui était opposée. Chaque escadron était également soutenu par deux corps d'infanterie. On était près d'en venir aux mains, lorsque Henri, levant les yeux au ciel : *Seigneur*, s'écria-t-il, *ôte moi la vie avec la couronne, si je dois être du nombre de ces rois que tu donnes en ta colère; agrée que je sois aujourd'hui la victime de tes saintes volontés : fais que ma mort délivre la France des calamités de la guerre, et que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle.* Aussitôt il se fait donner son habillement de tête, sur la pointe duquel il y avait un panache de trois plumes blanches; et, l'ayant pris, avant que de baisser la visière : *Mes compagnons*, dit-il à son escadron, *si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie. Si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussi-*

Guyenne, depuis trois ans lorsqu'il apprend la mort de Henri III, les embarras où se trouvait Henri IV, le besoin où il est de tous ses bons serviteurs. Il vend une partie de son bien, se fait couper la jambe pour pouvoir monter à cheval, et va offrir ses services à Henri.

(1) On nommait ainsi les cavaliers allemands.

tôt au ralliement ; c'est le gain de la bataille : vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là-haut à main droite (c'étaient trois poiriers) ; *et, si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne perdez point de vue mon panache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire!* Après avoir exhorté de la sorte ses braves guerriers, Henri alla trouver le colonel Tische, ou Théodoric Schomberg. Cet officier commandait quelques compagnies de reîtres, soldats mutins, mais intrépides, qui l'avaient obligé, la veille de la bataille, d'aller demander au roi les payes qui leur étaient dues. Henri, en colère, avait répondu à Schomberg : *Comment, colonel Tische, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre ?* Le colonel s'était retiré confus, et dévorait en silence, dans sa tente, cette mortifiante disgrâce. Lorsqu'on était sur le point de s'ébranler, le roi se ressouvint de cette faute, et, voulant la réparer, il courut à Schomberg, et lui dit : *Colonel, nous voici dans l'occasion ; il se peut faire que j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous. Je déclare donc que je vous reconnais pour homme de bien, et incapable de faire une lâcheté.* En disant ces mots il l'embrasse avec bonté, et le serre entre ses bras. *Ah Sire!* s'écrie le colonel, les larmes aux yeux, *me rendant l'honneur que vous m'aviez ôté, vous m'ôtez la vie ; car j'en serais indigne, si je ne la mettais aujourd'hui pour votre service. Si j'en avais mille, je les voudrais toutes répandre à vos pieds.* Schomberg fut tué dans la bataille.

Le 14 mars, entre dix et onze heures du matin, Henri, voyant ses ennemis immobiles, ordonna au comte de Guiche, commandant l'artillerie, de faire tirer son canon ; il fut servi avec tant de justesse et de promptitude, qu'il causa beaucoup de désordre dans les troupes ennemies. Celui du duc de Mayenne, mal pointé ou mal placé, faisait très-peu d'effet. Après plusieurs décharges, de Rosni commença la charge. Le maréchal d'Aumont ayant détaché trois escadrons de cavalerie légère pour garder les canons, fondit avec trois cents chevaux sur la cavalerie des ennemis, la rompit en un moment, la poursuivit jusqu'à l'entrée d'un petit bois où il s'arrêta pour rallier sa troupe, et revint à

son premier poste. Un escadron de reîtres s'avança en même temps pour s'emparer de l'artillerie royale. Il fut arrêté par la cavalerie légère qui la gardait, et se contenta de faire le coup de fusil sans charger, puis se retira. Un autre escadron de Walons étant survenu, enfonça la cavalerie légère. Elle eût été mise en déroute, et le canon pris, si le duc de Montpensier et le baron de Biron n'y fussent accourus. Le combat devient vigoureux; Biron est blessé; Montpensier, renversé par terre, a son cheval tué sous lui, en remonte un autre, rompt l'escadron, le dissipe, et conserve le canon de Henri.

Le duc de Mayenne s'ébranle alors avec toute sa gauche, et vient fondre sur la troupe du roi, qui, s'étant mise au premier rang, s'avança pour le recevoir. Il essuya, à vingt pas la décharge de trois cents carabiniers à cheval, qui, s'étant ouverts, firent place aux treize cents lances du comte d'Egmont, et à un gros de reîtres. Ces reîtres, parvenus à trente pas de l'escadron royal, ne voulant point combattre un prince de leur religion, tirèrent, pour la plûpart, leurs pistolets en l'air, et tournèrent tout court pour se mettre à la queue de l'armée. Cependant le comte d'Egmont, et les Espagnols qu'il conduisait, firent une terrible décharge sur l'escadron du roi, sans pouvoir l'entamer. On se bat avec courage. Le comte d'Egmont est tué. Les ennemis commençaient à reculer, lorsque le gentilhomme qui portait la cornette blanche, reçoit dans les yeux une blessure qui l'aveugle; la bride de son cheval est rompue; il est emporté hors de la mêlée, et suivi par un jeune seigneur qui portait un panache semblable à celui du roi. On croit que ce prince se retirait du combat; plusieurs veulent le suivre. Appercevant ce désordre, Henri court de rang en rang pour dissiper cette erreur. A son aspect le courage de la noblesse se ranime, elle fait de prodigieux efforts, enfonce les ennemis, les met en déroute, les oblige de prendre la fuite; de sorte que les ducs de Mayenne, de Nemours et d'Aumale, n'ayant plus autour d'eux que trente gentilshommes, ne pouvant plus rallier les fuyards, sont obligés d'abandonner le champ de bataille; car leur infanterie, ayant vu la déroute des ennemis, s'était aussitôt débandée sans combattre. Pendant quelque temps on perdit de vue le roi dans la mêlée; il s'y trouva seul avec douze ou treize gentilshommes; tua de sa propre

main l'écuyer du comte d'Egmont : *Il faut*, dit-il à sa troupe, *jouer du pistolet ; plus d'ennemis, plus de gloire!* Bientôt la déroute des ligueurs fut complète. Au milieu du plus affreux désordre on vit Henri, parcourant les rangs, crier à ses soldats : *Compagnons, sauvez les Français, et main basse sur l'étranger.* Il ne restait qu'un gros bataillon de Suisses, se retirant en bon ordre. Henri les reçut à composition, et les renvoya dans leur pays. Il traita en bon père, comme ses sujets, tous les ligueurs pris les armes à la main. Les vaincus furent poursuivis jusqu'au pont d'Ivry. La victoire fut complète ; le canon, le bagage et les drapeaux des ligueurs tombèrent au pouvoir du vainqueur. Il ne se sauva pas le quart de cette armée de seize mille hommes. Henri en perdit cinq cents. Le roi fut redevable de cette victoire à son expérience, à son courage et à son intrépidité ; il se portait partout où il croyait sa présence nécessaire. Il s'exposa tellement qu'il reçut plusieurs coups dans ses armes, et eut son casque brisé. Il fut très-bien secondé par le maréchal d'Aumont, le duc de Montpensier et le maréchal de Biron. Ce général ne combattit point, mais, se présentant à propos, avec son corps de réserve, dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, il contribua plus qu'aucun autre au gain de la bataille. La seule chose que l'on puisse reprocher à Henri, est de s'être trop exposé dans cette journée ; aussi le maréchal de Biron lui dit après la bataille : *Sire, vous avez fait aujourd'hui le devoir du maréchal de Biron, et le maréchal de Biron a fait ce que devait faire le roi.* Le soir de cette mémorable victoire, le roi, soupant au château de Rosny, fut averti que le maréchal d'Aumont venait lui rendre compte de ses succès : il se leva pour aller au devant de lui ; après l'avoir étroitement embrassé, il l'invita à souper, et le fit asseoir à sa table, avec ces paroles obligeantes : *Il est bien raisonnable que vous soyiez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces!* Le fruit immédiat de cette victoire fut la reddition de Mantes et de Vernon. Bientôt Henri s'avança vers Paris, et ses succès relevèrent le courage de ses partisans dans toute la France. 14 *mars* 1590.

J

JAFFA (*prises de*). 1. Tandis que Vespasien emportait Jotapat en Judée, Trajan, l'un de ses lieutenants, se porta contre Jaffa, dont les habitants se défendaient avec une audace supérieure à leurs forces. Trajan s'empara sans beaucoup de difficultés de sa première enceinte; ceux de ses habitants qui s'étaient retirés dans la seconde, en ayant fermé les portes pour que l'ennemi ne pût pénétrer dans la ville, douze mille juifs furent massacrés entre les deux enceintes. Trajan voulant donner au fils de son général l'honneur de ce succès, informa Vespasien de l'état du siége. Celui-ci envoya Tite avec mille hommes et cinq cents chevaux. La ville fut emportée par escalade peu d'instants après son arrivée. Les vainqueurs passèrent au fil de l'épée tout ce qui pouvait porter les armes. Les femmes et les enfants furent seuls faits prisonniers. *an* 68.

2. L'armée d'Orient, commandée par Bonaparte, étant entrée en Palestine en 1799 pour venger les insultes faites aux Français par le pacha de Saint-Jean-d'Acre, se présenta, le 3 mars, devant la ville de Jaffa. A son approche, l'ennemi se retire dans l'intérieur de la place, et canonne les éclaireurs de la division Kleber. Les divisions Bon et Lannes en forment l'investissement ; la cavalerie et la division Kleber couvrent le siége, en prenant position sur la rivière de Lahoya, à deux lieues environ sur la route d'Acre. Le lendemain on en fait la reconnaissance. Jaffa est environnée d'une muraille sans fossés, flanquée d'une bonne tour avec du canon. Deux forts défendent le port et la rade. La place paraissait bien armée. On décide le front de l'attaque au Sud de la ville, contre les parties les plus élevées et les plus fortes. On établit une batterie de brèche et deux contre-batteries sur la tour carrée, la plus dominante du front d'attaque. On élève au Nord une batterie pour établir une diversion. Dans les journées des 5 et 6, l'ennemi fait deux sorties ; il est repoussé vigoureusement :

les batteries commencent à canonner la place. La brèche est jugée praticable le 6 : à quatre heures du soir, l'assaut est ordonné ; les carabiniers de la vingt-deuxième demi-brigade d'infanterie légère s'élancent à la brèche ; l'adjudant-général Rambaut, l'adjudant Netherworde, l'officier du génie Vernois, sont à leur tête ; ils sont accompagnés des ouvriers du génie et de l'artillerie. Les chasseurs suivent les éclaireurs ; ils gravissent la brèche sous le feu de quelques batteries de flanc que l'on n'avait pu éteindre. Ils parviènent, après des prodiges de valeur, à se loger dans la tour carrée, ainsi que le chef de brigade de la vingt-deuxième, Lejeune, officier d'un mérite distingué. L'ennemi fait à plusieurs reprises les plus grands efforts pour repousser cette demi-brigade, mais elle est soutenue par la division Lannes et par l'artillerie des batteries qui mitraillent dans la ville en suivant les progrès des assiégeants. La division Lannes gagne de toit en toit, de rue en rue ; bientôt elle a escaladé et pris les deux forts. L'aide-de-camp Duroc se distingue par son intrépidité. La division Bon, qui avait été chargée des fausses attaques, pénètre dans la ville, elle est sur le port. La garnison se défend avec acharnement, elle refuse de poser les armes : on la passe au fil de l'épée. Elle était composée de douze cents canonniers turcs et de deux mille cinq cents Maugrabins ou Arnautes. Trois cents Egyptiens, qui s'étaient rendus, sont renvoyés dans leurs familles. La perte des Français est d'environ trente hommes tués et deux cents blessés. Le général Bonaparte, maître des forts et de la ville, donne l'ordre d'épargner tous les habitants. On trouve dans cette place au moins quarante pièces de canon ou obusiers de seize, formant l'équipage de campagne envoyé par le grand-seigneur à Diezzar pacha, et une vingtaine de pièces de rempart en fer ou en bronze; quinze petits bâtiments de commerce étaient dans le port. Bonaparte ordonne de mettre la place et le port dans un bon état de défense, d'y construire des magasins, et d'y conduire toutes les frégates qui se trouvaient encore à Alexandrie.

Les ravages que faisait la peste dans l'armée d'Orient, depuis le commencement de la campagne de Syrie, causaient une inquiétude générale. Les effets de ce fléau se firent sentir avec plus de force immédiatement après le siége de la ville de Jaffa.

Le général en chef Bonaparte, voulant détruire le prétexte de découragement qu'un sentiment exagéré de crainte pour cette maladie pouvait faire naître dans l'armée, et prouver que ses effets étaient moins terribles que l'effroi qu'ils causaient, visita l'hôpital des pestiférés de Jaffa dans les plus grands détails. Après avoir fait porter tous les secours qu'on put leur procurer, et y avoir même envoyé une partie de ses provisions particulières, le général en chef, suivi de son état-major et du médecin en chef de l'armée, qui cherchait à lui persuader de ne pas trop prolonger sa visite, n'en donna pas moins de temps à tous les détails de l'hôpital. Il consolait, en outre, les malades par tous les moyens de persuasion; il faisait espérer aux uns un soulagement prochain, à d'autres une guérison certaine, et inspirait à tous de la confiance dans l'efficacité des remèdes qu'on employait.

Pour éloigner davantage l'effrayante idée d'une contagion subite et incurable, il fit ouvrir devant lui quelques tumeurs pestilentielles, et en toucha plusieurs. Il donna, par ce magnanime dévouement, le premier exemple d'un genre de courage inconnu jusqu'alors, et qui fit depuis des imitateurs. 1799.

JAMAÏQUE (*conquête de la*). Christophe Colomb fait une descente à la Jamaïque, où il veut former un établissement. Les insulaires s'éloignent du rivage, et laissent manquer les Castillans de vivres. Un stratagème est mis en usage dans cette occasion pressante.

Il doit y avoir bientôt une éclipse de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voisines qu'il a des choses très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs sur leur dureté, il ajoute, d'un ton assuré: *Vous en serez bientôt rudement punis: le Dieu puissant des Espagnols, que j'adore, va vous frapper de ses plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir, dès ce soir, la lune rougir, puis s'obscurcir et vous refuser sa lumière. Ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.*

L'éclipse commence en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb, et jurent qu'ils ne le laisseront

plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour appaiser la colère céleste, se montre quelques instants après, annonce que Dieu est appaisé et que la lune va reparaître. Les barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature, et ne lui laissent pas, dans la suite, le temps même de desirer. 1504.

2. Les Anglais, durant la brillante administration de Cromwel, entreprènent de se rendre maîtres de la Jamaïque. A peine y sont-ils descendus, que les Espagnols leur abandonnent les côtes et se retirent dans l'intérieur de l'île. Les conquérants, pour se délivrer de l'inquiétude que leur causent les vaincus, s'avisent de mettre à prix la tête des Espagnols, et le font savoir aux boucaniers français, qui, accoutumés à poursuivre les bêtes fauves dans les lieux les plus inaccessibles, leur paraissent propres à servir leur ambition et leur haine. Les boucaniers accourent en effet en foule à la Jamaïque, et font, en peu de temps, un si grand carnage des Espagnols, que le reste n'a d'autre parti à prendre que de composer avec les Anglais et de leur abandonner l'île, qui fait, depuis ce temps là, une partie très-précieuse des possessions britanniques dans le nouveau-monde. 1658.

JARGEAU (*prise de*). Aussitôt après la levée du siége d'Orléans, en 1429, le duc d'Alençon, avec six mille hommes et l'intrépide Jeanne d'Arc, vint assiéger Jargeau, où le comte de Suffolk et ses deux frères Guillaume et Poll s'étaient renfermés avec douze cents hommes. On emporta les faubourgs, puis on dressa des batteries. En peu de jours, la brèche fut praticable. « Avant, gentil Duc, à l'assaut, » dit alors la Pucelle au duc d'Alençon. Au même instant, ils partent comme des éclairs, suivis de leurs guerriers. Le combat est terrible. Les ennemis, du haut de leurs remparts, font des efforts incroyables. Jeanne les brave. Sa voix et ses exemples animent les Français. « Ne craignez rien, dit-elle au duc : ne savez-vous pas la promesse que j'ai faite à votre épouse de vous ramener sain et sauf ? » Cependant on fait pleuvoir une grêle de traits sur l'héroïne. L'un déchire sa bannière qu'elle faisait flotter au haut de son échelle, au moment où elle l'allait

arborer sur le brèche. L'autre l'atteint à la tête, et brise son casque ; la violence du coup la renverse au pied de la muraille. Devenue plus terrible par sa chute : *Or, sus, amis ! amis, sus, sus !* s'écria-t-elle. *Notre Seigneur a condamné les Anglais. Ils sont à nous. Bon courage !* Aux cris de la guerrière, les Français sont transportés ; ils s'empressent, se précipitent. Gagner la brèche, culbuter les ennemis dans la ville, les massacrer, les écraser, les poursuivre l'épée dans les reins, en immoler onze cents, forcer Suffolk, Guillaume et Poll à se rendre, fut l'affaire d'un instant.

JARNAC (*bataille de*). Catherine de Médicis, voulant écraser les Huguenots, mit à la tête de ses armées son fils, le duc d'Anjou, et l'envoya combattre le prince de Condé et l'amiral de Coligni, qui en étaient les chefs. Les maréchaux de Tavannes et de Cossé, et le duc de Biron, lui furent donnés pour conseils. Suivant l'avis de ces habiles lieutenants, il chercha à livrer bataille avant que le duc de Deux-Ponts eût réuni ses troupes à celles des Huguenots. Il en trouva bientôt l'occasion, et joignit les Protestants à Jarnac, en Angoumois. Comme le prince de Condé marchait aux ennemis, avec un bras déjà en écharpe, le cheval du comte de la Rochefoucault, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fracassa la jambe. Sans daigner se plaindre, ce prince s'adresse aux gentilshommes qui l'accompagnaient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux sont plus nuisibles qu'utiles dans une armée.* Un moment après il crie à ceux qui l'entourent : *Noblesse française, souvenez-vous que le prince de Condé ; avec un bras en écharpe et une jambe cassée, a encore assez de courage pour donner bataille, puisque vous le suivez.* Dans ce cruel état il ne laisse pas de poursuivre ses ennemis. Pressé de tous côtés, il est obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec assez d'humanité. L'admiration, la haine, la curiosité, et peut-être d'autres passions, arrêtant autour de lui un grand nombre d'ennemis, Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, demande la cause de ce rassemblement : on lui répond que c'est M. le prince que l'on a fait prisonnier. *Tuez, tuez*, s'écrie-t-il en jurant ; lui-même lui casse la tête d'un coup de pistolet. On attribua au duc d'Anjou

cette action qui demeura impunie. Le vainqueur qui, jeune encore, a déjà l'âme basse et corrompue, flétrit aussi ses lauriers d'une manière encore plus vile. Il fait porter le corps du général mort à Jarnac, sur une vieille ânesse. Comme Condé était un des hommes les plus braves, les plus intelligents et les plus généreux de son siècle, cette marque de mépris tombe toute entière sur celui qui l'a donnée. Henri IV, âgé de seize ans, encore prince de Béarn, annonce aux généraux de son parti qu'il était imprudent de livrer bataille, parce que leurs forces étaient éparses, et celles du duc d'Anjou bien réunies. On méprise ces conseils d'un enfant, la bataille est perdue. 13 *mars* 1569.

JASSY (*prise de*). Le comte de Munich, mis par la czarine à la tête de ses armées contre les Turcs, entra dans la Moldavie en 1739, et voulut en faire la conquête. Cette entreprise paraissait téméraire. Il fallait combattre et vaincre une armée turque campée près de Choczim, prendre cette ville, et faire de nouveaux efforts pour triompher de plus grands obstacles. Les Russes, conduits par Munich, passèrent le fleuve à la vue des Ottomans, se présentèrent le 8 août devant Choczim, escaladèrent la place, et, conduits par la victoire, firent le siége de Jassy. Des batteries, habilement dirigées, ne firent bientôt de cette grande ville qu'un monceau de ruines. Elle fut obligée de se rendre à discrétion.

JAVARIN (*prise de*). Cette clé de l'Autriche, qui avait été prise en 1594, par les Turcs, fut reprise par un stratagême du comte Adolphe de Swartzemberg, et de Nicolas Palfi. Ces deux généraux de l'empereur trouvent le moyen de se faire ouvrir une porte de la place, en faisant accroire au corps-de-garde, par des espions hongrois qui parlent bien la langue turque, qu'ils viènent de Bude avec le convoi de vivres que la ville attend, et qu'ils se sont servis des ombres de la nuit pour éviter de tomber entre les mains des Chrétiens qui rodent aux environs. Le pétard est appliqué à la seconde porte par un gentilhomme français, nommé Vaubecourt, et les troupes autrichiennes y entrèrent. 1598.

JEAN (*combat de S.-*). Tandis que le général Bona-

parte repoussait victorieusement le général Beaulieu, à Céva, le général Rusca s'emparait du poste de Saint-Jean, qui domine la vallée de la Bormida, y prenait deux pièces de canon, et faisait cent prisonniers. 16 *avril* 1796.

JEAN-DE-LUZ (*affaire de S.-*). Les échecs éprouvés par les armées françaises, dans leurs premières affaires avec l'Espagne, déterminèrent le gouvernement à y envoyer des forces plus considérables. On y compta, dès le mois d'août 1793, vingt-huit mille hommes d'infanterie, quinze cents canonniers, et sept cents chevaux. On exerça d'abord ces troupes par des coups de main qui, en les aguerrissant, furent presque toujours heureux. Dans une de ces actions, Latour-d'Auvergne, la hache à la main, à la tête de ses grenadiers, s'efforça de briser les portes d'une église où les ennemis s'étaient retranchés. Dans une autre rencontre, le général espagnol, Caro, n'échappa qu'avec peine. De bons officiers se formaient en silence sous les ordres des Moncey et des Latour-d'Auvergne. L'ordre renaissait dans les administrations, comme la discipline dans les troupes. La saison avancée ne permit cependant aucune entreprise heureuse, mais les commissaires-représentants eurent le bon esprit de sentir que le morcellement des forces était une des principales causes du peu de succès des entreprises. On rapprocha tous les corps des rives de la Bidassoa. Dans la nuit du 10 au 11 novembre, trois bataillons vinrent se retrancher sur la colline de l'hermitage Sainte-Anne, à seize cents toises de la Bidassoa. Cette position dominait, par sa droite, tout le terrain jusqu'à la mer; sa gauche était défendue par un profond ravin, ses derrières communiquaient avec Saint-Jean-de-Luz. Au point du jour les Espagnols apperçurent avec un extrême étonnement trois mille Français y élever des retranchements; mais, soit circonspection, soit surprise, ils n'entreprirent pas de troubler les travaux immenses qui furent faits pour fortifier ce poste. Au défaut de tentes, on construisit des huttes en bois dans ce camp, ce qui lui donna l'air des anciens *castrum* des Romains, et mit le soldat bien à l'abri des intempéries des saisons. Les fortifications furent entièrement dirigées conformément au système de défense du chef d'artillerie Lespinasse. Elles étaient composées de trois redoutes liées entre elles, par des lignes, avec

les batteries intermédiaires. En avant de ces redoutes étaient des redans ou simples épaulements, en retraite les uns des autres, formant une défense par échelons. Tous ces ouvrages étaient nécessaires pour soutenir cette position contre une armée nombreuse et préparer en arrière les moyens de défense.

Quand les Espagnols apperçurent l'importance du camp qui s'élevait devant eux, ils voulurent s'y opposer. Chaque jour ils livrèrent de petits combats, chaque jour les français repoussaient les Espagnols. Ces fortifications furent élevées pour ainsi dire la pioche d'une main et l'épée de l'autre. Entre le camp et la rivière de la Bidassoa, était la montagne appelée de Louis XIV. Les Espagnols y établirent des batteries de mortiers et de pièces à longue portée, pour inquiéter les Français. Le général Frégeville ordonna au colonel Lespinasse d'aller, dans la nuit, détruire les retranchements que les Espagnols y avaient laborieusement elevés. Ces ouvrages furent entièrement rasés, malgré le feu des batteries, pour ainsi dire entassées sur le bord opposé de la Bidassoa. Jamais on ne montra un courage plus tranquille que celui des soldats et des réquisitionnaires français, arrachant les palissades et comblant les lignes ennemies sous le feu le mieux nourri. Mais ils y étaient encouragés par Latour-d'Auvergne, conduisant ses grenadiers à l'attaque, avec l'intrépidité qui lui était propre, et par l'immobilité du colonel Lespinasse au milieu des obus et des boulets qui tombaient à ses côtés.

Les Espagnols, se trouvant trop incommodés des travaux des Français, qui resserraient chaque jour davantage leurs positions, se décidèrent à une attaque générale. Son succès devait donner la plus grande liberté à leurs mouvements. Le 5 février, à la pointe du jour, trois colonnes espagnoles, fortes de treize mille hommes d'infanterie, avec une nombreuse artillerie, débouchant par le calvaire d'Urugue, la Croix-des-Bouquets, et Andaye, forcèrent en même temps tous les postes avancés sur la rive droite de la Bidassoa, et s'emparèrent du calvaire, et de la Croix-des-Bouquets, d'où leur artillerie foudroya le camp des *Sans-Culottes*. Ce mouvement bien combiné, et très-inattendu, jeta dans l'armée française un désordre dont les Espagnols ne surent pas profiter. Le général Uratia, maître de la montagne du calvaire, y demeura immobile. Attaqué sur tous les points à la fois, par des forces très-su-

périeures, le colonel Lespinasse, aulieu de renforcer ses premières lignes, les abandonna à elles-mêmes, les laissant se replier successivement, par la raison que de faibles détachements qu'il aurait pu envoyer à leur secours, auraient été culbutés par la masse attaquante. Alors il eût couru le risque de voir tout ce qui était hors des retranchements taillé en pièces, ou mis en fuite sans pouvoir se rallier; ce qui aurait réduit ses défenses à un très-petit nombre d'hommes, et entièrement détruit son corps de bataille. Toutes ses troupes se replièrent donc comme il l'avait prévu, mais d'un retranchement dans l'autre, avec tout l'ordre de soldats habitués à la guerre de postes, et qui savent attirer l'ennemi vers le point où doivent échouer ses efforts. Fiers d'avoir obligé les avant-gardes françaises à reculer, les Espagnols marchaient à l'attaque de la redoute de la Liberté, comme on vole à la victoire. Cette redoute était défendue, dans quelques endroits, par du canon, dans d'autres par les troupes qui s'y étaient réfugiées, ou qui avaient eu le temps d'y filer. Ce fut une barrière impénétrable aux Espagnols. Chaque décharge vomissait au loin la mort, rompait ou dispersait des bataillons entiers, jonchait la terre de cadavres. Du haut de la Crois-des-Bouquets, le général espagnol Caro, voyait fuir ses bataillons, et ne pouvait y porter remède. En ce moment le général Frégeville arrive, voit les Espagnols foudroyés par le canon de la redoute de la Liberté. Lespinasse lui veut remettre le commandement: *Tu en as trop bien usé*, dit Frégeville, *achève ton ouvrage, et que la France te doive cette belle journée toute entière.* On continue de se battre. Tout-à-coup les Français sautent de leurs retranchements, poursuivent leurs ennemis la baïonnette dans les reins, et les chargent au pas de course. Un boulet emporte, dans la chaleur du combat, un jeune soldat d'un détachement de cavalerie placé par Lespinasse pour fondre sur l'ennemi au moment de sa déroute. Le commandant de ce détachement fait un mouvement pour changer de position. Lespinasse lui crie: *N'y suis-je pas moi, et ces braves canonniers?* Chacun garde son poste; et le feu de l'artillerie devient plus terrible. Ce combat dura sept heures. Les Français reprirent leurs positions et s'y maintinrent. Les Espagnols se retirèrent en bon ordre. Les Français avertis par cette surprise, redoublèrent leur surveil-

lance, renforcèrent leurs postes, augmentèrent leurs fortifications. Ces mesures en imposèrent à l'ennemi qui n'osa les y troubler de long-temps. Le colonel Lespinasse fut nommé général de brigade sur le champ de bataille, pour prix de sa valeur et de sa conduite dans cette journée. 5 *février* 1794.

JEAN-PIÉ-DE-PORT (*combat de Saint-*). Pendant que les Espagnols faisaient le siége de Bellegarde, qui traînait en longueur, le général don Ventura-Caro porta plus de douze mille hommes à Saint-Jean-Pié-de-Port, dans les premiers jours de juin. Ce mouvement du général espagnol en nécessita aussi un du général Servan. N'ayant à leur opposer que deux mille huit cents hommes, il résolut de former un camp à Château-Pignon sur la route de Pampelune. L'avant-garde française, composée de quinze cents hommes, est attaquée avec vigueur, le 6 juin 1793, par les troupes légères espagnoles. Le capitaine Moncey accourt à la tête des braves chasseurs, auxquels il donna toujours l'exemple; il fond sur l'ennemi, le renverse, pénètre sur le grand chemin jusqu'à la hauteur de Mendibelza; il y trouve un corps de troupes escortant six pièces de campagne; en un moment les canonniers sont tués, mis en fuite, et les canons encloués. Un brouillard épais qui couvrait la montagne s'étant dissipé, les Espagnols s'apperçurent bientôt du petit nombre d'hommes qu'ils avaient à combattre; protégés par une batterie de quatre canons et deux obusiers, ils firent avancer leur première ligne de front, tandis que leurs seconde et troisième lignes se déployaient à droite et à gauche pour tâcher d'envelopper les chasseurs, qui, dans cet instant, furent obligés d'abandonner les pièces dont ils s'étaient emparés, et de se retirer vers le camp, où ils espéraient être bientôt renforcés. Mais les troupes de nouvelle levée, qui occupaient le camp, effrayées par les obus dont l'effet leur était inconnu, loin d'attendre les chasseurs pour se joindre à eux et se défendre, prirent la fuite en désordre pour se retirer dans une seconde position, où ils ne tinrent pas davantage, et dont les Espagnols s'emparèrent pour y placer des batteries. En même temps le camp de Château-Pignon était attaqué à la gauche par les troupes légères espagnoles, et de front par leur première ligne. Accablés sous le nombre, le peu

de troupes qui restait au camp l'eut bientôt évacué ; le général Lagenetière, qui était accouru de Saint-Jean-de-Luz pour le défendre, fut fait prisonnier. Le brave Désolmes, qui, à la tête des compagnies de volontaires, avait entrepris une invasion dans la vallée de Bastan, revenant en hâte au premier avis du désastre, tomba mort au pied d'un arbre, épuisé par la chaleur et la fatigue. La perte des Français fut de quatre cents hommes morts ou blessés ; celle des Espagnols fut de quinze cents hommes ; ils s'emparèrent, à Château-Pignon, de deux canons. Les Espagnols ne profitèrent pas encore une fois de leur avantage ; ils s'arrêtèrent à la Chapelle d'Orison, et n'entreprirent rien sur Baigorry, tandis que les Français fuyaient en désordre sur Saint-Jean-Pié-de-Port, où leurs troupes frappées d'épouvante s'amoncelèrent. Le général Dubosquet eut le temps de reformer ses troupes. Le regret des dévastations dont elles étaient témoins, et la honte d'avoir été accessibles à la peur, les ramenèrent au combat, et à l'offensive qui fut bientôt suivie de la victoire. 6 *juin* 1793.

JEMMAPES (*bataille de*). Le général Dumourier, lors de l'invasion des Pays-Bas autrichiens, en 1792, s'était réservé les opérations du centre de l'armée du Nord. Elles étaient dirigées contre le principal corps de l'armée autrichienne, commandé par le duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas. Ce prince s'était placé en avant de Mons sur les hauteurs de Jemmapes, position formidable en elle-même, devenue presque inexpugnable par des retranchements et un triple étage de redoutes garnies de cent bouches à feu. Le premier soin du général français fut d'occuper assez les Impériaux, pour qu'ils ne pussent porter des forces plus considérables vers ce point, contre lequel il comptait diriger les attaques décisives ; il y réussit. Confiant dans ses fortifications, le duc Albert résolut d'attendre à Jemmapes le sort d'un combat ; nulle autre position ne lui paraissant plus propre à balancer la supériorité des forces ennemies. Il occupait, en avant de son front, plusieurs points dans une longue lisière de bois qui se prolonge depuis les villages de Frameries et de Bauveries, jusqu'à ceux de Paturage et de Wames ; la position de Bossut avait été aussi fortifiée par des retranchements. Dumourier fit attaquer Bossut, le 3 novembre, par l'infanterie

belge ; elle avança sans ordre, et fut repoussée avec perte. Beurnonville, mécontent de cet échec dans le commencement de l'attaque, rétrograda d'abord jusqu'à Quiévrain ; mais Dumourier fit attaquer de nouveau ce poste par le général Dampierre. Les soldats étaient des Français aguerris et bien disciplinés ; rien ne leur résista ; ils s'emparèrent aussi des bois de la Sarre. Effrayé de tant d'audace, le duc Albert rappela tous les avant-postes, pour concentrer davantage ses moyens de défense. Dumourier profita de cette faute, et occupa aussitôt des positions que l'ennemi eût pu lui disputer vivement. Son avant-garde se porta dans les villages de Frameries et de Wames, et son corps d'armée fut placé entre les villages d'Elonge et d'Haynin. En même temps le général d'Harville, dont la division de douze mille hommes faisait dans ce moment sa jonction avec Dumourier, reçut ordre de s'avancer sur les hauteurs de Siply, en menaçant de là les Autrichiens de les tourner par les hauteurs de Berthaimont et du mont Palisel, qui dominent la ville de Mons, et même de les prévenir sur les hauteurs de Nimi, s'ils tardaient trop à l'effectuer. Le 5, Dumourier acheva ses dispositions ; l'avant-garde se porta en avant de Frameries vis-à-vis du chemin de Cuesmes. Il rangea son armée en colonnes le long du bois, de manière à pouvoir se mettre en bataille par un à-gauche en faisant face au village de Jemmapes. Douze bataillons placés à la gauche, durent soutenir l'attaque de Quaregnon, et prendre Jemmapes à revers.

L'armée entière fut divisée en trois corps. Dumourier demeura au centre pour diriger les mouvements généraux, ayant pour lieutenant le duc de Chartres ; le général Ferrand commanda la gauche, et les généraux Beurnonville et Dampierre l'aile droite. La cavalerie fut répartie entre chaque division pour soutenir leurs mouvements. Les deux armées étaient rangées sur des hauteurs demi-circulaires, à peu près également éloignées l'une de l'autre dans tous leurs points. Un espace d'environ mille toises les séparait ; la pente du terrain, d'abord rapide du côté des Français, devenait insensiblement plus douce en approchant du fond de ce vallon. Les positions de l'ennemi avaient l'avantage de commander celles des Français ; elles étaient retranchées ; leurs redoutes étaient garnies de cent bouches à feu; elles étaient défendues seulement par vingt mille Autri-

chiens, et attaquées par quarante mille Francais déterminés de vaincre. A la vue de ces dispositions, les généraux autrichiens délibérèrent s'ils abandonneraient Jemmapes et se retireraient dans des positions encore plus avantageuses derrière Mons, en y laissant une garnison; s'ils attaqueraient eux-mêmes les Français pendant la nuit, ou s'ils demeureraient dans leurs positions actuelles pour y attendre le combat. Ce dernier avis prévalut, il était conforme à la circonspection allemande : comment supposer d'ailleurs que des Francais qui avaient fui, quelques mois auparavant, devant Mons, sans être même attaqués, oseraient se présenter devant des ouvrages si bien retranchés dont il fallait essuyer pendant long-temps le feu ? L'attaque commenca dès le 5 au poste de Quaregnon, défendu par une artillerie formidable. Le général Ferrand rencontra des prairies marécageuses, coupées de fossés, qui empêcherent son artillerie de le suivre; il la laisse en arrière, chargée à mitraille; marche la baïonnette en avant, emporte le village de Quaregnon, puis celui de Jemmapes. Ce général, déjà âgé, a son cheval tué sous lui; il reçoit une forte contusion à la jambe, cela n'arrête point son courage; il se place à pied à la tête des grenadiers de sa colonne, et continue l'attaque. A la droite, l'attaque de Beurnonville était retardée par un feu bien nourri de cinq redoutes voisines du village de Cuesmes; elle avait rencontré un pays coupé, et perdait l'espoir de le forcer, lorsque Dampierre prend la résolution soudaine d'emporter la gauche de l'ennemi. A la tête des régiments de Flandres et des bataillons de Paris, qu'il précède de cent pas, il enlève les deux premières redoutes, où il entre le premier, tourne leurs canons contre les Autrichiens, et fait seize cents prisonniers.

Frappés d'un dévouement si héroïque, les blessés oubliaient, après la bataille, quelques instants leurs douleurs pour se demander, Dampierre a-t-il survécu ? Les soldats, souvent justes appréciateurs du vrai mérite, le nommèrent le premier dans les acclamations qui suivirent la victoire, et forcèrent Dumourier de partager avec lui la couronne qui lui fut décernée lors de son entrée dans Mons. Dumourier humilié ne pardonna jamais à Dampierre d'avoir partagé sa gloire aux yeux de l'armée. Bien éloigné de cette basse jalousie, Dampierre a conservé à la postérite un trait singulier d'un vétéran. Jolibois apprend que son fils, vo-

-lontaire du premier bataillon de Paris, a quitté ses drapeaux; il arrive le matin de la journée de Jemmapes, prend la place de son fils, et s'écrie à chaque coup qu'il tire sur l'ennemi : *O mon fils ! faut-il que le douloureux souvenir de ta fuite empoisonne un moment aussi glorieux !* Jolibois fut nommé officier sur le champ de bataille. L'aile droite de l'ennemi se trouvait enlevée, son corps de bataille tourné et pris à revers, quand Dumourier donna au centre l'ordre d'attaque. *Voilà les hauteurs de Jemmapes*, dit-il à ses soldats, *et voilà l'ennemi : l'arme blanche et la terrible baïonnette, voilà la tactique nouvelle à employer pour y parvenir et pour vaincre.*

L'ordre d'attaque fut reçu avec allégresse; les bataillons perdirent leur alignement en traversant la plaine qui les séparait de l'ennemi. Quelques escadrons autrichiens s'étant subitement présentés au centre de la position dans l'endroit où le chemin qui conduit à Jemmapes forme une ouverture au milieu des bois, il y eut un moment d'hésitation dans les colonnes d'attaque. Une brigade demeurant en arrière, rompit la ligne du centre. Un jeune domestique de Dumourier, nommé Baptiste, apperçoit ce désordre. Par une de ces inspirations qui indiquent un grand caractère, il se porte vers le point où se fesait ce tourbillonnement, rallie l'infanterie, fait avancer sept escadrons qui étaient en arrière, et rétablit le combat. Déjà ce mouvement s'était communiqué aux troupes les plus prochaines; trois colonnes de bataillon s'étaient arrêtées sous le feu terrible des redoutes, elles commençaient à se mêler, présage certain d'une fuite prochaine. Le duc de Chartres rallie ces troupes ébranlées et déjà éparses, en forme une masse en colonne, lui donne le nom de *bataillon de Jemmapes*, marche en avant et enlève les redoutes; la cavalerie légère y entre par leurs intervalles presque aussitôt que l'infanterie. Dans ce moment, l'attaque de gauche, commandée par le général Thouvenot, dépasse le village de Jemmapes, et met l'ennemi entre deux feux. Une partie se précipite dans la rivière d'Haine. La bataille est gagnée à la droite et au centre. Au premier instant de cette attaque, Dumourier se porta vers son aile droite où le combat se soutenait sans succès décisif. Son artillerie n'avait pu encore éteindre le feu des redoutes. Incertain du succès du centre, il pensait déjà à retirer les troupes de cette attaque pour proté-

ger la retraite, lorsqu'il rencontra quelques-uns des bataillons de Paris qui avaient combattu sous lui au camp de Maulde, et dix escadrons de cavalerie légère. Une colonne de cavalerie s'ébranlait pour les charger, mais une décharge à bout portant leur fit un rempart d'hommes et de chevaux; les escadrons français s'élancent alors, et toute cette cavalerie autrichienne fuit jusqu'à Mons. Beurnonville, arrivant avec l'avant-garde, occupe ce même terrain; les troupes qui venaient de repousser les Autrichiens marchent aux redoutes; on entonne l'hymne des combats. Ces retranchements, défendus par les grenadiers hongrois, attaqués de front, et tournés par la gorge, sont emportés. Il s'y fait de part et d'autre un grand carnage; la bataille, engagée sur tous les points du front, est gagnée. Les troupes eurent quelques heures de repos sur le champ de bataille; elles reprirent les armes pour poursuivre l'ennemi, mais cette poursuite fut lente; la réserve de droite devait occuper les hauteurs en arrière de Mons, il lui fut impossible d'y parvenir. Les Autrichiens avouèrent une perte de cinq mille hommes, et se virent enlever treize canons. Dumourier prétendit n'avoir perdu que cinq cents hommes; mais comme l'action fut meurtrière et la défaite sanglante, on doit croire la perte à peu près égale de part et d'autre. Les troupes françaises y déployèrent un courage, une constance, et même une précision singulière dans l'exécution de leurs mouvements. La journée de Jemmapes couvrit l'armée française d'une très-grande gloire. On crut la défense de la Belgique impossible, dès qu'on vit, peu de jours après cette bataille, le gouvernement autrichien abandonner Bruxelles, et se retirer à Ruremonde. D'ailleurs le parti comprimé lors de la dernière révolution du Brabant, voyant s'avancer les vainqueurs de ses adversaires, les recevait comme ses libérateurs. Les Français en entrant dans les villes conquises, étaient accueillis par des démonstrations d'allégresse et des actions de grâces; la plupart des villes imitèrent Mons, qui, après une sommation, vint offrir ses clefs. 6 *novembre* 1792.

JENA (*bataille d'*). Les batailles de Marengo, d'Ulm et d'Austerlitz, auraient dû suffire pour éclairer les puissances du continent sur le danger de leurs liaisons avec l'Angleterre. Le monarque de Russie paraissait disposé d'abord à

profiter de cette terrible leçon. Un sentiment de reconnaissance aurait dû, ce semble, le faire plutôt pencher pour un vainqueur généreux. Il se disposa même à traiter de la paix, mais bientôt ces vues pacifiques s'évanouirent. L'Angleterre entraîna la Prusse dans la coalition contre la France, en la menaçant de la guerre, si elle prétendait garder l'Hanovre, et lui montrant une puissante alliée dans la Russie, si elle voulait s'armer contre une puissance qui avait augmenté son territoire, et l'avait fait jouir de toutes les douceurs de la paix au milieu de l'embrâsement universel de l'Europe. On rappèle au roi de Prusse l'ancienne gloire militaire du grand Frédéric. Il possède des troupes nombreuses formées aux mêmes évolutions, instruites de la même tactique; il lui reste encore quelques-uns des généraux de la guerre de sept ans. Leur génie doit vaincre la France, à qui il n'a manqué, lui dit-on, pour éprouver des revers, que d'avoir trouvé des ennemis plus braves et plus habiles; cette gloire est réservée aux Prussiens. Ces sophismes spécieux sont présentés au faible monarque de Prusse, par la Reine, appuyés par le vieux duc de Brunswick, secondés par les princes du sang et les généraux Blucher et Ruchel, jaloux d'acquérir quelque célébrité. Vainement le roi de Prusse représenta qu'il n'avait aucun motif plausible de guerre avec la France; qu'il y aurait eu, peut-être, quelque gloire à se montrer l'année précédente, à paraître le protecteur de la constitution germanique violée, à se montrer à main armée l'arbitre des destinées de l'Europe, en se déclarant contre l'Autriche au moment où elle envahissait la Bavière. On aurait encore eu quelque espérance de succès en attaquant la France, quand ses armées nombreuses étaient engagées dans la Moravie et dans l'Autriche, mais n'était-il pas un peu tardif d'entrer en lice et de vouloir se liguer à la coalition, après avoir vu de sang-froid succomber ses nombreuses armées sous le fer des ennemis, que l'on avait maintenant l'imprudence de provoquer? La sagesse conseillait à la Prusse de continuer de vivre en paix, mais l'Angleterre en avait autrement décidé. Ses guinées entraînèrent le cabinet de Postdam vers la plus funeste des guerres. Il se prépare à des hostilités; l'armée prussienne se réunit, elle est mise sur le pied de guerre; une incroyable activité règne dans les arsenaux. Les communications entre le cabinet de Saint-James et les cours du Nord, deviènent plus fréquentes.

La Prusse ordonne à la Saxe et à la Hesse de mobiliser leurs armées, et de les réunir aux troupes prussiennes. La faiblesse de ces souverains leur fait une loi d'obéir. Cent mille soldats forment le premier corps d'armée de Frédéric-Guillaume; quarante-mille hommes de réserve se réunissent à Custrin. Ce prince se croit invincible avec tant de troupes. Les unes s'approchent de la Westphalie, les autres de la Souabe. Une telle armée doit suffire pour dissoudre la confédération du Rhin; le monarque de Prusse n'attend pas les Russes, leurs nombreuses phalanges arrivent trop lentement de leurs provinces lointaines. Tout respirait la guerre dans le Nord de l'Europe, tandis que l'on assurait encore le cabinet des Tuileries de l'intention de conserver la neutralité. Des préparatifs aussi évidents ne pouvaient échapper à l'œil de Napoléon. L'armée française, après avoir fait exécuter le traité de Presbourg, se préparait à évacuer le territoire germanique. Plusieurs de ses corps étaient rendus sur la rive gauche du Rhin, tous s'apprêtaient à rentrer en France, quand les préparatifs de la Prusse arrêtent leur marche rétrograde. Les maréchaux retournent à leurs postes; les camps qui étaient autour de Paris sont levés. Le maréchal Lefebvre part d'Augsbourg, se rend à Dunckelsbulh. Le prince de Ponte-Corvo se porte en avant de Nuremberg et d'Anspach; le maréchal Augereau prend position près de Limbourg, sur la Lahn. D'autres corps se dirigent sur Furth, où ceux qui arrivaient du Haut-Palatinat font leur jonction. En même temps les garnisons de la Wétéravie sont renforcées; Venlo est réparée: on approvisionne Maestricht. On met le royaume de Hollande en état de défense. L'empereur Napoléon quitte Paris, se rend à son armée; l'ambassadeur de Prusse le suit, et lui remet un *ultimatum* conçu dans des formes et rédigé sur un ton que le Français ne souffrit dans aucun temps. Il fut évident dès lors que les armes seules décideraient si les troupes françaises sortiraient de l'Allemagne sur la réquisition du monarque de Prusse, et si Napoléon cesserait de protéger la Confédération du Rhin, que lui-même avait formée.

L'armée prussienne s'était concentrée entre la Saal et la Verra; sa droite à Eisenach, le centre à Gothaet Erfurth, la gauche à Weimar, appuyée sur les hauteurs qui couronnent le pays entre cette ville et Jéna. Toute l'étendue de son front était couverte par les bois de la Thuringe et

par la chaîne de montagnes qui borde la frontière de Saxe et traverse cette contrée en se dirigeant vers le nord de la Hesse. De nombreux avant-postes assuraient sa ligne, dont la gauche était flanquée par un corps de troupes établi sur la rive droite de la Saal, et par les postes de Schleitz, Saalfeldt, Saalburg et Hoff, dans lesquels on avait jeté des troupes. Cette position, défendue par une armée très-nombreuse, et fortifiée par tous les avantages que la nature et l'art peuvent fournir, présentait de grandes difficultés pour une attaque de front; mais elle avait l'inconvénient d'établir principalement ses forces sur la droite, de ne pas opposer assez de résistance au passage des débouchés de la Franconie, de laisser un côté faible sur la gauche, qu'il était possible de tourner, parce qu'on avait eu l'imprévoyance de ne pas jeter assez de forces sur la rive droite de la Saal.

L'empereur Napoléon saisit au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer de cette faute. Il n'était resté qu'un jour à Bamberg. Il en sortit le 8 octobre 1805, à trois heures du matin, et sur les neuf heures il arriva à Cronach.

Les ordres qu'il avait donnés pour mettre l'armée française en mouvement, recevaient dans ce moment la plus active exécution. La droite, composée des corps d'armée des maréchaux Soult et Ney, avec une division de Bavarois. était partie d'Amberg et de Nuremberg pour se réunir à Bayreuth, et se diriger à marches forcées sur Hoff, où elle arriva le 9, enleva tous les magasins de l'ennemi, lui fit des prisonniers, et se porta, le 10, sur Plaven. Le maréchal Ney suivait ce mouvement, à une demi-journée de marche. Le centre, composé de la réserve du grand-duc de Berg, du corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo, de celui du maréchal Davout, et de la garde impériale, débouchait par Bamberg sur Cronach, et arrivait sur Saalburg, pour se porter de suite sur Schleitz et Géra. La gauche, composée des maréchaux Lannes, Lefebvre et Augereau, marchait de Schweinfurt sur Cobourg, Graffenthal et Saalfeldt. Cette direction oblique portait l'armée française sur la gauche de l'armée prussienne, et lui faisait éluder une grande partie des obstacles présentés par la force de sa position. Pendant qu'elle exécutait son mouvement, et dès l'instant où l'empereur Napoléon fut arrivé à Cro-

nach, le grand-duc de Berg déboucha de Cronach avec sa cavalerie légère et le vingt-cinquième régiment d'infanterie de la même arme. Il s'avança jusqu'à Saalburg. Un régiment prussien, gardant ce poste, voulut défendre le passage de la Saal. Le grand-duc le fit attaquer par le vingt-cinquième d'infanterie légère. La vigueur de l'attaque, soutenue par une forte canonnade, et la crainte d'être tourné, décidèrent le corps ennemi d'abandonner sa position et la rivière de Saal.

Le lendemain, 9 octobre, le grand-duc continua sa marche sur Schleitz, que le général Tavenzien occupait; il flanquait sur ce point avec six mille Prussiens et trois mille Saxons. L'Empereur, qui avait employé toute la matinée à reconnaître le pays, arriva vers midi, et donna sur-le-champ l'ordre d'attaquer. Le maréchal prince de Ponte-Corvo fit ses dispositions, et, secondé par le grand-duc de Berg, il enleva le poste de Schleitz. Les Prussiens, mis en déroute, essayèrent de se rallier dans la vallée qui est au delà de Schleitz; mais ils furent encore forcés de céder, en laissant plusieurs morts sur la place. Le général Tavenzien, et ce qui restait de sa division, se retirèrent sur Auma; la cavalerie française les atteignit, les attaqua pour la troisième fois, et compléta leur défaite. Les Prussiens firent encore une perte considérable dans cette attaque; leurs hussards ne pouvaient pas soutenir le choc des hussards français. Les dragons de Saxe furent très-maltraités; le régiment des gardes saxonnes y perdit son colonel, qui périt au champ d'honneur. Le général Wattier, à la tête du quatrième de hussards et du cinquième de chasseurs, fit une superbe charge; quatre compagnies du vingt-septième d'infanterie légère, qui se trouvaient en plaine et investies par les hussards prussiens, leur prouvèrent que l'infanterie française pouvait se mesurer avec avantage contre la cavalerie prussienne. Le lendemain, 10 octobre, le maréchal prince de Ponte-Corvo établit son quartier-général à Auma, et le grand-duc de Berg à Géra. L'aile gauche, commandée par les maréchaux Lannes, Lefebvre et Augereau, obtint des succès aussi complets. Elle était arrivée à Cobourg le 8 octobre; elle en partit le lendemain, et se dirigea sur Graffenthal. La division du général Suchet formait la tête de cette colonne; parvenue près de Saalfeldt, elle y trouva l'avant-garde du corps d'armée prussienne du général Hohenlohe, commandée par le prince Frédéric-Christian Louis de

Prusse. Cette avant-garde était chargée de défendre le poste de Saalfeldt et le pont qui est entre cette ville et Rudenthal. A peine la moitié de la division Suchet était arrivée, lorsque l'action s'engagea par une canonnade sous le feu de laquelle la troupe française mit tant d'activité dans son attaque, qu'elle ne laissa pas au reste de la colonne le temps d'arriver pour y prendre part. Les neuvième et dixième régiments de hussards enfoncèrent la cavalerie des Prussiens; leur infanterie, qui se trouvait alors coupée du reste de son armée, se mit en retraite; mais elle ne put conserver ni son ordre de bataille, ni ses rangs. Un marais, qu'elle rencontra dans sa marche, compléta le désordre; elle fut en partie culbutée dans ce marais, et en partie dispersée dans les bois. Mille prisonniers, six cents hommes tués; trente pièces de canon, tombées au pouvoir des vainqueurs, furent le résultat de cette affaire, dans laquelle le prince prussien, l'un des provocateurs de la guerre, périt glorieusement par un excès d'inconsidération ou de désespoir. Ces affaires d'avant-postes balayaient la rive droite de la Saal, rendaient l'armée française maîtresse du cours de la rivière, et lui fournissaient tous les moyens que l'empereur Napoléon s'était proposé d'acquérir pour tourner l'armée prussienne. Dès le soir du 12 octobre, des patrouilles françaises se montrèrent aux portes de Leipsick. Le quartier-général du grand-duc de Berg s'établit entre cette ville et Zeist; celui du maréchal prince de Ponte-Corvo à Zeist; le quartier-impérial, la garde, le corps du maréchal Soult à Géra, et celui du maréchal Ney à Neustadt. En avant de cette ligne, le maréchal Davout s'empara de Naumbourg et des magasins nombreux établis par l'ennemi dans cette place, particulièrement d'un superbe équipage de pontons attelés, et fit des prisonniers. Le maréchal Lannes prit poste à Jéna, et le maréchal Augereau à Kala. La facilité que chacun d'eux trouva dans l'établissement de son quartier-général sur ces deux points fut le résultat d'une faute grave commise par les chefs de l'armée prussienne, et peut-être l'une des principales causes de leur défaite dans la bataille d'Jéna.

Le roi de Prusse avait eu l'intention de commencer les hostilités le 9 octobre; il se proposait de déboucher sur Francfort par sa droite, sur Wurtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche.

La position qu'il avait fait prendre à son armée secondait ses projets; déjà toutes ses divisions étaient préparées pour l'exécution de ce plan, lorsque, se voyant prévenu par l'empereur Napoléon, et tourné par l'armée francaise, il sentit la nécessité de faire de nouvelles dispositions. Les journées des 9, 10, 11 et 12 octobre furent employées à rappeler tous les détachements qu'il avait déja poussés en avant; et, dans celle du 13, son armée, changeant de direction, vint se former en bataille entre Capellendorf et Averstaedt, faisant face à la Saal. L'avant-garde des Prussiens, commandée par le général Tavenzien, occupait les hauteurs qui environnent Lutzerode; ses feux pouvaient atteindre aisément le plateau sur lequel l'armée française bivouaqua pendant la nuit qui précéda la journée du 14, et plongeaient sur tous les défilés qu'elle devait franchir pour déboucher dans la plaine. Sa gauche était soutenue par le corps d'armée du général Holzendorff, et celui du prince de Hohenlohe formait derrière elle le corps de bataille. Dans cette nouvelle position, qui paraissait aussi inexpugnable que sa première, l'armée prussienne défendait la chaussée de Weimar, et manœuvrait pour forcer le passage de la Saal; mais ses chefs, qui n'avaient aucun plan déterminé pour les succès de cette opération, ni pour la bataille, qu'ils ne pouvaient pas éviter, s'étaient laissés prévenir sur tous les points qui auraient pu leur faciliter le passage de la rivière.

L'empereur Napoléon arriva le même jour, 13 octobre, à Jéna, sur les deux heures de l'après-midi, et se rendit au même instant sur le plateau qui est en avant de cette ville, dont son avant-garde s'était emparée, pour y reconnaître les dispositions de l'ennemi. Elles paraissaient établies sur l'espérance que l'armée française ne pourrait déboucher dans la plaine qu'en forcant le passage de la chaussée, dont le plateau formait le principal abord, et sur ce que toute l'étendue de ce plateau suffisait à peine pour le déployement de quatre bataillons; mais toutes les difficultés s'applanissent devant le Français, prêt à combattre, et surtout lorsqu'il est sous les yeux de son souverain. L'Empereur fit travailler toute la nuit pour rendre praticable, dans le roc, un chemin qui pût conduire l'artillerie sur la hauteur, et pour faciliter le déployement de toutes les troupes que l'on ne pouvait pas placer sur le plateau par des débouchés que

S. M. fit ouvrir, à partir de la ville, et continuer jusque dans les vallées qui l'avoisinent.

Pendant que ce travail s'exécutait, le corps d'armée du maréchal Lannes vint prendre position sur le plateau; il fut rangé par les soins du général Victor. La division Suchet occupait le penchant à droite; la division Gazan, celui de la gauche, et le maréchal Lefebvre établit l'infanterie de la garde impériale au centre, sur le sommet. Par cette position, chaque division formait une aile; le canon de chaque corps était placé dans les intervalles. Le maréchal Augereau appuyait la gauche de cette position, par celle qu'il avait prise à Kala; le maréchal prince de Ponte-Corvo reçut l'ordre de déboucher par Dornbourg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, s'il se portait en forces sur Naumbourg ou sur Jéna; et le maréchal Davout, celui de déboucher par Naumbourg, et de prendre une position pour défendre les défilés de Kösen, dans le cas où l'ennemi marcherait sur Naumbourg, et se porter sur Apolda pour le prendre à dos, s'il restait dans sa position. Les maréchaux Ney et Soult, dont les corps d'armée n'avaient pas encore eu le temps d'arriver, marchèrent toute la nuit.

L'empereur Napoléon passa, au bivouac et au milieu de ses braves, cette nuit, dont l'appareil offrait le spectacle le plus imposant, celui de deux armées qui n'attendaient que la clarté du jour pour s'attaquer. L'armée prussienne déployait son front sur six lieues d'étendue; elle embrasait l'atmosphère de ses feux; l'armée française concentrait les siens sur un petit point. Ces feux étaient de part et d'autre à demi-portée de canon; les sentinelles auraient pu se parler, et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu. Dès la pointe du jour, l'armée française prit les armes; un brouillard épais obscurcissait le temps. Avant de commencer l'action, l'empereur Napoléon parcourut plusieurs lignes; en passant devant le front de chacun des corps, il leur recommandait la cavalerie prussienne, si vantée jusqu'alors, malgré les souvenirs de la Champagne; il leur rappelait l'anniversaire d'Ulm, qui renouvelait, pour l'armée prussienne, la situation de l'armée d'Autriche; il leur faisait observer que, cernés comme elle, les Prussiens avaient aussi perdu leurs lignes d'opérations, leurs magasins et la majeure partie des ressources qui leur étaient nécessaires pour attaquer ou pour se défendre, et qu'ils étaient aussi

réduits, après quelques jours de campagne, à combattre, moins encore pour acquérir de la gloire que pour obtenir une retraite en essayant de faire, sur différents points, une trouée qui deviendrait l'opprobre de tous les corps dont la résistance ne serait pas assez vive pour en empêcher l'effet. Des cris multipliés de *Marchons!* succédèrent à ce discours de l'Empereur, et sur-le-champ les tirailleurs engagèrent le combat par une vive fusillade. L'ennemi ne put résister à l'impétuosité de cette attaque; et, malgré les avantages de la position qu'il occupait, l'armée française, surmontant tous les obstacles que la nature a multipliés sur tous les points du local qu'elle devait parcourir avant de l'atteindre, l'en débusqua, se répandit dans la plaine, et prit son ordre de bataille.

Les Prussiens, qui n'opposèrent à cette première attaque que les efforts d'une vive défense, se replièrent, et furent attendre, dans une nouvelle position, que le brouillard fût dissipé, pour attaquer de leur côté. Ils sentirent alors la nécessité de détacher cinquante mille hommes de leur gauche, pour couvrir les défilés de Naumbourg, et s'emparer des débouchés de Kosen; mais ils trouvèrent sur tous les points de cette attaque, le maréchal Davout, qui les y attendait depuis la pointe du jour. Le reste de leur armée, formant la droite et le centre, dont la force était encore de quatre-vingt mille hommes, se porta en avant sur l'armée française, qui achevait de déboucher du plateau d'Jéna. L'armée prussienne était nombreuse en belle cavalerie; toutes les armes qui la composaient, manœuvraient avec précision et célérité. Les forces étaient à peu près égales des deux côtés, quoiqu'il manquât encore dans l'armée française, depuis l'arrivée du maréchal Soult, une partie des troupes du maréchal Ney, qui étaient restées en arrière, la grosse cavalerie, qui ne pouvait pas rejoindre avant midi, et la cavalerie de la garde, qui était à trente-six heures de marche.

D'après ces considérations, l'Empereur eût desiré de retarder l'attaque de quelques heures, afin d'attendre dans la position qu'il venait de se procurer, l'arrivée des troupes qui devaient le joindre, et surtout celle de la cavalerie. mais à la guerre aucune considération ne peut, dans certains moments, balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et d'attaquer le premier. Il est d'ailleurs difficile de contenir

l'ardeur du guerrier français à l'approche du combat. L'effet de cette vérité ne tarda pas à se manifester. Un beau soleil d'automne parvint enfin à dissiper le brouillard qui couvrait les deux armées depuis deux heures ; elles commencèrent à s'appercevoir à petite portée de canon.

Au sortir du débouché, la gauche de l'armée française, commandée par le maréchal Augereau, s'était appuyée sur le village d'Isserstedt, et sur les bois qui le bordent. La garde impériale, sous les ordres du maréchal Lefebvre, séparait cette gauche du centre, commandé par le maréchal Lannes. Le maréchal Soult commandait la droite, et le maréchal Ney, qui en faisait partie, n'avait encore que trois mille hommes d'arrivés. Le surplus de la ligne était plus particulièrement chargé de faire face aux cinquante mille de la gauche, détachés par l'ennemi. Plusieurs bataillons s'étant engagés dans un autre village, l'ennemi s'ébranla pour les en déposter. Le maréchal Lannes mit ses troupes en marche, par échelons, sur le village, pour le soutenir. Dans le même temps, le maréchal Soult, qui venait de déboucher par Closwitz, attaquait, sur sa droite, un bois défendu par le corps prussien sous les ordres du lieutenant-général Holzendorff. D'un autre côté l'ennemi fit un mouvement de sa droite sur la gauche de l'armée française, et le maréchal Augereau se mit en marche pour le repousser.

En moins d'une heure l'action devient générale ; deux cent cinquante mille hommes sont aux prises, sept à huit cents pièces de canon vomissent la mort ; on employe les ressources que le génie destructeur de la guerre a inventées. Le sang coule, le courage et l'audace bravent la mort, affrontent tous les dangers pour mériter la victoire et de nouveaux titres à l'honneur. Des traits d'héroïsme éclatent dans les deux armées; mais la chance n'est pas égale. Du côté des Français, pas le moindre désordre. Le héros qui les commande a pris des précautions si sages, des mesures si précises, que la victoire n'est pas un seul moment incertaine. L'empereur Napoléon, entouré du maréchal prince de Neufchâtel, ministre de la guerre, du grand-maréchal de son palais, Duroc, du grand-écuyer le général de Caulincourt, de ses aides de camp, des écuyers de service, à la tête de l'infanterie de sa garde, porte partout l'œil du maître, et sa vigilance continuelle le tient en mesure de

pourvoir au moindre accident imprévu. Le maréchal Soult enlève le bois qu'il attaque depuis deux heures, et fait un mouvement en avant. L'Empereur est averti que la division de cavalerie de réserve et les deux divisions du maréchal Ney vienent d'arriver, et qu'elles se forment en arrière du corps de bataille. Il fait avancer cette réserve sur la première ligne, dont l'ardeur redouble par cet appui. Dans un clin d'œil les Prussiens sont culbutés, se mettent en retraite, l'exécutent avec ordre pendant une heure; mais elle devient un désordre affreux, dès que le grand-duc de Berg, à la tête des divisions de dragons et de cuirassiers, paraît et peut prendre part au combat. La victoire couronnait l'armée française, sur toute l'étendue de sa ligne. Le maréchal Davout faisait des prodiges à la droite. Il avait non seulement contenu, mais mené battant, l'espace de trois lieues, le gros de troupes ennemies qui s'était présenté pour déboucher par Kosen, et déployé la bravoure distinguée, et surtout la fermeté de caractère qui est la première qualité de l'homme de guerre. Son exemple, celui des généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et la rare intrépidité du corps d'armée qu'il commandait, soutinrent, sur les points qu'ils étaient chargés de défendre, les avantages et la gloire obtenus par le reste de l'armée.

Trente à quarante mille prisonniers, et dans le nombre vingt généraux, soixante drapeaux ou étendards, parmi lesquels plusieurs des gardes du roi de Prusse, avec un des gardes du corps portant la légende française, trois cents pièces d'artillerie, des magasins immenses et tous les avantages que peut procurer la victoire la plus complète, furent les résultats de cette journée mémorable, qui venait d'anéantir la puissance militaire de la Prusse, et de sacrifier des milliers de victimes aux fureurs d'une jalousie ambitieuse!

Le nombre des morts fut dans la même proportion. Du côté des Prussiens, il y avait plus de vingt mille tués et blessés parmi lesquels le duc de Brunswick, les généraux Schmettau et Ruchel, qui l'étaient mortellement. Le prince Henri de Prusse, et le maréchal Mollendorff, avaient reçu des blessures moins graves. Le désordre et la consternation étaient extrêmes parmi le peu de Prussiens qui s'en étaient échappés, et l'on n'observait plus aucun rang dans la dé-

route des corps qui n'étaient pas entièrement dissipés. Du côté des Français, il y avait eu mille à onze cents hommes tués, trois mille blessés; le général Conroux était de ce nombre; dans celui des morts, le général de Billi, brave guerrier, laissait des regrets honorables. Les colonels Vergès, du douzième de ligne; Lamothe, du trente-sixième; Nicolas, du soixante-unième; Viala du quatre-vingt-unième; Higonet, du cent huitième; Harispe du seizième d'infanterie légère, Marigny, du vingtième de chasseurs, et Barbenègre, du neuvième de hussards, étaient vivement regretés. Un biscaïen avait rasé la poitrine du maréchal Lannes, sans le blesser. Le maréchal Davout eut son chapeau emporté, et ses habits criblés de balles. L'infanterie française fournit dans cette bataille une nouvelle preuve de ce qu'elle vaut, et soutint la réputation qu'elle s'est acquise depuis long-temps, d'être la première infanterie du monde. L'empereur Napoléon, l'un des meilleurs juges que l'on puisse choisir pour apprécier le mérite, rendit la même justice à la cavalerie, en déclarant que, fortifiée par l'expérience des deux campagnes précédentes, et par la journée de Jéna, elle n'avait pas d'égale. Les généraux Durosnel et Colbert trouvèrent encore l'occasion de se distingner par des charges très-hardies, le premier avec les septième et vingtième régiments de chasseurs, le second à la tête des troisième de hussards et douzième de chasseurs. Le major du vingtième de chasseurs mérita pareillement d'être associé à cet éloge, qui doit s'étendre sur tout ce qui put donner; car, en général, toute la cavalerie montra tant d'audace, que la réputation de celle des Prussiens ne put tenir contre l'impétuosité de son choc. Dès que la victoire se fut déclarée pour l'armée française, celle de Prusse, qui perdait toutes ses ressources avec la bataille, et dont la gauche était poursuivie par le maréchal Davout, essaya de faire sa retraite, sa gauche, poursuivie par le maréchal Davout, sur Weimar; la droite et le centre sur Naumbourg. La diversité des vues qui dirigeait la marche des différents corps, et le défaut d'ensemble qu'elle occasionna, produisirent tant de confusion, que le roi de Prusse fut obligé de chercher son salut en fuyant, à travers les champs, à la tête de son régiment. Il entrevit, pendant la nuit, un intervalle dans le centre de l'armée française, et trouva le moyen de se glisser entre deux divisions. Pendant cette pénible marche, il

avait le désagrément d'entendre retentirdes cris d'allegresse à la droite et à la gauche du terrain qu'il parcourait, et cet infortuné monarque avait tout le temps de réfléchir sur les malheurs de sa position. Différents corps poursuivirent les débris de cette armée, et ramenèrent une grande quantité de prisonniers, de canons, de bagages, et de munitions de toute espèce. Le maréchal Davout prit trente pièces de canon; le maréchal Soult, trois mille tonneaux de farine; le maréchal prince de Ponte-Corvo fit quinze cents prisonniers. L'armée prussienne était tellement dispersée, et mêlée avec les troupes françaises, qu'un de ses bataillons vint se placer dans un des bivouacs de celle-ci, se croyant dans la sienne. Six mille Saxons, et plus de trois cents de leurs officiers furent également faits prisonniers. Ils eurent lieu de se louer de la générosité de l'empereur Napoléon, qui leur déclara que n'ayant pris les armes que pour assurer l'indépendance de la nation saxonne, et pour s'opposer à ce quelle fût incorporée à la monarchie prussienne, il consentait à les renvoyer chez eux sur parole, et les renvoya effectivement, après que les officiers eurent souscrit une déclaration faite en leur nom, et qui devenait également obligatoire pour les sous-officiers et soldats.

L'Empereur, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin après une telle journée, passa la nuit entière à faire distribuer de l'argent, des secours, et à aider lui-même à panser les blessés.

Au milieu de mille traits que nous regrettons de ne pouvoir citer, il en est un qui doit trouver ici sa place, parce qu'il caractérise à la fois l'Empereur et le soldat français. Pendant les deux premières heures de la bataille, où toute la cavalerie n'était pas encore arrivée, l'Empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie prussienne, se portait partout au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de fronts en carrés. La garde impériale à pied voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains, et elle dans l'inaction : plusieurs voix firent entendre les mots *en avant ! Qu'est-ce,* dit l'Empereur ? *ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe, qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis !* C'étaient effectivement

de jeunes vélites dont le courage était impatient de se signaler.

Tout homme qui suit, avec quelque attention, les campagnes de l'Empereur, est frappé de l'audace de ses plans, de son coup d'œil, de son activité, de l'étendue et de la précision étonnante de ses combinaisons; mais on s'étonne plus encore de cette prévoyance extraordinaire, si rarement unie à l'audace, qui ne néglige jamais, au milieu des entreprises les plus hardies et des succès les plus éblouissants, l'occasion d'assurer ses positions, ses magasins, ses dépôts; de préparer, souvent jusqu'à deux cents lieues de lui, des places fortes, des moyens de retraite, et de nouvelles ressources, comme si, chaque jour, il se croyait à la veille d'une défaite. On a vu beaucoup d'hommes gagner des batailles; on en a vu peu savoir profiter de leurs succès : à peine en a-t-on vu s'occuper de vaincre de façon à tirer les plus grands avantages possibles de la victoire. Voilà les leçons que présente à la postérité la vie militaire de l'Empereur. Supposons que M. de Mélas eût été, à Marengo, attaqué et battu de front, qu'en fût-il résulté? Il se serait replié sur les états héréditaires, en jetant des troupes dans toutes les places; il eût fallu alors faire des siéges; l'armée battue se serait ralliée, recrutée; et, au bout de quelques mois, la guerre eût recommencé de nouveau. Mais l'Empereur avait su, avant de le combattre, lui enlever tous ses magasins, lui couper toute retraite : battue, son armée, sans vivres, sans munitions, se trouva à la discrétion du vainqueur; les places fortes, sans ordres, sans gouverneurs, sans garnisons, lui ouvrirent leurs portes, et la paix devint le fruit d'une seule victoire. Supposons de même que l'Empereur eût attaqué le roi de Prusse dans l'ordre naturel sur la Saal, et l'eût, par ses manœuvres, battu tout aussi complètement qu'il l'a fait à Jéna; le roi de Prusse, maître de ses derrières, ayant ses magasins intacts pour nourrir ses troupes et renouveler ses munitions, se fût retiré sur l'Elbe, eût rompu les ponts, rallié ses forces derrière le fleuve, pourvu de garnisons suffisantes ses forteresses mises en état de défense; les Saxons l'eussent suivi, les Hessois se seraient déclarés; des Russes, peut-être des Anglais et des Suédois, auraient eu le temps d'arriver, et alors il eût encore fallu de nouvelles batailles pour décider du sort de la Prusse. Au lieu de tout cela, ses magasins sont enlevés deux ou trois

jours avant la bataille; sa retraite naturelle est coupée; obligée de faire un long détour, la plus grande partie de l'armée vaincue n'arrive sur l'Elbe qu'après les vainqueurs; les villes reçoivent ou trop ou trop peu de garnison, encore sont-ce des fuyards, la plupart sans armes, confondus, désorganisés, hors d'état d'opposer une longue résistance; et les différents corps errants, sans ordres, sans projets uniformes, sans plans fixes, coupés les uns d'avec les autres, finissent, ou plus tôt ou plus tard, par tomber entre les mains du vainqueur.

Tel est le spectacle qu'offrit l'armée de Prusse après la journée de Jéna. On a paru surpris de la prompte reddition des forteresses prussiennes; mais le découragement régnait parmi les troupes échappées avec peine à cette terrible bataille, et la certitude de ne pouvoir être secourues leur ôtait le courage. Parmi ces places, les unes, comme Erfurth, avaient quatre fois plus de monde (et surtout de blessés) qu'elles ne pouvaient en nourrir; les autres, des magasins de vivres, et presque point de munitions de guerre; d'autres, comme Spandau, des munitions de toutes espèces, mais pas un canon monté, pas une pièce sur les remparts; on concevra, et on trouvera même naturel qu'elles se soient rendues à des vainqueurs poursuivant, l'épée dans les reins, les fuyards désorganisés qui devaient les défendre. La résistance des forteresses de Silésie confirme encore ce que nous avançons; elles avaient en général, pour garnisons, les plus mauvaises troupes de l'armée prussienne, mais on ne put les attaquer que deux ou trois mois plus tard; elles se défendirent long-temps. Ceux qui n'envisagent que les événements extraordinaires qui ont suivi la bataille de Jéna, sans vouloir remonter aux causes, n'y voient pour ainsi dire qu'un jeu de la fortune. L'homme réfléchi y admire d'un côté de grands talents et une prévoyance admirable, de l'autre il apperçoit une grande impéritie et la plus étonnante imprévoyance.

Pour peindre l'effet produit en Prusse par la déroute de Jéna, il suffit de transcrire ce qui se trouvait dans la gazette de Berlin quatre jours après la bataille. *L'armée du roi a été battue à Averstaedt; le roi et ses frères sont en vie.* C'était en effet tout ce qui leur restait, car dans cette journée la monarchie prussienne fut anéantie; son sort, irrévocablement décidé, se confirma tout-à-fait par les

actions suivantes, dont aucune n'eut autant d'importance ; et depuis ce moment la Prusse n'eut plus de chances en sa faveur. 14 *octobre* 1806.

JERSEY (*attaque de*). Tandis qu'une guerre maritime des plus vives embrassait une partie de l'Europe pour soutenir l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, un particulier osa entreprendre de reconquérir l'île de Jersey pour la France. Le baron de Rullecourt, commandant la légion de Luxembourg, troupe irrégulière, composée d'hommes déterminés, accoutumés à braver les dangers, à courir les hasards des coups de main hardis, entreprend cette conquête. De Rullecourt aborde, le 6 janvier 1781, avec cinq cents hommes, vers Saint-Hélier, capitale de l'île, la surprend, fait prisonnier le gouverneur, qui signe une capitulation pour toute l'île, les forts et les troupes qui la défendent. Cette capitulation est signifiée au commandant du fort et à celui des troupes de ligne, qui refusent également d'y souscrire. Tandis qu'on parlementait au lieu d'agir, ces deux officiers rassemblent les milices de l'île, examinent la faiblesse du corps commandé par le baron, et lui signifient à leur tour qu'il eût à se rendre sous vingt minutes. Il s'y refuse. Aussitôt les milices anglaises chargent le baron dans les rues mêmes de Saint-Hélier. Sa légion s'y défend avec opiniâtreté, mais succombe bientôt sous le nombre. Les habitants de Saint-Hélier prènent part au combat, fusillent les Français par les fenêtres : le baron de Rullecourt tombe mortellement blessé de trois balles. Sa mort est le signal de la victoire pour les Anglais. Tous ses soldats sont tués ou prisonniers. 6 *janvier* 1781.

JÉRUSALEM (*siéges de*). 1. Après la mort de Josué, les tribus de Juda et de Siméon, ayant réuni leurs forces, vinrent fondre sur cette place, dès lors très-importante, avec une formidable armée. Ils prirent la ville basse. Fidèles aux ordres de Moïse, ils égorgèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur. La haute ville, nommée *Sion*, arrêta leur victoire. Les efforts des Hébreux, durant près de quatre siècles, échouèrent contre cette citadelle. La gloire de l'emporter était réservée à David. Ce héros, proclamé roi par toutes les tribus, voulut signaler son avénement au trône par la prise de Jérusalem. Les Jébuséens, qui l'habi-

taient, bien convaincus que leur ville était imprenable, n'opposèrent à l'armée ennemie que les aveugles, les boiteux et les estropiés. David, outré de l'insulte, leur fit payer cher ce téméraire orgueil. Il fit donner un assaut général. Joab monta le premier sur la brèche, à la tête d'une troupe de braves, renversa les infidèles, les poursuivit jusque dans la forteresse, où il entra avec eux, et en ouvrit les portes à son roi. David chassa les habitants, fit réparer les murs, augmenta les fortifications, et établit sa demeure dans cette ville, qui devint la capitale du royaume des Juifs. 1051 *ans av. J. C.*

2. Sous le règne de Roboam, petit-fils de David, Sésac, roi d'Egypte, forma le siége de Jérusalem. Il menaçait de la détruire de fond en comble, si on osait s'opposer au succès de ses armes. Le peuple indigné voulait attaquer l'ennemi du Seigneur et de sa ville sainte; mais Roboam intimidé, aussi lâche guerrier que monarque impérieux, lui ouvrit les portes de sa capitale, et la vit piller. 976 *av. l'ère chrétienne.*

3. Dès la première année du règne d'Achaz, roi de Juda, Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israel, se présentèrent devant Jérusalem. Leur dessein était de détrôner Achaz, et de mettre à sa place un monarque qui ne fût pas de la maison de David. Dieu fit avorter l'ambitieux projet des princes ligués. La vue des fortifications les effraya, et, après quelques vains efforts, ils se retirèrent honteusement. 739 *ans av. J. C.*

Quelque temps après, un ennemi bien plus redoutable vint attaquer la ville sainte : c'était Sennachérib, roi d'Assyrie. Ezéchias avait refusé de payer à ce prince le tribut auquel Achaz, son père, faible monarque, s'était vu forcé de consentir. Le roi d'Assyrie, après avoir soumis l'Ethiopie, marcha contre Ezéchias, et l'assiégea dans sa capitale. Jérusalem était perdue, et tout le royaume allait tomber entre les mains d'un vainqueur superbe et irrité. La piété du roi fut le salut de ses états. L'ange du Seigneur frappa, pendant la nuit, l'orgueilleux Sennachérib, lui tua quatre-vingt-cinq mille hommes, et l'obligea de sauver sa vie par une fuite précipitée. 715 *ans av. J. C.*

4. Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger Jérusalem, la prit de force, la livra au pillage, mit le roi Joachim dans les fers, et le relâcha ensuite, à condition qu'il lui payerait tribut; mais ce prince viola bientôt ses promesses. Il voulut secouer le joug. Nabuchodonosor reparut: Jérusalem fut reprise, et Joachim expia par sa mort sa perfidie et sa révolte.

L'impie Sédécias, un de ses successeurs, fier de l'alliance contractée avec l'Egypte, contre l'aveu du prophète Jérémie, osa tenter, comme Joachim, de se soustraire à l'empire des Chaldéens. Nabuchodonosor l'apprend, se met en campagne, ravage la Judée, se rend maître des plus fortes places, et assiége Jérusalem pour la troisième fois. Le roi d'Egypte vole au secours de son allié. Nabuchodonosor marche contre lui, l'atteint, le bat, et l'oblige d'aller cacher sa honte au fond de ses états. Jérusalem, qui s'était livrée aux transports d'une joie folle, se voit en proie à de nouvelles terreurs. Le roi de Babylone recommence le siége; Sedécias se détermine à le soutenir en homme qui a tout à gagner et rien à perdre. La ville est bloquée. Les ennemis arrêtent tous les convois et ravagent la campagne. Un peuple immense s'était renfermé dans cette capitale. La circonvallation le réduisit bientôt à la plus affreuse disette. On donnait pour un grain de froment ce qu'on avait de plus précieux. L'eau même, qu'une sécheresse extraordinaire avait rendue très-rare, l'eau s'achetait au poids de l'or. La peste, non moins redoutable que la famine, causait de terribles ravages. Les rues étaient jonchées de corps morts, laissés sans sépulture, et dont l'odeur fétide tuait les vivants. La désolation et le désespoir étouffaient tous les sentiments de la nature. On vit des mères égorger leurs enfants pour les arracher à tant de maux, et expirer ensuite sur leurs cadavres sanglants.

L'ennemi cependant pressait vivement la place. Le bélier frappait les murs de toutes parts. On avait élevé de vastes tours de bois, du haut desquelles on lançait des pierres énormes qui écrasaient ceux que la famine et la peste avaient épargnés. Dans cette cruelle extrémité, les Juifs s'opiniâtraient encore à ne point se rendre. Sédécias, cachant ses alarmes sous un visage assuré, les encourageait par ses paroles, et les animait par ses exemples. Plus l'ennemi était ardent, plus ils étaient furieux. Ils opposaient la

force à la force ; et l'art détruisait ce que l'art avait élevé. Dix-huit mois se passèrent de la sorte, sans qu'on voulût entendre Jérémie, qui conseillait sans cesse d'ouvrir les portes aux Chaldéens, et d'empêcher, par des soumissions, la ruine de la sainte cité. Enfin les ennemis firent une grande brèche. Il fallut céder. Sédécias sortit, avec les gens de guerre, par une porte dérobée ; mais il fut atteint, chargé de chaînes, conduit en captivité, après avoir vu massacrer ses enfants, après avoir été lui-même privé de la lumière du jour, qui trop long-temps avait éclairé ses sacriléges. Le vainqueur fit son entrée dans Jérusalem, enleva toutes les richesses du temple, immola la plus grande partie des habitants, emmena le reste en esclavage, après avoir réduit en cendres le temple et les principaux quartiers de la ville. Telle fut la première destruction de Jérusalem, que l'idolâtrie de ses rois et l'impiété de ses habitants livrèrent à la vengeance d'un Dieu juste et jaloux, l'an 606 avant la naissance du Messie, 1468 ans après sa fondation par Melchisédech, près de cinq siècles après la conquête qu'en avait faite David sur les Jébuséens.

Plusieurs années après, Zorobabel la rebâtit, avec la permission de Cyrus, roi de Perse ; Néhémie en releva les fortifications. Elle se soumit au grand Alexandre ; et, quand la mort eut enlevé ce conquérant, elle soutint plusieurs siéges, mais peu mémorables, et qui se terminèrent au pillage du temple, jusqu'au grand Pompée. 536 *ans avant J. C.*

5. Les Juifs, ayant refusé de recevoir l'armée romaine, qui marchait contre Aristobule, Pompée, plein de colère, se présenta devant la capitale. La vue de cette place, que la nature et l'art semblaient avoir fortifiée de concert pour la rendre imprenable, lui fit craindre, pour la première fois, l'inconstance de la fortune, qui, jusqu'à ce jour, avait couronné tous ses exploits. Il était dans cette inquiétude, lorsque les Juifs, renfermés dans la ville, se divisèrent en deux factions. Les uns, favorables aux Romains, s'étant trouvés les plus forts, ouvrirent les portes à Pompée ; les autres, partisans d'Aristobule, se retirèrent dans le temple, dont aussitôt le général romain forma le siége. Il éleva de grandes terrasses sur lesquelles il fit placer des tours garnies de balistes et d'autres machines de guerre,

dont le jeu continuel écartait ceux qui défendaient les murs. Mais les Juifs, que rien n'étonnait, rendaient inutiles, par leur valeur, tous les efforts des Romains. Ils se défendirent avec tant d'art et d'intrépidité, que, durant trois mois, l'ennemi ne put forcer qu'une seule tour. Enfin la vigoureuse opiniâtreté des légions triompha. Le temple fut pris d'assaut. Cornélius Faustus, fils du dictateur Sylla, suivi de quelques braves, entra le premier par la brèche. On massacra tous ceux qui osèrent se montrer. Plusieurs sacrificateurs furent immolés durant les fonctions de leur ministère. Tous ceux qui purent se soustraire à la fureur du soldat, ou se précipitèrent du haut des rochers, ou mirent le feu à tout ce qui les environnait, et se jetèrent dans les flammes. Douze mille Juifs périrent dans cet instant funeste. Pompée respecta les richesses du temple, et mit le comble à sa victoire par ce trait de générosité. 63 *ans av. J. C.*

6. Hérode-le-Grand avait été déclaré roi des Juifs par les Romains ; mais Jérusalem ne voulait point le reconnaître. Ce prince, aidé de Sosius, envoyé par Antoine avec quelques légions, marcha contre cette ville à la tête d'une nombreuse armée. Il en forma le siége, éleva trois plate-formes qui dominaient les murs, du haut desquelles on faisait tomber une grêle de traits et de pierres sur les assiégés, et fit battre continuellement les remparts avec le bélier et d'autres machines de guerre qu'il avait fait apporter de Tyr. Mais les Juifs, toujours intrépides, méprisaient la mort, et ne cherchaient qu'à la donner à l'ennemi. Abattait-on un mur, ils en élevaient aussitôt un autre. Creusait-on une mine, ils la rendaient inutile par une contre-mine, et se trouvaient tout à coup au milieu des assiégeants, lorsqu'ils y pensaient le moins. Ce fut ainsi que, sans être abattus, ni par les fréquents assauts, ni par la famine qui se faisait cruellement sentir, ils soutinrent pendant cinq mois les efforts réunis des Romains et des Juifs partisans d'Hérode. Enfin la ville et le temple furent emportés d'assaut. On vit alors paraître partout l'affreuse image de la mort. Les Romains se baignaient dans le sang d'un ennemi trop opiniâtre ; et les Juifs du parti du roi, étouffant tout sentiment d'humanité, immolaient à leur fureur tous ceux de leur nation qu'ils rencontraient dans les rues, dans les maisons, et même dans le temple. Hérode obtint

pourtant, à force de prières, de promesses et de menaces, la cessation de cette horrible boucherie; et, pour empêcher le pillage de la ville et du temple, il offrit généreusement aux Romains de le racheter de ses propres biens. Cette prise de Jérusalem arriva 37 ans avant J. C., au même jour que Pompée l'avait emportée d'assaut, vingt-sept ans auparavant.

7. Vers la fin du règne de Néron, l'an 66, sous le pontificat de Mathias, fils de Théophile, commença la fameuse guerre des Juifs contre les Romains. La tyrannie, les vexations, les sacriléges des gouverneurs en furent la cause. Fatiguée de gémir si long-temps sous le joug honteux d'une domination étrangère, la nation juive crut n'avoir plus de ressources que dans son désespoir. La fortune sembla d'abord lui être favorable. Les Romains furent battus plusieurs fois. Mais Vespasien, que l'empereur romain avait chargé de cette guerre, sut bientôt, par son habileté et par sa prudence, fixer le bonheur sous ses étendards. Après avoir conquis toute la Palestine, il se disposait à bloquer Jérusalem, lorsque son armée récompensa ses vertus de l'empire. Le nouvel empereur donna à Tite, son fils, la commission de dompter les rebelles, et de former le siége de la capitale.

Jérusalem, bâtie sur deux montagnes très-escarpées, était divisée en trois parties, la ville haute, la ville basse, et le temple; chacune avait ses fortifications particulières. Le temple était pour ainsi dire la citadelle des deux villes. Plusieurs murailles épaisses et fort élevées en rendaient l'accès impraticable. À côté s'élevait une forteresse qui le défendait, et qu'on nommait *Antonia*. Un triple mur, qui occupait l'espace de trois cents stades, enfermait la ville entière. Le premier de ces murs était flanqué de quatre-vingt-dix tours très-hautes et très-fortes : celui du milieu n'en avait que quatorze, et l'ancien soixante. Les plus belles de ces tours étaient celles d'Hippicos, de Phazael et de Mariamne, qui n'étaient prenables que par famine. Au septentrion était encore le palais d'Hérode, qui pouvait passer pour une forte citadelle. Ainsi, pour se rendre maître de Jérusalem, il fallait former successivement plusieurs siéges; et, si l'on emportait quelque partie, le plus fort restait encore à faire. Telle était la place

que Tite vint attaquer avec des soldats accoutumés à vaincre. Malgré leur valeur, peut-être auraient-ils échoué, si les plus cruelles divisions n'eussent déchiré les entrailles de cette ville infortunée.

Une troupe de brigands et d'assassins, que l'impunité avait rassemblés, s'étaient jetés dans Jérusalem, et avaient à leur tête Eléazar de race sacerdotale. Ces scélérats, qui se donnaient le beau nom de *Zélateurs*, souillaient le temple par les plus grands crimes, et faisaient souffrir aux citoyens tous les malheurs d'une ville prise d'assaut par l'ennemi le plus cruel. Bientôt cette faction se divisa, et tourna ses armes contre elle-même. Un malheureux, nommé *Jean de Giscala*, avait supplanté Eléazar, et s'était rendu seul chef des Zélateurs. Celui-ci, jaloux de l'autorité de son rival, se sépara de lui, et, s'étant fait un grand nombre de partisans, s'empara de la partie intérieure du temple, d'où il dominait sur les troupes de Jean. D'un autre côté, Simon, fils de Gioras, que le peuple, dans son désespoir, avait appelé à son secours, s'était emparé de l'autorité, et tenait en son pouvoir presque toute la ville entière. Ces trois séditieux se faisaient une guerre horrible et continuelle dont le peuple était toujours la triste victime. On ne trouvait plus de sûreté dans sa maison, et il était impossible de sortir de la ville dont les factieux gardaient tous les passages. On tuait ceux qui osaient se plaindre, ou parler de se rendre aux Romains. La crainte étouffait la parole, la contrainte renfermait les gémissements au fond des cœurs. Lorsque Tite eut reconnu la place, qu'il eut fait avancer son armée et commencer les travaux, ces tyrans, voyant le danger qui les menaçait tous également, suspendirent leurs divisions, et réunirent leurs forces pour conjurer l'orage. Ils firent coup sur coup plusieurs sorties si furieuses, qu'ils enfoncèrent les Romains. Mais ces légers désavantages ne purent ralentir l'ardeur des assiégeants. Tite fit une seconde fois le tour de la ville, pour connaître par quel endroit il faudrait l'attaquer, et, après que sa sagesse eut pris toutes les précautions nécessaires pour réussir, il fit jouer ses machines, mit ses béliers en batterie, et ordonna l'attaque par trois côtés différents. Après bien des efforts, et malgré la vive résistance des assiégés, il emporta le premier mur au bout de quinze jours. Animé par ce succès, il fit attaquer le second, commanda de pointer le bélier contre une tour qui le soutenait, obligea ceux qui la défendaient

à l'abandonner, et la fit tomber. Cette chute le rendit maître du second rempart cinq jours après avoir pris le premier. Mais à peine jouissait-il de cet avantage, que les assiégés fondent sur lui, l'enfoncent et regagnent le mur. Il fallut donc l'attaquer de nouveau. On le battit, pendant quatre jours, en plusieurs endroits à la fois, et les Juifs furent enfin obligés de céder. Tite ne voulait point leur perte. Pour les porter à rentrer dans le devoir en les intimidant, il fit à leurs yeux la revue de ses troupes. Jamais spectacle n'avait été plus capable d'inspirer la terreur, mais les séditieux ne purent se résoudre à penser à la paix. Le général romain s'en étant apperçu, partagea son armée pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia. Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore essayer de ramener les rebelles. Il leur envoya l'historien Josephe, comme plus propre que tout autre à les persuader, parce qu'il était Juif, et qu'il avait tenu dans sa nation un rang considérable. Ce bon patriote leur fit un long et pathétique discours pour les conjurer d'avoir pitié d'eux-mêmes, du peuple, du temple, et de leur patrie. Il leur fit voir les malheurs qui les attendaient s'ils n'écoutaient point un avis sage. Il leur rappela les maux qui avaient accablé leurs pères quand ils avaient cessé d'être fidèles à Dieu, et les merveilles opérées en leur faveur lorsqu'ils lui furent attachés. Il finit sa harangue en répandant un torrent de larmes. Cependant les factieux se moquèrent de son zèle. Plusieurs furent persuadés, et, cherchant à se sauver, vendirent ce qu'ils avaient de plus précieux pour une petite quantité de pièces d'or, qu'ils avalèrent, de peur que les tyrans ne les leur enlevassent, et se retirèrent vers les Romains. Tite les reçut avec bonté, et leur permit d'aller où ils voudraient. Comme il s'en échappait tous les jours, quelques soldats s'apperçurent de cet or qu'ils avaient avalé. Aussitôt le bruit courut, dans le camp, que ces transfuges avaient le corps tout rempli de richesses. Ils en saisirent quelques-uns, leur fendirent le ventre pour vérifier ce bruit, et chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice. Deux mille de ces malheureux périrent de la sorte. Tite en conçut une telle horreur, qu'il aurait fait tuer tous les coupables, si leur nombre n'eût point excédé celui des morts. Cependant ce prince pressait vivement le siége. Après avoir fait élever de nouvelles terrasses pour remplacer celles que l'ennemi avait

détruites, il tint conseil avec ses principaux officiers. La plupart proposèrent de donner un assaut général; mais Tite, qui n'était pas moins avare du sang des soldats, que prodigue du sien, fut d'un sentiment contraire. Les assiégés se détruisaient eux-mêmes, qu'était-il besoin d'exposer tant de guerriers courageux à la fureur de ces forcenés? Il forma donc le projet d'environner la place d'un mur qui ne permît plus aux Juifs de faire des sorties. L'ouvrage fut distribué entre toutes les légions, et fini en trois jours. Ce fut alors que les factieux, pour la première fois, désespérèrent de leur salut.

Si les maux du dehors étaient grands, ceux qui consumaient l'infortunée Jérusalem n'étaient pas moins terribles. Qui pourrait peindre, s'écrie Josephe, les tristes effets de la famine qui dévorait ces malheureux? Elle croissait de jour en jour, et la fureur des séditieux, plus redoutable encore que ce fléau, croissait avec elle. Rien de sacré pour eux; ils arrachaient tout aux infortunés citoyens. Une porte fermée signifiait qu'il y avait des vivres; ils l'enfonçaient, et leur tiraient presque les morçeaux de la gorge avec une violence brutale. On frappait les vieillards; on traînait les femmes par les cheveux, sans égard pour l'âge, le sexe et la condition. On n'avait nulle pitié de l'innocent qui pouvait à peine bégayer. Ceux à qui il restait encore quelque nourriture, s'enfermant dans le plus secret de leurs maisons, avalaient le grain sans l'écraser, ou se remplissaient de viandes crues, de peur que l'odeur n'attirât chez eux ces inquisiteurs inhumains. On voyait se traîner d'un pas chancelant des hommes décharnés, ou plutôt des fantômes, le visage desséché, les yeux creux, et tomber tout-à-coup où la faim leur donnait la mort. On n'avait plus ni la force ni le courage d'ensevelir les cadavres, tant le nombre en était grand! On ne voyait plus de larmes; les malheurs publics en avaient tari la source. On n'entendait plus de soupirs; la faim avait étouffé tous les sentiments de l'âme. Une multitude affamée courait çà et là, et se jetait avidement sur ce qui ne serait pas à l'usage des bêtes les plus immondes. Enfin, une femme noble et riche, après avoir été dépouillée de ses biens par la misère et par les factieux, lasse de ne préparer à manger que pour ces brigands insatiables, privée elle-même de toute espèce de vivres, consumée d'une faim dévorante, se porta, dans

sa fureur, au plus inoui des attentats. Etouffant dans son cœur le cri de la nature, elle arrache de son sein l'enfant qu'elle nourrissait de son lait ; jetant sur cet innocent des yeux farouches et terribles : « Malheureux, lui dit-elle, » dans la guerre, dans la famine, dans la sédition, hélas ! » pourquoi es-tu né ? Pourquoi vis-tu encore ? Quel sort » t'attend ? la servitude. La famine la prévient, et les im- » placables tyrans qui nous oppriment sont encore plus » redoutables que l'une ou l'autre. Meurs !..... Sois la nour- » riture de ta mére. » A ces mots, cette mère furieuse égorge son fils, le fait cuire, en mange une partie, et cache le reste avec soin. Les séditieux, attirés par l'odeur de cette viande abominable, accourent de toutes parts, menacent cette femme de la tuer, si dans le moment elle ne leur montre le mets qu'elle a préparé. « Je vous en ai gardé » une bonne part, » dit-elle en leur montrant les malheureux restes de son enfant. A ce spectacle ils reculent. Humains pour la première fois, ils demeurent immobiles. Ils n'en peuvent croire leurs yeux. « C'est mon fils, continue » la femme d'un air tranquille ; c'est moi qui l'ai tué, vous » pouvez bien en manger aprés moi. Êtes-vous plus dé- » licats qu'une femme, ou plus tendres qu'une mère ? Si » la férocité n'a pas étouffé chez vous tous les scrupules, » si vous avez horreur d'une telle viande, j'achèverai de » la dévorer. » Ces scélérats, épouvantés, abandonnent une maison souillée d'un tel crime, et maudissent cette action détestable. Le bruit s'en répandit aussitôt par toute la ville. Chacun en eut horreur comme s'il l'eût commise. On souhaitait la mort. On enviait la condition de ceux que la famine avait enlevés avant que de voir un pareil désastre. La nouvelle en vint jusqu'aux Romains. Tite se hâta de terminer tant de maux par un assaut général.

On voulut escalader le temple; les assiégés repoussent les Romains. On met le feu aux portiques, la flamme gagne jusqu'aux galeries, sans que les Juifs se missent en peine de l'éteindre ; enfin ils veulent faire un dernier effort, et se délivrer, s'il était possible, d'un ennemi qui les pressait si vivement, ou périr les armes à la main, et vendre chèrement le peu de vie qui leur restait. Ils sortent avec impétuosité par une porte du temple, se jètent sur les Romains, les enfoncent, et les auraient poursuivis jusque dans leur camp, si Tite, qui voyait ce combat du haut de la forteresse

Antonia, n'eût volé promptement au secours des vaincus. De nouvelles troupes firent changer la fortune; les Juifs sont accablés par le nombre, et contraints de se renfermer dans le temple : le prince en ordonne l'assaut pour le lendemain. Mais, dans ce moment, un soldat, sans en avoir reçu l'ordre, et comme poussé par un mouvement surnaturel, se fait soulever par un de ses compagnons, et jète par une fenêtre de ce vaste et superbe édifice une pièce de bois toute enflammée. Le feu prend aussitôt; les Juifs s'en apperçoivent, jètent de grands cris, et font d'inutiles efforts pour arrêter le progrès de l'incendie : Tite lui-même accourt avec son armée pour aider les rebelles. Le soldat furieux ne songe qu'à repaître sa vengeance, et trompe les desseins de son général; enfin la flamme consuma tout, et ce temple fameux fut réduit en cendres la seconde année du règne de Vespasien. Les Romains firent un grand carnage; les factieux, par une nouvelle attaque, retardèrent leur perte de quelques instants, et se cantonnèrent dans la ville et dans les trois tours d'Hippicos, de Phazael et de Mariamne. Les vainqueurs se disposèrent à les assiéger; mais, à la vue des machines, les rebelles intimidés cherchèrent leur salut dans une prompte fuite, et laissèrent les Romains maîtres de tout; ils pillèrent la ville, tuèrent des milliers d'habitants, et mirent le feu partout. Tite fut déclaré *imperator*, dénomination auguste qu'il avait méritée par sa rare valeur; il entra dans Jérusalem en triomphe, admira la beauté et la solidité des fortifications qu'il fit abattre, à la réserve des trois tours qu'avaient tenues les factieux. Onze cent mille hommes périrent dans ce siége mémorable; quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers. Jean fut trouvé dans des égoûts, où ce scélérat s'était caché pour échapper aux Romains, et condamné à une prison perpétuelle; Simon fut obligé de se rendre, après avoir défendu vaillamment sa liberté : il servit à décorer le triomphe du vainqueur, puis on l'exécuta publiquement à Rome. Eléazar, qui avait échappé, s'étant retiré dans une forteresse, fut obligé de se donner la mort. Ainsi périrent d'une manière cruelle ces barbares qui avaient causé la chute de leur patrie; Jérusalem fut ruinée pour la seconde fois, l'an de J. C. 70; Tite, après avoir récompensé la valeur de ses soldats, retourna dans la capitale du monde, où il reçut les honneurs d'un glorieux triomphe.

8. L'an 613, sous l'empire d'Héraclius, une multitude innombrable de Perses, sous la conduite de Sarbar, vint comme un torrent inonder la Palestine, et porta le ravage, le meurtre et l'incendie, jusqu'aux portes de Jérusalem, dont elle s'empara. Près de cent mille Chrétiens périrent dans cette ville; mais ce qui leur fut plus sensible mille fois, fut la perte de la vraie croix que Sarbar emporta dans un étui scellé du sceau de Zacharie, alors patriarche de Jérusalem. Le saint sépulcre et les églises devinrent la proie des flammes.

9. L'empereur romain rentra bientôt dans la ville sainte; mais à peine l'avait-il réparée, qu'en 635, les Sarrasins vinrent l'assiéger, sous les auspices de Khaled, le plus redoutable général de l'Arabie; les premières attaques durèrent dix jours, et les Chrétiens se défendirent avec un courage héroïque. Pendant quatre mois il ne se passa aucun jour sans quelque combat sanglant; mais enfin les malheureux citoyens, sans espérance de secours, cédèrent à l'opiniâtreté des Barbares, et prirent le parti de capituler par l'entremise du patriarche Sophrone avec le calife Omar en personne. Voici quelles furent les conditions de ce traité, qui servit depuis de modèle aux Musulmans : « Au nom de » Dieu très-miséricordieux, de la part d'Omar Ebn-Al- » khettab aux habitants d'Ælia. » (l'empereur Elien avait rebâti Jérusalem; et cette ville, selon l'usage, avait pris le nom de son restaurateur.) « Ils seront protégés; ils conserve- » ront leurs vies et leurs biens. Leurs églises ne seront » point démolies; mais ils n'en élèveront point de nouvelles » ni dans la ville, ni dans son territoire : eux seuls en auront » l'usage. Ils n'empêcheront pas les Musulmans d'y entrer » ni jour ni nuit; ils en ouvriront les portes aux passants et » aux voyageurs. Si quelque Musulman qui voyage passe » par leur ville, ils seront obligés de l'entretenir *gratis* » pendant trois jours. Ils n'enseigneront point l'Alcoran à » leurs enfants; ils ne parleront pas ouvertement de leur » religion, et n'engageront personne à l'embrasser. Ils » n'empêcheront pas leurs parents de se faire Musulmans, » s'ils en ont envie; ils témoigneront du respect aux Mu- » sulmans, et se lèveront lorsque ceux-ci voudront s'as- » seoir. Ils ne seront pas vêtus comme les Musulmans; ils » ne porteront pas les mêmes bonnets ni les mêmes souliers,

» ni de turbans. Ils ne partageront pas leurs cheveux
» comme eux; ils ne parleront pas la même langue, et n'auront pas les mêmes noms. Ils n'iront point à cheval avec des selles; ils ne porteront aucune sorte d'armes, et ne se serviront point de la langue arabique dans les inscriptions de leurs cachets. Ils ne vendront point de vin; ils garderont la même sorte d'habillement partout où ils iront, et ils porteront toujours des ceintures. Ils n'érigeront point de croix sur leurs églises, et ils ne montreront point ouvertement leurs croix et leurs livres dans les rues des Musulmans. Ils ne sonneront point leurs cloches, et se contenteront de les tinter. Ils ne prendront chez eux aucun domestique qui aura servi un Musulman. »

Il fallut ratifier cet acte de servitude, et on ouvrit les portes aux Infidèles, qui prirent possession de leur conquête.

10. Durant plus de quatre siècles, Jérusalem fut obligée de subir le joug des Musulmans; cette cité avait passé des Sarrasins aux Turcs Selgiucides. Le calife d'Egypte venait de la soumettre à sa domination, lorsqu'en 1099 les Croisés, au nombre de vingt-deux ou vingt-trois mille, se présentèrent devant ses remparts pour la délivrer; elle était défendue par trente mille Infidèles, que vingt mille habitants, capables de porter les armes, pouvaient seconder dans le besoin. La valeur des Chrétiens suppléa à leur nombre; ils ne comptèrent point leurs ennemis, ils écoutèrent seulement leur zèle. L'avant-mur fut emporté du premier assaut, et la ville du second, après cinq semaines de siége. On ne fit aucun quartier; tout ce qui n'était pas chrétien fut impitoyablement égorgé. Quand le fanatisme ne trouva plus de victimes, le vainqueur fit succéder tout à coup la religion à la vengeance; la piété calma la fureur. On quitte le casque, la cuirasse et l'épée; on se revêt de l'habit de pélerin, on va nus pieds en procession se prosterner devant le saint sépulcre, qu'on arrose de ses larmes. Ensuite on procéda à l'élection d'un duc, ou roi de Jérusalem, et Godefroi de Bouillon fut proclamé d'une voix unanime.

11. Ce nouveau royaume ne fit, pour ainsi dire, que se montrer à l'univers; car, en 1187, le fameux sultan Salahédin, ou Saladin, vint attaquer Jérusalem avec une armée

redoutable. Ce monarque fit donner successivement plusieurs assauts terribles; la valeur des Chrétiens les rendit inutiles. Mais, comme ils n'avaient aucune espérance de secours, ils envoyèrent demander au sultan comment il voulait les traiter, s'ils se rendaient. « Comme vos ancêtres » ont traité les Musulmans, répondit Saladin; vous serez » tous égorgés sans distinction d'âge ni de sexe. » Cette réponse fit prendre aux assiégés la résolution de périr les armes à la main, ou de se faire jour à travers le camp ennemi. Le sultan connaissait le courage des Chrétiens; persuadé qu'en les réduisant au désespoir ils feraient un affreux carnage des Musulmans, il leur accorda enfin des conditions plus recevables. La reine Sibille, la noblesse et les gens de guerre, eurent la permission de sortir en armes et avec escorte pour aller où ils voudraient; le reste du peuple eut la liberté d'emporter ses meubles en payant par tête une certaine taxe. Ainsi fut prise Jérusalem, après quatorze jours de siége. Avec sa liberté expira le royaume qui portait son nom, et qui ne dura que quatre-vingt-huit ans. Depuis cette époque elle est restée au pouvoir des Infidèles.

JOANNESBERG (*bataille de*). Les Français s'étaient approchés, en 1762, des salines de Friedberg en Hesse. L'armée des Alliés, conduite par le prince de Brunswick, voulut les déloger de ce poste important. Déjà elle s'était avancée jusqu'à Joannesberg, lorsque le prince de Condé vint à leur rencontre. Les Français commencèrent l'action le 30 août à dix heures du matin. Ils furent d'abord repoussés mais, s'étant ralliés, ils firent une seconde attaque si brusque et si bien soutenue que les alliés abandonnèrent l'avantageuse position où ils étaient, et laissèrent le prince de Condé maître du champ de bataille. L'action avait duré quatre heures, sans être meurtrière. La perte fut à peu près égale de part et d'autre, mais les vaincus abandonnèrent aux Français quinze cents prisonniers, quinze pièces de canon, et un régiment entier d'Anglais qui mit bas les armes. 30 *août* 1762.

JŒGERTHAL (*combat de*). Les Français, commandés par le général Taponnier, attaquèrent et mirent en déroute trois bataillons autrichiens campés à Jœgerthal; ils

furent tellement écrasés, qu'ils abandonnèrent leurs drapeaux. 8 *mars* 1774.

JOSSEAU (*combat de*). Le comte de Lautrec, ayant pénétré dans la vallée de Pragelas, pour opérer une diversion en faveur de don Philippe, rencontra les Piémontais au village de Josseau. Il les attaqua dans leurs lignes, les força après un combat assez vif, leur tua trente hommes, fit quatre cents prisonniers, et mit le reste en fuite. 11 *octobre* 1745.

JOSSELIN (*combat des trente*). L'animosité entre les Français et les Anglais était extrême; elle éclatait jusque dans les entrevues et les négociations; on ne pouvait plus se rencontrer, même pour conférer des affaires, sans se braver réciproquement : c'est ce qui donna lieu au fameux combat des Trente, dont la Bretagne fut le théâtre. Cette province était en proie aux fureurs des deux partis qui se la disputaient, le parti de Montfort et celui de Charles de Blois. La comtesse de Montfort avait appelé les Anglais à son secours; elle avait peu de Bretons pour elle, parce-que toute la noblesse du pays soutenait la cause de Charles de Blois.

Le seigneur de Beaumanoir, du parti de ce dernier, alla trouver un jour *Richard Brembo* ou *Bembro*, commandant anglais de Ploermel, petite ville de Bretagne, du parti de la comtesse. L'objet de leur conférence était de se concerter pour réprimer de part et d'autres les excès horribles commis par les soldats contre les malheureux habitants des campagnes. Cette négociation si raisonnable finit par des bravades qui amenèrent un défi formel. Beaumanoir propose à Brembo un combat de trente Bretons contre trente Anglais. Brembo accepte. Le champ de bataille fut désigné entre Josselin et Ploermel. Au jour marqué, Beaumanoir et Brembo se trouvèrent au rendez-vous, à la tête de leurs chevaliers armés de toutes pièces et à pied, selon l'ancienne coutume, à l'exception de Montauban, chevalier breton, qui, en considération de son grand âge et de ses infirmités, obtint des deux partis la permission de combattre à cheval. L'événement prouva combien cette condescendance des Anglais était généreuse; car ce fut ce même Montauban, qui décida la victoire.

La charge commença avec fureur, mais les Anglais eurent d'abord l'avantage. Cinq Bretons furent tués ou mis hors de combat. On se charge de nouveau ; le chef des champions anglais, Brembo, est terrassé et tué : celui des Bretons, déjà dangereusement blessé, et couvert de sang, demande à boire : *Bois ton sang, lui cria-t-on, qu'il suffise pour te ranimer.* ..... Dans ce moment, Montauban, tournant la bride de son cheval, feint de fuir. *Faux et méchant chevalier,* s'écria Beaumanoir, *que fais-tu là ? Fais ta besogne*, répondit Montauban, *je ferai la mienne.* En disant ces paroles, il précipite son cheval sur le flanc des Anglais, et en abat sept à ses pieds. Ce grand coup décida le triomphe des Bretons, les Anglais furent vaincus. Toute la gloire de cette joûte sanglante demeura aux chevaliers bretons. Il manqua à cet exploit, pour l'illustrer, un but et un résultat utiles. Le gain même des grandes batailles ne devrait paraître qu'à ces conditions véritablement glorieuses. 1351.

JOTAPAT (*siége de*). Vespasien, chargé de soumettre les Juifs révoltés contre les Romains, entra dans la Palestine, mit le siége devant Jotapat, la plus forte place de la Galilée. Josephe, l'historien, s'y était renfermé avec de bonnes troupes dont il avait le commandement. Jotapat était bâtie presqu'entièrement sur un rocher escarpé. De trois côtés elle était environnée de précipices d'une profondeur étonnante. Un seul endroit était accessible. Josephe le fit environner de hautes murailles capables de faire échouer tous les efforts de l'ennemi. Le général romain sentit, après quelques assauts, qu'il avait à combattre contre des guerriers déterminés, et contre tous les obstacles que peut opposer la nature au courage le plus prononcé. Vespasien épuisa toutes les ruses, fit jouer toutes les machines, entreprit d'élever une grande terrasse du côté le moins fortifié, disposa cent soixante balistes qui tiraient incessamment contre les défenseurs des murailles. Rien n'étonna les Juifs. Enflammés de courage, ils faisaient de vives et fréquentes sorties, ruinaient en un instant les ouvrages qui avaient coûté bien des sueurs, mettaient en fuite quiconque osait approcher des murailles, amortissaient les coups des béliers avec des sacs de paille et de laine. S'ils ne purent empêcher

les Romains de construire une terrasse, les Juifs la rendirent inutile en élevant un mur qui la dominait.

Le succès ne répondit ni aux desirs ni à l'attente de Vespasien. L'industrieuse activité du gouverneur trompa tous ses efforts. Il essaya d'affamer la ville; les assiégés avaient du blé en abondance, mais ils manquaient d'eau. Les Romains s'en doutaient. Josephe, pour les tromper, fit attacher aux créneaux des murailles des habits trempés d'eau. Ce stratagème, dont Vespasien ne soupçonna point l'artifice, l'affligea beaucoup. Il eut encore recours à la force. Cependant il fallait de l'eau. Josephe sut en trouver. A l'occident de la ville était un ravin tellement creux que les Romains n'avaient pas songé à le faire garder. Il écrivit aux Juifs du dehors de lui apporter, de nuit, par cet endroit, l'eau et les provisions dont ils avaient besoin; mais, afin que, s'ils étaient apperçus, on les prît pour des animaux et non pour des hommes, il les avertit de se couvrir de peaux toutes velues. Ce moyen dura assez long-temps, mais les Romains s'en apperçurent et fermèrent le passage. Les assiégés, réduits alors à la dernière extrémité, ne consultèrent que leur désespoir. Pour empêcher leurs sorties continuelles, Vespasien fit donner un assaut général. Vespasien, qui pressait l'attaque et se portait sans cesse aux endroits les plus périlleux, fut blessé par une flèche tirée de la ville. Cet accident mit les Romains en fureur. Ayant formé, avec leurs boucliers, une tortue militaire, ils se disposaient à emporter d'emblée les murs de Jotapat, quand Josephe fit pleuvoir sur ce bataillon plusieurs chaudières d'huile bouillante. L'ennemi, dévoré par l'activité de cette liqueur brûlante, fut obligé de sonner la retraite. Vespasien, enflammé de plus en plus par ces nouveaux obstacles, fit exhausser ses plates-formes. On dressa aussi, par son ordre, de vastes tours garnies de fer pour les mettre à l'abri du feu. Au point du jour il ordonnait de faire marcher vers les murailles ces forteresses de bois, lorsqu'il fut averti, par un transfuge, que l'heure la plus favorable pour livrer l'assaut, était sur le point du jour, au moment où les Juifs, épuisés par les veilles et les travaux de la nuit, prenaient quelque repos. Vespasien, profitant de cet avis, fit avancer le tribun Domitius Sabinus, qui, avec quelques soldats choisis, égorgea les sentinelles, et entra dans la ville le premier juillet, l'an 67 de J. C. On tua tout ce qui se ren-

contra. Quarante mille Juifs périrent pendant ce siége qui dura quarante-sept jours. Josephe se sauva dans une caverne où il trouva quarante des siens qui avaient des vivres pour quelques jours. Il y demeurait caché pendant le jour, mais il en sortait la nuit pour découvrir s'il pourrait trouver quelques moyens de se sauver. Le troisième jour une femme le découvrit à Vespasien qui lui fit proposer de se rendre ; mais Josephe en fut empêché par ses compagnons qui menacèrent de le tuer s'il y consentait. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort. Josephe ne réussit qu'avec peine à les faire consentir à ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de se donner mutuellement la mort. Ils tirèrent donc au sort pour savoir qui serait tué le premier par celui qui le suivait. Josephe eut le bonheur de rester le dernier avec un autre à qui il persuada de se rendre aux Romains. *L'an 67 de J. C.*

JULIANO (*combat de San-*). Tandis que l'armée du général Suwarow faisait, en mai 1799, le siége des places principales de la Haute-Italie, le général Moreau se renferma dans une espèce de camp retranché entre Valence et Alexandrie derrière le Pô et le Tanaro. Suwarow chercha dès ce moment à l'en déposter. Pour effectuer ce projet, la plus grande partie de l'armée des Alliés se réunit le 10 de mai, passa la Serivia, et alla camper à Torre-di-Gafarolo. Le général Karaczaï fut détaché en même temps pour s'emparer de Novi, Serravalle et Gavi. Ce mouvement du général Suwarow par son flanc gauche, et les courses de ses troupes légères dans le pays compris entre le cours du Tanaro et les Appennins, n'ébranlèrent point le général Moreau. Appuyé, sa droite à Alexandrie, sa gauche à Valence, il avait jeté de forts détachements dans Casal et dans Verrue. Il ne prit point le change sur les desseins de Suwarow, qui ne menaçait le flanc droit de l'armée française et ses communications avec Gênes, que pour surprendre sur sa gauche le passage du Pô, l'envelopper et l'engager dans une action générale et décisive. Ce projet était secondé par des insurrections des habitants de Cherasco, Mondovi, Ceva, Oneille. La position de Moreau était tellement critique, que s'il eût reçu et perdu une bataille, sa retraite en deçà et au delà des Appennins deve-

nait presque également impossible. Cette attaque fut tentée le 11 mai. Une avant-garde de troupes impériales ayant passé le Pô au dessus de Valence, fut repoussée et fort maltraitée par une partie de la division du général Grenier, conduite par l'adjudant-général Garrau. L'attaque fut plus sérieuse le lendemain. Le général Schubarf, à la tête d'une division d'environ sept mille Russes, passa le Pô à Bassignana, et fut tué. Après cette tentative, le général Suwarow se décida à se porter en force sur la rive gauche du Pô, et à marcher sur Turin, pour forcer enfin le général Moreau de sortir de son camp, soit pour le faire rentrer dans l'Etat de Gênes, soit pour le faire replier sur les frontières de France. Le général Wuckasowich attaqua à Verrue, à Ponte-Stura, à Casal. Une partie des troupes aux ordres du général Mélas se porta le même jour sur la rive gauche du Pô, et marcha sur Candia. Soit que Moreau eût découvert cette marche, soit qu'il se fût apperçu de quelques mouvements dans le camp de Torre-di-Gafarolo, où il ne devait rester qu'un corps peu considérable, il avait fait construire, dans la nuit du 15 au 16, un pont sur la Bormida près d'Alexandrie; il y passa le 16 matin à la tête de sept mille hommes, conduisant lui-même la cavalerie. Dès le premier effort, il attaqua et rompit la chaîne des postes avancés des Cosaques sur San-Juliano, il détacha ensuite quelques troupes sur sa gauche, pour occuper les premiers postes du général Mélas, et marcher droit au camp de Torre-di-Gafarolo où commandait le général Lusignan, qu'il força d'abandonner sa position, et sépara pour quelque temps d'un corps de sept bataillons russes commandés par le prince Pancration. Ces deux divisions impériales, d'abord très-maltraitées, se rallièrent et marchèrent contre les Français, qui se retirèrent par leurs ponts, et rentrèrent dans Alexandrie. Ce fut le dernier effort du général Moreau pour garder cette position; il fut glorieux, car l'ennemi y perdit deux mille morts ou blessés et deux mille prisonniers, et les Français leur enlevèrent cinq pièces de canon. Le général Suwarow, voyant ses efforts déjoués, accumula de plus grandes forces, pressa davantage l'attaque des postes français sur la rive droite du Pô au dessus de Valence; le général Wuckasowich menaça Verrue, attaqua et emporta Casal. Le camp retranché des Français, ouvert de toutes parts, n'était plus tenable; Moreau évacua

donc Valence et Alexandrie. Après avoir pourvu à la défense de la citadelle de cette dernière place, il porta son quartier général et le gros de son armée, par Asti et Cherasco, sur Coni, où il arriva le 22 mai, puis il détacha un corps par sa droite, pour occuper Ceva et Mondovi, dont les communications avec Gênes et les postes de la côte avaient été interrompus par les insurrections. C'était la dernière et la meilleure position d'où le général Moreau pût recevoir les renforts qu'il attendait du Dauphiné par la vallée de Barcelonnette et le col de l'Argentière, de la Provence et du comté de Nice par le col de Tende, et du côté de la mer par Finale et Oneille. 11 *au* 29 *mai* 1799.

JULIERS. *Voyez* ALDENHOVEN.

K

KAGOUL (*bataille de*). Dès l'instant où les Russes, sortant de leurs déserts glacés, voulurent pénétrer dans le midi de l'Europe, acquérir de l'influence politique, et faire redouter leurs armes, la Turquie devenait leur ennemi naturel. Ils envisageaient avec envie les bords fertiles de la Mer-Noire, les rivages riants du Bosphore et les riches contrées de la Grèce. Leur marine militaire ne pouvait d'ailleurs acquérir de la considération en Europe, en demeurant renfermée dans les brumes et les frimas de la Baltique. En s'établissant sur le Pont-Euxin, elle pouvait protéger leur commerce et augmenter leurs richesses. Les Turcs étaient aussi la nation de l'Europe la plus facile à vaincre. L'islamisme apprend à mourir en défendant sa religion, sa patrie, à se dévouer pour elle ; mais, en s'opposant aux progrès de l'instruction, à l'introduction de la tactique nouvelle dans les armées, il prête un immense avantage à toutes les nations européennes qui attaquent les Ottomans. Les Russes avaient au contraire profité des leçons de tous les peuples de l'Europe ; il s'était formé chez eux d'excellents officiers également capables de guider

la valeur indomptée des Cosaques, et de conduire les bataillons réguliers habitués aux manœuvres et à la discipline des nations les plus renommées par leur tactique.

On distingua, parmi leurs généraux, dans la guerre de 1770, le maréchal de Romanzow, vainqueur des Turcs sur le Pruth. Il remontait paisiblement vers l'embouchure de cette rivière, croyant n'avoir plus devant lui que quelques hordes errantes après une grande défaite. Tout-à-coup il est en présence de cent cinquante mille Turcs commandés par le khan des Tartares de Crimée. Dix-huit mille Russes seulement étaient alors sous ses drapeaux. L'occasion parait favorable au khan de prendre sa revanche. Il s'étend sur la gauche de l'armée russe, et l'enveloppe de manière à lui couper la retraite. Les Turcs, peu confiants encore dans leur supériorité, entourent, pendant la nuit, leur camp d'un triple retranchement. Le grand-visir donne à Kagoul, le 18 juillet, le signal du combat; les Russes étaient environnés de tous côtés. Un de leurs bataillons carrés est entièrement haché. Quatre autres carrés, formant le reste de cette armée, auraient été totalement détruits par le canon et la mousqueterie des Ottomans, si le maréchal de Romanzow n'eût ordonné, dans ce pressant danger, de marcher la baïonnette en avant, et de foncer sur les Turcs. Les Ottomans plient, se retirent dans leurs retranchements, s'y défendent long-temps avec courage, mais le nombre cède à la discipline et à l'intelligence. La défaite des Ottomans est complète; ils entraînent le visir dans leur fuite, laissant presque cinquante mille hommes sur le champ de bataille. La plus grande partie de leurs bagages et de leurs munitions, avec cent quarante-trois canons de bronze et sept mille chariots de provisions, demeurent au pouvoir des Russes. Catherine II fit construire, à Czarco-Zelo, un obélisque en marbre, pour perpétuer le souvenir de cette victoire. 18 *juillet* 1770.

KAIBAR (*siége de*). Les Juifs, répandus dans l'Arabie, tentèrent de traverser les projets ambitieux de Mahomet; ils prirent les armes, se renfermèrent dans Kaïbar, ville très-forte; il fallut les réduire. Mahomet marche contre ces impies déjà vaincus plusieurs fois; il fait donner l'assaut, Kaïbar est emportée. Cette conquête devient funeste au vainqueur. Il loge chez un des principaux habitants dont

la fille, nommée *Zaïnab*, lui sert une épaule de mouton empoisonnée. Mahomet rejète ce mets avec horreur ; l'activité du poison est telle, que depuis ce moment il est valétudinaire ; il en meurt au bout de trois ans. Zaïnab, interrogée sur les raisons qui l'ont portée à ce crime, répond froidement : *J'ai voulu voir si réellement Mahomet est un prophète*. 682.

KALCSH-BORNOU (*combat naval de*). Tandis que toutes les nations européennes dirigent tous leurs efforts vers le perfectionnement des arts et de la marine; que des écoles sont chargées d'instruire en Russie les cadets dans cet art difficile; que l'on voit cette puissance attirer chez elle avec empressement les officiers des autres nations qui, dans la crainte de ne pas obtenir un avancement assez prompt dans leur patrie, vont en chercher un plus rapide chez un peuple où les hommes instruits sont plus rares ; les Turcs demeurent stationnaires dans leurs moyens d'attaque et de défense; ils se confient dans leur valeur et les manœuvres qui firent autrefois triompher leurs pères, sans examiner les progrès des arts chez les nations voisines. De là naissent les continuels avantages des Européens sur les Turcs, dont la bravoure peu réglée n'est pas guidée par la science. Le contre-amiral Ouskakow rencontra, le 11 août 1791, une flotte turque composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dix frégates et dix autres bâtiments plus petits ; elle était mouillée vis-à-vis du cap Kalcsh-Bornou : une batterie de terre défendait son mouillage. L'amiral russe passa entre la terre et cette batterie ; ayant séparé plusieurs vaisseaux de cette escadre, il les défit complètement. Le combat commença à cinq heures du soir entre le contre-amiral russe et le fameux capitaine algérien Seith-Ali, dont le navire fut le premier mis hors de combat, et fit voile vers Constantinople, où il arriva coulant bas d'eau. La nuit survint heureusement pour les Turcs ; pendant ses ombres les navires les moins maltraités gagnèrent les Dardanelles, tandis que d'autres s'échouèrent sur les côtes de Natolie. 11 *août* 1791.

KALISK (*bataille de*). Le roi de Pologne, Auguste, traitait secrètement de la paix avec Charles XII, son vainqueur, quand il fut joint par une armée de trente mille Russes commandés par le prince Menzikoff. Le général russe

le presse de marcher aussitôt à l'ennemi ; en vain Auguste voulut retenir cette ardeur indiscrète, il fallut s'avancer. On joignit le général suédois Maderfeldt près de Kalisk, dans le palatinat de Posnanie; il avait dix mille hommes. Menzikoff fait de nouvelles instances. Dans cette cruelle position, Auguste, craignant d'irriter son vainqueur par des succès, et de mécontenter la Russie, qui le protégeait, en refusant son secours, fait instruire le général suédois des préliminaires de paix, l'avertit même de se retirer. On craint toujours un avis donné par un ennemi; Maderfeldt croit y voir un piége tendu pour l'intimider : il risque le combat. Les Russes et les Polonais vainquirent pour la première fois les troupes de Charles XII à Kalisk. La victoire du roi Auguste fut complète, mais ce succès lui-même augmenta ses malheurs. Charles, pour s'en venger, aggrava la dureté des conditions qu'il imposa à l'infortuné monarque de Pologne. 1706.

KAMINIEK (*siége de*). Mahomet IV, ayant passé le Danube avec une armée de cent cinquante mille hommes, dont le fameux visir Kiuperli était l'âme, entra dans la Podolie; et, sur la fin de juillet 1672, campa dans les plaines de Kaminiek, capitale de cette province. Cette ville, plus forte encore par la nature que par l'art, était le rempart de la Pologne contre les Tartares et les Turcs. Un rocher escarpé lui sert de base; une rivière, le Smotricz, l'environne de ses ondes; un cercle de collines s'étend autour de la rivière. Toute la noblesse du pays, hommes, femmes, enfants, s'y était réfugiée à l'approche des Turcs; la garnison était faible, mais brave; et le gouverneur, homme habile et intrépide, savait vaincre et mourir. Pendant près d'un mois, Kiuperli foudroya tous les ouvrages avec une artillerie nombreuse; il ne restait plus que des ruines et le rocher. Mais ce rocher n'était accessible que par un pont, et l'habile visir était effrayé de tout le sang musulman qui coulerait dans un assaut; il employa la bombe, qui, tombant avec fracas sur des milliers d'habitants resserrés dans un lieu si étroit, accumulait les morts sur les mourants. Les cris des femmes et des enfants énervaient le soldat et atténuaient la défense; cependant on ne parlait pas de se rendre. Kiuperli mit en œuvre un autre genre de terreur; il fit savoir aux assiégés que, s'ils s'opiniâtraient au delà de vingt-quatre

heures, tout serait passé au tranchant du cimeterre, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle. Cette menace, accompagnée de toutes les dispositions qui annonçaient un assaut général, glaça tous les cœurs, et l'on battit la chamade le 27 du mois d'août. Un major d'artillerie, au désespoir de voir rendre une place qu'on aurait pu mieux défendre, ne voulut pas survivre à une si grande perte. Il y avait une grosse tour à l'entrée du pont, qui servait de magasin à poudre; il y ajusta une mèche allumée, et monta sur la plate-forme, d'où il voyait les Turcs entrer dans la place, et les Polonais accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magasin sauta, et l'engloutit dans ses ruines brûlantes avec tout ce qui se trouva à une certaine distance, Turcs et Polonais. Les Polonais qui échappèrent eurent bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étaient innocents. Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation; mais la consternation fut grande, lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'église cathédrale, comme autrefois Mahomet II dans Sainte-Sophie à Constantinople. Les Polonais, indignés de cette profanation, ne se rappelaient pas que les Chrétiens, plus d'une fois, avaient traité de même les mosquées turques. » Les Polonais essayèrent plusieurs fois, mais toujours inutilement, de reprendre Kaminiek; cette ville leur fut rendue, en 1699, par le traité de Carlowitz.

KAMLACH (*combat de*). Pendant que l'aile droite de l'armée de Rhin et Moselle s'était emparée de Brégentz et de Lindau, une de ses divisions rencontra le corps des émigrés de Condé à Kamlach, vers Memmingen. Le général Abattucci y engage un premier combat; il est tout entier à son avantage : on y fit quelques prisonniers. Animés par les marques de mépris que leur prodiguaient les Autrichiens, les émigrés résolurent de se venger de ces dédains par un coup d'éclat, ils préparèrent donc une attaque vigoureuse contre le général Abattucci. Pour y réussir plus sûrement, ils veulent joindre la ruse à la force; à la faveur de la nuit, ils s'introduisent dans les rangs des Français pour y porter le desordre. L'avant-garde d'Abattucci est attaquée à deux heures du matin; ses avant-postes sont repoussés jusque dans les bois en arrière de Kamlach. Un combat violent s'y engage entre les émigrés et l'infanterie légère; l'affaire est

très-chaude, le succès est long-temps incertain. Les émigrés, qui s'étaient introduits dans les rangs, avaient beau crier : *Nous sommes trahis! Il faut nous retirer! Sauve qui peut!* les soldats étaient trop aguerris pour se laisser prendre dans un tel piége ; ils reconnaissent les émigrés, et les assomment à coups de crosses de fusils. Accablée par des forces supérieures, la troisième demi-brigade d'infanterie légère se défend long-temps avec acharnement; elle eût cependant cédé au nombre, si la quatre-vingt-neuvième, placée en échelons, ne l'eût soutenue. Repoussé alors de toutes parts, le corps des chasseurs nobles émigrés est presque entièrement détruit ; cinq cent soixante-douze sont enterrés sur le champ de bataille, douze à treize cents sont blessés. 13 *août* 1796.

KARICKFERGUS (*attaque de*). Thurot, marin hardi, s'était élevé, en 1760, à force de mérite et de belles actions, au grade de capitaine de vaisseau ; il était né plébéien, et n'avait commandé jusqu'alors que des corsaires. Il est chargé de tenter des descentes en Irlande ou en Ecosse, dont les côtes lui étaient parfaitement connues. Sous ses ordres étaient seulement trois frégates montées par des hommes hardis et déterminés. Il aborde en Irlande à Karickfergus, fait prisonnière une garnison de quatre compagnies de vieilles troupes, et remet en mer. Le duc de Bedfort, vice-roi d'Irlande, ne peut parer aux descentes multipliées des Français sur ses côtes; il informe de sa position le capitaine Elliot, commandant à Kinsale une escadre anglaise de même force. A l'instant Elliot lève l'ancre, cingle vers Karickfergus ; les Français avaient déjà pris le large; il les poursuit, les atteint, fond sur eux avec l'avantage du vent : en moins d'une heure et demie les Français sont hors de combat. Un boulet emporte le capitaine Thurot ; son escadre se rend, la France regrette ses vaisseaux et un marin qui marchait avec intrépidité sur les traces des Jean-Bart et des Cassas. 1760.

KARMIDTJEN (*combat de*). Dès le 19 décembre 1805, le maréchal Bessières occupa Biezun avec le second corps de cavalerie de la Grande-Armée française, combattant contre les Prussiens et les Russes. Les Alliés, sentant l'im-

portance de cette position, calculèrent que le projet de l'empereur Napoléon était de séparer les Prussiens d'avec les Russes. Pour le déjouer, ils résolurent d'attaquer ce village; les forces combinées de Prusse et de Russie débouchèrent donc sur plusieurs routes. Le maréchal Bessières avait placé les deux seules compagnies d'infanterie qui se trouvassent auprès de lui près du pont de Biezun. Voyant déjà l'ennemi maître du village de Karmidtjen, et qui y débouchait en grand nombre après y avoir jeté un bataillon, il donna l'ordre au général Grouchi de s'y porter avec sa division. Aussitôt la ligne des Alliés est rompue; toute leur infanterie et leur cavalerie, au nombre de six mille hommes, est enfoncée et jetée dans les marais. Cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon et deux étendards enlevés aux Russes, sont les résultats de cet avantage, qui fut une nouvelle preuve de leur impuissance de vaincre les Français à armes égales. 23 *décembre* 1806.

KAYSERLAUTERN (*combats et prise de*). 1. Les Français, dont l'armée du Rhin, commandée en 1793 par le général Custine, avait cessé d'être victorieuse, se replièrent, après plusieurs combats, sur les lignes de la Lauter. Ces postes, extrêmement fortifiés, furent enlevés par les coalisés dans les premiers jours d'octobre; dès lors les Prussiens et les Allemands entrèrent en Alsace. A cette nouvelle, les généraux de l'armée du Rhin furent destitués; des hommes du peuple sortirent des rangs. Hoche et Pichegru furent appelés au commandement des armées. Le premier obtint celui de l'armée de la Moselle; Pichegru commanda l'armée du Rhin. Leur mission première était de reprendre les lignes de la Lauter, et de reconquérir la portion de l'Alsace envahie. Hoche, dans le feu de la jeunesse, réunissait une tête assez vaste pour former de grands projets, assez froide pour en suivre l'exécution dans tous leurs détails. Son plan est de repasser, en présence des Prussiens, sur la rive droite de la Sarre, de suivre la crête des montagnes des Vosges, pour aller attaquer l'ennemi retranché sur les hauteurs de Kayserlautern, et de descendre ensuite directement sur Landau. Dans le cas où l'attaque de Kayserlautern échouerait, il comptait de replier son centre sur la droite, de traverser au nord-est de Bitche la chaîne prolongée de montagnes, qui n'aurait pu être prise à revers

à Kayserlautern, pendant que son aile gauche, partie de Sar-Louis, tiendrait en échec pendant quelque temps la masse principale des forces ennemies qui y aurait été attirée.

L'armée de la Moselle se mit en mouvement sur trois colonnes : celle de droite débouche sur Saralbe, celle de gauche par Sar-Louis, et celle du centre par Freudemberg. Sept cents Autrichiens sont culbutés à Blise-Castel; Brunswick fuit vers Deux-Ponts. On marche en bivouaquant au milieu du plus dur des hivers. On était fort heureux quand vers la nuit on se trouvait près d'un bois ; les branchages les plus menus servaient de lit, tandis que les troncs réchauffaient les militaires glacés. Les Prussiens s'étaient dès lors décidés à se retirer pendant la nuit au camp de Schwartznacher, entre Hombourg et Deux-Ponts, dans l'intention d'y prendre des quartiers d'hiver. Hoche, après avoir inutilement attaqué les Prussiens vers Hombourg, Deux-Ponts et Pirmasens, était ensuite parvenu à pénétrer à Landsthal et à marcher sur Kayserlautern, l'objet principal de ses desirs. Ce point était d'autant plus important, qu'il assurait la défaite entière de l'ennemi. Resserré dans un espace étroit et placé entre deux feux, il devait se trouver dans l'impossibilité de repasser le Rhin. Hoche a déjà culbuté tous les corps qui s'opposent à son passage ; il est au pied des hauteurs escarpées de Kayserlautern. Après plusieurs affaires très-vives, il gravit la montagne, et vient affronter l'ennemi sur un plateau où il était bien retranché. Arrivé sur ce terrain, il se décide à donner bataille. Un coup de canon est le signal de l'attaque : Hoche sort des rangs, jète son casque en l'air, s'écrie d'une voix forte : *Vive la République !* Ce cri se répète sur toute la ligne. L'attaque est faite avec audace ; la résistance est opiniâtre. Quarante mille Prussiens combattent contre quarante mille Français ; mais l'avantage de la position des Prussiens triple leurs forces. De part et d'autre cent bouches à feu lancent au loin la mort. On se bat les 28 et 29 novembre avec acharnement ; l'artillerie légère, commandée par le général Debelle, fait des prodiges ; mais comme elle n'occupait que la corde d'un demi-cercle, sur lequel les redoutes ennemies étaient placées, elle fut maltraitée au point que plusieurs batteries sont entièrement détruites. Pendant cette terrible exécution d'artillerie, Hoche apperçoit avec l'in-

dignation la plus vive son plan manqué en partie. La division de gauche la plus éloignée s'étant trompée de route, se trouve dans le même chemin que la division voisine, ce qui y fit naître le désordre et manquer le but principal de cette colonne destinée à tourner la position des Prussiens à Kayserlautern. Hoche apperçoit ce funeste accident à plus de trois lieues ; il frémit de cette fatale erreur, il vole au lieu où il a apperçu le désordre. Aussitôt son plan change, ses ordres circulent avec rapidité ; il envoie six bataillons d'infanterie attaquer une redoute qui incommodait sa droite : à sa voix ses intrépides soldats ne connaissent point d'obstacles, ils soutiènent le feu de l'ennemi sans s'émouvoir ; des rangs entiers sont emportés sans qu'ils se déconcertent. Le plan, mûri par la sagesse, est heureusement remplacé par une conception audacieuse. L'armée française aurait sans doute surmonté le désavantage du terrain, mais les terribles et continuelles décharges d'artillerie qui se faisaient depuis deux jours avaient épuisé les munitions, il ne reste pas une gargousse : l'ennemi éprouve le même dénuement. A l'aube du jour la baïonnette française aura emporté des retranchements qui doivent être désormais disputés à l'arme blanche. Au milieu de la nuit, un coup de canon en interrompit le silence, Hoche ému s'écrie : *Des munitions leur arrivent.* Sa conjecture est bientôt confirmée, des cris tumultueux se font entendre dans le camp des Prussiens. Hoche, dissimulant le chagrin profond qu'il éprouve, ne laisse appercevoir qu'un front serein. Forcé de penser à se retirer, il dit : *Qu'on batte la marche rétrograde ;* le mot de retraite lui semble mal sonnant pour des oreilles françaises, surtout quand il leur reste un plan d'attaque à exécuter encore. Il se retire dans un ordre parfait qui ne permet pas à l'ennemi de l'entamer, quoiqu'il fût alors bien supérieur en nombre et en moyens. Il revenait en silence, lorsque deux commissaires représentants accourent vers lui, manifestent le plus grand mécontentement de la retraite, et même se répandent en menaces : Hoche, au milieu de leur emportement, demeure calme et tranquille, il leur répond en souriant : *Que ne preniez-vous un petit arrêté pour fixer la victoire ! Elle a tenu à si peu de chose ! Mais ne vous inquiétez pas, j'ai d'autres moyens.* Il fait revenir ses troupes derrière la rive gauche de la

Lauter et dans les bois. Beaucoup de personnes, en voyant l'armée de la Moselle dans l'état de morcellement où cet échec l'avait réduite, crurent qu'il n'existait plus d'espoir de débloquer Landau ; le gouvernement qui régissait alors la France n'en jugea pas de même : *Un revers*, lui écrivit-il, *n'est point un crime, lorsqu'on a tout fait pour mériter la victoire. Ce n'est pas par les événements que nous jugeons les hommes, mais par leurs efforts et leur courage. Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la patrie. Tu as pris à Kayserlautern l'engagement de vaincre. Au lieu d'une victoire, il en faut deux.* Ces paroles presque consolatrices d'un gouvernement terrible, qui ne prodiguait pas les consolations, vinrent seconder les résolutions énergiques de Hoche. Un de ses officiers paraissait abattu de ces revers : *Ne t'afflige pas*, lui dit Hoche, *les ennemis viènent de m'échapper ; sous peu je leur porterai un coup vigoureux auquel ils n'échapperont pas.* Il tint parole. Landau est débloqué un mois plus tard par une suite de combats et de victoires. 28 *et* 29 *novembre* 1793.

2. Tandis que les Français remportaient un avantage marqué sur les coalisés à Schifferstadt, le 23 mai 1794, les Prussiens emportèrent les postes de Kayserlautern, Hochspeyer et Franckenstein que les Français occupaient depuis les succès de Hoche sur Landau.

3. Après avoir été défaits à Tripstadt, les Prussiens évacuèrent Kayserlautern le 17 juillet 1794, en laissant dans cette place de nombreux magasins de munitions et de vivres.

4. Les Prussiens s'emparèrent par surprise de Kayserlautern dans la nuit du 16 au 17 septembre de la même année ; ils n'y demeurèrent pas long-temps. Le général Michaud reprit ce poste de vive force le 27 du même mois.

5. Les Français et les Autrichiens étaient convenus sur le Rhin d'un armistice en 1796. La nécessité de réparer leurs pertes et de faire reposer leurs troupes fatiguées par

de continuels combats, leur avait fait un besoin de quelques instants d'inaction. Chacun en profita pour augmenter ses forces. Les Autrichiens crurent le moment favorable de sortir du repos dans les premiers jours de juin, et dénoncèrent eux-mêmes la levée de la suspension de cet armistice dans le temps où l'armée du général Bonaparte était victorieuse en Italie. Le général Jourdan et le prince Charles étaient en présence vers le Bas-Rhin, et l'armée de Rhin et Moselle, commandée par Moreau, s'étendait depuis Huningue jusqu'à Deux-Ponts : ses forces principales paraissaient concentrées dans le Bas-Palatinat pour défendre les conquêtes de la Belgique. A ce corps était opposé le comte de Wurmser, dont les troupes occupaient Otterberg, Kayserlautern et Neustadt; des détachements et des camps s'appuyaient ensuite sur le Rhin et défendaient ses bords. L'armée française comptait soixante-seize mille hommes, et celle de Wurmser quatre-vingt-trois mille combattants. Wurmser paraissait desirer porter ses forces sur le Bas-Rhin, le plus près possible de l'archiduc, et reprendre l'offensive, mais les succès de Bonaparte en décidèrent autrement. Craignant pour le Milanais, et desirant de conserver Mantoue, l'empereur se détermina à tirer des troupes de ses armées du Rhin pour les porter en Italie. Il enleva d'abord à Wurmser cinq bataillons et un régiment de cavalerie, puis lui retira quinze mille hommes. Alors Wurmser quitta le projet d'une guerre offensive. On le vit d'abord resserrer sa ligne, puis retirer la majeure partie de ses troupes sur la rive droite du Rhin, évacuer même, dans la nuit du 6 au 7 juin, Kayserlautern, Tripstadt, Neustadt et Spire. Au point du jour, les Français s'apperçurent de ces mouvements rétrogrades, occupèrent ces places, poursuivirent l'ennemi, lui firent deux cents prisonniers. S'étant avancés vers la Speyrbach, ils campèrent depuis Spire jusqu'à Murbach. Wurmser conserve seulement deux camps retranchés de vingt mille hommes devant Manheim et Mayence, pour contenir les Français. Moreau, méditant déjà de passer le Rhin devant Kelh, parut entrer dans les vues de Wurmser; il annonça que la seule armée active pour cette année était celle de Sambre et Meuse. En établissant ainsi une parfaite sécurité dans l'esprit de ce général, Moreau comptait en profiter pour diminuer les dangers d'une entreprise toujours hasardeuse et difficile. 8 *juin* 1796.

6. Un mouvement général de l'aile droite de l'armée de Sambre et Meuse, eut lieu, le 26 octobre 1796, depuis Creuznack jusqu'à Kayserlautern. Les troupes françaises y donnèrent, suivant leur habitude, de rares exemples de valeur. Elles étaient commandées par le général Ligniville, dont on avait remarqué les talents, en 1792, dans la défense de Montmédi. Ligniville se mit en mouvement à la pointe du jour, et combattit jusqu'à la nuit où toute les positions de l'ennemi étaient enlevées, et tout le plan tracé par le général en chef Beurnonville, se trouvait entièrement exécuté. Le général Poncet, chargé de couvrir les communications de Sarre-Louis et de Bitche, se porta de Saint-Wendel à Kayserlautern, dont il s'empara. Le général Hardi força les défilés de Falkenstein et de Kirkenpolen. Le général Lorges s'établit également dans ceux de Furfeld et de Dissenthal. Le général Dauriez passa, vers le centre, la Nahe à Lobenheim, malgré le feu de huit pièces de canon, et se fit jour à la baïonnette, après avoir enlevé à l'ennemi trois villages au pas de charge; il favorisa ainsi la marche de l'adjudant-général Gauloy, qui s'empara de Bingen et de la formidable montagne de Saint-Roch. Le général Klein, commandant la réserve de la cavalerie, multiplia tellement ses mouvements qu'il soutint toutes ces attaques. Cette réserve, réunie au centre composé d'environ six mille hommes, força l'ennemi à la retraite. Ses quatre camps furent emportés. La perte fut considérable de part et d'autre, mais l'avantage demeura aux Français qui montrèrent un rare courage. Cette gloire eût été pure, si la passion du pillage n'eût déshonoré, à cette époque, quelques hommes immoraux qui s'étaient glissés dans les rangs des braves. Mais le général Beurnonville déploya contre eux toute la sévérité des lois militaires, et sut apprendre aux soldats, que, s'ils doivent être la terreur des ennemis de la patrie, ils ne portent les armes dans les pays amis, que pour faire respecter les personnes et les propriétés des citoyens paisibles. Il fut parfaitement secondé, dans cette tâche difficile, par les officiers de son état-major. On admirera toujours la fermeté héroïque de l'adjoint Coehorn. Il conduisait une colonne, lorsqu'il apperçoit un corps de chasseurs à cheval se livrant au pillage, dans une terre amie. Il leur reproche leurs vols et leur insubordination. On lui répond par des insultes et des me-

naces. Il leur réitère la défense de piller, menaçant de brûler la cervelle au premier qui refuse d'obéir. On lui résiste. Il fait feu. Un des pillards tombe mort, un autre est blessé; le désordre cesse. Trois jours après Coehorn se trouve à la tête du même corps; il entend murmurer dans les rangs : *C'est lui..... C'est lui. — Eh bien! oui, c'est moi. Ne vous en prenez à personne de la mort de votre camarade; c'est moi qui ai fait mon devoir, et qui suis prêt à punir de même quiconque déshonorera le nom français par des crimes. Si quelqu'un de vous veut venger la mort de son camarade, me voilà prêt!* En même temps il baisse son sabre, jète son pistolet et fixe la troupe les bras croisés. quelques furieux tombent sur lui; couvert de blessures, il est dégagé par les officiers. Ses meurtriers sont condamnés à être fusillés. Peu à peu la discipline renaît, et les citoyens trouvent des protecteurs dans les soldats soumis aux lois d'une sévère discipline. 26 *octobre* 1796.

KEISERTHUL (*combat de*). La dispersion des forces du général Masséna sur un terrain immense prêtait singulièrement d'avantages aux Autrichiens et aux Russes vers le commencement de mai 1799. Le pays des Grisons, excepté les vallées resserrées qui confinent aux petits Cantons, était occupé par les Russes; les passages de Sargans, Rœgats, Vettiz et Kunkels, au pouvoir des Impériaux. La ligne de défense extérieure de la Suisse, que le lac de Constance et la chaîne des Alpes rhétiennes réduisaient à l'occupation d'un petit nombre de postes essentiels, sur un développement de près de soixante lieues, était percée de toutes parts. Le Rhinthal, le pays de Saint-Gall, l'Appenzel et le Thurgau, la partie la plus couverte et la mieux flanquée de cette ligne, ne tenaient plus à la position générale, et ne pouvaient plus être défendus contre des forces supérieures. Une telle position obligea Masséna de concentrer ses forces sur Zurich, de replier sa droite en deçà du mont Saint-Gothard et des petits Cantons, de céder en moins de quinze jours à l'archiduc presque tout le cours du Rhin et la moitié du territoire de la Suisse, pour adopter un système de défense active, appropriée aux localités et aux opérations que l'arrivée de renforts prochains devait lui permettre d'entreprendre. On s'étonnera sans doute un jour, dit le général Dumas, dans ses excellents

Mémoires, que tant d'obstacles, qui passaient pour des barrières insurmontables à la marche d'une armée, ayent pu être franchis, et que la défense très-active et très-opiniâtre d'un nombre de troupes que très-certainement on eût autrefois jugé surabondant pour fermer tous les passages, n'ayent pas arrêté plus long-temps l'armée attaquante. On demandera s'il y avait moins d'ardeur dans l'attaque, moins de vigueur et de constance dans la défense; si l'on employa de nouvelles armes, de nouveaux moyens dans les combats; si les rapports et l'application des différentes armes aux diverses natures de terrain furent changés? Non, sans doute, et très-vraisemblablement l'art de la guerre avait déjà atteint sous tous les rapports son plus haut période. Le César de notre âge, Frédéric, avait laissé peu de découvertes à faire, peu de branches à perfectionner dans la tactique moderne. Mais à mesure que les combinaisons générales se sont étendues et élevées, il en a été des postes les plus forts et réputés inexpugnables dans les pays de montagnes, comme des places dans les pays de plaine. Si ces postes n'assurent la possession des sommités les plus hautes et les plus escarpées, s'ils ne sont la clef des moindres interstices dans la chaîne, celle des premiers passages ouverts par les eaux qui, s'agrandissant peu à peu et s'aplanissant comme leur cours, donnent l'entrée des vallées fertiles et étendues, ils n'ont qu'une importance relative et momentanée. Depuis que les voyageurs ont frayé des sentiers au travers les abîmes de glace, depuis que ces nouvelles régions ont été explorées, l'art de la guerre, qui s'empare de tous les tributs des sciences, qui s'accroît de tous les progrès de l'esprit humain, a fait tenter de nouveaux hasards et faire de nouvelles expériences. Dès qu'on a su gravir les cimes glacées des Alpes, et porter des corps de troupes et de l'artillerie par des sentiers à peine tentés par les plus intrépides chasseurs, on a bientôt enchaîné les grands plans d'attaque et de défense, comme la nature elle-même a lié les arêtes et les hauteurs moyennes aux chaînes et aux masses principales. Le chaos des grandes Alpes a été débrouillé, les cartes topographiques perfectionnées, les moindres détails recueillis; on a figuré des reliefs avec un art et une précision inconnus jusqu'à nos jours. Cette connaissance exacte de la grande charpente des montagnes a inspiré aux généraux et aux officiers

d'état-major des idées plus grandes et plus simples. Les communications plus pratiquées ont été examinées avec plus de soin ; enfin il s'est établi une nouvelle échelle topographique pour la guerre de montagnes ; on a osé attaquer des corps à de grandes distances, pour s'assurer du point dominant qui rendait maître des grands intervalles. Ces avantages furent si bien saisis de part et d'autre dans la guerre de Suisse, que les coups portés sur la frontière du Tirol et du pays des Grisons, à trente et quarante lieues de distance du point central des armées, étaient ressentis à l'instant, obligeaient à faire des mouvements, faisaient changer les desseins, comme si ces divisions, séparées par tant d'obstacles, par tant de retranchements naturels, par tant de difficultés, eussent été contiguës au gros de l'armée dont elles étaient détachées. Aucun obstacle ne pouvait arrêter le mouvement général au moins assez long-temps pour obliger le parti supérieur en forces à se départir du plan simple d'opération adopté, qu'on pourrait appeler le plan naturel et topographique, et qui consiste à tourner les ailes de son ennemi, tourner et ruiner leur appui, sans égard à leur position propre ; il en est résulté que, dans la guerre de montagnes, la force des postes et des positions ne balance plus autant qu'autrefois la supériorité du nombre. Nous pensons que le nouveau système de guerre de postes dans des actions générales entre toutes les parties des armées opposées, a reçu son dernier développement dans la dernière guerre de Suisse, et qu'il est aussi utile qu'intéressant d'en observer, sous ces rapports, les succès et les revers, les fautes commises et les traits d'habileté. Les plus remarquables se trouvent dans la rapide invasion du pays des Grisons, dans les opérations du général Lecourbe, dans celles des généraux Landau et Bellegarde, et dans les manœuvres qui nécessitèrent Masséna de se replier sur Zurich. On remarquera que les progrès de la gauche de l'armée de l'archiduc furent préparés par ceux de l'armée russe en Italie. La supériorité des forces du général Suwarow lui permit de détacher des corps qui, occupant successivement les vallées, contenaient les troupes françaises dans les gorges et les passages vers la Suisse, tandis que leurs derrières n'étaient plus assurés, à cause des entreprises ou de la fermentation des petits Cantons. Satisfait d'avoir repoussé les Français vers Zurich, l'archiduc pensaencore

à percer leur ligne en jetant des forces assez considérables, dans la nuit du 23 au 24 mai 1799, sur la rive gauche du Rhin, depuis Coblentz jusqu'à Keiserthull. Pour couvrir ce mouvement, les Autrichiens avaient attaqué, la veille, avec acharnement les positions du général Masséna, depuis Andelfingen, jusqu'à Vill. Son but était d'y faire porter des forces, et de dégarnir le Rhin. Informé de ce passage dans la nuit, Masséna fit replier ses avant-postes, laissa l'ennemi s'engager, et fit ses dispositions pour l'attaquer dans la matinée du 24. Le général Tharreau prit l'ennemi de front sur les points de Coblentz à Zurzach; Masséna marcha pendant ce temps sur son flanc pour attaquer du côté d'Eglisau par Keiserthull. L'affaire s'engagea à dix heures du matin; l'ennemi fit quelque résistance, mais songea bientôt à la retraite. Pour la faciliter, il se fit couvrir par un corps de hullans. Ce mouvement des Autrichiens était hardi; leur but était de couper la communication avec Zurich, mais ils furent obligés de repasser le Rhin avec précipitation: on les poursuivit avec une telle vigueur, que, se retirant en désordre sans avoir eu le temps d'établir un pont, ils perdirent cinq cents hommes, et virent beaucoup de soldats se noyer dans les eaux du Rhin. 24 *mai* 1799.

KELH (*siéges de*, *et passages du Rhin à*). 1. Au commencement du siècle dernier, le maréchal de Villars, voulant s'ouvrir le chemin de la Bavière, vint assiéger le fort de Kelh, situé à la tête du pont de Strasbourg. La tranchée fut ouverte le 25 de février. Il poussa les approches avec tant de vigueur, que la garnison, composée de trois mille hommes, capitula le 9 *mars*.

2. Le fort de Kelh fut encore assiégé par les Français, en 1733. Il fit quelque résistance; mais enfin il fut obligé de fléchir pour la seconde fois, et le 28 octobre la garnison en sortit, par capitulation, sur les sept heures du matin. Les vainqueurs trouvèrent dans cette forteresse vingt-six canons, beaucoup de poudre, de boulets, de grenades, et tous les trophées d'un brillant triomphe.

3. L'armée de Rhin et Moselle, accablée par un ennemi trop nombreux, avait été forcée de repasser le Rhin en 1796:

une puissante diversion devenait nécessaire pour la tirer de cette inertie fâcheuse. Un génie ordinaire oppose la constance à des revers, attend des renforts dans d'excellentes positions, supplée au nombre par des retranchements, et se contente d'arrêter l'ennemi par une guerre défensive. Une telle détermination présentait peu de gloire; elle était trop opposée au génie entreprenant des Français, trop contraire aux véritables intérêts de la patrie, trop différente de l'élan sublime qui venait d'illustrer l'armée d'Italie, pour convenir au général Moreau. L'instant du danger lui parut marquer le moment de l'audace, et fixa l'heure où, traversant le Rhin à la vue de l'ennemi, il devait porter la guerre et ses fléaux sur son propre territoire, et le forcer d'abandonner l'armée de Sambre et Meuse pour défendre ses provinces. Sous ses ordres étaient une armée aguerrie, des généraux intrépides, un état-major brillant de talents; l'ennemi devait lui fournir des vivres: la place de Strasbourg était son arsenal. De ce point il considéra le cours du Rhin. Depuis Bâle jusqu'à Philisbourg, ses eaux, roulant rapidement sur un gravier mobile, y forment à chaque moment des îles nouvelles, emportent les anciennes, déracinent les arbres qui bordent ses rivages; rien n'est stable dans ce fleuve; chaque jour différent de lui-même, il faut y marcher la sonde à la main. Ses rives marécageuses et boisées, d'un abord difficile, sont gardées par des postes nombreux; des forces considérables peuvent se réunir en peu de temps sur le point menacé. Cependant une entreprise bien combinée, garantie par un impénétrable secret, peut réussir, si l'on y trouve un point où les bateaux puissent arriver par eau, l'embarcation se faire à l'abri de quelques îles protectrices, le débarquement s'opérer dans un lieu où les ennemis n'auraient pas le temps d'opposer des forces trop considérables aux troupes assaillantes. Un examen réfléchi fit reconnaître à Moreau cette position non loin de Strasbourg, un peu au-dessus de Kelh; les bateaux pouvaient y être conduits par eau, le long du canal de navigation, dans le bras Mabile, et de là dans le Grand-Rhin. Pour empêcher l'ennemi de réunir contre l'attaque véritable assez de forces pour culbuter les premières troupes, on chercha quatre endroits au-dessus et au-dessous de Kelh pour y faire des débarquements peu nombreux dont les mouvements et l'artillerie l'inquiétassent et le missent dans l'incertitude sur le point où

il devait diriger ses troupes. La fausse attaque supérieure est fixée vis-à-vis du village de Missenheim, et l'attaque inférieure une lieue en avant de Gambsheim. Quelques bateaux et des nacelles furent placés à la redoute d'Isacre, à la batterie de Beclair; leurs démonstrations hostiles pouvaient faire croire à l'ennemi qu'elles formaient la tête des colonnes de débarquements plus sérieux. On réunit à Strasbourg cent cinquante embarcations qui devaient, disait-on, être employées au transport des vivres et fourrages de l'armée sur le Bas-Rhin. Une forte reconnaissance eut lieu le 20 juin devant Manheim; on y employa beaucoup d'artillerie et de troupes pour attirer l'attention de l'ennemi, et lui faire croire que l'armée entière se trouvait devant lui. Cependant dès minuit les corps destinés aux premiers embarquements avaient reçu ordre de se rendre à l'armée d'Italie, en passant par Strasbourg, et leurs vivres avaient été préparés jusqu'à Besançon. Les troupes employées à la reconnaissance sur Manheim reçurent, en arrivant au camp, une semblable destination, et partirent aussitôt; tous ces mouvements étaient combinés de manière à ce que tous les corps se trouvassent rendus, dans l'après-midi du 23 juin, dans les environs de Strasbourg. Les généraux et les officiers ignoraient même le véritable objet de cette marche; ils ne l'apprirent qu'en arrivant au quartier-général. Pour en dérober entièrement le motif à l'ennemi, les portes de Strasbourg furent fermées dans l'après-midi de ce jour; en même temps on dirigea les bateaux destinés aux fausses attaques vers les points qu'elles devaient menacer : elles réussirent, à l'exception de celle de Gambsheim. Un camp établi depuis cinq jours donna quelques inquiétudes; on craignit que l'ennemi n'eût pénétré les projets du général Moreau. Placé à deux heures de marche du point de passage, il aurait pu rendre le débarquement plus meurtrier, plus difficile; mais on fut rassuré en ne voyant aucune augmentation de la garnison de Kelh, elle était toujours de mille hommes. Deux mille hommes au plus se trouvaient dans les villages environnants; les Autrichiens n'avaient donc que trois mille hommes à opposer à des Français pleins d'audace; leurs mouvements devaient être incertains dans les premiers instants de la stupeur produite par une attaque inattendue, et leurs forces devaient se disperser pour répondre à toutes les fausses attaques; la précision devait au

contraire présider aux mouvements des Français. Le général Moreau ne changea donc rien dans ses dispositions, et se confia pour leur succès à la bravoure de son armée. Vingt-sept mille cinq cents hommes, réunis à l'entrée de la nuit sur les glacis de Strasbourg, y apprirent, les uns, que leur voyage pour l'Italie était terminé, que le champ d'honneur était pour eux sous les murs de Kelh ; et les autres, qu'ils iraient dans ces plaines cueillir des lauriers, et non à l'armée de Sambre et Meuse. Quinze mille sept cents hommes furent destinés à l'attaque de Kelh ; onze mille sept cents se rendirent à Gambsheim pour y passer le Rhin sous les ordres du général Beaupuy. Le général Desaix fut chargé de la direction du mouvement des troupes. L'attaque de Kelh fut divisée en quatre colonnes; l'adjudant-général Abattucci commandait la première, dont le point de débarquement était sur les îles boisées formées par le Vieux-Rhin à Kelh, immédiatement au-dessous du bras appelé *Ehrlenrhin;* la seconde, composée de cinquante hommes, devait chasser de petits postes placés dans les îles de l'Estacade et de l'Escargot. La tâche de la troisième division, commandée par l'adjudant-général Decaen, était la plus périlleuse et la plus importante ; elle devait chercher l'embouchure du bras d'Ehrlenrhin, le remonter environ cinquante toises, aborder sous les embrasures d'une batterie de canon dont il était nécessaire de s'emparer pour l'empêcher de foudroyer la quatrième division, en débarquant dans l'île d'Ehrlenrhin, et de contrarier l'établissement du pont volant. La dernière division, après avoir occupé l'île d'Ehrlenrhin, devait se joindre aux trois autres. Toutes les embarcations avaient filé hors de la ville à neuf heures du soir; à dix, elles étaient arrivées à l'écluse du péage : on y embarque quatre pièces de canon démontées, on remonte le bras Mabile jusqu'au point où les troupes étaient en bataille. Le temps était calme et serein; le clair de la lune facilitait les opérations qui se faisaient hors de la vue de l'ennemi dans le plus grand silence, car le moindre bruit eût averti les Autrichiens, dont les postes n'étaient pas à deux cents toises. Le second bataillon de la troisième demi-brigade d'infanterie légère, et le premier de la seizième, furent embarqués les premiers ; l'ordre admirable dans lequel se fit cet embarquement, la bonne volonté du soldat, l'ardeur des chefs, étaient du meilleur augure. Cependant, avant qu'il fût assez avancé

pour faire partir les premières nacelles, le canon des attaques supérieures et inférieures se fit entendre; on craignit qu'il ne donnât l'éveil aux postes de la rive opposée, mais il ne troubla en rien la sécurité allemande. A une heure et demie, les bateaux légers des quatre divisions étant chargés, le général donne le signal du départ; les bateaux remontent sur la rive gauche jusqu'à la redoute dite *de Custine*, pendant qu'on chargeait les gros bateaux qui devaient les suivre et les soutenir. Ces barques traversent heureusement le Rhin; abordent aux points qui leur avaient été désignés; les troupes débarquent avec audace sans tirer un seul coup de fusil, tous les postes sont emportés à la baïonnette. La terreur des ennemis est telle, qu'ils oublient de couper les petits ponts de communication qui se trouvaient sur les bras du Rhin qui séparaient encore les Français de la terre ferme. La troisième colonne, chargée de remonter le bras d'Ehrlenrhin, et d'enlever la batterie qui le défendait, en essuye une décharge à mitraille. Ce feu ne l'ébranle nullement, et ne lui cause pas une grande perte; les Français, ayant sauté dans les fossés, ne pouvant plus s'y servir avantageusement de leur feu, ramassent des pierres, les jètent pardessus l'épaulement, en accablent tellement ceux qui le défendaient, qu'ils les forcent, par cette nouvelle manière de combattre, d'abandonner leur poste. La redoute voisine est emportée après quelques décharges de mousqueterie; l'ennemi est réduit à se défendre dans celles du Cimetière et des Trous-de-Loup. La quatrième division, qui avait filé sur sa droite dans le haut de l'île d'Ehrlenrhin pour y chercher des moyens de communication avec le territoire allemand, avait eu le bonheur d'y réussir; elle y avait trouvé aussi un pont, et la première division avait heureusement franchi le Vieux-Rhin de Kelh. Toutes ces divisions, formant un corps de deux mille cinq cents hommes, se trouvèrent alors réunies sur la digue en avant du bras d'Ehrlenrhin; elles avaient encore à enlever deux redoutes et à soutenir le choc des troupes que l'ennemi pouvait faire sortir à chaque moment du camp de Wilstett. De nouveaux renforts leur devenaient donc à chaque moment plus nécessaires; le général Desaix ordonna d'aller chercher un second transport avant la formation du pont volant. On vit bientôt combien cette mesure était prudente. Les généraux autrichiens, commandant au camp de Wilstett,

s'avancèrent aussitôt qu'ils eurent avis du passage du Rhin; mais le choc de deux mille hommes, qu'ils avaient seulement amenés, fut soutenu avec avantage par cinq mille hommes d'infanterie française qui se trouvaient déjà sur cette rive du Rhin; notre infanterie se forma dans la plaine sous la protection de nos pièces de quatre, et de deux canons déjà enlevés à l'ennemi. Le pont volant fut établi à six heures du matin; on s'en servit pour passer de l'infanterie, de manière que les forces augmentaient, par des transports successifs, de quinze cents hommes par heure. Pour ne pas risquer un équipage de pont, le général résolut de n'en faire commencer la construction que quand nous serions maîtres des redoutes, de la ville et du village de Kelh. Notre avant-garde, composée d'une excellente infanterie, se divisa pour attaquer à la fois toutes les redoutes; une partie marcha à la redoute du Cimetière en suivant la digue, tandis que l'autre se dirigeait sur celle des Trous-de-Loup. La redoute du Cimetière ne fit pas une longue résistance; elle était battue de la rive gauche par notre batterie de la culée du pont : nos canonniers tiraient d'un bord à l'autre avec tant de justesse, que plusieurs de ceux de la redoute eurent la tête emportée. L'attaque de la redoute des Trous-de-Loup fut plus sérieuse; elle était défendue par trois cents hommes d'infanterie et cinq bouches à feu. On débuta par une fusillade terrible de part et d'autre; la résistance fut très-vigoureuse; mais, tournée par la gorge et assaillie de toutes parts, elle céda enfin à l'audace française; on y fit prisonnier le fils du prince de Furstemberg. L'ennemi ne se défendit plus que faiblement après la prise de cette redoute; la cavalerie des émigrés montra seule quelque bravoure, mais elle fut repoussée avec perte. Les tirailleurs suffirent pour chasser les Autrichiens du fort, de la ville et du village de Kelh, ainsi que de la redoute étoilée; à dix heures du matin ces opérations étaient terminées, et l'ennemi fuyait sur la route d'Offembourg. Jamais victoire plus complète ne coûta moins de monde; les Français ne perdirent pas deux cents hommes tués ou blessés, tandis que les Autrichiens laissèrent sur le champ de bataille six cents hommes tués ou blessés, cinq cents prisonniers, deux mille fusils, treize canons, un obusier et plusieurs caissons. Telle fut l'issue de cette journée, qui procura à la France l'avantage inappréciable de voir le théâtre de la guerre

s'éloigner de ses frontières, et de faire vivre ses armées aux dépens de l'ennemi ; elle fut le résultat naturel de l'habileté des dispositions du général Moreau et de la valeur de ses troupes. 24 *juin* 1796.

4. Lorsque le général Moreau s'avança dans la Bavière, on commença par fortifier Kelh, qui avait été sa première conquête. Pleins de respect pour le génie de Vauban, les ingénieurs rendirent un juste hommage à ses talents, en relevant ses fortifications sur leurs anciens fondements. On y ajouta seulement quelques redoutes et un camp retranché. L'étendue de ces ouvrages aurait demandé une garnison nombreuse, et leur peu d'avancement réclamait grand nombre de travailleurs. Rien n'était plus faible que cette garnison ; on y comptait à peine cinq cents hommes, auxquels venaient de se réunir, depuis la veille seulement, une demi-brigade ramenée de Bruschall par le général Scherb. Il n'y avait point d'autres troupes à Strasbourg ; les places de cette division étaient entièrement dégarnies. Instruits de cette situation, connaissant le peu d'avancement des travaux des fortifications, sachant la division du général Scherb demeurée sur les glacis en avant de la ville, les Autrichiens conçoivent le projet de s'emparer de Kelh par un coup de main. Des officiers autrichiens se déguisent en travailleurs pour en faire plus facilement la reconnaissance. Dès onze heures du soir du 17 septembre 1796 ils s'introduisent furtivement dans un jardin contigu à l'ouvrage à corne du Haut-Rhin. Avant le point du jour Kelh est vivement attaquée par trois colonnes autrichiennes. La principale passe la Kintzig bien au dessus des ouvrages français, fait un grand détour pour gagner le Rhin au dessus de Kelh, pénètre, à la faveur de ces digues, jusque dans l'ouvrage à corne du Haut-Rhin, s'y introduit par la gorge encore embarrassée de jardins et de maisons. Une autre colonne d'Impériaux se porte par Sundheim sur le village de Kelh et s'en empare, tandis qu'une troisième faisait une fausse attaque sur la rivière. Une réserve s'avança à la hauteur de nos ouvrages aux bords du Rhin, et une autre colonne par Neumulh sur la route de Kelh. Ces dispositions eurent d'abord pour l'ennemi le plus heureux succès. En peu de temps il se rendit maître de la ville et du village de Kelh, et de tous nos ouvrages. Ses tirailleurs arrivèrent, d'un

côté jusqu'à la culée de l'ancien pont de pilotis, et d'un autre jusqu'à la culée du pont sur le petit bras du Rhin où ce pont se trouvait quelques jours avant. Gorgés d'eau-de-vie, à la lueur d'un jour encore faible, ils prirent cette culée pour le pont lui-même; cette méprise fut le salut de Kelh : s'ils eussent coupé le pont, comme ils l'auraient pu faire très-facilement, il n'y avait plus à attendre de Strasbourg ni renforts ni munitions; Kelh, abandonné à lui-même, ne pouvait se soutenir. Au premier coup de canon la générale est battue dans Strasbourg; les grenadiers, les chasseurs, les canonniers de la garde nationale strasbourgeoise se réunissent. On forme à la hâte un bataillon des ouvriers des magasins militaires; les batteries de l'autre côté du Rhin font un feu terrible. Neutralisé dans le premier moment, précédé par l'ennemi dans Kelh, le corps du général Scherb fit des prodiges de valeur, et finit par reprendre cette place à l'ennemi, qui l'avait tourné par ses derrières. La cavalerie essaye de se retirer par le pont de Kintzig et par la grande rue, mais les Autrichiens s'y étaient établis; elle éprouve un feu de mitraille terrible, et périt presque entièrement. Le général Siscé se met à la tête de la soixante-huitième demi-brigade, se jète à la gauche de la Kintzig, dont les eaux étaient fort basses, et vient tourner le fort du côté du Rhin pour rentrer dans Kelh. Trois fois il est repoussé par le feu de la mitraille de quatre pièces de canon qui enfilaient la grande rue de Kelh. Vers les sept heures du matin, après des prodiges de valeur, la fortune commenca à changer. Les troupes de Strasbourg arrivent au pas de charge; un bataillon qui s'était replié sur le pont de bateaux, marche de nouveau à l'ennemi; deux cents hommes du régiment de Ferdinand sont faits prisonniers dans le fort avec le lieutenant-colonel Ocskay commandant l'attaque; le major Dallos, qui le remplacait dans le commandement, est blessé mortellement. L'attaque des Impériaux, dépourvue de chefs, devient incertaine; le désordre se met dans leurs rangs; ils perdent beaucoup de soldats. Poursuivis avec vigueur par la garde nationale de Strasbourg et les troupes de ligne, ils sont d'abord chassés de la ville, puis du village de Kelh. Le combat y dure encore quelque temps, mais à dix heures ils sont repoussés de la redoute étoilée et des dernières maisons du village; une heure après ils avaient

évacué nos derniers ouvrages. Ainsi la valeur anéantit l'effet de la surprise. Six cent cinquante Autrichiens périrent dans cette journée, trois cents demeurèrent prisonniers; notre perte fut considérable, il est vrai, mais était-il un moment plus critique où il fût plus nécessaire de se dévouer au danger pour vaincre? Si Kelh fût demeurée au pouvoir des Autrichiens, le corps de Petrasch se portait sur les derrières de l'armée de Moreau, la tête du pont d'Huningue n'eût pas tenu davantage; cette brave armée, arrivée intacte depuis la Bavière jusque sur les bords du Rhin, eût vu flétrir ses lauriers sur les rives d'un fleuve qu'elle n'eût pu traverser; elle eût entrevu les terres de la patrie sans pouvoir en toucher le sol! Si ce poste, devenu essentiel dans les circonstances, fut conservé, on en fut redevable à l'intrépidité des généraux Siscé et Moulins, et surtout à la bravoure du soixante-huitième régiment d'infanterie. 18 *septembre* 1796.

5. Les Autrichiens, repoussés dans l'attaque où ils tentèrent d'enlever Kelh de vive force, commencèrent aussitôt à l'investir. Des remparts de terre, un camp retranché à peine palissadé, des ouvrages avancés encore informes, paraissaient peu dignes des honneurs d'un siége en règle. Gardés par des Français, ils étaient un sujet continuel d'inquiétude pour les Impériaux, qui résolurent d'en former régulièrement le siége. Une armée formidable fut dirigée sur cette ville. On compta bientôt autour de ses murs cinquante-cinq bataillons et quarante-six escadrons allemands avec une nombreuse artillerie. Le général Latour fut chargé de commander le siége. Moreau en confie la défense au général Desaix; c'était opposer l'intrépidité et le génie à l'expérience, l'activité à une longue habitude de la tactique méthodique des Allemands. Quarante bataillons y furent employés; son premier soin fut de faire perfectionner les ouvrages qu'il voulait lui-même défendre. Les parapets de Kelh furent entièrement relevés; un fossé de vingt pieds fut creusé aux pieds des revêtements; les ouvrages à corne du haut et bas Rhin rétablis en fascinage; des retranchements élevés dans plusieurs îles du Rhin, et le camp retranché achevé. On ne se contenta pas de ces travaux sur la rive droite du Rhin; de nombreuses batteries heureusement placées prenaient à revers les travaux

des ennemis, gênaient leurs communications, ralentissaient leurs progrès. Si les Français augmentaient chaque jour leurs ouvrages défensifs, les Impériaux les resserraient aussi par des lignes de contrevallation plus rapprochées, élevaient des redoutes, formaient des places d'armes, traînaient devant cette place cent soixante pièces de siége. Quand les ouvrages défensifs parurent à l'abri d'une attaque, Moreau résolut de faire, sur les lignes ennemies, un effort capable de faire lever le blocus. Seize mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers y furent destinés. Pendant que l'ennemi ouvrait la tranchée sur la rive gauche de la Kintzig, ils débouchent de l'île d'Ehrlenrhin et de la gauche du camp retranché. Les deux premières redoutes, qui appuyaient ces lignes au bras du Rhin, sont emportées; une autre colonne s'empare de Suntheim et des redoutes contiguës; mais, après quatre heures d'un combat le plus vif, trois redoutes intermédiaires ne purent être forcées; six bataillons autrichiens employés aux tranchées, en s'y jetant d'abord, empêchèrent nos progrès, et donnèrent le temps au corps d'armée de venir les aider. Toute la valeur déployée, dans cette journée, par les généraux et les soldats, fut inutile; il fallut céder à la force : le système de défense de l'ennemi était trop bien lié pour le rompre. Moreau fut atteint par une balle morte; un de ses aides-de-camp fut dangereusement blessé à ses côtés; Desaix eut un cheval tué sous lui, et reçut une forte contusion à la jambe. Ils ramenèrent à Kelh sept cents prisonniers, sept canons, en enclouèrent quinze, mais acquirent en même temps la certitude de l'impossibilité de conserver Kelh, si, par des événements imprévus, il ne pouvait être délivré. On trouve les causes du peu de succès de cette journée dans la lenteur du passage des troupes sur le pont du Rhin; elle empêcha de secourir assez promptement les combattants. Un brouillard épais déroba encore aux généraux la vue des ennemis, dont ils ne purent appercevoir les mouvements. La cavalerie ne put se développer sur un champ de bataille étroit et marécageux. L'infanterie n'y avança que lentement et avec peine. Les Autrichiens furent au contraire favorisés par toutes ces circonstances accidentelles; leurs bataillons de service à la tranchée leur fournirent des forces considérables à opposer au premier choc, et leur résistance donna au corps de bataille le

temps de les soutenir. Toute leur armée s'ébranla ; le prince Charles et l'archiduc, accourant à la trouée, opposèrent la plus vive résistance. Dès ce moment le sort de Kelh fut fixé. Cette place ne pouvant être extérieurement secourue, resserrée de trop près par les lignes ennemies, devait nécessairement succomber sous les coups d'une attaque lente et régulière ; tandis qu'un courage opiniâtre, une ardeur sans cesse renaissante pour détruire les travaux des assiégeants dans de fréquentes sorties, ne pouvaient avoir d'autre issue que de retarder de quelques jours la prise de possession de Kelh.

La première tranchée des Autrichiens n'était qu'une fausse attaque ; on les vit presqu'en même temps en ouvrir une seconde entre le Rhin et la Schutter. Les Français commencèrent à faire jouer leurs canons, le 24 novembre, sur les travaux des Autrichiens. Ceux-ci n'y répondirent point pendant quatre jours. Mais le 28, à sept heures du matin, ils démasquèrent toutes leurs batteries à la fois. Dans cette journée ils endommagèrent quelques bateaux du pont militaire ; rendirent impraticable le passage du grand pont, et s'emparèrent, après une vive résistance, de quelques maisons du village de Kelh, où se trouvaient les avant-gardes françaises. Jusqu'au 6 décembre le feu continua de part et d'autre avec vivacité ; chaque nuit était marquée par des sorties des assiégés. Ils se portaient au delà de la Kintzig, pour détruire les ouvrages des ennemis ; mais leurs succès se bornaient, quand ils étaient guidés par le général Duhesme, à enclouer quelques pièces de canon, tandis que les Autrichiens se retiraient dans leurs secondes lignes pour chercher du renfort, mais jamais ils n'avaient le temps de les enlever. Si une sortie était dirigée par Desaix en personne, confiants dans la prudence et dans la sagesse des mesures de leur général, les soldats exécutaient ses ordres avec intrépidité, mais ne disaient jamais adieu à leurs camarades, se croyant toujours certains de les revoir dans quelques heures. Les Impériaux s'emparèrent le 6 décembre de l'île Touffue, où se trouvaient seulement trois cents hommes. Ils occupèrent en même temps la petite redoute du Bonnet-de-Prêtre, défendue seulement par vingt hommes. Dès lors ils dirigèrent leurs principaux efforts vers l'île d'Ehrlenrhin, et la redoute des Trous-de-Loup. On sentit que le but des Autrichiens était de par-

venir à intercepter la communication entre Kelh et Strasbourg. Ils lancèrent sur le Rhin des brûlots et des incendiaires de toutes espèces, vers le pont de bateaux ; mais la vigilance des pontonniers déjoua tous leurs projets Les avant-postes français, placés dans l'ancienne maison de poste, les fatiguaient beaucoup. Le prince Charles voulut attaquer lui-même cette masure, à la tête de ses meilleurs soldats. Duhesme la défendait ; elle fut trois fois prise et reprise. Cette bicoque coûta aux Impériaux trois cents hommes et un officier de marque. Les Allemands, sentant combien ils achetaient cher les moindres avantages, résolurent désormais de ne risquer aucune attaque de vive force. On les vit marcher à la sappe sur les masures du Vieux-Kelh, la redoute des Trous-de-Loup, et l'île d'Ehrlenrhin; les environner de tranchées, élever autour d'eux des batteries, déployer tout l'appareil d'un siége en règle, contre chacun de ces mauvais postes. Cette méthode était sûre, mais lente, et contrastait d'une manière singulière avec la hardiesse des Français et de leurs généraux. Chaque jour ils prodiguaient leur vie, chaque jour les balles semblaient respecter leur bravoure. Le général Duhesme, se trouvant de service, entend parmi ses soldats des murmures ; trois de leurs camarades venaient d'être tués en se portant sur un redan. Il ne se trouvait nulle tranchée pour y parvenir ; il fallait y marcher à découvert : *Il n'y a pas de fatalité*, disait un grenadier, *comme nous le répète sans cesse le général Duhesme ; si nos camarades fussent demeurés ici, ils ne seraient point morts.* Duhesme sort alors des retranchements, va droit au redan ; les coups de fusil redoublent ; une grêle de mitraille l'environne ; il donne ses ordres, examine l'ennemi, revient sans être blessé, toujours enveloppé du feu de l'artillerie. En arrivant il s'adresse aux soldats dont il avait entendu les murmures : *Eh bien! grenadiers*, leur dit-il, *notre sort est-il écrit là haut?* Des troupes commandées par des hommes aussi intrépides, pouvaient elles manquer de faire des prodiges? Elles étaient cependant forcées quelquefois d'abandonner le terrain, quand leurs positions étaient renversées par des batteries qui détruisaient, par des coups multipliés, tous leurs ouvrages. Les Autrichiens entrèrent ainsi, à force de travaux, dans les masures de l'église et de la maison de poste de Kelh. Maîtres de ces endroits, ils y élevèrent encore des batteries pour détruire

nos ouvrages. Le premier jour de 1796, les Impériaux résolurent enfin de sortir de cette marche lente, et de tenter une attaque de vive force. A quatre heures du soir douze bataillons se présentèrent devant la redoute des Trous-de-Loup, et la partie droite du camp retranché; ils parvinrent à en chasser les Français; ils y trouvèrent cinq pièces de bataille et un pierrier. Victorieux sur ce point, les Autrichiens attaquèrent l'île d'Ehrlenrhin, et repoussèrent les Français jusqu'à la tête du pont volant. Le général Lecourbe, voyant ses troupes fléchir, renvoye le pont volant à la rive gauche du fleuve, se tourne vers ses soldats : *Voici le Rhin*, leur dit-il, *et voilà l'ennemi; il faut vous noyer ou vous battre!* Il saisit un drapeau ; à sa voix se rallie un bataillon en désordre ; il marche à l'ennemi, le repousse dans sa tranchée, et conserve ainsi, par sa présence d'esprit et sa valeur, l'île d'Ehrlenrhin, si l'on pouvait nommer encore île un lieu rendu accessible de tous côtés, par la sécheresse et la gelée. L'ennemi, qui avait cependant un pied dans la tête de cette île, passa encore cinq jours à élever des batteries contre l'ouvrage à cornes d'Ehrlenrhin, qui n'avait jamais pu être achevé. Quand il se vit en mesure de le foudroyer, il annonça une nouvelle attaque générale pour le 6 janvier. Ses reliefs étaient presqu'entièrement effacés par les boulets; tout y était très-délabré. Le général Saint-Cyr crut compromettre le salut des troupes, et exposer quatorze bouches à feu à une perte presque certaine, en en prolongeant plus long-temps la défense, et ordonna de l'évacuer dans la nuit du 5 au 6 janvier. Tout fut tranquille dans cette journée. De terribles décharges d'artillerie se faisaient cependant entendre; mais les Autrichiens, à six heures du soir, attaquèrent avec beaucoup de vigueur la partie gauche du camp retranché, la redoute du cimetière, et l'ouvrage à cornes du Haut-Rhin. Ils s'en emparèrent d'abord, pénétrèrent même dans la place d'armes, et jusqu'à la barrière de l'ouvrage à cornes ; mais ils furent chassés de cette redoute et de l'ouvrage à cornes, avec une perte de sept cents hommes. Les deux jours suivants ils perfectionnèrent deux batteries destinées à détruire le pont de bateaux ; c'était forcer Kelh de se rendre, en lui enlevant sa communication avec Strasbourg. Une de ces batteries commença à jouer le 8 après midi. Deux bateaux furent coulés bas dans la soirée. Plusieurs autres furent endommagés. On répara

ces accidents avant la nuit qui fut très-calme. Au point du jour commença un feu si vif et si bien dirigé, qu'avant neuf heures cinq bateaux successifs étaient coulés bas ; les autres étaient très-maltraités. Il devint impossible de réparer ce pont dans une partie avant qu'il fût détruit dans une autre. On tenta vainement l'établissement d'un pont volant dans un autre endroit du fleuve. Toutes ses eaux devant Kelh étaient foudroyées par quelques batteries autrichiennes. D'ailleurs ce fort n'était plus en état de soutenir une attaque un peu sérieuse ; presque toutes ses palissades étaient renversées, ses fossés presqu'entièrement comblés par l'éboulement des parapets ; l'arrivée de renforts y était devenue très-difficile : vouloir s'y maintenir, c'était exposer les troupes et l'artillerie employées à sa défense, à une perte certaine. On ne pouvait se promettre de la garder plus long-temps avec honneur. Le général Désaix, sentant qu'il en avait fait assez pour sa gloire, alla proposer lui-même l'évacuation de Kelh au général Latour. Les conditions de cette cession de territoire furent honorables pour les assiégés. Ils se réservèrent la faculté d'enlever tous les objets servants à la défense de Kelh, jusqu'au 10 janvier à quatre heures du soir. Aussitôt la signature de cette convention, le pont de bateaux fut rétabli. L'activité des Français fut telle qu'ils n'y laissèrent pas une pièce de canon, pas un boulet, pas une palissade, pas un débris d'obus, pas un morceau de plate-forme. Lorsque le général Latour vint en prendre possession, il ne trouva, aulieu d'un fort, que des levées de terre sillonnées, des ruines et des masures à demi-consumées par les flammes. Pour conquérir ce monceau de cendres et de sables, pour faire retirer sur l'autre rive du Rhin un pont de bateaux qui l'incommodait, il en coûta à l'Autriche six mille hommes de ses meilleures troupes, quatre-vingt-treize mille bombes ou obus, l'artillerie et les munitions nécessaires pour le siége d'une place de première ligne, et cinquante jours la tranchée fut ouverte à Kelh devant des remparts élevés à la hâte. Quelques jours après, la superbe Mantoue, la clef de l'Italie, fortifiée avec soin, ayant une immense artillerie, et d'innombrables munitions, n'ayant pu être délivrée par trois armées allemandes, fut obligée d'ouvrir ses portes aux Français, et de leur livrer ses magasins et ses munitions; mais ils avaient Bonaparte pour général! *Du 22 novembre* 1796 *au* 22 *janvier* 1797.

6. Moreau franchit encore une fois le Rhin, le 24 avril 1797, vers Dursheim. En deux jours de combat, l'armée autrichienne est vaincue. Cinquante dragons se présentent devant Kelh; la faible garnison que les Autrichiens y avaient laissée se rend prisonnière. Un coup de main suffit pour reprendre un poste qui venait de coûter aussi cher à l'Autriche.

KÉNÉ (*combat de*). Le général Friant, que Desaix avait laissé à Hesney, en se rendant à Sienne, eut avis, au mois de février 1799, que les Arabes d'Yambo, réunis à Mourad-Bey, se ralliaient, après leur défaite de Samanahout, dans les environs de Kéné, sur la route de Cosseïr. Le chef de brigade Conroux, se porta, dès le 6, avec une colonne mobile, sur Kéné. Cette petite ville est importante par son grand commerce avec les habitants des deux rives de la mer Rouge. Tout y fut tranquille jusqu'au 12, où les Arabes d'Yambo, voyant que, les habitants leur fournissant peu de vivres, ils manquaient de moyens pour regagner Cosseïr, et ne pouvaient tenir plus long-temps dans une telle disette, leur chef résolut d'enlever Kéné. A onze heures du soir, tous les postes de la soixante-unième demi-brigade furent attaqués par les Arabes, suivis d'une foule de paysans. Les troupes françaises sont aussitôt sous les armes, marchent à l'ennemi et le culbutent. Le chef de brigade Conroux, jeune officier plein d'intelligence et d'ardeur, en se portant d'un point de la ligne à l'autre, reçoit sur la tête un coup de pique qui l'étend par terre. Ses grenadiers se précipitent sur lui, l'emportent sans connaissance, et jurent de le venger. La vive défense de cette colonne avait forcé l'ennemi de se retirer. La nuit était fort obscure, et l'on attendait avec impatience le lever de la lune pour poursuivre l'ennemi. Le chef de bataillon (depuis général) Dorsenne, veillait avec le plus grand soin à la défense de Kéné, et se disposait à continuer l'action suspendue par la nuit, quand les ennemis revinrent en poussant des hurlements épouvantables. Ils furent reçus, comme la première fois, par une fusillade extrêmement vive. Chargés avec impétuosité, en un instant leur déroute fut complète. On les poursuivit pendant plusieurs heures. Deux ou trois cents de ces malheureux se jètent, en fuyant, dans un enclos de palmiers; ils s'acharnent à s'y défendre contre le feu de demi-

bataillon, dirigé contre eux par le chef de bataillon Dorsenne; ils y périssent jusqu'au dernier. Plus de trois cents Arabes succombent, outre cela, dans cette affaire. On compta seulement trois blessés parmi les vainqueurs. Le brave Dorsenne, dont la conduite mérita les plus grands éloges des chefs de l'armée, fut du nombre des blessés. 12 *février* 1799.

KENOQUE (*prise du fort de la*). Après la conquête d'Ypres, en 1744, Louis XV envoya le duc de Boufflers s'emparer du fort de la Kenoque, dans la Flandre autrichienne. Cette forteresse, construite sous Louis XIV, par le maréchal de Vauban, était flanquée de quatre bastions, avec deux demi-lunes sur le côté où il n'y avait pas d'inondations. Le duc de Boufflers ouvre la tranchée le 8 juin, et telle était la terreur produite par les succès rapides des armes françaises, que dès le lendemain la Kenoque se rendit. 9 *juin* 1744.

KESSELSDORFF (*bataille de*). Le roi de Prusse, Frédéric II, s'avança en 1745 dans la Haute-Saxe, vers les bords de l'Elbe. Malgré un froid perçant il arriva le 14 décembre à Kœnigsbruck, et parvint le même jour à Neudstat. Le prince de Lorraine, commandant l'armée autrichienne, était arrivé le 13 auprès de Dresde. Henecke, ministre d'Auguste III, qui réglait tout dans l'armée saxonne, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur aurait fallu vingt-quatre heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine représenta combien cette position était hasardée; mais on n'en tint aucun compte. Prévoyant que le comte Rutowsky allait être attaqué, il le pria de l'avertir à temps s'il avait besoin de lui, parce qu'il lui fallait beaucoup de temps pour rassembler ses troupes dispersées. Rutowsky répondit qu'il n'avait aucun besoin de secours; retranché dans un poste très-fort, les Autrichiens n'auraient jamais la hardiesse de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoi, gagnée par le comte de Saxe, par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cet exemple, comme si les accidents du terrain, et la méthode des attaques pouvaient être toujours semblables. La disposition du comte Rutowsky, à Kesselsdorff, était une copie de celle de Fontenoi. La différence du génie du maréchal

de Saxe, avec l'esprit de ses imitateurs, causa la différence de leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche ; celle du prince d'Analth pour s'approcher des ennemis, celle du roi de Prusse pour passer l'Elbe à Meissen. Le roi y fit entrer quatorze bataillons, et cantonna sa cavalerie et son infanterie sur les bords de l'Elbe, de manière à pouvoir secourir le prince d'Analth, et faire tête aux Autrichiens s'ils passaient l'Elbe à Dresde. En arrivant à Meissen, on l'avertit que l'athmosphère était toute embrasée du côté de Dresde, et que l'on y entendait une canonnade terrible. Frédéric connut bien que le prince d'Anatlh était engagé avec les Saxons ; il ordonne à la cavalerie de seller, fait mettre son infanterie sous les armes, et envoye des partis sur le chemin de Dresde. Un d'eux rencontre des fuyards saxons qui lui annoncent que leur armée est en déroute ; on ajoute foi à leur discours, car il ne parait aucun Prussien, ce qui serait certainement arrivé s'ils eussent éprouvé quelques désastres. Dans cette hypothèse Frédéric était résolu de marcher lui-même à l'ennemi, de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, de mettre en seconde ligne celles qui auraient été battues, et de vaincre à quelque prix que ce fût. Dès le même soir ses inquiétudes furent calmées ; il reçut le rapport du prince d'Analth. Ce prince avait décampé le 15 décembre, de grand matin, et s'était porté, par Wilsdruff, droit sur Dresde. Ses hussards, ayant passé Wilsdruff, donnèrent sur un gros de hullans qu'ils poussèrent jusqu'à Kesselsdorff, où ils apperçurent toute l'armée saxonne en ordre de bataille. Ils en avertirent le prince d'Analth. Un ravin profond, dont les environs étaient marécageux, couvrait leur front. Sa plus grande profondeur qui était vers l'Elbe, s'applanissait vers Kesselsdorff, et se perdait entièrement au delà, vers la forêt du Tarraut. Les Saxons avaient appuyé leur gauche à Kesselsdorff, dans un terrain uni. Ce village était défendu par tous les grenadiers de leur armée, et par le régiment de Rutowsky. Vingt-quatre pièces de gros canon en batterie devaient en rendre l'abord très-meurtrier. Leur aile droite s'appuyait à Benerick, proche de l'Elbe, dans un lieu inattaquable, dont des précipices et des rochers interdisaient l'accès. La cavalerie saxonne, qui se trouvait placée en ligne avec le reste de l'armée, ayant, avant la bataille, sa gauche

vers le Tarraut, fut déplacée et mise en troisième ligne derrière l'infanterie. Le prince d'Analth, jugeant que le succès de cette journée dépendait de la prise du village de Kesselsdorff, fit ses dispositions pour l'emporter. Il forma ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi. L'infanterie destinée à donner sur le village fut placée sur trois lignes, des dragons en formèrent derrière elles une quatrième. Dès que ces troupes furent ainsi disposées, six bataillons attaquèrent le village de front, tandis que M. de Lehwald le prenait en flanc. Les décharges de vingt-quatre canons à mitraille repoussèrent deux fois les assaillants. Les Saxons voulurent sortir de Kesselsdorff, et poursuivre les Prussiens. Par cette démarche inconsidérée ils se placerent sous le feu de leurs propres batteries, et les empêchèrent eux-mêmes de tirer. Le prince d'Analth, profite de cette faute, ordonne à ses dragons de charger, ils fondent avec impétuosité sur les Saxons; tout ce qui résiste est passé au fil de l'épée, le reste est pris, l'infanterie entre en même temps de tous côtés dans le village, et prend la batterie qui lui avait fait tant de mal. Le général Lehwald, qui marchait sur le flanc de Kesselsdorff, enveloppe le reste des troupes saxonnes, et les force à mettre bas les armes. Le prince d'Analth, en habile capitaine, profitant de ce premier succès, gagne le flanc gauche de l'ennemi. D'un seul choc la cavalerie prussienne renverse celle des Saxons, et les dissipe sans qu'ils puissent se rallier. Toute cette armée prend la fuite avec assez de promptitude pour échapper à une armée accoutumée à conserver son ordre, et à ne point se débander. La gauche des Prussiens, commandée par le prince Maurice, se canonna jusqu'à ce que le village de Kesselsdorff fût emporté. Impatiente d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obstacles qui lui étaient opposés, gravit des rochers, en franchissant des pentes rapides que les neiges et la glace rendaient encore plus glissantes; elle combattit avec courage contre des troupes qui défendaient leurs familles et leurs foyers, et mit tant d'audace et de valeur dans son attaque que rien ne put lui résister. Les Saxons et les Impériaux furent ainsi chassés des rochers de Bénérick. Si les Saxons eussent été valeureux, l'infanterie prussienne aurait dû être taillée en pièces, car les Prussiens, en escaladant ces hauteurs escarpées, ne purent conserver ni

leur ordre de bataillons, ni même garder des pelotons formés, mais la cavalerie saxonne attaqua si mollement les Prussiens dispersés, elle fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges elle disparut, abandonnant le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens, séparée de l'ennemi par des précipices qui la mettaient dans l'impossibilité d'agir, fut envoyée à la poursuite des fuyards, et leur fit bon nombre de prisonniers. Le prince d'Analth donna dans cette journée des preuves d'un grand talent. Les généraux, les officiers et les soldats prussiens s'y distinguèrent par une audacieuse témérité. Il resta trois mille Saxons sur le champ de bataille, ils y abandonnèrent six mille sept cents prisonniers, et quarante-huit pièces de canon. Les Prussiens perdirent seize cents hommes, et eurent le double de blessés. « Si nous examinons, dit le roi de Prusse dans ses Mémoires, les fautes » commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avait » pensé, dans son poste, qu'à la sûreté de sa droite ; sa » gauche était en l'air ; et l'on pouvait tourner le village » de Kesselsdorff. Si les Prussiens avaient pris davantage sur » leur droite, le prince d'Analth aurait pu entièrement tourner le village, et l'emporter à moins de frais ; mais il ne » faisait que d'arriver, et n'avait pas encore eu le temps » de reconnaître le terrain. La plus grande faute des Saxons » fut sans doute de sortir du village, car ils empêchèrent » leur propre canon d'agir sur les Prussiens, et c'était » leur meilleure défense. Une faute non moins considérable, » fut que l'infanterie, postée de Kesselsdorff à Bénérick, » n'était pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de » plus de cent pas, de manière qu'ils ne purent pas défendre, avec leurs petites armes, le passage du précipice, et le laissèrent escalader, se réservant de tirer » lorsque les ennemis auraient vaincu, sans autres obstacles » que ceux de la nature, les plus grandes difficultés. » Le comte de Rutowsky, arriva en déroute à Dresde, il y trouva le prince de Lorraine occupé de rassembler ses troupes éparses. Le prince offrit d'attaquer les Prussiens le lendemain ; mais les Saxons, qui avaient perdu dix mille hommes ne voulurent point tenter de nouveau le sort des armes. Ils allèrent se réfugier à Zeit, village dans les montagnes, vers la Bohême. Les Saxons évacuèrent en même temps

Dresde, et n'y laissèrent que des milices. Les portes de Dresde demeurèrent ouvertes. Les princes cadets de la famille électorale y restèrent. Le roi de Prusse y entra le 18 décembre, incorpora dans ses troupes toutes les milices saxonnes qui y étaient demeurées, et prit encore quinze cents blessés qu'on y avait abandonnés après la bataille. *15 décembre* 1745.

KEYSERWERT (*siéges de*). 1. Les Français s'étant rendus maîtres, en 1702, du fort de Keyserwert, les Etats-Généraux, incommodés de leur voisinage, ordonnèrent au prince de Nassau d'en former le siége. Le marquis de Blainville en était gouverneur. Le comte de Tallard vient se poster dans un camp volant, de l'autre côté du Rhin, dans une position si avantageuse, qu'il pouvait à son gré foudroyer le camp des Hollandais, et ravitailler la ville; elle capitula le 15 juin, après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte; le canon avait pulvérisé ses remparts. Jamais on ne vit une capitulation plus honorable. Les assiégés sortirent non seulement avec les honneurs de la guerre, mais stipulèrent encore, que ce qui demeurerait des fortifications serait rasé aux dépens des assiégeants. C'était, en cédant, donner la loi au vainqueur.

2. Le général Kléber s'empara du fort de Keyserwert, le 5 septembre 1794, au moment où rien ne put résister, en Hollande, aux armes françaises.

KIERNAL (*bataille de*). Thamas-Kouli-Khan, devenu maître de la Perse, entra dans le Candahar en 1738; quelques ministres de Mahamed-Schah lui avaient écrit pour l'inviter de s'émparer de l'empire du Mogol, dont le monarque indolent et voluptueux n'était pas digne. Kouli-Khan trouva d'immenses richesses dans Cabul; il écrivit au grand-mogol que tout ce qu'il venait de faire n'était que pour le soutien de la religion: le mogol lui répondit en levant des troupes. Kouli-Khan envoye un second ambassadeur pour demander au mogol cent millions de notre monnaie et quatre provinces. Le souverain nonchalant du mogol, trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence pour rassembler ses troupes et se mettre en défense. Kouli-Khan, s'avançant toujours, arriva devant Pishor, s'en empara après avoir défait

un camp de sept mille hommes; il prend Lahor. Cette victoire réveille enfin le grand-mogol; il part de Delhi. Kouli-Khan marche à sa rencontre avec seize mille hommes de cavalerie, campe à une petite distance de l'ennemi; le combat se donne à Kiernal. Le monarque persan remporte une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur s'emparent de l'empereur du Mogol; on tient conseil, on fait à Kouli-Khan des propositions d'accommodement. Ce prince exige avant toutes choses que le grand-mogol viène s'entretenir avec lui dans son camp; cet empereur y consent; il entre dans la tente de Kouli-Khan, y trouve un grand festin. Pendant qu'ils étaient à table, le roi de Perse, après quelques propos indifférents, change tout à coup de ton; il tient au mogol ce discours terrible : *J'admire ton indolence et le soin que tu prends de tes états. As-tu pu me laisser venir jusqu'ici! Quand je me disposais à entrer dans l'Inde, ne devais-tu pas envoyer une armée à Cabul pour me disputer les passages? Ne devais-tu pas toi-même marcher contre moi jusqu'à Lahor? Ton imprudence me surprend autant que ta lâcheté. Quoi! tu oses te présenter à ton ennemi? Tu viens toi-même traiter avec un prince qui te fait la guerre? Ne sais-tu pas que se mettre à la discrétion de son ennemi, c'est la plus grande faute que puisse commettre un souverain? Si j'avais quelques mauvais desseins sur toi, qui m'empêcherait de les exécuter? Je connais tes sujets, ils sont tous, grands ou petits, des lâches ou des traîtres. Mon dessein n'est pas de t'enlever une couronne qu'il me serait facile d'ajouter à la mienne; je veux voir ta capitale, je veux y rester quelques jours.* En même temps il fait signe à sa cavalerie de s'emparer de l'artillerie des Mogols, d'enlever tous les trésors de l'empereur et des émirs. Kouli-Khan entre à Delhi le 7 mars; le vainqueur enferme le vaincu dans une honorable prison, et se fait proclamer roi des Indes. Tout s'y passa d'abord avec une grande tranquillité; mais une taxe mise sur le blé causa beaucoup de tumulte : quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués le premier jour. Le tumulte est plus grand le 11 mars; Kouli-Khan monte à cheval, envoye un gros détachement avec ordre de faire main basse sur les rebelles, après avoir employé inutilement la douceur et les menaces. Le roi de Perse est attaqué dans une mosquée; il se livre

alors à toute sa fureur, ordonne un massacre général qui dure depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir : il y périt cent vingt mille hommes. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, on se hâte de lui payer les sommes qu'il avait exigées. Kouli-Khan eut pour sa part d'immenses richesses en diamants et bijoux; il emporta beaucoup plus de trésors de Delhi que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces richesses, fruits du brigandage, furent enlevées de Delhi par un nouveau brigandage; on estima à cent vingt millions sterlings le dommage que cette irruption causa dans la Perse. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Khan cette requête : *Si tu es Dieu, agis en Dieu; si tu es prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les détruis pas.* Kouli-Khan répondit : *Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu; ni prophète, pour montrer le chemin du salut; ni roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis* CELUI *que Dieu envoye contre les nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance.* Le monarque persan, qui pouvait anéantir entièrement la puissance du grand-mogol, lui demanda une princesse de son sang en mariage pour son fils, avec la cession des provinces situées au-delà de l'Indus et de la rivière d'Alcck; Mahomed y consentit. Kouli Khan préféra la possession de ces provinces, contiguës à son royaume de Perse, à de plus vastes conquêtes, dont la garde eût été difficile. Mahomed conserva le nom d'empereur, mais son autorité fut remise à un vice-roi établi par Kouli-Khan. Comblé de gloire et de richesses, il retourna en Perse, également redouté de ses ennemis et de ses troupes. Au milieu de sa marche, il ordonne à ses soldats de remettre dans son trésor tout ce qu'ils avaient pillé dans cette expédition; ils lui obéissent, et reçoivent sans murmure chacun cinq cents roupies pour récompense de tant de travaux. Thamas-Kouli Khan survécut huit années à cette expédition; il fut massacré le 8 juin 1747 par le colonel de la garde Aghuane. Ainsi périt ce prince aussi brave qu'Alexandre, mais moins généreux et moins humain. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages; il ne bâtit aucune ville, et ne forma point de grands établissements. Pendant la paix il était frugal; à la guerre il vivait comme un soldat. Sa taille était de six pieds, sa constitution très-robuste, sa voix extrêmement forte.

Quant à sa religion, il n'en eut aucune; ce fut un illustre guerrier, mais il n'eut rien des grandes qualités qui forment les héros. 1738 *et* 1739.

KILIA-NOVA (*prise de*). La place de Kilia-Nova, à l'embouchure du Danube, déjà tombée au pouvoir des Russes en 1770, devint la conquête du général Sudowich en 1790. Une garnison de cinq mille hommes avait défendu avec courage pendant trois semaines cette place importante; son vainqueur en fut récompensé par le grade de général en chef.

KILLALA. *Voyez* IRLANDE.

KINBURN (*siége de*). La Turquie, poussée par la cour de France, attaqua, en 1787, la Russie sans déclaration de guerre. Ses premiers efforts portèrent sur Kinburn, ville située sur le liman du Niéper et la Mer-Noire. Cette ville n'était défendue que par de faibles murailles entourées de glacis en terre et d'un fossé sans profondeur, parce que les eaux, s'infiltrant dans un sable mouvant, ne permirent pas de le creuser davantage. Le général Suwarow commandait le corps de Cherson et celui de Kinburn. Le 19 août, une frégate et une chaloupe canonnière russe furent attaquées dans le port de Kinburn. Suwarow y accourut, et fixa sa résidence dans cette ville. Peu de jours après les Turcs commencèrent le bombardement; la ville y répondit par un feu très-vif. Deux frégates turques s'étant hasardées de trop près, en souffrirent beaucoup; un de leurs bâtiments sauta par l'imprudence de quelques gens de l'équipage. Les Turcs firent, le 30 septembre, un feu mieux nourri que de coutume. Suwarow, d'après leurs dispositions, pensa qu'ils ne tarderaient pas à faire une descente. Il prit en conséquence ses mesures, et défendit de répondre un seul coup de canon; il tomba beaucoup de bombes dans le camp. Trente chaloupes de saborougues turcs remontèrent le liman trois milles au dessus de Kinburn. Les saborougues descendirent sur le rivage et furent apperçus des Cosaques. Ceux-ci, croyant que c'étaient des déserteurs, les appelèrent; ayant reconnu leur méprise, ils en vinrent bientôt aux mains, et les forcèrent de regagner le rivage. Les Turcs avaient pensé que Suwarow

s'affaiblirait en envoyant des troupes contre ces enfants perdus, mais il ne s'y laissa pas leurrer. Les Turcs effectuèrent leur descente près de Kinburn à neuf heures du matin. Un ingénieur français, nommé Lafite, dirigeait leurs mouvements. Les Russes les laissèrent débarquer derrière une estacade à un mille de Kinburn. C'étaient six mille hommes d'élite de la garnison d'Okzakow. Pour animer leur courage, le pacha commandant les troupes de débarquement avait ordonné aux chaloupes de transport de se retirer de manière qu'il ne leur restait que l'alternative de faire bravement leur devoir ou de périr. Le corps de Russes devant Kinburn était seulement de deux mille hommes de troupes régulières, soutenues de quelques Cosaques (1). Aussitôt que les Turcs furent débarqués, ils se

---

(1) Les Cosaques, qui forment la cavalerie légère des Russes, sont civilisés. Leur taille est élevée, ils sont adroits, et d'une agilité surprenante. Répartis dans les armées Russes au nombre de plus de cinquante mille, ils n'ont point de paie, même en temps de guerre. Ils sont obligés de se pourvoir de chevaux, d'armes et de vêtements. On ne leur fournit que le gruau et la farine. Souvent même on ne leur donne que du biscuit. C'est pourquoi, la plupart d'entre eux ne sont couverts que de haillons; et ressemblent à de vrais brigands. C'est aussi pourquoi ils signalent leur passage par les rapines et la dévastation.

Ils sont armés d'une lance longue de quinze à dix-huit pieds, qu'ils tiènent verticalement appuyée sur l'étrier droit, et qu'ils baissent au moment de l'attaque. Le Cosaque se sert fort habilement de cette pique, pour s'élancer sur son cheval. Il n'a pas d'éperons; un gros fouet, suspendu au poignet gauche, lui en tient lieu. Outre leur énorme pique, ils ont ordinairement un mauvais sabre, dont ils ne savent point se servir, un ou deux pistolets et une carabine, dont ils font rarement usage.

Leurs chevaux sont petits, efflanqués, peu capables de résister aux charges de la cavalerie; mais ils sont infatigables. Insensibles aux intempéries des saisons, accoutumés à supporter la faim et la soif, ils ressemblent tout-à-fait à leurs maîtres.

Les officiers des Cosaques sont presque tous bien montés, et beaucoup d'entre eux ont des armes aussi bonnes que magnifiques, à l'exemple des Russes et des Polonais.

Les Cosaques ne combattent jamais en ligne; on les éparpille par pelotons, à la tête, sur les flancs, et sur les derrières de l'armée, et quelque fois à des distances considérables. Ils servent d'avant-postes, de redoutes, de patrouilles. Leur activité, leur vigilance, leur audace sont incroyables. Ils semblent deviner, comme par instinct, les lieux propres aux embuscades; ils découvrent sur l'herbe foulée le nombre d'hommes et de chevaux qui y ont passé; d'après des traces plus ou moins récentes, ils jugent du temps de ce passage.

Dans les vastes plaines, dans les solitudes immenses où l'on ne voit

retranchèrent sur quinze hommes de front ; mais comme l'eau les gagnait, ils ne purent pas donner beaucoup de profondeur à leurs ouvrages, et y suppléèrent en remplissant des sacs de terre qui leur servirent de remparts. Suwarow avait défendu de tirer sur eux, ou de faire une sortie avant qu'ils fussent à deux cents pas du glacis. Une salve d'artillerie de tous les polygones du côté de l'attaque en devait être le signal. L'avant-garde des Turcs y arriva à une heure après midi ; le signal fut donné aussitôt. Le colonel Iseïow, avec deux régiments de cavalerie et deux escadrons de chevau-légers, tourna la place à gauche de la Mer-Noire. En un instant, l'avant-garde turque, composée d'hommes qui portaient des échelles, fut taillée en pièces. Le pacha Jus, qui ne voulut pas se rendre, éprouva le même sort. Ce pacha, qui les commandait, connaissait parfaitement les approches de Kinburn ; il avait choisi ce côté comme le plus faible. En même temps le régiment d'Orlow sortit de la place. La cavalerie perça du côté droit, se jeta dans les retranchements, culbuta avec la baïonnette tout ce qui s'y trouvait ; elle en balaya plus de moitié. Les bâtiments turcs qui longeaient la côte firent de continuelles décharges sur les troupes assaillantes, mais elles leur causèrent peu de mal. Les colonels de Cosaques Orlow et Illo-

---

que des bruyères, que des herbes touffues et mouvantes, le Cosaque ne s'égare jamais ; le soleil lui sert de guide pendant le jour ; et la nuit les étoiles dirigent sa marche solitaire. Si le ciel est serein, et qu'il rencontre quelque monticule, il descend de cheval, et fait des observations pour assurer sa route ; par une longue habitude de sa vue exercée dans les ténèbres, ou même à l'aide du seul tact, il distingue les plantes qui croissent au nord ou au sud. Il répète cet examen autant de fois que l'occasion s'en présente, et de cette manière, il sait retrouver la direction qu'il doit prendre pour regagner son camp ou sa demeure. Le souffle des vents, dont il connaît le cours périodique, assez régulier dans ces contrées, lui sert également de boussole pour s'orienter. Enfin, il interroge aussi les oiseaux ; leur nombre, leur espèce, leur vol, leurs cris lui indiquent la proximité d'une source, d'un ruisseau, d'un étang, d'une habitation, d'un troupeau et d'une armée.

Ces nuées de Cosaques qui environnent les armées russes pour la sûreté de leurs campements ou de leurs marches, incommodent singulièrement l'ennemi, qu'elles harcèlent sans cesse. Dans une action générale, les Cosaques se tiennent ordinairement à l'écart, et spectateurs du combat, ils en attendent l'issue pour prendre la fuite, ou pour se mettre à la poursuite des vaincus, dont leur longue pique fait alors un énorme carnage.

weiski prirent le même chemin que la cavalerie le long des bords de la Mer-Noire. Ils se battirent vaillamment. Les Turcs, qui voyaient devant eux la mort sans appercevoir de retraite, combattaient comme des lions; les bataillons d'Orlow perdirent beaucoup de monde. Suwarow fit alors avancer sa réserve. Le général-major Rich, leur commandant, fut dangereusement blessé à la jambe; on le ramena. Ces bataillons ne purent résister long-temps au choc vigoureux des Turcs; ils reculèrent. Les Turcs les suivirent le sabre levé, le pistolet à la main. Suwarow y courut un grand danger; son cheval venait d'être tué sous lui, il demande le premier qu'il apperçoit : un Turc le montait. Comme il n'était point débarqué de cavalerie ottomane, Suwarow le prit pour un Cosaque; le Turc levait déjà le sabre pour lui couper la tête, lorsqu'un fusilier lui sauva la vie en renversant le Turc d'un coup de baïonnette. La situation des Russes devenait à chaque moment plus dangereuse; ils gagnaient, il est vrai, de temps en temps quelque terrain; mais loin de recouvrer celui qu'ils avaient perdu, ils finirent par être culbutés par les Turcs qui reçurent de nombreux renforts. Le carnage fut général. Les troupes étaient tellement confondues, que l'artillerie cessa de part et d'autre. Tandis qu'on en était aux mains avec ce prodigieux acharnement, un chebec et une chaloupe canonnière ottomane sautèrent avec un bruit épouvantable. Sur le déclin du jour dix escadrons de chevau-légers arrivèrent; ils chargèrent en masse les Turcs. L'infanterie russe se releva. Les Cosaques parvinrent au bord de la mer sur le flanc des Turcs, qui plièrent à leur tour sous le poids de ces forces réunies. La nuit survint sans clair de lune. Pendant que ses ombres couvraient le champ de bataille, un faible bataillon arriva avec deux compagnies russes; ce petit renfort décida la victoire. Les Turcs, repoussés jusqu'aux bords de la mer, se retournèrent en désespérés sur les bataillons russes qui les serraient de plus près; leur dernier feu dura une demi-heure, après quoi ils furent entièrement défaits, hachés par pelotons et culbutés dans la mer. A la vue des premiers fuyards qui se noyaient, quelques Ottomans tentèrent, mais inutilement, de revenir à la charge; d'autres voulurent regagner Okzakow à la nage, mais ils y périrent. Tout finit vers onze heures du soir, après neuf heures de combat. Les Turcs étaient deux fois plus nombreux que les Russes;

cependant il n'en échappa qu'un petit nombre. Pendant l'action, Suwarow, toujours au premier rang, dont la maxime favorite était que *la tête ne doit jamais attendre la queue*, reçut un coup de fusil au bras gauche. Comme il n'y avait aucun chirurgien sur le champ de bataille, il alla au bord de la mer; un officier de Cosaques l'y suivit avec quelques hommes, lava sa plaie avec de l'eau de mer, la banda avec sa cravate : Suwarow remonte à cheval, rejoint sa troupe. Lorsque tout est terminé, les Russes rentrent dans Kinburn; la canonnade recommence bientôt, mais elle ne dure pas. Les saborougues turcs qui ne s'étaient pas trouvés à l'action de Kinburn, imaginant que la place était dégarnie, voulaient la prendre à revers; ils furent repoussés. Cette journée coûta aux Russes mille homme tués ou blessés; il se sauva à peine sept cents Turcs : six cents blessés demeurèrent prisonniers. Rebutés par ce mauvais succès, les Turcs abandonnèrent toute entreprise sur Kinburn. Catherine II complimenta de cette victoire le général Suwarow par une lettre écrite de sa main, et le décora de la croix de Saint-André. 1 *octobre* 1787.

KINGSTON (*bataille de*). Durant les troubles qui agitèrent le règne de l'infortuné Charles Ier, roi d'Angleterre, le comte d'Essex, commandant dix-huit mille Anglais rebelles, s'avança entre Kingston et Edghill. Charles marche à sa rencontre; on se joint le 2 novembre 1642. De part et d'autre on combattit avec acharnement; la cavalerie royale rompt celle des parlementaires. La bataille était gagnée, si le prince Robert eût tombé sur l'infanterie ennemie, au lieu de poursuivre des fuyards. Le comte d'Essex apperçoit cette faute, attaque avec sa réserve le centre de l'armée royale, qui est enfoncée, et prend la fuite. Les ténèbres font cesser le carnage; le comte d'Essex abandonne cependant le terrain avec un grand nombre de canons, d'étendards et de bagages. De part et d'autre cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

KINGSTON, Amérique du nord (*siège de*). Les habitants des districts les plus voisins de la baie d'Hudson et des Sauvages de l'Amérique du nord, se trouvèrent, au commencement de la révolution des Etats-Unis, divisés d'opinions. Les Sauvages, auxquels les citoyens des Etats-Unis ne pouvaient

fournir des marchandises européennes, aux conditions convenues dans les capitulations anglaises, favorisèrent les Royalistes du canton de Wyoming. Ce pays, situé sur les rives de la Susquehannah, était également réclamé par le Connecticut et la Pensylvanie. Il jouissait d'une grande prospérité, contenait environ mille familles, avait fourni mille hommes à l'armée fédérale, et garni de troupes les forteresses qui défendaient leurs contrées. Ce pays n'avait pas été à l'abri des divisions politiques qui, portées à l'excès, détruisent les liens d'affection qui unissent les membres d'une même famille, et ne produisent que d'implacables haines, au lieu des doux sentiments de la nature, des tendres nœuds de l'amitié. Quelques habitants du canton de Wyoming, fidèles à la cause du roi, se trouvèrent opposés aux Américains amis de l'Union. Les Royalistes se réfugièrent chez les Sauvages, et les excitèrent à la vengeance. A la tête des mécontents était le colonel John Buttler, cousin de Zabulon Buttler, commandant des milices de Wyoming. Les Indiens, pour porter à leurs ennemis des coups plus assurés, feignirent des intentions pacifiques. John Buttler déclara lui-même qu'il n'était pas assez fort pour rien entreprendre. Cependant les Américains parvinrent à connaître leurs desseins; le général Wasingthon en fut instruit, et les habitants du canton de Wyoming se retirèrent dans leurs forts. Le premier juillet, seize cents hommes, parmi lesquels se trouvaient trois cents Indiens, conduits par leurs propres chefs, dont les autres étaient des Torys peints et armés a la manière des Indiens, firent une irruption dans le pays de Wyoming; le colonel John Buttler conduisait ces bandes. Il s'empara facilement d'un des forts supérieurs, où il entretenait des intelligences, tandis que l'autre fut emporté de vive force. Les deux principales forteresses étaient Kingston et Wickelsborough, situées à peu de distance l'une de l'autre, sur les bords opposés de la Susquehannah. Le colonel Zabulon Buttler s'y retira avec la majeure partie des forces du pays, et un grand nombre de femmes. Zabulon, après avoir refusé de se rendre, proposa une conférence. On convint, pour sa tenue, d'un lieu peu éloigné des deux forts. Il y vint avec une escorte de quatre cents hommes, et n'y trouva personne, mais il vit un peu plus loin, au pied d'une montagne, un drapeau qui s'éloignait insensiblement, comme si la troupe à laquelle il

appartenait faisait retraite. Zabulon continua de s'avancer ; il fut bientôt enveloppé par l'ennemi qui, se montrant tout-à-coup, fit feu. Malgré cette surprise, les Américains tinrent ferme, et combattirent même avec un tel courage, que la victoire penchait en leur faveur, quand un soldat s'écria par lâcheté *à la trahison!* Le général donne ordre de faire retraite. La confusion devint alors extrême. On prit la fuite, et les fuyards s'efforcèrent de passer la rivière pour entrer dans Wickelsborough. L'ennemi les poursuivit avec la dernière vivacité. Il échappa à peine vingt hommes sur quatre cents. Aussitôt le fort de Kingston fut investi. Les Indiens, pour montrer aux assiégés le sort qui les attendait, et redoubler l'horreur de leur position, leur envoyèrent les chevelures sanglantes de leurs compatriotes massacrés. Le colonel Dennison, remplaçant dans le commandement Zabulon Buttler, qui s'était retiré, sortit du fort avec un pavillon de trève, pour demander quel traitement les Indiens comptaient faire aux assiégés s'ils se rendaient. John Buttler répondit par cette horrible et laconique sentence : *La hache.* Dennison, ayant perdu presque tout son monde, et ne croyant pas qu'on massacrât de sang-froid des gens qui, ne se défendant plus, se rendaient à discrétion, eut recours à ce parti extrême. Mais le colonel connaissait peu la férocité des hommes qu'il avait à redouter. L'arrêt de John Buttler fut ponctuellement exécuté. Quelques hommes seulement furent faits prisonniers. On mit le feu dans les maisons de Kingston, après y avoir renfermé leurs malheureux habitants. John se présenta ensuite devant Wickelborough qui se rendit aussi à discrétion. Rien ne put adoucir la rage du vainqueur. Les soldats de l'armée continentale furent massacrés. Les hommes, les femmes et les enfants périrent, comme ceux de Kingston, consumés par les flammes. Près de trois mille cultivateurs s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, sans argent, sans vêtements, et même presque tous sans vivres. Leurs maisons, leurs plantations, leurs instruments aratoires furent incendiés ou détruits. Il n'y eut de conservées que les habitations des Torys. Les détails de cette expédition présentent des traits de cruauté qui font frémir. Des pères furent égorgés par leurs propres enfants ; des frères et des sœurs par leurs frères. Ces scènes d'horreurs viènent rarement souiller l'histoire des guerres de nation à nation ; on

en trouve quelques traits inscrits dans les fastes des peuples divisés d'intérêts et d'opinions. Les Américains se vengèrent de ces désastres en renversant les cabanes des Indiens, détruisant leurs magasins, et convertissant en d'arides déserts des champs fertiles. Ainsi des crimes attiraient de nouveaux crimes; des cruautés, de plus terribles excès; une dévastation était punie par une autre, et, dans ces malheureuses contrées, l'homme civilisé le disputa de cruauté au sauvage. *Juillet* 1779.

KINTZIG (*combat sur la*). Pour faciliter les progrès de l'armée du général Moreau, en Allemagne, en 1796, il était nécessaire de chasser les Autrichiens de la vallée de la Kintzig. L'aile droite de l'armée de Rhin et Moselle, se trouvant trop faible pour suffire à cette attaque, et contenir en même temps le corps ennemi qu'elle avait en opposition sur le Rhin, fut secondée par la seconde division du centre, qui partit de Freudenstadt, et marcha sur Alpersbach, Volfach et Schillach, afin de tourner l'ennemi. L'avant-garde de la division de droite attaqua, le 13 août 1796, les Autrichiens, et les chassa d'Ettenheim, Rhindenheim, Herboltzeim, et leur fit repasser la Bleichen. Le général Sordy fut chargé de la principale attaque dans la vallée de la Kintzig. Il emporta Haslach, malgré une vive résistance de l'ennemi qui perdit quatre cents hommes tués ou blessés, et cent cinquante prisonniers. Ils prirent position à Guttach. L'avant-garde de la deuxième division de l'aile droite, commandée par Abattucci, s'était dirigée par Warlbourg et Munchweiller, pour seconder l'attaque de Sordy, et couvrir son flanc droit. Elle s'enfonça dans la gorge, par Etten, Munster et Schweighausen; rencontra l'infanterie du corps de Condé, la battit, et la chasssa de ce village. La division du centre avait marché sur trois colonnes; celle de droite, commandée par l'adjudant-général Gudin, après une marche très-difficile dans les gorges de Wolbach, rencontra l'ennemi, le battit et le repoussa avec perte de deux cents prisonniers et de six petites pièces de canon.

La seconde colonne, aux ordres du général Vandamme, se porta sur Alpersbach, occupée par les Autrichiens avec trois cents hommes : on en prit la moitié; le reste se sauva au travers des bois. La troisième colonne, dirigée sur la gauche par le chef de brigade Laval, chassa les Autrichiens

de leur poste entre la Haute-Kintzig et le Necker; ils se retirèrent sur Rottenweil. Deux corps de troupes passèrent à Huningue sous les ordres du général Delaborde sans éprouver de résistance; il s'empara des villes Forestières où les Autrichiens abandonnèrent deux pièces de canon et des magasins considérables de grains. Par cette opération, les Impériaux se trouvèrent la droite à Rhinfelds, la gauche à Simonswald, l'avant-garde dans les vallées d'Enfer et de Saint-Pierre, et la réserve à Aichstett. Les passages de la vallée de la Kintzig et des villes Forestières, se trouvant ouverts, et le corps du général Starray, forcé dans cette vallée, s'étant ensuite rejeté sur le gros de l'armée de l'archiduc, l'aile droite de l'armée française s'avança, sa droite sur le lac de Constance, sa gauche au Danube, pendant que le reste suivait les gorges des montagnes de l'Albis. 13 *au* 15 *août* 1793.

KINTZINGEN (*attaque de*). Lorsque le maréchal de Villars, parti d'Alsace pour aller joindre l'électeur de Bavière, arrive près de Kintzingen, quelques religieux lui apportent des contributions; il les renvoie, avec ordre de dire à la garnison de mettre bas les armes, sous peine d'être passée au fil de l'épée; et que, si elle ose tirer un seul coup, tout sera mis à feu et à sang dans la ville. Le commandant, intimidé par ces menaces, se rend sans coup férir. On trouve dans la ville, qui est assez bien fortifiée, outre une nombreuse artillerie, beaucoup de munitions de guerre et de bouche.

Villars, qui a le bon esprit de communiquer volontiers ses lumières, dit aux officiers généraux, en partant de Kintzingen : « Avouez, Messieurs, que, si cette place ne se » fût pas rendue, il nous eût été impossible de la prendre, » n'ayant pas de canon; et nous n'aurions pu aller, par » conséquent, plus loin. Il faut quelquefois que la hardiesse » supplée aux forces. Des menaces, faites à propos à un » ennemi qui se croit supérieur et hors d'insulte, ne » peuvent que le surprendre et lui donner souvent des » alarmes qui l'obligent à accorder des choses qu'on ne » saurait obtenir autrement. » 1702.

KIOW (*siéges de*). Oschold et Idif, descendants des anciens souverains de la Russie, étaient encore assez puis-

sants pour inspirer de l'ombrage au prince Igor. Oleg, beau-père du jeune monarque, n'osant les attaquer à force ouverte, eut recours à la ruse. Il fait cacher des soldats dans des bateaux couverts, arrive à Kiow par le Boristhène, se donne pour un marchand qui allait commercer en Grèce, et venait demander aux deux princes la permission de passer avec sa marchandise. Oschold et Idif s'étaient rendus sur le rivage; comme ils étaient en pourparlers avec Oleg, celui-ci, les voyant sans armes, donna le signal à ses soldats, qui sortirent de leurs bateaux, et massacrèrent les deux frères. Il alla ensuite chercher Igor, l'emmena à Kiow, dont il fit la capitale de la Russie. 879.

2. La ville de Kiow était assiégée; un général de Swiatoslas, duc de Russie, assembla promptement des troupes pour aller au secours de cette place; mais les ennemis étaient campés de manière qu'il n'osa les attaquer. Déjà les assiégés étaient réduits aux dernières extrémités, ne pouvant recevoir de secours de l'armée russe, séparée de la ville par le Boristhène. Comment faire connaître au général moscovite l'affreuse situation où la ville se trouvait? Dans ces circonstances, un jeune russe fit une action digne d'éloge. Il prit dans sa main une bride; et, étant sorti secrètement de la ville, il traversa le camp ennemi, en criant à haute voix: *Mon cheval vient de s'échapper, qui de vous peut me dire ce qu'il est devenu?* Il répéta ces paroles jusqu'à ce qu'il fût près du fleuve; il s'y jeta alors avec précipitation, et fit connaître par là aux ennemis, mais trop tard pour eux, qu'il allait porter quelques avis à l'armée russe, campée de l'autre côté du Boristhène. En effet, il joignit l'autre bord, malgré une grêle de flèches. Arrivé au camp, il se fit conduire au général, lui exposa l'état déplorable où se trouvaient les assiégés dans Kiow, et l'obligation où ils seraient de se rendre, s'ils n'étaient promptement secourus. Le général, instruit de ces détails, fit assembler tous les trompettes de son armée, et leur donna ordre de faire le plus de bruit qu'ils pourraient avec leurs instruments, et en même temps il fit entrer ses soldats dans toutes les barques qui garnissaient le rivage. Les ennemis, s'appercevant d'un mouvement extraordinaire dans le camp des Russes, frappés du bruit redoublé des instruments militaires, ne doutèrent pas que Swiatoslas lui-même ne vînt avec toutes ses forces

secourir la ville ; dans cette pensée, ils se hâtèrent de lever le siége. *An* 968.

3. Boleslas-Chobri, roi de Pologne, assiégea Kiow en 1008 ; c'était alors une ville immense et bien fortifiée. La famine y fit en peu de temps de terribles ravages ; les habitants en supportèrent avec constance toutes les horreurs : ils ne se rendirent qu'à la dernière extrémité à la discrétion du vainqueur. Le trésor des ducs de Russie fut seulement pillé ; le roi de Pologne respecta les propriétés particulières. 1008.

4. Boleslas II attaqua Kiow en 1075 ; tous les braves de la Russie s'y enfermèrent. Chaque jour ils faisaient des sorties furieuses qui ressemblaient à des batailles ; malgré une résistance aussi opiniâtre, on fit les approches de la place. On ouvrit la brèche ; on parut se disposer à un assaut, mais on n'en livra point. Le roi de Pologne voulut attendre de la famine une conquête qui lui eût coûté bien du sang. Après plusieurs mois d'attente, les habitants de Kiow ouvrirent leurs portes ; le vainqueur les traita avec bonté, et ses bienfaits furent le plus bel ornement de son triomphe. 1075.

KIRWEILLER (*combat de*). Tandis que la majeure partie des forces de la France étaient dirigées, en 1794, sur la Flandre maritime et la Belgique, on n'avait laissé au général Michaud, commandant sur le Rhin, que des forces suffisantes pour se défendre ; c'était une guerre plus difficile et moins honorable, car il faut quelquefois plus d'art pour conserver un terrain resserré avec une faible troupe que pour s'emparer de provinces considérables avec des armées nombreuses. Telle fut la tâche de l'armée de Rhin et Moselle. Opposée aux Autrichiens, qui avaient repassé le Rhin, elle eut à soutenir une guerre de postes et de chicanes dont les succès variés ne produisirent aucune affaire décisive. L'armée du Rhin remporta sur les Autrichiens, le 23 avril 1794, un avantage considérable près de Kirweiller, entre Landau et Neustadt ; ils y abandonnèrent huit cents hommes tués ou blessés ; mais l'armée de la Moselle, n'étant pas aussi heureuse, paralysa ses succès. Trop voisines et trop faibles chacunes, leurs opérations manquaient souvent, parce qu'il n'y avait point d'harmonie dans leurs mouvements et d'unité

dans leur direction. Le gouvernement le sentit, réunit ces deux armées sous un même chef; dès-lors, opposant des masses aux forces autrichiennes, elles obtinrent des succès.

KITZINGEN (*combat de*). Lorsque l'armée de Sambre et Meuse s'avança, en 1796, dans le nord de l'Allemagne, l'archiduc Charles, après avoir placé le gros de son armée derrière le Lech, par une marche savante se déroba avec un corps d'armée à la vue de Moreau, et vint grossir les troupes du général Wartensleben, opposées à Jourdan. Dès ce moment la victoire abandonna les drapeaux de ce dernier. Accablé par un ennemi trop supérieur, il lui fallut battre en retraite. Championnet soutient avec sa division les efforts de l'armée autrichienne; il se replie sur le gros de l'armée vers les hauteurs d'Amberg, et y arrête de nouveau la marche trop rapide de l'ennemi. Jourdan, trompé par de faux rapports, avait dirigé le parc d'artillerie par des chemins impraticables. Informé de cette situation critique, craignant que des partis ennemis, dont le pays était couvert, ne l'enlevassent, il écrit à Championnet : *Arrêtez-vous, mon cher général; tout mon espoir est en vous pour sauver le parc et les équipages de l'armée.* Championnet, engagé dans un défilé, fait faire halte à sa division, et ne répond que ces mots : *Les ennemis ne passeront pas.* Tout fut sauvé. Le général Jourdan veut dégager Wursbourg, bloquée par les Autrichiens. Soudain l'archiduc passant le Mein a Kitzingen, marche à la tête de quarante mille hommes contre seize mille Français. Un combat furieux s'engage. Les tirailleurs de Bernadotte s'étaient avancés jusqu'aux barrières de Wursbourg. Ce général et Championnet avaient repoussé l'ennemi jusqu'au Mein. Une charge de cavalerie du prince Charles arracha aux Français la victoire. Jourdan, suivi de quelques braves de son état-major, soutint long-temps à la gauche l'effort de l'ennemi. Championnet au centre s'ouvrit un chemin, rallia dans sa marche à travers les bois et les marais tous les corps dispersés, rejoignit Jourdan et les autres divisions, traînant après lui son artillerie, ses blessés et trois cents prisonniers. Ce fut pendant ce revers que Championnet apprit la mort de Marceau, son ami, tué à Altenkirken. Il laissa échapper ces mots de son cœur oppressé : *O heureux jeune homme! je voudrais mourir comme toi!* Le général Jourdan

remit le commandement de l'armée à Beurnonville dans les plaines de Mulheim, et se retira à Cologne. Championnet oublie d'anciens ressentiments, et l'y suit : *Général*, lui dit-il en lui pressant la main, *lorsque vous commandiez l'armée, je crus avoir à me plaindre de vous ; depuis que vous êtes devenu mon égal, je me représente vivement que moi seul j'eus des torts. Je vous demande votre amitié.* Et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. *Août* 1796.

KLOTTEN, près Zurich (*bataille de*). Les destinées de l'Europe se balancèrent long-temps, en 1799, dans les montagnes de la Suisse : l'Autriche y avait rassemblé une grande partie de ses forces. Elle avait encore pour auxiliaires dans ces contrées de nombreuses troupes russes, commandées par le général Hotze. L'archiduc Charles s'y réunit à Winterthur et Nestenbach le 28 mai. Le général Masséna, voyant l'armée des Alliés déborder ses ailes après cette réunion, prit une nouvelle position derrière la Glatt; mais il y fut bientôt inquiété, attaqué sur son flanc gauche, et forcé de se renfermer dans son camp retranché de Zurich. En suivant ce mouvement, l'archiduc porta un corps sur la Glatt, en avant de Basserdorff et de Klotten, à une lieue et demie de Zurich ; il poussa en conséquence l'avant-garde du général Nauendorff, qui était à Bulach en avant des hauteurs de Regensberg, à la vue de Baden. Il y eut pendant quelques jours plusieurs combats ; l'armée autrichienne atteignait déjà par sa gauche la partie orientale du lac de Zurich ; Stœffa et plusieurs autres villages sur les bords du lac étaient occupés par les Impériaux ; le colonel Cavazzini, parti de Glaris, s'était porté avec une partie de son corps à Notre-Dame-des-Hermites. Cependant le général Lecourbe repoussa les Autrichiens sur la Reuss, leur enleva, le 2 juin, un poste important ; il y maintenait ainsi l'appui de la nouvelle ligne de défense vers le centre, en avant de laquelle se trouvait le camp de Zurich. Les deux armées ainsi placées, Masséna fit une reconnaissance du côté de Rapperschvill pour chercher l'ennemi : les troupes françaises le rencontrèrent à un quart de lieue de cette ville; il avait neuf pièces de canon. Il s'y engagea une affaire assez chaude, dans laquelle les Autrichiens furent battus, et abandonnèrent cent prisonniers.

Ce mouvement indiquait assez clairement une nouvelle attaque générale pour le lendemain ; Masséna fit en conséquence toutes ses dispositions pour bien recevoir les Impériaux. L'attaque commença au point du jour. Après quelques heures de combat, leurs principales forces se dirigèrent sur sa droite, commandée par le général Soult, où Masséna était en personne. L'ennemi voulait s'emparer de toutes les positions qui couvrent Zurich. Masséna le fit charger sur tous les points. A cinq heures du soir, les Autrichiens cédèrent le champ de bataille, et abandonnèrent leurs positions, qui furent aussitôt occupées par ses troupes. L'acharnement fut grand de part et d'autre, la perte assez considérable en morts et en blessés. Le général Soult s'y conduisit avec un sang-froid et un courage rares ; rien ne fut plus sage et plus habile que ses dispositions. Le dévouement avec lequel les officiers supérieurs et d'état-major conduisirent leurs troupes fut singulièrement remarquable. En parcourant la ligne occupée par l'armée en avant de Zurich, le général Chérin apperçoit un corps de tirailleurs français qui, cédant à des forces supérieures, se retirait en désordre ; remarquant combien était importante sa position, il fait tous ses efforts pour ranimer le courage de ses soldats, se met à leur tête, et reçoit à ce poste honorable, mais périlleux, un coup mortel dirigé par un chasseur tirolien, embusqué derrière une maison située au delà d'un ravin d'où les ennemis venaient d'être repoussés. Ce général avait été le compagnon le plus fidèle des travaux de Hoche ; avec lui, il avait contribué à la pacification de la Vendée ; il avait été chef de son état-major à l'armée du Rhin. Né avec une fortune assez considérable, Chérin était devenu pauvre en servant la République ; continuellement chargé de commandements supérieurs ou chef d'état-major, sa fortune s'était tellement diminuée dans ces postes honorables, qu'il ne laissa à sa veuve et à ses enfants pour héritage qu'une chétive rente sur l'état. Cet homme désintéressé voyait avec indignation des fournisseurs infidèles dans l'opulence faire haïr la France à ses alliés, et réduire les soldats à l'indigence. Il déplorait tant de crimes qu'il ne pouvait empêcher ni punir. Un de ses panégyristes, en demandant pour lui un monument de la reconnaissance publique, trace ainsi son portrait : « Chérin suivit l'ami qu'il avait perdu ; à son exemple, il s'est reposé dans la

tombe et dans la gloire. Comme il a porté les armes pour la patrie et non pour lui-même, pour l'honneur et non pour la fortune, il ne s'est point enrichi durant la guerre; il lui a même sacrifié l'héritage paternel. En vertu d'une loi honorable pour le législateur, la reconnaissance nationale a élevé sur les bords du Rhin, non loin de la ville de Coblentz, un monument souvent honoré des larmes des braves. Ce monument renferme les restes de Hoche et de Marceau. Le plus fidèle compagnon de Hoche peut y trouver encore assez de place pour sa dépouille. Que cette honorable réunion soit tout à la fois la récompense de l'inaltérable amitié, du courage civique, de la vertu modeste, et de la valeur désintéressée. » Ces vœux furent accomplis. Les cendres de Chérin furent placées auprès de celles de son général.

Le courage héroïque des chefs devait nécessairement inspirer des actions d'éclat parmi les soldats. Un grenadier suisse, nomme Chasse, après s'être battu avec intrépidité, reçoit un coup de fusil dans l'épaule en défendant une redoute. L'adjudant-général Clavel lui demande s'il souffrait beaucoup. Il oublie ses souffrances; il ne vit que pour la patrie, ses intérêts le touchent seuls. *La redoute est-elle encore à nous*, s'écrie-t-il? Jean Jourdan est fait prisonnier à la même affaire. Gardé par quatre Autrichiens, il se débarrasse d'eux à coups de poing, leur prend une carabine, va se battre de nouveau, et reçoit un coup de fusil, dont il meurt. Son père vient trouver le capitaine de la compagnie dans laquelle il servait, et lui dit: *Mon fils aîné est mort de ses blessures, j'en suis fâché, parce que je ne pourrai plus l'offrir à la patrie; mais il est mort au lit d'honneur, et j'en suis satisfait. Il me reste encore un fils qui, j'espère, marchera sur les traces de son frère, et que je vous prie d'accepter à sa place; et si par hasard celui-ci tombait encore, malgré mon âge, ce sera alors mon tour, et vous voudrez bien me recevoir aussi.* 1796.

Les Autrichiens revinrent dès le lendemain à la pointe du jour recommencer le combat. Ayant reçu des renforts, ils opposèrent aux Français des troupes fraîches et supérieures en nombre à celles de la veille. Ils donnèrent en même temps sur toutes les positions et sur toute l'étendue de la ligne française. Leur front était hérissé de cinquante bouches à

feu ; ils furent reçus par-tout avec intrépidité. Attaqués, ils résistèrent avec opiniâtreté. Les efforts mutuels des combattants ne purent rien gagner; les charges se renouvelèrent à chaque moment jusqu'au soir avec une égale intrépidité. Le terrain était jonché de morts et de mourants, la terre abreuvée de sang; de tous côtés on appercevait des débris d'armes et des cadavres; jamais bataille ne fut plus meurtrière. Les généraux Hotze, Wallis, Kerpen et Hiller, furent blessés du côté des Autrichiens; et du côté des Français, les généraux Humbert et Oudinot. On estima la perte des deux armées dans ces deux jours, à huit mille hommes. L'archiduc avait donné l'ordre de renouveler l'attaque le 6 juin matin, mais Massena ne trouvant plus sa position tenable sur la Limat, évacua Zurich dans la nuit du 5 au 6, et prit une position sur le mont Albis, appuyant sa gauche au Rhin, et sa droite au lac de Zug. Le quartier-général de l'archiduc fut établi à Zurich le 7 juin. 5 *et* 6 *juin* 1799.

KLUNDERT (*prise de*). Le général Berneron commandant une division de l'armée de Dumourier, s'approcha le 26 février 1793, du petit fort de Klundert, situé dans un terrein marécageux non loin du Moerdik; la garnison hollandaise fit une très-légère défense, elle s'échappa presque entièrement quoique les moyens de défense ne manquassent point aux troupes bataves, car on trouva sur les remparts de Klundert, cinquante-quatre canons, deux mortiers et dix-huit milliers de poudre, et des magasins de vivres bien garnis. 26 *février* 1793.

KNOTESEMBOURG. (*siège de*). Les Hollandais n'ayant pu prendre Nimègue, bâtirent un fort vis-à-vis de ses murs sur l'autre bord du Wahal. Son artillerie battait en ruine la partie de Nimègue qui lui était opposée; sa garnison maîtrisait le cours du fleuve et ravageait la campagne. Nimègue devait nécessairement tomber en peu de temps au pouvoir des Hollandais, si elle n'était secourue. Le duc de Parme vint au mois de juin 1591, assiéger ce fort. Le prince Maurice ayant senti qu'il ne pouvait manquer d'être bientôt attaqué, y avait placé une excellente garnison, abondamment pourvue de vivres. Le duc de Parme traça ses lignes, ouvrit la tranchée, éleva des batteries, mais leurs décharges causèrent peu de dommages, parce que ces rem-

parts étaient formés dans toute leur épaisseur d'une terre fort molle. Les assiégés firent un grand nombre de sorties heureuses, et donnèrent le temps au prince Maurice d'arriver. Dès-lors le prince de Parme songea à la retraite. Elle était difficile ; il fallait passer le Wahal en présence de l'ennemi. Le duc fit creuser en peu d'heures un large fossé autour de son camp, le prolongea de part et d'autre jusqu'au bord du fleuve, le flanqua de redoutes destinées à l'embarquement de ses troupes. Protégé par ces fortifications, il repassa, sans opposition, le Wahal ; Knotesembourg fut délivrée ; Nimègue, abandonnée à elle-même, se rendit au général hollandais. 1591.

KNUBIS (*prise du*). L'armée du général Moreau ne pouvait pénétrer, en 1796, dans l'intérieur de l'Allemagne, sans passer entre le Rhin et les Montagnes Noires. Pour s'assurer de ces passages, il fallait se rendre maître des montagnes élevées qui s'étendent de Rhinfelden à Darmstadt ; il n'y a, entre elles et le Rhin, qu'une plaine resserrée, de quatre à cinq lieues de largeur. Les débouchés, pour communiquer à l'Allemagne, sont rares, difficiles pour les troupes, impraticables pour l'artillerie. On trouve les meilleurs passages par les villes Forestières, la vallée de la Kintzig, et la grande trouée où passe la principale route de Stuttgard à Strasbourg. Après le passage du Rhin, l'aile droite de l'armée du Rhin et Moselle fut chargée d'ouvrir la vallée de la Kintzig et les passages des villes Forestières, tandis que le centre et l'aile gauche suivirent d'abord le Bas-Rhin, puis la route de Stuttgard. Elles ne pouvaient s'avancer entre les Montagnes Noires et le Rhin, sans s'assurer des gorges de cette chaîne ; l'ennemi aurait trouvé des débouchés sur les derrières. Le général de brigade Laroche fut donc détaché, le 2 juillet, avec la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère et un régiment de cavalerie, pour se rendre maître de la vallée de la Renchen. De nombreux tirailleurs et des paysans armés l'occupaient ; ils furent bientôt dispersés, mais il rencontra ensuite après eux des ennemis plus redoutables. Le Knubis, une des plus hautes de ces montagnes, était occupé par le contingent de Wirtemberg, commandé par le prince de ce nom. Sans artillerie, contrarié par les obstacles continuels du terrain, le général Laroche ne balance pas de l'atta-

quer. Tout cède à la bravoure française, cette montagne est emportée. Arrivé presque au sommet, le général Laroche rencontre de nouveaux dangers. On avait construit, sur la sommité la plus élevée du Knubis, une redoute avec un réduit casematé, entouré d'un large fossé; deux pièces de canon la défendaient. Laroche se met lui-même à la tête des chasseurs, se jète le premier dans le fossé, malgré le feu terrible de ceux qui la défendent, et une grêle de grenades qui inondent son rempart; les Français l'escaladent. Le prince de Wirtemberg fuit; la redoute et le champ de bataille sont jonchés de morts; quatre cents prisonniers, deux drapeaux et deux pièces de canon demeurent au pouvoir du vainqueur. 2 *juillet* 1796.

KŒNIGSBERG (*prise de*). Tandis que les armes françaises se signalaient, en 1807, à Friedland, le grand-duc de Berg arriva devant Kœnigsberg, capitale du royaume de Prusse; il prit en flanc l'armée prussienne, commandée par le général Lestocq. Le maréchal Soult rencontra, le 13 juin, l'arrière-garde de cette nation à Creutzbourg, et la fit attaquer. Dans une belle charge de cavalerie, le général Milhaud culbuta celle de l'ennemi, et lui enleva plusieurs canons. Les Prussiens furent obligés, dès le lendemain 14, de se renfermer dans la place de Kœnisgberg. Vers le milieu du jour, deux colonnes coupées se présentèrent pour y entrer. Six pièces de canon et trois à quatre mille hommes furent pris; les Français enlevèrent les faubourgs de Kœnigsberg. Le général de brigade Buget eut la main emportée: on prit quinze canons et quatre à cinq mille hommes. Pendant les deux jours suivants, le corps du maréchal Soult fut retenu devant les retranchements de cette ville; mais la victoire de Friedland et la marche des Français sur Wehlau obligèrent les Prussiens d'évacuer Kœnigsberg, qui tomba au pouvoir des Français. Ils y trouvèrent des richesses immenses, plusieurs centaines de miliers de quintaux de blé, plus de vingt mille blessés russes et prussiens, et tous les approvisionnements que l'Angleterre, aussi avare d'hommes que prodigue de munitions et de vivres, avait envoyés pour le soutien de la coalition; cent soixante mille fusils n'avaient pas même encore été débarqués. La Providence, toujours juste, punissait ainsi ceux qui, au lieu de négocier de bonne foi, prolongeaient les maux de la guerre en prenant pour

impuissance une généreuse tranquillité, résultat de la confiance du vainqueur dans ses forces. 16 *juin* 1807.

KŒNIGSHOFFEN (*prise de*). Le général Kléber, commandant par intérim l'armée de Sambre et Meuse en 1796, ordonna au général Lefebvre de s'approcher de la ville de Kœnigshoffen. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de précision. Les ouvrages de cette place, qui étaient en très-bon état, devaient faire présumer une défense de quelques jours; mais la garnison ne jugea pas à propos de se défendre. Le général Lefebvre, par une manœuvre habile, acquit une position très-intéressante pour l'appui de la gauche de l'armée française, et força les Autrichiens de rétrograder derrière le Mein et la Rednitz. 3 *août* 1796.

KŒNIGSTEIN (*sièges de*) 1. La petite ville de Kœnigstein n'a point de murailles, mais elle est défendue par un château antique flanqué de petites tours. Au centre s'élève une grosse tour carrée, environnée d'une terrasse de cinquante pieds de largeur, soutenue par des murs de trente pieds d'épaisseur garnis de tourelles. Une telle conquête était difficile; le moindre officier, avec une poignée de braves, pouvait y arrêter long-temps une armée. Le maréchal de Maillebois fit entourer Kœnigstein en 1745. A peine le gouverneur eut-il vu flotter les drapeaux français, qu'il rendit la principale forteresse de l'électorat de Mayence.

2. Au moment où le général Custine pénétra en Allemagne, le fort de Kœnigstein se rendit à lui sans résistance; quelques soldats invalides des troupes mayençaises en étaient seuls les gardiens. Dans ce moment, cette petite fortification, située dans le voisinage de Mayence et de Francfort, était importante par la force de sa position avantageuse, par le petit nombre d'hommes nécessaires à sa défense, essentielle pour se soutenir dans l'électorat de Mayence. 28 *octobre* 1792.

3. Les succès de Custine ne furent pas de longue durée. Les Prussiens sentirent bientôt combien sa position était

hasardée ; ils s'approchèrent de Francfort, la reprirent, et vinrent bientôt investir Kœnigstein. Cette place n'était plus défendue par des invalides, soldats d'un électeur toujours pacifique par nécessité et par devoir, mais par quatre cents Français. Le roi de Prusse les fit sommer de se rendre. Le capitaine Meunier, leur commandant, assemble sa garnison, et lui adresse ce discours : *Soldats, si vous restez inébranlables, comme je n'en doute point, nous défendrons Kœnigstein tant qu'un seul de nous restera en vie ; mais si, contre mon attente, je vous trouvais faibles, parlez, ce moment serait le dernier de ma vie.* En même temps il leur montre deux pistolets qu'il appuye sur son sein. *Vaincre ou mourir*, s'écrie d'une voix unanime la garnison. Le commandant se tourne alors vers l'officier prussien : *Allez rapporter*, lui dit-il, *à votre prince ce que vous venez de voir et d'entendre, voilà ma seule réponse.* La défense de Kœnigstein repondit à de si beaux commencements. Pendant quatre mois, le capitaine Meunier repoussa toutes les attaques, supporta, avec sa garnison, des privations de tout genre, et ne se rendit le 4 mars qu'après avoir absolument épuisé toutes ses ressoures et perdu toute espérance. 4 *mars* 1793.

4. Les avantages continuels de l'armée du général Bonaparte en Italie ne furent pas seulement heureux pour ces contrées, mais ils produisirent aussi des succès vers le Nord, en obligeant les Autrichiens de s'y dégarnir, ce qui mit plus d'équilibre entre les forces des armées françaises et autrichiennes. La possession du fort de Kœnigstein par les Autrichiens, rendait, en 1796, les communications extrêmement difficiles dans l'armée de Sambre et Meuse. Appercevoir ces embarras et les vaincre fut une même chose pour le général Marceau. Kœnigstein, où se trouvaient six cents hommes de garnison, se rendit après quelques jours de siége, quoique ce fort eût soixante-et-onze pièces de canon ou mortiers en batterie, cinq mille fusils et des vivres. 22 *juillet* 1796.

KORSOUM (*combat de*). L'armée d'Orient, s'avançant vers Saint-Jean-d'Acre en 1799, se trouva à Zeta dans la Palestine le 15 mars. L'avant-garde eut connaissance à midi

d'un corps de cavalerie turque. Abdalla pacha avait pris position, avec deux mille chevaux, sur les hauteurs de Korsoum. A sa gauche, un corps de dix mille Turcs occupait la montagne. Le projet du pacha était d'arrêter l'armée française en prenant position sur son flanc, pour la déterminer à s'engager dans les montagnes de Naplouse, et retarder ainsi sa marche sur Acre. Les divisions Kléber et Bon se formant en carré, marchent sur la cavalerie ennemie qui évite le combat. La division Lannes reçoit l'ordre de se porter sur la droite d'Abdalla de manière à le couper, et à le contraindre de se retirer sous Acre ou Damas, sans s'engager elle-même dans les montagnes. Cette division se laisse emporter par son ardeur, en suivant l'ennemi en retraite sur les hauteurs ; elle attaque les Naplousins. L'infanterie légère se met à leur poursuite et s'élance beaucoup trop en avant. Bonaparte est obligé de lui réitérer plusieurs fois l'ordre de cesser un combat sans but ; elle obéit enfin. Les Naplousins prènent ce mouvement rétrograde pour une retraite ; ils poursuivent à leur tour l'infanterie légère qu'ils fusillent avec avantage sur des rochers dont ils connaissent les détours. La division soutient les chasseurs, et tâche d'attirer les Naplousins dans la plaine ; mais, connaissant le danger d'un pays ouvert, ils s'arrêtent au débouché des montagnes. Cette affaire coûta quatre cents hommes à l'ennemi ; les Français eurent quinze hommes tués et trente blessés. Deux jours après, la division Kléber s'empara de Caiffa. L'ennemi l'abandonna à son approche ; on y trouva vingt mille rations de biscuit et autant de riz. 15 *mars* 1799.

KOSEL (*siége de*). Au commencement de 1807 l'armée française entra en quartier d'hiver ; les hostilités cessèrent sans aucune espéce de concert entre les deux armées, dont l'une était fugitive au milieu de marais et de contrées glacées ; et l'autre, victorieuse, craignait de compromettre le succès de ses armes en s'avançant sans pouvoir établir des magasins dans des pays déserts. Il ne restait plus au roi de Prusse, après la capitulation de Breslaw, que les places de Schweidnitz, Neitz, Glatz, Kosel, Silbelberg et Brieg dans la Silésie ; Graudentz, Stargard, Colberg, Dantzick, et Weichelsmunde sur la Vistule et dans la mer

Baltique. Kœnigsberg présentait si peu de ressources défensives, que le monarque prussien et sa cour n'y faisaient plus qu'un séjour momentané. A la moindre alerte, ils avaient la précaution d'en sortir pour se réfugier à Mémel, ville située sur l'extrême frontière entre la Prusse et la Russie. Le corps du prince Jérôme Napoléon fut chargé de réduire les places de la Silésie. Dans cette armée se trouvait une division bavaroise commandée par le général Deroi. Elle fut employée à faire et couvrir le siége de Kosel, petite ville près de l'Oder. Cette place était tellement resserrée dès le mois de février, que son commandant proposa de capituler, et se serait rendu dès-lors si l'on avait voulu accorder à sa garnison la permission de se retirer. Elle tint cependant jusqu'au 18 juillet où elle se rendit; le gouverneur obtint les honneurs de la guerre, et fut traité avec tous les égards que méritait sa longue défense. *Janvier au* 18 *juillet* 1807.

KRUPEZIZE (*bataille de*). Catherine II, voulant soumettre à son empire la partie de la Pologne qui lui était échue en partage, éprouva de continuelles rébellions de la part des Polonais. En 1794, le général Kosciusko entreprit de rendre la liberté à sa patrie. A sa voix, les Polonais prènent les armes; Varsovie s'insurge; les Russes y perdent beaucoup de monde. Les Russes et les Prussiens gagnent une grande bataille à Zakrorzim contre les insurgés Polonais. Le général Defelden en remporta une sous Schelm, mais à Wilna les Polonais eurent l'avantage. Toute la Pologne était en insurrection: les chemins n'étaient pas sûrs. Les Prussiens, commandés par leur roi en personne, et les Russes, aux ordres du baron de Fersen, continuaient le siége de Varsovie. Comme les troubles se propageaient de plus en plus, tout semblait présager que la guerre se prolongerait encore quelques années. Le gouvernement de Russie sentit que les circonstances exigeaient des mesures vives et des opérations rapides. Il ordonne à Suwarow de partir avec autant de troupes qu'il pourrait en rassembler, et de marcher vers l'intérieur de la Pologne. Suwarow ne put réunir plus de huit mille hommes sous les généraux Potemkin, Schewitz et Islenief. Ce corps d'armée, grossi de quatre mille hommes dans sa route, ayant fait en vingt-

un jours cent soixante lieues, eut avis que le général polonais Sirakouski était sous Kobrin. Aussitôt il se met en marche à la sourdine, défend à ses soldats de chanter et de pousser le moindre cri de guerre. Il rencontre dès le lendemain, près de la petite ville de Divin, un parti polonais de deux cents chevaux. Ils furent presque tous taillés en pièces. A quatre milles étaient à Kobrin cinq cents Polonais. Les généraux Russes étaient d'avis de temporiser, pour attendre des renseignements plus certains sur leur position et leur nombre; mais Suwarow, toujours cherchant à effrayer l'ennemi par la rapidité de sa marche, et à le frapper de coups inattendus, voulut marcher immédiatement sur Kobrin; il ne suspendit son départ qu'assez de temps pour laisser rafraîchir les chevaux. Lui-même se porta en avant avec un parti des Cosaques du Don. Arrivé à un mille de Kobrin, il apprit que le corps entier de Sirakouski, fort d'environ vingt mille hommes, était près de Brezecie, et qu'on l'attendait le lendemain. Suwarow résolut de se porter à sa rencontre et de l'attaquer dès le point du jour. Ses Cosaques marchèrent en avant. Ils ne tardèrent pas à rencontrer les avant-postes polonais, fondirent sur eux le sabre à la main et la lance en avant; trois cents furent taillés en pièces. Ce combat dura trois heures; il était terminé avant que l'infanterie arrivât. On y prit un magasin assez bien fourni de pain, de blé et d'avoine. Suwarow fut obligé de séjourner malgré lui à Kobrin; il apprit le lendemain que Sirakouski avançait vers lui et se trouvait à Krupezize, à deux mille de Kobrin, avec un corps de seize mille hommes. Les Russes passèrent cette nuit sur le qui vive sous Kobrin, ayant derrière eux leurs bagages couverts par des Cosaques. On attendit vainement les Polonais. Comme ils ne parurent point, Suwarow marcha vers eux à la distance d'un mille. Il y trouva une position avantageuse et propre à les attirer. C'était une plaine s'abaissant en pente douce: sur son côté était une rivière qu'il fallait que les Polonais passassent nécessairement. Le dessein du général russe était de les laisser venir et de les y culbuter. Les Russes se reposèrent quelques heures. Comme les Polonais ne se montraient pas, Suwarow voulut les serrer de plus près. Les Cosaques, se portant en avant, rencontrèrent quelques Polonais avec lesquels ils escarmouchèrent. Ils ramenèrent

plusieurs prisonniers qui apprirent que l'intention de Sirakouski était d'abord de prévenir les Russes ; mais qu'en examinant la position formidable qu'il occupait, en arrière de marais, défendue encore par cinq batteries, il s'était décidé d'y attendre leur attaque. L'armée russe se mit toute entière en marche ; elle passa au gué la petite rivière de Muchawez : à neuf heures elle ne se trouvait plus qu'à un demi-mille de l'ennemi. Les Cosaques repoussèrent la cavalerie polonaise ; les colonnes russes se rangèrent alors sur une seule ligne. L'infanterie et la cavalerie approchèrent des lieux destinés pour l'attaque ; les batteries ennemies commencèrent à jouer. Le feu des Russes fit taire quelques canons établis par les Polonais en avant du marais. Une partie de la cavalerie polonaise se retira à droite sur un bois fort épais comme pour prendre les Russes en flanc ; Suwarow s'en apperçut, et détacha le général Islenief avec de la cavalerie pour s'opposer à cette attaque, mais il ne leur fut pas possible de passer le marais. On commença par se canonner de loin pendant long-temps. L'ennemi se croyait inattaquable derrière un marais, large de deux cents pas, assez profond, et qui avait de chaque côté des collines couronnées de bois. Suwarow ordonne l'attaque. L'infanterie russe se met en marche sur deux colonnes, sous les ordres du général Burawden. Elle passe le marais, malgré tous les obstacles et sous le feu le plus vif de l'ennemi. Rien n'arrêta les Russes ; les uns se servirent de poutres et de planches qu'ils tirèrent des débris de quelques cabanes voisines ; les autres parvinrent à les franchir par leurs propres efforts. On ne put faire passer que quelques canons de régiments, encore portés sur les épaules par des soldats, les autres demeurèrent en arrière sous une escorte assez forte. Trois escadrons de hussards et de Cosaques passèrent en même temps que l'infanterie sur les deux ailes. Aussitôt que les Russes eurent effectué ce passage, qui dura près d'une heure, ils se formèrent et montèrent la petite colline qui était occupée, quelques instants auparavant, par les Polonais. Ceux-ci, ayant pris une autre position, les reçurent par une forte décharge de mitraille. Les Russes tirèrent seulement quelques coups de fusil, et tombèrent sur les lignes des Polonais avec la baïonnette. Le corps de Sirakouski se défendit avec une grande opiniâtreté. Malgré la

supériorité de son artillerie, il fut mis en désordre et perdit beaucoup de monde. Quelques Polonais s'enfuirent dans le couvent de Krupezize, ils y furent poursuivis et taillés en pièces. Les moines, tremblants pour leur propre vie, implorèrent la pitié du soldat russe en lui présentant le crucifix et la bible, ils furent épargnés. Sirakouski s'occupa alors sérieusement de sa retraite; il forma un carré de trois colonnes serrées, et se retira peu à peu, ayant sa cavalerie sur ses flancs. Alors arrivèrent quatre régiments de cavalerie russe de l'aile droite. Ayant été forcés de faire un long détour à travers le bois, ils avaient passé le marais sur des abattis, en menant leurs chevaux en main. Celle du général Islenief avait traversé le marais à gauche sur un mauvais pont à demi-rompu. La cavalerie des deux ailes tomba en même temps sur les colonnes polonaises déjà en pleine retraite. Elles y essuyèrent de nouveau une perte considérable. Les Polonais firent en vain tous les efforts possibles pour se servir de leur artillerie nombreuse; la cavalerie et l'infanterie les serrant de toutes parts, les obligèrent de fuir en s'enfonçant dans les bois. Ce corps de Polonais consistait en douze mille hommes d'infanterie, trois mille cinq cents de cavalerie, et environ trois mille hommes armés de faux. Cette arme terrible était de l'invention de Kosciusko : c'était une lame tranchante, montée en forme de faux, et surmontée d'une pique d'un pied, emmanchée dans un bâton long de dix. Les Polonais laissèrent environ trois mille hommes sur la place. Cette victoire était d'autant plus importante, que c'était la première livrée aux Polonais par les troupes de Suwarow, et que l'ennemi, malgré la supériorité du nombre, l'avantage de sa position, et la force de son artillerie, fut obligé de prendre la fuite. 1794.

KUFFESTAIN (*prise du fort de*). Après plusieurs combats toujours heureux, les troupes bavaroises faisant partie du corps de la Grande-Armée française, dirigée, en 1805, contre le Tirol, contraignirent la forteresse de Kuffestain de se rendre; elle est située sur l'Inn vers la frontière de la Bavière et du Tirol, entre Wasserbourg et Rothenberg. Une colonne française faisant partie du corps d'armée du maréchal Ney, guidée par des chasseurs de chamois, s'engagea dans des sentiers regardés comme impraticables qui

la conduisirent de Garmischau à Leitag. De ce poste ils attaquèrent le fameux pas de Scharnitz, le tournèrent pendant qu'une autre colonne s'avançait de front; il fallut qu'elle escaladât des rochers à pic, de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Pour y réussir, les soldats attachèrent leurs havre-sacs sur leurs têtes pour parer l'effet des balles, et surtout d'une grêle de pierres lancées de toutes les hauteurs. Couverts de cette espèce de bouclier, ils saisissaient les pointes des rochers, les arbustes et les racines qui croissaient sur le sol, enfonçaient leurs baïonnettes dans les fentes des pierres, et s'aidaient les uns les autres pour parvenir sur ce plateau. Ayant ainsi gravi pendant plus de deux heures au milieu d'une grêle de mitraille, ces braves plantèrent leurs aigles, aux cris de *vive l'Empereur*, sur le sommet de ces rochers. Bientôt un combat très-vif, mais très-court, s'y engagea; des Tiroliennes s'y mêlent avec leurs époux: la défense est opiniâtre, rien ne peut résister à des Français qui avaient su vaincre les plus terribles difficultés naturelles. Ils se rendirent maîtres de Scharnitz; une partie de la garnison trouva cependant le moyen de s'enfuir, mais elle ne tarda pas de revenir dans Sirfeldt, et s'y rendit prisonnière avec douze canons. La marche triomphante des troupes françaises dans le Tirol et leurs succès forcèrent les Autrichiens d'évacuer ce comté; le maréchal Ney les suivit de près, leur enleva beaucoup de prisonniers, établit son quartier-général à Botzen, et poussa son avant-garde jusqu'à Trente. *Novembre* 1805.

KURSOMB (*combat de*). Tandis que le corps du maréchal Davout combattait, le 24 décembre 1806, à Nasiels, le général Nansouti, avec la division Klein et une brigade de cavalerie légère, culbutait en avant de Kursomb les Cosaques et la cavalerie russe, qui avaient passé sur ce point l'Wckra. Bientôt le septième corps de la Grande-Armée, sous les ordres du maréchal Augereau, vint à ce même endroit traverser l'Wckra, et culbuta quinze mille hommes qui en défendaient les approches. Le passage du pont fut extrêmement brillant; le quatorzième régiment de ligne l'exécuta en colonnes serrées. A peine eut-il débouché, qu'il essuya une charge de cavalerie avec son intrépidité ordinaire; mais un malheureux lancier, pénétrant jusqu'à

la tête du régiment, vint percer de sa lance le colonel, qui tomba roide mort : c'était un brave soldat digne de commander un aussi brave corps. Un feu à bout portant, exécuté par son régiment, fut le premier honneur rendu à sa mémoire; il fut si vif, que la cavalerie russe fut mise dans le plus grand désordre. Dans les journées de Nasielsk et de Kursomb, l'armée française fit quinze à seize cents prisonniers, s'empara de vingt-cinq à trente pièces de canon, de trois drapeaux et d'un étendard. 24 *décembre* 1806.

FIN DU TOME TROISIÈME.



